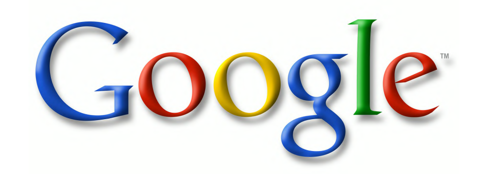
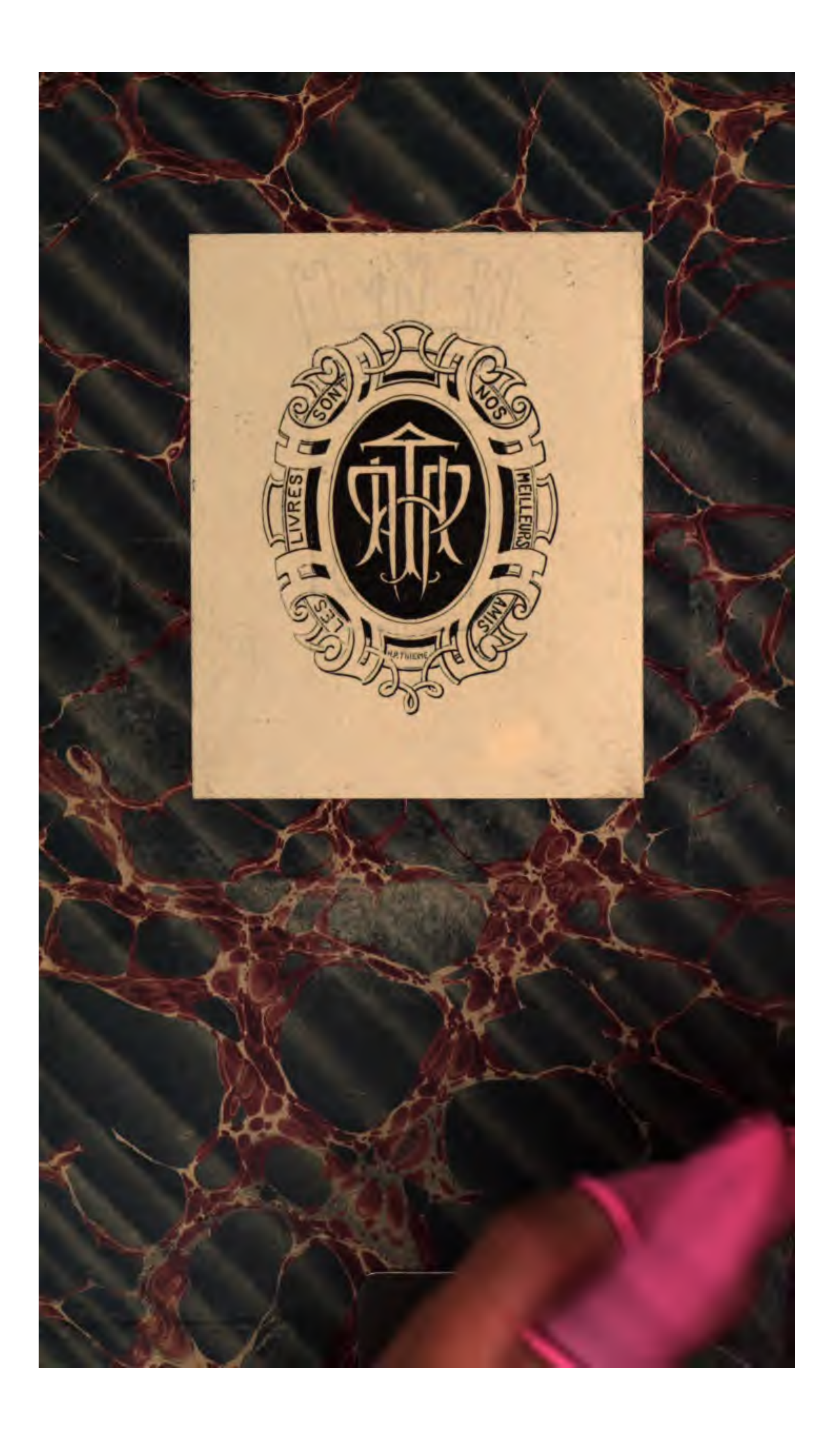
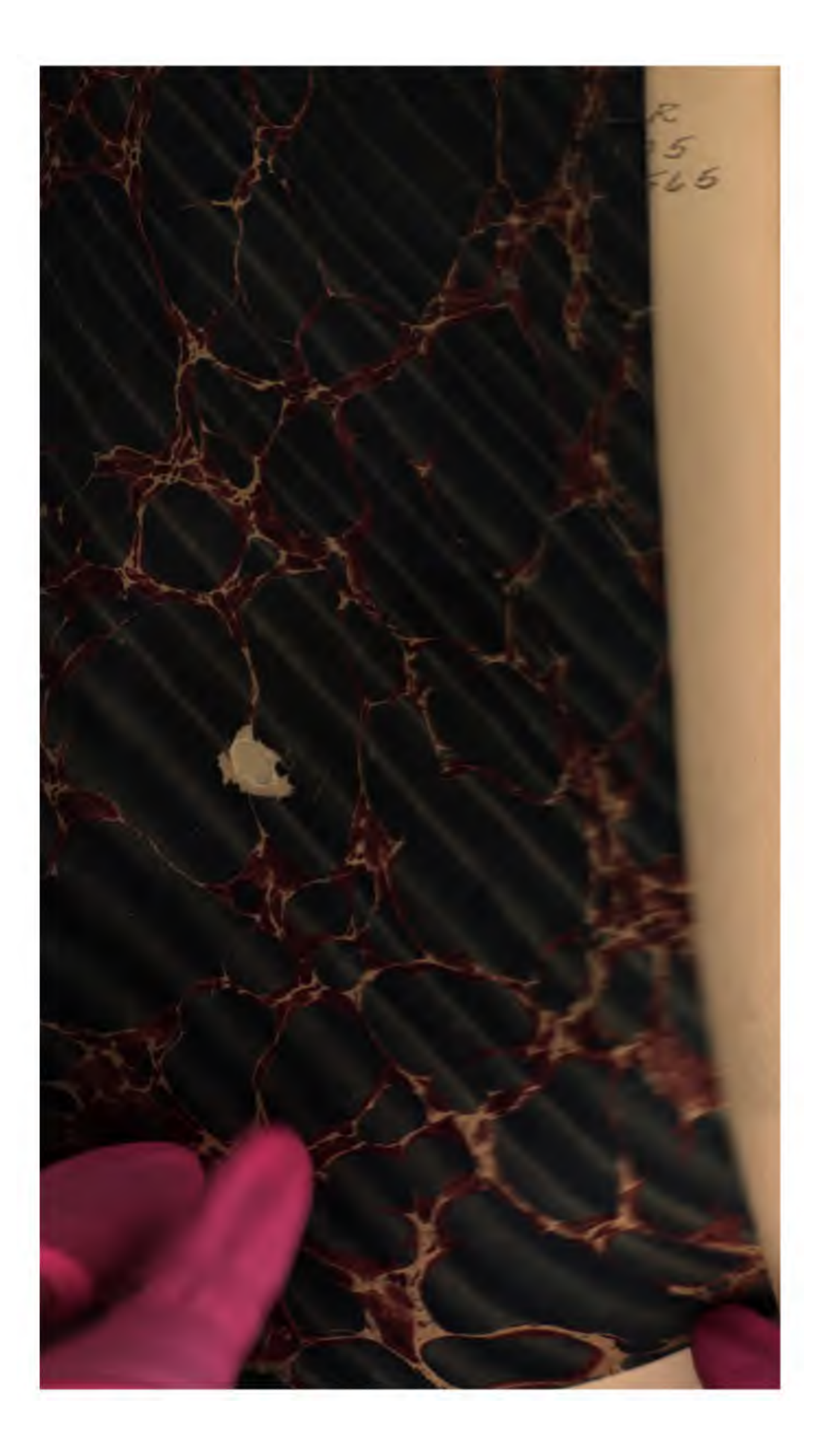

Google




LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

De la part de
Madame Merle d'Aubigné

# HISTOIRE

DE

# LA RÉFORMATION

EN EUROPE

## AU TEMPS DE CALVIN

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1876.

# HISTOIRE

DE

# LA RÉFORMATION

## EN EUROPE

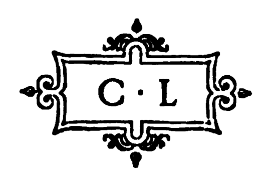
## AU TEMPS DE CALVIN

PAR J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

> Les choses de petite durée ont coutume de devenir fanées, quand elles ont passé leur temps.
> Au règne de Christ, il n'y a que le nouvel homme qui soit florissant, qui ait de la vigueur, et dont il faille faire cas.
>
> CALVIN.

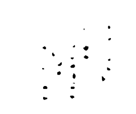
TOME VII

GENÈVE. — DANEMARK, SUÈDE, NORVÉGE.
HONGRIE, POLOGNE, BOHÊME. PAYS-BAS




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876



# AVANT-PROPOS

---

Une année entière s'est écoulée depuis la publication du précédent volume. Mais ce retard est dû à la difficulté pour l'éditeur de donner à cette entreprise autre chose que les rares loisirs d'un ministère très-occupé, et non, comme plusieurs l'ont supposé, à l'obligation où il aurait été de rédiger lui-même cette *Histoire* sur des notes plus ou moins incomplètes de l'auteur. Les récits qui suivent, comme ceux qui ont précédé, ont été entièrement écrits par M. Merle d'Aubigné lui-même.

L'éditeur répète ce qu'il a dit en publiant le précédent volume : Sa tâche a consisté uniquement à vérifier les citations qui abondent dans le texte ou au bas des pages et à retrancher, en deux ou trois places, quelques réflexions générales qui nuisaient à la rapidité de la narration et que l'auteur eût certainement ou supprimées ou condensées s'il lui eût été accordé de mettre la dernière main à son ouvrage.

Nous ne pouvons qu'exprimer notre reconnaissance au public pour l'accueil qu'il a fait au volume posthume que

nous lui avons offert. Des critiques, cela va sans dire, ont accompagné partout les éloges. Les appréciations formulées par l'auteur sur tel fait ou tel personnage, n'ont pas été admises par tous les lecteurs, et les journaux se sont rendus les organes du sentiment public.

Une importante revue anglaise[1] a reproché à l'auteur de s'être trop placé au point de vue *évangélique*. Il est certain que tel est bien le point de vue auquel s'est placé M. Merle d'Aubigné. Il ne l'a pas fait par choix; il n'aurait pu faire autrement. Par ses convictions, par ses sentiments, par sa nature, par tout son être, il était évangélique. Mais ce point de vue était-il le plus propre à lui faire bien comprendre l'époque dont il a voulu retracer l'histoire? Telle est la vraie question, et la réponse semble facile. Si l'on considère que les théologiens du réveil à Genève ont été surtout accusés de s'être trop asservis à la théologie du seizième siècle, on reconnaîtra que ce point de vue évangélique était le plus favorable à une exacte intelligence du mouvement de la Réformation et à une juste expression de ses tendances et de ses idées. Nul ne pouvait mieux nous rendre l'aspect du

[1] *The Athenæum* du 25 septembre 1875. Nous trouvons dans cet article une anecdote curieuse que nous accueillons sous toutes réserves. Elle vient à l'appui des considérations qui suivent. L'auteur de l'article raconte qu'il entendit un jour M. Merle discuter avec M. Ranke certains traits de la vie de ses héros favoris. Il les défendait de tous points, tandis que l'Allemand, avec son tempérament sceptique, semblait prendre un malin plaisir à faire ressortir leurs faiblesses. A la fin de la discussion, M. Merle s'écria avec quelque impatience : « Mais je « les connais mieux que personne, ces hommes du seizième siècle. J'ai « vécu avec eux, je suis de leur temps. — Cela m'explique tout, répondit « M. Ranke, je n'avais pu croire en lisant vos livres que vous fussiez « un homme du dix-neuvième siècle. » — Notre siècle diffère trop à tous égards du siècle de la Réformation pour que ce ne soit pas pour lui une bonne fortune qu'un homme du seizième siècle ait surgi dans son sein pour lui raconter cette grande époque.

seizième siècle que l'un de ceux qui l'ont, pour ainsi dire, fait revivre au dix-neuvième.

La critique la plus généralement adressée à M. Merle d'Aubigné est de s'être montré partial en faveur des hommes de la Réformation, spécialement en faveur de Calvin. Que l'auteur de l'*Histoire de la Réformation* éprouve pour Calvin une certaine faiblesse de cœur, qu'il soit porté à excuser dans une certaine mesure ses erreurs, ses fautes même, c'est un fait incontestable. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que jamais cette tendance ne l'a conduit à pallier ces erreurs ou ces fautes, à les dissimuler. Il juge, et ce jugement est quelquefois une justification ou une excuse; mais d'abord, il a raconté, et ce récit a été d'une exactitude absolue. La bienveillance, la partialité, si l'on veut, de l'écrivain a pu ôter à son appréciation la rigueur que d'autres auraient jugée nécessaire; elle n'a pas faussé sa vue; son regard est resté net et clair, et la vérité historique ressort des récits de l'auteur avec une rectitude parfaite. C'est de ces récits mêmes que le lecteur peut tirer une appréciation différente de celle qu'il lit à leur suite.

Et ne pouvons-nous pas ajouter (la remarque a déjà été faite) que l'amour de M. Merle d'Aubigné pour son héros, étant donnée l'incontestable sincérité de l'historien, loin d'être une cause de suspicion, donne à ses jugements une valeur particulière. Pendant près de soixante ans M. Merle a vécu dans l'intimité de Calvin; il a scruté, sondé ses moindres écrits, a saisi, s'est assimilé toutes ses pensées, est entré en rapports pour ainsi dire personnels avec le grand réformateur. Calvin a commis des fautes. Qui le conteste ? Mais ces fautes, il ne les a pas commises de propos délibéré. Il a dû céder à des mobiles qu'il croyait bons,

et ne fût-ce que par aveuglement de passion, justifier ses actes devant sa propre conscience. Au fond, c'est cette justification que Calvin se donnait à soi-même que M. Merle d'Aubigné a pu mieux qu'un autre nous faire connaître. C'est un Calvin vivant qu'il nous a dépeint, c'est sa secrète pensée qu'il nous a révélée; et quand je rencontre dans l'ouvrage que j'édite une approbation à laquelle je ne puis pas m'associer sans quelque réserve, je me figure pourtant que si Calvin, sortant de sa tombe, pouvait me donner lui-même ses raisons, il ne m'en donnerait pas d'autres que celles que je trouve exposées dans ces pages. Si ce point de vue est exact, et il me paraît difficile d'en douter, l'auteur n'a-t-il pas résolu un des plus difficiles problèmes de l'histoire : Donner la vraie physionomie des personnages et les faire connaître tels qu'ils ont été ; sous l'aspect extérieur des faits, retrouver et dépeindre les âmes.

Au reste ces critiques générales sont affaire de goût, de tendance, de vues, de tempérament. Il en est d'autres qui seraient graves si elles étaient fondées. Ce sont celles qui portent sur l'exactitude de l'œuvre, presque sur la véracité de l'auteur. Il est heureusement facile de les faire tomber par un rapide examen.

« M. Merle, a-t-on dit[1], se sert de sa vaste connaissance des « œuvres des réformateurs, pour leur emprunter des passages « qu'il introduit arbitrairement hors de la place et des cir- « constances auxquelles ils se rapportent. Ainsi, des phrases « prises dans des ouvrages de Calvin écrits durant les der- « nières époques de sa vie, sont transformées en phrases « prononcées par lui vingt ou vingt-cinq ans plus tôt ; ce qui « est un jour sorti de sa plume est mis à propos d'une autre « occasion dans sa bouche... Il est permis, sans pédanterie,

[1] *Journal de Genève*, 1875.

« de ne pas trouver le procédé strictement conforme à cette
« branche de la vérité qu'on appelle l'exactitude. »

Dans le tome VI^e, en effet, M. Merle d'Aubigné applique à l'année 1538 des paroles prononcées par Calvin environ vingt-cinq années plus tard, au moment de sa mort, en 1564 « J'ai vécu ici en combats merveilleux, j'ai été salué pour moquerie le soir, devant ma porte, de cinquante ou soixante coups d'arquebuse. Que pensez-vous que cela pouvait estonner un pauvre escholier, timide comme je suis et comme je l'ay toujours esté, je le confesse ». Mais ces paroles, prononcées par Calvin bien des années après l'événement se rapportaient justement à cette année 1538; l'historien les a citées à leur date précise, il n'eût pu les omettre sans manquer d'exactitude.

Voici, du reste, la seule preuve que l'on donne de ce prétendu défaut d'exactitude :

« Au moment où Calvin venait de réussir à établir dans
« Genève ce qu'il regardait comme les conditions essentielles
« d'une Église chrétienne, il avait publié, au nom des mi-
« nistres ses collègues, une sorte d'exposé des succès qu'ils
« venaient de remporter, et exprimé les sentiments de satis-
« faction et d'espérance qu'ils en éprouvaient. De cet exposé,
« auquel les événements infligèrent presque immédiatement
« un cruel démenti, M. Merle a fait usage pour dépeindre
« les émotions et les dispositions personnelles de Calvin
« *après* l'échec qu'avait subi son œuvre. Les conditions sont
« changées du tout au tout; au lieu de triompher, le réfor-
« mateur est banni, et cependant *c'est le langage qu'il a tenu*
« *dans les jours de triomphe que l'on fait servir à caracté-*
« *riser* sa fermeté et sa constance dans les jours d'exil. »

Le document dont on parle est une préface mise par Calvin en tête de l'édition latine de son catéchisme. Il porte sa date dans l'édition originale : Mars 1538. Nous l'avons sous les yeux, nous l'avons lu et relu et nous ne

pouvons imaginer par quelle singulière illusion on y a vu un *exposé des succès que Calvin et ses collègues venaient de remporter;* il ne renferme pas trace de *satisfaction* ou d'*espérance,* pas trace non plus de *triomphe.* C'est se tromper étrangement que de croire qu'il a été écrit dans les *jours de triomphe.* Il a été écrit en mars 1538 au plus fort de l'orage qui, à peu de jours de là, le 23 avril, devait aboutir à l'exil du réformateur et à la ruine momentanée de son œuvre à Genève. Cet orage avait commencé à se former le 25 novembre 1537 à un Conseil général (assemblée du peuple) où les plus violentes attaques avaient été dirigées contre Calvin et contre le gouvernement de la république. Dès lors, dit M. Merle, « les jours du parti au pouvoir étaient comptés[1]. » En effet, le gouvernement ami de Calvin fut renversé le 3 février 1538. Ce jour-là les ennemis les plus acharnés du réformateur furent portés au pouvoir. Aussi, en mars, Calvin, loin de songer à triompher, songeait à se défendre. La préface mise en tête de son catéchisme n'est pas l'exposé de succès déjà fort compromis, c'est une *apologie* de sa conduite et de sa foi, une réponse aux « calomnies dirigées contre son innocence et sa droiture[2], » aux « fausses accusations dont il est victime[3]. » Voici l'analyse qu'en donne M. Reuss dans les prolégomènes du tome V des *Opera Calvini,* p. XLIII.

« L'occasion de publier en latin ce petit livre a été fournie
« par Pierre Caroli, docteur et prieur de Sorbonne. Ce doc-
« teur, après avoir répandu des rumeurs iniques contre Farel,
« Viret et Calvin, s'emporta en accusations ouvertes contre
« ces hommes, ses collègues, aussi distingués par leur foi que
« par leurs mœurs, leur imputant les hérésies arienne et sa-

[1] Vol. VI, p. 432.
[2] « Purgationem objecimus. » (Calv., *Opp.* T. X, p. 107.)
[3] « Nos iniquissime in suspicionem adductos. » (*Ibid.*)

« bellienne et d'autres dépravations semblables. Il n'existait « alors aucun autre monument public de la foi de l'Église « genevoise que la *Confession* de Farel et le *Catéchisme* de « Calvin qui, écrits en français, étaient à peu près inconnus « des autres Églises helvétiques. C'est pourquoi Calvin tra- « duisit en latin son *Catéchisme* et la *Confession* de Farel, « afin de faire connaître, par cette version, à tous ses frères « de la Suisse la doctrine qu'il avait jusqu'alors professée « à Genève, et que, sans fondement, on avait accusée d'hé- « résie [1]. »

Il faut ajouter que Calvin ne se borne pas à réfuter dans cette préface les accusations d'hérésie formulées contre lui par Caroli, il défend sa propre conduite à Genève, particulièrement dans cette fâcheuse affaire du serment qui provoqua le débat du 25 novembre 1537, le renversement du gouvernement le 3 février 1538, et l'expulsion de Calvin et de ses amis le 23 avril suivant. Ce document est, avec les lettres écrites par Calvin à cette époque, la plus précieuse source d'informations sur les sentiments du réformateur pendant cette lutte cruelle, et en le citant à cette place l'auteur en a fait un judicieux usage.

Citons encore quelques mots d'un article de l'*Athenæum* dont nous avons déjà relevé une pensée. Au milieu de critiques quelquefois sévères, l'écrivain reconnaît que ce volume offre « avec une vigueur toujours égale les mêmes

[1] « Cujus libelli latinitate donandi occasionem præbuit Petrus Caroli, Sorbonæ parisiensis doctor atque prior... Is igitur iniquis contra Farellum Viretum et Calvinum sparsis rumoribus, tandem eo prorupit ut palam illos viros, collegas et doctrina et moribus præstantissimos, hæreseos accusaret, arianismi scilicet et sabellianismi, aliarumque talium pravitatum. Nulla alia tunc publica exstabant fidei ecclesiæ genevensis monumenta præter illam (Farelli) quam diximus confessionem et Calvini catechismum, quæ tamen utpote gallice conscripta, cæteris helveticis ecclesiis fere incognita erant. Calvinus itaque suum catechismum et Farelli confessionem latine loquentes fecit ut omnibus istis fratribus fidei doctrinam a se huc usque Genevæ traditam, et falso hæreseos accusatam hac versione declararet. »

« qualités que nous avons admirées dans ses prédéces-
« seurs. Peu d'histoires sont plus émouvantes que le « simple récit de la mort d'Hamilton, le premier des mar- « tyrs écossais. On en peut dire autant du chapitre consa- « cré à Wishart[1]. » A propos de Calvin le même écrivain nous dit : « M. Merle possédait, comme nous l'avons « déjà remarqué, une connaissance vraiment merveilleuse « des écrits de Calvin, et il y a peu de livres qui puissent « nous faire aussi bien comprendre que ceux de M. Merle, « l'esprit du réformateur, sinon toujours tel qu'il a été, « du moins tel qu'il eût voulu être[2]. »

M. le professeur F. Godet, de Neuchâtel, exprime les mêmes pensées et y insiste[3]. Après avoir parlé de ce « coup « de pinceau magistral qui était l'un des dons les plus re- « marquables de M. Merle, » il ajoute : « C'est toujours ce « style simple, digne, calme et pourtant ému, majestueux « comme le cours d'un grand fleuve, oserions-nous dire : « comme toute l'apparition de l'auteur lui-même. Mais ce « qui nous paraît distinguer surtout la manière de « M. Merle, c'est l'amour tendre et respectueux de son « sujet. L'œuvre qu'il raconte possède toute sa sympathie ; « il l'aime comme l'œuvre de son Sauveur et de son Dieu. « Jésus ne serait plus ce qu'il est pour la foi de l'écrivain « s'il n'eût délivré, assisté, corrigé, châtié, gouverné, vaincu

[1] « There are to be found, in this volume, in unimpaired vigour the qualities we admired in its predecessors. Few narratives are more moving than the simple tale of the death of Hamilton, the first of the Scotch martyrs; and the same may be said of the chapter devoted to Wishart. » (*The Athenæum.*)

[2] « He possessed, as we have already remarked, a knowledge truly marvellous of the writings of Calvin, and there are few books which enable us to understand so well as M. Merle's the mind of the Reformer — not perhaps as he was, but such as he would have wished to be. » (*Idem.*)

[3] *Le Christianisme au dix-neuvième siècle* du 18 février 1876.

« comme il le fait dans cette histoire. Saint Jean, dans « l'Apocalypse, nous montre l'agneau déliant les sceaux « du livre qui renferme les plans de Dieu envers son « Église. M. Merle, en écrivant l'histoire, semble voir dans « les événements qu'il retrace autant de sceaux qui se « rompent sous la main du Roi des rois. Dans chaque fait « il discerne l'un des pas de sa venue comme époux de « l'Église ou juge de la terre. Et de même que les feuilles « du rouleau divin étaient écrites non-seulement en « dehors, mais au dedans, M. Merle ne se contente pas de « retracer le côté extérieur des événements, il s'efforce « de pénétrer jusqu'à la pensée divine qui en constitue « l'essence et de la dévoiler aux yeux de son lecteur. Ne « lui demandez donc pas d'être ce qu'on appelle un his- « torien objectif et de se désintéresser lui-même des faits « qu'il rappelle. Cette foi du seizième siècle dont il re- « trace le réveil, les luttes, les défaites et les victoires, « n'est-ce pas *sa propre foi, la vie de son âme ?* Ces hommes « qu'il décrit, Calvin, Farel, Viret, ne sont-ils pas os de « ses os, chair de sa chair ? Ces Églises dont il raconte « la naissance et les premiers pas dans la vie ne sont-elles « pas sa famille spirituelle ? Le lecteur lui-même auquel « s'adresse sa narration est pour lui une âme immortelle « qu'il voudrait enchaîner à la foi de la Réforme. Il « n'abdique pas un instant, en racontant, sa dignité de « ministre de Christ. L'historiographie est chez lui un sa- « cerdoce. Non qu'il tombe dans le défaut de vouloir à « tout prix glorifier ses héros, pallier leurs faiblesses, « excuser leurs erreurs et présenter les faits sous un jour « différent de cette vérité objective à laquelle l'a conduit « l'étude consciencieuse des documents. Le bien de l'Église « actuelle auquel il désire travailler, peut résulter tout

« aussi bien de l'aveu sincère et du jugement sévère des « fautes commises que de l'admiration pour tout ce qui « a été fait selon Dieu. »

C'est encore le même jugement que prononçait naguère l'auteur d'un grand ouvrage récemment publié sur la littérature française[1], le lieutenant-colonel Staaf. Voici en quels termes l'auteur introduit M. Merle d'Aubigné auprès du grand public français : « M. de Rémusat a dit de « cet ouvrage : « *Il a pu avoir un succès de secte, mais* « *il en mérite un plus étendu, car c'est un des livres les plus* « *distingués de notre langue;* » on pourrait ajouter l'un des « plus austères, car il est à la fois l'œuvre d'un historien « et d'un ministre de l'Évangile. On se tromperait si « on supposait que l'auteur a sacrifié à l'exposition et à « la défense des doctrines de la Réformation la partie « narrative de son histoire. Sans rechercher les effets « de couleur, sans se préoccuper de la forme en dehors « de la pensée, il a su reproduire la vraie physionomie « du siècle dont il nous a raconté les grandes et fé- « condes agitations. Toutes les sociétés chrétiennes sur « lesquelles le souffle irrésistible de la Réforme a passé, « revivent en esprit et en action dans ce drame gran- « diose dont l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Angle- « terre ont fourni les principaux épisodes. Pour pénétrer « aussi profondément qu'il l'a fait dans la vie morale des « réformateurs, M. Merle d'Aubigné ne s'est pas contenté « de fouiller dans les histoires du seizième siècle, il a puisé « à des sources à peine soupçonnées avant qu'elles lui « eussent été ouvertes... » « Maintenant à quelque point de

[1] *La Littérature française, depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*, par le lieutenant-colonel Staaf. La première édition est de 1870. Nous avons sous les yeux la cinquième (1878).

« vue que l'on se place, il ne faut pas regretter que pour « raconter les combats, et trop souvent les supplices de « tant d'hommes animés des convictions les plus généreuses « et les plus inébranlables, ce soit un croyant plutôt qu'un « sceptique qui ait tenu la plume. Il n'y avait qu'un descen- « dant et un héritier spirituel des apôtres de la Réforme qui « pût recueillir et faire circuler la flamme de leur pur en- « thousiasme, dans un livre où leurs passions n'ont pas « laissé d'échos. M. Merle d'Aubigné, et c'est là un des « caractères tout particuliers de son œuvre, a satisfait avec « une simplicité antique aux exigences de sa double mis- « sion. C'est seulement lorsque la conscience de l'his- « torien a donné toutes les garanties de justice et d'impar- « tialité qu'on avait droit d'attendre d'elle, que le pasteur « s'abandonne aux effusions de sa foi. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter ces paroles écrites le 30 janvier 1876 par le Dr Herzog, le savant éditeur de l'*Encyclopédie théologique* : « C'est avec un profond senti- « ment de respect et de vénération que je me suis occupé « de ce volume posthume d'un ouvrage dont l'auteur a si « bien mérité de l'Église évangélique. Ce volume sera « certainement beaucoup lu ; la nature des objets traités « et la manière dont ils sont traités y invitent. »

Terminons par quelques mots de M. le professeur F. Bonifas, de Montauban[1] : « On retrouve dans ce volume « les éminentes qualités qui ont mérité à M. Merle d'Au- « bigné la première place parmi les historiens français de « la Réformation : richesse et sûreté des informations, « vivacité pittoresque des récits, largeur et élévation des « vues, appréciation judicieuse des hommes et des choses,

[1] *Revue théologique*. Montauban, octobre 1875.

« et, par-dessus tout cela, un souffle profondément reli-
« gieux et chrétien qui anime toutes les pages du livre.
« Le talent de l'écrivain est resté jeune malgré les années,
« et ce fruit de sa blanche vieillesse rappelle les plus belles
« productions de sa jeunesse et de son âge mûr. »

Un dernier volume paraîtra, Dieu voulant, avant la fin de la présente année.

AD. DUCHEMIN.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME



## LIVRE XI (*suite*)

### CALVIN ET LES PRINCIPES DE SA RÉFORME.

#### CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CALVIN EST RAPPELÉ A GENÈVE.

(Août 1540 — Mars 1541.)



#### CHAPITRE VINGTIÈME

CALVIN A RATISBONNE.

(1541.)

## CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

### CALVIN REVIENT A GENÈVE.

(Juillet — Septembre 1541.)



## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

### LES ORDONNANCES ECCLÉSIASTIQUES.

(Septembre 1541.)

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

### LA PRÉDICATION DE CALVIN.



## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

### L'ACTIVITÉ DE CALVIN.

(Février 1542.)

# LIVRE XII

## LA RÉFORMATION CHEZ LES PEUPLES SCANDINAVES.
## DANEMARK, SUÈDE, NORVÉGE.

### CHAPITRE PREMIER

#### LE RÉVEIL DU DANEMARK

(1515-1525.)



### CHAPITRE DEUXIÈME

#### UNE RÉFORMATION ÉTABLIE SOUS LE RÈGNE DE LA LIBERTÉ.

(1524-1527.)

## CHAPITRE TROISIÈME

### LA RÉFORMATION TRIOMPHE SOUS LE RÈGNE DE FRÉDÉRIC Ier LE PACIFIQUE.

(1527-1533.)



## CHAPITRE QUATRIÈME

### INTERRÈGNE. — GUERRE CIVILE ET ÉTRANGÈRE.

(1533.)

## CHAPITRE CINQUIÈME

CHRISTIAN III PROCLAMÉ ROI. — LA RÉFORMATION TRIOMPHE EN DANEMARK, NORVÉGE ET ISLANDE.

(1533-1550.)



## CHAPITRE SIXIÈME

LES PREMIERS RÉFORMATEURS DE LA SUÈDE.

(1516-1523.)



## CHAPITRE SEPTIÈME

LE LIBÉRATEUR DE LA SUÈDE ACCUEILLE LES RÉFORMATEURS.

(1519-1524.)

## CHAPITRE HUITIÈME.

### LUTTES.

(1524-1527.)



## CHAPITRE NEUVIÈME

### VICTOIRE.

(1527.)

## CHAPITRE DIXIÈME

### CÉSAROPAPIE.

(1528-1546.)



## CHAPITRE ONZIÈME

### LES FILS DE GUSTAVE VASA.

(1560-1593.)

# LIVRE XIII

## HONGRIE. POLOGNE. BOHÊME. PAYS-BAS.

---

### CHAPITRE PREMIER



### CHAPITRE DEUXIÈME



### CHAPITRE TROISIÈME

## CHAPITRE QUATRIÈME

### PROGRÈS DE L'ÉVANGÉLISATION ET DE LA RÉFORME SUISSE.

(1538-1545.)



## CHAPITRE CINQUIÈME

### L'ÉVANGILE EN HONGRIE SOUS LA DOMINATION DES TURCS.

(1545-1548.)

## CHAPITRE SIXIÈME

### BOHÊME, MORAVIE ET POLOGNE.

(1518-1521.)



## CHAPITRE SEPTIÈME

### LE RÉFORMATEUR POLONAIS.

(1524-1527.)



## CHAPITRE HUITIÈME

### LE RÉFORMATEUR POLONAIS DANS LES PAYS-BAS ET EN FRISE.

(1537-1546.)

## CHAPITRE ONZIÈME.

### LES VICTIMES DE CHARLES-QUINT.

(1529-1535.)



## CHAPITRE DOUZIÈME.

### LOUVAIN.

(1537-1544.)



FIN DE LA TABLE.

# HISTOIRE

DE

# LA RÉFORMATION

EN EUROPE

# AU TEMPS DE CALVIN

## LIVRE XI (*suite*)

CALVIN ET LES PRINCIPES DE SA RÉFORME

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

### CALVIN EST RAPPELÉ A GENÈVE

(Août 1540 — Mars 1541.)

Les amis des réformateurs avaient de nouveau la majorité dans Genève. Les fautes mêmes de leurs adversaires avaient renouvelé leur autorité morale et grandi leur influence. Il eût été difficile en effet d'en accumuler un plus grand nombre et de plus graves dans un si court espace de temps. Aussi n'est-il pas douteux que Bèze exprime le sentiment général en déclarant que « la cité re-

« commença à redemander son Calvin et son Farel. »

Les ministres qui occupaient leur place n'étaient pas propres à les faire oublier. Ils étaient au-dessous de leur tâche. Il y avait peu d'unité dans leur prédication, peu d'intelligence de l'Écriture, et il ne manquait pas de gens à Genève pour leur faire sentir leur infériorité; c'était pour eux un temps de trouble, d'humiliation, de luttes et de misère. Le vent avait tourné; ces pauvres pasteurs enduraient à leur tour le mauvais vouloir, et ils se plaignaient vivement du blâme et des outrages qu'ils devaient subir. Le Conseil se contenta de faire sortir de ville un pauvre aveugle, qui les avait offensés, et leur dit de continuer paisiblement leur ministère. Mais ces ministres sentaient maintenant la faute qu'ils avaient commise, en consentant à remplacer des hommes tels que Farel et Calvin. Morand qui était susceptible, était révolté de se voir exposé à ce qu'il appelait « des « calomnies insupportables, des blasphèmes exé« crables; » il était en même temps indigné de ce qu'on ne voulait pas faire justice des « mensonges » Il donna sa démission au Conseil, en demandant que « ses bons frères eussent meilleure occasion de « demeurer avec eux; autrement, dit-il, n'at« tendez que ruine et famine; » et il s'en alla « sans congé. » C'était le 10 août[1].

Quand Marcourt apprit le départ de son collègue, il en fut bouleversé, même indigné. Quoi, le laisser seul sur le champ de bataille! (les deux

[1] Roset, Chronique msc., l. IV, ch. 37, 42. Reg. du Conseil *ad diem*. Gautier.

autres ne comptaient pas) et cela sans l'avoir averti !... Il se dégonfla tout à son aise. « Méchant ! « disait-il, traître[1] ! » et il condamnait hautement devant tous le pasteur fugitif. Ils allaient ensemble tant bien que mal, et pouvaient au moins se plaindre l'un à l'autre. Marcourt le prit aussi de haut vis-à-vis du Conseil. « Que l'on réprime les « insolences, dit-il, ou moi aussi je me retirerai. » Le Conseil le chargea simplement d'inviter Viret à venir remplacer Morand. Un tel collègue eût honoré Marcourt ; mais Viret ne se souciait pas d'aller à Genève tant que Calvin en était banni. Marcourt se décida et, comme Morand, s'en alla brusquement, « sans congé. » C'était le 20 septembre.

Après le départ de ces deux ministres, les seuls qui eussent quelque talent, c'était au Conseil à dire à son tour : Qu'allons-nous devenir ? Abandonné de ses meilleurs pasteurs, il ne lui restait que deux inutilités, de la Mare et Bernard. Ces messieurs se sentaient fort à l'étroit. Le dénûment était extrême, le danger pressant, et grande la détresse. Un cri fut poussé ; un cri non d'angoisse mais d'espoir. Calvin ! dit-on, Calvin ! Calvin seul pouvait alors sauver Genève. Le lendemain du départ de Marcourt, les amis que le réformateur avait dans le Conseil se hasardèrent à le nommer et il fut arrêté « que maître A. Marcourt s'en étant allé, il « était donné charge au seigneur A. Perrin de « trouver moyen d'avoir maître Calvin, et de « mettre pour cela tout en œuvre. » Le réformateur fut donc informé du désir que l'on avait de le

[1] Roset, msc., liv. IV, ch. 44.

revoir. Quand le peuple a proscrit son plus ferme appui, le plus pressant est de le faire revenir. Les Genevois faisaient de tristes mais utiles réflexions.

En effet Morand et Marcourt étant partis, Genève se trouvait en grande disette et les amis de Calvin ne craignaient pas de le dire. Porral reprochait à de la Mare de renverser la sainte Écriture. Le prêcheur courut se plaindre au Conseil : « Messei-« gneurs, dit-il le 29 septembre, Porral prétend « que ce que j'ai prêché est du poison, mais je « m'offre à maintenir sur ma vie que ma doctrine « est de Dieu. » Le trop zélé Porral se mit alors à déployer le catalogue de ce qu'il appelait les *hérésies* du prédicant. « Il a dit qu'il ne fallait pas « que le magistrat punît toujours le méchant. Il a « dit que Jésus-Christ alla à la mort plus joyeuse-« ment qu'homme alla jamais à noces, etc., etc. » « Je soutiens que ces points sont faux, » ajoutait Porral. De la Mare s'en fâcha et demanda justice ; « mais les autres affaires firent que celle-ci « demeura indécise[1]. »

Calvin désapprouvait ces attaques, dirigées contre les pasteurs en charge.

« Frères bien-aimés, écrivait-il à ses amis de « Genève, rien ne m'a causé plus de tristesse (après « les troubles qui ont failli renverser votre Église) « que d'apprendre vos débats et vos contestations « avec les ministres qui nous ont succédé. Non-« seulement votre Église est divisée par ces « querelles, mais encore, ce qui est d'une

[1] Roset, Chronique msc., liv. IV, ch. 45.

« importance extrême, le ministère est ex-
« posé à l'opprobre. Là où se trouve rixe et dis-
« corde, à peine y a-t-il la moindre espérance
« d'avancer dans ce qu'il y a de meilleur. Ce n'est
« pas à dire que je veuille vous ôter le droit que
« Dieu vous a donné, comme à tous les siens, de
« soumettre tous les pasteurs à l'examen, afin de
« discerner les bons des mauvais [1] et de réprimer
« ceux qui, sous le masque de pasteurs, montrent
« la rapacité des loups. Je veux seulement, quand
« il en est qui remplissent d'une manière tolérable
« les devoirs du pasteur, que vous pensiez davan-
« tage à ce que vous devez aux autres, qu'à ce que
« les autres vous doivent. N'oubliez pas que la vo-
« cation de vos ministres n'a pas eu lieu sans la
« volonté de Dieu, car quoique notre bannissement
« doive être attribué à la ruse du diable, Dieu n'a
« pourtant pas voulu que vous fussiez entièrement
« destitués de tout ministère ou que vous retombiez
« sous le joug de l'antechrist. Et puis n'oubliez pas
« une seconde chose, savoir vos propres péchés,
« qui méritent une peine certes plus que légère.

« Ce sujet demande beaucoup de discernement.
« Certes, je ne voudrais pas introduire la tyrannie
« dans l'Église [2]. Je ne voudrais pas que des
« hommes pieux fussent tenus de se soumettre à
« des pasteurs qui ne remplissent pas leur vocation.
« Si l'on témoigne à certaines personnes qui ne le

[1] « Nec tamen id eo spectat, ut auferatur jus illud vobis a Deo collatum (ut et suis omnibus), ut examini subjiciantur pastores omnes. » (Calvin, *Opp.*, X, p. 352.)

[2] « Neque auctor velim esse tyrannidis ullius in Ecclesiam invehendæ. » (*Ibid.*, p. 353.)

« méritent pas le respect et la déférence que le « Seigneur n'assigne qu'aux seuls ministres de sa « Parole, c'est une insupportable indignité. Qui- « conque n'enseigne pas la Parole de notre Sei- « gneur Jésus-Christ, quels que soient ses titres et « ses prérogatives, est indigne d'être regardé « comme pasteur. Mais nos frères, vos ministres ac- « tuels, vous enseignent l'Évangile; et je ne vois « pas pourquoi il vous serait permis de les négliger « ou de les rejeter. Si vous dites qu'il y a dans « leur enseignement et leur caractère telles choses « qui ne vous plaisent pas, rappelez-vous qu'il est « impossible de rencontrer un homme où il n'y ait « pas beaucoup à désirer. Si vous êtes sans cesse « en dispute avec vos pasteurs, vous foulez aux « pieds leur ministère, où devrait resplendir la « gloire de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Si le Conseil ne décida pas la question, que Calvin avait décidée, c'est qu'il avait d'autres affaires, nous est-il dit, et la plus importante, c'était le rappel de ce grand docteur qui avait montré tant de justice et de modération. Le Conseil sentait toujours plus que la grande intelligence de Calvin et sa haute autorité étaient nécessaires dans Genève ; aussi et coup sur coup pressa-t-il son retour. Le 20 septembre, le Petit Conseil donne à Perrin la commission dont nous avons parlé. Le 13 octobre les Deux-Cents arrêtent qu'une lettre sera écrite au réformateur « en le priant de nous vouloir « assister. » Michel Dubois la portera et « fera « des remontrances aux amis du réformateur, afin « qu'ils le persuadent de venir. » Le 19 le même

Conseil décide « afin que l'honneur et la gloire de « Dieu soient avancés, qu'on cherchera tous les « moyens possibles pour avoir maître Calvin. » Le lendemain le peuple, réuni en Conseil général, décrète que « pour l'avancement et l'augmentation « de la Parole de Dieu, on enverra querir à Stras« bourg maître Calvinus, lequel est bien savant, « pour être ministre évangélique en cette ville. » Le 22 octobre, un membre des Deux-Cents, Louis Dufour est chargé de porter à Strasbourg le message des Conseils, et le 27 on lui vote 20 écus d'or au soleil pour aller querir maître Calvin. On insiste; on réitère; on a décidé la chose, et puis on la décide encore de nouveau ; on y appuie ; on ne craint pas de la répéter une fois, deux fois, trois fois, plus encore. L'affaire est si importante que les instances doivent être pressantes. Dufour partit. Réussirait-il? c'était la question, et elle était fort douteuse [1]. Quand Calvin reçut le premier message, antérieur à celui de Dufour, il en fut tellement agité et tomba dans une si grande perplexité, que pendant deux jours il se possédait à peine [2]. Se rappelant les angoisses qu'il avait éprouvées à Genève, toute son âme était remplie d'horreur à la pensée d'y retourner. Sa conscience n'y avait-elle pas été mise à la torture? Les soucis ne l'avaient-ils pas consumé? « Je redoute cette ville, « s'écriait-il, comme un lieu *fatal* pour moi [3]. Qui

[1] Voir les Reg. du Conseil aux jours indiqués. Roset. Roget, I, p. 191. Gaberel, Pièces justificatives.

[2] Biduo tanta animi perplexitate æstuasse ut vix dimidia ex parte apud me essem. » (Calv. Farello, 21 octobre 1540. *Opp.*, XI, p. 90.)

[3] « Locum illum velut mihi fatalem reformido. » (*Ibid.*, p. 91 )

« me condamnera si je ne me replonge pas volontai-
« rement dans ce gouffre mortel? Puis-je d'ailleurs
« croire que mon ministère y sera utile? L'esprit
« qui anime la plupart de ses habitants est tel qu'il
« me sera insupportable, et que je leur serai de
« même... » Puis portant d'un autre côté ses pensées il s'écriait : « Je désire pourtant si fort le bien
« de l'Église de Genève que j'aimerais mieux m'ex-
« poser cent fois à perdre la vie, que de la trahir
« en l'abandonnant[1]. Je suis donc prêt à suivre
« le conseil de ceux que je regarde comme des
« guides sûrs et fidèles. » C'était dans le cœur de Farel que Calvin épanchait ainsi le sien. C'était son avis qu'il demandait, et cet avis n'était pas douteux.

Le réformateur consulta aussi ses amis de Strasbourg et tomba d'accord avec eux qu'il ne pouvait quitter brusquement l'Église dont il était alors le pasteur; surtout qu'il devait assister à l'assemblée de Worms, comme il avait déjà assisté au printemps à celle de Haguenau. « Il a été ordonné par Mes-
« sieurs du Conseil de cette ville, écrivit-il aux
« seigneurs de Genève, que j'irais avec quelques-
« uns de mes frères à l'assemblée de Worms, non-
« seulement pour servir à une Église, mais à
« toutes, au nombre desquelles la vôtre est com-
« prise. Je ne m'estime pas être de tel savoir, ni
« grandeur ni exercice que je puisse être là fort
« utile; mais puisqu'il est question d'une affaire
« de si grande conséquence, et qu'il a été ordonné

[1] « Malim vitam centies exponere, quam eam deserendo prodere. » (Calvin, *Opp.*, p. 92.)

« non-seulement par le Conseil de cette ville, mais « aussi par autres, que je vienne là, je me contrains « de suivre. Mais je puis testifier devant Dieu que « j'ai en telle recommandation votre Église, que je « ne voudrais jamais défaillir à la nécessité d'icelle, « en tout ce que je me pourrais employer [1]. »

La lettre de Calvin était du 23 octobre et Dufour lui apportait une lettre du Conseil datée de la veille (22). Quand l'envoyé arriva à Strasbourg, Calvin était à Worms, où devait avoir lieu une importante conférence de théologiens protestants et catholiques, dans le but de chercher à s'entendre, ainsi qu'il avait été convenu à Haguenau. L'envoyé genevois se présenta au Sénat de Strasbourg, et lui fit connaître le but de son voyage. Le Sénat répondit que Calvin était absent et que sans son consentement il ne pouvait rien promettre. Dufour se décida à suivre le réformateur jusque dans la ville que Luther avait illustrée par son héroïsme chrétien. « Je veux, dit-il, constater nettement sa pensée « à l'égard de notre appel. » Un courrier porta à Worms la nouvelle de l'arrivée de la députation genevoise et le magistrat strasbourgeois le chargea d'une lettre pour ses députés, Jacques Sturm et Matthias Pfarrerus, où il leur enjoignait de faire ce qu'ils pourraient pour empêcher Calvin de s'engager vis-à-vis des Genevois. Le cas que l'on faisait de Calvin en Allemagne, la circonstance qu'une ville impériale envoyait ce Français comme député aux assemblées convoquées par l'empereur

[1] Calvin, *Lettres françaises*, I, p. 30.

pour s'occuper des intérêts les plus précieux de l'empire, put bien contribuer à changer l'opinion de quelques citoyens de la petite république à l'égard de Calvin, dont on avait pu dire jusqu'alors : *Un prophète n'est méprisé que dans son pays*. Deux jours après le courrier, le député genevois arriva et remit à Calvin la lettre du Conseil de Genève. Il la lut et l'on peut facilement imaginer l'impression qu'elle dut lui faire. La voici :

« Au docteur Calvin, ministre évangélique.

« Monsieur notre bon frère et singulier ami,
« très affectueusement à vous nous recommandons,
« parce que sommes entièrement informés que
« votre désir n'est autre sinon à l'accroissement
« et avancement de la gloire et honneur de Dieu
« et de sa sainte Parole. De la part de notre Petit,
« Grand et Général Conseil (lesquels de ceci faire
« nous ont grandement admonestés) vous prions
« très affectueusement de vous vouloir transporter
« par devers nous, et en votre pristine place et mi-
« nistère retourner, et espérons en l'aide de Dieu,
« que ce sera un grand bien et fruit pour l'augmen-
« tation du saint Évangile, *voyant que notre peuple*
« *grandement vous désire*, et ferons avec vous de
« sorte que vous aurez occasion de vous contenter.

« Ce 22 octobre 1540.

« *Vos bons amis les Syndics et*
« *Conseil de Genève*[1]. »

[1] Calvin, *Lettres françaises*, I, p. 32. *Opp.*, XI, p. 94.

Cette lettre était munie du sceau avec la devise : *Post tenebras spero lucem.*

L'invitation de Genève était claire, affectueuse, pressante. Mais le courrier qui était arrivé à Worms deux jours auparavant, avait apporté aux députés de Strasbourg une lettre du Sénat strasbourgeois en un sens tout opposé. Tous ceux qui en avaient entendu la lecture, et Calvin le premier, s'étaient étonnés du désir que les magistrats de cette ville libre montraient de garder le réformateur. « Je n'avais jamais pensé, disait-il, qu'ils « attachassent tant de prix à ma personne[1]. » Il se trouvait ainsi pressé de deux côtés, Genève et Strasbourg, et si ce n'était pas trop d'amplification, on dirait que la race latine et la race germanique se disputaient en ce moment cet homme chassé peu auparavant de la ville qu'il habitait. La décision que Calvin devait prendre était solennelle et difficile. Il s'agissait de toute sa carrière ici-bas. Il réunit les amis qu'il avait alors à Worms pour avoir leur avis. Retourner à Genève, c'était à ses yeux immoler sa vie ; mais il était décidé à le faire si tel était le conseil de ses amis. « Les fidèles doivent « laisser de bon cœur leur vie, pensait-il, quand « elle les empêche de s'approcher de Christ. Il « faut être alors comme quelqu'un qui secoue « un fardeau fâcheux et pesant de dessus ses « épaules, quand il veut aller en diligence autre « part. Portant notre vie entre nos bras, présen- « tons-la à Dieu en sacrifice[2]. »

[1] Calv. Farello, 13 novembre. *Opp.*, XI, p. 114.
[2] Calvin, *Comment. sur Jean,* XII, 25 (de 1553).

Les avis étant partagés[1], on convint d'attendre que la députation de Genève fût arrivée. Mais ayant reçu des lettres de Farel et de Viret, Calvin rassemble de nouveau ses amis et mettant en avant tous les motifs qu'il peut trouver : « Je vous en « conjure, dit-il, faites, dans votre avis, entière-« ment abstraction de ma personne[2]. » Dans cette même ville de Worms, où Luther n'avait pas hésité en présence de Charles-Quint à faire le sacrifice de sa vie, Calvin se déclarait prêt à en faire autant de la sienne. Sa parole était profondément émue. « Les « larmes coulaient de ses yeux plus abondamment « que les paroles de sa bouche[3]. » Ses amis étaient eux-mêmes touchés en voyant la vérité et la profondeur de ses sentiments ; son émotion l'obligea plus d'une fois d'interrompre son discours. Un mouvement profond agitait son âme. Il comprenait qu'il s'agissait en ce moment de décider de toute sa vie. Ce n'étaient pas des craintes imaginaires qui le troublaient ; peut-être les luttes et les angoisses qu'il trouva à Genève dépassèrent-elles encore ses prévisions. Il ne pouvait plus se contenir, et voulant dérober à ses amis la vivacité de sa douleur, et l'épancher librement devant Dieu seul, il sortit deux fois de la chambre, cherchant un lieu retiré[4]. L'avis de ses amis fut que pour le moment, il ne devait pas s'engager, mais qu'il pouvait donner aux Genevois une bonne espérance. Calvin voulait

[1] « Adhibui statim fratrum consilium, aliquid agitatum est. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 114.)
[2] « Obtestatus sum, quibus potui modis, ne me respicerent. » (*Ibid.*)
[3] « Quum plus lacrymarum efflueret quam verborum. » (*Ibid.*)
[4] « Ut secessum quærere coactus fuerim. » (*Ibid.*)

davantage. Au milieu du combat qui venait de se livrer dans son âme, il s'était décidé pour le parti qui l'effrayait ; il voulait aller à Genève, et dit aux amis de la Réformation : « Je vous demande la « promesse que quand cette diète sera terminée, « vous ne mettrez pas d'obstacle à ce que je me « rende à Genève. » La pensée que c'était là que Dieu le voulait se présentait toujours de nouveau, et malgré lui, à sa conscience. Les députés de Strasbourg lui donnèrent avec peine leur assentiment. Capiton voulait le garder, Bucer désirait qu'il fût libre d'accepter l'appel, « à moins pour- « tant, ajoutait-il, qu'un coup de vent contraire « n'arrive de votre côté[1]. »

Calvin écrivit à Genève le 12 novembre 1540 : « Magnifiques, puissants et honorables seigneurs, « quand il n'y aurait que la gracieuseté dont vous « usez envers moi, je devrais m'efforcer de satis- « faire à votre demande. Et il y a de plus le sin- « gulier amour que je porte à votre Église, *que « Dieu m'a une fois commise en charge, en sorte que je « suis obligé à jamais de procurer son bien et son « salut*. Cependant veuillez considérer que je suis « ici à Worms pour servir, selon la petite faculté « que Dieu m'a donnée, à toutes les Églises chré- « tiennes. Cela fait que, pour le présent, je ne puis « aller vous servir[2]. » Il y avait un point que Calvin mettait en avant dans toutes ses lettres au Conseil. Il n'ira pas seulement à Genève comme docteur, prédicateur, mais aussi comme conducteur et pour

[1] « Modo ne quis ventus istinc flaverit. » (Calvin, *Opp.*, p. 114.

[2] *Lettres françaises* de Calvin, I, p. 33.

faire en sorte que les membres de l'Église se conforment aux commandements de Dieu. Le 23 octobre 1540, il écrivait : « Je ne doute pas que « votre Église ne soit fort désolée et en danger « d'être encore plus dissipée si l'on n'y subvient. « A cette cause, je m'efforcerai, de toute la grâce « que Dieu m'a donnée, *de la réduire en meilleur « état.* » Le 12 novembre, dans la lettre que nous citons, il écrivait : « La sollicitude que j'ai, que « votre Église *soit bien gouvernée*, me fera tenter « tous les moyens pour assister à sa nécessité. » Le 19 février 1541, il leur dira « Je vous prie d'a- « viser à tous les moyens de *bien constituer votre « Église, afin qu'elle soit régie selon l'ordre de notre « Seigneur*[1]. » Calvin tient donc à faire comprendre à messieurs de Genève qu'une condition de son retour c'est que l'Église soit bien gouvernée, les mœurs bien réglées. Il ne veut surprendre personne. S'il est pasteur à Genève, *il reprendra les déréglés*, comme la Parole de Dieu le commande.

Il prévoyait toutefois que cela serait difficile et ses angoisses aussi n'étaient pas dissipées. Le pour et le contre se débattaient dans son esprit. Un nuage confus l'enveloppait. Un poids l'accablait ; son tourment ne lui permettait pas de juger avec calme, selon le droit et la raison. « Il y a dans « mon âme quant à l'appel de Genève, écrivait-il « à son ami Nic. Parent, tant de perplexité, d'obs- « curité, que je n'ose pas même penser à ce que « je dois faire. Quand j'entre dans ce sujet, je ne

[1] *Lettres françaises*, I, p. 30, 34, 37.

« vois aucune issue pour en sortir. Plongé dans « cette angoisse je me défie de moi-même et je « m'en remets à d'autres pour me diriger. » Il était dans cet état décrit par un poëte, où

Erreurs et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre paupière,
Où l'on dit : C'est le jour ! et bientôt : C'est la nuit !

Aussi ajoutait-il : « Supplions Dieu de nous « montrer le vrai chemin [1]. » On se rappelle que Luther avait eu aussi en 1521 un semblable moment d'angoisse dans cette même ville de Worms [2].

Pendant que ces choses se passaient à Strasbourg et à Worms, le relèvement de l'Évangile se prononçait toujours plus dans Genève. En décembre 1540, le Conseil voulant pourvoir au bien de l'Église avait fait demander aux seigneurs de Berne, Viret, alors pasteur à Lausanne, avec d'instantes prières; et une lettre lui avait été adressée à lui-même. Calvin ayant exprimé le désir de voir cet ami à l'œuvre dans Genève, l'évangéliste vaudois avait répondu qu'il était prêt à faire tout ce qu'il pourrait; il avait même ajouté « *qu'il voudrait ré-* « *pandre son sang pour Genève,* » et il y était arrivé au commencement de 1541. Il s'était aussitôt mis à la prédication de la Parole de Dieu, ce à quoi il était *bien fort idoine,* disent les registres, et avait fait *grand fruit.* Viret était bien l'homme qu'il fallait dans cette ville où il y avait eu tant de disputes et tant d'orages. « Il traitait bien l'Écriture, dit

[1] Lettre de Calvin à Nic. Parent. Worms, 14 déc. 1540. *Opp.*, XI, p. 132.
[2] *Hist. de la Réf.*, 1re série, vol. II, l. VII, ch. VIII.

« Roset, qui l'a sans doute entendu, et il était doué « d'une éloquence agréable au peuple [1]. » *Il enseignait avec douceur ceux qui avaient un sentiment contraire*, et croyait, comme dit Calvin, qu'il faut user de bénignité, même envers ceux qui n'en sont pas dignes. Ses doux accents pénétraient dans les cœurs, et ses actes se joignaient à ses paroles. Il obtint le retour des enfants de Jean Philippe, mort sur l'échafaud, lesquels selon les lois iniques de ce temps avaient été victimes des fautes de leur père. Il s'appliquait à rétablir l'ordre dans l'Église, et à remettre l'Évangile en honneur dans Genève. Le magistrat fut des premiers à profiter de ses bonnes exhortations, et dès le milieu de janvier, on arrêta que « puisque le bon Seigneur Dieu avait fait tant « de bien à Genève, on invoquerait son saint nom « au commencement des séances du Conseil, et l'on « ferait de bonnes ordonnances afin que chacun « sût comment il devait se conduire. » Le peuple en général désirait le retour de Calvin et se montrait toujours plus favorable au nouvel ordre de choses.

Il en fut ainsi de Jacques Bernard, le principal des deux ministres restés seuls à Genève. Voyant le changement qui s'opérait dans l'opinion publique, il fit lui-même volte-face ; on peut même croire que des motifs sérieux l'y engagèrent. Le premier dimanche de février, il s'acheminait, le cœur gros, vers l'auditoire de Rive où il devait prêcher. La désolation de l'Église, le départ de Morand et de

[1] Roset, Chronique msc. de Genève, l. IV, ch. 47.

Marcourt, le ministère réduit à deux pasteurs, de la Mare et lui-même, le sentiment qu'ils étaient insuffisants pour une si grande tâche et un peuple si nombreux, oppressaient son cœur[1]. Il monta en chaire devant des auditeurs tristes, inquiets et qui, ne pouvant contenir la douleur que leur affreux abandon leur causait, fondirent en larmes[2]. Le pauvre ancien cordelier, vieux Genevois, aimant sa patrie, fut grandement ému; il se sentit poussé à conjurer ses auditeurs de se tourner vers le Seigneur leur Dieu, et se mit lui-même à lui adresser une humble et instante prière, il supplia Christ, l'évêque souverain des âmes, d'avoir pitié de Genève et d'y envoyer un pasteur tel que l'Église en avait besoin. Le peuple suivit cette prière avec une grande dévotion.

Le 6 février, Bernard écrivit à Calvin et après lui avoir raconté ce qu'on vient de lire, il ajouta : « Pour dire la vérité je ne pensais pas à vous, je « n'espérais pas que vous seriez celui que nous de- « mandions à Dieu. Mais le lendemain, le Conseil « des Deux-Cents s'étant réuni, tous demandèrent « Calvin. Le jour suivant, le Conseil général s'as- « sembla et tous crièrent : *Nous voulons Calvin, qui* « *est un homme probe et un savant ministre de Christ*[3]. « En entendant ces paroles, j'ai loué Dieu et com- « pris que ceci était fait par le Seigneur et était « une œuvre admirable devant nos yeux, que *la*

[1] « Sed qui sumus pro tanto populo? » (Bernard. Calv., *Opp.*, XI, p. 148.)
[2] « Populum in lacrymis effusum videns. » (*Ibid.*)
[3] « Clamant omnes : Calvinum probum et doctum virum Christi ministrum volumus. » (*Ibid.*)

« *pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée était* « *faite la principale pierre de l'angle.* Venez donc, « mon père vénéré en Jésus-Christ; c'est à nous « que vous appartenez; le Seigneur Dieu vous a « donné à nous. Tous soupirent après vous, vous « verrez combien votre arrivée sera agréable à « tous. Vous connaîtrez que je ne suis pas tel que « vous l'aviez pu penser sur le rapport de quelques « personnes, mais que je suis pour vous un ami « sincère, un frère fidèle; que dis-je? que je vous « suis entièrement dévoué et plein de déférence à « vos volontés. Ne tardez donc pas à arriver. « Vous verrez que Genève est une nation renou- « velée, sans doute par l'œuvre de Dieu, mais aussi « par le ministère de Viret. Fasse le Seigneur « Jésus que votre retour soit prompt. Consentez à « venir au secours de notre Église. Si vous ne ve- « niez pas, le Seigneur Dieu vous demanderait « compte de notre sang, car il vous a établi sur- « veillant de la maison d'Israël dans nos murs. » Marcourt avait écrit à Calvin une lettre semblable [1].

Calvin avait été nommé député à Worms par le Conseil de Strasbourg, informé des aptitudes qu'il avait montrées à Francfort et à Haguenau. Il n'a-vait été à ces deux colloques qu'en son caractère privé. Mais le Conseil comprit, dit Sturm, « que sa « présence pouvait être très-honorable pour Stras- « bourg dans cette assemblée des hommes les plus « considérables. » Les ducs de Lunebourg, mem-bres importants de l'empire, l'avaient aussi élu leur

[1] Calvin, *Opp.*, XI, p. 86.

représentant, en sorte qu'il avait une double charge[1]. Calvin, malgré sa jeunesse, sa timidité, sa nationalité et sa langue étrangères, ne crut pas pouvoir se refuser aux instances et presque à la violence auxquelles on eut recours pour lui faire accepter cette importante vocation. « Même, dit-il plus tard, « combien que toujours je continuasse à être sem- « blable à moi-même, c'est à savoir de ne vou- « loir point apparaître ou suivre les grandes assem- « blées, je ne sais comment toutefois *on me mena* « *comme par force* aux journées impériales, où, bon « gré mal gré, il me fallut trouver en la compagnie « de beaucoup de gens[2]. » Il eut pourtant le bonheur d'y rencontrer deux hommes dont la société lui fut bien agréable, deux collègues et amis de Luther, qu'il avait déjà vus, l'un à Francfort, l'autre à Haguenau, mais avec lesquels il se lia plus intimement; c'étaient Mélanchthon et Cruciger. Le premier s'était reconnu d'accord avec lui sur la doctrine de la Cène; Cruciger lui demanda une conférence particulière sur ce sujet, et après que Calvin lui eut exposé sa foi, il déclara l'approuver comme l'avait fait Mélanchthon. Ainsi deux théologiens de Wittemberg et un de Genève tombèrent aisément d'accord; la concorde n'est donc pas si difficile à des esprits sincères et sages.

Ce fut à Worms que se forma entre Mélanchthon et Calvin cette intime amitié qui pouvait être si utile à l'un et à l'autre ainsi qu'à l'Église. Il ne

[1] « Duces Luneburgici Calvinum et me nominaverunt ut suo nomine in colloquio adessemus. » (Sturmius, *Antip.*, IV, p. 20.)
[2] *Préface des Psaumes*, p. IX.

manquait pas toutefois dans cette ville d'esprits fâcheux, entre autres le doyen de Passau, Robert de Mosham, qui avait déjà eu à Strasbourg avec Calvin une discussion où l'avantage n'était pas resté au champion catholique romain. Il crut de son honneur de demander sa revanche et fut de nouveau complétement battu par le savant et puissant docteur. La supériorité de Calvin, le souvenir de sa première défaite jetèrent l'épouvante dans le cœur du doyen et lui firent perdre terre[1]. Mélanchthon qui était présent suivait Calvin avec le même intérêt qu'il avait montré vingt et un ans auparavant quand Luther disputait avec le docteur Eck à Leipzig. Il admirait la clarté, la justesse, la profondeur, la force des propositions et des preuves théologiques du jeune docteur français, et ravi à la fois de son esprit si net et de sa science si profonde, il le proclama *le Théologien* par excellence. Cette dénomination venant de Mélanchthon avait encore plus de valeur, mais tous les docteurs évangéliques, qui l'entendaient, étaient frappés non-seulement de son langage, mais encore du nombre et du poids de ses pensées, de ses arguments.

Depuis cette rencontre à Worms, on vit toujours entre Mélanchthon et Calvin cette inclination affectueuse et cette estime particulière, qui font les meilleurs amis. La considération dominait peut-être dans Mélanchthon et l'affection dans Calvin. L'amitié était plus réfléchie chez l'un, plus spon-

[1] « In ea disputatione qua Passaviensem Decanum Calvinus percelluerat, territum a Calvino primo Argentinensi congressu. » (Sturm., *Antip.*, IV, 21.)

tanée chez l'autre. Toutefois chez tous deux, elle provenait de leurs nobles et belles qualités. Ils s'estimaient, ils s'aimaient parce qu'ils avaient le même zèle pour tout ce qui est vrai, bon et beau, parce qu'ils cherchaient à l'envi à posséder ces biens et à les répandre autour d'eux dans le monde. Quand les meilleurs d'entre les hommes se rapprochent, surtout quand le christianisme purifie et sanctionne leur union, leur caractère et leur cœur sont ennoblis, et leur affection mutuelle ne peut manquer d'exercer une bienfaisante influence. Cette amitié entre ces deux hommes surprend au premier abord. On les oppose communément l'un à l'autre, le Français étant regardé comme à l'extrême de la rigidité et l'Allemand à celui de la douceur. Comment, dira-t-on, les sons si doux de l'âme de Mélanchthon ont-ils pu faire vibrer l'âme de fer de Calvin? C'est qu'elle n'était pas de fer. Sans doute pour ce qui regardait les grandes vérités du salut, Calvin ne pliait pas mieux qu'une barre de fer, il était prêt à mourir pour elles. Mais considéré comme époux, comme père, comme ami, il avait le cœur le plus tendre; et même s'il s'agissait dans les controverses du temps de points dogmatiques qui ne portassent pas atteinte au salut, il savait supporter et même aimer ses adversaires comme peu de chrétiens l'ont fait.

Ce ne fut pas une de ces amitiés de la terre qui s'en vont avec les années que celle de Mélanchthon et de Calvin; l'affection y était profonde et les liens en étaient solides. Les deux amis avaient ensemble à Worms des entretiens prolongés. Mélanchthon ne

les oublia jamais. « Que je voudrais pouvoir parler « abondamment avec toi, lui écrivait-il plus tard, « comme nous avions coutume de le faire quand « nous étions ensemble [1] ! » Ayant reçu un écrit de Calvin où il était question de lui, il lui dit : « Ton « affection pour moi me charme ; et je te rends « grâce de ce que tu as voulu en inscrire le témoi- « gnage dans un livre aussi distingué, comme dans « une place illustre. » — « Oui, cher frère, écrit-il « encore un autre jour, j'aimerais à te parler des « choses les plus graves, parce que je fais grand « cas de ton jugement, que je connais l'inté- « grité de ton âme, ton extrême candeur. Je vis « maintenant ici comme un âne dans un guê- « pier [2]. »

Calvin, tout en aimant Mélanchthon, ne laissait pas de lui dire franchement son avis, quand il lui paraissait trop faible. On lui avait rapporté que dans une telle occasion Mélanchthon avait déchiré sa lettre ; il apprit tout le contraire. « Il faut, lui « dit-il, que notre union demeure sainte et invio- « lable, et puisque Dieu l'a consacrée il faut la « garder fidèlement jusqu'à la fin, car il s'agit ici « de la prospérité ou de la perte de l'Église. Oh ! « que ne puis-je te parler ! je sais ta candeur, la « noblesse de tes sentiments, ta modestie et ta « piété connue des anges et des hommes [3]. » Souvent Mélanchthon fatigué par le travail que lui

[1] « Ut soliti sumus quoties una fuimus. » (Calvin, *Opp.*, Amst., IX, p. 174.)

[2] *Ὥσπερ ὄνος ἐν σφηκίαις.* (Calvin, *Epp.*, éd. 1575, p. 109.)

[3] « Pietas vero angelis et toti mundo testata. » (*Ibid.*, p. 67.)

donnaient les assemblées où il se trouvait avec Calvin, tourmenté par les théologiens catholiques, et n'étant pas toujours d'accord avec les luthériens, accablé d'ennuis, se rendait vers son ami, se jetait dans ses bras et s'écriait : « Oh ! plût à Dieu, « plût à Dieu que je pusse mourir sur ta poi- « trine [1] ! » Calvin souhaita mille fois que Mélanchthon et lui eussent le bonheur de vivre ensemble. Il n'hésitait pas à dire à Mélanchthon « qu'il se re- « connaissait bien inférieur à lui ; » et pourtant il croyait que, s'ils eussent été rapprochés, son ami aurait été plus courageux dans le combat.

L'amitié qui unit Mélanchthon et Calvin à Worms, puis à Ratisbonne, ne demeura pas sans fruit. Si Mélanchthon qui était le chef de la députation protestante montra alors plus de force qu'à l'ordinaire, si les théologiens romains furent presque amenés aux doctrines évangéliques, c'est à l'influence de Calvin qu'il faut l'attribuer. Ce métal jusqu'alors trop malléable acquit par la trempe un plus grand degré de fermeté.

Toutefois Calvin était attristé de ce qu'il voyait. On pouvait parvenir peut-être à faire quelque arrangement avec la papauté qui, en apparence, céderait quelque chose ; mais il ne doutait pas que si le protestantisme était pris dans le filet de Rome, il était perdu. C'est ce qui l'occupait, à ce qu'il paraît, dans ces derniers jours de l'an, où souvent de tristes pensées viennent assombrir les esprits. Mais il ne s'y arrêtait pas ; il savait que Christ a vaincu

[1] « Utinam, utinam moriar in hoc sinu ! » (Calvinus contra Heshusium.)

et vaincra le monde. « Quand nous sommes pres-« que accablés en nous, dit-il, si nous regardons « à cette gloire magnifique à laquelle Christ notre « chef a été élevé, nous pourrons hardiment mé-« priser tous les maux qui nous pendent sur la « tête [1]. » Une circonstance put contribuer aussi à lui rappeler les victoires que Christ donne. Le premier jour de l'an 1541, il se trouvait à Worms. C'était là que vingt ans auparavant Luther avait comparu devant l'empereur et la diète et avait par sa foi remporté un glorieux triomphe. Calvin s'en souvenait sans doute. « D'ailleurs » dit un témoin oculaire, Conrad Badius, qui fut reçu au logis des docteurs protestants, « les hommes du pape se « trouvaient si étonnés et éperdus par la seule « présence des serviteurs de Jésus-Christ, qu'ils « n'osaient lever la tête pour sonner mot [2]. » Ému par la lutte redoutable qui durait depuis près d'un quart de siècle et persuadé que Christ mettrait tous ses ennemis sous ses pieds, il exprimait cette pensée dans un *chant de victoire* (*Epinicion*), le seul poëme que nous ayons de lui, où il se trouve de beaux vers. « Oui, la victoire sera à Christ, se di-« sait Calvin, et elle commence, l'année qui nous « annonce le jour du triomphe. Que les langues « pieuses rompent un silence ingrat et fassent « éclater leur joie. Ses ennemis diront : Quelle est « cette folie? Triomphe-t-on d'une nation qui n'est « pas encore soumise, et saisit-on la couronne

[1] Calvin sur Jean, XVI, 33.
[2] Badius à Th. de Bèze. (Calvin, *Opp.*, V, p. 48 de la Préface.)

« avant d'avoir mis l'armée en déroute? Il est vrai, « l'impiété siége avec orgueil sur un trône élevé. « Il est encore en entier celui qui, par un signe de « tête, fait plier à ses désirs les monarques les plus « puissants, celui dont la bouche vomit un poison « funeste et dont les mains sont teintes d'un sang « innocent. Mais pour Christ la mort est une vie et « la croix une victoire. Le souffle de sa bouche « est la lance avec laquelle il combat, et voilà déjà « cinq lustres qu'il brandit çà et là son épée d'une « main vigoureuse et non sans porter coup. Le « pape, ce chef de l'armée sacrilége, enfin blessé, « gémit des plaies inattendues qui viennent de « l'atteindre et la foule profane tremble épou- « vantée. Si c'est une grande chose que de vaincre « son ennemi par la force, que sera-ce que de le « renverser par un signe? Christ les fait tomber en « demeurant en repos; il les disperse en gardant « le silence. Nous ne sommes qu'une troupe ché- « tive, peu nombreuse, sans vêtements, sans armes, « des brebis devant des loups dévorants. Mais la « victoire de Christ notre roi en est d'autant plus « admirable. Que sa tête soit donc couronnée du « laurier triomphal, qu'élevé sur le char que traînent « quatre coursiers de front, sa gloire brille aux « yeux de tous.

« Que tous ses ennemis qui lui ont fait la guerre
« Aillent après, captifs, baissant le front en terre:

« *Eck* tout rouge encore de ses offrandes à Bac- « chus, l'inhabile *Cochlée*, *Nauséa* et ses verbeux « écrits, *Pélargus* à la bouche outrageuse. Ce ne

« sont pas les principaux, mais la foule déhontée « les a établis porte-drapeaux dans ce combat. « Qu'ils apprennent donc à mettre leurs cous sous « un joug inaccoutumé. Vous, poëtes sacrés, célé- « brez dans vos chants magnifiques l'illustre « triomphe de Jésus-Christ, et que toute la foule « qui entoure le triomphateur fasse entendre le cri « de Io! Io pæan [1]! »

Calvin partit à la fin de février pour Ratisbonne où le colloque de Worms avait été transporté par l'empereur. Il avait prévenu de cette absence le Conseil de Genève, dès le 1er février 1541. « On « m'a délégué, disait-il, à la diète de Ratisbonne, et « puisque je suis à Dieu et non pas à moi-même, « je suis prêt à m'employer où il lui semblera bon « de m'appeler. » Il ajoutait quant à l'arrivée de Viret à Genève : « Il est de telle fidélité et pru- « dence que l'ayant, vous n'êtes pas dépourvus [2]. » Ce séjour de Viret était aux yeux de Calvin une grande affaire. Il avait des appréhensions sérieuses quant à Genève. « Je crains fort, disait-il, que si « cette Église était restée plus longtemps dans le « dénûment, il y fût arrivé tout autre chose que ce « que nous désirons; mais maintenant je l'espère, « le danger est passé [3]. »

Les préparatifs de voyage n'avaient pas permis

[1] « Magnifico celebrem Christi cantate triumphum
Carmine. Io paean cætera turba canat.

(*Epinicion*. Calvin, *Opp.* (Str. Br.), V, p. 425). Ce chant de victoire a cent vingt-quatre vers. On n'a donné que quelques fragments. Ce petit poëme fut traduit en 1555 en *rithme français* par *Conrad Badius, de Paris*, dont nous avons cité deux vers.

[2] *Lettres françaises* de Calvin, I, p. 37.

[3] Lettre de Calvin à Farel. Strasbourg, 19 févr. 1541. (Calvin, *Opp.*, XI, p. 156.)

à Calvin de répondre immédiatement à Bernard. La lettre de ce pasteur genevois ne lui plaisait pas entièrement; l'application que Bernard lui avait faite d'une prophétie qui se rapportait à Jésus-Christ (*la principale pierre de l'angle*), était à ses yeux une adulation qui ne pouvait faire naître que le dégoût (*usque ad nauseam*, écrit-il à Farel). Toutefois il connaissait son homme et prit plutôt son épître en bonne part. Il lui écrivait d'Ulm le 1er mars que l'argument qu'il mettait en avant pour le rappeler avait toujours eu un grand poids à ses yeux; qu'il était avant tout effrayé à la pensée de résister à Dieu, et que c'était la cause qui ne lui avait jamais permis de rejeter complétement cette vocation; qu'il le remerciait de ses instances et que voyant ses bonnes dispositions il espérait que l'affection du cœur répondrait à ses paroles; il lui promettait à son tour tout ce qu'on peut attendre d'un ami de la paix, opposé à toute contention. « Mais en même temps, ajoutait-il, je vous conjure « au nom de Dieu et par son jugement redoutable, « de bien vous rappeler quel est Celui avec qui « vous avez affaire, à savoir ce Seigneur qui vous « appellera à lui rendre un compte exact, au jour « de l'éternité, qui vous soumettra à l'épreuve la « plus rigoureuse et que de simples paroles et de « vaines excuses ne sauraient satisfaire. Je ne de- « mande de vous qu'une seule chose, c'est que vous « vous consacriez sincèrement et fidèlement au « Seigneur [1]. » Ainsi toujours le grand motif, la

[1] Lettre de Calvin à Bernard. Ulm, 1er mars 1541. (Calvin, *Opp.*, XI, p. 166.) — A Farel. (*Ibid.*, p. 170.)

pensée que *Dieu le veut ;* et quant à Bernard, il faut qu'il soit un vrai serviteur de Dieu. La vérité avant tout.

Cependant Calvin se familiarisait peu à peu avec la pensée de retourner à Genève. Le même jour (1er mars) il écrivait d'Ulm à Viret et lui disait, il est vrai : « Il n'y a pas un lieu sous le ciel que je « redoute davantage [1] ; » mais il ajoutait : « Les « soins à donner à cette Église me touchent vive- « ment, et je ne sais comment il arrive que mon « esprit commence à incliner davantage vers la « pensée d'en saisir le gouvernail. » C'était Farel qui avait porté le coup décisif. Ce fut lui qui rendit à Genève en 1541 ce Calvin qu'il lui avait donné une première fois en 1536. Vers la fin de février le réformateur reçut de son ami une lettre si pressante, si puissante, « qu'on semblait entendre les ton- « nerres de l'éloquent Périclès, » écrivait à Farel le réfugié Claude Feray, ami de Calvin, qui l'en avait chargé, et Feray remerciait Farel, « de « cette véhémence si utile à toute la république « chrétienne [2]. » Nul ne savait mieux que Farel, que Calvin seul pouvait sauver Genève. Il y eut donc alors dans le réformateur un mouvement de conversion. Il avait jusque-là tourné le dos à la ville qui l'appelait, dès ce moment ce fut le visage, le regard qu'il dirigea vers la cité du Léman. Presque en même temps, de Berne, de Bâle, de

[1] « Nullum esse locum sub cœlo quem magis reformidem..... Jam nescio qui factum sit, ut animo incipiam esse inclinatiore ad capessenda ejus gubernacula. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 167.)

[2] « In illis (litteris) enim Periclis tonitrua mihi audire videbar. » (Cl. Feræus Farello, Calvin, *Opp.*, XI, p. 171.)

Zurich, Bullinger et d'autres serviteurs de Dieu suppliaient le Conseil et les pasteurs de Strasbourg de ne pas s'opposer au retour du réformateur.

Cependant, quelque puissants que furent les coups de foudre de Farel, d'autres circonstances influèrent sans doute sur la résolution de Calvin. Il survint d'autres tonnerres que ceux dont parle Claude Feray, qui agitèrent profondément le réformateur et durent lui faire trouver plus facile d'échanger Strasbourg contre Genève. La peste était dans la première de ces villes et y causait une grande mortalité. Claude Feray, dont nous venons de parler, avait été l'une des premières victimes. Un autre ami du réformateur, M. de Richebourg avait deux fils à Strasbourg, Charles et Louis; ce dernier fut emporté par l'épidémie, trois jours après Feray. Antoine, frère de Calvin, emmena aussitôt l'autre fils, Charles, dans un village voisin. La désolation était dans la maison du réformateur. Sa femme et sa sœur Marie la quittèrent aussi et rejoignirent leur frère Antoine. Calvin apprenant coup sur coup à Ratisbonne ces tristes nouvelles en fut consterné. « Jour et nuit, disait-il, ma femme est « constamment présente à ma pensée, la voyant « sans conseil, puisqu'elle est sans mari. » Le décès de Louis, la tristesse de Charles privé en trois jours de son frère et de Feray, son gouverneur, qu'il respectait comme un père, le désolaient. Mais surtout la mort subite de ce dernier, qui avait été pour lui à Strasbourg l'ami le plus sûr et le plus fidèle, le remplissait de douleur; il faisait de tristes retours sur lui-même. « Plus je sens le

« besoin, disait-il, que j'ai d'un tel conseiller, plus « je comprends que le Seigneur me châtie pour « mes fautes. » Toutefois la prière et la Parole de Dieu rafraîchissaient son âme. Il écrivit à M. de Richebourg une lettre touchante qu'il terminait en demandant au Seigneur de le garder jusqu'à ce qu'il arrive là où Louis et Feray l'ont devancé [1].

[1] Voir la lettre de Calvin à Farel, du 29 mars (Calvin, *Opp.*, XI, p. 175), et sa lettre à Richebourg (Calvin, *Opp.*, XI, p. 188).

# CHAPITRE VINGTIÈME

## CALVIN A RATISBONNE.

(1541.)

Calvin avait encore alors des soucis d'une autre nature qui peuvent bien avoir contribué à lui faire préférer comme séjour la république de Genève à l'empire germanique. Le colloque ayant été interrompu à Worms en 1541, il avait été élu comme député à l'assemblée de Ratisbonne. Il n'y alla qu'à contre-cœur, soit parce qu'il ne se sentait pas diplomate et ne se croyait nullement propre à ce genre d'affaires [1], soit parce qu'il prévoyait que le séjour à Ratisbonne lui donnerait beaucoup d'ennuis. Il espérait sans doute toujours la victoire finale de Jésus-Christ, exprimée dans son chant de triomphe ; mais les colloques auxquels il avait déjà assisté, les longueurs, les questions de formes qui se présentaient, la direction que la Réformation semblait prendre, tout cela l'inquiétait, le révoltait.

[1] « Minime idoneus mihi ad tales actiones videor, quiquid alii judicent. » (Ad Farellum. Strasbourg, 19 févr. 1541. Calvin, *Opp.*, XI, p. 156.)

Il n'était pas allé à ces assemblées germaniques avec de grandes espérances et des plans tout faits. Il ne doutait pas que les docteurs protestants ne cherchassent à étendre le royaume de Christ; mais il voyait mieux qu'eux les obstacles qu'ils rencontreraient. Beaucoup de choses l'affligeaient, l'irritaient, lui donnaient de l'humeur, et peut-être ne sut-il pas toujours la dominer. Les catholiques, il est vrai, cédaient sur des points importants; mais cela même ne rassurait pas Calvin et excitait ses soupçons, comme aussi ceux de Luther et de l'électeur de Saxe. Le Dr Eck, qui était l'un des commissaires, n'était pas homme à lui inspirer grande confiance. On l'entend même s'exprimer un peu rudement à son égard. Ce théologien ayant eu une attaque d'apoplexie, provenant, disait-on, de son intempérance, s'en remettait peu à peu. « Le monde, « écrivit Calvin à Farel, ne mérite pas encore « d'être délivré de cette bête [1]. » Il reconnaissait les sentiments pacifiques du cardinal Contarini; légat du pape, qui, nous l'avons vu, tout en étant quant à l'Église un catholique très-décidé, se rapprochait des protestants quant à la foi; mais (et certes il voyait plus clair que les autres) il ne doutait pas que le dignitaire romain ne voulût simplement ramener les protestants dans le giron de Rome. La seule différence qu'il voyait entre lui et le nonce Morone était celle-ci. Contarini veut nous soumettre, mais sans répandre notre sang; il essaye de toutes les voies pour venir à bout de son affaire

[1] « Nundum meretur mundus ista bestia liberari. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 217.)

sauf celle des armes, tandis que Morone est tout à fait sanguinaire et a toujours la guerre à la bouche [1]. Calvin établit un contraste entre Morone et Contarini. Le premier est un homme de sang, le second un homme de paix. Est-il juste de dire qu'il haïssait Contarini [2]? Nous ne le pensons pas.

La plupart des princes lui déplaisaient fort. Ils disaient: « A demain les affaires! » dès qu'une partie de plaisir se présentait. Si Calvin entrait quelque part dans les églises luthériennes, les images, les croix, certaines parties du culte l'attristaient fort. Les rapports des théologiens avec les princes et avec les cours lui paraissaient entachés de servilité et de mondanité.

Il ne pouvait même approuver la manière de procéder de ses meilleurs amis, de Mélanchthon et de Bucer. « Ils ont rédigé sur la transsubstantia-« tion, écrivait-il à Farel, des formules ambiguës et « fardées [3], voulant voir s'ils ne pourraient satisfaire « les adversaires sans pourtant leur rien accorder. « Cela ne me plaît pas. Je puis pourtant vous « assurer, vous et tous les hommes pieux, qu'ils « ont les meilleures intentions et ne pensent qu'à « avancer le règne de Christ. Ils s'imaginent que « nos antagonistes auront bientôt les yeux ouverts « en fait de doctrine; qu'il vaut donc mieux laisser « cette question indécise. Mais ils s'accommodent « trop à l'esprit du temps. »

[1] « Contarenus sine sanguine subigere nos cupit, Mutinensis totus est sanguinarius et bellum subinde in ore habet. » (A Farel, 29 mars. (Calvin, *Opp.*, XI, p. 176.)

[2] « Er hasste ihn. » (Kamspschulte, *J. Calvin*, I, p. 334.)

[3] « Philippus et Bucerus formulas de transsubstantiatione composuerunt ambiguas et fucosas. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 217.)

L'empereur était arrivé à Ratisbonne le 23 février. Électeurs, princes, archevêques, évêques, seigneurs de tous rangs, s'étaient réunis autour du chef de l'empire et tous donnaient par leur présence une grande importance à l'assemblée. On voulait en finir avec la Réformation, mais par de subtiles négociations. Jamais le danger de voir l'opposition évangélique s'affaiblir et se fondre dans le hiérarchisme romain ne fut si grand. Le pape avait envoyé en Allemagne l'aimable et pieux Contarini, comme une amorce très-propre à prendre les protestants, qu'une fois pris, il eût jetés et enfermés soigneusement dans son vivier. Mélanchthon lui-même avait désiré que Calvin assistât à l'assemblée, parce qu'il avait sans doute le sentiment que le jeune docteur y ferait ce que lui n'aurait pas la force de faire. Le rôle de Calvin à Ratisbonne fut non-seulement de voir ce que d'autres ne voyaient pas, mais encore de crier à ses trop confiants amis : Garde à vous ! Le temps qu'il passa à cette diète germanique est l'un des moments les plus importants de sa vie, celui dans lequel il se trouva sur le théâtre le plus élevé. La fermeté avec laquelle il dévoila les desseins de la papauté et fortifia les protestants faibles, fut pour beaucoup dans la rupture des insidieuses négociations que finalement Contarini lui-même crut devoir abandonner. La réformation du seizième siècle était alors menacée en Allemagne. Il fallait la sauver. Les paroles de Calvin frappèrent fort ; elles sont exagérées, a-t-on pu dire ; et pourtant les événements ecclésiastiques des temps posté-

rieurs les justifient. On a vu des catholiques savants et pieux faire à Rome plusieurs des reproches que lui fit le réformateur. Si Calvin n'a pas reconnu qu'il y a dans l'Église catholique-romaine des hommes dignes et vraiment pieux, il s'est trompé. Mais rien n'indique en lui cette erreur. Répondant à un discours d'un neveu et légat du pape, — du pape lui-même, ce n'est qu'à la hiérarchie romaine qu'il s'attaque; et plus il voit les Allemands disposés à céder, plus il sent le devoir de faire entendre une parole claire, ferme et courageuse. « *Si la trompette donne un son indistinct, qui se pré-* « *parera pour la guerre?* »

Le pape Paul III avait envoyé à l'empereur son neveu le cardinal Farnèse « à peine sorti de l'ado- « lescence. » Ce jeune prélat avait fidèlement adressé à Charles-Quint le discours qu'il avait reçu de son oncle, et qui était un acte d'accusation contre les protestants. Calvin crut devoir répondre [1] à ce manifeste de la papauté, et rétablir la vérité foulée aux pieds par elle. Jamais peut-être la Réformation et la papauté n'en vinrent plus directement aux prises, et cela dans la personne de ses deux plus importants jouteurs, et pour ainsi dire en la présence de l'empereur et de la diète. L'époque où ce dialogue parut, l'éminence des interlocuteurs, l'importance des sujets qui y furent traités, la nécessité pour une histoire de la Réformation de ne pas se contenter des mouvements extérieurs, mais de pénétrer jusqu'aux principes mêmes, l'igno-

[1] Calvin, *Opp.*, V, p. LII. Dans ses annotations, Calvin se déguise sous le nom d'Eusebius Pamphilus.

rance où l'on a longtemps été de cet écrit de Calvin, toutes ces choses nous obligent à nous y arrêter. Nous ne pouvons pas oublier ce que Luther appelait « le fruit de la noix, la pulpe du froment et « la moëlle des os. » La Réformation est avant tout une idée; elle a une âme, une vie. C'est le fond de cette âme que Calvin expose ici. Laissons parler le pape et le réformateur. Ce dernier le fait avec l'énergie que lui donnent son caractère, sa jeunesse, son indignation. Le pape Paul III s'adresse au puissant empereur d'Allemagne, et l'on peut bien dire que Calvin, quoique indirectement, fait de même. Cet étrange colloque vaut bien la peine qu'on l'écoute.

« *Le pape.* « Nous désirons la paix et l'unité de « l'Allemagne; mais une paix et une unité qui « ne constituent pas une guerre perpétuelle avec « Dieu. »

*Calvin.* « C'est-à-dire avec le Dieu terrestre, le « Dieu romain. Car s'il (le pape) voulait la paix avec « le vrai Dieu, il vivrait autrement, enseignerait « autrement, régnerait autrement. Car toute sa vie, « ses institutions, ses décrets font la guerre à « Dieu. »

*Le pape.* « Les protestants sont semblables à des « anguilles glissantes; ils ne suivent rien de certain, et font voir ainsi assez clairement qu'ils « sont tout à fait ennemis de la concorde et veulent « non la suppression des vices mais le renversement du siége apostolique ! On ne doit pas traiter « davantage avec eux. »

*Calvin.* « Certes, il y a ici anguille sous roche.

« Le pape qui a horreur de toute discussion, ne « peut en entendre parler sans crier aussitôt au « feu afin d'y mettre obstacle. Que l'on se rappelle « seulement tous les conventicules que les pon- « tificaux ont tenus depuis vingt ans et plus, pour « étouffer l'Évangile, et alors on verra clairement « quelle réformation ils voudraient accepter[1]. Tous « les hommes sains d'esprit voient clairement qu'il « ne s'agit pas seulement pour le pape d'avoir un « épiscopat souverain et modéré, mais bien de « renverser totalement la charge épiscopale et d'é- « tablir à la place sous son nom *une tyrannie an- « tichrétienne*[2]. Et non-seulement cela, mais les « adhérents de la papauté mettent les hommes « hors de sens par des mensonges coupables, im- « pies, et corrompent le monde par d'innombrables « exemples de débauche. Et non contents de ces « méfaits, ils exterminent ceux qui s'efforcent de « rendre à l'Église une doctrine plus pure, un ordre « plus légitime, ou qui seulement osent le de- « mander. »

*Le pape.* « On ne sait de quelle manière il faut « s'y prendre pour en venir à quelque accord avec « ces gens-là, car ils ne s'accordent pas même « entre eux : les luthériens veulent ceci, les

« Quæ Pontificii conventicula, his viginti annis aut amplius, ad opprimendum evangelium habuerunt, etc. » (Calvin, *Opp.*, V, p. 472. Mars 1541.)

Le discours du cardinal se trouve résumé : Sleidan, *Histoire de la Réform.*, t. II, l. XIII, p. 207. Edit. de La Haye, 1767. La réponse de Calvin est *Opp.*, vol. V. p. 461. Elle est omise dans les précédentes collections de ses œuvres.

[2] « Everso sublatoque episcopali munere, sub ejus nomine, tyrannidem prorsus antichristianam stabilire. » (*Ibid.*)

« zwingliens veulent cela, sans parler des autres « sectes. »

*Calvin.* « Ceci est une fiction malicieuse. Que « les institutions de Jésus-Christ, que le culte de « l'ancienne Église soient rétablis; que l'on rejette « tout ce qui y est opposé et qui ne peut venir que « des antechrists; et aussitôt la concorde sera ré- « tablie entre tous ceux qui sont de Christ, que les « adversaires les appellent luthériens ou zwin- « gliens. S'il en est qui demandent autre chose « que ce que je viens de dire, les protestants ne les « regardent pas comme des leurs [1]. »

*Le pape.* « Si même l'union pouvait s'établir, si « les protestants pouvaient être amenés à obéir au « siége apostolique, cela ne pourrait se faire sans « leur accorder beaucoup de choses. »

*Calvin.* « Il n'est nécessaire d'accorder que ce « que le Seigneur accorde et commande. Pourquoi « l'homme le refuse-t-il? »

*Le pape.* « Si l'on permettait ces choses, il en « résulterait la rupture de l'unité de l'Église; car « ces changements ne seraient jamais reçus ni en « France, ni en Espagne, ni en Italie, ni dans les « autres provinces de la chrétienté. »

*Calvin.* « Que la libre et sincère prédication de « l'Évangile soit partout rétablie, et il n'y aura « plus de diversité entre les fidèles de Jésus-Christ; « car nous ne demandons que la vérité que le « Seigneur a proclamée pour le salut de son peuple.

[1] « Si qui autem alia requirant, hos nec protestantes inter suos deputabunt. » (Calvin, *Opp.*, V, p. 475.)

« Quant aux pratiques diverses, il faut laisser les « Églises libres à cet égard[1]. L'unité de l'Église « ne consiste pas dans les mêmes rites, mais dans la « même foi. Au temps des apôtres et des martyrs, « les chrétiens conservaient une sincère unité « quoique avec des rites différents. Mais les diverses « Églises des divers pays ayant reçu sous le pontife « romain les mêmes rites, les fondements uniques « du salut ont été misérablement altérés. Le juste « vit par la foi, non par les cérémonies. Ce qui n'est « pas de la foi, aucune Église ne peut l'exiger « comme nécessaire à la communion chrétienne. Il « n'y a donc rien de la part des protestants qui rende « *difficile*, à plus forte raison *impossible*, une con- « corde pieuse et solide entre toutes les Églises[2]. »

*Le pape*. « Et si le concile général n'approuvait « pas ces changements, et peut-être établissait le « contraire, quel espoir y aurait-il de ramener en- « core à l'unité l'Allemagne, qui aurait eu le temps « de s'affermir dans ses nouvelles opinions? »

*Calvin*. « Quoi! non-seulement ce que Christ a « établi de sa bouche ne serait pas approuvé, mais « serait publiquement abrogé. Quel monstre de « concile, grand Dieu! Voilà les bonnes espé- « rances que nous donne le siége romain. Pourquoi « attendrions-nous encore cette assemblée, puisque « si elle avait lieu, il faudrait la répudier? »

*Le pape*. « On court d'ailleurs le danger que les

[1] « Cæterarum observationum *ecclesiis sua reliquenda est libertas*. » (Calvin, *Opp.*, V, p. 477.)

[2] « Nihil itaque a protestantibus exsistit, cur difficile nedum impossibile sit solidam et piam ecclesiarum concordiam restituere » (*Ibid.*, p. 478.)

« protestants tout en faisant quelques concessions, « obtiennent en revanche que des catholiques se « séparent du siége apostolique..... C'est le plus « grand de leurs désirs!

*Calvin.* « Du siége romain, s'il vous plaît, mais « non du siége apostolique. Les protestants catho- « liques[1] n'ont pas d'autres vœux que de voir le « siége de Satan renversé et le véritable siége de « Christ élevé à sa place, — ce siége sur lequel se « trouvent les apôtres et non les antechrists. Or le « point suprême que les papistes maintiennent, « c'est leur volonté de régner dans l'Église, d'y « être maîtres de tout, et de n'y rien laisser à « Jésus-Christ. »

*Le pape.* « Il nous est facile de concevoir quelle « paix nous pouvons avoir avec ces protestants qui « tantôt par lettres, tantôt par des paroles mena- « çantes, tantôt par des pratiques habiles, sédui- « sent chaque jour des hommes de tout rang. »

*Calvin.* « Ces moyens illicites sont aussi inusités « parmi nous qu'ils sont familiers aux évêques ro- « mains. Et ce ne sont pas seulement tels ou tels « hommes de l'Allemagne, que les protestants veu- « lent éclairer; c'est le monde entier, si le Seigneur « le permet, afin que tous jouissent en commun de « la vraie et unique religion de Jésus-Christ[2]. »

[1] « Catholici protestantes. » Calvin désigne évidemment par ce mot les protestants qui veulent comme lui une Église universelle, une dans la foi, la charité, l'espérance, quoiqu'elle puisse être diverse quant au gouvernement et au culte. La pensée d'une telle Église est une grande pensée.

[2] « Totum etiam orbem ad consortium veræ et unicæ religionis Christi permovere. » (Calvin, *Opp.*, V, p. 481.)

*Le pape.* « La piété, hélas! s'étant refroidie, les « hommes sont naturellement portés à passer d'une « foi plus sévère à une plus amollie, d'une religion « plus continente à une plus voluptueuse, et de la « soumission à l'indépendance. »

*Calvin.* « Qui pourrait supporter une telle impu- « dence? D'où vient donc la ruine de la religion « que tous les hommes pieux déplorent? d'où le mé- « pris de Dieu et des choses sacrées? si ce n'est « de l'apathie, de l'ignorance, de la malice avec « laquelle Rome a enseveli la vérité de Christ ou « plutôt l'a bannie du monde! Chacun sait ce qu'ont « été ces pontifes depuis quatre à cinq cents ans. « *Il est facile*, dit le pape, *de faire passer les hommes* « *d'une vie continente à une vie voluptueuse...* Qui « peut entendre de telles choses sans rire? Chacun « sait dans quelle continence et quelle austérité « vit la cour romaine et tous ceux qui s'y forment. « Ceux qui ont corrompu le monde entier par leur « perversité, et souillé la terre de toute espèce de « débauches, ont l'impudence de reprocher à d'au- « tres la mollesse et les délices. Ne sait-on pas que « les débordements de Rome ont dépassé toute pu- « deur, que le luxe, l'incontinence, un libertinage « fabuleux qui a rompu tous les freins, dominent « au milieu de ses créatures? Et de tels hommes « osent s'étaler comme les gardiens de l'obéissance, « de la continence, de la sévérité [1]!... »

[1] Il y a toute une littérature catholique consacrée à signaler l'immoralité des ecclésiastiques romains: écrits sérieux, satiriques, humoristiques, etc. Voir Nic. de Clémengis, recteur de l'université de Paris, *De ruina Ecclesiæ*, qui appelle les ecclésiastiques *Porci Epicurei*; des porcs d'Épicure. Bebel, *Triumphus Veneris*. Théobald, *Conquestus*

*Le pape.* « Non-seulement ils séduisent les « hommes, mais ils pillent les églises, chassent les « évêques, profanent la religion, et tout cela im- « punément.

*Calvin.* « Mais ils ne séduisent pas les hommes, « ceux qui les ramènent d'erreurs mortelles à Jésus- « Christ. Ils ne pillent pas les églises, ceux qui les « arrachent aux pillards pour y mettre de vrais « pasteurs. Ils ne chassent pas les évêques, ceux « qui établissent la religion de l'Évangile. Ils ne « profanent pas, ceux qui restaurent. Qu'est-ce que « leur doctrine si ce n'est qu'on se confie dans le « Seigneur Jésus-Christ, et que l'on vive pour lui, « tandis que les pontificaux veulent qu'on se confie « dans les saints, leurs os, leurs images, dans des « cérémonies et des œuvres humaines? Où est la pa- « roisse, où est l'abbaye, l'épiscopat ou le riche « bénéfice, qui ne soit occupé par des hommes dont « la seule science est la chasse, la séduction, et « autres inepties et iniquités, et qui, lorsqu'ils de- « viennent évêques, pour ne pas s'écarter de leur « profession, ne se montrent des chasseurs, des « mangeurs, des coureurs de cabarets, des liber- « tins, des soldats et des gladiateurs? Voilà ce qui « est vraiment un sacrilége et un pillage des « églises! Les protestants ont-ils pu chasser un « évêque, puisqu'il est très-rare d'en trouver un « qu'on puisse tenir pour tel? »

*Le pape.* « Il n'appartient pas à des assemblées

*n Concil. Const.*, dit : « Sacerdotes non solum tabernas, sed etiam lupanaria intrare; puellas, maritatas atque moniales corrumpere; episcopos eodem vitio laborare. »

« particulières, mais au concile général de traiter « de la religion; et si, sans consulter la France, « l'Espagne, l'Italie et les autres nations, on établit « en Allemagne quelques doctrines nouvelles, l'u- « nité n'existant plus, on aura dans le corps de « Christ un grand monstre[1]. »

*Calvin.* « Quoi! si l'on règle la doctrine et la « prédication selon l'institution apostolique en sorte « que le peuple soit édifié, c'est un monstre! Mais « si dans toute la chrétienté il n'y a que des céré- « monies sans intelligence, et prostituées à un gain « impie; s'il n'y a point de lecture de l'Écriture, « point d'exhortations dont le peuple puisse re- « cueillir quelque fruit; si de sots moines ou d'ex- « travagants théologastres ne font qu'enfoncer les « hommes dans les ténèbres....: cela n'est pas un « monstre !

« Si l'on apprend aux chrétiens à rendre à Dieu « le culte légitime, à se dépouiller de toute con- « fiance en leurs propres vertus, et à chercher en « Christ seul tout salut et toute espérance de biens « à venir... c'est un monstre ! Mais si le culte de « Dieu est mis sens dessus dessous par d'innom- « brables superstitions, si l'on apprend aux hommes « à placer leur confiance dans les plus vaines de « toutes les vanités, à invoquer des hommes morts « au lieu de Dieu ; si l'on invente sans cesse de nou- « veaux sacrifices, de nouvelles expiations, de nou- « veaux médiateurs; si l'on obscurcit Jésus-Christ « par d'impies imaginations et qu'on l'ensevelisse

[1] « Esset magnum monstrum in corpore Christi. » (Calvin, *Opp.*, V, p. 489.)

« presque — ce n'est pas un monstre et l'on peut « sans crainte poursuivre cette voie-là!...

« Si l'on ramène les sacrements à leur fin pre- « mière, qui est que les âmes fidèles entrent plus « pleinement en communication avec Jésus-Christ « et s'appliquent à une vie sainte... c'est un « monstre! Mais si de petits prêtres abusent de « ces mystères, si l'on substitue à la très-sainte « Cène une cérémonie profane, qui annule le bien- « fait de la mort de Christ et enfouit ce repas sacré « sous un mélange confus de rites, les uns sans si- « gnification, les autres puérils et ridicules, il n'y « a rien de monstrueux dans tout cela!

« Si l'on donne aux Églises des ministres qui « nourrissent le peuple d'une saine doctrine, qui « marchent devant eux comme des modèles, qui « veillent soigneusement au salut de l'Église, se « rappelant qu'ils sont des pères, des bergers, et ne « doivent avoir d'autre ambition que de placer le « peuple sous un seul maître qui est Christ, s'ils « gouvernent leur famille avec sagesse, élèvent « leurs enfants dans la crainte de Dieu et hono- « rent le mariage par l'honnêteté et la chasteté, « alors ceci n'est pas seulement un monstre, c'est « plus monstrueux qu'un monstre! Mais si le pape, « cette idole romaine, se donne dans le sanctuaire « de Dieu pour un Dieu, s'il prétend retenir le « monde universel dans la plus misérable servi- « tude, si ses satellites ne se soucient pas d'an- « noncer la Parole de Dieu, mais la poursuivent « autant qu'ils peuvent, par le fer et le feu; si « tandis qu'ils méprisent le mariage, ils cherchent

« non-seulement à surprendre la couche nuptiale, « mais encore souillent la terre de leurs obscènes « déportements... cela est extrêmement tolérable « et il n'y a rien là de monstrueux !

« Si l'on ose ouvrir la bouche pour que les biens « de l'Église soient convenablement employés, si « l'on cherche à réprimer le pillage de ces larrons, « et à faire en sorte que ces richesses soient dé- « pensées pour l'usage auquel elles sont destinées, « c'est un monstre affreux! Mais que dans ces « grandes ressources de l'Église, il n'y ait rien « pour nourrir de fidèles ministres, rien pour les « écoles, rien pour les pauvres, à qui elles de- « vraient appartenir; que ces gouffres insatiables « les absorbent et les dissipent, dans le luxe, le li- « bertinage, le jeu, les empoisonnements, les « meurtres... tout cela est fort loin d'être un « monstre ! Que dirai-je? Il n'y a aujourd'hui rien « de monstrueux dans un monde où tout est no- « toirement déréglé, détraqué, dissolu, perverti, « déformé, tortu, confus, ruiné, dispersé, mutilé. « Il n'y a de monstrueux que de mouvoir le petit « doigt pour porter remède à de si grands maux. « O monstres! qu'il faudrait exporter au bout de « la terre ! »

*Le pape.* « Il faut s'opposer à toutes ces assem- « blées particulières où l'on traite de sujets con- « troversés, et que l'on assemble un concile. Alors, « ou les protestants se soumettront à ses décrets, « ou ils s'obstineront dans leurs sentiments. Dans « ce dernier cas, l'empereur et le roi de France « avec lequel Ferdinand traite actuellement, profi-

« teront de leur alliance pour les corriger et les « ramener à de meilleures pensées. »

« *Calvin.* « Ainsi donc, si les protestants ne veu- « lent pas se mettre, eux et tout ce qui leur appar- « tient, entre les mains du pontife de Rome, ils doi- « vent être domptés par les armes ; tant qu'il y « aura quelqu'un qui osera ouvrir la bouche contre « la domination abominable du siége romain, il n'y « aura plus ni fin ni mesure à l'effusion du sang. « Tel est le bâton pastoral dont il veut se servir « pour faire entrer les brebis dans la bergerie. « Mais le prophète dit : *Formez un dessein et il sera « dissipé; alliez-vous et vous serez froissés*[1]. Il y a « même, ô douleur ! des traîtres, ennemis de leur « patrie, qui répandent partout la semence de la « guerre intestine ; qui quand ils pensent que les « esprits sont bien préparés, avancent leur torche « et mettent le feu ; qui dès qu'ils voient une étin- « celle, se hâtent d'y jeter des branches sèches, et « excitent la flamme de leur souffle empoisonné, « jusqu'à ce que l'Allemagne tout entière ne soit « plus qu'un vaste incendie[2]. »

Si Calvin est vif dans sa réponse, le pape, il faut le dire, n'avait pas mis dans l'attaque beaucoup de douceur et d'équité. « Il n'est pas facile « de discerner, *pour parler chrétiennement*, avait-il « dit, lesquels sont les plus ennemis de Jésus- « Christ, les protestants ou les Turcs. Car les se- « conds ne tuent que le corps, mais les premiers

[1] Calvin, *Opp.*, V, p. 499.
[2] « Donec uti uno incendio Germaniam viderint conflagrare. » (*Ibid.*, p. 498.)

« perdent l'âme. » Ceci choqua le judicieux, l'impartial Sleidan lui-même. « Les Turcs, dit-il, n'ont-« ils donc pas porté partout leur *religion* par les « armes, et qui ici fait paraître plus de zèle pour « relever la grâce et la vertu de Jésus-Christ que « les protestants, qui ont été au delà même de ce « que font les catholiques? » Le pape même ne craignait pas d'avoir recours aux mêmes moyens que les Turcs. Il avait envoyé à l'empereur son propre neveu pour tramer la perte de la Réformation et l'éteindre, s'il le fallait, dans le sang des évangéliques, tandis que nul plus que Calvin ne stigmatisa à l'avance cette guerre fratricide que le désir d'écraser la Réforme suscita plus tard dans l'empire. Le coup ayant été violent, le contre-coup fut énergique. Calvin eut pourtant un tort, ce fut de ne pas reconnaître assez publiquement qu'il y a d'honorables exceptions aux désordres des prêtres et aux autres maux de la papauté. Il a montré pourtant ailleurs cette équité, car il distingue parmi les catholiques deux catégories, ceux dans lesquels *la malice surmonte*, et ceux qui sont trompés *par une fausse imagination de vérité* [1].

Cet écrit est daté de mars 1541 ; Calvin arriva à Ratisbonne au commencement de mars et y resta environ quatre mois; l'empereur y fut plus longtemps encore. On peut croire que cet écrit si remarquable et qui était la réponse au discours que le pape avait fait entendre à Charles-Quint, fut lu alors par les ministres de l'empereur, si ce n'est par

[1] Calvin sur I Timothée, I, 17.

l'empereur lui-même. Calvin n'y mit pas son nom, probablement pour que l'on fît attention aux raisons qui y étaient données, sans se préoccuper de l'auteur; peut-être aussi pour ne pas compromettre la ville de Strasbourg qui lui donnait une si noble hospitalité et dont il était le député; mais son nom se lit, pour ainsi dire, dans toutes les lignes de cet éloquent mémoire. Sleidan le nomme positivement comme en étant l'auteur[1].

Le rôle de Calvin à Ratisbonne n'est pas difficile à reconnaître; il fut tel qu'aurait été celui de Luther, s'il avait été présent. Il croyait fermement que les protestants et même son cher Mélanchthon voulant concilier les deux partis, étaient portés à trop de concessions. Il fallait résister. Voyant les eaux qui se précipitaient et menaçaient de tout entraîner, il devait se placer sur leur chemin comme un roc qui arrêtât le désastre. « Crois-moi, écrit-il « de Ratisbonne à Farel le 11 mai; dans de tels « actes, il faut des âmes courageuses qui affermis- « sent les autres[2]. Priez donc vous tous avec zèle « le Seigneur pour qu'il nous fortifie par son esprit « de courage. » Le lendemain il lui écrit : « Au- « tant que je puis le comprendre, si nous voulions « nous contenter d'un demi-Christ, nous pourrions « facilement nous entendre[3]. » Calvin entraîné par

[1] C'est ce que les éditeurs des Œuvres de Calvin ont remarqué: Vol. V, *Prolegomena*, p. LIII, 1866. « Hoc Farnesii consilium... ubi mensibus aliquot post emanasset, Johannes Calvinus excusum typis commentario vestivit. » (P. LV.)

[2] « Crede mihi, in ejus modi actionibus opus est fortibus animis, qui alios confirment. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 216.)

[3] « Si essemus dimidio Christo contenti, facile transigeremus. » (*Ibid.*, p. 217.)

la position qu'il se voyait obligé de prendre a-t-il été trop loin? Le pas était glissant. Il est allé peut-être trop loin dans les mots, mais non dans les choses.

Le légat Contarini avait déclaré à l'empereur que les protestants s'écartant en plusieurs articles du commun consentement de l'Église catholique, il valait mieux, tout bien considéré, remettre le tout au pape et au prochain concile : « Que peut-on « espérer d'une telle compagnie? dit Calvin. Il n'y « en aura pas un sur cent qui veuille et puisse en- « tendre ce qui est à la gloire de Dieu et à l'utilité « de l'Église. Il est notoire quelle théologie il y a « à Rome, principalement au Consistoire. Le pre- « mier fondement, c'est qu'il n'y a point de Dieu ; « le second point c'est que la chrétienté n'est que « folie [1]. » Calvin ne veut pas dire par là que telle soit la doctrine que Rome professe, mais seulement que la papauté se conduit comme s'il en était ainsi. N'ayant ni le vrai Dieu, ni la vraie chrétienté, elle est sans Dieu et sans foi aux yeux du réformateur. Il continue : « Qu'il y ait donc un concile, le pape « y sera président, les évêques et prélats, juges... « Ils viendront là de manière délibérée pour contre- « dire et résister à tout ce qui contreviendra à leur « avarice, ambition, et cette domination tyrannique « en laquelle ils n'ont pas de plus grand adversaire « que Jésus-Christ. Quand le concile se tiendrait,

[1] Calvin, *Opp.* (Str.-Brunsw.), vol. V, p. 654. Actes de Ratisbonne. On pense que les notes où ces paroles et d'autres se lisent sont de Calvin, parce qu'elles se trouvent dans son édition française des *Actes* et non dans les éditions latines et allemandes. La preuve interne confirme cette pensée, car il y a bien là son style et son esprit.

« il servirait plutôt à détruire qu'à remettre les « choses en bon point. »

Contarini avait recommandé aux évêques diverses réformations, comme de veiller sur leurs diocèses, de peur que la religion des protestants y pullule; d'avoir des écoles, pour qu'on n'envoie plus les enfants à celles des évangéliques : « Il « était bien question de toucher d'autres plaies, « dit Calvin, s'il voulait donner bonne médecine. « Le monde est plein d'idolâtrie, en reliques, en « images, tellement qu'il n'y en eut guères davan- « tage entre les païens. Chacun se forge des dieux « à sa poste (à sa fantaisie), de saints, de saintes. « La vertu de Christ est comme ensevelie et son « honneur quasi anéanti. La lumière de vérité est « presque éteinte; à grand'peine en est-il demeuré « quelques étincelles [1]. »

Quelle que fût la décision de Calvin à l'égard des erreurs de Rome, il était pourtant loin d'être un esprit étroit et passionné, et il n'hésitait pas à reconnaître ce qu'il y avait de bon dans ses adversaires. Nous avons déjà vu qu'il regardait les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves, comme des amis de la liberté, de la paix, même d'une réforme. Il rendit aussi à Ratisbonne un bon témoignage à Charles-Quint. « Il n'a pas tenu à « l'empereur, disait-il, qu'on ne soit venu à quel- « que bonne entrée de concorde, sans s'en attendre « ni au pape, ni aux cardinaux, ni à toute sa sé- « quelle [2]. » Son jugement sur les électeurs est

[1] Calvin, *Opp.*, V, p. 658, 659.
[2] *Ibid.*, p. 663.

encore plus favorable. « Les électeurs, dit-il, au « moins pour la plupart, étaient d'avis, que pour « remettre les Églises en union, on reçût les ar- « ticles qui avaient été passés; et c'eût été un très- « bon commencement de pourvoir à l'Église. Le « monde eût appris qu'il ne doit point se fier en sa « force et en son libre arbitre, et que c'est par la « seule grâce de notre Seigneur que nous sommes « puissants à bien faire. La justice gratuite que « nous recevons de Christ eût été déclarée, pour « abattre la pernicieuse confiance qu'on a dans « ses œuvres. On eût mieux connu que l'Église ne « peut se séparer de la Parole de Dieu. Cette vi- « laine et déshonnête marchandise des messes eût « été cassée; la tyrannie des ministres de l'Église « eût été modérée et les superstitions corrigées [1]. » C'étaient en effet là de grands points accordés par le légat de Rome, Contarini, et Calvin sans doute ne fut pas étranger à cette conquête.

Il se plaignait surtout des princes de second ordre, « qui avaient pour capitaines, ajoute-t-il, « deux ducs de Bavière, qu'on dit être pension- « naires du pape pour maintenir les reliques de la « sainte mère Église en Allemagne, et ainsi pro- « curer la ruine du pays; car laisser les choses « telles qu'elles sont, qu'est-ce si ce n'est aban- « donner l'Allemagne comme désespérée? Ils veu- « lent que le pape soit le médecin, pour y mettre « ordre, et mettent ainsi la brebis en la gueule du

[1] Calvin, *Opp.*, V, p. 671. On voit avec plaisir la modération de Calvin reconnue par M. Kampschulte. *J. Calvin*, I, p. 341.

« loup pour qu'il la garde. » Tout fut en effet renvoyé au concile général. « Il semble un songe, « dit Calvin, que l'empereur et tant de princes, « d'ambassadeurs, de conseillers aient mis cinq « mois entiers à consulter, aviser, parlementer, « opiner, débattre, résoudre, pour à la fin ne rien « faire. »

Cependant il ne perd pas courage : « Mainte- « nant, ajoute-t-il, en voyant que de cette diète « de Ratisbonne il n'est sorti que de la fumée, « plusieurs se troublent, se dépitent, et désespè- « rent que jamais l'Évangile puisse être reçu *par « autorité publique*. Mais cette journée a apporté « plus de profit qu'il ne semble. Les serviteurs de « Dieu ont rendu fidèlement témoignage à la vé- « rité, et il en est toujours quelques-uns qui se « laissent vaincre. Ce n'est pas petite chose que « tous les princes, voire même quelques évêques, « sont convaincus en leurs cœurs que la doctrine « prêchée sous le pape doive être corrigée.

« Mais notre principale consolation est que c'est « la cause de Dieu et qu'il la prendra en mains « pour la conduire à bonne issue. Quand tous les « princes de la terre s'uniraient pour maintenir « notre Évangile, encore ne nous faudrait-il point « y mettre notre fondement. Et aussi quelque ré- « sistance que nous voyions aujourd'hui presque « par tout le monde pour empêcher que la vérité « n'avance, nous ne devons point douter que notre « Seigneur ne vienne à bout de rompre toutes les « entreprises des hommes, pour donner passage à « sa Parole. Espérons donc hardiment, plus que

« nous ne saurions comprendre; encore surmon-
« tera-t-il notre opinion et notre espoir [1]. »

Telle était la foi qui anima Luther et Calvin, et telle fut la cause de leur triomphe.

Calvin voyant qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui à Ratisbonne désirait ardemment quitter cette ville, et demanda avec une grande instance la permission de partir. Bucer et Mélanchthon s'y opposaient vivement; ils cédèrent à la fin. Il extorqua son congé, dit-il, plutôt qu'il ne l'obtint. Des députés de l'Autriche et de la Hongrie étant arrivés pour demander du secours contre les Turcs, l'empereur ordonna qu'on ajournât les débats religieux, pour s'occuper des moyens de résister à Soliman, déjà en Hongrie. « Je me hâtai de profiter de « cette occasion, dit Calvin, et ainsi je me suis « échappé [2]. »

[1] Calvin, *Opp.*, V, p. 680-684.

[2] « Occasionem præterire nolui : sic elapsus sum. » (Calvin à Farel, juillet 1541. *Opp.*, XI, p. 252.)

## CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

### CALVIN REVIENT A GENÈVE.

(Juillet — Septembre 1541.)

Ayant tourné le dos à la diète, Calvin ne pensa plus qu'à Genève. « La diète a fini comme je l'avais « prédit, avait-il écrit ; tout le plan de pacification « s'en est allé en fumée. — Dès que Bucer sera « de retour, nous nous rendrons en toute hâte à « Genève, ou bien je partirai seul sans autre dé- « lai. » Bucer en effet devait accompagner Calvin et l'aider de ses conseils pour voir s'il était bon qu'il restât dans cette ville. Mais étant revenu à Strasbourg, il y fut retenu et retint encore son ami. « J'ai cent fois regretté, dit celui-ci, de ne pas « être parti immédiatement pour Bâle après mon « retour de Ratisbonne.[1] » Il devait trouver dans cette ville suisse des informations plus précises sur l'état des choses au bord du Léman et particulièrement sur le procès entre Berne et Genève, concernant les articulants, procès dont Bâle avait été fait

[1] Calvin à Viret. Strasbourg, 18 août 1541, et 25 juillet 1541. (*Opp.*, XI, p. 262, 259.)

l'arbitre. On ne jugeait pas à Strasbourg que Calvin dût s'établir dans cette ville agitée tant que cette cause de troubles existerait encore.

Si Calvin était évidemment plus décidé qu'il ne l'avait été jusqu'alors, la cause n'en était pas seulement ce qui se passait en Allemagne, mais aussi ce qui passait à Genève. Pour faire la chose dans les formes légales, pour mettre au grand jour les sentiments de respect qui animaient maintenant le peuple à l'égard du réformateur, et ôter ainsi à Calvin tout prétexte de décliner la vocation qui lui était adressée, le Conseil général avait été réuni le premier mai, et « avait révoqué le *déchassement* des « ministres fait en l'an 1538, et déclaré qu'on les « tenait pour serviteurs de Dieu, tellement qu'à « l'avenir, Farel et Calvin, Saunier et les autres « pouvaient aller et venir à Genève à leur plai- « sir[1]. »

Cet acte du peuple de Genève était déjà beaucoup, mais le Conseil ne s'en tint pas là. Craignant avec raison que Strasbourg ne voulût garder pour elle le grand homme que Genève avait chassé, il adressa deux lettres distinctes aux ministres et aux magistrats de Zurich et de Bâle, leur demandant d'appuyer sa requête à Strasbourg, et écrivit aussi au Conseil et aux ministres de cette ville. Ces lettres sont importantes et assez peu connues pour qu'il soit convenable d'en donner quelques passages.

« Vous n'ignorez pas, disaient les syndics et le

[1] Chronique msc. de Roset, l. IV, ch. 48. Reg. du Conseil. Gautier. Roget. *Peuple de Genève*, I, p. 304.

« Sénat genevois dans leur lettre aux pasteurs, que « nos ministres ont été injustement chassés de « notre ville, non en suivant l'ordre légal, mais « plutôt par beaucoup d'injustice, de tumulte et de « conspiration, et vous savez dans quels troubles « et horribles scandales cela nous a jetés [1]. Une « plaie si dangereuse ne peut être guérie que si « nous avons des pasteurs habiles, sages et crai- « gnant Dieu, pour réparer ce désastre. Nous re- « courons donc à vous qui nous avez abondamment « prouvé votre tendre sollicitude pour notre « Église, vous efforçant de persuader à notre ma- « gistrat de rétablir dans le ministère nos fidèles « ministres Farel, Calvin et Courault. Cela ne put « avoir lieu alors, à cause de la rigueur et de l'o- « piniâtreté des perturbateurs du peuple, et ainsi « la grande multitude des hommes justes et pieux « fut plongée dans les gémissements et les larmes [2]. « Mais maintenant notre Père très-clément nous « ayant visités dans sa bonté, nous vous supplions « de travailler à nous rendre nos fidèles pasteurs, « rejetés par ceux qui recherchaient leur propre « convoitise plutôt que la volonté de Dieu [3]. » Les syndics et le Conseil de Genève demandaient ainsi aux ministres des villes auxquelles ils s'a-

[1] « Non ignoratis in quos *tumultus et horrida scandala* ab eo quo pii ministri nostri, magna quidem *injuria, tumultu* et conspiratione potius quam judicii ordine, ab urbe nostra injuste profligati fuerunt. » (Archives de Genève. Gautier, Hist. msc., p. 474. Calvin, *Opp.*, XI, p. 227.)

[2] « Unde ingentem piorum et proborum virorum turbam ad gemitum et lacrimas adegerunt. » (*Ibid.*)

[3] « Per eos rejecti qui propriam sectabantur concupiscentiam, potius quam Dei voluntatem. » (*Ibid.*)

dressaient de les aider à recouvrer leurs pasteurs.

La lettre des syndics et du Conseil de Genève aux Conseils de Zurich et de Bâle n'était pas moins forte. Ils leur disaient que « quoique depuis vingt « ans leur ville ait été troublée par de grands « orages, elle n'a pas connu de tumultes, de sédi- « tions, de périls, semblables à ceux dont la co- « lère de Dieu les a visités, depuis que par l'arti- « fice et les machinations d'hommes factieux et sé- « ditieux[1], les fidèles pasteurs par lesquels leur « Église avait été fondée et maintenue à la grande « édification et consolation de tous ont été inique- « ment chassés par la plus noire ingratitude, — « les bienfaits, certes peu ordinaires, que le Sei- « gneur avait accordés par leur ministère, étant « entièrement oubliés. » Les Genevois ajoutaient « que depuis l'heure de cet exil, il n'y avait eu à « Genève que peines, inimitiés, disputes, conten- « tions, séditions, factions et homicides[2]; en sorte « que cette cité eût été presque entièrement « anéantie si le Seigneur, dans sa grande miséri- « corde, ne l'avait pas regardée avec amour et ne « lui avait envoyé Viret pour rassembler ce misé- « rable troupeau, alors tellement en désordre que « c'était à peine si l'on pouvait reconnaître en lui « quelques traits d'une Église; qu'il n'y avait rien « que les Genevois désirassent plus ardemment et

[1] « Posteaquam factiosorum seditiosorumque hominum arte et machinationibus. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 222.)

[2] « Nihil præter molestias, inimicitias, lites, contentiones, dissolutiones, seditiones, factiones et homicidia. » (*Ibid.*)

« d'un consentement général, que de voir leurs « ministres rétablis dans l'ancien état où Dieu les « avait placés. C'est pourquoi, continuaient-ils, « nous vous prions au nom de Christ, très-hono- « rables Seigneurs, de conjurer les très-illustres « sénateurs de Strasbourg, non-seulement de nous « rendre notre frère Calvin, qui nous est exces- « sivement nécessaire et si avidement attendu par « notre peuple, mais encore de le persuader de « venir à Genève le plus tôt possible. Des pasteurs « savants et pieux, tels que lui, nous sont très- « nécessaires, parce que Genève est comme la « porte de la France et de l'Italie[1], que chaque « jour beaucoup de gens y affluent de ces pays, « d'autres encore des contrées voisines, et que « ce sera pour eux une grande consolation et édi- « fication s'ils trouvent en notre ville des pasteurs « qui répondent à ses besoins. »

Une lettre analogue fut adressée à Strasbourg. Toutes portaient pour signature : « Les Syndics et « le Sénat de la cité de Genève. » *Syndici et Senatus Genevensis civitatis.*

Les esprits étaient alors fort agités; les opinions opposées n'usaient pas d'un langage doucereux, et le Conseil désirant Calvin à tout prix, marquait énergiquement sa pensée. Il y eut peut-être quelque rudesse dans les expressions; on écrivit fortement plutôt que délicatement; mais nous possédons bien dans les lettres le sentiment des magistrats et du peuple genevois, surtout de ce qui s'y trou-

[1] « Cum hic velut ostium Galliæ, Italiæque simus. » (*Ibid.*)

vait de meilleur, sur Calvin, sur les auteurs de son exil, sur l'état dans lequel se trouva Genève après son départ. L'esprit latitudinaire et souvent incrédule de nos jours voudrait refaire cette histoire à la mode de notre siècle ; mais nous avons bien ici l'empreinte antique et véritable. Les premiers magistrats de la république n'auraient pu s'exprimer comme ils le firent, si les faits avaient pu être démentis par le peuple, par les contemporains, comme ils l'ont été plusieurs siècles après. Les syndics qui signèrent ces lettres n'étaient pas des hommes nouveaux, mis en charge par un parti ; ils étaient depuis longtemps dans le Conseil, et tous avaient déjà été syndics, l'un d'eux en 1540, deux autres en 1537 et l'un de ces deux déjà en 1534, le quatrième en 1535[1]. Cette opinion des chefs de la nation genevoise à cette époque sera aussi sans aucun doute celle des hommes impartiaux et éclairés de tous les temps. On a dit que la faction qui expulsa Calvin ne mérite pas les graves reproches qui lui ont été adressés par des historiens modernes. Il ne semble pas que les Syndics et Conseils de 1541 puissent être mis au rang des historiens modernes.

Ces lettres furent partout bien reçues. Les pasteurs de Zurich écrivirent au Conseil de Genève que leur Conseil, prompt à leur faire plaisir, avait écrit au Conseil et aux ministres de Strasbourg, et à Calvin même, à Ratisbonne, priant les premiers

[1] Les syndics sont : J.-A. Curtet, A. Bandière, Pernet-Desfosses, Domaine d'Arlod. (Calvin, *Opp.*, XI, p. 152. Roget, *Peuple de Genève*, I, p. 320.)

de pousser Calvin, demandant à celui-ci de répondre à la vocation de Genève[1].

Ce témoignage, rendu par les chefs de l'État et de l'Église de Zurich, Bâle et Strasbourg, après qu'ils eurent reçu les lettres dont nous venons de donner connaissance, en confirme le contenu, et montre que la pensée qui s'y trouve exprimée était l'opinion du protestantisme européen, tout prêt à rendre hommage au plus grand théologien qui était en même temps l'un des plus grands hommes et des plus grands écrivains du siècle.

Calvin avait déjà dit plus d'une fois qu'il retournerait à Genève, mais n'avait pas encore exécuté son dessein ; même la grande voix de Farel ne l'avait pas fait partir, mais elle avait montré d'une manière touchante sa douceur. « Certainement, « lui disait-il, les éclairs et les tonnerres que tu « lançàs merveilleusement contre moi m'ont ému « et effrayé. Tu sais que je redoute extrêmement « cet appel, mais je ne le fuis pas. Pourquoi donc « tomber sur moi avec tant de violence que tu re« nies presque ton amitié ? Tu me dis que ma der« nière lettre t'ôtait tout espoir. S'il en est ainsi, « pardonne mon imprévoyance ; je voulais seule« ment m'excuser de ce que je n'allais pas tout de « suite. Je compte sur ton pardon[2]. » Il est beau de voir ce grand esprit, ce fort caractère, s'humilier avec tant de simplicité devant Farel, comme

[1] Calvin, *Opp.*, XI, p. 184, 186, 284.
[2] Calvin à Farel, 1er mars 1541. « Sane me vehementer conturbarunt ac consternarunt tua fulgura... Ignosce quæso imprudentiæ meæ... Spero te veniam daturum. » (*Opp.* XI, p. 170.)

le ferait un enfant devant son père. Sans doute comme Paul sur le chemin de Damas, il avait d'abord *regimbé contre l'aiguillon.* Mais « les bœufs ne « gagnent rien à le faire, dit-il lui-même, sinon « qu'ils redoublent leur mal; et de même quand « les hommes bataillent et regimbent contre Christ, « il faut — le veuillent-ils ou non — qu'ils se sou- « mettent à son commandement[1]. »

En parlant à Farel de ses luttes, Calvin, dès le premier moment, avait indiqué aussi d'où viennent la force et la victoire. « Je ne man- « querais pas de prétextes, dit-il, que je pour- « rais mettre adroitement en avant et qui m'ex- « cuseraient aisément devant les hommes; mais « je sais que c'est avec Dieu que j'ai affaire, et « qu'il réprouve de telles finesses. Veux-tu sa- « voir ma pensée, la voici : Si j'étais libre de « choisir, je ferais tout au monde plutôt que ce que « tu me demandes. Mais quand je me rappelle que « je ne suis pas ici mon maître; JE PRÉSENTE MON « CŒUR EN SACRIFICE ET L'IMMOLE AU SEIGNEUR[2]. *Ayant « lié et enchaîné mon âme, je la soumets à l'obéissance « de Dieu*[3]. »

Voilà Calvin. Les paroles que nous avons soulignées sont essentielles pour expliquer non-seulement la résolution qu'il prit alors, mais encore sa

[1] Calvin, *Henry*, I, p. 395. Calvin sur Actes, IV, v. 5.
[2] *Cor meum velut mactatum Domino in sacrificium offero.* Calv. Farello, octobre ou novembre 1540. (*Opp.*, XI, p. 100.)
[3] « Animum meum vinctum et constrictum subigo in obedientiam Dei. » (*Ibid.*)

vie tout entière. Elles peuvent être considérées comme sa devise[1].

Calvin partit de Strasbourg à la fin d'août ou au commencement de septembre. Il s'avançait vers Genève « avec tristesse, larmes, grande sollicitude « et détresse, » dit-il. « Ma timidité me présentait « beaucoup de raisons pour m'excuser *de ne point* « *reprendre sur mes épaules* un fardeau si pesant, et « plusieurs bons personnages m'eussent voulu voir « hors de cette peine. Mais le regard de mon de- « voir me gagna et me fit condescendre à retourner « vers le troupeau, d'avec lequel j'avais été comme « arraché, mais dont le salut m'était en telle re- « commandation que je n'eusse point fait difficulté « d'abandonner pour lui ma vie[2]. » Bucer n'avait pu l'accompagner; mais les Strasbourgeois comprenaient tout ce qu'ils perdaient. Ils avaient déclaré « qu'ils le tiendraient toujours pour leur « bourgeois, » dit un de ses biographes. « Ils vou- « laient aussi qu'il retînt le revenu d'une pré- « bende, qu'ils lui avaient assignée pour ses gages « de professeur de théologie; mais comme il était « homme entièrement *eslongné* de la cupidité des « biens de ce monde, jamais il n'en sut tant faire « qu'il en retînt la valeur d'un denier. » De plus les magistrats de cette ville lui remirent une lettre pour le Conseil de Genève, où ils disaient que c'était à regret qu'ils le laissaient partir, « vu qu'il avan- « çait mieux à Strasbourg, par ses écrits, conseils

[1] Un cachet de Calvin porte cette devise, et l'emblème est une main présentant un cœur au ciel.

[2] *Préface des Psaumes*, p. IX.

« et autres actes les intérêts de l'Église universelle, « selon les excellentes grâces dont le Seigneur « l'avait armé, qu'ils priaient Messieurs de Genève « de se réunir et de l'ouïr, *comme un homme très- « ardent pour amplifier le royaume de Christ.* » Ils ajoutaient que, « s'ils préféraient la nécessité gé- « nérale des Églises à leur propre commodité et « profit, *ils le renvoyassent incontinent*, pour servir « plus fructueusement en Allemagne *à l'Église « universelle.* » Les pasteurs de Strasbourg avaient déjà écrit au Conseil en parlant de Calvin : « Christ « lui-même est méprisé, insulté, quand de tels mi- « nistres sont rejetés et indignement traités. Mais « tout va bien chez vous à cette heure, puisque « vous reconnaissez Jésus-Christ dans cet illustre « organe, qui n'a jamais eu d'autre pensée que « de se dévouer à votre salut, même au prix de son « sang. » Maintenant ils ajoutaient : « Il vient enfin « à vous, cet instrument de Dieu, incomparable « entre tous, et tel que notre siècle peut difficile- « ment citer son pareil [1]. »

Calvin s'arrêta à Bâle, vit ses amis, et se présenta au Conseil, qui le recommanda à Genève avec affection (4 septembre). Il partit de là pour Soleure, et apprit dans cette ville une nouvelle qui l'émut fort. Des troubles, lui dit-on, ont surgi dans l'Église de Neuchâtel. Farel ayant adressé en particulier des remontrances vives mais pleines de charité à une personne de qualité qui était en scandale à l'Église, sans pouvoir rien ob-

[1] Bèze-Colladon, *Vie de Calvin*, p. 47. Calvin, *Opp.*, XI, p. 97, 267, 271, 273. Roget, *Peuple de Genève*, p. 309.

tenir, l'a censurée publiquement, selon le précepte apostolique (1 Tim. V, 20) dans son sermon, le 31 juillet. Les parents de cette personne, fort irrités, ont ému la bourgeoisie contre le réformateur et obtenu sa destitution et son bannissement. A l'ouïe de ces choses, Calvin qui avait pour Farel une si grande affection ne put continuer sa route. Au lieu de se rendre à Berne, il courut vers son ami, à Neuchâtel. Il put le consoler mais non faire retirer sa condamnation [1]. Plus tard seulement, Calvin, de concert avec les autres pasteurs, écrivit de Genève une lettre qui fut portée par Viret; celui-ci ayant remontré à la seigneurie de Neuchâtel que quand on dépose un ministre, il faut s'y prendre par forme de jugement, même spirituel, et non point par sédition ni tumulte, et ces remontrances étant appuyées par Zurich, Strasbourg, Bâle et Berne, le Conseil neuchâtelois résolut de garder son réformateur. Pendant qu'il était à Neuchâtel près de Farel, le 7 septembre au soir, Calvin écrivit au Conseil de Genève les raisons de son délai; il lui rappelait encore dans ce billet le devoir de conduire bien et saintement leur ville. Le lendemain il se rendit à Berne, remit au Conseil des lettres qu'il apportait de Strasbourg et de Bâle, et partit pour Genève.

Déjà depuis bien des jours on se préparait dans cette ville à le recevoir. « Le lundi 26 août, trente- « six écus étaient votés par le Conseil à Eustache

[1] Ruchat, V, p. 164-167. Calvin. Aux seigneurs de Genève (*Lettres françaises*, I, p. 38). Aux seigneurs de Neuchâtel (*Ibid.*, p. 39-43). Calvin, *Opp.*, XI p. 275 293. Reg. du Conseil *ad diem*.

« Vincent, le héraut à cheval, pour aller querir « maître *Calvin* le prédicant, à Strasbourg. » Le 29 août, on annonçait dans le Conseil, que maître *Calvin* devait arriver l'un de ces jours. On parlait du logis qui devait lui être donné, et les propositions se succédaient rapidement. On pensait d'abord à celui qui était occupé par le pasteur J. Bernard, qu'on placerait dans la maison de la *Chantrerie.* Puis le 4 septembre nouvelle délibération. « La « *Chantrerie* étant devant Saint-Pierre, est très- « propice, disait-on, pour le logis de maître Calvin, « et il lui sera pourvu de quelque *curtil* (jardin). » Le 9 on annonce au Conseil qu'il doit arriver le soir même; ces maisons n'étant sans doute pas en état, il est ordonné aux seigneurs Jacques des Arts et Jean Chautemps de lui préparer la maison du seigneur de Fréneville, située à la rue des Chanoines, entre la maison de Bonivard au couchant et celle de l'abbé de Bonmont au levant. Mais c'était dans une autre, une quatrième, qu'il devait être reçu [1].

Il ne paraît pas que Calvin ait lui-même annoncé au Conseil le jour de son arrivée et nous ne connaissons aucun document qui indique d'une manière claire et positive cette date pourtant digne de remarque. Tout ce que nous savons, c'est que le 13 il est arrivé et se présente devant le Conseil. Au lieu du 9, il a pu arriver le 10, le 11, le 12 même. On peut croire que Calvin a voulu que les Genevois ne connussent pas le jour de son arrivée, dans la

[1] Reg. du Conseil des 29 août, 4 et 9 septembre. De la maison de Calvin, par Th. Heyer. *Mémoires d'archéologie*, IX, p. 394, 403.

crainte qu'ils lui fissent un accueil un peu bruyant. *Je n'ai point le but de me monstrer et acquérir bruit*, dit-il en un autre cas [1]. Quoi qu'il en soit, si l'arrivée du réformateur fut modeste comme lui-même, elle fit naître beaucoup de joie dans les cœurs. Les biographies contemporaines l'attestent. « On se félicitait et cela parmi *tout le peuple*, mais surtout « dans le Conseil, de ce *rare bienfait de Dieu* envers « Genève, bienfait si grand et bien tardivement re« connu [2]. Il fut tellement reçu, dit la biographie « française, de *singulière affection*, par ce pauvre « peuple qui reconnaissait sa faute et était *affamé* « d'ouïr son fidèle pasteur, qu'on ne cessa point « qu'il ne fût arrêté pour toujours [3]. » Voilà le témoignage des contemporains, des amis de Calvin. L'histoire dira-t-elle davantage? Calvin traversa-t-il en *triomphe* des contrées où trois ans auparavant *il avait erré comme un misérable fugitif?* Fit-il son entrée solennelle dans Genève, au milieu de la *joie bruyante de la population? Adressa-t-il des paroles à la foule assemblée* [4] *?* Il n'y a, à notre connaissance, aucun document qui en parle. Rien ne serait plus contraire à l'esprit de Calvin. S'il avait pu prévoir qu'on lui préparât une ovation, il aurait

1 *Préface des Psaumes*, p. VIII.

2 « *Summa* cum *universi* populi, ac Senatus imprimis, *singulare* Dei erga se beneficium serio tum agnoscentis *congratulatione*.» (Bèze, *Vita Calv.*, p. 7.)

3 Bèze-Colladon, *Vie de Calvin*, p. 47.

4 « So durchzog er jetzt im *Triumph*.... Er hielt *unter dem Jubel der Bevœlkerung* seinen *feierlichen Einzug* in Genf... *richtete an die versammlte Menge Worte*, etc. » (Kampschulte. *J. Calvin*, I, p. 381.) Ces écarts d'imagination étonnent dans un écrivain tel que Kampschulte. M. Roget, à l'occasion d'un passage de *Henry*, rejette comme nous l'idée de démonstrations extérieures. *Peuple de Genève*, I, p. 312.

plutôt traversé le lac pour l'éviter et serait entré dans Genève par la Savoie.

Il paraît que la maison du sieur de Fréneville, qui avait quitté Genève, ne put être prête le même jour; on reçut donc le réformateur dans celle d'Aimé de Gingins, abbé de Bonmont, qui élu évêque par le chapitre en 1522 n'avait pas été accepté par le pape, mais remplissait en l'absence de l'évêque presque toutes ses fonctions. C'était là que s'était passée une des scènes les plus frappantes de la Réformation, la comparution de Farel devant messeigneurs l'abbé et le clergé genevois, en 1532. Cette maison, plus petite que celle qui l'a remplacée, avait un jardin d'où l'on voyait, ainsi que de la maison même, s'étendre au loin au nord-est, le lac, ses rives, le Jura et de riches contrées. Calvin était sensible à la vue de ce riant paysage, de ces belles eaux, de ces fières montagnes. La ligne droite, pure et sévère du Jura n'est-elle pas l'image de son œuvre? Cherchant un peu plus tard une maison pour Jacques de Bourgogne, seigneur de Falais, qui voulait se fixer près de lui, il lui parle d'une demeure, située sans doute près de la sienne, d'où il aurait, lui écrit-il, « *aussi belle vue que vous pourriez en choisir pour l'été*. En hiver, le vent du nord rendait cette exposition moins agréable, mais la vue restait fort belle, et les orages qui se déchaînaient sur le lac parurent sans doute plus d'une fois en harmonie aux yeux de Calvin avec ceux qui agitaient la cité. Plus tard, peut-être en 1543 ou en 1547, certainement avant 1549, Calvin quitta cette demeure pour la maison voisine, celle de

M. de Fréneville, que l'État venait d'acheter, et il y resta, à ce qu'il paraît, jusqu'à la fin de sa vie[1]. Une des plus grandes joies qu'eut Calvin à son arrivée fut de retrouver Viret.

Le réformateur ne revenait pas à Genève tel qu'il en était sorti. Trois ans, quatre mois et vingt jours s'étaient écoulés depuis son départ, et son séjour en Allemagne avait eu sur lui une influence notable; Strasbourg lui avait donné ce que Genève ne pouvait lui offrir. Il avait naturellement en lui ce qui fait les grands hommes. Mais pendant ces trois ans, ses idées s'étaient étendues et son caractère avait achevé de se former. Il s'était trouvé dans une sphère plus vaste. Le mouvement des esprits à Genève était presque exclusivement genevois ; à Strasbourg, il était germanique et, au moins chez quelques-uns, européen. Il était important que le réformateur de la race latine connût à fond les réformateurs de la race germanique et qu'il y eût entre eux comme une association spirituelle. S'il y avait indépendance quant à leur œuvre, il devait aussi y avoir unité. Nulle ville en Europe n'était plus propre que Strasbourg à donner la connaissance de la réformation de Luther et de celle de Zwingle ; les docteurs de cette cité étaient, on le sait, en des rapports continuels avec Wittemberg et Zurich, qu'ils s'efforçaient d'unir. Calvin,

[1] Heyer, *Mém. d'archéologie*, vol. IX, p. 396-398, 405, 406. La maison de l'abbé de Bonmont où Calvin habita d'abord, est celle de la rue des Chanoines qui, reconstruite en 1708 par le syndic Buisson, porte maintenant le n° 13, et appartient à M. Adrien Naville, président à diverses reprises de la Société évangélique et de l'Alliance évangélique.

dans cette ville, ne courait pas risque de se germaniser. Il était de ces fortes natures qui ne perdent pas leur empreinte; les réfugiés français y abondaient d'ailleurs et étaient son premier champ de travail. Toutes les facultés du réformateur de Genève avaient gagné à ce contact germanique. Son intelligence des choses s'était agrandie, sa science s'était approfondie et enrichie, son âme était devenue plus sereine, son cœur plus bienveillant et plus sensible ; sa volonté à la fois plus modérée, plus forte et plus ferme. Il savait que l'avenir renfermait des batailles ; elles le trouveraient plus doux, plus enclin au support, mais en même temps décidé à demeurer inébranlable sur le rocher de la Parole, et à vaincre par la vérité. Fort de sa nature, il s'était plus complétement revêtu de cette divine *panoplie* dont parle saint Paul[1]. Il pouvait non pas seulement paître un petit troupeau, mais former une société nouvelle, organiser et conduire une grande Église. Il revenait au milieu de ce peuple, sans plus d'apparence, avec un cœur humble, et pourtant comme un être supérieur.

Le 13 septembre 1541, Calvin, arrivé de Strasbourg, se rendit à l'hôtel de ville et fut reçu par les. Syndics et Conseil. Il y eut sans doute plus d'un cœur qui battit fortement en attendant cette entrevue et le réformateur lui-même ne s'y achemina pas sans émotion. Quand il était venu à Genève en 1534, il avait vingt-sept ans ; c'était un peu jeune pour un réformateur. Il en avait alors trente-deux, l'âge de l'Homme-Sauveur lors de son ministère ; il pouvait

[1] Τὴν πανοπλίαν τοῦ Θεοῦ. (Ephés. VI, v. 11.)

déjà parler avec autorité ; cependant on pouvait dire de lui comme de saint Paul : *la présence de son corps est faible.* Il était de moyenne stature, pâle, avait le teint brun, l'œil vif, perçant, annonçant un esprit pénétrant, dit Bèze. Ses vêtements, d'une grande simplicité, étaient en même temps d'une grande propreté. Il y avait quelque chose de noble dans toute son apparence ; on reconnaissait aussitôt en lui l'esprit cultivé, élevé qui l'animait ; et déjà d'une santé affaiblie, il allait se livrer à des travaux qu'un homme d'une grande force n'eût osé entreprendre. Son commerce était aimable ; il avait gagné tous les cœurs en Allemagne ; il devait en gagner beaucoup à Genève [1].

Arrivé devant le Conseil, Calvin remit aux syndics les lettres des sénateurs et des pasteurs de Strasbourg et de Bâle ; puis il fit modestement ses excuses de la longue *démorance* (retard) qu'il avait faite. Il avait eu l'intention de justifier sa conduite et celle de ses collègues bannis avec lui trois ans et demi auparavant ; mais l'accueil chaleureux qui lui était fait dans la ville et par les magistrats lui montra qu'on était tout à fait revenu des préjugés de cette époque ; cette justification l'eût obligé de rappeler des faits pénibles, des sentiments désagréables ; ce n'était pas là ce qu'il y avait à faire à cette heure. Son cœur chrétien, son esprit intelligent lui donnèrent un autre conseil, *l'oubli.* Il ne se justifia ni devant le Sénat, ni devant le peuple.

Il sentait le besoin d'aller en avant et non en

[1] Beza, *Vita Calvini, ad finem.*

arrière. « Nous ne devons pas ôter nos yeux du « front pour nous les mettre au dos, disait-il un « jour. Je m'avance droit au but. » « Quant à moi, « dit-il dans cette mémorable séance du 13 sep- « tembre, je m'offre d'être toujours *serviteur de* « *Genève*. » Il voulait véritablement *servir*, mais dans la signification la plus juste et la plus belle du mot. « Immédiatement après avoir offert mes « services au Sénat, écrivait Calvin à Farel le « 16 septembre, j'ai déclaré qu'une Église ne peut « subsister à moins d'y établir un gouvernement « bien réglé, tel que la Parole de Dieu nous le « prescrit et qu'il était en usage dans l'ancienne « Église [1]. » Puis il toucha délicatement quelques points pour faire comprendre au Conseil ce qu'il désirait. « Toutefois, continua-t-il, cette question « est trop étendue pour être discutée ici. Je de- « mande que vous désigniez quelques-uns d'entre « vous, pour conférer avec nous sur ce sujet. » Le Conseil nomma à cet effet quatre membres du Petit Conseil, l'ancien syndic Claude Pertemps, l'ancien secrétaire Claude Roset, Ami Perrin et Jean Lambert; et deux membres du Grand Conseil, Jean Goulaz et Ami Porral, tous deux anciens syndics [2]. Ces six laïques devaient, d'accord avec Calvin et Viret, rédiger les articles de la constitution de l'Église; les trois autres pasteurs parurent vouloir marcher avec leurs deux collègues. On ne voit pas du reste que le Conseil ait présenté à son *vainqueur*

[1] « Non posse consistere Ecclesiam, nisi certum regimen constitueretur, etc. » (Calv. Farello, 16 sept. 1541. *Opp.*, p. 281.)

[2] Goulaz fut remplacé par J. Balard. (*Ibid.*)

ses *hommages* avec une *soumission presque rampante*[1]. Il y eut accord, il y eut respect de la part du Conseil, mais il n'y eut pas humiliation, et nous ne pouvons admettre que Calvin considéra *son droit de domination sur Genève* comme *un article de foi* que Dieu lui-même avait prononcé[2]. Il s'appela dans cette séance serviteur et non dominateur, et la seule réserve qu'il y ait à faire, c'est qu'il se considéra toujours avant tout comme serviteur de Dieu. Le Conseil arrêta ensuite de remercier Strasbourg d'avoir envoyé Calvin, et en même temps de lui demander de le laisser pour toujours à Genève. Calvin lui-même n'hésitait plus, et il le montrait par le courage avec lequel il mettait la main à l'organisation de l'Église. Genève et Calvin étaient dès lors inséparables, autant que le fleuve qui l'arrose et l'abreuve est inséparable de cette cité.

Le Conseil prit aussi quelques résolutions concernant la personne et la famille du réformateur. Il ordonna, le 16 septembre d'envoyer *querir sa femme et son ménage* et acheta à cet effet trois chevaux et un char. Puis il fixa son traitement et « considérant, « dit-il, le 4 octobre, que Calvin est homme de « grand savoir, propice à la restauration des Églises « chrétiennes, et supporte grande charge des pas« sants, il est résolu qu'il aura 500 florins de gage « par an, douze coupes de froment et deux *bossots* « de vin[3]. » Dès le 4 octobre, il avait été ordonné

[1] « Mit fast kriechender Unterwürfigkeit..... sich so tief vor Ihm erniedriegte. » (Kampschulte, *J. Calvin*, I, p. 385.)

[2] « Sein Herrscherrecht über Genf..... ein von Gott selbst erklærter Glaubenssatz. » (*Ibid.*)

[3] Les florins de Genève étaient un peu au-dessus d'un-demi franc

qu'on achèterait du drap, avec fourrure, pour lui faire une robe [1].

Maintenant il fallait commencer l'œuvre ; Calvin en voyait les difficultés. Il ne se confiait point en lui-même, il espérait avant tout le secours de Dieu ; mais il désirait vivement aussi la coopération de ses frères. Trois jours après sa comparution devant le Conseil, il écrivit à Farel : « Me voici fixé ici « comme vous l'avez désiré. Que le Seigneur fasse « tourner tout à bien ! Pour le moment, il faut que je « garde Viret. Je ne permettrai à aucun prix qu'on « me l'enlève. » Il voulait aussi avoir Farel. Ce n'était qu'avec ces deux collègues qu'il pensait pouvoir marcher, et il faisait tous ses efforts pour qu'on les lui donnât [2]. « Que vous, dit-il à Farel, que tous « les frères, vous m'aidiez ici de tout votre pouvoir, « à moins que vous entendiez m'avoir torturé pour « n'aboutir à rien. » Mais quelle que soit sa défiance de lui-même, il ne doute pas de la victoire. « Quand on a Satan à combattre, continue-t-il, et « qu'on livre bataille sous la bannière de Christ, « celui qui nous a revêtus de notre armure et qui « nous a poussés au combat, nous donnera la vic« toire [3]. »

Mais quoiqu'il attribuât la victoire à Dieu, il sa-

le traitement du réformateur était donc environ de 250 francs. Mais l'argent ayant alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui, on peut estimer que cette pension serait maintenant représentée par environ 4,000 francs. C'est le calcul de M. Franklin, de la bibliothèque Mazarine, et nous le croyons exact.

[1] Reg. du Conseil *ad diem*. Gautier, Hist. msc., 481.

[2] « Totus in eo erat ut et Viretum..... et Farellum collegas perpetuos haberet. » (Beza, *Vita Calv.*, p. 9.)

[3] Calvin à Farel. Genève, 16 septembre 1541. (*Opp.* XI, p. 281.) Calvin dit ces mots au sujet des ennuis de Farel.

vait que lui il devait combattre. Cette remarque se rapporte à toute sa vie. Calvin est l'un des hommes du monde qui ont le plus travaillé, écrit, agi, prié pour la cause qu'ils avaient embrassée. Sans doute l'union de la souveraineté de Dieu et de la liberté de l'homme est un mystère; mais Calvin n'a jamais cru que, puisque Dieu faisait tout, lui n'aurait personnellement rien à faire. Il signale clairement les deux actes — celui de Dieu et celui de l'homme. « Dieu, disait-il, après nous avoir gratuitement « présenté sa grâce, incontinent demande de nous « une reconnaissance mutuelle (réciproque). Quand « il disait à Abraham : « Je suis ton Dieu, » c'était « une offre de sa bonté gratuite ; mais il ajoute en « même temps *ce qu'il requérait de lui* : Chemine « devant moi et sois intègre. » Cette condition est « tacitement attachée à toutes les promesses; elles « doivent nous être *des aiguillons à avancer la gloire* « *de Dieu.* » Et ailleurs il dit : « Cette doctrine « doit susciter *une nouvelle vigueur en tous vos* « *membres*, en sorte que vous soyez *propres et alègres*, « *et de pieds et de mains*, à suivre la vocation de « Dieu [1]. » Jamais peut-être Calvin ne déploya plus qu'à l'époque dont nous parlons sa puissante activité. Assurément c'est une erreur de dire que « Calvin, en vertu du décret divin, ne se regardait « presque que comme un instrument dans la main « de Dieu, sans aucune coopération personnelle [2]. » Quoi! Calvin qui plus encore que Pascal a été le

[1] Calvin, Comment. sur II Cor. VII, v. 1; Hébr. XII, v. 12.

[2] « Calvin fühlte sich fast nur noch als Werkzeug in der Hand Gottes..... ohne jedes persœuliche Zuthun. » Kampschulte, *J. Calvin*, I, p. 306.)

vainqueur des Jésuites, aurait dit comme eux : *Sicut baculus in manu !* Ce Calvin est celui de la tradition romaine ou incrédule, mais non celui de l'histoire.

Après avoir demandé qu'un ordre évangélique fût établi dans l'Église, sa première œuvre fut d'appeler le peuple à l'humiliation et à la prière. Les maux qui désolaient la chrétienté affligeaient son âme. La peste, après avoir frappé le réformateur dans ses affections à Strasbourg, sévissait dans beaucoup de contrées et menaçait Genève. De plus Soliman s'emparait de la Hongrie. Mais cette humiliation avait encore un autre but dans la pensée de Calvin. Une nouvelle vie devait commencer pour Genève, et comment la préparer, si ce n'est par la repentance et la prière? Il fallait un changement de dispositions, et il ne pouvait s'opérer que si la voix de la conscience se faisait entendre et s'opposait avec autorité au mal moral de chaque individu. Alors un besoin vrai de rédemption s'éveillerait dans les cœurs, et ils saisiraient l'Évangile que leur apportait la Réforme. Calvin exposa donc au Conseil « que les Églises chré-« tiennes sont fort molestées, tant par la peste que « par la persécution des Turcs, que nous sommes « tenus de prier les uns pour les autres; qu'il serait « bon de retourner à Dieu avec humble supplication « pour l'augmentation et l'honneur du saint Évan-« gile. » En conséquence « au même mois d'oc-« tobre, fut ordonné un jour de la semaine pour « faire prière solennelle en l'Église pour toutes « nécessités des hommes et pour détourner les

« verges de Dieu[1]. » Ce jour fut définitivement fixé au mercredi. Ainsi donc le jour arrivé, toutes les boutiques sont fermées, la grosse cloche sonne pour assembler le peuple ; les temples se remplissent; les ministres invoquent les miséricordes du Seigneur ; la parole de Calvin est grave, pleine de fermeté, mais aussi de charité. « Avec la vérité, « disait-il, il faut conjoindre aussi l'affection, afin « que tous profitent paisiblement les uns avec les « autres[2] »

[1] Roset, Chron. msc., l. IV, ch. 55. Reg. du Conseil du 26 octobre 1541.
[2] Calvin sur Eph. IV, 15.

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

### LES ORDONNANCES ECCLÉSIASTIQUES.

(Septembre 1541.)

Dès l'arrivée de Calvin à Genève, son activité fut réclamée de plusieurs côtés. Mais sa grande affaire fut la composition des *Ordonnances* et les délibérations de la commission nommée à cet effet par le Conseil. « Calvin, dit un de ses biographes, « dressa l'ordre et la discipline ecclésiastique. » Quoiqu'il en fût bien réellement l'auteur, il est probable pourtant que d'autres et en particulier Viret y mirent la main. Bien des difficultés, des avis divers, devaient se présenter dans les débats ; mais Calvin était décidé à user de beaucoup de support et d'égards avec ses collègues. « Je veux m'efforcer, « disait-il, d'être en bonne intelligence, en bon « accord avec tous ceux à qui j'ai affaire, et aussi « en bienveillance fraternelle, s'ils me le per« mettent, en y joignant autant de fidélité et de « diligence que je puis en avoir. Autant qu'il dé« pend de moi, je ne donnerai raison d'offense à

« personne[1]. » Tel fut l'esprit avec lequel Calvin se mit à l'œuvre. Il écrivait même à Bucer : « Si « de quelque manière je ne réponds pas à votre « attente, vous savez que je suis sous votre puis- « sance et sujet à votre autorité. Admonestez-moi, « châtiez-moi, exercez envers moi tous les pou- « voirs qu'un père a sur son fils[2]. » Il paraît toutefois que Calvin ne trouva pas d'opposition parmi les membres de la commission. Les six laïques qui lui avaient été adjoints étaient plus ou moins au nombre de ses adhérents; les objections devaient venir d'ailleurs. Après environ quatorze jours, dit Calvin, le travail fut terminé et présenté au Petit Conseil par les commissaires[3]. Il avait été décidé le 16 septembre que les articles devaient être soumis à l'examen du Petit Conseil, du Conseil des Deux-Cents et du Conseil général. Dès le 28 septembre, le Conseil commença à s'occuper du document qui lui était présenté. Si la commission s'est mise à l'œuvre le lendemain du jour où elle avait été instituée, les quatorze jours dont parle Calvin portent en effet au 28 septembre. Il paraît que les syndics, prévenus à l'avance de la présentation du projet, avaient fait convoquer les membres pour ce jour-là, afin d'aviser sur les « Ordonnances « touchant la religion. » Mais le Conseil ne se trouva pas au complet. « Plusieurs des seigneurs « conseillers n'avaient pas été obéissants à compa-

[1] Calvin à Bucer, 15 octobre 1541. *Opp.* XI, p. 299.
[2] *Ibidem.*
[3] Calvin parle, dans une lettre à un anonyme, d'environ vingt jours. « Intra 20 dies formulam composuimus. » Ce passage ne peut invalider les autres données, et n'est pas loin de s'accorder avec elles.

« raître. » Faut-il croire qu'ils préféraient ne pas se mêler de cette affaire? Il est probable que ce fut le motif de tel d'entre eux. Mais il put y avoir d'autres raisons. Quoi qu'il en soit, il fut arrêté que les absents « seraient encore appelés le lendemain, « et que l'on ferait des remontrances à ceux qui « n'avaient pas comparu [1]. »

Le 29 septembre le Conseil commença donc à lire les articles des « Ordonnances sur le régime « de l'Église, » et continua les jours suivants. Beaucoup étaient acceptés, d'autres étaient rejetés. Ce travail d'examen dans le sein du Conseil fut assez prolongé. « Nous n'avons pas encore reçu de réponse, » écrivait Calvin à Bucer le 15 octobre, dix-sept jours après celui où le document avait été présenté. Quelques-uns s'étonnaient fort de ces longueurs; mais Calvin disait: « Je ne suis pas fort « inquiet de ces délais. » Il trouvait naturel que quelques conseillers objectassent à ses propositions. « Pourtant, disait-il, nous sommes assurés que l'on « accordera ce que nous demandons. » Toutefois, désirant que les membres du Conseil fussent éclairés par d'autres que par lui sur les points qui paraissaient les arrêter, le réformateur suggéra une idée qui lui paraissait fort convenable, savoir que le Conseil entrât préalablement en communication sur ce sujet avec les Églises de la Suisse allemande et ne décidât rien sans connaître leur opinion. Il était sûr d'être appuyé par elles. « Nous désirons vive- « ment qu'on le fasse, » ajoutait-il [2].

[1] Reg. du Conseil du 28 septembre.
[2] Calvin à Bucer, 15 octobre 1541. Reg. du Conseil du 29 septembre.

Enfin le Conseil communiqua ses remarques. La commission — et c'était surtout Calvin, — ne céda sur aucun article essentiel; elle fit pourtant quelques concessions, par exemple sur la fréquence de la Cène. Calvin avait demandé qu'elle fût célébrée tous les mois — on sait qu'il l'eût voulue plus fréquente encore — le Conseil insista pour qu'elle continuât à n'avoir lieu que quatre fois l'an, et Calvin s'y rangea; il changea, adoucit quelques expressions; il le croyait légitime à cause de la faiblesse du temps. Le 25 octobre, les prédicants, probablement Calvin et Viret, apportèrent définitivement au Conseil les articles amendés, et firent en même temps de « belles admonitions re« quérant y passer et mettre ordre. » L'affaire fut remise au lendemain, et le Conseil ordinaire fut convoqué pour ce jour-là sous la *peine du serment* (sous la peine portée dans le serment de conseiller). Le 27 octobre on continua à s'occuper des Ordonnances et cette constitution ecclésiastique fut arrêtée finalement « comme il était contenu par « écrit aux articles. » Le 9 novembre, le projet fut présenté par le Conseil ordinaire au Conseil des Deux-Cents, et celui-ci l'adopta après un ou deux amendements sans importance. Le 20 novembre il fut lu au Conseil général où il passa « par la plus « grande voix. » Le consentement n'était pourtant pas si unanime qu'il n'y eût encore des gens opposés à ces Ordonnances. C'étaient, selon Théodore de Bèze, des hommes du peuple et aussi des premiers citoyens qui tout en ayant renoncé au pape, ne s'étaient attachés qu'en apparence à Jésus-Christ;

il y avait aussi quelques ministres, qui n'osaient rejeter ouvertement les Ordonnances, mais qui s'y opposaient en secret. Calvin par sa persévérance et sa modération surmonta ces difficultés. Il montrait que non-seulement la doctrine, mais aussi l'administration de l'Église, doit être conforme aux saintes Écritures. Il s'appuyait du sentiment des hommes les plus savants du siècle, d'Œcolampade, Zwingle, Zwickius, Mélanchthon, Bucer, Capiton, Myconius, dont il citait les écrits; mais il ajoutait dans un esprit de conciliation, qu'il ne fallait pas condamner les Églises qui n'étaient pas si avancées, comme si elles n'étaient pas chrétiennes. Les articles ayant encore reçu quelques faibles amendements et additions, furent définitivement admis le 2 janvier 1542, par le Petit, le Grand Conseil et le Conseil général [1].

Quels étaient donc l'esprit, le but, la constitution de l'Église demandés par Calvin?

Le règne de Dieu est l'essence de l'Église. Jésus-Christ est venu l'établir en communiquant à l'homme déchu une vie divine. C'est ce qu'avaient rappelé les réformateurs lorsqu'en janvier 1537 ils avaient présenté au Conseil les premiers articles concernant l'organisation de l'Église « parce qu'il avait plu au Seigneur d'un peu mieux *établir ici son règne.* « Mais ce règne ne peut être établi que par le moyen de l'*Église* ou de l'*Assemblée* des croyants. Il est donc important que cette Église soit bien

[1] Reg. du Conseil des 25 et 27 octobre, 9 et 20 novembre 1541, et 2 janvier 1542. Roset, Chronique msc., l. IV, ch. 50. Beza, *Vita Calv.*, p. 8. Gautier, l. VI, p. 485. Calvin, *Opp.*, X, p. 15; XI, p. 379.

organisée, conformément à la sainte Écriture, et c'est là le point de vue pratique de Calvin dans les nouvelles Ordonnances. Elles commençaient par ces paroles :

« Au nom de Dieu tout-puissant.

« Nous Syndics, Petit et Grand Conseil, avec « notre peuple assemblé au son de trompette et de « grosse cloche, suivant nos anciennes coutumes.

« Ayant considéré que c'est chose digne de re- « commandation sur toutes les autres, que la doc- « trine du saint Évangile de notre Seigneur soit « bien conservée en sa pureté, l'Église chrétienne « dûment entretenue, la jeunesse pour l'avenir « fidèlement instruite, l'hôpital ordonné en bon « état pour la sustentation des pauvres, il nous a « semblé bon que le gouvernement spirituel, *tel « que notre Seigneur l'institue par sa Parole*, fût ré- « duit en bonne forme pour être observé entre nous « et ainsi avons ordonné et établi de suivre en notre « ville et territoire la police ecclésiastique qui s'en- « suit, *comme voyons qu'elle est prise de l'Évangile de « Jésus-Christ*[1]. »

Ainsi Calvin veut constituer l'Église de Genève d'après le type de l'Église primitive. Il y a plus, c'est dans la *Parole* même, dans l'*Évangile de Jésus-Christ*, qu'il en cherchera la nature, les règles, le caractère. Il n'est pas question de la tradition, même de la plus ancienne. C'est là le trait carac-

[1] Calvin, *Opp.*, vol. X, 15-30. Projet d'ordonnances ecclésiastiques. Cette introduction (p. 16) se trouve en tête des *Ordonnances* dans les Registres de la V. Compagnie des pasteurs, à laquelle elles furent officiellement communiquées.

téristique de l'Église, telle que Calvin la veut établir.

On avait vu dans l'antiquité païenne des législateurs s'appliquer surtout à former leurs peuples à la guerre par des exercices propres à développer leurs forces et leur adresse. Moïse, tout en manifestant un Dieu vivant, créateur, et sa volonté sainte, avait dû, pour garder le peuple du mal, et figurer les choses à venir, l'enlacer dans les réseaux de nombreuses cérémonies. Les pontifes de Rome moderne mettant en tête de leur système leur souveraineté infaillible et absolue, arrêtaient le développement des peuples, tandis que par leurs indulgences et leurs absolutions, ils relâchaient les liens du devoir et portaient atteinte à la morale. Calvin, qui savait que *le péché est la ruine des nations*, voulait pour Genève les conditions essentielles à la véritable prospérité d'un peuple, savoir qu'il soit bon, pur, sain de corps et d'esprit. Il se proposait même plus. Il voulait faire de la cité qui le recevait ce qu'elle est devenue — une forteresse, non-seulement capable de résister à Rome, mais encore capable de remporter sur elle la victoire et de mettre partout à la place de ses superstitions et de son despotisme, la vérité et la liberté. Ce n'était rien moins que le salut de la chrétienté moderne qui devait être le but de ses efforts. Pour faire de Genève une *Villefranche*, comme on l'a plus tard quelquefois nommé, il ne suffisait pas qu'il *fît des discours*, comme on le lui avait souvent demandé ; il fallait prendre soin de cette semence de la Parole répandue dans les cœurs, afin qu'elle y prospérât.

Ce qui avait ruiné Rome, c'est qu'elle avait séparé la morale et la foi. N'avait-on pas vu un pape Jean XXIII accusé « de tous les péchés mortels, en « nombre infini et même abominables [1], » répondre « qu'il avait bien comme homme commis quelques-« uns de ces péchés, mais qu'on ne pouvait con-« damner un pape que pour hérésie ? » L'immoralité avait envahi non-seulement les demeures des laïques, mais les couvents, les presbytères, les évêchés, et le palais du pape ; et dès lors la papauté avait été perdue. Calvin voulait le christianisme entier, sa foi et ses œuvres. Toute la vie devait être une vie chrétienne. Il ne suffit pas qu'un courant d'eau se trouve près d'une prairie ; il peut passer à côté d'elle et la laisser desséchée ; il faut des conduits, des canaux, par où l'eau passe, se répande, et fertilise les terres. Calvin croyait devoir faire quelque chose de semblable pour l'établissement de l'Église qu'il avait à cœur.

L'importance qu'il attache à la nécessité d'une vie vraiment chrétienne, est peut-être ce qui distingue Calvin parmi tous les réformateurs. « Il faut, « disait-il, qu'on aperçoive en notre vie une *mé-« lodie* et un *accord* entre la justice de Dieu et notre « condition, que *l'image de Christ apparaisse en notre « obéissance*. Si Dieu nous adopte pour ses enfants, « c'est à cette *vie* [2]. » Dans les *Ordonnances*, il ne s'arrête pas à démontrer cette doctrine ; ce n'était pas la place ; il s'en tient au côté pratique. « Quant à ce

[1] Mémoire remis au concile de Constance. Voir aussi *Pici Mirandulæ ad Leonem P. M. de reformandis moribus.*
[2] *Institution de la religion chrétienne*, l. III, ch. 6.

« qui est de la vie chrétienne, dit-il, il faut corriger « les fautes qui y seront. » Et contrairement à l'opinion commune, il ajoute quant aux remontrances à faire : « Néanmoins que tout cela soit *tellement* « *modéré, qu'il n'y ait nulle rigueur* dont personne « soit *grevé*, et même que les corrections ne soient « que *médiocres, pour réduire* (ramener) *les pécheurs* « *à notre Seigneur.* »

C'est surtout à établir ce que doit être le ministère dans l'Église que Calvin s'applique; et en le faisant, il montre non-seulement ce que doivent être les ministres, mais encore ce que doivent être les membres de l'Église, puisque saint Paul dit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme aussi je le suis de Christ.* — « Il y a, dit Calvin, quatre ordres d'of- « fices que notre Seigneur a institués pour le gou- « vernement de son Église : Premièrement les pas- « teurs; puis les docteurs; après, les anciens; « quatrièmement, les diacres. » Il nomme les pasteurs avant les docteurs; d'abord *la foi*, selon l'Écriture, puis *la science.*

Parlant d'abord des pasteurs, Calvin insiste sur l'importance de la doctrine ou de la foi en Christ, puisque tant que nous ne l'avons pas, « nous « sommes, disait-il, un bois sec et inutile; mais « tous ceux qui ont vive racine en Christ sont au « contraire des ceps fertiles[1]. » « La première chose, « disent les *Ordonnances*, est *touchant la doctrine.* « Il sera bon que les ministres protestent de *tenir la* « *doctrine* approuvée dans l'Église; et il faudra les

[1] Calvin sur Jean XV, 4, 5.

« entendre *traiter* en particulier la *doctrine du* « *Seigneur*[1]. » Mais il a bien soin de marquer que c'est d'une doctrine vivante et non d'un dogme aride et scolastique qu'il est question; « elle doit « être telle que le ministre la communique au « peuple en *édification*[2]. » Et comme, ainsi qu'il le dit ailleurs, « il n'y a point de vérité, sinon qu'on « le montre par ses œuvres, » il veut que le ministre enseigne par sa vie, « étant de bonnes « mœurs et se gouvernant toujours sans reproche[3]. » Et ici il insiste. Il sait que la morale est la science de l'homme, et pourtant, comme on l'a dit plus tard, que « la corruption de la morale est, au temps « où l'on est, aux maisons de sainteté et dans les « livres religieux et des religieuses[4]. » Il s'étend donc ici, et donne un long catalogue des vices qui sont entièrement intolérables dans le ministre, modèle du troupeau. « Blasphème manifeste, dit-il, « simonie et toute corruption de présents, fausseté, « parjure, impudicité, larcins, ivrognerie, batte- « ries, usure, jeux scandaleux, crime emportant « l'infamie civile et bien d'autres péchés encore. » Tout ministre qui commet ces choses doit être déposé du ministère, en sorte qu'une leçon soit ainsi donnée à tous les chrétiens. Il admet pourtant des vices qu'on doit s'efforcer de corriger par admonitions fraternelles : « façon étrange et tournant au « scandale de traiter l'Écriture, curiosité qui porte « à chercher des questions vaines, négligence à

[1] *Ordonnances ecclésiastiques.* Calvin, *Opp.*, X, p. 17.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] Pascal.

« étudier les saints Livres. Scurrilité (bouffonne-
« rie) ; mensonge ; détraction (médisance) ; paroles « dissolues ; paroles injurieuses ; témérité ; mau-« vaises cautèles (ruses) ; avarice et trop grande « chicheté ; colère désordonnée ; noises, etc.[1] »

« On a souvent fait à Calvin un reproche de sa morale sévère ; mais un célèbre moraliste français, membre de l'Académie et attaché à la cour du duc de Bourgogne, a dit : « La morale douce et « relâchée *tombe* avec celui qui la prêche[2]. » Calvin pensait comme lui.

Mais il sait que les règles, les prohibitions ne sauraient suffire ; il connaît cette parole du sage d'Israël : *Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point*[3]. Aussi les *Ordonnances* disent : « Le di-« manche à midi, qu'il y ait catéchisme, c'est-à-dire « instruction des petits enfants en toutes les trois « églises. Que tous citoyens et habitants aient à « y mener ou envoyer leurs enfants ; qu'il y ait « un certain formulaire sur lequel on les instruise ; « qu'avec la doctrine qu'on leur donnera, on les « interroge de ce qui aura été dit, pour voir s'ils « auront bien entendu et retenu. Quand un enfant « sera suffisamment instruit pour se passer de ca-« téchisme, qu'il récite solennellement la somme « de ce qui y sera contenu, et ainsi fasse comme « une profession de la chrétienté en présence de « l'Église[4]. » Calvin savait et enseignait que « quand

[1] *Ordonnances*. Calvin, *Opp.*, X, p. 19, 20.
[2] La Bruyère.
[3] Proverbes de Salomon, XXII, 6.
[4] *Ordonnances*. Calvin, *Opp.*, X, p. 28.

« on présente les petits enfants au Seigneur, il les re-
« çoit humainement et avec grande douceur, et il
« ajoutait « que ce serait une chose trop cruelle de
« *forclorre* (exclure) de la grâce de Dieu ceux qui
« sont en tel âge. » Il veut que « les anciens *aient*
« *l'œil dessus*, pour s'en donner garde[1]. » Il dit ainsi dans ses *Ordonnances*, ce qu'un grand poëte a répété dans ses vers :

Ô vous, sur ces enfants, si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux[2].

Et ce n'est pas seulement des enfants qu'il s'occupe, c'est de tous les faibles. Il pense aux malades. Il craint que plusieurs ne négligent *de se consoler en Dieu par sa Parole*, et meurent sans doctrine qui leur serait alors plus salutaire que jamais, et demande que nul ne soit malade plus de trois jours sans qu'on appelle un ministre. Il pense aux *pauvres* et veut que « les diacres reçoivent et dispensent
« tant les aumônes quotidiennes que possessions,
« rentes et pensions[3]. » Il n'oublie pas les malades indigents et veut « qu'on les soigne, qu'on les
« panse ; » il demande pour l'hôpital de la ville un médecin et un chirurgien payés qui visiteront aussi les autres pauvres. Il pense aussi aux étrangers; beaucoup passaient à Genève pour fuir la persécution ; il établit un *hôpital des passants*[4]. Il demande un hôpital à part pour la peste. Mais quant à la mendicité, il la déclare contraire à la bonne police,

[1] *Ordonnances*. Calvin, *Opp.*, X, p. 28.
[2] Racine, *Athalie*.
[3] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 23.
[4] *Ibid.*, p. 24.

il veut qu'il y ait « des officiers chargés d'ôter de « la place les mendiants qui voudraient *bélistrer* « (résister) et s'ils étaient affronteurs et qu'ils se « *rebecquassent*, » il demande qu'on les mène à l'un de messieurs les syndics[1]. Et quant à la dernière classe des malheureux, aux prisonniers, il veut que chaque samedi après midi on les rassemble pour les admonester et les exhorter, et que s'il y en a qui soient aux ceps et qu'on ne veuille pas en tirer, on donne entrée à quelque ministre pour les consoler, car si l'on attend qu'on les mène à la mort, ils sont souvent préoccupés si fort d'horreur qu'ils ne peuvent rien recevoir ni entendre[2].

Pour ces fonctions et pour d'autres, un grand soin doit être apporté au choix des « quatre ordres « d'offices que le Seigneur a institués pour le gou- « vernement de son Église. »

« Nul ne doit s'ingérer en l'office de ministre « sans vocation. » Nous avons vu que l'examen porte sur la doctrine et sur les mœurs. Il ne peut y avoir aucune hésitation à cet égard; mais il y en eut dans l'esprit de Calvin quant au mode de leur élection. Il a toujours reconnu que deux ordres devaient y intervenir, les pasteurs et le peuple. Mais dans l'*Institution chrétienne* où il parle en général, il insiste pour que *la liberté et le droit commun de l'Église* (du troupeau) *ne soit en rien enfreint ou amoindri*. Il veut que « les pasteurs président sur les élections, afin de conduire le peuple *par bon conseil* et *non pour en faire et tailler ce que bon leur*

[1] Calvin, *Opp.*, X, p. 27.
[2] *Ibid.*, p. 27 et 28.

*semble*, en excluant les autres. » « Les pasteurs, ajoute-t-il, doivent présider sur l'élection, afin que le populaire n'y procède point par *légèreté*, par *brigue* ou par *tumulte*[1]. » Or Calvin dans les *Ordonnances* dépassa cette règle. Il établit « que *les* « *ministres élisent premièrement* celui qu'on devra « mettre en office; après, qu'on le présente au « Conseil, et si le Conseil l'accepte, qu'on le pro- « duise *finalement* au peuple en la prédication, afin « qu'il soit reçu par le consentement commun des « fidèles[2]. » Certes le droit de l'Église était ici *amoindri*. Calvin put se tromper dans son appréciation et croire que les hardis Genevois sauraient rejeter l'élu des deux autorités, spirituelle et temporelle; il n'en fut pas ainsi; le consentement du peuple ne fut qu'une vaine cérémonie et finalement il n'en fut plus question. Le mal venait de ce que Église et nation étaient la même chose; que la nation fournissait à l'Église un grand nombre de membres qui n'avaient ni les lumières, ni la piété nécessaires au choix de ministres capables et pieux. Quand l'Église est composée d'hommes qui professent franchement les grandes vérités de l'Évangile et y conforment leur vie, on peut s'en remettre au troupeau, ce qui n'exclut pas l'influence naturelle des pasteurs. Mais quand l'Église est un vaste mélange, que peut-être même les éléments incapables y dominent, il est nécessaire d'attribuer une plus grande part aux ministres dans l'élection;

[1] Voir pour ces citations, *Institution chrétienne*, l. IV, ch. 3, sect. 15.
[2] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 17.

mais Calvin la fit trop grande, puisqu'elle annulait celle des membres du troupeau. Que devait-il donc faire? Peut-être eût-on dû ouvrir un registre où tout membre du troupeau eût pu inscrire les noms des candidats qu'il jugeait les plus dignes. L'assemblée des pasteurs et des anciens eût eu le droit d'en retrancher ceux dont on pouvait prouver qu'ils n'avaient pas les qualités requises. Puis l'Église, qui était alors le peuple, eût fait une véritable élection par la voie du suffrage parmi les candidats dont les noms auraient été retenus. Cette méthode semble devoir garantir l'ordre et la liberté; mais l'élection dans une Église de multitude est toujours chose difficile. Les *Ordonnances* ajoutaient « que « pour introduire le ministre élu, il serait bon de « lui donner l'imposition des mains comme au « temps des apôtres; mais qu'attendu les superstitions qu'il y a eu dans les siècles passés, on s'en « abstiendra vu l'infirmité du temps[1]. » L'imposition des mains a été plus tard rétablie.

Le ministre élu devait prêter dans les mains des Syndics et Conseil, un serment, rédigé un peu plus tard, par lequel il s'engageait « à servir fidèlement « Dieu, portant purement sa Parole, usant en saine « conscience de sa doctrine pour servir à sa gloire « et à l'utilité du peuple, sans donner lieu ni à « haine, ni à faveur, ni à autre cupidité charnelle, « mettant peine que le peuple s'entretienne en « bonne paix et union, et montrant bon exemple « d'obéissance à tous les autres[2]. »

[1] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 18.
[2] *Ibid.*, p. 31, 32.

Après l'ordre des ministres, Calvin place « celui « des docteurs, » qu'il appelle aussi « l'ordre des « écoles. » *Le lecteur de théologie* doit faire en sorte que « la pureté de l'Évangile ne soit pas corrom- « pue par l'ignorance ou de mauvaises opinions[1]. » « La saine doctrine, disait-il ailleurs, doit être « soigneusement mise en dépôt entre les mains de « fidèles ministres qui soient propres à l'enseigner ; » et il établissait ainsi, d'après saint Paul (1 Tim. II, 2), la nécessité des écoles de théologie. Il ne s'en tient pas là ; il plaide la cause des lettres et des sciences. « On ne peut, dit-il, profiter dans de « telles leçons (théologiques), si premièrement on « n'est instruit aux *langues et sciences humaines.* « Puis, voulant « susciter de la semence pour le « temps à venir, » il s'occupe de l'enfance : « Il « faudra, dit-il, dresser collége pour instruire les « enfants, afin de les préparer tant au ministère, « qu'au gouvernement civil. » Il demande en con- séquence pour les jeunes gens, « un homme docte « qui ait sous sa charge des lecteurs (professeurs), « tant aux *langues*, comme en *dialectique;* et de plus « des bacheliers pour enseigner les petits enfants[2]. » Calvin, doué d'une grande justesse d'esprit, re- jetait « ces subtilités dont se font valoir les hommes « convoiteux de gloire, qui sont tellement enflées, « dit-il, qu'elles couvrent les vraies doctrines de « l'Évangile qui est simple et de petite apparence, « tandis que cette pompe éminente est reçue avec « applaudissement du monde. » Mais tout en sen-

[1] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 21.
[2] *Ibid.*, p. 21, 22.

tant l'inutilité et le danger des demi-connaissances et de ces « spéculations volages, qui rendent con-« temptible la simplicité de la vraie doctrine, aux « yeux d'un monde presque toujours mené par une « splendeur extérieure, » il faisait cas des lumières acquises, des connaissances variées sur divers sujets. Aussi dans toutes les contrées où a pénétré son influence, trouve-t-on le peuple bien instruit et la véritable science en honneur.

Après les docteurs viennent les anciens; il y en aura douze, c'est-à-dire à peu près deux anciens pour un ministre. Ce seront « des gens de bonne « vie et honnête, sans reproche et hors de tout « soupçon, surtout craignant Dieu et ayant bonne « prudence spirituelle. » Enfin viennent les diacres dont nous avons déjà signalé les fonctions [1].

L'assemblée des ministres et des anciens formait le consistoire. Les douze anciens étaient élus, non par l'Église, mais par le Conseil d'État, ou Petit Conseil. Ils n'étaient pas indifféremment pris parmi les membres de l'Église ; deux devaient appartenir au Petit Conseil, quatre au Conseil des Soixante, six au Conseil des Deux-Cents. Toutefois avant de procéder à l'élection, le Conseil appelait les ministres pour les entendre sur ce sujet, et l'élection faite, elle était présentée au Conseil des Deux-Cents qui devait l'approuver [2]. Ces anciens *commis* ou délégués par les Conseils, étaient au fond des magistrats; mais la circonstance que les ministres étaient consultés, l'influence que des pasteurs devaient avoir sur leurs

[1] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 22, 23.
[2] *Ibid.*, p. 22.

collègues laïques, enfin la nature même de leurs fonctions, en faisaient plutôt des êtres de deux genres, appartenant moitié à l'Église et moitié à l'État. Cette circonstance même donnait à ce corps une importance particulière. On l'a appelé fréquemment un tribunal; il ne l'était pas en réalité; l'exhortation, la conciliation jouaient le principal rôle dans ses actes. On a dit aussi que les choses de doctrine appartenaient aux ministres, les choses de morale aux anciens; ceci aussi n'est pas exact; les deux catégories d'hommes qui formaient le consistoire s'occupaient des deux catégories d'erreurs. On a enfin comparé ce corps à l'inquisition. Nous rejetons avec indignation cette assimilation du presbytérianisme genevois avec la terrible, ténébreuse et cruelle institution qui dépeupla des provinces, fit perdre à l'Espagne seule cinq millions de ses sujets, la remplit de superstitions et d'ignorance et l'abaissa dans l'ordre des peuples, tandis que Genève sous l'influence de ses pasteurs et de ses anciens, crût en lumières, en moralité, en prospérité, en population, en influence et en grandeur.

Les pasteurs avaient charge du culte. La prédication de la Parole en devait être l'essentiel. « L'office des pasteurs, disent les *Ordonnances*, « que « l'Écriture nomme aussi quelquefois surveillants « (*episcopos*), anciens et ministres, est *d'annoncer la « Parole de Dieu* pour endoctriner, admonester, « exhorter et reprendre[1]. » La Réformation enlevait au prêtre la magie, la puissance de transformer,

[1] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 17.

par une parole, un morceau de pain, et d'en faire le corps et le sang de Christ — Jésus-Christ tout entier homme et Dieu. Cette auréole dont la tête du prêtre avait été jusqu'alors entourée lui était ôtée; le ministre était serviteur de la Parole et c'était là sa gloire; le service de la Parole devenait le centre de toutes les fonctions du ministère. « Tou- « tes les fois que l'Évangile est prêché, disait Cal- « vin, c'est comme si Dieu venait lui-même en « personne, nous sommer solennellement, afin que « nous ne soyons plus comme gens vagants en té- « nèbres, et ne sachant où aller[1]. » Aussi les prédications étaient-elles multipliées par Calvin; il y en avait le dimanche dès le lever du jour, puis de nouveau à neuf heures et à trois heures, et dans la semaine six[2].

Toutefois, bien que Calvin repoussât la superstition de la messe avec une grande énergie, il savait que Christ ne voulait pas seulement dans son Église l'enseignement de la vérité par la Parole, mais encore l'union avec lui; il ne suffisait pas de le *savoir*, il fallait l'*avoir*. Il a insisté sur ce que Christ même communiquait à ses disciples non-seulement sa doctrine, mais encore sa vie. C'est là ce que rappelle le sacrement de la Cène, qui devient même un moyen de *communion* avec le Sauveur, en vivifiant la foi à son corps rompu pour nous, à son

[1] Calvin sur Matth. XXIV, 14.
[2] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 20, 21. (L'art. des *Ordonnances* semble dire *cinq* plutôt que *six*. — « Es jours ouvriers, oultre les deux prédications qui se font, que troys fois la sepmaine, on presche a Sainct-Pierre assavoir le lundy, mardy et vendredy devant qu'on commence aux aultres lieux. » (*Éditeur*.)

sang répandu en rémission des péchés. Aussi le voyons-nous souvent demander une communion fréquente. Il ne l'obtint pas et comprit sans doute qu'ayant affaire à une multitude souvent peu désireuse de cette union, il ne pouvait avoir des cènes trop répétées, Mais il restait toujours vrai que le Seigneur ayant promis sa présence à toute assemblée qui se réunit en son nom [1], il ne devait pas être absent du repas auquel il invitait son peuple, et donnait alors une céleste nourriture à tous ceux qui avaient la foi pour la recevoir.

Enfin, Calvin donna une place importante aux prières communes. Celles qu'il a faites lui-même et qui se trouvent dans sa liturgie sont riches non-seulement en doctrine mais en puissance spirituelle. Il voulait aussi que tout le peuple prît au culte une part active par le chant des psaumes. Tout le service était simple, mais sérieux, plein de dignité et appelant à une adoration en esprit et en vérité [2].

Les anciens avaient la fonction de *surveillants*, que le mot grec ἐπίσκοπος indique. On en élisait un dans chaque quartier de la ville, *afin d'avoir l'œil partout* [3]. « Ils se faisaient accompagner par les « dizeniers de maison en maison, dit Bonivard dans « sa *Police ecclésiastique*, demandant à tous ceux « d'un ménage raison de leur foi; après, s'ils sen- « tent qu'il y ait quelque mal en la maison, en gé- « néral ou en particulier, les admonestent à resi-

[1] « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » (Matth. XVIII, v. 20.)
[2] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 25, 26.
[3] *Ibid.*, p. 22.

« piscence. » Le consistoire « se réunit une fois la « semaine, le jeudi matin, pour voir s'il n'y a nul « désordre en l'Église, et traiter des remèdes quand « il en sera besoin. » Ceux qui dogmatisent contre la doctrine reçue et ceux qui se montrent contempteurs de l'ordre ecclésiastique seront appelés pour que l'on confère avec eux et qu'on les admoneste. S'ils se rendent obéissants on les renverra amiablement; mais s'ils persévèrent de mal en pis, après les avoir trois fois admonestés, — qu'on les sépare de l'Église [1].

Qu'on reprenne secrètement les vices secrets, et que nul n'amène son prochain devant l'Église pour quelque faute qui n'est point notoire, ni scandaleuse, sinon après l'avoir trouvé rebelle. Quant à des vices notoires et publics, l'office des anciens sera d'appeler ceux qui en sont entachés pour leur faire remontrances amiables, et si l'on voit amendement en eux, ne les plus molester. S'ils persévèrent à mal faire, qu'on les admoneste de rechef. Si à la longue, cela ne profite de rien, qu'on leur dénonce comme à des contempteurs de Dieu, qu'ils aient à s'abstenir de la Cène jusqu'à ce qu'on voie en eux changement de vie [2].

Il est vrai pourtant que les *Ordonnances* étaient sévères, et que l'on vit hommes et femmes cités devant le consistoire pour des cas qui paraissent maintenant bien légers. Aussi s'est-on élevé contre cette discipline dans le monde moderne. Mais les esprits plus éclairés rendent justice à Calvin. « Sans

[1] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 29.
[2] *Ibid.*, p. 30.

« la transformation des mœurs, la Réforme n'aurait « été à Genève qu'un changement des formes du « culte, » dit un magistrat contemporain, connu par la modération et la justesse de ses vues. « La « base nouvelle qu'il fallait pour une lutte inces- « sante aurait fait défaut. Il ne fallut pas moins que « le génie de Calvin, reconnu même par ses ad- « versaires, pour enthousiasmer, transformer un « peuple, et lui insuffler une vie nouvelle. Pour « obtenir la révolution religieuse, comme il l'en- « tendait, la soumission de tous les actes extérieurs « de la vie à une discipline sévère était nécessaire. « Mais le poids de cette discipline au seizième siè- « cle ne doit pas être jugé avec les idées du dix- « neuvième. Elle rencontrait alors le principe d'o- « béissance partout en vigueur, et était allégée « pour tous, par le sentiment qu'aucune position « sociale n'en exemptait [1]. »

Calvin savait qu'un plus puissant que lui devait établir l'ordre religieux et moral dans Genève. « Si Dieu ne besogne par son Esprit, disait-il, toute « la doctrine qu'on proposera sera comme une « chose jetée en l'air. » Il y eut alors comme une manifestation publique de cette pensée. Au mois de décembre 1542, le Conseil ordonna que sur les portes de la ville on mît des *Jésus gravés en pierre* [2], ce qui veut dire le monogramme du nom de Jésus. Les chroniques de Roset disent que le Conseil « or-

[1] *Introduction aux Extraits des Registres du Consistoire de Genève*, 1541-1814, par M. le syndic Auguste Cramer. Ces notes autographiées n'ont pas été imprimées.

[2] Registres du Conseil du 27 décembre 1542.

« donna d'engraver sur les portes des murailles « neuves qu'on édifiait le *nom de Jésus au-dessus des « armoiries*[1]. » On dit assez généralement que cet arrêté fut pris sur la demande de Calvin : ni les registres du Conseil, ni ceux du consistoire, ni Roset ne le mentionnent; cela ne veut pas dire sans doute qu'il y fut étranger, et cette inscription fut en tous cas placée par ordre du Conseil ami de Calvin. Mais ce n'était pas une chose nouvelle. Roset dit « que ce nom était gravé sur les vieilles portes de la cité *de toute ancienneté*. Il l'avait été à la demande des syndics en 1471 et la coutume paraît être plus ancienne. Ce nom gravé sur les portes de Genève un an environ après le retour de Calvin a quelque chose de significatif.

Les opinions ne sont pas d'accord sur la nature du gouvernement de l'Église de Genève au seizième siècle. Les uns l'ont appelé une *théocratie*, y voyant la domination de l'Église sur l'État. Cette opinion est la plus répandue et se trouve parmi les amis et les adversaires du réformateur. De nos jours la thèse contraire a été soutenue; il a été dit que lors de la réformation de Genève l'autorité de l'État fut entièrement substituée à celle de la puissance ecclésiastique, que le Conseil s'ingéra dès lors dans des matières qui étaient tout à fait de l'attribution de l'Église. Il allait en effet jusqu'à

[1] Roset, Chronique msc. de Genève, l. IV, ch. 61. Le nom de Jésus prenait au moyen âge un *h* (Jhesus ou Jehesus). On le figurait par les lettres I H S surmontées d'un trait abréviatif. Plus tard, ces trois lettres ont été regardées comme les initiales de la formule JESUS HOMINUM SALVATOR, *Jésus Sauveur des hommes*. (Blavignac. Armorial genevois. *Mémoires d'archéologie*, vol. VI, p. 176.)

régler l'heure et le nombre des sermons, et un ministre ne pouvait ni publier un livre, ni s'absenter quelques jours sans la permission du Conseil[1].

Ce dernier point de vue est le vrai, mais il y eut quelquefois des circonstances qui modifièrent cet état de choses; beaucoup dépendait des rapports de Calvin avec les gouvernants. S'ils n'étaient pas bons, le Conseil imposait avec rigueur son autorité; c'est ainsi que dans l'affaire de Servet, Calvin, malgré des demandes réitérées, ne put obtenir du magistrat qu'on adoucît le supplice du malheureux Espagnol. Mais quand les rapports étaient agréables, l'influence de Calvin était grande sans doute. Il n'y a pas lieu d'admettre ici une manière d'être unique et absolue. Mais si l'on considère la législation en elle-même, en faisant abstraction des circonstances que nous venons d'indiquer et de la conviction où était Calvin que, dès qu'il s'agissait des choses essentielles de la foi, il fallait obéir à Dieu et non aux hommes, alors il n'est pas inexact de dire que « Calvin marqua son organisation d'un sceau « laïque, pour ne pas dire démocratique; qu'il ne « laissa au clergé ni l'autorité exclusive, ni même « la présidence de l'Église, et que, faisant avec soin « la part du magistrat et celle du ministère, il mit « au faîte un épiscopat séculier, qu'il plaça dans les « mains de l'État[2]. »

Il est vrai que cet épiscopat fut mis aux mains de l'État, mais il n'est pas sûr que ce fut Calvin qui

[1] Roget, *L'Église et l'État*. Genève, 1867, p. 7.
[2] Cramer, *Introduction aux Extraits des Registres du Consistoire*. Genève, 1853, p. v.

l'y plaça ; ce fut l'État qui le prit. Déjà avant Calvin, et tandis que Farel et ses amis évangélisaient Genève, le Conseil avait constamment exercé cet épiscopat et il ne voulut pas s'en démettre en le cédant plus tard aux ministres. Les *Ordonnances* ne furent pas admises telles que Calvin les avait conçues. La commission dont la majorité était laïque et le Conseil lui-même y firent des corrections et des additions, nous l'avons déjà remarqué ; mais nous insistons sur ce point afin que le rôle de Calvin et celui du Conseil en cette affaire soient l'un et l'autre bien déterminés. Si le projet nomme les *anciens*, la rédaction officielle ajoute : « Autrement « nommés *commis par la seigneurie;* et ailleurs « *députés par la seigneurie au consistoire*[1] ; » ceci est grave. S'il est question de l'examen du ministre, et de la communication au peuple, la rédaction officielle ajoute : « Étant premièrement après l'exa« men fait, *présenté à la seigneurie.* » Si le projet dit : « Pour obvier à tous scandales de vie, il sera néces« saire qu'il y ait forme de correction, » la rédaction officielle ajoute : *laquelle appartiendra à la seigneurie.* Si le projet dit du maître d'école « que « nul ne soit reçu s'il n'est approuvé par les mi« nistres, » la rédaction officielle ajoute « *l'ayant « premièrement présenté à la seigneurie,* et que l'exa« men devra être fait *en présence de deux seigneurs « du Petit Conseil.* » Si le projet expose comment les anciens et les ministres doivent procéder dans leurs admonitions, le Conseil ajoute : « Nous « avons ordonné que lesdits ministres n'aient à

[1] Calvin, *Opp.*, X, p. 21, note 4.

« s'attribuer nulle juridiction, mais qu'ils doivent « seulement ouïr les parties et faire les remon- « trances susdites; et sur leur relation, nous pour- « rons aviser et faire le jugement selon l'exigence « du cas. »

Enfin l'article additionnel suivant, proposé par la commission, fut inséré dans le texte officiel à la fin des *Ordonnances*. « Et que tout cela se fasse de « telle sorte, est-il dit, que les ministres n'aient « nulle juridiction civile et n'usent que du glaive « spirituel de la Parole de Dieu; comme saint Paul « leur ordonne. Et que par ce consistoire ne soit « en rien dérogé à l'autorité de la seigneurie, ni à « la justice ordinaire, mais que la puissance civile « demeure en son entier. Et s'il y avait besoin de « faire quelque punition et de contraindre les par- « ties, que les ministres avec le consistoire, ayant « ouï les parties et fait les remontrances telles que « bon sera, aient à rapporter le tout au Conseil, « qui sur leur relation avisera d'en ordonner et « faire jugement selon le cas[1]. »

Le Conseil poussa même son zèle jusqu'à la minutie. Ce n'est pas une fois seulement, c'est chaque fois que le mot *ancien* revient, qu'il y ajoute ou y substitue celui de *commis ou député par la seigneurie*. Et quand le rapport, pour désigner le Conseil, emploie le mot de *messieurs*, la rédaction *officielle* ne manque pas de mettre à la place la *seigneurie*. Le frère aîné du roi de France permettait pourtant qu'on l'appelât *Monsieur*.

[1] *Ordonnances*, etc. Calvin, *Opp.*, X, p. 16, 17, 21, 22, 29, 30.

Si Calvin eut une grande part dans les *Ordonnances*, le Conseil eut bien aussi la sienne. Les corrections qu'il fit subir à l'œuvre de Calvin sont d'autant plus remarquables, que jamais il ne dut avoir pour lui plus d'égards. Les membres de la *seigneurie* étaient de ses amis, et le réformateur s'étant rendu à leurs instances si souvent réitérées, il était naturel qu'ils lui témoignassent de la condescendance. Ils mirent au contraire un peu de raideur dans leur manière d'agir : Calvin ayant à ce qu'il semble quelques craintes sur les changements que le Conseil pouvait avoir apportés à son projet, demanda, de concert avec ses collègues, à les voir ; mais le Conseil décida *qu'aux prédicants n'appartenait pas de les revoir* [1], et que le tout fût mis le jour même au Conseil des Deux-Cents.

D'après toutes ces données, la responsabilité de Calvin dans le gouvernement ecclésiastique de Genève ne semble pas si grande qu'on la fait, et la circonstance que les *députés* ou *commis* du Conseil avaient la majorité dans le consistoire, est certes significative. Plusieurs des changements ou additions étaient justes ; c'était le cas en particulier de l'article qui n'attribuait aux ministres que le *glaive spirituel;* Calvin dut y accéder avec joie. Mais d'autres étaient de vrais empiétements du pouvoir civil. Il est probable que le réformateur ne les vit qu'avec peine, car il voulait que l'Église eût pour loi souveraine la Parole de son divin chef. Il n'eût jamais transigé sur la doctrine ; mais voyant la

[1] Registres du Conseil du 9 novembre 1541.

grande œuvre qu'il y avait à faire dans Genève, il crut, puisque sans cela il eût dû renoncer à l'accomplir, devoir céder sur quelques points de gouvernement. Il blâma toujours « les hypocrites qui « tout en abandonnant le jugement, la miséricorde « et la foi, et même déchirant la loi, sont d'autant « plus rigoureux pour les choses qui ne sont pas « de grande importance. » *Il ne coulait pas le moucheron en engloutissant le chameau.* Les dangers de l'ingérence de l'État dans les choses de l'Église n'étaient pas reconnus dans son siècle, et les sacrifices qu'il fit étaient plus importants qu'il ne l'imaginait.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

### LA PRÉDICATION DE CALVIN.

Une grande œuvre avait été ainsi accomplie; il fallait maintenant appliquer les principes; la machine devait fonctionner, mettre en jeu les forces spirituelles, et créer un mouvement dans la direction de la lumière. Dès que Calvin avait été établi à Genève il avait repris les fonctions de son ministère. Il faisait le dimanche le service divin et de deux semaines l'une tous les jours[1]. Il consacrait chaque semaine trois heures à l'enseignement théologique; il visitait les malades, et faisait des remontrances particulières. Il recevait les étrangers; il était le jeudi au consistoire et dirigeait la délibération; il assistait le vendredi à la conférence sur l'Écriture, appelée la *congrégation*, et après que le ministre qui en était chargé ce jour-là, avait pré-

[1] « Alternis hebdomadibus totis concionabatur. » (Beza, *Vita Calvini*, p. 8.) Lettre de Calvin à Myconius. Genève, 14 mars 1542. Calvin, *Opp.*, XI, p. 377. *Ordonnances*. Édit. de 1561. Bèze-Coll., *Vie fr. de Calvin*, p. 55, 56.

senté ses considérations sur quelque passage de l'Écriture, et que les autres pasteurs avaient fait leurs remarques, Calvin ajoutait des observations qui étaient *comme une leçon*. Il voulait, comme il le dit plus tard, que chaque ministre *fût diligent à étudier et que nul ne s'anonchaillit*. La semaine où il ne prêchait pas était remplie par ses autres devoirs, et il en avait de tout genre. Il prenait en particulier un grand soin des réfugiés qui accouraient à Genève, chassés par la persécution de la France et de l'Italie[1]; il les enseignait, les exhortait. Il consolait par ses lettres « ceux qui étaient encore dans la gueule du lion, » il intercédait pour eux. Dans sa chambre d'études, il illustrait de beaux commentaires les livres saints, et réfutait les écrits des adversaires de l'Évangile.

Toutefois le principal office de Calvin était celui que dans les *Ordonnances* il avait attribué au ministre, savoir *d'annoncer la Parole de Dieu pour instruire, admonester, exhorter et reprendre*[2]. Il faut remarquer que c'est un caractère pratique qu'il donne à la prédication; il en sent si bien la nécessité qu'il l'établit dans la loi fondamentale de l'Église. Et pourtant on a dit que l'on trouvait plutôt dans ses discours « l'éloquence politique, « l'éloquence du forum, de *l'agora*[3]. » Malheureusement les meilleurs esprits ont cru cela sur parole. On lui a fait d'autres reproches; on s'est imaginé qu'il n'y avait dans ses sermons que des doctrines

[1] « Multos ex Gallia et Italia. » (Beza, *Vita Calv.*, p. 9.)
[2] *Ordonnances*, Calvin, *Opp.*, X, p. 17.
[3] Sayous, *Étude sur les écrivains de la Réformation*, I, p. 178.

obscures et stériles. Calvin certes est bien en état de se défendre et n'a nul besoin d'autrui ; ses écrits suffisent, et s'ils étaient lus comme ils le méritent, on pourrait ne pas le trouver éloquent à la mode actuelle, mais on le trouverait partout chrétien, connaissant le monde, pouvant même être populaire.

Cependant, il est impossible de ne pas faire connaître ici la prédication de Calvin. Il a été avec Luther le personnage le plus important à l'époque de la Réformation, et nul dans l'histoire n'est plus méconnu que lui. Il faut venir en aide à celui qui est attaqué, fût-ce même le plus faible qui donnât son aide au plus fort. Au reste ce n'est pas d'un plaidoyer qu'il s'agit ici ; on se contentera de poser les pièces du procès devant le lecteur.

Il y a eu deux ou trois mille sermons de Calvin. Il ne pouvait mettre des semaines à la composition d'une homélie; pendant une grande partie de l'année, il prêchait tous les jours, quelquefois deux fois le jour; il n'écrivait pas; il parlait d'abondance. Un tachygraphe recueillait ses discours pendant qu'ils étaient prononcés [1]. Ces sermons ouvraient les trésors des Écritures, les répandaient parmi les hommes et étaient pleins d'applications utiles.

Calvin choisissait d'ordinaire un livre de la Bible et prêchait sur les divines paroles qui s'y trouvent une suite de sermons. C'était en gros in-folio qu'ils se publiaient. Il en paraissait un qui contenait

[1] Le titre du volume sur le Deutéronome porte : « Recueillis fidèlement de mot à mot, selon que M. Jean Calvin les preschait publiquement. »

159 sermons sur Job; un autre qui en renfermait 200 sur le Deutéronome; un autre qui en donnait 100 sur les épîtres à Timothée et à Tite. Il y en a sur les Éphésiens, les Corinthiens, les Galates, etc., etc. Comment penser que Calvin fasse sur ces livres sacrés des harangues du *forum?* A ses yeux une grande faute du prédicateur, nous l'avons vu dans les *Ordonnances*, c'était *une façon étrange de traiter l'Écriture laquelle tourne en scandale; une curiosité à chercher des questions vaines*, etc. Tandis que l'on rencontre parmi les protestants tant de préjugés au sujet de Calvin, on a vu des catholiques lui rendre justice. L'un d'eux, écrivain qui ne lui est généralement pas favorable, a reconnu que selon ce réformateur « le premier et principal devoir du prédi-« cateur, c'est d'être toujours en accord avec la « sainte Écriture. Ce n'est que s'il annonce fidèle-« ment, consciencieusement la Parole divine, qu'il « a droit à l'obéissance et à la confiance de l'Église. « Dès qu'il ne prêche plus le pur Évangile, le droit « qu'il a de parler s'éteint[1]. » On aime à enregistrer ce jugement équitable et vrai et qui est bien d'accord avec ce que Calvin disait de lui-même, du haut de la chaire. « Il faut, disait-il, que nous « soyons écoliers de l'Écriture sainte jusques à la « fin, — même ceux, je le dis, qui sont constitués « pour annoncer la Parole. Si nous montons en « chaire, *c'est à cette condition, d'apprendre quand « nous enseignons les autres*. Je ne parle pas ici « seulement afin qu'on m'écoute; mais il faut que

[1] Kampschulte, *Joh. Calvin*, I, p. 406.

« de mon côté *je sois écolier de Dieu*, et que la pa« role qui procède de ma bouche me profite : au« trement malheur sur moi ! Les plus parfaits en « l'Écriture sont fous, s'ils ne reconnaissent qu'ils « ont besoin que Dieu soit leur maître d'école, tout « le temps de leur vie [1]. » Tout ce qui n'était pas fondé sur la Parole de Dieu était à ses yeux une futile et éphémère jactance, et celui qui ne s'appuyait pas sur l'Écriture devait être dépouillé de son titre d'honneur, *spoliandus est honoris sui titulo*. Ce n'était pas la règle prescrite aux orateurs de l'agora.

Calvin prêchait dans la cathédrale de Saint-Pierre, qui fut plus particulièrement adaptée à la prédication. Une grande foule s'y pressait pour l'entendre. Il avait pour auditeurs les anciens Genevois, mais aussi un nombre toujours plus considérable de chrétiens évangéliques réfugiés à Genève à cause de la persécution, et appartenant la plupart aux classes les plus instruites de leur nation. Parmi eux se trouvaient aussi des prêtres, des laïques catholiques venus à Genève avec le désir d'y professer les doctrines réformées, ét auxquels il était bien nécessaire d'enseigner la doctrine du salut. Mais si, au seizième siècle, on venait de fort loin pour entendre Calvin, voudra-t-on aujourd'hui sans bouger de sa place, connaître quelques-uns de ces discours qui aidaient alors à la transformation de la société, et qui étaient « recueillis de sa bouche « mot à mot selon qu'il les prêchait publiquement, »

[1] *Vingt-deux sermons de M. Jean Calvin sur le Psaume CXIX*, à Genève, par François Estienne, pour Estienne Anastase, 1562, p. 38.

est-il dit d'ordinaire dans le titre? Bien des gens les regardent comme la plus faible de ses productions. On ne daigne pas leur accorder un coup d'œil. On dit généralement que ce qui a été imprimé au seizième siècle est illisible au dix-neuvième. Les temps sont en effet changés; mais il est encore des lecteurs qui, lorsqu'ils étudient une époque, désirent voir de près les paroles de ses hommes les plus marquants; il est de notre devoir de les satisfaire.

Calvin montait en chaire. Les paroles qu'il prononçait, au lieu de ressembler à celles que l'on entendait sur les places politiques de la Grèce et de Rome, portaient plutôt l'empreinte du sermon de la montagne, adressé par Jésus-Christ à ses disciples assemblés autour de lui. Nous pouvons entrer dans l'église de Saint-Pierre, le jour qu'il nous plaira, notre jugement sera bientôt formé sur ces questions.

Calvin a un mot sur la jeunesse, qui est encore à propos de notre temps.

« *Comment*, dit-il un jour, *le jeune homme rendra-« t-il pure sa voie? En y prenant garde selon la Pa-« role.* Si nous voulons que notre vie soit pure et « simple, dit-il aussitôt, il ne faut point que « chacun se forge et se bâtisse ce que bon lui sem-« blera; mais que Dieu domine sur nous et que « nous lui obéissions, en tenant le chemin qu'il « nous déclare. Et s'il est parlé ici d'un jeune « homme, ce n'est pas que cela ne regarde aussi « les vieux; mais nous savons quels sont les bouil-« lons de jeunesse, et combien sont grandes les

« difficultés de réprimer ces affections excessives. « C'est comme si David disait : Les jeunes gens « s'égarent, même comme des bêtes qu'on ne peut « dompter, et ils ont de telles ardeurs que quand « on pense les bien tenir en bride, c'est alors qu'ils « s'échappent..... Mais s'ils avaient cet avis de se « régler selon la Parole de Dieu, il est certain que « quoique leurs passions d'ordinaire se débordent, « on verrait en eux une modestie, une façon pai- « sible et débonnaire. N'attendons pas pour nous « souvenir de Dieu, d'être venus aux ans caducs « de la vieillesse et d'être rompus et cassés quant « au corps [1]. »

Le même jour Calvin s'adresse aux amateurs des richesses, et leur enseigne le moyen de trouver le « vrai bonheur. *J'ai pris plaisir*, dit David, *dans le « chemin de tes témoignages comme si j'eusse eu toutes « les richesses du monde*. Comment faire pour goûter « ce plaisir? Il est impossible, dit Calvin, que nous « sentions la douceur contenue en la Parole de « Dieu, et que la doctrine du salut nous plaise, si « auparavant nous n'avons retranché toutes ces cu- « pidités et mauvaises affections qui dominent trop « en nous. C'est comme si l'on voulait faire venir « du blé en une terre pleine de ronces, d'épines et « de mauvaises herbes, ou faire croître du vin sur « des pierres et des rochers où il n'y aurait nulle « humidité. Car qu'est-ce que la nature des hommes? « C'est une terre tant stérile, que rien ne l'est plus; « et toutes leurs affections sont des ronces, des

[1] *Vingt-deux sermons*, etc. Second sermon, p. 26, 27.

« épines et de mauvaises herbes, qui doivent suf-
« foquer et anéantir toute la bonne semence de
« Dieu[1]. »

Un autre jour Calvin s'adresse aux amis du monde, et rappelant ces paroles de David : « *Je suis « étranger en la terre; ne cache point de moi tes com- « mandements*, » il ajoute : « Il en est qui, par ima- « gination, font ici leur nid perpétuel, qui pensent « avoir leur paradis au monde, et n'ont que faire « des commandements de Dieu, pour leur salut. « C'est assez qu'ils aient à boire et à manger, qu'ils « puissent gourmander, avoir des voluptés et des « délices; qu'on les honore et qu'ils soient en cré- « dit. Voilà tout ce qu'ils demandent, et ils ne mon- « tent pas plus haut que cette vie corruptible et « caduque. Quand un avaricieux, un impur, un « ivrogne, un ambitieux n'entendrait jamais un seul « mot de prédication ; qu'on ne lui parlerait ni de « christianisme, ni de la vie éternelle, — il ne « laisserait pas d'aller son train. Même ce leur est « un ennui, *un propos de mélancolie*, quant on leur « parle de Dieu; ils voudraient qu'on ne leur en « fît jamais ni mention, ni nouvelles. Mais quant « à David, c'est comme s'il disait : Si je n'avais re- « gard qu'à la vie présente, il vaudrait mieux que « ma mère m'eût avorté, ou que je fusse abîmé « cent fois. Et pourquoi? Parce que nous ne faisons « que passer par ce monde, et que nous marchons « vers une vie immortelle[2]. »

Plus tard il traite d'un autre caractère; il en veut

[1] *Ibid.* Second sermon, p. 41, 42.
[2] *Ibid.* Troisième sermon, p. 52, 53, 61, 62.

à ceux qui n'ont que des accès subits et passagers de dévotion et qui ne se tournent vers Dieu que par boutade. « Nous ne devons point avoir des « *bouffées*, ainsi que beaucoup en ont pour magni- « fier Dieu ; et puis, qu'on tourne la main, et les « voilà tout au rebours. Il y en aura aujourd'hui qui « feront semblant d'être fort dévots : « Oh ! le beau « sermon ! diront-ils, oh ! la belle doctrine ! » Et de- « main, quoi ? On ne laissera point à se moquer de « Dieu, à jeter quelque brocard contre sa Parole ; « ou bien si Dieu leur envoie quelque adversité, ce « sera à se dépiter contre lui ! Il est vrai que la vie « présente est sujette à beaucoup de révolutions ; « aujourd'hui nous aurons une fâcherie ; demain « nous serons à notre aise ; ensuite il nous adviendra « soudain quelque trouble, et puis nous venons « de nouveau debout. Tant y a qu'en ces change- « ments continuels, il ne faut pas que les hommes « ploient à tous vents ; mais qu'en passant par les « flots de la mer, ils se tiennent fermes en cette « justice et cette droiture qui est la Parole de « Dieu [1]. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Calvin était frappé de cet amour exclusif de soi qui se trouve dans l'homme. Il croyait, comme le dit un homme dont l'esprit ressemblait au sien à bien des égards, Pascal, que « depuis que le péché « est arrivé, l'homme a perdu le premier de ses « amours — l'amour pour Dieu — et que l'amour

[1] *Ibid.* Dix-huitième sermon, p. 368.

« pour soi-même étant resté seul dans cette grande « âme, capable d'un amour infini, cet amour propre « s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour « de Dieu a laissé, et ainsi il s'est aimé tout seul et « toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment. » Calvin réclame énergiquement l'amour pour Dieu dans l'homme. « Si un homme, dit-il, est tant dé- « licat, qu'il soit ému à se venger sitôt qu'on l'aura « blessé, et qu'il ne se mette point en peine qu'on « outrage Dieu et que sa loi soit jetée bas, ne « montre-t-il pas bien qu'il n'y a que chair en lui, « oui, qu'il est comme brutal (tenant de la brute). « C'est le commun des hommes que, si on leur fait « quelque tort, ils en seront troublés jusqu'au « bout. L'on touche à l'honneur de quelqu'un, le « voilà incontinent enflammé, et il ne demande « qu'à en faire la poursuite. Si l'on dérobe quel- « qu'un, il ne pourra apaiser sa colère. Il re- « garde à sa bourse, à ses prés, à ses posses- « sions, à ses maisons, selon qu'en ceci ou cela, « on lui aura fait quelque dommage. Mais celui « qui aura une affection bien réglée, n'aura pas « tant d'égard à son honneur, à ses biens, qu'à « la justice de Dieu quand elle est violée. Ce qui « doit nous toucher, ce sont les offenses qui se « commettent contre Dieu, et non ce qui regarde « nos personnes. Et il y en a bien peu qui s'en sou- « cient. Et s'il y en a qui diront : Il me fait mal « qu'on offense ainsi Dieu; et qui cependant se « donneront licence de faire autant ou plus de mal « que les autres ; ils montrent bien qu'ils ne sont « qu'hypocrites; ils persécutent les hommes plutôt

« qu'ils ne haïssent les vices, et montrent bien « qu'il n'y a là que fiction [1]. »

Calvin traite d'autres matières, où il se montre plein de grâce et de simplicité. Entouré comme il le fut d'ennemis violents, il éprouvait une vive sympathie pour David quand dans ses psaumes il laisse échapper ce cri d'angoisse : « *Seigneur, combien sont multipliés mes adversaires!* » Calvin savait aussi ce que c'était que la haine d'ennemis acharnés.

Il trace de l'épouvante un tableau touchant; c'est une gracieuse parabole. « *J'ai été égaré comme la brebis perdue; retire ton serviteur!* David, dit-il, « était d'autant effarouché de ses ennemis, qu'il « avait des persécutions si dures et si grandes. Il « était là comme un pauvre agneau chassé, qui, « quand il voit un loup, s'enfuit aux montagnes, « pour s'y cacher. Voilà un pauvre agneau échappé « de la gueule du loup, et tellement épouvanté, « que s'il trouve un puits, il s'y jettera aussitôt plu- « tôt que de poursuivre son chemin, car il ne sait « que faire ni devenir. C'est-à-dire que David, étant « effrayé, s'écrie : Seigneur, *retire ton serviteur!* « signifiant ainsi qu'il s'appuie entièrement sur la « sauvegarde de Dieu. Et voilà comment il nous « faut faire [2]. »

Ces fragments sont tirés de sermons sur l'Ancien Testament; il convient d'entendre Calvin aussi sur le Nouveau. On pense qu'il mit en avant des doc-

[1] *Ibid.* Vingtième sermon, p. 405, 406.
[2] *Ibid.* Vingt-deuxième sermon, p. 452, 453.

trines sombres, qui excluent l'homme du salut au lieu de l'y amener, et qu'il ne s'occupe que de prédestination. Cette opinion est à la fois trop répandue et trop fausse, pour qu'il soit possible à l'historien de ne pas rétablir ici la vérité. Entendons-le sur la première épître à Timothée, chap. II, versets 3, 4 et 5. Calvin déclare que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.

« L'Évangile est proposé à tous, dit-il, ce qui « est le moyen de nous attirer au salut. Cela néan-« moins profite-t-il à tous? Nenni, comme nous le « voyons à l'œil. Quand nous aurons eu *les oreilles* « *battues* de la vérité de Dieu, si nous y sommes « rebelles, c'est pour notre plus grande condam-« nation. Il faut donc que Dieu passe plus outre, « pour nous amener à salut, et que non-seulement « il ordonne et envoie des hommes qui nous en-« seignent fidèlement, mais qu'il soit Lui le maître « dans nos cœurs, *qu'il nous touche au vif, et nous* « *attire à soi*. Alors, comme notre infirmité le re-« quiert, il bégaye en sa Parole, tout ainsi qu'une « nourrice fait avec de petits enfants. Si Dieu par-« lait selon sa majesté, son langage serait trop haut « et trop difficile; nous serions confus et tous nos « sens seraient éblouis; car si nos yeux ne peuvent « supporter l'éclat du soleil, sera-t-il possible à « notre esprit, je vous prie, de comprendre la ma-« jesté divine? Nous disons ce que chacun voit : « *Dieu veut que nous soyons tous sauvés*, quand il or-« donne que son Évangile soit prêché. La porte du « paradis nous est ouverte; quand nous sommes « ainsi conviés, et quand il nous exhorte à la re-

« pentance, il est prêt à nous recevoir lorsque nous « viendrons à Lui. »

Calvin va plus loin et reprend ceux qui par leur négligence assignent des bornes à l'empire de Dieu.

« Ce n'est point seulement en Judée et en un « anglet (coin) de pays que la grâce de Dieu est « espandue, dit-il, mais par toute la terre, çà et là; « Dieu veut que cette grâce soit connue de tout le « monde. Il faut donc qu'autant qu'il est en nous, « nous procurions le salut de ceux qui sont au-« jourd'hui étrangers à la foi et que nous tâchions « de les amener à la bonté de Dieu. Pourquoi? « Parce que Jésus-Christ n'est pas Sauveur de trois « ou quatre, mais se *présente à tous*. Au temps où il « nous a attirés à soi, n'étions-nous pas ses enne-« mis? Pourquoi sommes-nous maintenant ses en-« fants? C'est parce qu'il nous a recueillis à soi. « Or, n'est-il pas aussi bien le Sauveur de tout le « monde? Jésus-Christ n'est pas venu pour être « médiateur entre deux ou trois hommes, mais « *entre Dieu et les hommes;* — pas pour réconcilier « un petit nombre de gens à Dieu, mais pour « étendre sa grâce sur tout le monde. Puisque « Jésus nous convie tous à soi, puisqu'il est prêt « à nous donner accès amiable à son Père, ne « faut-il pas que nous tendions la main à ceux qui « ne savent ce que c'est que cette union, afin de « les faire approcher? Dieu, en la personne de « Jésus-Christ, a comme les bras tendus pour re-« cevoir à soi ceux qui semblaient en être séparés. « Il ne faut pas qu'il tienne à nous qu'ils ne re-« viennent pas au troupeau. Ceux qui ne tiennent

« compte d'amener leur prochain au chemin du « salut, diminuent la puissance de l'empire de « Dieu, autant qu'il est en eux, et lui veulent as- « signer des bornes, afin qu'il ne domine point sur « tout le monde. Ils obscurcissent la vertu de la « mort et de la passion de Jésus-Christ, et ils « amoindrissent la dignité qui lui a été donnée de « Dieu son Père, savoir qu'*aujourd'hui à cause de « lui la porte des cieux est ouverte*, et que Dieu nous « sera propice, quand nous viendrons le chercher. »

Mais, se demande Calvin, comment amener une âme à Dieu et comment y venir nous-mêmes?

« Nous ne sommes que des vers de terre, et il « nous faut sortir du monde et passer par-dessus les « cieux. Cela est donc impossible, à moins que Jé- « sus-Christ se présente, qu'il nous tende la main « et nous promette de nous faire avoir accès au « trône de Dieu, qui de soi nous devait être épou- « vantable et terrible, mais maintenant nous est « gracieux en la personne de notre Seigneur. Si en « venant devant Dieu, nous ne contemplons que sa « haute et incompréhensible Majesté, il faut qu'un « chacun recule, et même que nous désirions que « les montagnes nous couvrent et nous accablent. « Mais quand notre Seigneur Jésus vient au-devant « et se constitue notre médiateur, alors il n'y a rien « qui nous épouvante, nous pouvons venir la tête « levée, invoquer Dieu comme notre père, en sorte « que nous pourrons venir privément à lui, et lui « déployer toutes nos angoisses afin d'en être sou- « lagés. Mais il faut donner un tel lustre à Jésus- « Christ, que les anges et les autres dignités soient

« remises en leur rang, et que Jésus-Christ appa-
« raisse par-dessus et ait toute prééminence. Il faut
« que cette dignité lui soit toujours réservée, sa-
« voir qu'il a espandu son sang pour nous, et qu'il
« nous a réconciliés avec Dieu, le payant de toutes
« nos dettes. De tout temps le monde s'est abusé
« à de menus fatras pour apaiser Dieu, comme si
« l'on voulait apaiser la colère d'un petit enfant,
« avec quelques hochets. Il faut que Christ se
« mette, avec le prix de sa mort et passion, pour
« nous appointer avec Dieu son Père, en sorte que
« par ce moyen nos péchés ne viennent point en
« compte. Nous ne pouvions acquérir grâce devant
« Dieu par quelques cérémonies ou quelque fanfare;
« mais *Christ s'est donné soi-même en rançon pour*
« *tous*. Nous avons le sang de Jésus-Christ et le
« sacrifice qu'il a offert pour nous de son corps et
« de son âme. Voilà où gît notre confiance; et nous
« sommes absous par ce moyen [1]. »

Voilà donc ce que dit Calvin : « *La porte du pa-*
« *radis nous est ouverte; le Seigneur est tout prêt à*
« *nous recevoir.* » Quoi! dira-t-on, abandonne-t-il
la doctrine de l'élection de Dieu, et de la nécessité
de l'action de l'Esprit-Saint pour la régénération de
l'homme? Non certes. Calvin croit dans sa pléni-
tude le Sauveur quand il dit : « Ce n'est pas vous
« qui m'avez choisi; *c'est moi qui vous ai choisis.* »
Des hommes qui, sans être chrétiens, étaient doués
d'une grande intelligence, ont reconnu qu'il y a
une élection de Dieu, non-seulement dans la grâce,

[1] *Sermons de J. Calvin sur les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, 1561, p. 67 et suivantes.

mais dans la création. Un d'eux a dit : « La vie des « enfants, si divers entre eux, même quand ils « sortent d'un même sang, et qu'ils suivent une « éducation pareille, est bien propre à confirmer « les Augustiniens dans leur doctrine. Il ne manque « pas d'esprits qui sont scandalisés toutes les fois « qu'ils trouvent exposée sans déguisement la doc« trine de la grâce. Ces mêmes esprits ont-ils ja« mais réfléchi à cette étrange fatalité qui nous « marque d'un signe distinct et profond dès la nais« sance et dès l'enfance? Si ces esprits sont reli« gieux, à quelle doctrine recourront-ils (pour l'ex« pliquer), qui ne rentre dans celle de la grâce[1]? »

Calvin a dit aux chrétiens, d'après l'Écriture, que c'est Dieu qui les cherche et les sauve, et que cette bonne volonté de Dieu doit les réjouir, *les délivrer de craintes au milieu de tant de périls, les rendre invincibles au milieu de tant d'embûches et d'assauts mortels.* Mais il fait deux parts. Il y a les choses cachées de Dieu, qui sont un mystère, et dont il dit : « Ceux qui entrent au conseil éternel « de Dieu, *se fourrent en un abîme mortel.* » Et puis il y a les choses connues, qui se voient en l'homme, qui sont claires. « Contemplons la cause de la con« damnation de l'homme en sa nature corrompue « où elle est évidente, plutôt que de la chercher « en la prédestination de Dieu où elle est cachée « et *entièrement incompréhensible*[2]. » Il s'irrite même contre ceux qui veulent savoir « des choses qu'il « n'est ni licite, ni possible de savoir (la prédesti-

[1] Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, p. 403.
[2] *Institution chrétienne*, l. III, ch. 23, § 8.

« nation). *L'ignorance*, dit-il, en est docte (judi-
« cieuse), mais *l'appétit de les savoir est une espèce
« de rage*[1]. » Chose étrange, ce que Calvin indigné appellé *une rage*, voilà ce qu'on a nommé plus tard *le calvinisme*. Le réformateur repousse cet appétit comme un furieux délire et c'est de ce délire qu'on l'accuse. Il y a dans Calvin un théologien, quelquefois même un philosophe, quoiqu'il y ait avant tout un chrétien. Il veut que l'on présente aux hommes tout ce qui peut leur être salutaire. « Mais quant à
« cette dispute de la prédestination, dit-il, elle est
« par la curiosité des hommes rendue perplexe et
« même périlleuse. Ils entrent au sanctuaire de la
« sagesse divine, auquel si quelqu'un se fourre en
« trop grande hardiesse, il entrera en un labyrinthe
« où il ne trouvera nulle issue, et où il ne peut faire
« autre chose que se précipiter en ruine[2]. » Nous ne sommes pas sûr que Calvin ne se soit pas laissé entraîner à faire un pas de trop dans le labyrinthe. Mais nous avons vu la conviction profonde avec laquelle il déclare que *la porte des cieux est ouverte*, que *Dieu veut que sa grâce soit connue de tout le monde*. Cela suffit.

Toutefois Calvin ne se cachait pas que le ministre de la Parole de Dieu devait s'attendre à beaucoup de contradictions et de luttes. Aussi dans son sermon sur le devoir du prédicateur, est-il dit au ministre : « Il faut que tu te prépares, avant, la
« main, afin de n'être vaincu par nuls assauts. Il
« ne faut point que tu recules, que tu placques là

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*, ch. 21, § 1, 2.

« tout, mais que tu sois averti dès maintenant « qu'il faudra que tu batailles[1]. »

Tel était Calvin comme prédicateur. Il montre les plaies du cœur de l'homme, mais il publie encore plus haut l'amour et la puissance de celui qui le guérit. Il lui fait sentir qu'il est sans force, mais il souffle dans son âme la force de Dieu. Il abaisse, mais il élève; et s'il humilie, il est encore plus zélé à faire courir droit au but, à demander qu'on ne s'égare pas dans la traverse, mais qu'on se « dé-« pêtre de toutes distractions. » Marche! marche! crie-t-il aux traînards, et il leur en montre le moyen.

Calvin sans doute n'a pas eu un esprit étroit, et tout en étant avant tout un membre du royaume de Dieu, il n'a pas cru devoir rester étranger à ce qui concerne les peuples et les rois. Il n'a jamais oublié ses coreligionnaires persécutés; et si pour les délivrer il a fallu s'adresser aux puissants, aux princes, il l'a fait. L'accusera-t-on d'avoir ainsi pris un rôle politique? S'il avait oublié ses compatriotes jetés dans les prisons, attachés sur les galères, ne serait-ce pas là une grande tache dans une si belle vie? Mais Calvin, parvenu sur le rocher où la tempête ne pouvait l'atteindre, n'a pas cessé de fixer ses regards sur ses frères battus par l'orage et près d'être engloutis dans l'abîme. Il a prié; il a crié; il a demandé aux puissants d'arrêter l'épée dégainée contre les justes; il a pu même en des circonstances pressantes inviter à la prière et à l'hu-

[1] *Calvin d'après Calvin,* publié par l'Alliance évangélique de Genève, pour le troisième jubilé du 27 mai 1564, p. 28.

miliation du haut de la chaire, rappeler les martyrs des temps passés, dire que les persécuteurs auront un compte à rendre, montrer dans la foi au Dieu vivant une forteresse imprenable, inviter ceux qui, venus de loin, se sont réfugiés à Genève, à se gouverner saintement, conjurer tous les chrétiens et surtout les faibles à ne point faire de concessions coupables, mais à demeurer fermes dans la pureté de la foi. Qu'y a-t-il dans tout cela qui soit incompatible avec le ministère évangélique, qu'y a-t-il dans tout cela qui n'y soit même obligatoire et qui ne dût être approuvé de Dieu? Non, Calvin n'a été ni un Dracon, ni un Lycurgue; ni un orateur politique, ni un homme d'État. Sa chaire n'a pas été la tribune aux harangues; son œuvre n'a pas été celle d'un chef secret du protestantisme. Il a été avant tout un évangéliste, un ministre du Dieu vivant. Loin de s'adresser au peuple, à l'espèce, il saisit l'individu, et il lui fait sentir l'aiguillon plus vivement que ne l'ont fait les prédicateurs modernes dans leurs vagues discours.

# CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

## L'ACTIVITÉ DE CALVIN.

(Février 1542.)

A la parole Calvin joignait l'action. S'il agissait au dehors, on comprend qu'il le fit au milieu de son troupeau. Il fut prédicateur et pasteur, quoiqu'il soit surtout connu comme docteur et réformateur.

Sans Calvin, sans les institutions dont il fut le promoteur, jamais la réformation évangélique, religieuse et morale n'eût été accomplie dans Genève. On peut même ajouter que l'indépendance nationale et les libertés politiques n'eussent pu être conservées dans cette ville. L'ancienne population genevoise eût été incapable de le faire. Certes il y avait eu des hommes, dans ce petit peuple, qui avaient déployé une grande énergie pour repousser les desseins ambitieux des ducs de Savoie, pour enlever aux évêques les priviléges temporels qu'ils avaient usurpés, pour restaurer les libertés civiles, et unir Genève aux cantons suisses. Tous ces actes étaient nécessaires à la Réformation, à qui il fallait un

peuple libre. Nous avons raconté leurs hauts faits; et l'on nous a même reproché — injustement, croyons-nous — de l'avoir fait trop au long. Mais au moment où Calvin parut dans la cité des premiers huguenots, la moralité était loin d'y être irréprochable; la religion à peine détachée des formes et des erreurs de Rome n'était chez la plupart ni personnelle, ni évangélique, intime, pure, vivante et agissante, et la civilisation même n'y était pas fort élevée au-dessus de ce qu'elle était dans d'autres pays. Les héros de l'indépendance avaient eux-mêmes besoin d'être éclairés par la lumière, transformés par le feu de l'Évangile. Leur éducation première était défectueuse, il fallait la refaire; leurs rapports avec tout ce qui les entourait exerçaient sur eux une influence qui devait être contre-balancée. Le grand bienfait de la Réformation avait été, à leurs yeux, de les délivrer des prétentions des prêtres et des princes; il fallait qu'ils apprissent à voir dans l'Évangile une nouvelle d'un ordre supérieur, un affranchissement spirituel, qui les délivrerait du péché et leur donnerait la liberté des enfants de Dieu. Ils s'étaient servis de la Réforme comme d'un moyen politique; ils devaient maintenant apprendre à y recourir comme à un moyen religieux, moral, divin, qui les rendrait citoyens d'une autre et plus glorieuse cité. Beaucoup le firent. Le retour de Calvin n'était pas uniquement l'affaire d'un parti. Il y avait, soit dans les hommes les plus notables, soit dans le peuple en général, une conviction profonde que Calvin était l'homme nécessaire; la population genevoise

était donc disposée à accepter les institutions qu'il lui présentait. Mais il y avait pourtant des mécontentements secrets, qui devaient éclater un jour et devenir pour Calvin et pour le consistoire l'occasion de luttes fréquentes et obstinées.

Ce n'était pas Calvin qui présidait le consistoire, c'était un syndic. Le réformateur savait rester à sa place et rendait tout honneur au magistrat laïque. Toutefois s'il n'était pas le président de ce corps, on peut bien dire qu'il en était l'âme[1]. Ce corps se réunit aussitôt après sa fondation; le registre de ses séances ne commença que le jeudi 16 février 1542; mais il y avait déjà eu alors neuf réunions du consistoire.

Calvin n'était pas un théocrate, comme on l'a dit, à moins qu'on ne prenne ce mot dans le sens le plus spirituel. Un souffle de vie éternelle l'animait; il était plein d'amour pour les âmes; homme pratique dans le sens le plus beau du mot. On retrouvait en lui beaucoup des qualités qui se trouvaient dans saint Paul. Tandis qu'il établissait comme lui avec puissance la grande doctrine de la grâce, il s'intéressait à la commodité de la vie de ceux auxquels s'adressait son ministère et s'occupait quelquefois des plus humbles détails. Il s'entendait même aux choses qui ne semblent pas de son ressort. Il cherche par exemple une maison pour son ami de Falais, et lui en offre une ayant « jardin, « cour spacieuse, belle vue[2]. » Mais c'est surtout dans le consistoire qu'on le voyait porter le même

[1] Cramer, *Extrait* (autographié) *des registres du Consistoire.*
[2] *Lettres françaises*, I, p. 188.

intérêt aux petites choses qu'aux grandes. Les conversations, les vêtements, la nourriture, tout l'intéressait. Il protégeait les femmes contre les mauvais traitements de leurs maris; il apprenait aux parents et aux enfants, aux maîtres et aux serviteurs leurs devoirs mutuels, veillait à ce que les malades fussent entourés de tous les soins nécessaires. Dès la première séance du consistoire (16 février 1542), de Pernot, du pays de Gex, qui a un peu l'air de ces flâneurs qui sont de toutes les parties, raconte au vénérable corps qu'il a été au mont Salève, avec Claudine de Bouloz et compagnie. Les Genevois avaient déjà alors le goût des courses de plaisir sur cette montagne. Celle-ci était peut-être pour de Pernot une de ces parties fines où l'on met quelque mystère. Il se promenait avec la jeune Genevoise; ils causaient, ils riaient en descendant la montagne, et comme dit Racine,

> Ils suivaient du plaisir la pente trop aisée.

Or dans cette gaieté et ces paroles folâtres, il y eut entre eux quelques propos d'union, disait Pernot au consistoire. De plus, ajoutait-il, arrivés à Collonges-sous-Salève, Claudine avait bu avec lui « en nom de « mariage, comme avait été vu par bons témoins. » Mais Claudine niait tout. Elle a bu, oui, mais n'a consenti à rien autre, disait-elle, car ce n'était de l'aveu de ses parents et de sa mère. Ainsi donc, contestation sur une promesse faite à la montagne et à l'auberge, voilà une des questions auxquelles le grave Calvin devait appliquer son esprit. Il y en avait de plus importantes. Querelles domestiques,

rixes, duels, jeux de hasard, désordres de mœurs surtout, revenaient fréquemment devant le consistoire, mais elles diminuèrent peu à peu [1].

Le consistoire avait aussi beaucoup à faire avec le catholicisme romain, qui était trop ancien dans la ville épiscopale pour en être banni d'un seul coup. Or l'hostilité contre Rome était alors générale; elle était chez les ministres et leurs amis, à cause de leur attachement aux saintes Écritures, qui condamnaient le système de la papauté; elle était chez les autres citoyens à cause de la conviction où ils étaient que le protestantisme pouvait seul maintenir leur indépendance; elle était chez les réfugiés français qui, échappés aux prisons et à la mort auxquelles leurs frères étaient encore exposés, sentaient leurs cœurs bouillir d'indignation à la vue du catholicisme romain auteur de ces odieuses persécutions. Aussi, bien des personnes étaient-elles citées devant le consistoire, comme suspectes de ce mal-là. Ces catholiques n'étaient pas très-courageux; ils se trouvaient dans leur Église sous le régime de la crainte, et une âme menée par la crainte est toujours plus faible. Le 30 mars 1542, la dame Jeanne Peterman parut devant le consistoire. Ne voulant pas renier sa foi, elle s'efforçait pourtant de la confesser le moins possible, et même recourait à la ruse pour ne pas avouer ce qu'elle croyait; elle embrouillait ses brins de fil, et cherchait à y embrouiller ces messieurs. Ils voulaient éclairer la cause et elle voulait

[1] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.*

l'obscurcir. « Vous n'avez pas reçu la sainte cène, « lui dit-on, et vous allez aux messes; quelle est « votre foi? — Je crois en Dieu, dit-elle, et veux « vivre en Dieu et sainte Église. Je dis mon *Pater* « en langue romayne et crois ainsi que l'Église « croit. — Qu'entendez-vous par là? — Que je ne « crois si n'est que ainsi que l'Église croit. — N'y « a-t-il point d'Église en cette ville? — Je n'en « sais rien. — N'y administre-t-on pas les sacre-« ments de notre Seigneur? — Je crois en la sainte « cène, ainsi que Dieu a dit : *Voici mon corps.* — « Pourquoi ne vous contentez-vous pas de la cène « administrée en cette ville et allez-vous autre « part? — Je vais où il me semble bon. Notre « Seigneur ne viendra pas ici tout vêtu; mais où « est sa parole, son corps y est. Il a dit qu'il vien-« drait des loups ravissants. » Calvin lui ayant fait une admonition selon la Parole de Dieu, elle dit que le dimanche passé un homme allemand, bien honnête, lui ayant demandé comment elle prie, elle avait répondu : « On ne voit pas ici « qu'on dise à la Vierge Marie : Priez pour nous. » Elle n'ajouta pas alors qu'elle l'invoquait. Et comme elle disait souvent : « Je crois en Dieu, » ce que les déistes mêmes eussent pu dire, on lui demanda : « Quelle est donc votre foi en-« vers Dieu? — Les seigneurs prédicants doivent « mieux savoir que moi, qu'est-ce que de Dieu? « répondit-elle. Je ne suis pas clergesse (sa-« vante) comme vous. Il n'est d'autre Dieu pour « moi que Dieu. » On la serra de plus près. « En quelle sorte prendrez-vous la sainte cène?

« — Je ne veux être ici ni idolâtre ni hypo-
« crite. La Vierge Marie est mon advocate; la
« Vierge Marie est amie de Dieu, fille et mère
« de Jésus-Christ. Je ne sais pas que c'est de
« l'Église; » ce qui veut dire sans doute qu'elle ne voulait pas entrer dans les controverses sur ce sujet. « Je ne sais pas la foi des autres, ajouta-
« t-elle, si elle est bonne. *Notre Dame est femme*
« *bénigne, et je veux vivre en la foi de la sainte*
« *Église.* » Ainsi la *Vierge* et l'*Église*, la pauvre femme n'allait guère plus loin; c'était déjà bien loin. Il paraît que c'était le syndic-président plutôt que Calvin qui l'avait pressée, car elle finit en disant : « Le seigneur syndic est hérétique, et
« je ne veux pas en être. » — Les pasteurs lui dirent : « Il n'y a qu'un médiateur, Jésus-Christ;
« des saints et des saintes..., qu'on fasse comme
« on veut. » Le consistoire demanda qu'on la corrigeât d'une manière *évangélique*, afin qu'elle n'allât pas, autre part, idolâtrer; « qu'on lui fasse
« remontrance et qu'elle aille tous les jours au
« sermon. » Ayant reparu le jeudi suivant, elle parla avec plus de décision : « Je ne puis rece-
« voir la cène, dit-elle. Je l'ai prise et la pren-
« drai au dehors, jusqu'à ce que le Seigneur me
« touche le cœur. » Là-dessus elle fut déclarée *être hors de l'Église.* « De mon temps, dit-elle, on
« a déchassé les Juifs de cette ville, et il vien-
« dra un temps où les Juifs seront par toute la
« ville. » Si la prédiction ne s'est pas accomplie pour les Juifs, ceux qui suivent la croyance de cette femme y sont maintenant assez nombreux,

et peut-être est-ce là, au fond, ce qu'elle voulait dire [1].

Des causes du genre de celle que nous venons d'indiquer, et d'autres telles que le luxe dans les vêtements, des chants licencieux ou irréligieux, les querelles, les inconvenances pendant le culte, l'usure, la fréquentation des tavernes et des maisons de jeu [2], l'ivrognerie, la débauche, et autres délits semblables viennent fréquemment devant le consistoire; il n'y est pas question, ou seulement indirectement des événements politiques et même de ce qui regarde la répression du parti libertin, parce qu'elle s'effectua par des voies juridiques et que le consistoire n'était pas appelé à connaître de telles matières. Il n'y a pas un mot sur le procès de Servet en 1543; le consistoire n'eut rien à faire avec cette cause. La seule allusion qu'on y trouve ne se rencontre qu'un mois après cet acte odieux, le 23 novembre 1543, où une femme accusée de fréquenter certaine maison, répond qu'elle n'y a été que deux fois, le lendemain de la cène « et le jour qu'on brusla *l'érétique.* » Le nom de Servet n'est pas même mentionné. Il y a peut-être ici un mot à l'adresse de ceux qui regardent Calvin comme le principal coupable dans la mort du malheureux Servet. Certes, il fut coupable, et tout son siècle avec lui [3].

[1] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.*

[2] Bonivard eut à comparaître devant le consistoire pour avoir un soir, au logis de Jean Hugonier, en attendant le souper, joué aux dés un quarteron de vin contre Clément Marot. (Roget. *Peuple de Genève*, II, p. 29.)

[3] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.*

Si le consistoire procédait avec sévérité contre l'immoralité et la dissipation, son activité « n'était pas moindre dans un sens bienveillant et favorable aux libertés publiques[1]. » Il n'oublie pas qu'il doit protéger les petits qu'on opprime et tous ceux qui se trouvent dans quelque infortune. Calvin rappelle la parole de Jésus-Christ sur ceux des siens qui sont abaissés et dit : « Si leur petitesse donne « occasion au monde de leur courir dessus, il faut « qu'ils sachent que Dieu ne les méprise pas. Ce « serait une chose par trop absurde qu'un homme « mortel ne fît compte de ceux que Dieu tient en « si grande estime[2]. » Le consistoire intervient auprès du Conseil pour des réformes qui sont dans l'intérêt du peuple. Il demande l'abaissement du prix du blé, l'amélioration du régime des prisons, l'adoucissement de la contrainte par corps. Il censure les pères qui sont trop rigides envers leurs enfants, les créanciers qui sont trop durs envers leurs débiteurs; il est sévère contre ceux qui pratiquent le monopole et contre les accapareurs de denrées. Il exhorte à user de modération dans les citations faites devant le consistoire et veut que l'on se borne aux cas scandaleux. On a entendu en divers temps des hommes, même de la classe la plus humble, élever la voix contre Calvin et son consistoire, sans se douter qu'ils insultaient leurs amis et leurs bienfaiteurs. La répression même de l'ivrognerie, de l'immoralité, des maisons de jeu, des querelles et autres maux sembla-

[1] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.*
[2] Calvin sur Matth., XVIII, 6, 10,

bles n'était-elle pas un bienfait, le plus grand bienfait pour le peuple? « Sans doute on ne doit « s'attendre ni à une impartialité absolue, ni à « beaucoup de débonnaireté, vis-à-vis de la résis- « tance qu'on opposait au consistoire, » a dit un homme qui a exposé de la manière la plus exacte et la plus impartiale l'action de ce corps; « néanmoins les faits parlent, et *tous pour donner droit « aux réformateurs* [1]. »

La réalisation du plan formé par Calvin, la restauration morale et religieuse de Genève, demandait de sa part de grands efforts, et l'exposait à beaucoup de résistances, d'affronts, de paroles méprisantes qui lui étaient jetées en face; il les subissait sans en garder de ressentiment. Cet homme dont le nom se répandait dans toute la chrétienté, ce chef qui tenait tête à Rome, ce grand docteur dont les rois recevaient les lettres avec respect, se laisse appeler par une poissarde, en présence de tous ses collègues, « pilier de cabaret, » avec une admirable patience. Les injures contre la personne des pasteurs étaient traitées par le consistoire avec plus d'indulgence que l'opposition à la doctrine évangélique, l'invocation du diable ou celle de la Vierge et des saints. Calvin croyant que l'apparence extérieure a de la valeur « dans la police du « monde, mais qu'elle ne doit point être considé- « rée au royaume spirituel du Christ, » tenait la balance égale entre l'ouvrier et le membre des familles les plus honorées. Les fils de celles-ci furent

[1] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.*

plus d'une fois réprimandés et punis, même si leur père était favorable à la Réforme ; et il en résulta souvent quelque trouble, bien que les pères demeurassent fidèles à l'ordre établi. Calvin restait calme au milieu de ces agitations. Il écrit à Myconius : « Il était en mon pouvoir de triompher de mes en- « nemis lors de mon arrivée, et de donner à « pleines voiles dans le parti qui a fait le mal ; « mais je m'en suis abstenu. J'ai même évité « tout reproche avec le plus grand soin, de peur « qu'en prononçant un mot, même bien innocent, « je n'eusse l'air de vouloir persécuter tels ou « tels[1]. »

Les connaissances acquises par son premier séjour à Genève, les réflexions qu'il avait faites pendant les trois années de son exil avaient été salutaires au réformateur ; sa sagesse et sa douceur avaient été mûries par l'épreuve.

Calvin et Viret s'étaient promis de faire tous leurs efforts pour procurer la paix ; « car, disait le pre- « mier, il ne faut pas seulement se garder des dé- » bats, mais mettre soigneusement sa peine à apai- « ser les dissensions entre les autres, ôtant toute « occasion de haine et de rancune. » Il connaissait très-bien l'état des esprits dans Genève et même les sentiments de ses collègues[2]. « Il en est, « écrivait-il à Myconius, qui ne sont pas de mes « amis et d'autres qui me sont ouvertement hos-

[1] Calvin à Myconius, du 14 mars 1542. « Poteram quum veni magno plausu exagitare hostes nostros, et plenis velis invehi in totam illam nationem, quæ nos læserat. » (*Opp.*, XI, p. 378.)

[2] Jac. Bernard, H. de la Mare, Aimé Champereau. Calvin, *Opp.*, XI, p. 364.

« tiles; mais je mets tous mes soins à ce que l'es-« prit de dispute ne se glisse pas au milieu de « nous. Nous avons dans la ville une semence de « discorde intestine, mais par notre patience et « notre douceur[1] nous nous efforçons d'empêcher « que l'Église n'en souffre. Tous connaissent, par « l'expérience qu'ils en ont faite, les sentiments « humains et aimables de Viret[2]; je ne suis pas plus « rigide que lui, au moins à cet égard, vous le « croirez peut-être à peine, et c'est pourtant la vé-« rité. J'estime tant la paix commune et une union « cordiale, que je fais un effort sur moi-même, en « sorte que ceux mêmes qui nous sont opposés « sont obligés de m'accorder cette louange. Cela « est tellement connu que de jour en jour ceux qui « étaient auparavant mes ennemis déclarés, devien-« nent mes amis. J'en concilie d'autres par ma cour-« toisie et réussis en quelque mesure, quoique pas « en toutes les occasions. »

Les adversaires que Calvin a eus de son temps ne furent pas seuls à lui rendre justice ; ceux même qu'il a eus dans des temps postérieurs l'ont fait. « Cette conduite douce et conciliante de Calvin, « après son retour, a dit l'un d'eux, est l'une des « plus belles pages de son histoire. » Il faut apprécier ce témoignage ; mais est-il équitable d'ajouter que ce serait plus méritoire, si Calvin en avait eu moins le sentiment, que ce qu'il écrit à ce sujet à ses amis laisse souvent au lecteur une im-

[1] «Nostra mansuetudine et patientia efficimus... » (*Opp.*, X, p. 378.)
[2] « ..... Quam placido humanoque ingenio sit Viretus. » (*Ibid.*, p. 378.

pression désagréable[1]. Il faut d'abord remarquer qu'en s'attribuant patience et douceur, Calvin ne parle pas de lui exclusivement : il dit *nous*, ce qui comprend au moins Viret[2]; puis, qu'il devait rendre un compte exact de l'état des choses à des amis qui avaient tout fait pour le ramener à Genève; enfin que si on le condamne pour cette communication il faudrait condamner aussi (ce que personne ne fera) des chrétiens plus parfaits que lui, saint Paul, par exemple, qui disait : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. »

A la douceur, Calvin joignait la force. Il comprenait les difficultés de l'œuvre et s'y était mis avec un grand sérieux et un zèle infatigable. Il fallait faire marcher le char qu'il avait pris tant de peine à construire, apprendre à chacun son devoir, restaurer le culte, s'occuper de la jeunesse, des pauvres, des malades, faire l'œuvre de conciliateur, de consolateur, de réformateur; c'était à lui qu'on avait recours pour toutes choses, même quelquefois pour les affaires de l'État. Il n'avait pas deux heures de suite, dit-il, sans qu'on vînt l'interrompre. « Vous ne pouvez croire, écrivait-il à Bucer, « au milieu de quel tourbillon, de quelle confusion « je vous écris; je suis ici enchevêtré dans une « telle multitude d'affaires, que j'en suis presque

[1] « Machen dadurch auf den Leser einen oft gerade zu unangenehmen Eindrück. » (Kampschulte, *J. Calvin*, I, p. 390.) C'est ce même historien qui rend à Calvin la justice dont on vient de parler, et l'on peut dire que le passage où cela se trouve est dans son livre celui qui fait l'impression la plus agréable.

[2] « *Meine* Milde und Geduld, » fait dire M. Kampschulte à Calvin, comme s'il s'agissait de lui seul; ce n'est sans doute qu'une inattention de la part de cet historien.

« hors de moi. » Et il disait à Myconius : « Pen« dant le premier mois de mon ministère, j'étais « tellement accablé de travaux pénibles et angois« sants que j'en étais presque exténué. Quelle œu« vre difficile et fatigante que de relever un édi« fice abattu [1] ! »

Ceci faisait sentir à Calvin le besoin d'aides qui travaillassent sérieusement avec lui. Il faisait des efforts pour retenir Viret à Genève. « Avec Viret, « disait-il, je puis porter tant bien que mal le far« deau, mais si on me l'enlève, je me trouverai « dans une situation plus déplorable que je ne puis « le dire [2]. » Viret dut toutefois reprendre ses fonctions à Lausanne en juillet 1542. Les *Ordonnances* avaient arrêté qu'il y aurait à Genève cinq ministres et trois coadjuteurs qui seraient aussi ministres. Or en arrivant Calvin avait trouvé, outre Viret et Bernard, Henri de la Mare et Aimé Champereau, ce dernier élu en 1540. Mais ces ministres étaient « plutôt un obstacle qu'un aide. » Il les trouvait trop rudes, pleins d'eux-mêmes, n'ayant pas de zèle et encore moins de connaissances ; de plus, mal disposés à son égard. « Je les supporte, « ajoute-t-il, je me comporte vis-à-vis d'eux avec « douceur. J'aurais pu les renvoyer à mon arrivée, « mais j'ai préféré agir avec modération. » Nous retrouvons toujours Calvin fidèle à une ligne de conduite qui l'honore. Cette même année, 1542, quatre nouveaux pasteurs furent donnés à l'É-

[1] A Bucer. Lettre du 15 octobre 1541. A Myconius. Lettre du 14 mars 1542. (*Opp.*, XI, p. 299 ; p. 377.)
[2] Lettre à Myconius du 17 avril 1542. (*Opp.*, XI, p. 384.)

glise de Genève : Pierre Blanchet, qui se montra propre à l'enseignement; Matthias de Geneston qui fit avec succès son premier sermon. « Le quatrième, écrit Calvin à Viret, a dépassé toute mon « attente. » Les deux autres pasteurs étaient Louis Treppereau et Philippe Osias, surnommé *de Ecclesia*. Calvin dit de l'un d'eux « qu'il avait donné « un spécimen de son habileté, tel qu'il l'avait at- « tendu de lui, » — bon ou mauvais, il ne nous l'apprend pas. En 1544, Genève avait douze pasteurs, mais six d'entre eux servaient les Églises de la campagne. Le plus connu de ces nouveaux ministres était Nicolas des Gallars, seigneur de Saules, près de Paris, que Calvin estimait fort, et qui plus tard tint une place importante dans la réforme française à Poissy, à Paris et à la Rochelle. Des moines défroqués arrivaient à Genève, pensant y trouver avec la liberté de n'être pas romains, celle de n'être pas chrétiens. Mais Calvin se défiait de cette sorte de gens. Il y eut des pasteurs qui durent être renvoyés, soit parce qu'ils ne se donnaient aucune peine, soit parce qu'ils étaient extravagants dans leurs prédications, ou n'avaient pas une conduite décente[1].

Aux travaux et aux soucis de sa position, Calvin vit se joindre des chagrins personnels.

Une grande épreuve qui le frappa au mois de juin 1542 fut en même temps un sceau précieux que Dieu mit sur son ministère. Le premier ma-

[1] *Genève ecclésiastique ou Livre des spectables pasteurs et professeurs*, p. 6. Calvin à Viret, de juillet 1542. *Opp.*, XI, p. 420. *Vie française de Calvin*, p. 54. Roget, *Peuple de Genève*, II, p. 40, 46.

gistrat de la république était Ami Porral, l'un des citoyens qui avaient travaillé avec le plus de zèle à assurer l'indépendance de Genève et son union avec la Suisse. Il avait un esprit cultivé, il fit même un travail sur l'histoire de Genève pour lequel le Conseil lui témoigna sa reconnaissance [1]. Parmi les anciens huguenots, nul n'accueillit avec plus de joie la Réformation et le réformateur. Il tomba malade au printemps. A peine Calvin l'eut-il appris, qu'il accourut chez lui avec Viret : « Je « suis en danger, leur dit le premier syndic ; le « mal dont je souffre a été fatal dans ma famille. » Ces trois hommes excellents eurent ensemble une longue conversation sur des sujets divers, Porral parlant avec autant de facilité que si sa santé eût été parfaite. Ses souffrances devinrent plus grandes pendant les deux jours qui suivirent ; mais son intelligence semblait plus vive encore qu'auparavant et sa parole plus abondante. Un grand nombre de citoyens de Genève le visitaient ; il adressait à chacun d'eux une exhortation sérieuse qui n'était pas un vain babil, mais sagement adaptée aux circonstances spéciales de chaque individu. Il parut se remettre pendant trois jours ; mais, le quatrième, le mal s'accrut et le danger fut imminent. Toutefois, plus son corps souffrait, plus son esprit était plein d'animation et de vie. C'était lui qui avait blâmé de la Mare des paroles étranges que nous avons auparavant signalées ; Bernard avait pris le parti de son collègue, et il en était résulté du froid

[1] Grenus, *Fragments historiques*, p. 8.

entre le syndic et ces deux ministres ; Porral les fit venir et se réconcilia avec eux après les avoir sérieusement admonestés. Le jour qui se trouva le dernier, Calvin et Viret arrivèrent chez lui à neuf heures du matin. Le pieux réformateur, craignant de fatiguer son ami par une allocution prolongée, mit simplement devant le mourant la *croix de Jésus-Christ, sa grâce et l'espérance de la vie éternelle*[1] : « Je reçois le messager que Dieu m'envoie, « dit Porral, et je connais la puissance de Christ « pour affermir la conscience des vrais croyants. » Puis il rendit témoignage à l'œuvre du ministère comme moyen de grâce, et aux bienfaits qui en découlent, « d'une manière si lumineuse, » dit Calvin, que nous en étions l'un et l'autre dans l'étonnement et pour ainsi dire dans la stupeur. Porral en avait fait l'expérience. Il dit en terminant : « Je « déclare recevoir la rémission des péchés que « vous annoncez au nom de Jésus-Christ, comme « si un ange apparaissait du ciel pour me la décla- « rer. » Puis il loua « d'une manière merveilleuse » l'unité qui fait un seul corps de tous les vrais membres de l'Église. Il souffrait du souvenir des anciennes discordes, et, se tournant vers plusieurs amis qui l'entouraient alors, il les conjura d'être d'accord avec Calvin et Viret : « J'ai été moi-même « trop obstiné dans certaines choses, dit-il ; mais « mes yeux ont été ouverts, et je vois combien la « discorde peut faire de mal. » Il fit ensuite une confession de sa foi, courte mais sincère, sérieuse

[1] Calvin à Farel, *Opp.*, XI, p. 408.

et lumineuse. Puis, se tournant vers Calvin et Viret, Porral les exhorta à la persévérance et à la fermeté dans l'œuvre de leur ministère. Il exposa les difficultés qu'ils rencontreraient : on eût dit un prophète dévoilant l'avenir. Il parla avec une sagesse admirable de ce qui concerne le bien public : « Il faut continuer à faire tous vos efforts, dit-il « à ceux qui l'entouraient, pour réconcilier Genève « avec ses alliés. » Il s'agissait surtout des débats avec Berne : « Quand même quelques tapageurs « crieraient bien fort, dit-il, n'ayez crainte et ne « vous découragez pas. » Après quelques autres paroles, Calvin pria et s'éloigna avec Viret.

Idelette, avertie du danger, arriva dans l'après-midi : « Quoi qu'il arrive, lui dit le syndic chré- « tien, ayez bon courage. Rappelez-vous que vous « n'êtes pas venue ici comme par hasard, mais que « vous y avez été amenée par un conseil admira- « ble de Dieu, afin de servir dans l'œuvre de l'É- vangile. » Peu après, il fit signe que la voix lui manquait. Toutefois, il fit connaître qu'il se rappelait parfaitement la confession qu'il avait faite, et ajouta qu'il mourrait dans cette foi.

Ayant repris un peu de force, il prononça avec foi, mais d'une voix faible, le cantique de Siméon : « Seigneur, dit-il, tu laisses aller maintenant ton « serviteur en paix, selon ta parole ; car mes yeux « ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la « face de tous les peuples ; lumière pour l'éclair- « cissement des gentils et gloire de ton peuple « d'Israël. » Il ajouta : « J'ai vu, j'ai touché de ma « main ce Rédempteur miséricordieux qui me

« sauve[1]. » Alors il se mit en repos, comme pour attendre le Seigneur, et dès lors il ne parla plus; il indiqua seulement, de temps en temps, par un signe, que son esprit était présent.

A quatre heures, Calvin arriva avec les trois autres syndics, collègues de Porral. Celui-ci fit des efforts pour parler, mais il ne le put. Calvin, ému, prit lui-même la parole, « et parla, dit-il, aussi « bien qu'il pouvait, son ami l'écoutant en parfaite « paix. A peine l'avions-nous quitté, ajoute-t-il, « qu'il remit son âme pieuse à Jésus-Christ. Il « avait été entièrement renouvelé dans son « esprit[2]. »

Cette mort montre clairement que l'œuvre de Calvin n'était pas seulement d'établir l'ordre dans l'Église et de prescrire à tous une vie morale. Il a été l'instrument de grâces plus excellentes. Porral avait trouvé Jésus-Christ, peut-être dans ses derniers jours; il était devenu une nouvelle créature; il invoquait Dieu comme son père; il possédait la paix qui passe toute intelligence, et avait l'espérance de la vie éternelle. Calvin n'était pas le docteur d'une théologie scolastique : il était le ministre d'un christianisme vivant, et il n'a de vrais disciples que là où la vie chrétienne se trouve.

A peine Porral avait-il rendu l'esprit, que Calvin se vit menacé d'une affliction plus grande encore. Idelette, qui regardait le premier syndic comme le protecteur de son mari, paraît avoir été très-émue de sa mort : elle se trouva mal au

[1] « Vidi et manu tetigi salutare illud... » (*Opp.*, XI, p. 409.)
[2] « Novo prorsus spiritu tunc donatum. » (*Ibid.*)

commencement de juillet, et mit au monde un enfant avant terme. Sa vie fut en danger, et Calvin put craindre qu'à la perte de son ami ne vînt se joindre celle de la fidèle compagne de sa vie. « Oh ! écrivait-il à Viret, alors à Lausanne, dans « quelle grande anxiété je me trouve[1] » Mais Dieu lui garda encore quelques années cette aide précieuse.

Au milieu de ses douleurs, Calvin avait de grandes consolations. L'œuvre chrétienne prospérait. Il était difficile à contenter, et pourtant, déjà en novembre 1541, il écrivait à Farel : « Le peuple « est bien disposé à se conformer à nos désirs. Les « prédications sont bien suivies, les auditeurs se « comportent bien. Beaucoup de choses, il est « vrai, doivent être redressées, soit quant à l'in« telligence, soit quant aux affections ; mais il faut « que la cure se fasse par degrés. » En mars 1542, il écrivait à Myconius : « Ce qui me console et me « restaure, c'est que nous ne travaillons pas en « vain et sans fruits. Ils ne sont sans doute pas si « abondants que nous le désirerions ; toutefois, ils « ne sont pas si rares et manifestent un change« ment pour le mieux. Un plus bel avenir brille « devant nous, si seulement on nous laisse Vi« ret[2]. »

Ainsi l'action du réformateur, de ses amis, des institutions qu'il avait établies, sous la bénédiction de Dieu, transformait peu à peu cette popula-

[1] Calvin à Viret, juillet 1542. (*Opp.*, XI, p. 420.)
[2] « Et spes in posterum amplius affulget si mihi reliaquatur Viretus. » (Calvin, *Opp.*, XI, p. 322, 377.)

tion genevoise si passionnée, si agitée, si adonnée au plaisir. Une véritable vie religieuse se développa dans beaucoup d'individus, et l'influence en fut générale. Le luxe diminua; la simplicité, la moralité, et les autres vertus qui sont le fruit de la foi, s'accrurent. Il y avait sans doute encore du mal, souvent des inimitiés, des discordes surgissaient, soit en général parmi le peuple, soit dans les familles; mais il y avait aussi beaucoup de bien. Calvin croyait « qu'il faut avoir une façon de « vivre tellement ordonnée qu'elle nous fasse ai-« mer de tous, étant pourtant prêt à encourir la « haine pour l'amour de Christ, » et que de plus « il faut prendre de la peine pour apaiser les dis-« sensions qui sont entre les autres. » L'ouvrage ne lui manquait pas à cet égard, et il réussissait souvent. La manière d'agir de Calvin a été si travestie qu'il est nécessaire d'en fournir des exemples pour rétablir la vérité; il y a ici en même temps une scène de l'époque. Françoise, mère de noble Pierre Tissot, trésorier de la république, était d'un caractère irascible, intraitable; son mauvais naturel portait le trouble dans la famille et la rendait elle-même malheureuse. Le fait était d'autant plus à regretter qu'il s'agissait d'une famille éminente, en sorte que la discorde qui y régnait était d'un plus mauvais exemple. Il fut résolu qu'on chercherait à réconcilier la mère, son fils et sa belle-fille Louise.

L'œuvre fut confiée à Calvin et au syndic Chiccand. Ils appelèrent M. le trésorier : « Votre mère, « lui dirent-ils, est tracassée au sujet de vous et

« de votre femme. — Je porte honneur et ré« vérence à ma mère, répondit le trésorier, ainsi « que Dieu l'ordonne. » La mère ayant paru dans la salle du consistoire, Tissot, qui désirait avoir une conduite conforme à la bienséance et un maintien honnête, s'approcha d'elle, la salua et lui dit bonjour; mais elle répondit avec véhémence : « Garde pour toi tes bonjours, et le d..... te les « mette au ventre! » — Là-dessus Tissot dit au consistoire : « Je fais à ma mère une pension « meilleure que mon père ne l'a fixée, et elle lui « est toujours payée. Si ma mère ne veut pas le « blé que je lui envoie, je lui donne de l'argent « pour en acheter d'autre. Je lui fournis du vin, « du meilleur qu'il y ait. Elle m'a demandé na« guère 8 écus pour son serviteur; j'ai payé l'a« pothicaire et les médecins pour la maladie « qu'elle a eue. Ma femme, pendant ce temps, l'a « visitée, mais ma mère refusait de manger les « soupes qu'elle lui préparait. Quant à mon frère « Jean, continua le trésorier, j'ai employé tous les « moyens qui me semblaient propres à le ramener « à une vie honorable, mais inutilement : c'est un « débauché. »

Françoise ne fut pas lente à répondre : « On ne « m'a pas payé ma pension l'an passé, comme le « trésorier le prétend. Sa femme ne me porta ja« mais de potage en ma maladie, et il ne m'a « jamais baillé de son vin, sinon deux bossots dont « je ne puis boire. — Je lui ai donné du bon « vin, dit le trésorier, mais elle l'a mis dans un « vaisseau malpropre pour le garder. Mère..., »

dit-il en se tournant vers elle. — « Je ne suis pas « ta mère, » répondit brusquement Françoise.

Alors le consistoire, par le ministère de Calvin qui en avait été chargé, leur fit des remontrances et *commonitions* : « Abandonnez, dit le réformateur, « toute haine et rancune de tout le temps passé « jusqu'au jour présent. Vivez ensemble en bonne « paix et amitié, comme fils et mère le doivent, et « qu'on paye à ladite Françoise ce qui lui est dû. — Je m'offre, dit le trésorier, de lui faire tant, « qu'elle aura bien assez, le mieux que je pourrai, « mieux qu'auparavant. » Puis s'adressant à Françoise : « Mercy, mère, pour l'amour de Dieu, et « laissez cheoir toute chose passée. » Mais Françoise n'a rien voulu faire, dit le registre. Cette femme semblait avoir un cœur de bronze : son regard, sa manière, ses paroles l'indiquaient. Le consistoire, affligé de son obstination, l'invita à se représenter la semaine suivante, et demanda que d'ici là elle pensât à son affaire, qu'elle fréquentât les sermons et qu'on lui fît bonne remontrance. En ce moment, soit que les paroles de Calvin fissent quelque effet sur elle, soit qu'elle reconnût elle-même son tort et qu'un meilleur esprit lui fût donné d'en haut, tout cela agissant ensemble probablement, Françoise s'amollit, s'attendrit, « la « montagne se fondit comme de la cire, à cause de « la présence du Seigneur. » — « Eh bien, dit-elle, « je vais leur pardonner pour l'amour de Dieu et « de la seigneurie. Je pardonne à mon fils toutes « les fautes qu'il m'a faites et aussi à la Loyse, ma « fillâtre. » Celle-ci, qui était fort innocente et

avait fait ce qu'elle avait pu pour sa belle-mère, dit alors : « Je ne suis pas cause du différend. Quand « la mère a été malade, j'ai été lui faire du bien, « comme les voisins le savent. Quand je saurai « qu'elle ait faute de rien, je le lui baillerai. Il ne « tiendra pas à moi que *nous ne soyons tous ensemble* « *amis* l'un avec l'autre. » Ainsi fut fait ; la pauvre Françoise était extraordinairement vive, exigeante, susceptible, mais pourtant réconciliable. Rétablir l'amitié entre des personnes brouillées, telle était, on le voit, l'une des œuvres de Calvin : « Quand « nous entretenons la paix, disait-il, le Dieu de « paix nous tient pour ses enfants [1]. »

L'institution du consistoire et sa mise en action marquent l'époque où la réformation de Genève peut être considérée comme accomplie. En même temps, c'est l'œuvre qui caractérise Calvin. Il ne suffit pas d'assembler une vaste congrégation d'hommes pour former un peuple ; il faut que le même esprit, la même constitution, les mêmes lois les gouvernent. Une multitude de soldats qui se lèvent dans tout un pays n'est pas encore une armée, il faut qu'ils forment un seul corps, soient soumis à la même discipline et obéissent au même général. Il y a là deux opérations distinctes : il faut d'abord créer les éléments, puis les organiser. Il est difficile de ne pas reconnaître que Dieu avait donné à Luther les qualités nécessaires pour commencer l'œuvre, et à Calvin celles qu'il fallait pour l'accomplir. Chacune de ces

[1] Cramer, *Extraits des Registres du Consistoire.* Calvin sur Matth., V, 9.

œuvres n'était pas seulement adaptée à leur caractère spécial, elle était aussi dans l'esprit de leurs races. L'une d'elles entreprend avec énergie, et l'autre achève avec perfection. Ce sont les deux drapeaux des deux chefs.

Luther n'avait pas été seul un homme d'action, quoiqu'il le fût dans l'acception la plus étendue et la plus élevée. Ce qu'il avait été en Allemagne, Zwingle l'avait été en même temps dans la Suisse allemande et Farel un peu plus tard dans les terres françaises ou romandes. Plus tard encore, Knox et d'autres le furent dans leurs pays respectifs. Hommes énergiques, chevaliers sans peur et sans reproches du monde spirituel, ils attaquaient courageusement la forteresse de l'ennemi et faisaient de nobles conquêtes. A la vue de l'état déplorable où Rome avait réduit la chrétienté, des désordres et des discordes des papes, des évêques, des moines et des conciles, ils avaient poussé un grand cri. Ce cri avait été entendu d'un grand nombre d'hommes, alors endormis, et avait causé dans tous les pays chrétiens une émotion immense. Réveillés comme en sursaut d'un sommeil de plusieurs siècles, ils avaient de toutes parts couru aux armes. Les sages et les pieux avaient saisi la Bible, mais quelquefois des paysans fanatiques avaient saisi la faux; des philosophes avaient conçu des systèmes erronés; des libertins s'étaient livrés à des imaginations immorales. Il y avait dans la chrétienté un grand tumulte et un immense désordre.

Alors parut Calvin. Calme au milieu d'une agi-

tation violente, ferme au milieu de défaillances fatales, il ne se contenta pas de donner ses soins à la petite cité qui deux fois l'avait fixé au milieu d'elle. Il s'avança avec courage sur un terrain brûlant, au milieu des balles qui sifflaient à sa droite et à sa gauche; il étendit sa main vers la chrétienté. Levant les regards vers son chef qui était dans le ciel, il lui demanda son aide; et, pour agir sur les hommes, il prit en ses mains la Parole souveraine de Dieu. Commandant des armées du Seigneur, si ce n'est pas trop dire, rien ne troubla la paix, la sûreté et la majesté de son regard. Appelé à mettre l'ordre au milieu d'une grande confusion, son œil perçant se dirigeait sur la mêlée où les combattants s'attaquaient corps à corps; il discerna dans la foule les amis et les ennemis; il vit ceux qu'il fallait appuyer et ceux qu'il fallait repousser; il comprit qu'il devait combattre non-seulement Rome qui faisait à l'Évangile une guerre ouverte, mais encore les adversaires perfides qui se glissant dans les rangs des évangéliques et s'abritant sous leurs drapeaux, répandaient de funestes erreurs, et même renversaient le conseil de Dieu par sa base. Il fit plus; ceux qui combattaient pour la même cause que lui ne lui donnaient guère moins à faire. Il fallait les empêcher de tirer étourdiment les uns sur les autres, réconcilier leurs. chefs divisés, établir l'ordre, avancer l'unité. Surtout il fallait déjouer et repousser d'un front d'airain l'ennemi rusé et puissant, le Jésuitisme, qui rassemblait contre lui toutes les forces de la papauté. Après le grand

Luther, le hardi Zwingle, l'infatigable Farel, un homme était nécessaire, qui fût le modérateur des esprits, qui demandât et procurât, non l'unité factice de Rome, mais l'unité spirituelle et vraie du peuple de Dieu, et dont « le front semblable à « un diamant et plus fort qu'un caillou [1] » repoussât et dissipât Rome et son armée. Les trois premiers champions que nous venons de nommer tiennent l'épée; Calvin, humble, pauvre, d'une apparence chétive, tient d'une main la balance et de l'autre le sceptre; et si les trois premiers sont les héros de la Réforme, si Luther en est après Dieu le grand fondateur, Calvin paraît en être le législateur et le roi.

En effet, le navire de la Réforme avait été lancé avec puissance par Luther, mais on vit bientôt arriver sur ses ponts, d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, des Pays-Bas, de la Pologne, des hommes à l'esprit subtil et argutieux, au caractère remuant, qui par leurs agitations et leurs disputes pouvaient faire chavirer le bâtiment; tandis qu'une galère bien armée et bien montée, aux couleurs romaines, courant à toutes rames et à toutes voiles, frappait le vaisseau de son éperon et prétendait le faire sombrer dans l'abîme. Que d'erreurs, que de dangers! Mais Dieu en délivra la Réforme, et nul homme ne fit plus pour cela que Calvin. Pilote habile et sûr, il sauva le navire. Il eut sans doute avec ces esprits orgueilleux des luttes redoutables, mais la vérité

[1] Ézéchiel, ch. III, 9.

eut le dessus. Il attisa contre lui dans le camp romain des haines qui ne se sont jamais apaisées. Mais la vérité évangélique a subsisté et c'est elle dans ce moment qui fait la conquête de la terre. Quand sur un pays malsain se lève un vent salubre qui chasse les exhalaisons funestes, il y aura il est vrai quelquefois, après que le vent a passé, quelques branches brisées, éparses çà et là sur le sol; mais l'air a été purifié, et la vie a été rendue au peuple.

On pense généralement que les doctrines de Calvin furent excessives, intolérantes; elles furent au contraire modérées, moyennes et conciliatrices. Il se posa entre les deux extrêmes et établit la vérité. Zwingle est de tous les docteurs de la Réformation celui qui a poussé le plus loin la doctrine de l'élection, car selon lui c'est l'élection qui est la cause du salut; la foi n'en est que le signe [1]. Calvin, en opposition à Zwingle, place la cause du salut dans la foi du cœur; il enseigne que « la volonté de l'homme doit être excitée à chercher le bien et à s'y adonner; » et, comme nous l'avons déjà vu, il déclare que ceux qui « pour « être certains de leur élection, entrent au conseil « éternel de Dieu, se fourrent en un abyme mortel. » Mais si Zwingle était à un extrême, les semi-pélagiens (ils n'étaient pas tous dans Rome) se trouvaient à l'autre bout et donnaient à la volonté naturelle dans l'œuvre du salut une importance qui portait atteinte à la grâce de Dieu. Calvin

[1] *Œuvres de Zwingle*, VI, p. 340, 427.

s'oppose aussi à leur erreur et dit que « l'homme « n'est point poussé à chercher Jésus-Christ de « son bon gré, jusqu'à ce qu'il ait été cherché par « lui [1], » et enseigne comme Augustin, que Dieu commence en nous son œuvre, la place en la volonté de l'homme, et comme un bon chevaucheur, la conduit de bonne mesure, l'excite quand elle est trop tardive, la retient quand elle est trop âpre, et la réprime si elle s'escarmouche trop fort. Nulle part le caractère médiateur de Calvin ne paraît plus que dans la cène; il se pose fermement entre Luther et Zwingle; nous l'avons vu, inutile de le répéter. Nous supprimons même d'autres exemples qui achèvent de montrer avec puissance le caractère médiateur, modérateur, conciliateur de Calvin [2].

Et si on le trouve partout, au moins par son influence, à la tête des armées qui combattent contre Rome, on le trouve aussi partout prêchant la fraternité, l'unité entre tous les chrétiens évangéliques. L'amitié la plus intime l'unit à Farel, ministre à Neuchâtel, à Viret, ministre à Lausanne, et il leur écrit : « Les enfants de Dieu par « notre union s'assemblent au troupeau de Jésus-« Christ et même sont unis en son corps [3]. » Et bientôt il s'efforce de faire entrer dans cette union, dans ce corps, non-seulement les Églises de la France réformée, mais encore celles de la Suisse

[1] *Institution chrétienne*, l. II, ch. III et IV.

[2] Nous en avons exposé plusieurs dans un discours prononcé le 6 septembre 1861, dans le temple de Saint-Pierre, à Genève, lors des grandes conférences de l'Alliance évangélique.

[3] Dédicace du Commentaire sur l'Épître à Tite.

allemande, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre et d'autres contrées. Le but de sa vie et son grand désir c'est de les voir toutes dans ce grand réseau de l'unité. « Pour cette affaire, dit-il avec une héroïque énergie, *je n'hésiterais pas à traverser dix mers*, s'il le fallait [1]. » Il a réussi, au moins dans ce qu'il y a de plus important, car si une unité extérieure n'a pu être établie entre les diverses Églises (ce qu'il ne cherchait pas), il y a encore à cette heure une unité intérieure, spirituelle, entre tous ceux qui aiment Jésus-Christ et gardent sa Parole.

Il y a dans la suite des siècles une époque qui rappelle le moment où le soleil se lève et verse tous ses rayons sur la terre, pour guider les hommes dans leurs voies. C'est celle où *l'Orient d'en haut*, Jésus-Christ, la lumière du monde, apparut et laissa après lui, dans sa Parole, un flambeau destiné à répandre dans les esprits des hommes la lumière et la vie. Mais les ténèbres naturelles du cœur de l'homme montent facilement autour de lui et l'obscurcissent, si elles ne peuvent entièrement l'éteindre. Dès lors il y a eu d'autres époques, d'une valeur secondaire, où Dieu a ranimé la lueur affaiblie de la doctrine céleste, et lui a rendu son premier éclat pour le salut du monde. La Réformation est celle de ces époques qui a exercé l'action la plus puissante, la plus durable, pour éclairer, convertir et donner à l'homme et au monde une vie et une activité nouvelles. Aucun homme

[1] « Ne decem quidem maria ad eam rem trajicere pigeat. » (Calvin, *Epp.*, ad Cranmerum. — Édit. 1575, p. 100.

n'a eu une part plus grande que Calvin, non sans doute dans l'impulsion première, c'est à Luther qu'elle appartient, mais dans l'heureuse influence qu'elle a eue sur la société humaine dans les deux grandes sphères des choses spirituelles et des choses temporelles. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les pays où cette influence du grand réformateur domine et qui généralement contrastent à cet égard avec ceux où le pape a dominé. Nous savons combien Calvin a d'adversaires ; et nous reconnaissons qu'il y eut des ombres dans sa vie comme dans celle de tout être humain. Mais nous avons l'inébranlable conviction que les vérités qu'il a annoncées avec une pureté et une force incomparables, sont le remède le plus puissant pour les défaillances des individus et des peuples, et qu'elles seules peuvent communiquer aux nations la lumière et la vie propres à les relever de leurs faiblesses et à affermir leurs pas dans les sentiers de la justice, de la liberté et d'une morale grandeur.

# LIVRE XII

## LA RÉFORMATION CHEZ LES PEUPLES SCANDINAVES
## DANEMARK, SUÈDE, NORVÉGE



# CHAPITRE PREMIER

## LE RÉVEIL DU DANEMARK.

(1515-1525.)

Les Scandinaves, hommes du Nord ou Normands, qui habitaient trois pays divers, le Danemark, la Suède, la Norvége, embrassèrent ensemble la Réformation. Elle eut des racines propres dans chacune de ces contrées, mais elle leur vint essentiellement de l'Allemagne, seule nation de l'Europe avec laquelle leurs habitants eussent de fréquents rapports.

Un chef nommé Odin, dont l'histoire est mêlée de fables, parut en Europe aux environs de l'ère chrétienne. Monté sur un cheval à huit pieds, tenant une lance à la main, ayant sur les épaules deux corbeaux qui lui servaient de messagers, il s'avançait à la tête d'un peuple qu'il amenait des profondeurs de l'Asie. Ses descendants furent rois des Goths et des Cimbres. Quant à lui, il devint le dieu de ces peuples, le père des dieux, l'objet d'un culte insensé et sanguinaire.

Un chrétien nommé Anschar, aussi voué à la

douceur qu'Odin l'avait été au carnage, aussi propre à inspirer l'amour que le père de Thor à produire la terreur, fut au neuvième siècle l'apôtre de la Scandinavie. Vers la fin du quatorzième siècle, l'union de Calmar réunit lës trois royaumes.

Les Scandinaves, doués comme les Allemands d'affections profondes, ont peut-être une intelligence moins riche que la leur, mais possèdent une plus grande énergie. Ces contrées semblaient peu disposées à recevoir la Réformation. Le clergé y était puissant; la noblesse suivait le plus souvent les inspirations des prêtres; mais le peuple devait, sans de violents désirs, sans de brusques allures ou des accents passionnés, se prononcer finalement avec décision pour la vérité et la liberté. Ce fut dans le cœur des fils des champs et des habitants des bords de la mer, que l'amour de l'Évangile commença au seizième siècle à renaître.

L'île de Fionie, située au centre des États danois, entre le continent du Jutland et l'île de Séeland, est une terre verte et boisée, pleine de fraîcheur, rayonnante de beauté, souvent bordée par des rochers pittoresques, découpée par la mer, dont les *fiords* entrent bien avant dans les terres. Sur l'un de ces golfes, se trouve le village de Kiertminde, au nord-est du Grand-Belt. A la fin du quinzième siècle, vivait dans ce village un pauvre cultivateur nommé Tausen, qui eut en 1494 un fils appelé Jean. L'enfant prenait ses jeux sur les rivages du Grand-Belt, où la mer et sa vaste étendue, les flots qui venaient expirer sur la rive, les barques des pêcheurs, les navires lointains, les abîmes, les

tempêtes furent les premiers objets qui frappèrent ses regards. Le père était pauvre, et Jean l'aida de bonne heure dans ses travaux. Il l'accompagnait dans les champs plantés de houblon, ou se jetait avec lui dans le bateau de pêcheur, bravant les flots de la mer. La coutume voulant que chacun fabriquât soi-même ses habits, ses meubles et même ses outils, l'enfant apprit un peu de tout. Mais il y avait en lui une intelligence qui semblait le désigner pour une vocation plus relevée que celle de laboureur ou de pêcheur. Le père en parlait souvent avec la mère; mais ils s'affligeaient en pensant que leur pauvreté les empêchait de donner à leur fils une éducation libérale[1].

Cependant l'esprit que Dieu met dans un enfant surmonte souvent les plus grands obstacles. Les hommes qui se forment eux-mêmes sans secours extérieurs sont d'ordinaire ceux qui exercent la plus grande influence sur leurs contemporains. Il y avait dans Jean Tausen un désir véhément d'étudier[2], et Dieu ne veut jamais la fin sans préparer les moyens. A cinq ou six lieues du village, à Odensée, ville antique dont Odin passait pour le fondateur, et dont au moins elle portait le nom, se trouvait une école attachée à la cathédrale. Les parents y placèrent Jean qui, pauvre comme Luther, gagna comme lui sa vie en chantant en chœur avec d'autres garçons devant les riches maisons de la ville. Il se

[1] « Quanquam nec parentum, rusticorum quippe, conditio, nec rei familiaris inopia permitterent ut ad litterarum studia applicaret animum. » (Gerdesius, *Annales Reformationis*, III, p. 355.)
[2] « In studia propensionem ab infantia vehementem. » (*Ibid.*)

distingua bientôt entre tous les écoliers, et, quelques années plus tard, un possesseur d'un fief de la couronne, nommé Knud Rud, cherchant un précepteur, le prit dans sa famille[1].

La charge de l'enseignement ne pouvait suffire aux aspirations élevées de Tausen; la théologie qui s'occupe de Dieu et des destinées de l'homme, lui paraissait au-dessus de toutes les autres sciences. Il avait encore un autre motif pour s'en occuper. L'amour des biens du ciel n'était pas encore développé dans son âme, mais il désirait déjà occuper une belle place sur la terre. Le clergé et la noblesse avaient seuls quelque influence en Danemark; or Tausen n'étant pas noble voulait du moins être prêtre. Il se trouvait dans son voisinage, à Antwerskov, un couvent de Johannites, l'un des plus riches du royaume, et dont le prieur Eskill était non-seulement un puissant prélat mais encore conseiller perpétuel de la couronne. Tausen, poussé par l'ambition, demanda à être reçu dans ce monastère et y fit ses vœux en 1515, ayant alors vingt et un ans, l'âge même qu'avait Luther quand il entra au cloître; les Johannites et les Augustins avaient la même règle. Tausen déploya aussitôt un zèle ardent pour augmenter ses connaissances et surtout pour se former à la prédication. Il était né prédicateur; il se sentait destiné à la parole publique. Connaissant l'importance qu'elle a dans l'Église, il s'exerçait et prêchait souvent; il y avait de la séve dans ses discours, et le prieur, qui l'écou-

[1] Bröndlund, *Memoria J. Tausani.* Munter, *Kirchengeschichte von Dänemark*, I, p. 73.

tait avec joie, aimait à penser que ce jeune orateur donnerait un jour du lustre à son monastère. Un tout autre avenir était réservé à Tausen. Il avait un don ; mais ce don devait servir à relever l'Église, en dehors du catholicisme romain.

Les études auxquelles le jeune homme s'appliquait avec une bonne conscience et sans hypocrisie, l'amenaient involontairement à reconnaître diverses erreurs dans la doctrine romaine, et en même temps son sentiment moral était blessé par le vain babil et la corruption des moines. Bientôt d'autres lumières que celles de la lecture et de la réflexion commencèrent à l'éclairer. Un monde nouveau, et qui jetait au loin de brillants rayons, était alors créé dans la Germanie. Des navires arrivaient fréquemment de Lubeck dans les ports de Fionie et de Séeland, et apportaient des nouvelles étranges. Les négociants qu'amenaient ces vaisseaux parlaient d'un moine appartenant à la même règle que Tausen, homme d'une grande pureté morale, et qui annonçait avec puissance une foi vivante et régénératrice. Un souffle vivifiant, venant de la Saxe, atteignait ainsi les îles de la Scandinavie. Ceci donna une impulsion nouvelle à l'âme sensible, généreuse, ambitieuse de Tausen. Se sentant entouré de ténèbres, il se mit à soupirer après ces contrées d'Allemagne qui lui semblaient éclairées d'une vive et divine lumière. Il communiqua à son prieur son désir ; celui-ci, croyant qu'un séjour à l'étranger rendrait son jeune ami plus propre à illustrer son ordre, lui accorda la permission demandée et ajouta qu'il payerait lui-même les frais du

voyage avec les revenus du monastère. « Vous « pourrez, lui dit-il, fréquenter une université ; « j'en exempte une seule, celle de Wittemberg[1]. » On lui recommanda Louvain, célèbre pour son attachement à la doctrine romaine.

Tausen partit en 1517, année mémorable où commençait la Réformation, et se rendit à Louvain, espérant que quelques étincelles y arriveraient de Wittemberg ; mais il n'y trouva que ténèbres. L'air lui manquait, il ne pouvait respirer et, voulant se rapprocher de la ville d'où partaient les rayons lumineux, il se rendit à Cologne. Mais là, comme à Louvain, il ne trouva que les questions oiseuses d'une aride scolastique. Dégoûté de ces riens, de ces inepties[2], il éprouvait un besoin toujours plus vif d'une doctrine pure et d'études solides. Les écrits de Luther qui arrivaient à Cologne y étaient lus avec autant d'avidité que le sont, pendant la guerre, les bulletins d'une grande armée. Tausen était le plus ardent à les dévorer ; un jour c'étaient les *Astérisques*, un autre c'étaient les *Résolutions*, puis le discours sur l'*excommunication*, enfin d'autres encore ; et quand il avait achevé sa lecture, il fermait le livre avec respect : « Oh ! que serait-ce, « se disait-il, si je l'entendais lui-même ? » Il se trouvait tiré par deux forces contraires : la défense stricte de son prieur le retenait ; la parole vivante de Luther l'appelait. Ira-t-il ? n'ira-t-il pas ? Une lutte violente agitait son âme : que préférera-t-il

[1] « Adiret universitatem, excepta sola atque unica Witebergensi. » (Gerdesius, *Annales Reformationis*, III, p. 356. Munter, III, p. 74.)
[2] « Nugarum et ineptiarum. » (*Ibid.*)

de la nuit ou du jour? N'est-il pas dit dans l'Écriture qu'il faut être prêt à tout vendre pour acheter la vérité? Il n'hésita plus, et, oubliant la promesse téméraire qu'il avait faite, il quitta en 1519 les bords du Rhin et se rendit à Wittemberg. Il entendait Luther, Mélanchthon; il était là quand parut l'*Appel à la noblesse allemande*, quand Luther brûla les bulles du pape, quand le réformateur partit pour Worms afin de paraître devant Charles-Quint. Le jeune Scandinave, trouvant dans l'Évangile la vérité et la paix qu'il avait tant cherchées, embrassa de tout son cœur la cause de la Réformation. En octobre 1521 il quitta la Saxe et rentra au couvent, décidé à faire luire dans sa patrie la lumière qu'il avait trouvée à Wittemberg[1].

Quatre années s'étaient écoulées depuis son départ, et il y avait des choses nouvelles en Danemark. Les écrits de Luther étaient parvenus à Copenhague et y avaient été lus avec avidité. Tausen trouva surtout dans sa patrie deux hommes qui semblaient appelés à préparer l'œuvre de la Réformation. Le premier était Paul Éliæ, originaire de Hollande[2], prieur d'un monastère de carmes récemment fondé et dont les membres étaient en général des hommes éclairés qui avaient quelque sympathie pour Luther. Le second était un jeune gentilhomme qui ne se destinait point à la théologie, nommé Pierre Petit de Rosefontaine. Il avait vu et entendu Luther et Mélanchthon déjà avant Tausen, et, revenu à Copenhague en 1519, il s'était donné

[1] *Ibidem.*
[2] Olivarius, *Hist. de Vita P. Eliæ carmel.* Gerdesius III, p. 339.

pour tâche de profiter de tous ses rapports de famille et d'amitié pour agir sur les esprits et les gagner à la Réforme. Le plus notable de ceux qu'il rendit favorables à l'Évangile fut le roi lui-même[1].

Ce prince, Christiern II, parvenu au trône en 1513, à l'âge de trente-deux ans, souverain des trois royaumes scandinaves, avait un caractère extraordinaire. Doué d'un coup d'œil pénétrant, il discernait exactement les défauts de la constitution de son pays et les fautes de son siècle, et savait y porter remède d'une main sûre et hardie. Abaisser la puissance oppressive de la noblesse et du clergé, élever l'état des bourgeois et des paysans, tel fut le but de son règne ; mais il faut reconnaître que son intérêt propre était l'essentiel dans cette entreprise. Ami des lumières, des sciences, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, il tenait pourtant de ses barbares ancêtres ; il était cruel, et se portait aux extrêmes avec violence. Déjà, dans sa jeunesse, les exercices corporels extraordinaires auxquels il se livrait épouvantaient ses maîtres, et ses courses nocturnes, ses excès de tout genre faisaient le sujet de toutes les conversations. Plus tard, on put admirer, dans la guerre, sa célérité et le don du commandement ; dans la paix, sa puissance pour se faire obéir ; et quand la santé de son père commença à chanceler, il montra une application aux affaires dont on ne l'avait pas cru capa-

[1] Gamst, *de Petro Parvo Rosæfontano.* On l'appelait en danois, au lieu de *Parvus*, Litle, dont on a fait *Lille*, nom sous lequel il est le plus connu. Gerdes, III, p. 341.

ble. Mais cet homme du Nord conserva toujours l'humeur farouche d'un sauvage, et jamais il n'apprit à dompter les mauvais esprits qui l'animaient. Sa violence ne respectait ni l'âge, ni la vertu, ni la grandeur, et, tout en combattant le despotisme des castes, il fut lui-même le plus grand despote[1].

Christiern II, comprenant que pour augmenter la puissance scandinave il avait besoin de grandes alliances, demanda la main d'Isabelle, sœur de l'empereur Charles-Quint, et l'obtint. La princesse, âgée de quinze ans, arriva à Copenhague en août 1518, avec une dot de 300,000 florins. Les honneurs qu'elle reçut à son entrée dans la capitale dépassèrent ses forces : pendant qu'un évêque lui faisait un interminable discours, elle pâlit, chancela, s'évanouit, et la première de ses dames la reçut dans ses bras. Le roi lui témoignait beaucoup d'égards, mais, au milieu des fêtes et des pompes royales, une épine douloureuse transperça l'âme de la fille des Césars.

Pendant un séjour à Bergen, en Norvége dont il avait été vice-roi, Christiern avait fait la connaissance d'une jeune et belle Hollandaise, nommée Dyveke, dont la mère Sigbrit tenait une hôtellerie. Le prince prit pour la jeune fille une passion violente et vécut dès lors avec elle. Elle mourut en 1517, mais sa mère, femme orgueilleuse, tyrannique et colère, qui avait le talent de s'emparer des esprits, et qui savait même donner

[1] Voir les documents recueillis par Gram, *Om kong Christiern den Andens forehafte Reformation.* Mallet, *Hist. du Danemark,* t. III.

dans les affaires d'État des conseils habiles, garda, après la mort de sa fille, la faveur du prince. Elle passait avant tout, et quand le roi était chez elle, les plus grands seigneurs et les ministres les plus considérés étaient obligés d'attendre devant sa porte, exposés à la pluie et à la neige, le moment où ils pourraient être admis. La froide politique, dont elle faisait profession, entraîna ce prince farouche dans des fautes graves et des actes terribles [1].

Un commissaire du pape, nommé Arcimbold, ayant obtenu du roi, dès 1517, par beaucoup de flatteries, la licence de vendre des indulgences aux peuples du Nord, avait dressé ses boutiques devant les principales églises. « Par l'autorité « de notre Seigneur Jésus-Christ, disait-il, et du « saint-père le pape, je vous absous de tous les « péchés que vous avez commis, quelque énormes « qu'ils puissent être; et je vous rends à la pureté « et à l'innocence dans laquelle vous étiez lors- « qu'on vous baptisa, afin qu'à votre mort, les « portes du ciel vous soient ouvertes [2]. » Le commissaire papal, non content de s'emparer de l'argent des sujets, voulait aussi gagner la faveur du prince. Il y mit tant de finesse qu'il réussit. Christiern lui découvrit ses projets et les secrets les plus cachés de son gouvernement, dans l'espérance que, soit le légat, soit le pape lui-même, seconderaient ses desseins.

[1] Suaningius, *Christianus* II. Mallet, *Hist. du Danemark*, vol. III. Raumer, *Geschichte Europas*, II, p. 100.

[2] Pontoppidan, *Kirchenhist.*, VI. Buch, 3. Capit. Munter, III, p. 12.

Le roi se trouva en effet bientôt dans de graves difficultés. La Suède rompit l'union de Calmar, se déclara indépendante du Danemark, et l'archevêque d'Upsal, Troll, s'étant efforcé de maintenir la suzeraineté danoise, fut mis en prison par les Suédois. Le pape, irrité, vint au secours de Christiern en mettant le pays à l'interdit. En même temps, le roi battait les Suédois. Nous n'avons pas à entrer dans les détails de cette lutte; nous devons seulement raconter l'affreux attentat par lequel ce prince scella son triomphe.

En novembre 1520, Christiern II, vainqueur de ses sujets, devait être couronné à Stockholm. L'insurrection de la Suède l'avait profondément irrité; son orgueil en avait été exaspéré et la violente effervescence de son esprit n'était point adoucie. Il voulait une vengeance éclatante, cruelle; mais il dissimulait sa colère et ne laissait pas apercevoir ses projets. Les prélats, les nobles, les conseillers et autres notables de la Suède invités à la cérémonie, comprenaient que l'acte du couronnement serait d'une gravité toute particulière; les créatures du roi disaient qu'il devait être terrible!

Christiern avait pour conseiller et confesseur un ancien garçon barbier, parent de Sigbrit, qui connaissant bien son maître, ne cessait de lui insinuer que pour être vraiment roi de Suède, il devait se défaire de tous les chefs suédois. Ce prince s'appuyant sur la bulle du pape qui avait fulminé l'interdit sur tout le royaume et sur tous ses habitants, entreprit d'être le bras du pontife romain et résolut de se livrer sans contrainte à ses passions

barbares. Il invita au château environ cent nobles, prélats et conseillers, les reçut avec un sourire plein de grâce, les embrassa, les berça de vaines promesses, de fausses espérances, et voulut que trois jours fussent consacrés à toutes sortes de divertissements. Tout en ruminant d'affreux projets, il causait, riait, plaisantait avec ses hôtes, et ceux-ci étaient ravis de l'amabilité d'un prince, de la méchanceté duquel on leur avait fait peur. Subitement, le 7 novembre, tout change. Les fêtes cessent, les musiciens et les baladins disparaissent, les archers les remplacent. Un tribunal s'élève. L'archevêque Troll, selon qu'il en était convenu avec le roi, se porte hardiment accusateur des seigneurs et autres Suédois qui l'ont chassé de son siége archiépiscopal. Le roi nomme aussitôt une cour de justice où il ne place que les ennemis des accusés. Les juges, ne sachant trop quel crime ils devaient punir, se tirèrent d'affaire en déclarant *hérétiques* les hommes *sacriléges* qui avaient osé emprisonner un évêque; or, l'hérésie entraînait la peine capitale. Le lendemain, 8 novembre, dès le matin, les portes de la ville et de toutes les maisons sont fermées; les rues sont remplies de soldats et de canons, et à midi, les prisonniers, entourés de gardes, descendent tristement, lentement du château. Le bruit se répandit aussitôt dans toute la ville que les évêques, les nobles et les conseillers qui avaient été les hôtes du roi, et que ce prince avait si magnifiquement traités, étaient conduits sur la grande place et allaient y être mis à mort. En peu de temps, la place fut couverte

des cadavres des nobles et des prélats les plus distingués de la Suède [1].

Un tel monarque ne semblait guère devoir être bien disposé pour la Réformation. Toutefois, l'entreprise formée par Luther, les changements qu'elle opérait dans les États, l'intéressaient et le frappaient. Il crut qu'une réforme religieuse restreindrait le pouvoir des évêques, que le sénat serait affaibli par leur exclusion, et que le domaine de la couronne serait enrichi. En même temps, sa grande intelligence était frappée des erreurs de Rome et de l'imposante vérité de l'Évangile.

Neveu par sa mère de l'électeur Frédéric de Saxe, le roi s'intéressait à un mouvement religieux qu'approuvait cet illustre prince. Cet homme étrange crut que, sans se séparer de Rome, il pouvait introduire dans son pays les doctrines évangéliques. Il résolut de s'appuyer sur le pape pour se débarrasser des plus puissants de ses sujets, et sur Luther pour instruire les autres. Il s'adressa donc à son oncle et lui demanda de lui envoyer quelque docteur propre à purifier la religion, qui était corrompue par la grande paresse des prêtres [2]. L'électeur communiqua cette demande aux théologiens de Wittemberg, qui désignèrent le maître ès arts Martin Reinhard, de l'évêché de Wurtzbourg, recommandé à ce qu'il paraît par Carlstadt.

Reinhard, qui semble avoir un peu tenu du

[1] Le manuscrit porte en marge cette note : *Ajouter quelques détails d'après les documents*. L'auteur n'a pas réalisé son projet, les détails manquent. (*Éditeur*.)

[2] Suaningius, *Vita Christierni II*. Gerdesius, III, p. 348.

caractère mobile et agité de Carlstadt, arriva à Copenhague en décembre 1520 [1]; le roi lui assigna pour ses prédications l'église de Saint-Nicolas. Les habitants de Copenhague, avides de connaître la nouvelle doctrine, s'y portèrent en foule; mais l'orateur parlait allemand, et ses auditeurs ne comprenaient que le danois; il s'adressa au professeur Éliæ qui consentit à traduire ses discours. Maître Martin, fâché de n'être pas compris, chercha à remplacer ce qui lui manquait par des éclats de voix et des gestes nombreux, animés et forcés [2]. Les auditeurs ébahis n'entendaient rien, mais suivaient des yeux avec étonnement ces mouvements précipités des bras, de la main, de la tête, de tout le corps. Les prêtres, qui cherchaient quelque moyen de perdre l'étranger, se saisirent de cette circonstance, se mirent à se moquer de cette gesticulation ridicule, et excitèrent le peuple contre l'orateur allemand; en sorte que quand il entrait à l'église, il était reçu par des sarcasmes, des grimaces et presque des huées [3]. Le clergé résolut de faire plus encore. Il y avait à Copenhague même, un garçon connu par son habileté à contrefaire d'une manière plaisante l'air, l'action, le langage de chacun. Les chanoines de Sainte-Marie le gagnèrent par une bonne récompense, l'engagèrent à assister régulièrement aux prédications de Martin Reinhard, à étudier ses gestes,

[1] « Ex jussu principis vocatus, huc venit. » (Matricule de la Faculté de théologie de Copenhague.)
[2] Scultetus, *Hist. litt. Ref.*, I, p. 33.
[3] « Ut ludibrio sannisque exceptus fuerit. » (Gerdesius, III, p. 343.)

l'expression de ses traits, les intonations de sa voix. En peu de temps, ce folâtre personnage parvint à imiter parfaitement l'accent, la voix, les gestes de Reinhard. Dès lors ce mime burlesque devint l'hôte obligé de tous les banquets. Il y paraissait avec un costume semblable à celui du docteur, et on l'appelait en le saluant gravement *maître Martin*. Il prononçait les oraisons les plus déclamatoires sur les choses les plus profanes, et les accompagnait de gestes tellement bien réussis, qu'en voyant et entendant cette caricature, on croyait voir et entendre le maître ès arts lui-même[1]. Il lançait les bras à droite, à gauche, en haut, en bas, et jetait dans les airs les sons perçants ou prolongés de l'orateur. A table, on le gorgeait de viande et de vin, afin de le rendre plus extravagant encore. On le conduisait de quartier en quartier, de rue en rue, et il répétait partout ses représentations comiques. C'était l'époque du carnaval, on ne pensait qu'à la bouffonnerie, et le peuple répondait aux déclamations du mime par de grands éclats de rire. « On « faisait cela, ajoute la chronique, afin d'éteindre « la lumière de l'Évangile que Dieu lui-même « avait allumée. »

Ce n'était pas assez pour les prêtres, il fallait mettre fin à des prédications qui, malgré leur étrange déclamation, contenaient beaucoup de vérités. On commença par enlever à Reinhard son interprète ; les évêques de Roschild et d'Aarhuus

[1] « Omnibus conviviis et symposiis adhibitus, de rebus levissimis ridiculisque, conciones habuit... ita ut Martinum ipsum adesse vulgo esset persuasum. » (Huitfeld, *Chron. Dan.*, II, p. 1152. Suaningius, *Vita Christierni II.*)

offrirent à Éliæ un canonicat à Odensée. Celui-ci ne demandait pas mieux que de se tirer d'une affaire qui tournait au ridicule, il accepta ; le peuple l'appela le *prêtre girouette*. Reinhard, obligé de renoncer à la prédication, soutint en latin des thèses conformes aux doctrines de la Réformation, et Éliæ poussé par l'évêque d'Aarhuus, changea carrément de parti, et attaqua l'envoyé de Mélanchthon et de Luther [1]. En même temps l'université demandait qu'on interdît les écrits des réformateurs! Décidément le roi n'avait pas eu la main heureuse. Quand il s'agit de réveiller un peuple, ce n'est pas aux chancelleries royales de l'entreprendre. Il y a un chef de l'Église, Jésus-Christ, à qui cela appartient, et il avait choisi pour cette œuvre le fils d'un paysan de Kierminde et d'autres hommes qui lui ressemblaient.

Le roi n'était cependant pas d'humeur à tolérer cette opposition d'évêques dont il avait entrepris de détruire l'influence. Il profita de la leçon qu'il avait reçue. Comprenant que Reinhard n'était pas l'homme qu'il lui fallait, il l'envoya en Saxe en lui demandant d'adresser de sa part vocation au grand réformateur, dont l'arrêté de la diète de Worms pourrait, pensait Christiern, rendre la position intenable en Allemagne. Si Luther ne pouvait venir, il fallait, disait le roi, envoyer Carlstadt.

Le premier de ces appels était inacceptable et le second n'était pas heureux.

Reinhard, arrivé à Wittemberg au commence-

[1] Documents de Gram, p. 10. — Resen, *Lutherus triumphans*, ad an 1522.

ment de mars, ne manqua pas de se faire valoir; il raconta à Luther ce qui s'était passé à Copenhague, du moins ce qui était favorable à lui et à sa cause. Le réformateur en eut une grande joie. « Le « roi de Danemark, écrivit-il à Spalatin le 7 mars, « a défendu à l'université de condamner mes « écrits et presse vivement les papistes[1]. » Luther n'accepta pas l'offre du roi. Sa place était à Wittemberg. S'il était enlevé à l'Allemagne, ne l'était-il pas à l'Europe et à l'œuvre pour laquelle il avait été élu? Tout au plus pensa-t-il dans quelque mauvais moment, que si les dangers de l'édit de Worms devenaient trop pressants le Danemark pourrait être pour lui un refuge. Quant au turbulent Carlstadt il était tout prêt, l'aventure lui souriait; il prit des passe-ports et partit.

En attendant l'arrivée des docteurs de Wittemberg, Christiern, ce prince à la fois civilisé et barbare, amateur du meurtre et des lettres, despote, tyran, et pourtant auteur de lois vraiment libérales, publia un code qui lui fit grand honneur. Il sentait le besoin de réformer le clergé; il voulait inspirer aux ecclésiastiques des mœurs patriarcales et supprimer les mœurs féodales et souvent corrompues qui les caractérisaient. Le tiers des terres leur appartenait et ils cherchaient sans cesse à accroître leurs biens. Tous les évêques avaient des châteaux forts et des gardes qui les entouraient. L'archevêque de Lund était ordinairement accom-

[1] « Rex Daniæ etiam persequitur Papistas, mandato dato universitati suæ, ne mea damnarent. » (Luther, *Epp.*, I, p. 570. De Wette.)

pagné de cent trente cavaliers, et les autres prélats en faisaient presque autant. Le roi défendit que plus de vingt gardes à cheval marchassent avec l'archevêque et que les évêques eussent plus de douze ou quatorze domestiques[1]. Puis, en venant à l'ordre moral, Christiern disait : « Aucun « prélat ou prêtre ne peut acquérir des terres, s'il « ne suit pas la doctrine de saint Paul (1 Tim. III), « s'il ne prend pas femme et ne vit pas comme ses « ancêtres dans le saint état du mariage. » En supprimant le célibat, le roi ne mettait pas seulement fin à de grands désordres, il donnait le coup de mort à la hiérarchie romaine, et cette loi est d'autant plus remarquable qu'elle devançait de quatre ans la déclaration de Luther contre le célibat. Une autre ordonnance montrait la sagesse, et l'on peut presque dire l'humanité du roi. Les évêques s'étaient approprié le droit de bris et naufrage, en sorte que si un navire échouait, leurs gens s'emparaient de tous les objets que la mer rejetait sur ses bords et quelquefois mettaient à mort les naufragés, de peur qu'ils ne réclamassent leurs biens. Le roi leur retira ce droit. Les évêques se plaignirent. « Je ne veux rien tolérer, dit le roi, qui soit en « contradiction avec la loi de Dieu, telle qu'on la « trouve dans les saintes Écritures. » — « Elles « n'ont aucune loi concernant les épaves et les nau« frages, » dit vivement un évêque. « Que signifient « donc, répliqua Christiern, le sixième et le hui-

[1] « Archiepiscopum vero equitantem viginti juvenes cum equis prosequantur. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 847.)

« tième commandement : *Tu ne tueras point; tu ne*
« *déroberas point*[1] ? »

Ce fut sur ces entrefaites que Carlstadt arriva en Danemark. Il n'était pas l'homme qu'il fallait. Ami des innovations, hardi dans ses actes, il n'avait nullement la modération nécessaire aux réformateurs. Il fut reçu avec honneur et on lui donna un grand repas. Il ne se tint point sur ses gardes, il parla beaucoup, s'anima, et le festin l'échauffant, il attaqua avec violence la doctrine de la transsubstantiation[2]. Cette sortie contre le dogme fondamental du catholicisme romain indisposa même quelques amis de la Réforme. Les évêques en profitèrent. « Le maî« tre, dirent-ils, ne vaut pas mieux que le disci« ple (Reinhard). » Le collègue imprudent de Luther fut renvoyé poliment à Wittemberg.

Le roi, qui n'était pas alors à Copenhague, ne fut pourtant pas étranger à cette disgrâce de l'imprudent et bruyant docteur de Wittemberg. Christiern s'était rendu dans les Pays-Bas, vers son beau-frère Charles-Quint, pour traiter avec lui d'affaires importantes. Il changeait facilement d'idée, comme en général les hommes passionnés, et, au milieu des splendeurs de la cour impériale, il subissait l'influence de l'atmosphère nouvelle qui l'entourait. Il voulait obtenir de l'empereur que ce fût lui, roi de Danemark, qui conférât comme fief, au duc de Holstein, le duché de ce nom. Les évêques de la cour, de leur côté, conjuraient Charles-

[1] Schlegel, *Geschichte der oldemb. Könige in Dänemark*, I, p. 107. Munter, III, p. 48.
[2] Suaningius, *Christianus II.*

Quint de mettre pour prix à cette faveur l'expulsion des docteurs luthériens. Christiern, sachant tout ce qu'il avait à craindre soit du pape, soit de la Suède, soit même d'un grand nombre de Danois, désirait se concilier l'empereur afin de faire face à tous ses ennemis. Il se plia en conséquence aux exigences de Charles. Carlstadt, nous l'avons vu, fut renvoyé du Danemark, et Reinhard n'y revint jamais.

Il fallait des Danois pour réformer le Danemark. Peu après le départ de Carlstadt, Tausen demanda la permission d'enseigner à l'université de Copenhague, et y donna en effet des cours de théologie [1]. Mais nul ne pouvait alors porter une lampe ardente sans qu'on cherchât à l'éteindre. L'enseignement du fils du paysan de Fionie suscita des réclamations; le professeur fut rappelé par son prieur et resta deux ans dans son couvent. On lui donnait ainsi dans la retraite le temps de se recueillir; et, tandis qu'il se fortifiait dans la foi, de grands événements allaient préparer les voies à la Réformation.

Les complaisances de Christiern pour les ennemis des doctrines évangéliques ne lui portèrent pas bonheur. Un violent orage se déchaînait à la fois de tous côtés contre ce prince et menaçait de le renverser. La Suède se soulevait contre lui. Le duc Frédéric, son oncle, irrité de ce que son neveu voulait faire du Holstein un fief du Danemark,

[1] « Mense octobri inscriptus est in matriculam academiæ ad theologicæ facultatis professionem. » (Resenius in *Luthero triumphante*, ad annum 1521. Gerdesius, III, p. 356.)

s'alliait pour le combattre à la puissante cité de Lubeck. Les prélats mêmes et les nobles du Danemark, voyant que Christiern avait décidé leur ruine, prenaient la résolution de se défaire de lui. L'aveugle docilité avec laquelle Christiern suivait les avis de Sigbrit irritait les grands du royaume. Rien ne se faisait que par le conseil de cette femme sortie de la plus basse condition ; le roi n'accordait de grâces qu'à ses favoris, et les négociations politiques mêmes étaient débattues en sa présence et mises entre ses mains. L'orgueil, la tyrannie, les colères de cette vieille sorcière — c'est ainsi qu'on la désignait — indignaient tous les ordres de la société. Le peuple même était contre elle, et plusieurs, dans la bourgeoisie, étaient à cause d'elle contre le roi.

Les prélats et les barons se décidèrent à en venir aux dernières extrémités. Ils adressèrent à Christiern, le 20 janvier 1523, une lettre par laquelle ils révoquaient les pouvoirs qu'il avait reçus au jour de son couronnement. En même temps, ils offraient au duc de Holstein la couronne de Danemark[1]. Ces démarches jetèrent le monarque dans un trouble inouï. Tout n'était pas perdu pour lui. Il eût pu, en rappelant les troupes qu'il avait en Suède, s'adresser au peuple danois, dans le sein duquel il avait encore bien des partisans, et se défendre dans Copenhague en attendant que ses alliés, soit le roi d'Angleterre, soit son beau-frère l'empereur, vinssent à son aide. Mais le coup dont

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, p. 79. Mallet, III, p. 420.

il était frappé était pour lui tout à fait inattendu. Il perdit l'équilibre ; son courage, sa fierté, ses forces se brisèrent. On vit ce terrible despote s'affaisser, s'humilier. Au lieu de résister aux États du royaume, il se jeta à leurs pieds et leur promit de gouverner désormais d'après leurs conseils. Il était prêt à tout pour les satisfaire ; il promettait de faire dire des *messes* pour les âmes de ceux qu'il avait injustement mis à mort ; il s'engageait même à aller en *pèlerinage à Rome*... Mais les grands et les prêtres furent inexorables, et le pape, qu'il appela à son secours, fit la sourde oreille. Alors Christiern perdit la tête : on eût dit qu'une trombe était tombée sur lui et le renversait. Il fit équiper une vingtaine de vaisseaux, recueillit en hâte les joyaux de la couronne, son or, ses archives, tout ce qu'il avait de plus précieux, et se prépara à fuir avec la reine, ses enfants, l'archevêque de Lund et quelques serviteurs fidèles. Son plus grand souci était de savoir comment emmener Sigbrit ; à aucun prix il ne voulait se séparer de sa conseillère, et la haine que le peuple portait à cette femme était telle, que si on l'eût aperçue, elle eût été mise en pièces. Christiern fit préparer un de ses coffres, la vieille s'y étendit ; le coffre fut soigneusement fermé, et la malheureuse fut ainsi portée à bord comme un effet de bagage. Le 14 avril 1523, le roi leva l'ancre ; mais à peine était-il en mer qu'une tempête dispersa sa flotte [1].

Christiern arriva pourtant dans les Pays-Bas et

[1] Munter, III, p. 82. Raumer, II, p. 116. Mallet, III, p. 595.

courut aussitôt implorer le secours de l'empereur. Il ne se bornait pas à solliciter ce prince, mais assiégeait toutes les puissances et les conjurait de venir à son aide. Charles-Quint consentit à écrire au duc Frédéric des lettres qui restèrent sans effet; en même temps, il refusa au roi les hommes d'armes qu'il lui demandait. Cet infortuné monarque s'adressa alors à Henri VIII, qui lui fit de magnifiques promesses, mais n'en tint aucune. Christiern, désolé, se rend auprès de son beau-frère l'électeur de Brandebourg, puis auprès de son oncle l'électeur de Saxe. Tous leurs essais de médiation restant inutiles, Christiern rassembla une petite armée et s'avança avec elle dans le Holstein; mais il était sans argent pour la payer, aussi la plus grande partie de ses soldats l'abandonnèrent-ils; les autres demandèrent leur solde avec menace, et le malheureux prince profita de la nuit pour s'enfuir[1].

Christiern, abandonné des hommes, parut alors se tourner vers l'Évangile; il se joignit aux auditeurs de Luther[2], et disait à tout le monde qu'il n'avait jamais entendu prêcher ainsi la vérité, et que désormais, avec l'aide de Dieu, il supporterait l'épreuve avec plus de patience[3]. Faut-il croire que ces déclarations n'étaient que de l'hypocrisie? Ne peut-on pas supposer plutôt qu'il y avait dans l'âme de Christiern deux natures : l'une pleine de rudesse et de violence, l'autre susceptible d'émo-

[1] Raumer, *Geschichte Europas*, II, p. 142.
[2] « Christiernus Lutherum diu concionantem audit. » (Scultetus, *Ann.*, I, p. 52.)
[3] Munter, III, p. 84.

tions pieuses, et qu'il passait facilement de l'une à l'autre ? Son cœur, ouvert par l'adversité, paraît avoir reçu alors avec joie les vérités de l'Évangile. L'électeur de Brandebourg l'ayant engagé à revenir à la doctrine romaine : « Plutôt perdre à jamais « mes trois royaumes, répondit-il, que d'abandon- « ner la foi et la cause de Luther. » Mais, en parlant ainsi, Christiern s'abusait lui-même ; l'égoïsme était le fond de son caractère, et il fut toujours prêt à rendre honneur au pape quand il put espérer que le pontife l'aiderait à remonter sur le trône[1].

Il y eut dans sa famille de plus fidèles témoins de la vérité. Sa sœur, femme de l'électeur de Brandebourg, fut gagnée à l'Évangile, et, persécutée par son mari, elle dut s'enfuir en Saxe. L'épouse de Christiern, la reine Isabelle elle-même, sœur de Charles-Quint, s'étant rendue à Nuremberg pour y implorer en faveur de son mari le secours de son frère Ferdinand, reçut dans cette ville la communion des mains de l'évangélique Osiander. L'archiduc l'ayant appris, lui dit, fort irrité, qu'il ne la reconnaissait plus pour sa sœur : « Si vous me reniez, répondit fermement la sœur « de Charles-Quint, je ne renierai pourtant pas la « Parole de Dieu. » Cette princesse mourut l'année suivante (1526), dans les Pays-Bas, et montra jusqu'à la fin une foi purement évangélique[2]. Elle communia au corps et au sang de Christ, suivant l'institution du Sauveur, quoique les grands qui

[1] Spalatin, *Leben Friedrichs des Weisen*, p. 187.
[2] « Magna fide excessit, accepta cœna Domini. » Luther, *Epp.*, III, p. 93. (De Wette.)

l'entouraient fissent tous leurs efforts pour lui faire accepter les rites de la papauté. Cette fermeté chrétienne dans une sœur de l'empereur, en un pays où le papisme le plus strict dominait, émut fort ceux qui l'entouraient et leur sembla une chose monstrueuse. La famille impériale ne pouvait permettre qu'un de ses membres fût considéré comme étant mort dans l'*hérésie*. Quand la reine eut perdu toute connaissance, un prêtre, par ordre supérieur, s'approcha d'elle et lui administra l'extrême-onction comme il eût pu le faire à un cadavre. Chacun comprit que cet acte, grave en apparence, n'était qu'une singerie. La foi de la reine mourante fut partout connue et réjouit les amis de l'Évangile : « Christ, dit Luther, a voulu « avoir, une fois, une reine dans le ciel.[1] » Isabelle n'a pas été la dernière.

Toutefois, le triomphe du parti des évêques et des nobles en Danemark semblait y assurer la ruine définitive de la cause évangélique. Nul ne doutait que les abus de la papauté et de la féodalité n'y fussent affermis pour toujours. Mais il est une puissance qui veille sur les destinées du christianisme, et quand il semble enseveli au fond des abîmes, elle l'en fait sortir avec gloire. Dieu élève ce que les hommes abaissent.

[1] Seckendorf, *Hist. des Lutherthums*, p. 600, 722.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### UNE RÉFORMATION ÉTABLIE SOUS LE RÈGNE DE LA LIBERTÉ.

(1524-1527.)

Christiern Ier de Danemark, premier roi de la maison d'Oldenbourg, aïeul de Christiern II, avait laissé deux fils, Jean et Frédéric. Jean lui succéda dans la souveraineté des trois royaumes. Frédéric, pour lequel la reine Dorothée, femme du roi Christiern Ier, avait un sentiment très-vif de prédilection, n'avait pas le génie de son neveu Christiern II. On ne trouvait en lui ni cette intelligence qui embrassait tant d'objets à la fois, ni ce coup d'œil prompt et sûr, ni cette infatigable activité qui distinguaient cet étrange monarque. Frédéric avait une âme tranquille, un esprit sage et modéré, une sérénité et un enjouement qui charmaient sa mère et ses alentours, mais qui ne suffisent pas à un roi. Or, s'il n'avait pas les qualités de son neveu, il n'avait pas sa cruauté, sa violence, ou du moins il ne les eut que pour ce malheureux prince. La reine Dorothée souhaitait passionnément de donner un trône à ce fils favori, et sollicitait son époux de lui attribuer le Holstein et le Schleswig.

Christiern céda à ses désirs et donna la souveraineté de ces duchés à son second fils, alors âgé de onze ans. Il ne le fit que de vive voix, n'ayant pas laissé de testament[1]. Les habitants de ces provinces étaient satisfaits, préférant avoir un souverain particulier que de dépendre du roi des trois royaumes du Nord.

Il n'en fut pas de même du roi Jean. Ne voulant pas renoncer à ces provinces, il résolut de faire embrasser à son frère l'état ecclésiastique, l'envoya étudier à Cologne et lui procura un canonicat dans cette ville. Mais Frédéric ne s'en souciait guère. La sécheresse de la théologie scolastique le dégoûtait. La Réforme l'attirait; poussé par la reine, sa mère, il quitta Cologne, sa chanoinie, son office, sa prébende, son bréviaire, sa vie sans fatigue; il aimait mieux une couronne, même avec ses travaux et ses ennuis, et demanda au roi, son frère, sa portion des duchés qui, disait-il, devaient au moins être partagés entre eux. Le roi céda; Frédéric s'établit dans le Holstein et gouverna paisiblement ses sujets. Il entra en rapport avec quelques disciples de Luther, montra de l'intérêt pour leurs travaux évangéliques, et leur permit de répandre la doctrine de la Réformation parmi ses Cimbres[2].

Son frère étant mort et son neveu Christiern ayant hérité des trois royaumes scandinaves, le paisible Frédéric se vit appelé à de plus hautes destinées. Sa douceur était aussi généralement

[1] Schlegel, *Geschichte des Oldenburgischen Stammes*, I, p. 53.
[2] « Ut doctrina evangelica per Lutheri quosdam discipulos Cimbrorum animis instillaretur, indulserat. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 358.)

connue que la violence de son neveu. Les Danois pouvaient-ils trouver un meilleur roi ?

En effet, au moment des malheurs de Christiern, les évêques du Jutland, avons-nous dit, offrirent la couronne à Frédéric. Le conseil du royaume fit de même, et déclara que s'il la refusait il appellerait un prince étranger. Le duc, qui avait alors cinquante-deux ans, prévoyait les soucis et les luttes auxquelles il allait s'exposer. Toutefois, c'étaient les royaumes de son père qu'on lui offrait, il ne pouvait supporter l'idée de les voir passer à une autre dynastie, il accepta. Quelques parties du royaume, et en particulier Copenhague, restèrent au pouvoir de l'ancien roi.

A peine Frédéric eut-il accepté la couronne, qu'il sentit l'amertume de la coupe d'or qui venait de lui être offerte. Les prêtres et les nobles lui demandèrent le maintien et l'accroissement même des priviléges dont Christiern avait voulu les priver. Frédéric dut promettre que « jamais il ne permet« trait à un hérétique, disciple ou non de Luther, « de prêcher ou d'enseigner secrètement ou publi« quement des doctrines contraires au Dieu du « ciel et à l'Église romaine, et ajouter que s'il s'en « trouvait dans son royaume, il les priverait de « leur vie et de leurs biens [1]. » Ceci était dur; Frédéric inclinait vers les doctrines évangéliques, il voyait beaucoup de ses sujets faire de même : les arrêterait-il ? Mais la couronne était à ce prix.

[1] Munter, *Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen*, III, p. 101, 145.

Henri IV paya Paris plus cher : il abandonna ses croyances et se fit catholique-romain. Frédéric entendait garder sa foi ; peut-être même que, plein de confiance dans la force de la vérité, il espérait la voir, malgré les évêques, remporter la victoire. Quoi qu'il en soit, il se contenta, en écrivant au pape, de lui annoncer brièvement son avénement sans lui faire aucune promesse. Clément VII, choqué de ce silence, lui rappela celle qu'il avait faite lors de son élection, ajoutant un grain de flatterie à ses exhortations : « Je connais bien, lui dit-il, « cette royale vertu dont vous avez donné la preuve « en professant la résolution de poursuivre par le « fer et le feu l'hérésie de Luther [1]. » C'était là une parole vraiment papale.

Frédéric sentait la grande difficulté de sa situation, et, ayant tout examiné, il se décida pour la liberté religieuse. Est-ce qu'il se repentit de l'engagement qu'il avait pris ? Crut-il que, si l'on a prêté serment de commettre un crime (certes, la persécution en eût été un), c'est un péché que de l'accomplir ? Nous l'ignorons. Circonspect, réfléchi de nature, il avait fallu à Frédéric du temps pour arriver des premiers doutes que lui avaient inspirés les doctrines romaines à une ferme croyance aux vérités évangéliques.

Il ne pouvait se dépouiller maintenant de convictions qui lui étaient chères et admettre des opinions contraires. Croyant du reste que ce n'était

[1] « Propriæ virtutis vestræ memores qua Lutheranam hæresin ferro et gladio persequendam semper duxistis. » (Raynaldi *Ann.*, 1525, n° 29. Munter, III, p. 115.)

pas à lui de réglementer les choses de la foi, il résolut de tenir l'équilibre et de ne pencher, comme roi, ni de l'un ni de l'autre côté. Il y avait quelques rapports entre ce prince et un autre, Frédéric le Sage, électeur de Saxe, qui, sans se prononcer aussitôt pour la Réformation, laissa pleine liberté aux enseignements de Luther. L'oncle de Christiern se sentit libre de tenir les promesses qu'il avait faites aux nobles, et il gagna ainsi leur affection. Il n'enleva point au clergé ses pompes et ses richesses, et quant aux réformateurs et à leurs disciples, au lieu de les poursuivre par le fer et par le feu, comme le lui demandait le pape, il les laissa à eux-mêmes, ne leur faisant ni bien, ni mal. La Réformation, si elle devait s'établir en Danemark, le ferait non par la puissance du roi, mais par celle de Dieu et du peuple : l'État laisserait faire. Au reste, Frédéric continuait ainsi comme roi ce qu'il avait commencé comme duc.

En effet, déjà avant que Frédéric fût sur le trône de Danemark, la Réformation avait commencé dans les duchés[1]. Husum, ville située sur la mer du Nord, à six ou sept lieues de Schleswig, avait vu naître cette lumière qui plus tard devait réjouir tant d'âmes dans ces contrées. Il s'y trouvait un chapitre dépendant de l'église cathédrale de Schleswig, où vingt-quatre vicaires faisaient les fonctions des prébendiers oisifs ou absents. L'un d'eux, Hermann Tast, réveillé par le premier bruit qu'avait fait la Réformation, avait saisi la Bible, lu

[1] Munter, III, p. 562.

les écrits de Luther, et, vers l'an 1520, confessait hautement la vérité qu'il y avait trouvée. Il gagna l'un de ses collègues. Un des notables de la ville, homme savant et fils d'une fille naturelle du duc Frédéric, prit Tast sous sa protection et lui donna une salle dans sa propre maison pour y exposer les richesses qu'il avait découvertes. Le nombre de ses auditeurs s'accrut si fort que, en 1522, il dut tenir les réunions en plein air, dans le cimetière. Il se plaçait sous un tilleul, il commençait par entonner le cantique de Luther, *Eine feste Burg*, et là, sur ce champ des morts, il faisait entendre les paroles du Fils de Dieu ; plusieurs de ceux qui les avaient entendues avaient reçu la vie nouvelle. Bientôt il ne se contenta pas d'annoncer l'Évangile à Husum, il se mit à parcourir les campagnes, les villes, les bourgs, et répandit la connaissance du Sauveur dans toute la contrée environnante. Beaucoup de bourgeois et de nobles crurent. Le vieux évêque de Schleswig, homme tolérant et qui connaissait les sentiments de Frédéric, fermait les yeux sur les progrès de la doctrine évangélique. Frédéric, devenu roi, promulgua un édit qui établissait formellement la liberté religieuse pour les deux partis opposés. Rendant un bel hommage à la souveraineté de Dieu dans les choses de l'âme, il effaçait devant elle sa puissance royale : « Que nul, dit-il, « ne fasse quelque tort à son prochain en ses biens, « son honneur, ou son corps, pour cause de doc- « trine papiste ou luthérienne, mais que chacun « se comporte quant à la religion selon que sa « conscience le lui prescrit et de manière à pou-

« voir en rendre compte au Dieu tout-puissant[1]. »

Toutefois, il y avait une œuvre, nécessaire aux progrès de l'Évangile, que le clergé danois n'aurait pas permise : c'était la traduction et l'impression des saintes Écritures en langue vulgaire, et, si Frédéric l'avait favorisée, il fût sorti de sa neutralité. Comment résoudre cette difficulté ? Cela se fit d'une manière étrange. Ce fut l'antagoniste de Frédéric, son terrible et malheureux neveu, l'ancien allié du pape, qui accomplit cette œuvre, ou du moins la fit faire par ceux qui l'entouraient. Le bourgmestre de Malmoe, Michelsen, avait suivi le roi dans sa disgrâce, laissant derrière lui sa femme, sa fille, ses biens, qui furent confisqués. Christiern II, plein de zèle pour la doctrine évangélique depuis qu'il avait entendu Luther, comprenant peut-être aussi qu'elle était l'arme la plus puissante pour abaisser la hiérarchie romaine, son ennemie, pressa l'ancien bourgmestre, devenu son secrétaire particulier, d'achever et de publier la traduction danoise du Nouveau Testament qui était déjà commencée, et pour laquelle les traducteurs avaient fait usage de la Vulgate, de la traduction d'Érasme et de celle de Luther. Ce fut celle-ci surtout que suivit Michelsen dans la traduction des épîtres apostoliques dont il s'était chargé. Cette traduction danoise fut imprimée à Leipzig en un petit in-4°, en 1524, avec l'appui et le secours de Christiern, et ce Nouveau Testament danois fut envoyé en Danemark de l'un des ports des Pays-Bas, d'Anvers à ce qu'il

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 565.

paraît, d'où partait aussi la traduction anglaise de Tyndale. Il y avait trois préfaces : deux étaient traduites de Luther, la troisième était de Michelsen.

L'ancien bourgmestre n'y ménageait pas les prêtres. Les fameux placards publiés en France en 1534 n'étaient pas plus sévères. Michelsen croyait que pour faire connaître l'Évangile de Christ, il fallait détruire la puissance du clergé : « Ces blasphémateurs, disait-il, en publiant leurs « bulles antichrétiennes et leurs lois ecclésias« tiques ont obscurci l'Écriture sainte et aveu« glé le simple troupeau de Christ. Bouches folles « et endurcies aux misères d'autrui, ils ont tel« lement prêché au peuple leur verbiage inutile, « que nous n'avons rien pu savoir que ce que « leur prétendue sainteté daignait nous dire. Mais « maintenant Dieu, dans sa grâce insondable, a eu « pitié de notre grande misère et a commencé à « révéler à son peuple sa sainte Parole, en sorte « que, comme il l'avait prédit par un de ses pro« phètes, leurs erreurs, leur perfidie, leur tyrannie « seront connues du monde entier[1]. » En même temps, Michelsen invitait les Danois à faire usage de leurs droits et de leurs libertés en puisant aux sources mêmes de la vérité.

C'était une chose étrange que de voir les deux rois ennemis favoriser l'un et l'autre la Réformation, le mauvais par son activité, le bon par sa neutralité.

[1] Préface de Michelsen. Voir Henderson : « A dissertation on Mikkelsen's translation. » (Dænische Bibliothek, I, p. 120. Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 128-144. Gerdesius, III, p. 350-352.)

Le clergé danois comprit le coup qui lui était porté, et chercha à l'éluder et à le rendre. Il ne pouvait plus avoir recours à la force, les principes libéraux de Frédéric s'y opposaient. On chercha donc un homme capable de lutter par sa parole et par ses écrits. On crut l'avoir trouvé dans Paul Éliæ. Nul en Danemark ne connaissait mieux que lui la Réformation ; il avait marché quelque temps avec elle, puis il l'avait abandonnée et en avait été récompensé par les faveurs des évêques. On l'appela en Séeland du Jutland où il était alors et il se mit aussitôt à agir et à prêcher contre la doctrine de Wittemberg ; mais on se rappelait ses antécédents, on ne se fiait point à lui, et au lieu d'attaquer les amis des saintes Écritures, il fut obligé de se défendre lui-même[1].

S'il était heureux pour la Réformation que le roi restât neutre entre les deux partis religieux, il était fort à désirer qu'il acquît pour lui-même plus de décision dans sa foi et dans sa profession personnelle de l'Évangile. Une circonstance domestique vint affranchir ce prince de toute crainte et de toute gêne. L'aîné de ses fils appelé Christiern comme le dernier roi, était un jeune homme plein de feu, d'intelligence, d'activité, d'élan. Deux ou trois ans auparavant, son père voulant qu'il vît l'Allemagne, vécût à une cour étrangère, et apprît à mieux connaître les hommes et les événements de l'Europe, l'envoya en 1520 à son oncle l'électeur de Brandebourg, en lui donnant

[1] Olivarii *Vita Pauli Eliæ*, p. 169. Munter, III, p. 142.

pour gouverneur Jean Rantzau, célèbre par sa science et ses nombreux voyages. Malheureusement l'Électeur était l'un des plus violents adversaires de Luther. On pouvait craindre que le jeune prince ne prît l'air, l'esprit, le ton de cette cour toute remplie de préjugés contre la Réformation. Le contraire arriva. La sévérité de l'Électeur, la haine aveugle que ce prince et ses courtisans portaient à la Réformation froissèrent le jeune duc. L'année suivante son oncle le prit avec lui quand il se rendit à Worms, s'imaginant que la condamnation de l'hérétique par l'empereur et la diète ferait un grand effet sur le jeune homme. Mais quand Luther prit la parole et déclara avec courage qu'il était prêt à mourir plutôt que de renoncer à sa foi, Christiern sentit battre son cœur, et son âme enthousiaste fut gagnée à la cause qui avait de si nobles défenseurs. Elle lui devint plus chère encore, quand il vit l'Électeur son oncle se joindre aux évêques pour demander que l'on violât le sauf-conduit donné à Luther. Son étonnement et son indignation furent à leur comble. Rantzau lui-même, qui avait vu la cour de Rome et qui dans ses voyages avait eu constamment l'occasion de connaître de près la corruption de l'Église, Rantzau fut entièrement gagné à la cause vaincue à Worms. Christiern fit dans cette ville la connaissance d'un jeune gentilhomme, Peter Svave, qui étudiait à Wittemberg, avait voulu accompagner Luther et était plein d'amour pour l'Évangile. Christiern obtint de son père de l'attacher à sa personne et lui donna toute sa confiance. Dès qu'il fut de retour

à Holstein le jeune Christiern se déclara ouvertement pour la Réforme. L'ardeur de ses convictions, l'éloquence de sa foi, la décision de son caractère, la simplicité, l'affabilité de ses manières qui lui gagnaient tous les cœurs, eurent une salutaire influence sur le roi. En même temps, la prudence, l'expérience et les connaissances de Rantzau donnaient au monarque confiance dans l'œuvre dont le gouverneur de son fils se montrait le zélé partisan[1].

Copenhague était encore au pouvoir de Christiern II et Henri Gjoë y commandait, attendant toujours les secours nécessaires pour qu'il pût s'y maintenir. Frédéric envoya son fils en Séeland pour presser la reddition de la place; lui-même se rendit à Nyborg dans l'île de Fionie. Gjoë, voyant qu'une plus longue résistance était inutile, demanda à capituler. On convint que Copenhague serait remis au roi Frédéric le 6 février (1524) et que la garnison se retirerait où bon lui semblerait. Le jeune duc Christiern signa ces articles au nom du roi son père, et lui fit porter aussitôt cette heureuse nouvelle. Dix jours après la reddition de la capitale, le 16 février, le roi y fit son entrée, à la grande joie des habitants, fatigués d'un siége de huit mois. Frédéric, sans porter aucune atteinte à l'Église dominante, professa aussitôt franchement et sans crainte la foi évangélique. Un homme important, le conseiller du royaume Magnus Gjoë, avait embrassé la Réforme, et avait même un ministre dans sa maison. Le roi se rendit dans la modeste assem-

[1] Munter, III, p. 560, 585, 599.

blée qui s'y tenait, et reçut la cène sous les deux espèces. Il s'affranchit de toutes les petites pratiques que Rome impose; les nobles de Holstein qui faisaient partie de sa suite et plusieurs seigneurs danois suivirent son exemple. Le clergé perdit de jour en jour de sa considération et un grand nombre d'habitants abandonnant le confessionnal cherchaient le pardon auprès de Dieu seul et délaissaient leurs mauvaises œuvres [1].

Les Danois avaient été aussi vivement offensés que les Allemands par la charlatanerie des indulgences; ils avaient ouvert les yeux et condamné ce commerce et la religion qui l'exerçait, mais ils s'étaient tus. Ce silence toutefois n'était pas celui de l'indifférence. Il y avait peut-être chez ces peuples du Nord plus de lenteur que chez ceux du Midi, mais ils rachetaient ce défaut par une conception plus réfléchie, une conviction plus profonde, un caractère plus ferme. Indignés de ce que la cour de Rome les regardait comme un troupeau d'aveugles-nés, dévoués par leur caractère même à d'éternelles ténèbres, ils devaient bientôt se réveiller et proclamer leur affranchissement.

Ce fut Tausen qui donna le signal. Il était toujours dans le monastère d'Antwerskow. Sa piété, sa vertu y répandaient quelques lumières au milieu des ténèbres du siècle, mais la plupart des moines, emportés par leurs vices et leur haine pour l'Évangile, s'efforçaient de l'éteindre. En vain cherchait-il à les amener à la vérité en leur

[1] M. Mallet, *Hist. de Danemark,* IV, p. 27. Munter, *Kirchengeschichte,* III, p. 169. Gerdesius, *Ann.,* III, p. 360.

parlant avec bonté, et en leur expliquant avec douceur l'Évangile; il essaya de les prendre à part, de leur exposer les erreurs de la religion romaine et de leur montrer combien ils s'étaient éloignés du chemin du salut [1]. Ces remontrances furent fort désagréables aux moines. Tausen résolut de profiter des fêtes de Pâques qui s'approchaient pour appeler solennellement son auditoire à la foi, dût-il même faire un éclat. Il obtint du prince la permission de prêcher le jour du vendredi saint, 25 mars 1524. Le jeune johannite monte en chaire, décidé de dire ce jour-là toute sa pensée sans ménagement inspiré par la prudence mondaine. Il montre à ses auditeurs que l'homme est sans force, que ses bonnes œuvres et ses prétendues satisfactions sont la pauvreté même [2]. Il expose le mérite de Christ et toute la grandeur de ce mystère; il les invite à condamner la vie corrompue et profane qu'ils ont eue jusqu'alors, et à venir à Christ, qui les couvrira de sa justice. Le coup était porté.

Cette prédication fit une immense sensation, les auditeurs étaient scandalisés d'une doctrine qui leur semblait toute nouvelle. Tous les moines, ses supérieurs, aveuglés par les superstitions pontificales, ne pensaient qu'à se défaire d'un tel hérétique [3]. Le prieur avait peine à attendre la fin. Il s'indi-

[1] « Quantum huc usque a vera salutis via deflexerant monstrando. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 357.)
[2] « Virium humanarum defectum, omniumque bonorum operum indigentiam monstrans. » (*Ibid.*)
[3] « Occæcatos pontificia superstitione Superiores totos in se armaret. » (*Ibid.* et *Dän. Bibl.*, I, p. 5.)

gnait de ce qu'un jeune homme auquel il avait témoigné tant de bonté avait l'audace de professer publiquement les doctrines du réformateur, et voyait avec effroi son couvent devenir suspect de luthéranisme; il résolut donc de se débarrasser d'un hôte aussi dangereux. Il fit paraître Tausen devant lui, et après lui avoir reproché sa faute, il lui dit qu'il voulait bien ne pas le frapper d'une peine trop sévère et se contenterait de l'envoyer dans la seconde maison de l'ordre, à Viborg, où il entrerait sous la surveillance du prévôt Pierre Jansen, jusqu'à ce qu'il fût revenu de ses erreurs. Tausen partit pour le lieu de son exil.

Viborg, ville très-ancienne, est située au nord du Jutland; le climat y est plus rude, les vents plus véhéments et plus froids, les habitants plus ignorants et plus grossiers. Les fiords auxquels le fils du paysan de Kierteminde avait été accoutumé étaient là plus vastes, séparés quelquefois de la mer simplement par une ligne basse et sablonneuse, qui semblait en un temps d'orage devoir être emportée par l'impétuosité des vagues. Mais il y avait pour le jeune homme quelque chose de plus rude que ce climat sévère. Il devait selon la règle être enfermé comme hérétique dans une prison dont les portes ne s'ouvriraient jamais. Toutefois, le prieur du monastère, quand arriva son prisonnier, fut touché de voir au lieu du terrible hérétique qu'il attendait, un jeune homme doux, intelligent, aimable; son cœur fut gagné, il lui laissa une assez grande liberté, et en particu-

lier celle de fréquenter les autres religieux. Tausen se taira-t-il? Il sait bien que s'il parle, il soulèvera contre lui de nouvelles persécutions. Mais peut-on renoncer à faire du bien à ceux qui vous entourent? Il se rappelait que Luther avait coutume de dire : « Quand les pommes sont mûres, il « faut les abattre; si l'on renvoie elles se gâtent. « Saisir l'occasion est une grande chose. » *In tempore veni quod est omnium primum.* Il semblait à Tausen lire encore ces paroles, que le bon docteur de Wittemberg avait écrites avec de la craie au-dessus de son poêle : « Celui qui laisse échapper « une heure laisse échapper un jour [1]. »

Tausen résolut donc de ne pas perdre un moment, et recommença dans le cloître de Viborg l'œuvre du cloître d'Antwerskow. Il y professait franchement la doctrine du salut gratuit, de la justification par la grâce. Les frères étonnés s'opposèrent d'abord vivement au nouveau venu. Il y eut de fréquents débats, et ce monastère du Nord, où avait si longtemps régné un calme plat, fut agité par de grandes vagues blanchissantes d'écume, comme il arrive à la mer qui l'avoisine. Le prieur ferma d'abord les yeux; il espérait que Tausen serait ramené par lui et ses moines à la doctrine de l'Église; mais il se trompait. Plusieurs religieux furent ébranlés, et à la ville même on commençait à s'agiter. Un des frères, nommé Tœger, eut le cœur touché par la doctrine de Christ, et s'ouvrant en secret à Tausen, il lui demanda de

[1] Luther, *Opp.*, XXII (Walch) von der Beruf, p. 2378 et sq.

l'instruire dans toute la vérité. Les deux amis usant de grandes précautions, et se cachant avec soin de leurs supérieurs, passaient ensemble des heures bénies employées à méditer les Écritures de Dieu. Mais il ne s'écoula pas longtemps avant que la persécution éclatât [1].

Ce n'était pas seulement dans ces contrées lointaines et solitaires qu'elle se préparait. Le haut clergé commençait à comprendre que la neutralité de Frédéric était aussi dangereuse que les violences de Christiern. Le nouveau roi devait être couronné au mois d'août 1524 dans sa capitale, et le Conseil du royaume devait auparavant se réunir. C'était le moment choisi par les prélats pour établir que le Danemark restait fidèle au pape. Aucun des membres ecclésiastiques ne manqua à la convocation. Non-seulement tous les évêques, mais encore plusieurs autres dignitaires, abbés mitrés, prévôts et autres arrivèrent à Copenhague. L'évêque de cette ville, Lago Urne, qui voyait avec douleur autour de lui les autels de Rome toujours plus négligés, les messes pour les morts et l'argent que les prêtres en tiraient diminuer de jour en jour, représenta à ses collègues que les opinions de Luther faisaient de grands progrès, que non-seulement les revenus des gens d'Église en souffraient, mais que leur considération et leur autorité, même parmi le peuple, étaient ébranlées, et que ces nouvelles doctrines passeraient bientôt de la capitale dans tout le royaume. Trente-six seigneurs, membres du

[1] Gerdesius, III, p. 358.

Conseil, étaient aussi présents. Tous se réunirent le 28 juin, veille de la fête des apôtres Pierre et Paul. « Il faut, dirent les partisans alarmés de la « papauté, que les évêques s'opposent à l'hérésie de « Luther avec plus de zèle qu'ils ne l'ont fait ; il faut « que quiconque l'enseigne soit puni de la prison ou « d'autres châtiments (ils avaient même demandé la « mort) ; il faut que les livres dangereux qui arrivent « chaque jour d'Anvers ou d'autres lieux soient in« terdits, et qu'il n'y ait aucune innovation, jusqu'à « ce que le concile convoqué par le pape en décide. » Ces arrêtés furent pris par les membres ecclésiastiques et laïques du Conseil, ce qui eut pour résultat de faire rechercher et lire avec plus d'avidité les livres défendus.

Que fera le roi ? S'opposera-t-il à ces arrêtés ou les confirmera-t-il ? Il laissa le Conseil libre, mais, le jour de son couronnement étant venu, il arriva à Copenhague accompagné d'un ministre évangélique qui devait remplir auprès de lui les fonctions de chapelain. La vue de cet humble pasteur paraissant au milieu des pompes royales choqua les mondains et déplut fort aux évêques ; voyant le prince se réserver ainsi publiquement, simplement mais fermement, le libre exercice de la religion évangélique, ils craignaient qu'il ne fût difficile d'en priver le peuple. Ils n'osèrent pourtant s'opposer au roi. L'archevêque élu de Lund n'ayant pas encore reçu la consécration épiscopale, ce fut Gustave Troll, archevêque d'Upsal, qui présida à l'acte du couronnement. La cérémonie ayant été accomplie sans aucun trouble, les évêques, mécontents et inquiets,

retournèrent dans leurs diocèses décidés à tout faire pour arrêter ce qu'ils appelaient les progrès du mal, et la persécution de la part du clergé fut mise à l'ordre du jour dans tout le royaume[1].

Tausen ne pouvait y échapper. L'évêque de Viborg, George Friis, était résolu à extirper la Réforme. Le jeune réformateur fut saisi, jugé, condamné à la prison et enfermé dans le souterrain d'une tour de la ville, triste demeure à laquelle une ouverture pratiquée dans la partie inférieure du bâtiment donnait seule un peu d'air et de jour. Ce soupirail qui soutenait la vie du pauvre prisonnier devait lui servir à donner la vie à d'autres, et adoucir ainsi les amertumes de sa captivité. Ceux du moins qui commençaient à aimer l'Évangile, pleins de compassion pour son infortune, s'approchèrent mystérieusement du soupirail qui donnait à ce qu'il paraît sur un emplacement isolé et désert. Ils l'appelèrent tout bas ; il répondit à ces voix amies, et les conversations du cloître recommencèrent au pied de cette tour isolée. Quelques bourgeois de la ville qui avaient pris du goût à l'Évangile, ayant eu connaissance de ces colloques solitaires, se glissèrent aussi sans bruit d'une manière cachée au pied de la tour. Le pieux johannite s'approchant de l'ouverture exposa avec joie l'Évangile à ce modeste auditoire. Prisonnier, affligé, destitué de tout, exposé à la peine que la capitulation royale prononçait contre tous les disciples de Luther, Tausen déclarait du fond de son cachot

[1] Schlegel, *Geschichte des Oldenburgischen Stammes*, I, p. 148. Munter, III, p. 101.

qu'il était vrai pourtant que la foi vivante au Sauveur justifie seul le pécheur. Le nombre des auditeurs s'augmentait journellement et ce cachot, où l'on avait voulu ensevelir comme dans un sépulcre la parole de Tausen, était transformé en une chaire, chaire étrange et qui lui devint plus précieuse que celle d'Antwerskow, dont on l'avait banni. Il n'était plus seul à propager la parole divine. Tœger et le minorite Erasmus, auquel le jeune homme l'avait fait connaître, la répandaient avec zèle. Ils allaient de maison en maison, ils répétaient aux familles auprès desquelles ils avaient accès, les enseignements que l'humble prisonnier leur donnait à travers le soupirail[1]. Les magistrats fermaient les yeux; plusieurs nobles qui étaient en rapport d'amitié avec les seigneurs évangéliques du Schleswig se prononçaient pour la Réforme. Tous s'encourageaient en disant que le roi ne voulait pas voir les réformateurs opprimés. Ce prince allait bientôt faire davantage encore.

Frédéric s'étant rendu en automne dans le Jutland, entendit parler de la captivité et des prédications de Tausen. Décidé à ne pas mettre en prison les catholiques-romains, il n'entendait pas pourtant que les catholiques y missent les réformés. Il adressa donc à ce sujet un rescrit au Conseil et à la bourgeoisie de Viborg, en conséquence duquel les verrous furent tirés et les portes s'ouvrirent devant le pieux réformateur. Frédéric alla plus loin; en tirant le pauvre prisonnier de la tour, de son

[1] Munter, III, p. 161.

bas-fond il l'éleva près du trône et le nomma son chapelain. *Dieu retire le pauvre de dessus le fumier, et le fait asseoir avec les principaux de son peuple.* Voulant encore plus marquer la décision de sa foi, il fit le même honneur à Tast d'Husum. Toutefois, Frédéric ne voulait pas, pour le moment du moins, priver Viborg des lumières qui s'y trouvaient. Tausen, Tœger, Erasmus y avaient annoncé le royaume de Dieu. Le roi entendait que l'Évangile qui jaillissait çà et là comme des sources vives dans le Jutland, trouvât dans cette ville un boulevard. Il permit donc aux habitants de garder Tausen comme leur pasteur; mais il l'affranchit de toute subordination monastique[1]. Quoique le réformateur continuât encore un ou deux ans à porter l'habit et à demeurer dans la maison des johannites, il jouissait d'une pleine liberté, et en profitait pour répandre partout la doctrine que détestaient les chefs de son ordre. D'autres venaient à son aide. Un jeune homme de Viborg, appelé Sadolin, et quelquefois du nom de sa ville natale Viburgius, avait étudié en 1522 sous Luther, et, de retour dans sa patrie, avait professé les principes de la saine doctrine. L'évêque ayant aussitôt entravé ses efforts, Sadolin s'était adressé au roi et lui avait demandé la permission de fonder dans la ville une école évangélique. Ce prince, sentant qu'une telle institution donnerait une base solide au mouvement religieux, y consentit volontiers et établit à Viborg une grande école gratuite dont Sadolin fut le premier profes-

[1] Gerdes, III. *Monum.*, p. 202.

seur. La jeunesse et les adultes de la ville et d'autres parties du pays y étaient instruits dans les principes de l'Évangile. Le Jutland recevant à la fois la lumière du côté de Viborg et du côté du Schleswig (qui dès 1526 avait embrassé la Réformation), voyait s'augmenter chaque jour le nombre de ceux qui ne voulaient d'autre Sauveur que Jésus-Christ[1].

Tandis que la Réformation avait ainsi un point d'appui à Viborg dans le Jutland, elle en trouvait un second d'un tout autre côté, à Malmoe en face de Copenhague, sur l'autre rive du Sund. La Réforme à Viborg était plus intérieure et plus spirituelle, à Malmoe plus polémique. L'ancien bourgmestre Michelsen, qui publiait alors en Saxe le Nouveau Testament en danois, avait déjà travaillé dans cette ville à dissiper les abus de la hiérarchie romaine. Un prêtre doué d'un beau port, d'une forte voix, d'une grande éloquence, d'un caractère décidé, et auquel ses ennemis reprochaient un certain esprit de domination, y prêchait hautement les doctrines de la Réformation. Ses auditeurs venaient toujours plus nombreux. Parmi eux étaient des hommes notables, entre autres Jacob Nielsen et George Kok qui avait succédé à Michelsen comme bourgmestre. Effrayés des progrès que faisait la Réformation, ses adversaires dénoncèrent le prédicateur hérétique désigné d'ordinaire par son prénom de Claus[2]. Le bourgmestre tint ferme. Il y

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 171. Gerdesius, *Ann.*, III, p. 354.

[2] Gerdesius (III, p. 326), l'appelle: Nicolaus Martini cognomine Tondebinder; et il dit en note : Claus Martensen dictus Vascularius.

avait devant la ville une place de gazon qui appartenait au magistrat. « Vous y prêcherez, dit-il à « l'éloquent Tondebinder, mais soyez prudent, « prêchez la vérité évangélique, mais sans la baptiser du nom de Luther. » On était au mois de juin. On sut bientôt dans toute la ville qu'il y aurait une prédication en plein air. Les chrétiens sincères poussés par le désir d'entendre l'Évangile, les adversaires des prêtres, à cause de la défense même de l'archevêque, et les indifférents attirés par la nouveauté de la circonstance, accouraient tous en foule. On se tenait debout, on se pressait, on s'entassait car on n'osait dépasser le terrain *libre;* un pas au delà pouvait livrer l'imprudent à l'archevêque et à ses tribunaux. Les bourgeois demandaient une église ; on leur donna, et non sans intention, la chapelle de la Sainte-Croix, qui était la plus petite de Malmoe. En un moment elle fut comble, et bien des gens, obligés de rester à la porte, recommencèrent leurs doléances. Alors le roi intervint et assigna à l'éloquent prédicateur l'église des Saints Simon et Jude; mais celle-ci encore ne suffisait pas; l'auditoire voulait la plus vaste, celle de Saint-Pierre; le recteur l'accorda pour les dimanches après-midi[1].

Au lieu d'un orateur, il y en eut deux. Un prêtre de l'ordre du Saint-Esprit, homme savant, Spandemayer, encouragé par la faveur que trouvait l'Évangile, commença à faire entendre sa voix, et ces deux hommes, se fortifiant l'un l'autre, disaient

[1] Munter, III, p.190.

hautement : « La vraie doctrine chrétienne a cessé « d'être prêchée depuis le temps des apôtres. Tous « ceux que l'Église a décriés comme hérétiques, « ont été de vrais chrétiens. Tous les papes de « Rome ont été des antichrists ; et ceux qui se con- « fient dans leurs œuvres sont des hypocrites qui « se ferment ainsi le chemin du salut. » Les deux ministres rejetaient les jeûnes, la distinction des aliments, les vœux monastiques, la messe. Les églises furent nettoyées des vains ornements qui s'y étaient jusqu'alors étalés; une simple table prit la place du grand autel, la cène y fut faite avec simplicité. Tous les habitants de cette ville importante professèrent bientôt la foi évangélique.

Les moines avaient pourtant encore leurs églises, forteresses d'où ils combattaient violemment la Réforme; les franciscains surtout ne se lassaient pas. Claus résolut de les attaquer dans leurs propres retranchements. Un jour il entre dans leur église au temps de vêpres, il monte dans leur chaire; il y proclame la vérité; il y combat le monachisme. N'est-il pas l'égoût où se rassemblent les plus criants abus : les vœux forcés, la paresse, la sensualité et surtout de scandaleux désordres, eaux impures qui s'écoulent dans ce réservoir? Un franciscain qui l'entendait monta en chaire aussitôt après lui et s'efforça de le réfuter. Mais à peine a-t-il fini que Claus recommence. Ce combat singulier dura toute la journée sans que les coups que les deux champions se portaient fermassent la bouche à l'un ou à l'autre[1].

[1] Munter, III, p. 191.

Les deux ministres prêchaient avec toujours plus de zèle, que ce ne sont ni les messes, ni les vœux, ni les jours de maigre, ni l'administration du sacrement romain, ni les œuvres méritoires qui sauvent le pécheur; mais seulement la foi au Sauveur qui ôte nos péchés et transforme nos cœurs. L'archevêque de Lund, Aage Sparre, fort irrité, somma les deux prédicateurs de venir lui rendre compte de leur conduite. Il les attend un jour, deux jours, trois jours, mais inutilement. A la fin il perdit patience et se rendit lui-même à Malmoe, décidé à réduire au silence ces prêtres insolents qui ne se rendaient pas à ses ordres. « Ces hérétiques, dit-il « aux magistrats, prétendent que la foi seule sauve « l'homme, qu'il y a un sacerdoce universel qui « appartient à tous les chrétiens, même aux femmes. « Ils célèbrent la messe sous les deux espèces et ne « peuvent manquer d'attirer sur eux-mêmes les « vengeances du Tout-Puissant[1]. »

Les plaintes et les menaces de l'archevêque furent inutiles. Les deux ministres reçurent au contraire un nouveau secours. Un moine carmélite, natif d'Amsterdam, François Wormorsen, enflammé d'amour pour la vérité, se joignit à eux et fut plus tard le premier évêque évangélique de Lund[2].

Les évangéliques firent un nouveau pas; ils substituaient, soit dans la cène, soit dans le culte en général, des chants danois aux chants latins que le peuple ne pouvait comprendre. Ils traduisirent à

[1] *Danske Magazin*, ch. III, p. 236 et suiv. Munter, *Kirchen geschichte*, III, p. 222.
[2] Gerdes, III, p. 411. Munter, III, p. 503.

cet effet des cantiques allemands, surtout ceux de Luther, et publièrent en 1528 les premières hymnes évangéliques en danois[1]. Les éditions se succédaient rapidement. Chacun voulait chanter les cantiques, non-seulement au temple mais dans sa maison. En peu de temps toute la ville se groupa autour de la Parole de Dieu. Des moines, qui se conduisaient mal, furent chassés par les bourgeois. Des couvents donnés par le roi furent transformés en hôpitaux; le peuple n'entendait plus dans les églises que la prédication de Jésus-Christ. Une école de théologie fut fondée en 1529, et les prêtres indignés s'écriaient : « Malmoe est devenue une « caverne de brigands, l'asile des apostats et des « désespérés[2]. » C'était au contraire *la ville sur la montagne, dont la lumière ne peut être cachée.*

Ce n'était pas seulement à Malmoe et à Viborg que la Réforme faisait des progrès. Partout les colonnes de la papauté étaient ébranlées, et le temple menaçait de s'écrouler. La Parole de Dieu, les écrits de Luther et d'autres réformateurs étaient recherchés et lus. Beaucoup de chrétiens qui s'étaient contentés jusqu'alors de payer les prêtres pour prendre soin de leurs âmes, commençaient à s'en inquiéter eux-mêmes. Ils comprenaient que l'essentiel dans le christianisme n'était pas le pape, les évêques, les prêtres, comme ils l'avaient cru jusqu'alors, mais le Père qui est aux cieux, le Fils qui est mort et ressuscité pour sauver son peuple,

[1] Rabbek, *de Ecclesiæ Danicæ hymnariis.*
[2] « Latronum speluncam, desperatorum et apostatarum asylum. » (*Schibbyische Chronik.*) Munter, III, p. 226, 255.

et le Saint-Esprit qui change les cœurs et conduit dans toute la vérité. Quand les moines mendiants se présentaient dans les maisons avec leurs besaces sur le dos, ils trouvaient dans les familles cultivées, au lieu du vain babil d'autrefois, des discussions qui les embarrassaient fort, ils ne recevaient des gens du peuple, au lieu d'œufs et de beurre, que de rudes attaques. Quand ils voulaient, comme jadis, se mêler indiscrètement des affaires de la famille, on leur fermait les portes, et lorsque les agents des riches évêques du Jutland se présentaient pour recevoir leurs dîmes, les pauvres paysans leur tournaient le dos. Le roi n'était pour rien dans tout cela, il laissait faire ; en quelques cas même, il confirmait les priviléges du clergé ; mais le peuple avait pris la chose en main et c'était lui et non l'État qui réformait le Danemark[1].

Les évêques s'effrayèrent, ils voyaient le catholicisme romain près de succomber et il n'y en avait pas un, ni parmi eux ni parmi les prêtres, qui fût capable de le défendre. Alors s'adressant à l'un de leurs dévots adhérents nommé Henri Gerkens : « Vous irez en Allemagne, lui dirent-ils, vers le « docteur Eck ou vers Cochlée, ces illustres cham- « pions de la papauté, et vous leur ferez les plus « vives prières et les plus grandes promesses pour « les engager à venir l'un ou l'autre, et si pos- « sible l'un et l'autre, en Danemark, pour deux « ou trois ans, afin de réfuter, d'embarrasser, de « tourmenter les docteurs hérétiques par des ser-

[1] *Danske Magazin*, V, p. 289, 312.

« mons, des disputes et des écrits. Nous ne sa- « vons où se trouvent ces vaillants combattants; « mais allez à Cologne, où vous l'apprendrez; et « pour vous mettre en état de vous acquitter de « cette mission, voici une lettre de recommandation « adressée à tout ecclésiastique et tout laïque de « l'Église romaine, et de plus des lettres spéciales « pour chacun de ces deux grands docteurs[1]. »

Gerkens partit en mai 1527 et se mit à la recherche des deux hommes qui devaient sauver le catholicisme romain en Danemark. Eck fut le premier qu'il trouva. Il y avait de quoi tenter un homme aussi vaniteux que lui, car la lettre qui lui était adressée contenait les flatteries les plus exagérées. Le salut de l'Église scandinave, lui disaient les évêques, reposait uniquement sur lui. Mais le fameux docteur pensa qu'il était trop nécessaire à l'Allemagne pour la quitter. Le délégué danois se rendit alors vers Cochlée. Il fut flatté du rôle qu'on lui offrait, mais il crut prudent de consulter Érasme, et celui-ci répondit que le chemin était bien long, que la nation à ce que l'on disait était bien barbare, et que tout ce qu'il pouvait dire, c'est que c'était là une affaire qui regardait non les hommes mais Jésus-Christ[2]. Cochlée refusa comme Eck.

A défaut de disputes théologiques, il y en eut d'autres. Les évangéliques, devenus toujours plus nombreux dans les villes, se rassemblaient pour

[1] Gerdes, III, *Monum.*, p. 204, 206. Pontoppidanus, *Ann. eccles. Dan.*, II, p. 808, 817. Munter, III, p. 195.
[2] « Nisi ut spectetur non hominum sed Christi negotium. » (Erasmi *Epp.*, L. XIX. Munter, III, p. 196.)

leur culte, les évêques s'y opposaient, et il en résultait des chocs plus ou moins fréquents. Il était à craindre que l'agitation s'augmentât. Sans être *barbares* (comme le disait Érasme), les Danois avaient cette nature énergique parfois terrible dont Christiern II était le type. Un gouvernement sage devait s'appliquer à prévenir les luttes violentes, et pour cela, adopter quelque mode de vie. C'est ce que le roi entreprit de faire, et dans ce but, il convoqua une diète à Odensée pour le 1er août 1527. Le clergé reçut avec joie cette nouvelle et résolut de profiter de la circonstance pour extirper la Réforme. Il avait lieu d'espérer le succès. En effet, les nobles devaient tenir le parti des évêques, et ces deux classes réunies devaient remporter la victoire. Deux voies se présentaient. Assurer à tous les Danois la liberté religieuse, ou supprimer l'un des deux partis. Les évangéliques voulaient la première, les évêques voulaient la seconde. Frédéric Ier n'hésita pas; il ouvrit l'assemblée par un discours latin plein de franchise et spécialement adressé au clergé: « Vous, évêques, dit-il, élevés à une si haute di-« gnité pour paître l'Église de Christ en lui distri-« buant la parole salutaire de Dieu, je vous exhorte « à veiller avec toute énergie à ce que cela se « fasse, en sorte que la voix pure et incorruptible « de l'Évangile retentisse dans vos diocèses, nour-« risse les âmes et les garde du mal. Vous savez « combien de superstitions papales ont été abolies « en Allemagne par l'intervention de Luther. Vous « savez que dans d'autres contrées encore, les ru-« ses et les tromperies des prêtres ont été décou-

« vertes au peuple, et même parmi nous un cri gé« néral s'élève. On se plaint de ce que les serviteurs « de l'Église, au lieu de puiser la parole sans tache « du Seigneur aux sources limpides d'Israël, s'en « vont aux mares troubles et croupissantes des « traditions humaines et des faux miracles, à des « fossés si infects que le peuple commence à se dé« tourner de leurs exhalaisons pestilentielles. Je « vous ai promis par serment, je le sais, de main« tenir la religion catholique-romaine dans ce « royaume, mais ne croyez pas que j'entende cou« vrir de mon autorité les fables indignes qui s'y « sont glissées. Ni moi comme roi de Danemark et « de Norvége, ni vous-mêmes, ne sommes tenus de « maintenir les décrets de l'Église romaine qui ne « reposent pas sur ce roc inébranlable de la Parole « de Dieu. Je me suis engagé à conserver votre « dignité épiscopale aussi longtemps que vous met« trez toutes vos peines à remplir vos devoirs. Et « puisque la doctrine chrétienne conforme à la ré« formation de Luther a dans ce royaume de si « profondes racines qu'elle ne saurait en être extir« pée sans effusion de sang, ma volonté royale est « que les deux religions, la luthérienne et la papale, « jouissent d'une égale liberté jusqu'au concile « universel que l'on annonce[1]. » Ce monarque du Nord réalisait ainsi les paroles prononcées par Tertullien : *Certe non est religionis, cogere religionem*[2].

[1] « Religionem tam *Lutheranam*, quam *Pontificiam* libere permittendam esse. » (Pontoppidanus, *Reform.*, p. 172. Gerdesius, III, p. 364.)

[2] On n'agit pas conformément à la religion, quand on contraint les hommes à recevoir la religion. Tertullien ajoute : *Religio sponte suscipi debet.* La religion doit être reçue volontairement.

Malheureusement la Réformation ne fut pas toujours fidèle à ses principes.

A l'ouïe de ces paroles, les évêques furent consternés. Ils connaissaient trop bien le peuple pour ne pas être assurés que ce serait la Réformation qui, sous le régime de la liberté, aurait le dessus : c'en était fait d'eux et de leur épiscopat. Ils crurent que l'unique ressource du clergé était de s'unir intimement à la noblesse : « De grâce, « dirent-ils aux seigneurs, défendez l'Église. » Et ils se mirent à travailler des *mains* et des *pieds*[1] pour empêcher que la volonté du roi ne reçût son exécution. Ils dépeignaient sous les plus vives couleurs les dangers auxquels la Réforme exposait l'État; ils se plaignaient des mauvais traitements auxquels des moines mendiants avaient été exposés, et ils firent une forte impression sur plusieurs seigneurs et dignitaires de l'État.

Aussitôt, à la liberté, on s'efforça d'opposer la persécution. Le Conseil royal demanda que les lettres qui autorisaient les nouvelles doctrines fussent retirées, que les prédicateurs fussent mis hors du royaume, que les moines rentrassent dans leurs couvents, que les évêques établissent dans leurs diocèses de savants clercs capables de réfuter les réformateurs. — « Je ne puis contraindre les « consciences, disait le roi, mais si quelqu'un mal- « traite les moines, il sera puni[2]. »

Le peuple fut ému, car il était pour la Réforme. Même parmi les nobles et les riches influents se

[1] « Manibus pedibusque agebant. » (Gerdesius, III, p. 364.)
[2] Munter, *Reformationsgeschichte*, III, p. 205.

trouvait un parti, à la tête duquel était Magnus Gjoë, qui était décidé à maintenir la liberté évangélique. Ces hommes éclairés firent entendre leur voix. Le roi, voyant son trône affermi et l'opinion publique toujours plus prononcée en faveur de la Réforme, fit un pas de plus. Fort de l'appui de Gjoë, de ses amis et du peuple, il fit rédiger une constitution touchant les choses religieuses, qui fut présentée à la diète tenue à Odensée en 1527; elle épouvanta les évêques et étonna les nobles.

Cette assemblée, qui renfermait les plus zélés partisans de la papauté, s'étant formée, le délégué du roi lut à haute voix les articles suivants :

1° Chacun sera libre de s'attacher à l'une ou à l'autre religion, il ne sera fait aucune enquête concernant la conscience ;

2° Le roi protégera également les papistes et les luthériens, et donnera à ceux-ci la sécurité dont ils n'ont pas joui jusqu'à cette heure ;

3° Le mariage, défendu depuis quelques siècles aux chanoines, moines et autres ministres de l'Église, leur est désormais permis ;

4° Les évêques, au lieu de chercher le pallium à Rome, devront demander la confirmation royale [1].

Ceci accomplissait dans le royaume une immense révolution religieuse. Par l'abolition du célibat, la hiérarchie était détruite ; par l'abolition du pallium, les rapports avec la papauté étaient supprimés, et les deux premiers articles permettaient à

[1] Pontoppidanus, *Reform.*, p. 175. Gerdesius, *Ann.*, III, p. 365.

l'Église évangélique de s'établir sur les ruines de Rome.

Le premier mouvement du clergé fut de tout repousser, mais la frayeur que les évêques avaient de Christiern, la crainte que quelque puissance étrangère ne le remît en possession de son trône, les faisaient trembler. Si le roi se mettait du côté de l'Évangile, il était au moins modéré, tandis que Christiern était violent et cruel. Les prélats se turent. Ils eurent bien un peu l'air d'accepter la liberté qu'on leur laissait comme si on leur eût mis des chaînes, mais, loin de crier trop fort, ils mirent quelque empressement à se soumettre. Ils avaient, il est vrai, une consolation : leurs dîmes, leurs biens leur étaient assurés, *aussi longtemps qu'ils ne leur seraient pas contestés par des jugements légitimes*. Toutefois, sous cette soumission apparente se cachait une inébranlable résolution. Tous les prélats étaient décidés à défendre avec énergie la doctrine et la constitution de la papauté, et à saisir la première occasion favorable pour fondre sur la Réforme et la chasser du Danemark[1].

[1] Munter, III, p. 209, 211.

## CHAPITRE TROISIÈME

### LA RÉFORMATION TRIOMPHE SOUS LE RÈGNE DE FRÉDÉRIC I^er^ LE PACIFIQUE.

(1527-1533.)

Tausen, le fils du paysan de Kierteminde, était encore dans le couvent de Viborg et portait l'habit des johannites, mais propageait sans crainte les doctrines de la Réformation. Singulier moine que celui-là, disait-on autour du prieur Peter Jansen. Celui-ci, craignant d'avoir un loup dans son bercail, chassa Tausen de son monastère. Les bourgeois le reçurent avec enthousiasme. Ils le conduisirent au cimetière des dominicains, et le réformateur, se plaçant sur la pierre d'une tombe, prêcha à une foule de vivants qui étaient debout ou assis sur les sépulcres des morts. Bientôt l'église des franciscains lui fut ouverte. Le matin les moines y disaient la messe, l'après-midi Tausen et ses amis y prêchaient la Parole de Dieu. Parfois, en sortant de cet office, la controverse s'animait, laïques et religieux en venaient à la dispute et même aux coups. Alors l'évêque interdit les prédications, ce qui augmenta fort le nombre des laïques impatients d'en-

tendre l'homme dont les prêtres avaient si peur. L'évêque prit d'autres mesures : des fantassins, des cavaliers reçurent l'ordre d'empêcher les bourgeois de se rendre à l'église où prêchait Tausen. Mais les laïques, encore plus décidés que les prêtres, barricadèrent avec des chaînes les rues par lesquelles la troupe devait arriver, et, laissant aux barricades un certain nombre des leurs pour les défendre, se rendirent au culte armés de pied en cap. A cette nouvelle, l'évêque, effrayé, fit fermer les portes de son château et, s'imaginant voir déjà les bourgeois marcher à l'assaut, il se mit en état de défense. Voilà le message de paix accompagné de circonstances fort belliqueuses. Le roi intervint. Il trouva juste que les évangéliques comme les catholiques eussent la liberté d'adorer Dieu, et donna aux bourgeois les églises des franciscains et des dominicains. Les moines, indignés, en fermèrent les portes ; les bourgeois les ouvrirent de force ; les religieux, effrayés, se réfugièrent dans leurs cellules ; bientôt les cantiques composés par Tausen et chantés par son troupeau vinrent donner un peu de paix à leurs esprits tremblants. Les réformés voulaient être équitables. On laissa aux religieux pour leur culte les galeries voûtées qui entouraient l'église. Mais les militaires ne se montraient pas si tolérants : un beau jour quatre cavaliers, un autre jour quinze, dit un historien[1], vinrent établir leur quartier dans ces galeries ; c'était presque une dragonnade. Les chants des

[1] Munter, III, p 230.

moines et le piétinement des chevaux devaient faire une harmonie fort discordante ; le roi fut sans doute étranger à cette vexation. D'autres débats étaient inévitables. Les deux ordres mendiants, qui ne vivaient que des dons du peuple, ne recevant plus rien, se virent bientôt dans la plus pressante nécessité. Les franciscains vendirent un calice d'argent, cela ne les mena pas loin ; ils prirent donc le parti de s'en aller, et les bourgeois s'empressèrent de les aider dans ce sage dessein ; ils y mirent tant de zèle que quelques-uns crurent qu'ils les chassaient. La liberté était bien la loi générale du royaume, mais on ne la retrouvait pas toujours dans les détails[1].

Les moines s'en allaient, mais les imprimeurs, les libraires, les livres arrivaient. Ce contraste est caractéristique. Dans toutes les villes où la Réformation s'établissait, une imprimerie s'établissait avec elle. Les luttes de la Réformation faisaient naître partout le goût de la lecture. Un jour, un libraire, nommé Jean Weingarten, étant arrivé à Viborg, y causa une grande joie. Tausen en profita aussitôt, et se mit à composer un écrit qu'il intitula : *Lettre pastorale et épiscopale de Jésus-Christ.* Christ lui-même s'y adresse au peuple du Danemark. On l'a abandonné pour se reposer sur l'idole Baal qui est à Rome. Mais Christ revient à ceux qui le délaissent et leur offre la grâce et l'amour de Dieu : « N'entendez-vous pas le son de ces trom-« pettes que mes prophètes embouchent depuis dix

[1] *Historia ejectionis monachorum e Dania*, dans Pontoppidani *Ann.*, II, p. 821.

« années; ils font retentir dans le monde entier la « sainte parole évangélique. Allez où elle vous ap-« pellera. Ne craignez pas en voyant votre petit « nombre. Il ne m'est pas difficile de faire qu'un « petit troupeau remporte la victoire sur une grande « multitude. » Plusieurs écrits semblables succédèrent à celui-ci. Tausen poussait ainsi de toutes ses forces son peuple dans le chemin de la vérité[1].

Plusieurs circonstances favorables à la Réformation se présentèrent successivement. L'évêque de Roeskilde, le plus grand adversaire de la Réformation, étant mort, le roi choisit pour son successeur un gentilhomme de sa cour, qui avait été longtemps à Paris et dans d'autres universités, Joachim Roennov[2]. C'était un noble originaire du Holstein, pays particulièrement cher au roi; malheureusement, Frédéric avait cherché plutôt un homme ami de sa maison et capable de défendre ses fils après sa mort qu'un ami de l'Évangile. Il n'est pas certain que Roennov fût ecclésiastique, il fut sans doute ordonné alors successivement diacre, prêtre, évêque. Il dut s'engager à ne pas s'opposer à la prédication de la Parole de Dieu, ce qu'il fit volontiers; mais il lui arriva comme à Æneas Sylvius qui, une fois devenu pape, adopta avec la tiare ses principes et ses préjugés.

Un autre acte du roi lui réussit mieux. Il fonda ou autorisa à Malmoe une école de théologie con-

[1] « Her haffive... Klawemaal. — En rett christelig Fadzon, etc. » (Wiborg, 1528.) Munter, III, p. 288.
[2] Munter, III, p. 250.

forme à la sainte Écriture, qui compta parmi ses premiers professeurs Wormorsen, Tondebinder et Pierre Laurent. Le roi exigea de plus que les canonicats vacants à Copenhague fussent donnés à des hommes capables d'instruire les prêtres et les étudiants dans la vraie science théologique. Les docteurs de Viborg et Malmoe donnèrent bientôt l'imposition des mains à de jeunes chrétiens préparés à annoncer l'Évangile; mais en le faisant, ils déclarèrent qu'ils ne leur communiquaient pas une onction sacerdotale, ce qui appartenait à Dieu seul, mais qu'ils les établissaient dans le ministère comme en étant dignes[1].

Enfin une circonstance importante vint couronner cette même année ces divers actes favorables au protestantisme. Le roi, poursuivant tranquillement sa marche, résolut d'appeler Tausen à exercer son ministère dans une sphère plus importante, à Copenhague même; il le nomma pasteur de l'Église de Saint-Nicolas. Tausen avait de la peine à quitter Viborg; il prévoyait quelle résistance, quelles inimitiés il rencontrerait dans la capitale; toutefois il n'hésita pas et partit. Pendant son voyage, il ne laissait passer aucune occasion de proclamer la vérité. Il prêchait comme saint Paul en temps et hors de temps. Ayant rencontré un sénateur du royaume nommé Canut Gyldenstern, qui jouissait d'une grande considération, il lui annonça l'Évangile. Le sénateur ne pouvait résister à la vérité. « Une seule « chose m'arrête, lui dit-il; je ne puis me persua-

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 255, 256, 273.

« der que l'Église, qui depuis des siècles brille « d'un si grand éclat, puisse être fausse et que « toute cette religion nouvelle que prêche Luther « puisse être vraie. La véritable religion doit être « nécessairement la plus ancienne[1]. Tausen put facilement répondre que la foi prêchée par les réformateurs se trouvait dans les écrits antiques des apôtres. Il continua sa route.

Les chrétiens évangéliques de Copenhague firent éclater leur joie à son arrivée, et le zélé docteur vit bientôt ses prédications suivies par une foule immense. Ses auditeurs ne se contentaient pas de donner à la doctrine qu'il prêchait des marques d'approbation, ils entraînaient ceux qui flottaient encore entre l'Évangile et la papauté, en sorte que bientôt la majorité du peuple se rangea autour de la Parole de Dieu. Les grandes vérités du salut jusqu'à présent cachées, disait-on, nous sont maintenant découvertes et présentées avec éloquence et solidité, en sorte qu'elles sont inculquées dans nos âmes[2]. Une impulsion plus puissante allait être donnée à la Réformation.

Au mois de mai 1530 la diète impériale se réunissait dans la cité libre d'Augsbourg. Nul ne doutait que l'empereur qui venait d'être couronné par le pape en Italie, ne voulut s'acquitter envers lui en contraignant les protestants à se prosterner de nouveau devant la triple couronne. Les prélats danois

[1] « Si quidem religio vera debuerit esse antiquissima. » (Gerdesius, III, p. 372.)

[2] « Veritates antehac obscuratæ atque detectæ majori cum perspicuitate, solliditate et eloquentia inculcarentur. » (*Ibid.*)

surtout en étaient convaincus. Ils haussaient le ton et disaient que s'ils pouvaient se rencontrer avec les *luthériens*, ils les réduiraient bientôt au silence. Ils prétendaient donner à Copenhague une répétition du drame que l'on allait jouer à Augsbourg. Les évangéliques danois de leur côté désiraient ardemment une conférence, et le roi lui-même en reconnaissait la nécessité. Il fit donc publier dans tout le Danemark, « que les évêques, les prélats d'un « côté, les prédicateurs luthériens, maître Jean « Tausen et son parti de l'autre, étaient invités à « comparaître à la diète, en présence du roi et du « Conseil royal, pour y présenter leur confession de « foi, et la défendre, en sorte qu'une seule religion « chrétienne fût établie dans le royaume [1]. »

La diète devait s'ouvrir à Copenhague le 20 juillet 1530.

Cette publication produisit des effets divers. Les prélats affectaient une grande joie et auraient voulu convaincre tout le monde de sa sincérité. Mais il est dangereux de triompher avant la victoire [2].

Les hommes du parti romain quand ils étaient seuls étaient tout autres qu'en public. « Hélas ! se « disaient quelques-uns, si Odensée a donné aux « protestants la liberté, Copenhague n'ôtera-t-il pas « aux prélats leur dignité ? »

Les prélats se consultèrent entre eux et reconnurent qu'ils ne pouvaient se fier à leurs propres forces. Paul Éliæ seul était en état de tenir tête à Tausen ; mais les prélats n'avaient pas en lui une pleine

[1] *G. Sadolin's Bericht vom Reichstage in Kopenhagen*, 1530.
[2] « At vero hi erant ante victoriam triumphi. » (Gerdesius, III, p. 375.)

confiance. Eck et Cochlée avaient refusé de se hasarder jusqu'en Scandinavie. Le grand chantre de la cathédrale d'Aarhus, maître George Samsing, un des meilleurs théologiens danois, fut envoyé dans la *sainte* ville de Cologne pour y chercher des docteurs bons disciples d'Aristote[1], maîtres ès arts et moines hardis et subtils, savants dans l'art de porter les coups et d'égarer à propos les antagonistes et les auditeurs dans le labyrinthe des distinctions et des syllogismes. Le grand chantre ne fut pas très-heureux dans ses recherches; il parvint pourtant à décider un docteur inconnu appelé Stagefyr et un autre dont on ne sait pas même le nom[1].

Enfin le 20 juillet arriva; l'assemblée des États s'ouvrit. Toute la nation était attentive à ce qui allait se passer. De l'issue de cette conférence dépendait l'avenir religieux du Danemark. Du côté romain parurent les évêques, non pour défendre leur doctrine, mais pour siéger comme conseillers du royaume, et à ce qu'ils prétendaient comme juges. Les deux docteurs que nous avons indiqués et de plus Éliæ, Muus, G. Samsing, Wulff, protonotaire apostolique, et plusieurs autres s'avançaient après eux pour défendre la papauté. Du côté évangélique se présentaient Tausen, Wormorsen, Chrysostôme (*O. Guldenmund*), Sadolin, Érasme, en tout vingt-deux ministres[2]. Pendant les huit premiers jours, ces derniers restèrent dans le silence, et ne firent pas une démarche pour se défendre, tandis que

[1] « Aristotelicos doctores magistros et monachos. » (*Ibid.*, p. 376. *Danske Magazin*, I, p. 94.)
[2] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 297. Gerdesius, III, p. 376.

leurs adversaires s'élevaient avec d'autant plus de violence contre ce qu'ils appelaient les *hérétiques*. Huit jours après l'ouverture, Tausen se présenta à la tête des siens et remit au roi la profession évangélique qu'ils avaient rédigée. Le roi la communiqua aux prélats et ceux-ci prirent le temps nécessaire pour l'examiner.

Qu'arriverait-il ? Dès le 12 juillet, Charles-Quint avait reçu du pape la demande de détruire par la force la Réformation en Allemagne, et il était prêt à le faire. N'en serait-il pas de même à Copenhague? Le jeune garçon de Kierteminde, Tausen, étant sur les bords du Grand-Belt, avait vu les eaux de la mer disperser dans leur violence les bateaux des pêcheurs, et s'avançant avec furie sur la côte, abattre les arbres, renverser les maisons et dévaster les champs. La Réforme n'était-elle pas menacée d'une ruine semblable? Tausen le croyait; aussi ses amis et lui, pleins de hardiesse, résolurent de s'adresser au peuple. Ils voulaient tout au moins que le triomphe de leur cause vînt, non pas tant d'un arrêté des États, que de la libre conviction de leurs concitoyens. Ils se partagèrent donc entre eux les quarante-trois articles de leur confession, et chaque jour les vingt-deux ministres prononcèrent tour à tour deux sermons sur les doctrines qu'ils y professaient. Les prélats, qui s'étaient imaginé voir leurs adversaires effrayés cacher lâchement leurs convictions, étaient étonnés de cette hardiesse inattendue, et les flots d'auditeurs qui se portaient dans les églises les mettaient dans une extrême colère. Ils coururent vers le roi; ils le sollicitèrent, ils l'o-

bligèrent à interdire ces prêches luthériens qui empiétaient, disaient-ils, sur les droits de la diète. Mais Frédéric, subjugué un moment par les évêques, écouta les représentations des pasteurs et retira sa défense. Alors les protestants voulant racheter le temps perdu, firent quatre sermons chaque jour de la semaine et douze chaque dimanche[1]. Si les prélats abondaient dans l'attaque, les réformateurs surabondaient dans la défense. Ce fait est peut-être unique dans l'histoire de la Réformation. Toutefois, entre ces hommes quelle différence ! L'activité des ministres consistait à proclamer leur foi ; l'activité des évêques consistait à imposer à leurs adversaires le silence, la prison, l'exil. Autant les évangéliques prenaient peine à publier leur doctrine *sur les toits*, autant les prélats en mettaient à cacher la leur sous le boisseau ; ils ne voulaient à aucun prix, en opposant doctrine à doctrine, engager les laïques dans la lutte. Tandis que les ministres proclamaient nuit et jour l'Évangile, les prêtres n'étaient actifs que pour persécuter, et, selon une parole biblique, *ils dormaient et étaient couchés comme des chiens muets*, ce qui dans d'autres contrées, il faut le reconnaître, n'était pas le cas des catholiques-romains. Quand deux causes en présence suivent des procédés si contraires, la victoire est décidée.

Les prédications ne suffisaient pas aux évangéliques ; leur grande affaire était de confesser solennellement leur foi devant la diète. Un jour qu'il

[1] Munter, III, p. 299

n'est pas facile de déterminer, mais probablement vers la fin de juillet 1530, Tausen et ses amis parurent devant le roi, les grands du royaume, les évêques et les députés, et présentèrent avec respect, mais avec hardiesse, l'expression de leur foi. Il n'y avait pas dans leur déclaration la forme parfaite de la confession de Mélanchthon qu'ils ne connaissaient pas encore, mais il y avait plus de clarté et de force. Tandis que l'ami de Luther, voulant ménager, gagner même les princes puissants qui l'écoutaient, avait passé sous silence certains articles qui auraient pu amener de vives contradictions, Tausen et ses frères ne crurent pas devoir, en présence d'évêques orgueilleux et persécuteurs, ni affaiblir leurs doctrines, ni ménager le parti romain.

« La sainte Écriture, dirent-ils, seule et sans être corrompue par les interprétations, les additions et les fables des hommes [1], enseigne à tous comment ils peuvent obtenir de Dieu le salut. (Art. 1 et 2.)

« Celui qui, pour avoir la vie éternelle, prend une autre voie que celle que l'Écriture enseigne, est insensé, aveugle, incrédule, quelque sage et quelque saint qu'il semble au monde [2]. (Art. 3.)

« Les persécutions, la passion, la mort, la ré-

[1] « Nullis interpretationibus, additamentis et commentis humanis corrupta. » — La confession de foi fut rédigée en danois, mais nous la citons d'après la traduction latine faite au dix-septième siècle, par Pontanus. Ce document nous paraît trop important pour être entièrement omis. Gerdes, III, *Monum.*, p. 217. Munter, III, p. 308.

[2] L'article 4 enseigne la trinité; le 5e l'incarnation et naissance du Fils de Dieu.

surrection, l'ascension de notre Seigneur, ont été très-certainement accomplies et nous ont été données pour être notre justice, le payement de notre dette, l'expiation de tous nos péchés [1]. (Art. 7.).

« Le Saint-Esprit, troisième personne de la Divinité, qui est le consolateur de tous les chrétiens, renouvelle par divers dons de Dieu nos esprits et nos cœurs, établit et rassemble la véritable Église dans la foi et dans la doctrine de Christ. (Art. 11).

« La sainte Église est la communion de tous les hommes qui par la seule et même foi ont été faits justes et fils bien-aimés de Dieu. Et nous ne faisons aucun cas de toute autre Église, quelque distinguée qu'elle paraisse au dehors, qui maudit ceux que Dieu bénit, rejette ceux que Dieu reçoit, et déclare hérétiques ceux qui enseignent selon la vérité [2]. (Art. 12, 13.)

« Nous croyons que le mariage, l'union pieuse de l'homme et de la femme, telle qu'elle a été établie dans le paradis même, est sainte et honorable entre tous ; qu'y vivre honnêtement c'est avoir une vie chaste devant Dieu, et que l'interdire à l'homme et à la femme est une feinte apparence de chasteté et un dogme du diable [3]. (Art. 20, 21.)

« Nous croyons que la véritable messe chrétienne n'est autre chose que la commémoration de la passion et de la mort de Jésus-Christ, la célébration de l'amour de Dieu le Père, en laquelle le

[1] « Debiti solutionem, expiationem et satisfactionem pro peccatis nostris omnibus. »

[2] « Maledicit iis quibus Deus benedicit, rejicit eos quos Deus recipit. »

[3] « Diaboli dogma est. »

corps de Christ est mangé, son sang est bu, comme un gage certain qu'à cause de Christ nous avons obtenu la rémission des péchés[1]. (Art. 26.)

« Nous croyons que nous tous, chrétiens, sommes sacrificateurs en Christ Jésus, notre unique et éternel sacrificateur ; que comme tels nous devons nous offrir à Dieu en victime agréable et vivante, prêcher, prier. — Mais d'entre ces sacrificateurs, il faut qu'avec le consentement de l'Église soient élus ceux qui prêchent à l'Église, qui lui administrent les sacrements et la servent. — Ce sont là les vrais évêques ou presbyters, mots qui sont tout à fait synonymes[2]. (Art. 36 et 40.)

« Nous croyons enfin que le chef et gouverneur de la véritable Église chrétienne est Jésus-Christ seul, — lui qui est notre salut, — et nous ne reconnaissons comme tel aucune créature, soit dans le ciel, soit sur la terre. (Art. 43.) »

D'autres articles interdisaient toute cérémonie qui n'est pas en accord avec la Parole de Dieu : l'excommunication prononcée contre ceux que Dieu n'excommunie pas, — les sacrements qui ne sont pas établis dans l'Écriture, — les distinctions d'aliments et de jours, — la vie monastique, — le culte qui consiste dans des chants tout extérieurs, des veilles pour les morts, des ornements, des capuchons, des tonsures, des onctions ou autres signes extérieurs de sainteté ; — le retranchement

[1] « In qua ejus corpus editur ac sanguis ejus potatur, in certum pignus. »

[2] « Veri Episcopi, sive Presbyteri, quæ voces sunt prorsus synonymæ. » (Art. 36.)

de la coupe, — la messe, — l'emploi d'une langue qui n'est pas comprise par le peuple, — l'invocation des saints, — la foi en un autre médiateur que Jésus-Christ, — les fausses bonnes œuvres, indulgences, confréries et autres innovations imaginées par les prêtres et les moines ; — le purgatoire, — les messes pour les morts, — la participation des évêques ou presbyters aux affaires, à la pompe et au faste du monde, à la guerre, au commandement des armées, aux fonctions judiciaires et à tout ce qui n'appartient pas à leur office ; — le manque d'obéissance aux princes et magistrats dans toutes les choses qui ne sont pas contraires à la volonté de Dieu, — les images dans les temples, qui ne blessent pas, il est vrai, les sages, mais qui peuvent conduire à l'idolâtrie les hommes simples et dépourvus de sens, et qu'on ne doit enlever partout qu'avec le consentement des pasteurs, des magistrats et de l'Église[1]. (Art. 35 à 42.)

Telle était la foi des chrétiens évangéliques de la Scandinavie. Cette profession en est un miroir qui réfléchit leur image trait pour trait. On les connaît mieux après l'avoir lue, et l'on voit en eux de vrais disciples de l'Évangile.

Ce n'est pas ce que pensaient les prélats. Cette profession que le roi leur avait remise les étonna. Ils s'étaient attendus à ce que les protestants intimidés n'oseraient manifester leur foi, et ils les voyaient la mettre en avant avec une grande décision. Ils résolurent de présenter un acte d'accusa-

[1] Woldike, *Confessio Hafniensis*.

tion contre ces novateurs[1] : « Nous nous rappelons, « dirent-ils au prince, les engagements que vous « avez pris en montant sur le trône. Or Jean Tau- « sen et d'autres disciples de Luther prétendent « que l'Église, depuis treize ou quatorze siècles, a « été entachée d'erreur ; que les œuvres sont inu- « tiles ; que les chrétiens des deux sexes sont « prêtres ; qu'il faut détruire tous les couvents ; « que l'homme n'a point de libre arbitre, et que « tout arrive en vertu d'une nécessité abso- « lue[2]. »

Toutefois, les prélats craignaient une discussion de vive voix, qui eût retenti dans tout le royaume ; ils demandèrent donc que les protestants prouvassent par écrit leurs assertions, désirant que tout se bornât à des écritures dont eux seuls prendraient connaissance.

Les évangéliques réfutèrent énergiquement ces accusations[3], et en particulier celle de nier la liberté, de maintenir le fatalisme. Quant à l'imputation qui leur était faite de ne reconnaître qu'un sacerdoce universel : « Rejetterez-vous, dirent-ils, « un Turc ou un Russe qui a reçu d'un laïque un « enseignement chrétien, s'il meurt avant d'avoir « été instruit par un prêtre[4] ? Il y a donc un sacer- « doce pour les chrétiens ; mais nul ne doit exercer

[1] Muhlius, *De Reformatione in Cimbria*, p. 140. Gerdes, III. *Monum.*, p. 232.

[2] « Hominem liberum arbitrium non habere, et ea quæ in mundo fiunt, ita fieri ut aliter fieri non possint. » (Gerdesius, III. *Monum.* p. 232.)

[3] *Apologia concionatorum Evangelicorum* (*Ibid.*, p. 234.)

[4] Il s'agit sans doute des Russes païens, les Mongols, etc. (Munter, III, p. 325.)

« une charge dans la sainte Église sans y être appelé par elle, car saint Paul veut *que tout s'y fasse* « *avec ordre et bienséance.* » Les évangéliques, bien opposés en ce point aux prélats, ne se contentaient pas d'apologies écrites, ils voulaient une dispute publique où ils pussent défendre leur foi de vive voix. Elle leur fut accordée et devait se tenir dans le château royal : les salles des séances étaient prêtes. Mais les débats, selon les protestants, devaient avoir lieu en langue vulgaire, afin qu'ils pussent être compris des laïques. Les prélats, au contraire, s'y refusaient absolument et ne voulaient admettre que le latin, langue inconnue du peuple, des bourgeois et même de la plupart des nobles. Les évangéliques déclaraient de plus qu'ils ne reconnaîtraient d'autre juge que la sainte Écriture, et ajoutaient que le roi, les gens de son conseil et le peuple tout entier pourraient reconnaître eux-mêmes lequel des deux partis était d'accord avec elle. — « Nous ne reconnaissons d'autres interprètes, disaient les évêques, que les Pères et les « conciles, et d'autre juge que le pape et le prochain concile. — Ceci n'est qu'un subterfuge, « disaient les docteurs de la Réforme ; vous voulez « empêcher la discussion et vous tirer ainsi d'embarras. Vous n'entrez pas dans la bergerie par « la vraie porte, et ne vous souciez point des brebis du Sauveur... — Hélas ! s'écriaient les membres et les créatures du clergé, si les luthériens « ont tant d'audace, c'est qu'un roi sacrilége ferme « les yeux sur leur insolence, les excite même, et « que des nobles insensés et des citoyens coupables

« les y encouragent[1]. » Mais c'était bien de l'abondance de leur cœur que les réformateurs parlaient.

Deux partis fort différents étaient en présence. L'élément théocratique avait dominé longtemps en Danemark et caractérisait encore le parti des évêques. Un autre principe avait paru au milieu de ce peuple et caractérisait les réformateurs et leurs adhérents, c'était l'élément religieux. Un des effets les plus notables de la Réformation devait être en effet de dissoudre la théocratie. C'est un bonheur pour une nation quand le règne de la théocratie s'en va ; c'est au contraire un malheur quand le principe religieux diminue. Il ne manque pas d'esprits dans un peuple, et même des plus notables, dont l'intérêt se porte sur les connaissances et les inventions séculières, et nous sommes bien loin de vouloir exclure cette tendance ; l'expérience montre qu'elle peut exister dans les âmes les plus chrétiennes. Mais si un peuple se livre entièrement à ce penchant industriel qui est si puissant à notre époque, s'il lui sacrifie l'intérêt qu'il avait auparavant pour la vie religieuse, c'est comme si on enlevait à quelque animal vivant les os qui soutiennent tout son corps. Ce désossement semble être un procédé fort recommandé de nos jours par des philosophes illustres ; nous n'en souhaitons pourtant la réalisation ni à aucun individu, ni à aucun peuple.

[1] « Sacrilego principe, non solum connivente verum etiam instigante... debacchati sunt concionatores Lutherani. » (*Chron. Schibbyens.* Munter, III, p. 330.)

Les chrétiens évangéliques du Danemark donnèrent bientôt une nouvelle preuve du zèle qui les animait pour substituer la religion à la théocratie. Sentant l'importance d'une discussion religieuse, ils cédèrent sur la langue : « Nous sommes prêts, « écrivirent-ils au roi, à discuter avec les prélats, « soit en *latin*, soit en danois ; » et pendant tout un mois ils renouvelèrent plus d'une fois leur demande. Le parti catholique eut recours à un faux-fuyant et écrivit au roi qu'il était prêt aussi à parler avec les prédicants, soit en latin, soit en danois, mais qu'ils devaient auparavant se justifier par écrit auprès de juges dont le monde entier devait être satisfait[1]. Ces juges, c'étaient les évêques danois et les cardinaux romains, c'est-à-dire, au fond, le pape, qui serait ainsi juge dans sa propre cause. Ils firent de plus quelques objections à la dispute même : « Les séances, dirent-ils, doivent « se tenir dans le château royal, et il serait dange- « reux de parler dans un lieu où se trouvent les « *gardes du corps* d'un prince si dévoué aux héré- « tiques. » On trouva que cette crainte fantastique des gardes du corps faisait peu d'honneur au courage des champions de Rome[2].

Ainsi la conférence échoua. Tausen, Wormorsen, Sadolin, Gjoë, Erasmus, Jansen et leurs frères en furent navrés. Ce refus des évêques devait-il les arrêter dans leurs efforts pour établir en Danemark le règne de Jésus-Christ ? Ils n'étaient pas de ceux qui, s'ils ont fait tant soit peu, devien-

[1] *Danske Magazin*, I, p. 94.
[2] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 332.

nent pesants et paresseux, et comme dit un autre réformateur, « ôtent leurs yeux du front pour se « les mettre au dos [1]. » Ils croyaient que dans le service de Christ, il faut savoir briser les entraves, triompher des obstacles et courir vers le but les bras étendus. Ils parurent devant le roi et lui dirent : « Nous reconnaissons que ces bons sei-« gneurs sont des hommes de naissance et d'hon-« neur, propres à donner de bons conseils dans les « affaires de la terre; mais notre principale plainte « contre eux est qu'ils se contentent de porter le « nom d'évêques et n'en remplissent en aucune « manière la charge. Non-seulement ils ne prê-« chent pas eux-mêmes, mais au lieu de placer « dans leurs diocèses des pasteurs et des prédica-« teurs très-instruits, ils y mettent des hommes « stupides, ignorants, profanes, qui ne débitent au « peuple chrétien que des fables ridicules, des « rêves de moines, des contes de vieilles femmes « et des sottises d'histrions à la manière pa-« piste [2]. Ils persécutent ceux qui prêchent libre-« ment l'Évangile et qui condamnent le mensonge « et l'hypocrisie. Ils permettent à des troupes de « vendeurs d'indulgences de courir çà et là pour « étouffer la Parole de Dieu et empêcher les gens « simples de la recevoir. Ils sucent honteuse-« ment le pauvre peuple jusqu'aux os, tandis que « les vrais pauvres languissent dans de désolantes

[1] Calvin.
[2] « Stupidis, indoctis et profanis... qui fabulas, hominum inventiones, monachorum somnia et hypocriticas anilesque nugas et gerras populo christiano pro more papistarum proponunt. » (Gerdesius, *Ann.* III, p. 388.)

« nécessités. Ils font dire dans leurs cathédrales « une foule de messes superstitieuses pour en re- « tirer de gros revenus, au lieu d'y faire prêcher « et de rendre à Dieu un culte véritable. Ils s'op- « posent à ce que les chrétiens faisant usage de « leur liberté suivent les conseils d'hommes sa- « vants et pieux et se choisissent des ministres « vraiment évangéliques, et eux-mêmes distribuent « les paroisses à des chanoines et à des nobles pa- « resseux qui ne font rien pour le peuple, per- « mettant à un seul d'entre eux d'avoir six ou « sept bénéfices. Ils défendent au prêtre de se « marier, et font ainsi de la plupart d'entre eux « des adultères. Quant à ce que quelques-uns de « ces prélats sont en leur personne, nous n'en « parlerons pas pour le moment... [1] »

Le roi et le *Reichstag* trouvèrent que les ministres rendaient bon compte de leur affaire, et déclarèrent que puisque les catholiques s'étaient refusés à la dispute, les évangéliques continueraient à prêcher la Parole de Dieu jusqu'à la réunion du concile universel, et le roi promit en même temps sa protection aux uns et aux autres. La plupart des ministres restèrent encore huit jours à Copenhague et voulurent voir si quelque catholique ne se présenterait pas pour disputer. Éliæ sur lequel on avait tant compté gardait un profond silence; mais un certain maître Mathias qui n'avait pas parlé encore, en proie à ce qu'il paraît à des doutes pénibles, présenta quelques difficultés auxquelles

[1] « Aber von dem, was einige von ihnen selbst sind, davon sprechen wir jetzt nicht. » (Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 334.)

Tausen répondit victorieusement, et Mathias passa, dit-on, lui-même au parti protestant [1]. Les objections de maître Mathias furent la seule oblation offerte à Rome par le sacerdoce. Ce champion inconnu de l'Église romaine paraissant seul après tant et de si solennelles convocations, rappelle l'histoire de Julien voulant rétablir avec pompe la fête d'Apollon à Antioche : il ne parut qu'un prêtre apportant pour toute offrande une oie [2].

La cause évangélique eut dès lors le dessus dans le royaume. Les évêques quittèrent Copenhague le cœur brisé. Ils ne tremblaient pas seulement pour la papauté, mais aussi pour leurs biens et leurs personnes. L'évêque de Roeskilde, alarmé à tort ou à raison, invoqua la protection du roi qui lui expédia une sauve-garde. Ce prince, décidé à avancer lui-même à mesure que Dieu ferait avancer la cause de l'Évangile, appela Chrysostôme, Sadolin, d'autres ministres encore, et dès lors six prédicateurs exposèrent tous les jours l'Évangile dans les églises de Saint-Nicolas, de Notre-Dame, du Saint-Esprit, et discutèrent dans la cathédrale même [3]. Le roi maintenait aux évêques leurs priviléges. Mais la Réformation avait assez de force en elle-même pour se passer des secours du prince. En vain le catholicisme romain, en ce moment suprême, fit-il entendre sa voix expirante, en vain Éliæ publia-t-il une apologie de la messe, Tausen lui répondit; Éliæ promit une réfutation et ne la

[1] *Dan. Magazin,* I, p. 95.
[2] *Misopogon,* p. 362.
[3] Munter, III, p. 386.

donna pas. L'évêque de Roeskilde eut recours alors à d'autres moyens. Il engagea les partisans du clergé à huer les ministres évangéliques, à les poursuivre de leurs persiflages, à les chasser. Les autres prélats firent de même; au lieu de chercher à ramener le peuple par leur douceur et leurs pieux discours, ils l'ameutaient contre l'Évangile, et perdaient ainsi le peu de considération dont ils avaient joui.

Rien ne pouvait arrêter les progrès de la Réforme. Les Danois lisaient les Écritures dans leur propre langue. Chaque jour de nouveaux hérauts de l'Évangile leur annonçaient la voie du salut. La pure lumière de la Parole de Dieu luisait dans ces contrées du Nord. Leurs habitants apprenaient à régler d'après elle leurs actions et s'étonnaient en voyant dans quelles profondes ténèbres ils avaient vécu jusqu'alors[1]. La Réforme montait comme la marée, et couvrait le pays de ses eaux. Les moines sortaient de leurs monastères, et ces édifices étaient convertis en hôpitaux ou consacrés à d'autres usages utiles. Malheureusement les bourgeois, irrités de la conduite des évêques, se laissaient aller à de rudes manifestations contre le monachisme. Le couvent de frères mineurs de Nestved[2] fut démoli et le pilori placé sur ses ruines en signe de réprobation. Le joug odieux sous lequel le clergé et les moines avaient tenu le peuple portait des hommes égarés à d'indignes vengeances. Les passions que

[1] « Et quantis in tenebris hactenus delituissent perspicerent. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 386.)
[2] Munter, III, p. 355, 364.

des savants faisaient quelquefois éclater dans des écrits pleins d'amertume, se manifestaient chez le peuple par des actes de violence. Le seizième siècle ne savait pas traiter les questions religieuses avec calme ; c'était l'un de ses côtés faibles et peut-être d'autres siècles, fiers de leur tolérance, ne lui ressemblent-ils que trop. Des artisans se réunirent à Copenhague en grand nombre le troisième jour de Noël 1531, et entrant pendant le culte romain dans l'église de Notre-Dame, saisirent les ornements et les ouvrages qui s'y trouvaient et les mirent en pièces. L'église fut quelque temps fermée, mais les catholiques y rentrèrent par ordre du magistrat. Ils y dirent encore la messe pendant trois ans. Dix couvents furent sécularisés de 1530 à 1533[1], mais Frédéric, s'appliquant toujours comme roi à ne pas pencher d'un seul côté, protégea les autres. Seulement, les monastères les plus riches durent contribuer aux besoins de l'État. Cette modération du roi, loin de faire obstacle aux progrès de la Réformation, ne faisait que les assurer.

Ce prince affermissait en même temps sa position sous le rapport politique ; on le vit même, en 1532, sur la demande du landgrave de Hesse, entrer dans l'alliance des princes protestants de l'Allemagne[2]. Ceci était grave. Au reste, les prélats et plusieurs nobles entrevoyaient, depuis la diète de 1530, la ruine prochaine du catholicisme. Connaissant le fils du roi, le prince Christiern, pour un zélé

[1] Jacobi, *Hist. ejectionis monachorum*. Ms. cité dans Munter, III, 357.
[2] Munter, III, p. 369-370.

protestant, ils tournaient de tous côtés leurs regards pour trouver un moyen d'échapper au sort qui les menaçait. Ils les fixèrent finalement sur le prince Jean, fils du roi Christiern II, par conséquent neveu de Charles-Quint, et qui était élevé à sa cour. Ils se dirent que si ce jeune prince recevait la couronne de leurs mains, il rétablirait la religion romaine et écraserait la Réformation. Ils convinrent donc entre eux de faire tous leurs efforts pour mettre Jean sur le trône après la mort du roi. Dans le même moment, des négociations entreprises par Frédéric auprès de l'empereur échouèrent. Ses ennemis semblaient prendre le dessus, et tout annonçait qu'un orage était près d'éclater.

Le roi déchu, Christiern, n'avait cessé de remplir les cours de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de ses plaintes et de ses sollicitations. Il comprenait que Frédéric favorisant le protestantisme, il ne pouvait compter sur les protestants du Danemark; ce n'était que comme chef du parti catholique-romain qu'il pouvait récupérer sa couronne. Discernant le vent qui pouvait porter son navire au point où il voulait arriver, il y tourna toutes ses voiles. Des princes catholiques l'invitaient à se réconcilier avec le pape, moyen infaillible, disait-on, de porter tous les prélats et les hommes de la foi romaine à se déclarer en sa faveur. Ce malheureux prince, à la fois si violent et si faible, dont l'unique pensée était alors de redevenir roi quoi qu'il lui en coûtât, n'hésita pas à sacrifier les opinions plus ou moins sincères qu'il avait affichées

et entra en communication avec le pape pour être reçu de nouveau dans le sein de l'Église[1]. Il ne paraît pas que les négociations aient abouti ; mais elles montrent la faiblesse des opinions religieuses du prétendant. Christiern réussit mieux d'un autre côté. De hardis Hollandais, espérant gagner quelque chose pour leur marine et leur commerce s'ils le replaçaient sur le trône danois, lui procurèrent une armée et une flotte. Les mécontents du Danemark, de la Norvége et de la Suède se hâtèrent de se joindre à lui. Troll, l'ancien archevêque d'Upsal, Thure Janssen, grand maître de la cour de Suède qui désirait la réunion des trois royaumes, et d'autres personnages importants travaillaient pour lui dans les contrées du Nord. Il s'embarqua au mois d'octobre avec dix mille hommes, décidé à se présenter comme le défenseur de la foi catholique et le sauveur de la patrie. Une forte tempête survint et brisa plusieurs de ses navires, présage funeste aux yeux de plusieurs[2]. Quand Christiern arriva en Norvége, il n'avait que quelques vaisseaux. Toutefois, l'archevêque de Drontheim, primat de Norvége, regardant Christiern comme le champion de Rome, et les autres évêques, tous zélés catholiques, des princes, des abbés, des prêtres, des gentilshommes, des magistrats, et même des bourgeois et des hommes du peuple accoururent à lui. Janssen déclara que ce royaume ne soutiendrait

[1] Raynald, à l'année 1530, n° 58. Munter, III, p. 86. Raumer, II, p. 144.

[2] « Adverso numine et certantibus contra ventis. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 390.)

pas Frédéric : « Je veux, disait le roi, poursuivre « les adhérents de Luther, et protéger la foi de « l'Église contre l'œuvre damnée de ce docteur. » La Norvége, opposée à la Réformation, l'acclama ; bientôt, de tout ce royaume, il ne resta à Frédéric que trois forteresses. Christiern fut reconnu roi de Norvége ; quelques-uns des évêques mirent en gage les vases des églises pour payer les soldats. Le sénat écrivit au sénat danois de faire en sorte que Christiern rentrât en possession du Danemark. L'homme terrible qui s'était baigné à Stockholm dans le sang de ses ennemis, semblait près de triompher des nouveaux rebelles. Christiern se crut déjà assis sur le triple trône du Nord et se donnait le frivole plaisir de se revêtir de tous les insignes de la royauté. Il portait dans les grandes occasions la couronne sur la tête, il avait le sceptre à la main et jouait bien le grand rôle de monarque au milieu de la petite troupe de ses adhérents. S'il réussit, sera-t-il catholique ? sera-t-il protestant ? Tout ce qu'il est possible de dire, c'est qu'il sera ce qui conviendra le mieux aux intérêts de son ambition.

Frédéric, de son côté, comprenant le danger qui le menaçait, ne perdait pas de temps et rassemblait ses forces de terre et de mer. Knud Gyldenstern, évêque élu d'Odensée, fut mis à leur tête et, dès que le printemps eut rendu la liberté d'attaquer la Norvége, au commencement de mai, une flotte de vingt-cinq vaisseaux quitta la rade de Copenhague. Frédéric avait reçu de Suède un secours important. Christiern, irrité, ne vit qu'un traître dans le grand

maître Janssen qui s'était déclaré pour lui, et, dans un accès de colère, il fit mourir le vieillard[1]. Ce prince passionné et crédule, se voyant déjà roi de toute la Scandinavie, entra en Suède avec des forces insuffisantes. Affaibli par cette attaque imprudente, il fut obligé de se retirer à Opzlo[2] avec les restes de son armée. Bientôt les Danois eux-mêmes arrivèrent et mirent le feu pendant la nuit à tous les vaisseaux de Christiern, en sorte que ce malheureux prince, acculé dans un coin du pays d'où il ne pouvait sortir ni par mer, ni par terre, n'avait plus d'autre ressource que de périr les armes à la main ou de se rendre. Il sollicita une entrevue avec Gyldenstern et ses principaux officiers ; et, aussi découragé qu'il avait été présomptueux, il leur demanda du ton le plus humble de lui dire ce qu'il avait à faire. L'évêque commandant répondit : « Se rendre à la cour du roi Fré-« déric, son oncle, qui lui ferait sans doute des « conditions favorables. » (Juillet 1532.)

Il demanda un sauf-conduit, et les chefs danois lui en accordèrent un qui stipulait pour le roi et deux cents personnes de sa suite un traitement favorable et les honneurs dus à son rang. Il y était même dit que Christiern pourrait, après la mort de Frédéric, être élu roi par les États. Gyldenstern avait reçu lors de son départ de Copenhague des pleins pouvoirs pour traiter avec Christiern, et il en usait. Mais la convention n'était pourtant point

[1] Geijer, *Schwedensgesch*, II, p. 81.
[2] Opzlo, ancienne capitale de la Norvége, brûlée en 1624, forme aujourd'hui la partie la plus ancienne de Christiania.

encore scellée, quand deux officiers danois, Skram et Wilkenstede, arrivèrent au camp, chargés de la part de Frédéric d'un ordre en vertu duquel Christiern ne devait être reçu qu'à discrétion et en se livrant entièrement à la volonté du roi. Ces délégués, trouvant la chose si avancée, communiquèrent-ils l'ordre verbal qu'ils avaient reçu du roi? Dans la supposition que cet ordre fût communiqué, Christiern, réduit à toute extrémité, préféra-t-il essayer de fléchir son oncle? Ces points ne nous semblent pas suffisamment éclaircis[1].

Quoi qu'il en soit, Christiern fit tout ce qu'il put pour se préparer un bon accueil auprès du prince qu'il avait entrepris de détrôner. Voyant que le vent changeait, il tourna de nouveau ses voiles. Cet homme aussi inconséquent dans sa conduite que dans ses paroles, et qui s'était présenté comme le vengeur du catholicisme outragé, écrivit à son oncle une lettre évangélique où il confessait son erreur et se déclarait repentant. Était-il sincère? était-il hypocrite? Le dernier cas semble le plus probable. « Sire, disait-il, je suis l'enfant prodigue « qui revient à son père, mais qui revient en- « fant régénéré. Je vous promets d'avoir pour « vous, tout le reste de ma vie, les sentiments « d'un fils. Croyez-moi, ce n'est plus la chair et le « sang qui me gouvernent, c'est l'esprit de grâce « que Dieu m'a miraculeusement accordé et qui « me remplit d'une ardente charité pour tout le « monde, et surtout pour Votre Majesté, pour la

[1] Raumer, II, p. 146. Mallet, VI, p. 116.

« reine, pour vos fils, pour les États de Danemark
« et pour leurs alliés des villes anséatiques. »

Il n'oubliait personne : « J'espère que Votre Ma-
« jesté se réjouira *avec tous les saints anges*, du
« changement qui s'est fait en moi, et que notre
« amitié va devenir d'autant plus solide et plus
« vive, que notre inimitié précédente s'est mon-
« trée avec plus d'éclat. Je vous prie, Sire, de
« communiquer cette lettre au Sénat, afin qu'il
« prenne confiance en mes sentiments pieux et pa-
« cifiques [1]. »

On aimerait à croire que Christiern, chez qui une ambition passionnée avait fait taire tout sentiment chrétien, revenait dans son malheur à ces sentiments de piété qu'il avait éprouvés à Wittemberg. Mais comment se fier à un homme capricieux qui, selon que son intérêt le demandait, prenait tour à tour les apparences les plus contraires ? Peu après avoir écrit cette lettre, Christiern s'embarqua sur la flotte danoise et entra, vers la fin de juillet, dans le port de Copenhague. Il n'y arrivait pas en conquérant, ainsi qu'il l'avait pensé, mais en vaincu. Celui qui avait déclaré vouloir jeter en prison les adhérents de Luther était prisonnier lui-même. Le sombre nuage qui semblait près d'éclater sur la Réformation était dissipé.

Le Sénat fut assemblé pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Frédéric était indécis. Gyldenstern, au lieu de prendre le parti du malheureux qui avait été trompé peut-être par sa faute, l'accusa

[1] Epist. Christ. II ad Regem Fredericum. (Huitfeld, *Dänische Chronik*, p. 1378.)

d'avoir rompu l'accord par des actes d'hostilité. Le Sénat déclara que la convention devait être regardée comme nulle, puisqu'elle était contraire aux ordres donnés par le roi à Skram et à Wilkenstede ses envoyés. La noblesse du Danemark et du Holstein, les villes anséatiques jalouses de celles de la Hollande qui avaient aidé Christiern, et même la Suède, appuyèrent cet avis. « Comment, disait-on « à Frédéric, ne puniriez-vous pas une entreprise « qui eût pu détruire l'ordre dans le royaume et « vous ravir la couronne? Laisseriez-vous échap- « per l'occasion de mettre fin à de constantes alar- « mes? Maître de la personne de votre ennemi, lui « laisserez-vous la liberté, le mettant ainsi en état « d'exciter en Danemark de funestes révoltes? Si « vous le laissez aller où bon lui semble, il ne ces- « sera de former de nouvelles trames. »

Il fut donc résolu de s'assurer de la personne de Christiern [1].

Pendant ces délibérations, Christiern retenu dans le port sur le vaisseau qui l'avait amené, ne comprenait pas pourquoi on l'y laissait; il s'ennuyait, s'étonnait de ces insupportables longueurs et commençait à avoir quelques inquiétudes. Tous les hommes qui étaient à bord allaient à terre librement et en revenaient de même; lui seul ne pouvait quitter le navire. Les officiers du vaisseau attribuaient les délais dont il était surpris, à ce que Frédéric était alors à Flensborg, dans le Schleswig, et c'en était bien en partie la cause. Enfin on an-

[1] *Schybbiense Chronicon* p. 589. Holberg, II, p. 261. Mallet, VI, p. 117, etc.

nonça à l'ex-roi que ce serait dans cette ville que l'entrevue avec son oncle aurait lieu, et qu'on allait l'y conduire. Un officier supérieur de la flotte, muni d'instructions secrètes, s'établit sur le navire, ordonna de mettre à la voile, et le vaisseau partit entouré d'une petite escadre qui était, disait-on, une marque d'honneur, mais qui avait réellement pour mission d'empêcher toute attaque ayant pour but de délivrer le prince.

Après avoir navigué en vue de l'île de Séeland, on passa devant celles de Moen, de Falster, de Laaland, de Langeland et d'Aero. Christiern n'était pas sans angoisse. Il avait été traité à Copenhague comme un prisonnier, et cet homme terrible, qui en un seul jour avait fait massacrer l'élite de la Suède dans des circonstances assez analogues, se demandait ce qu'on voulait faire de lui. Un sombre nuage s'élevait dans son âme; il s'efforçait de rejeter des craintes qu'il aimait à croire puériles. Il n'osait révéler à personne les angoisses qui l'agitaient et restait muet de honte, de dépit, de douleur. La flotte approchait des côtes du Schleswig, et il se réjouissait de ce que le moment de l'entrevue avec son oncle n'était pas éloigné. Il était sur le pont dans un profond silence. Tout à coup il s'aperçut que le navire, au lieu d'entrer dans le golfe de Flensborg, portait le cap au nord, vers l'île d'Alsen. En ce moment, le voile se déchire; le malheureux prince découvre le sort qui l'attend. Il pousse un cri, il fond en larmes. Il voudrait arrêter le pilote; il comprend que tout effort est inutile. Il éclate en plaintes amères, mais

les sanglots étouffent bientôt sa voix. La flotte continue sa marche vers le nord; elle entre dans le détroit de Sonderbourg et s'arrête devant la ville de ce nom. Les portes du vieux et imprenable château s'ouvrent devant le roi déchu et se referment. Les gardes qu'on lui a donnés le conduisent à un lugubre donjon; ils y renferment avec lui un nain qui comme par dérision doit être l'unique compagnon du colosse du Nord; à peine est-il entré, que la porte est murée derrière lui; plus d'espérance. Une seule fenêtre éclairait faiblement la tristesse de ce lieu, et c'est à travers ses barreaux de fer qu'il recevra désormais sa nourriture[1]. Ce monarque si longtemps redouté est traité comme le plus vil de son peuple: ce roi qui siégeait sur trois trônes n'a plus pour s'appuyer que des murailles humides. Ce prince, neveu du roi, beau-frère de l'empereur Charles-Quint, du roi Ferdinand, de la reine Marie; cet allié de Henri VIII, des princes de l'Allemagne et d'autres puissantes maisons, n'a plus pour compagnon qu'un misérable nain; sa nourriture est des plus chétives et les procédés de ses geôliers sont des plus durs. Quel monarque se montra plus barbare que lui sur la place de Stockholm en octobre 1520? Œil pour œil et dent pour dent. Au souvenir de ce massacre tout le peuple tremblait; le nom de Christiern était l'épouvante du Nord. Frédéric avait dû promettre par un acte en forme à la noblesse et aux conseillers de la couronne de ne jamais lui rendre la liberté. En vain quelques

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 82.

cœurs furent-ils émus par cette immense infortune, en vain quelques voix se firent-elles entendre en faveur du misérable monarque. La paix publique l'exige, répondait-on, et tout était dit. La peine au pied boiteux l'avait enfin atteint. Cet étrange champion du catholicisme romain était perdu et sa disparition de la scène du monde assurait le triomphe de la Réformation dans toute la Scandinavie [1].

A peine Christiern fut-il captif, que ses parents et ses alliés l'abandonnèrent. L'empereur, son beau-frère, lui tourna le dos et s'excusa même auprès de Frédéric d'avoir pris quelque part à la dernière entreprise de son rival. La régence des Pays-Bas fit savoir au roi vainqueur que c'était à son insu que cette campagne avait été faite par quelques-uns de ses ressortissants.

Un homme eut pourtant compassion de lui en Europe, — un seul, à ce qu'il semble, — et s'efforça d'adoucir son sort. Ce fut Luther; le réformateur ne devait pas ignorer que Christiern avait dit vouloir écraser la Réforme, et l'avait dans sa proclamation appelée une œuvre damnée; mais le grand docteur avait un cœur de chrétien. Le roi Frédéric reçut de lui une lettre où se trouvaient ces paroles : « Nous savons que Dieu « le juste juge a donné la victoire à Votre Majesté « sur votre neveu, et nous ne doutons pas que vous « n'usiez humblement et chrétiennement de ce « triomphe. Toutefois, le malheur de mon gracieux

[1] Gerdesius, *Ann.*, III, p. 390. Mallet, *Hist. du Danemark*, VI, p. 125. Schlegel, p. 133.

« seigneur le roi Christiern, la crainte que l'on « n'excite Votre Majesté contre lui, m'encouragent « à vous supplier humblement d'avoir pitié de « votre parent captif, de suivre l'exemple de Christ « qui est mort pour nous, ses ennemis, afin que nous « aussi nous fussions pleins de compassion envers « les nôtres. Vous le ferez d'autant plus, Sire, que « votre neveu, comme je l'apprends, n'a pas été « pris en portant les armes contre vous, mais s'est « remis entre vos mains comme un fils égaré aux « mains de son père. Votre Majesté fera un noble « sacrifice et rendra à Dieu un honneur suprême, « en donnant au pauvre captif un témoignage de sa « grâce et de sa fidélité paternelle. Et cette bonne « œuvre sera pour vous, sur le lit de mort, une « grande consolation, dans le ciel, une grande « joie, et dès maintenant, sur la terre, un grand « honneur [1]. »

C'était le 28 septembre 1532 que Luther avait écrit cette lettre. Frédéric, qui n'était pas dur, en dut être touché; la raison d'État s'oppose ici à la raison chrétienne, et l'on peut mettre en avant des considérations qui excusent l'emprisonnement de son neveu. Le roi n'était pas maître de faire ce qu'il voulait à l'égard de Christiern. Il était malade; il sentait un grand besoin de repos et savait qu'il n'aurait pas un moment tranquille tant que son antagoniste serait libre. Mais ces circonstances ne sauraient pallier la rigueur dont on usa envers le prisonnier. La raison d'État était en ce cas oppo-

[1] Luther, *Epp.*, IV, p. 403 (de Wette).

sée à la raison chrétienne; la première l'emporte d'ordinaire ici-bas. Frédéric fut coupable de permettre qu'un traitement aussi sévère fût infligé au fils de son frère. Toutefois il ne se vengea pas des alliés de Christiern, les Hollandais, aux navires desquels il avait d'abord voulu fermer le Sund.

Un événement avait assuré encore plus fermement la couronne à la branche cadette. Le prince Jean, seul fils de Christiern, élevé par le célèbre Cornélius Agrippa, et dont on concevait les plus grandes espérances, était mort à Ratisbonne à l'âge de quatorze ans. En lui la branche aînée s'était éteinte.

Frédéric, miné depuis longtemps par une maladie de langueur, s'était établi, pour avoir plus de tranquillité, près de Schleswig, dans le château de Gottorp, sa résidence favorite. Au moment où Christiern entrait dans la prison, il n'était pas loin de quitter le trône. Au printemps de 1533, le 10 avril, jeudi de la semaine sainte, il mourut âgé de soixante-deux ans. Tous les gens de bien le pleurèrent[1]. Ils le proclamaient « un prince sage, « clément, vertueux. » Ils rappelaient la modération qu'il avait montrée dans les débats religieux et la liberté qu'il avait laissée aux consciences; et si la douceur de son caractère avait paru faire défaut dans la manière dont Christiern avait été traité, on ne l'attribuait qu'à la force des circonstances, à l'impossibilité où le mettait sa maladie

[1] « Lugentibus omnibus bonis, qui gravissimam in morte Regis optimi jacturam faciebant. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 391. Huitfeld *Dän. Chronik*, p. 1393.)

de surveiller les détails, et à l'influence des grands. Il laissait quatre fils : le prince Christiern, dont nous avons parlé; Adolphe, qui prit du château où son père était mort, le nom de duc de Holstein-Gottorp, et fut le chef d'une branche cadette, d'où est sortie la famille impériale qui règne maintenant en Russie [1]; Frédéric, qui fut évêque de Schleswig, puis de Hildesheim, et Jean, le plus jeune de tous. C'est de l'aîné et du cadet de cette maison que nous allons avoir à nous occuper.

[1] Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, épousa une des filles de Pierre le Grand, Anna Petrowna, dont le fils Charles-Pierre-Ulric, fut choisi par l'impératrice Elisabeth sa tante pour lui succéder. Il monta sur le trône en 1762, sous le nom de Pierre III, et eut pour femme la fameuse Catherine II. Les empereurs issus de ce prince sont Paul Ier, Alexandre Ier, Nicolas Ier, Alexandre II.

## CHAPITRE QUATRIÈME

### INTERRÈGNE. GUERRE CIVILE ET ÉTRANGÈRE.

(1533.)

Le sage Frédéric ayant été enlevé à son peuple, la lutte des deux grands partis religieux recommença. A peine les évêques eurent-ils appris sa mort, qu'ils relevèrent la tête et eurent ensemble de fréquents entretiens. Sous le feu roi le catholicisme romain marchait d'un pas lent à sa ruine; il faut maintenant le sauver, pensaient-ils, et pour cela, profitant de ce que, après la mort du roi il devait y avoir une élection pour nommer son successeur, ils veulent à tout prix écarter du trône son fils aîné Christiern, dont l'attachement à la Réformation est si connu, prolonger autant que possible l'interrègne, et pendant ce temps faire tous leurs efforts pour porter au trône le prince Jean, enfant de dix ans[1], dont on ferait un bon catholique-romain. Pendant sa minorité il ne serait

[1] L'auteur paraît avoir écrit *deux ans;* mais la forme un peu hiéroglyphique de son écriture permet de lire presque aussi bien *dix* que *deux*. Raumer dit (II, 148) : « Johann erst zwœlf Jahre alt... enfant de douze ans, » mais il doit y avoir une erreur, puisque Frédéric a régné de 1523 à 1533 et que Jean est né depuis l'avénement de son père. Voir plus loin, p. 255. (*Éditeur.*)

pas difficile aux évêques de supprimer la Réforme. L'entreprise était habile, hardie, mais pas si aisée que quelques-uns le pensaient. Un grand nombre de villes et la majeure partie de la noblesse professaient la foi évangélique. Mais les évêques jouissaient encore de tous leurs priviléges; ils se flattaient de parvenir au pouvoir et de faire révoquer les lois qui sous le feu roi avaient accordé aux protestants la liberté religieuse.

Le prince Christiern, conformément aux lois de succession, avait pris en main le gouvernement des duchés de Holstein et de Schleswig pour lui et pour ses frères mineurs. Il n'avait pu faire de même en Danemark; mais prévoyant les intrigues du clergé, il avait envoyé à Copenhague le vice-chancelier, Jean Friis, et deux conseillers chargés de demander la convocation d'une Diète électorale pour donner un successeur à Frédéric, et de soutenir ses intérêts. Il sembla devoir être trompé dans ses espérances. Ses députés furent reçus avec froideur; on ne se pressa pas de répondre, et il fut convenu qu'on ne l'inviterait pas à la Diète. Même le vice-chancelier apprit que le jeune duc Jean, candidat des évêques, avait de grandes chances; il l'écrivit aussitôt à son maître. « Si Dieu et la Diète, « répondit noblement le fils aîné, veulent conférer « la couronne à mon jeune frère, je ne m'y oppose « point. Tout ce que je demande, c'est que cette « affaire importante soit promptement terminée. » Christiern voyait le clergé ligué contre lui, mais il croyait, dans le fond de son cœur, que la vérité évangélique triompherait des évêques.

Le jour de la Saint-Jean 1533 la Diète s'ouvrit. Les prélats s'y étaient rendus, décidés à faire tous leurs efforts pour écraser la religion évangélique et rétablir partout l'ancien système pontifical [1]. A peine l'assemblée était-elle formée, que les évêques se mirent à l'œuvre. Ove Bilde, le plus savant et le plus considéré d'entre eux, fut, à ce qu'il paraît, celui qui prit la parole. Le clergé demandait qu'on renvoyât l'élection du roi à un autre temps; il réclamait l'entière restitution des églises, des couvents, des terres, en un mot, de tout ce que le catholicisme avait perdu, et se déchaînait violemment contre ceux qu'il appelait les ministres de la nouvelle religion et contre ceux qui les soutenaient [2]. En même temps, il exaltait la messe comme étant l'essence même de la religion chrétienne; il peignait sous de fortes couleurs l'état déplorable auquel, disait-il, les prêtres et les moines étaient réduits; il montrait les hérétiques s'établissant dans les monastères que les saints hommes et les vierges sacrées avaient dû abandonner. Il décrivait les excès du peuple jetant à bas les images des saints et brisant les vases sacramentaux. « L'autorité des évêques est avilie [3], disait-il, il y a peu « de fidèles qui se soucient du culte et moins encore qui craignent la censure de l'Église, tandis « que le nombre de ceux qui se joignent aux « luthériens s'accroît de jour en jour. Ne per-

[1] « Ut religio evangelica... opprimeretur et vetus illa restitueretur sacrorum pontificiorum ratio. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 391.)
[2] « Invecti graviter in ministros novæ religionis. » (*Ibid.*, p. 392.)
[3] « Ita enim eviluisse antistitum auctoritatem. » (*Ibid.*, p. 393.)

« mettez pas, les évêques vous en conjurent, que « l'on couvre d'opprobres cette religion sacrée « dont vous avez été imprégnés dès votre enfance. « Que les foudres de l'excommunication atteignent « ceux qui sont tombés dans l'hérésie, afin qu'ils « sentent la nécessité de rentrer dans le sein de « leur mère, et que des peines plus terribles frap- « pent les impénitents obstinés [1]. »

Les membres évangéliques de la Diète écoutaient avec étonnement ces discours et la grandeur du danger les troublait excessivement [2]. Ce n'était pas pour l'Évangile qu'ils craignaient; mais ils savaient que si l'on cédait aux évêques il y aurait une énergique opposition; le peuple se soulèverait et la noblesse elle-même prendrait les armes s'il le fallait. Magnus Gjoë, le principal champion de la Réforme dans la Diète, se leva et dit : « Pères conscrits et « vénérables évêques, n'attirons pas sur le royaume « de nouvelles calamités, il n'est déjà que trop ma- « lade. La religion est une chose sainte et dont le « commencement ni la fin ne se trouvent dans la « puissance d'aucun homme. Si nous nous empa- « rons injustement de ses droits, Dieu lui-même « sera son vengeur. La liberté lui a été donnée « avec le consentement du roi, la liberté ne peut « lui être enlevée, à moins que le roi n'y con- « sente [3]. »

Les évêques, comprenant l'importance du mo-

[1] « Aliisque pœnis atrocioribus in pervicaces animadvertendum. » Gerdesius, *Ann.*, III, p. 393.)

[2] « Magnitudine periculi vehementer sunt turbati. » (*Ibid.*, p. 393.)

[3] « Partam ei libertatem Rege volente, non nisi Rege in contrarium sciscente, puto eripi posse. » (*Ibid.*, p. 394.)

ment, se montrèrent sourds à toutes les représentations. Unis aux laïques qui leur étaient restés fidèles, ils pouvaient emporter le vote; leurs cris redoublaient. Les amis de la Réformation jugèrent donc convenable de leur accorder une partie de leurs demandes pour sauver le vote; on leur accorda de rédiger eux-même le recez. Ceci semble une concession énorme, mais les formes constitutionnelles n'étaient pas alors très-développées, et la Diète se réservait, soit d'amender le recez, soit même de le rejeter, s'il ne lui convenait pas. Les évêques firent amplement usage de la faveur qui leur était accordée. Ils stipulèrent entre autres choses qu'ils rempliraient leur charge en n'ayant à en rendre compte qu'à Dieu seul; que tout prêtre qui leur résisterait serait poursuivi; que les dîmes seraient rendues aux ecclésiastiques, et que quiconque se refuserait à les payer serait traduit devant les tribunaux; que les cathédrales, couvents, églises, hôpitaux seraient rendus au clergé romain et que l'on statuerait dans la prochaine Diète sur la restitution de celles de ces maisons qui lui avaient été enlevées. Il n'était rien stipulé sur les droits de l'Église évangélique. On pouvait lui ôter tout, et on lui ôtait en effet déjà beaucoup.

Les évêques apportèrent ce funeste projet à la Diète et demandèrent aux membres d'y apposer leur sceau. Les évangéliques l'entendirent avec étonnement et le fidèle Magnus Gjoë avec l'émotion la plus vive. Il prit la parole : « Les évêques, dit-il, ont « inséré dans ce recez des dispositions qui sont en « leur faveur et contraires aux décisions du Reich

« stag et ils en ont supprimé d'autres qui étaient « favorables aux évangéliques. » Indigné de cette fraude, l'énergique Gjoë déclara qu'il n'apposerait point son sceau à ce factum. Eric Banner fit de même; mais les autres membres protestants signèrent l'acte, quelques-uns, par une prudence excessive qui dégénéra en faiblesse, d'autres dans la pensée qu'en accordant aux catholiques ce que ceux-ci regardaient comme nécessaire à leur Église ils ne faisaient que suivre le plan de liberté et d'équilibre entre les deux confessions que le feu roi avait conçu. L'acte, qui fut aussitôt publié, eut force de loi dans le royaume [1].

Les évêques, fiers de cette première victoire, crurent qu'une seconde leur serait facile et découvrirent leurs batteries. « Le prince Christiern, di-« rent-ils, est né longtemps avant que son père fût « roi, il a été élevé hors du pays; il n'est pas Da-« nois, c'est le duc Jean qui est le véritable hé-« ritier, car il est né en Danemark, et en un « temps où le roi son père était déjà sur le trône. » Les sénateurs laïques, comprenant l'injustice de cette proposition et voyant à quoi elle devait aboutir, prirent courage. Ils avaient fait une ample concession quant aux choses religieuses; ils étaient décidés à n'en pas faire quant aux choses de l'État. « Le royaume se trouve dans une situation critique, « dirent-ils; les partisans de Christiern II menacent « d'une nouvelle invasion dans le dessein de déli-« vrer et rétablir sur le trône ce prince dont nous

[1] « Multa antistitum astu erant interpolata. » (*Ibid.*, p. 394.) Munter, IV, p. 394. Pontoppidan, p. 263.

« avons tant de raisons de craindre le caractère « vindicatif, violent, cruel. Il n'est pas sage, à « cette heure fatale, de prendre pour roi un en- « fant. Quand la tempête s'approche, ce n'est pas « en de faibles mains que l'on place le gouvernail. « La sagesse, la valeur, l'expérience du fils aîné « du défunt roi, ses voyages dans les cours étran- « gères, tout le désigne au choix du Sénat. » La lutte entre les deux partis fut très-vive; leurs chefs faisaient venir à Copenhague tous ceux des leurs qu'ils pouvaient décider à quitter leurs provinces. Les bourgeois de la capitale commençaient à murmurer hautement contre les évêques. Ceux-ci furent intimidés et recoururent à la ruse. Sachant que la Norvége était dévouée au catholicisme, ils représentèrent qu'on ne pouvait procéder à l'élection sans les députés de ce royaume. Or ceux-ci ne pouvant être prêts avant l'hiver, l'élection était ainsi renvoyée d'une année. Le clergé se promettait de mettre ce temps à profit. Gjoë et Banner combattirent une résolution qui leur semblait grosse de dangers. Mais la majorité se prononça dans le sens du délai, et un conseil de régence fut nommé. Les deux énergiques champions de la Réformation refusèrent encore d'apposer leurs sceaux au recez et quittèrent Copenhague. Plusieurs députés laïques les suivirent; trois d'entre eux seulement signèrent l'acte[1].

Les évêques, fiers de leur victoire, s'empres-

[1] *Danske Magazin*, III, p. 106. Munter, *Kirchengeschichte*, IV, p. 399. Gerdesius, *Ann.*, III, p. 395.

sèrent d'en profiter. Tausen était à leurs yeux l'appui de la Réforme; si l'on parvenait à s'en défaire, l'œuvre évangélique, selon eux, s'écroulerait [1]. Le réformateur fut cité à paraître dans la salle des assemblées de la magistrature de Copenhague. Les évêques s'y trouvaient comme ses accusateurs; le maréchal du royaume, quelques nobles et magistrats qui leur étaient dévoués devaient être ses juges; la condamnation semblait inévitable. Le sang des réformateurs répandu en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et ailleurs, allait-il l'être aussi en Danemark? Tausen se présenta avec calme devant ses juges. « Vous êtes accusé, lui dirent-« ils, d'avoir appelé les évêques des tyrans et les « prêtres des ventres paresseux, et cela dans un « livre publié par vous ; de vous être emparé de « la plupart des églises de Copenhague, d'avoir « attaqué de vive voix et par écrit le sacrement « de l'autel. — Je n'ai rien fait, dit Tausen, que « pour l'honneur de Dieu, et le salut des âmes. » Puis il se justifia des accusations portées contre lui, mais tout était inutile; Tausen fut condamné à mort, conformément au droit canon, et il fut ordonné que la messe serait rétablie dans toutes les églises. L'idée de Tausen mis à mort, et cela au milieu de la population de Copenhague, épouvantait pourtant les sénateurs, les laïques et les magistrats de la ville. Ils conjurèrent les évêques de ne pas donner au peuple le spectacle d'un supplice qui ne manquerait pas d'exciter l'indignation et peut-être la

[1] « Cum Taussanus in pontificiorum oculis sudes esset, etc. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 395.)

révolte[1]. Ils obtinrent enfin que la peine capitale serait changée en exil, avec défense de prêcher et de *composer des livres* ou de les publier.

Pendant ce temps le bruit s'était répandu parmi les bourgeois, que leur prédicateur bien-aimé avait été conduit à l'hôtel de ville, y avait été accusé, jugé, condamné. L'émotion est générale; chacun laisse ses affaires, le marchand sa boutique, le négociant son comptoir, l'artisan son atelier. Tous accourent sur la place, ils s'interrogent les uns les autres; ils se répondent : « Oui, les ennemis de la « doctrine évangélique ont traîné notre ministre de« vant le tribunal. » Ils s'indignent, ils frémissent, ils remplissent l'air de leurs cris[2]? Quelques-uns entrent dans le tribunal où se trouvait Tausen; ils s'écrient : « Rendez-le-nous[3]! » et ils déclarent que si les prêtres osent attenter à la libre prédication de l'Évangile, ils ne le feront pas impunément. Le tumulte augmentait sur la place. Les juges entendaient les cris du peuple en armes redemandant son fidèle pasteur. La cour effrayée conjure les membres laïques de la Diète de se rendre eux-mêmes sur la place et de rétablir la paix. Ceux-ci se présentent à la foule qui se tait aussitôt. « Ne craignez rien, dirent« ils, Tausen ne court aucun danger; nous avons « intercédé en sa faveur, et les ecclésiastiques « ont cédé. On ne veut point interdire le culte

[1] « At senatores et reliqui magistratus plebeii *Taussani* apud antistites *supplicium* deprecantur. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 397.)

[2] « Plebs forum tumultu ac clamoribus implet; indignari enim et fremere. » (*Ibid.*)

[3] « Audiebantur voces, restitui Taussanum flagitantium. » (*Ibid.*)

« évangélique. Retournez donc tranquillement « dans vos maisons et remettez-vous à vos affaires[1]. « La Diète prendra soin qu'il ne se fasse rien contre « la religion. » Mais ces paroles ne satisfont pas les bourgeois ; ils ne se fient pas aux prêtres ; ils veulent qu'on leur rende leur pieux pasteur, et accusent ceux qui leur parlent de complicité avec les ennemis de la foi.

On les trompait en effet, car si Tausen ne devait pas leur être enlevé par la mort, il devait l'être par l'exil.

Cette insistance, ces accusations irritent les députés des évêques, ils haussent la voix et menacent d'un châtiment sévère ceux qui les accusent de faiblesse. Le bruit est si fort que la foule ne comprend pas bien leurs paroles ; mais leurs traits, leurs gestes, le son de leurs voix, tout montre que messieurs les délégués ont un accès de colère. Le peuple s'enflamme à son tour, il ne veut pas qu'on se joue de lui ; ceux qui ont des armes les agitent ; de tous côtés on entend des menaces, des cris : « Rendez-nous notre pasteur, dit-on, ou nous « enfonçons les portes[2]. » Les délégués rentrent, rapportent à la cour le message de la foule ; la crainte opère ce que la justice n'avait pas fait ; et les persécuteurs se tournant vers Tausen qui était demeuré calme, s'en remettant entièrement à la volonté suprême, lui annoncent qu'il est libre.

[1] « Irent igitur pacati domum, et res suas agerent. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 398.)

[2] « Inclamant exhibendum Taussanum, aut se fores molituros. » (*Ibid.*, p. 398.)

Le réformateur sort, et le peuple, à la vue du berger qu'il aime, éclate de joie.

L'effervescence populaire semblant apaisée, les évêques et leurs adhérents se décidèrent à quitter le lieu où ils étaient rassemblés; pâles et tremblants, dit un historien, ils regagnèrent leurs demeures, obligés pour cela de traverser les groupes du peuple qui remplissaient encore les rues adjacentes. Chacun d'eux se tirait d'affaire avec plus ou moins de succès, et poursuivait sa route avec plus ou moins de tranquillité d'esprit, suivant qu'il s'était montré plus ou moins opposé à la Réforme. Roennov évêque de Roeskilde était surtout l'objet de la haine des bourgeois de Copenhague, qui le connaissaient mieux que les autres puisqu'il était leur évêque. Quand il parut, des regards terribles se dirigèrent sur lui; des hommes violents, emportés, le suivirent, demandant sa vie pour expier le crime des prêtres. Déjà même leurs mains menaçantes se levaient sur l'évêque. Tausen qui n'était pas loin s'en aperçut et, accourant aussitôt, se plaça généreusement entre Roennov et ces hommes égarés qu'il conjura de ne pas se livrer à d'indignes violences. Sa grande douceur parvint enfin à calmer cette foule agitée, qui était comme une mer bouleversée par les vents [1]. Cela ne lui suffisait pas; il n'abandonna pas le prélat et, voulant le protéger contre d'autres attaques, il l'accompagna et ne le quitta que devant son palais. Roennov qui lui doit la vie lui tend la main et lui rend grâce du service signalé qu'il vient de lui rendre. Cette con-

[1] « Taussani mansuetudo turbidos compescuit. » (*Ibid.*)

duite chrétienne touche le cœur de l'évêque ; la violence du peuple l'avait irrité, mais la charité de Tausen l'adoucit et changea même, pour un temps, le cours de ses pensées et de sa vie.

Quoique les évêques eussent cédé un moment en face du danger, ils entendaient pourtant que la sentence contre Tausen fût exécutée ; il devait quitter Copenhague. Roennov avait près de Roeskilde une terre nommée Bistrup ; ce fut là que Tausen se rendit ; il était ainsi à la portée de Copenhague et pouvait diriger son troupeau. L'évêque consentit à ce séjour, peut-être même l'indiqua-t-il à son libérateur. Pour que la marche de la Réformation ne fût pas arrêtée dans Copenhague et que le peuple ne se soulevât pas de nouveau, il était nécessaire non-seulement que de bons rapports s'établissent entre Roennov et Tausen, les deux évêques de la ville, mais de plus que le prélat ne mît point obstacle à la prédication de l'Évangile dans la capitale du royaume. Gjoë, Banner, l'évêque d'Odensée, Gyldenstern, dévoués à l'Évangile, le désiraient vivement, mais l'évêque avait contre eux des préjugés qui devaient l'empêcher de leur faire aucune concession. On sait combien l'influence de femmes chrétiennes a été souvent utile dans l'Église, et en particulier comme elles ont contribué à l'établissement du christianisme parmi les peuples du Nord. On vit alors un nouvel exemple de cette influence salutaire. Gjoë avait une fille nommée Brigitta, d'une vive piété, d'un noble caractère, d'une grande beauté, et qui fut plus tard l'épouse du héros des mers, le célèbre

amiral Herluf Troll. Elle avait eu avec l'évêque quelques rapports, peut-être de bienfaisance; on a prétendu, mais à tort à ce qu'il semble, que Roennov, avant d'être dans les ordres et quand il vivait à la cour, avait rencontré Brigitte dans des fêtes somptueuses dont elle était le plus bel ornement, et avait eu le désir de l'épouser. Quoi qu'il en soit, cette belle et chrétienne Scandinave entreprit d'obtenir de l'évêque que l'Évangile fût librement prêché dans la capitale du royaume, comme il l'avait été sous le défunt roi. Brigitte réussit dans cette importante négociation. Tausen s'engagea à ne se permettre dans sa prédication aucune injure contre les prêtres catholiques, à s'opposer à tout complot formé contre l'évêque et son clergé, à défendre Roennov contre ceux qui lui reprocheraient sa tolérance, à rechercher en tout le vrai bien de l'Église. L'évêque, de son côté, lui permit de revenir à Copenhague et de reprendre ses fonctions. Il est évident que la belle conduite de Tausen à son égard, et même un sentiment secret du prix de la vérité, furent les mobiles essentiels qui inspirèrent cet acte à l'évêque. Mais les amis des prêtres, affectant d'y voir autre chose, s'indignèrent contre le prélat, et s'écrièrent d'un ton sarcastique que l'empire de la beauté l'avait porté à trahir la cause de la foi. Cet accord eut des suites importantes, et cette Brigitte valait bien celle dont le moine Pierre a écrit la *prophétie merveilleuse*, et que Rome a mise parmi les saints [1].

[1] Huitfeld, *Dän. Chronik*, II, p. 1402, etc. Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 406, etc. Gerdesius, III, p. 898.

Les autres évêques furent loin d'imiter leur collègue. Craignant les menaces du peuple irrité, ils se hâtèrent de quitter la capitale pour prendre leur revanche dans leurs provinces et étouffer *l'hérésie*. Ils publièrent au nom de la Diète un édit ordonnant qu'à un jour fixé, tous les prédicants luthériens fussent enlevés à leurs églises, jetés en prison ou exilés, et que partout à leur place on établît des prêtres catholiques. De plus la confiscation et la mort furent prononcées contre tous les Danois qui continueraient à professer la doctrine luthérienne[1]. Aussitôt une persécution générale commença. L'archevêque de Lund et tous les évêques firent jeter en prison ou chasser tous les évangéliques qui tombèrent dans leurs mains. Un grand nombre de fidèles parvinrent à se cacher. A Viborg toutefois le nombre des évangéliques était si grand que l'archevêque dut renoncer à les soumettre même par la force des armes. A Copenhague, le faible et chancelant évêque Roennov, accablé de reproches par ses collègues, tourna de nouveau au gré du vent, et entreprit aussi de chasser les ministres et d'opprimer les fidèles. Mais un vaillant bourgeois, Pierre Smid, remplit de courage ses concitoyens, résista avec énergie à la persécution, et l'évêque se rappelant le tumulte dont sans Tausen il aurait été la victime, abandonna son dessein.

Ce fut l'honneur de la Scandinavie que l'effusion du sang n'y déshonora pas les luttes religieuses comme

[1] « Edicta amissionem vitæ et bonorum profitentibus Lutheri doctrinam denunciantia. » (Chytræi *Saxonia*, lib. XIV, p. 362. Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 408.)

ce fut le cas dans le reste de l'Europe. Wormorsen fit même une tentative de conciliation et de paix, il publia une apologie évangélique adressée à la Diète et aux évêques, dans laquelle il parlait avec respect de l'archevêque de Lund, tout en se plaignant des chanoines qui se glorifiaient de ce qu'ils se contentaient de *chasser les pasteurs* au lieu de les brûler vifs. Le ministre évangélique déclarait que ses collègues et lui obéiraient à la Diète et aux évêques *en tout ce qui n'était pas contraire à la Parole de Dieu*. Mais cet écrit demeura inutile[1].

Les évêques, croyant leur victoire assurée, entreprirent enfin de justifier leur silence dans la Diète de 1530 et de réfuter l'apologie que les ministres évangéliques avaient alors présentée. Éliæ fut chargé de la rédaction. « Ces nouveaux prédi-« cateurs, disaient les prélats, transforment l'É-« glise chrétienne et lui donnent une nouvelle « figure. Les ancêtres de Luther sont Eunomius, « Manichée, Jovinianus, Vigilantius, les Vaudois, « Wiclef, Huss et autres de la même espèce, tous « damnés hérétiques. Voyez que de princes, de « nobles, de royaumes, de pays, de villes sont de-« meurés fidèles à la vraie foi chrétienne. Il s'agit « de choisir entre ces nobles catholiques et des hé-« rétiques excommuniés. Décidez-vous; faites ici « usage de cette même intelligence dont vous « vous servez dans les choses de ce monde[2]. »

Les protestants ne restaient pas en arrière; ils lançaient coup sur coup leurs brochures polémi-

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 411.
[2] *Ibid.*, p. 414, 415, 429. Gerdesius, III, p. 400.

ques, tantôt théologiques, tantôt populaires, dans le genre de Hutten ou de Hans Sachs. Les imaginations s'échauffaient, les esprits entraient en verve, le pays abondait en traités, en paraboles, en sarcasmes. Tandis que Pierre Larssen, professeur à Malmoe, attaquait gravement « *la sentence d'exil portée contre les ministres de la Parole de Dieu*, un *Dialogue sur la messe* la représentait comme une malade abandonnée des médecins et rendant le dernier soupir. Une satire sur les *vigiles superstitieuses* exposait les insignes tromperies des prêtres. *Cent soixante et dix questions* et réponses élucidaient divers points de la doctrine chrétiene. *Une Conversation entre Pierre Smid et Adzer Bauer*, qui ne manquait pas de sel, stigmatisait le purgatoire, la confession, les jours de fête, l'eau bénite, les cierges, et autres abus de l'Église papale. *Une Danse des morts* enfin (c'était l'un des sujets favoris du seizième siècle) mettait en scène les papes, les évêques, les chanoines effrayés ; tous tremblaient à la vue de la mort, tandis que les ministres évangéliques allaient joyeusement à sa rencontre [1].

De graves événements pleins de dangers devaient avoir plus d'influence que ces satires, mettre fin aux luttes et donner au Danemark une impulsion nouvelle.

La ville anséatique de Lubeck, alors riche et puissante, était mécontente du gouvernement danois qui n'accordait pas à ses navires des priviléges

[1] « *Expostulatio adversus exilii sententiam. — Dialogus missæ papisticæ extremum spiritum trahentis. — De vigiliis superstitiosis. — Centum et septuaginta quæstiones*, etc., etc. » (Munter, III, p. 481.)

assez exclusifs. Voulant tirer avantage de la faiblesse dont l'interrègne était la cause, elle résolut en 1534 d'envahir le royaume, sous le prétexte de rétablir sur le trône Christiern II. Il fallait un chef; Lubeck s'adressa au comte d'Oldenbourg, parent du malheureux prisonnier, homme capable, prompt, ambitieux, zélé protestant, mais peu digne de ce nom. Christiern avait encore de nombreux partisans, et son rétablissement sur le trône était pour les Danois un moyen de sortir d'un long et pénible interrègne. L'empereur, beau-frère de Christiern, et le roi d'Angleterre se montraient favorables à l'entreprise. Le comte d'Oldenbourg leva des troupes en Allemagne, envahit le Holstein, puis, revenant à Lubeck, monta sur une flotte de vingt et un vaisseaux bien fournie par les Lubeckois de soldats et de munitions, et fit voile vers le Danemark qui était alors sans roi, sans armée et presque sans conseil. Il descendit en Séeland, s'empara de Roeskilde, déposa l'évêque Roennov, ami du roi Frédéric et de son fils, et mit à sa place l'archevêque Troll, fidèle serviteur de Christiern II. Devenu maître du Sund il marcha sur Copenhague qui lui ouvrit ses portes, soumit tout le Séeland et convoqua à Ringsted une Diète dont les membres peu nombreux prêtèrent serment à Christiern II. La profession de protestantisme que faisait Oldenbourg mettait de son côté la bourgeoisie. Il n'en était pas de même de la noblesse, qui avait fait mettre Christiern dans sa sombre prison et qui tremblait de l'en voir sortir. Aussi les seigneurs du royaume, effrayés, s'enfermaient dans leurs châteaux. Oldenbourg y envoyait

des soldats, une populace ameutée les suivait et à son arrivée dans ces demeures aristocratiques, se livrait à une brutale fureur. Plusieurs nobles se virent contraints par la violence de se joindre à l'envahisseur et bégayèrent en tremblant un serment de fidélité à Christiern, leur redoutable et cruel ennemi. Roennov, girouette en politique comme en religion, fut des premiers à le prêter et reçut de nouveau son évêché. Le comte donna en échange à Troll celui de Fionie. Déjà le peuple de Malmoe séduit par les Lubeckois, avait mis le gouvernement aux arrêts et rasé la citadelle bâtie par Frédéric. Oldenbourg traverse le Sund, arrive en Scandinavie, se rend avec un grand cortége de troupes et de peuple sur la colline de Liber, près de la ville primatiale de Lund où les rois de Danemark recevaient les hommages de leurs États. Il demande à la foule qui l'entoure de reconnaître Christiern II; on lui répond par des cris de joie. Bientôt les îles de Moen, Falster, Laaland, Langeland sont conquises, et Oldenbourg est maître de la plus grande partie du Danemark [1].

Pendant ce temps les amis du feu roi et de la Réformation, en particulier le grand maître du royaume, le noble Magnus Gjoë, s'étaient rendus en Jutland où ils étaient plus près du fils aîné de Frédéric. Ils étaient suivis par les nobles, les évêques et tous les ennemis de Christiern II, qui réduits au désespoir se sauvaient furtivement dans le Jutland, pays éloigné de l'orage qui ravageait l'île

[1] *Danske Magazin*, III, p. 72. Mallet, *Hist. de Danemark*, IV, p. 201. Münter, *Kircheng.*, III, p. 435.

de Séeland et les épouvantait. Le jeune duc Jean, ne se trouvant plus en sûreté dans la Fionie où il était, prenait des habits de paysan ainsi que toute sa suite et traversait rapidement le Petit-Belt. Le faible Roennov faisant de nouveau une de ses fréquentes évolutions gagna aussi le Jutland à la suite des évêques ses amis. Les membres de la Diète présents dans le Jutland, résolus de pourvoir au salut du royaume par d'énergiques mesures, se réunirent d'abord à Skanderborg, sur le lac de Mos, un peu au-dessous d'Aarhuus; puis à quelques lieues de là, à Rye, sur les bords d'une forêt près du lac de Juul. Une foule de gentilshommes, de bourgeois, de paysans avaient quitté leurs châteaux, leurs boutiques, leurs champs de seigle pour savoir plus promptement ce que déciderait cette assemblée. Les évêques ne pensant qu'à leur puissance s'étaient obstinés à vouloir pour roi un enfant, et un esprit factieux avait troublé le jugement des nobles. Mais maintenant le danger se montrait dans toute sa grandeur, le voile était déchiré, la révolte ne pouvait manquer de s'étendre dans le Jutland, et c'en serait fait alors de l'antique royaume devenu la proie de marchands avides, d'une populace furieuse, et livré aux vengeances sanguinaires d'un roi implacable. Que ne fera pas en effet l'homme terrible du massacre de Stockholm, si, le tirant du donjon muré sur lui, les Lubeckois le portaient sur le trône[1] !

Il y a dans de telles crises un homme prédestiné

[1] Hamelman, *Oldenburgische Chronik*, p. 327. Mallet, *Hist. du Danemark*, IV, p. 201.

pour sauver son peuple. Ce fut en ce cas le noble Magnus Gjoë. Il se leva et représenta à la Diète que si l'on n'avait pas hésité à décerner la couronne au fils aîné du défunt roi, les grands maux qui accablaient le royaume eussent été prévenus. Il ajouta que le seul moyen de le sauver à cette heure était de recourir promptement à ce prince. « Très-honorés seigneurs, dit-il, le salut de la pa« trie dépend de la résolution que vous allez « prendre. » Tous les membres laïques applaudirent à ce discours et proposèrent d'appeler immédiatement le duc à monter sur le trône de son père. Mais les prélats étaient insensibles à d'autres maux qu'aux leurs. « Le salut de l'Église, dirent-ils, s'op« pose à ce que nous élisions un prince hérétique. » De violents débats s'engagèrent. En vain représentait-on aux prêtres qu'ils immolaient la patrie à de vaines chimères, leur obstination ne faisait que s'accroître.

S'il y avait une assemblée dans la salle des débats, il y en avait une plus nombreuse encore au dehors. Une foule immense entourait la Diète et attendait avec impatience de savoir si la patrie serait sauvée ou perdue. Elle se pressait aux portes pour connaître le résultat de cette délibération et s'étonnait de ne pas en voir la fin. Bientôt, soupçonnant ce qui arrive, ces hommes impatients entrent dans la salle et s'écrient qu'il ne faut pas attendre que l'ennemi fonde sur ceux qui peuvent encore défendre la patrie, pour se donner le seul chef qui puisse la sauver ; ils représentent que le caprice des évêques a déjà fait per-

dre la moitié du royaume, et déclarent que si on n'élit pas le duc à l'instant même, ceux qui s'y opposent pourront bien le payer cher. Les prélats commencent à trembler. Ils sont muets, sombres, irrésolus. Pourtant la crainte du retour du tyran les décide. Ils bégayent quelques excuses, ils parlent de leur zèle pour la religion et ajoutent que si les nobles sont décidés à élire le duc, ils n'ont qu'à le faire sous leur propre responsabilité, que pour eux ils se contenteront de recevoir leurs dîmes et de maintenir leurs priviléges et ceux de leur Église. A peine ont-ils parlé que le jeune Christiern est proclamé roi par la Diète et que la foule dans la salle et hors la salle répond à l'annonce de cette élection par des cris de joie. Ce fut le 4 juillet 1534 qu'eut lieu cet acte important.

# CHAPITRE CINQUIÈME

## CHRISTIAN III PROCLAMÉ ROI. LA RÉFORMATION TRIOMPHE EN DANEMARK, NORVÉGE ET ISLANDE.

(1538-1550.)

Pendant ce temps Christiern, qui ne voulait point s'imposer aux Danois par la force des armes, mais désirait au contraire être appelé au trône librement et par le peuple même [1], s'était porté contre les ennemis du Danemark et assiégeait cette ville puissante de Lubeck qui avait porté le désordre dans sa patrie. Le grand maître Magnus Gjoë, un autre membre de la Diète, Ove Lunge, et deux évêques partirent pour lui annoncer son élection. Informé de leur mission, il alla au-devant d'eux et les reçut au cloître de Preetz dans le Holstein, au-dessus d'Eutin et du charmant lac de Ploën. Christiern accepta avec reconnaissance, dignité et modestie la couronne qui lui était offerte comme au seul homme qui pût sauver le royaume, et peu

[1] « Qui non Regem se populo obtrudere volebat quin potius ab ipso populo ad regnum advocari cupiebat. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 401.)

après il se rendit à Horsens en Jutland, au fond d'un golfe que la mer forme au nord du Petit-Belt, ou les États du Jutland et de Fionie se réunirent en une nombreuse assemblée dans une plaine située près de la ville. Christiern y fut proclamé roi, et se mettant à genoux, prêta, les mains levées vers le ciel, le serment usité dans l'élection du monarque; on réserva pourtant les changements nécessaires qui pourraient être faits, d'accord avec la Diète, en particulier dans ce qui regardait les biens et les priviléges des évêques. Depuis les premiers mouvements de la Réformation les prélats n'avaient cessé de s'opposer à ses progrès. Ils avaient emprisonné ou banni les réformateurs, déposé un roi, et, le trône une fois vacant, ils s'étaient efforcés d'y placer un jeune garçon qu'ils prétendaient tenir sous tutelle. Ils s'étaient posés partout et toujours comme les maîtres du pays. Maintenant leur étoile pâlissait, un voile sombre s'étendait sur leurs destinées; et le soleil « qui porte la santé dans ses « rayons » allait répandre librement ses feux[1].

Il y avait toutefois encore beaucoup à faire. Les soldats d'Oldenbourg avaient, sous le commandement d'un pirate, envahi le nord du Jutland et porté là comme partout la ruine et la désolation.

Rantzau qui commandait la troupe royale les en chassa. Oldenbourg se rendit à Copenhague et, décidé à pousser la guerre avec vigueur, il demanda aux gentilshommes leur argenterie, les joyaux, les colliers, les bracelets de leurs femmes et de leurs

[1] Gerdesius, *Ann.* Mallet, *Hist.*, etc.

filles. Mais sur la demande du nouveau roi, la Suède qui ne désirait pas voir son bourreau, le terrible Christiern II, remonter sur le trône de la Scandinavie, envoya en Scanie une armée qui chassa les Lubeckois jusqu'à Malmoe. Christiern III, à défaut de flotte, passa le Petit-Belt sur des bateaux ordinaires. L'armée allemande fut battue à deux reprises; plus de cent seigneurs allemands périrent dans ces combats, et le fameux archevêque Troll l'ami de Christiern le cruel, qui avec Hoya commandait l'armée des envahisseurs, fut percé de coups et mourut. Le printemps 1535 permit enfin que les vaisseaux de la Suède et de la Prusse se joignissent aux vaisseaux danois. Cette flotte aborda dans l'île de Séeland, le roi et l'armée vinrent camper à quatre lieues de Copenhague et bientôt l'investirent. Le siége dura une année, et pendant ce temps le roi Christiern III parcourut les autres provinces pour en chasser l'ennemi.

Au milieu de ces luttes, de ces combats, la Réformation avançait sans la coopération du roi. Ses adhérents rentraient peu à peu en possession de ce dont ils avaient été privés par les évêques dans l'année fatale de 1533. Christiern fit un voyage en Suède, et l'ordre, la paix, la prospérité qui y régnaient depuis la victoire que la Réformation y avait remportée sur la hiérarchie romaine, le frappèrent et le convainquirent encore plus que c'était là que se trouvait le bonheur des individus et des peuples.

En même temps les Lubeckois commençaient à être las d'une guerre injuste, onéreuse et malheu-

reuse. L'électeur de Saxe, d'autres princes et quelques villes libres de l'Allemagne, qui regardaient le jeune Christiern comme l'un des leurs, s'offrirent pour médiateurs entre Lubeck et lui. Un congrès s'ouvrit à Hambourg. Il fut convenu que toute hostilité cesserait entre le roi et l'État de Lubeck, et que Copenhague et les autres villes encore rebelles seraient reçues en grâce si elles se soumettaient. Mais ces villes refusaient de se rendre, persuadées que la reine Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, belle-sœur de Christiern II, leur enverrait du secours. La nécessité fit ce que les dispositions du cœur se refusaient à faire. Copenhague où le comte d'Oldenbourg s'était renfermé était réduite aux abois. Il n'y avait plus de pain; ceux qui avaient un peu d'orge ou d'avoine le mangeaient sans le faire cuire, de peur que la fumée ne les découvrît, et que des affamés ne vinssent leur enlever leur reste. Bientôt cette population amaigrie n'eut plus pour vivre que des chevaux, des chiens et des chats, et cette nourriture se payait même fort cher. Les soldats qui n'avaient rien, entraient dans les maisons pour arracher à ceux qui avaient encore quelque chose un vil aliment, et le leur enlevaient en les accablant de mauvais traitements. Ces malheureux cherchaient avec anxiété tout ce qui leur semblait propre à entretenir leur vie. Des hommes, des femmes qui n'étaient plus que des ombres, erraient çà et là, effrayant ceux qui les rencontraient, et on les voyait se traîner sur les remparts exposés aux coups de l'ennemi, et se baisser pour arracher à la terre quelques herbes sauvages. Quelques-uns

se sentant près de la mort sortaient de leurs lits, et se traînaient jusqu'au cimetière, leurs proches ne devant pas avoir la force de les y porter, et expiraient sur la terre qui devait les recouvrir; d'autres, impatients de voir se terminer une longue agonie, s'offraient aux coups des assiégeants. Il n'y avait plus de compassion et quelques-unes de ces misérables victimes s'abandonnant aux cris et aux plaintes : « Allez, dirent les chefs, vous n'êtes pas « si malheureux qu'au siége de Jérusalem où les « parents mangeaient leurs enfants[1]. » Il y avait plus de charité dans le prince qui les assiégeait. Le duc Albert de Mecklembourg, qui avait épousé une nièce du vieux Christiern et espérait recueillir sa couronne, était au nombre des chefs enfermés dans Copenhague. Sa femme étant accouchée, le jeune roi lui envoya des vivres en grande abondance pour la nourrir elle et tous les siens.

Enfin le dénoûment de cette tragédie arriva; les bourgeois et les soldats, domptés par la faim, demandèrent à capituler. Christiern voulait d'abord qu'ils se rendissent à discrétion; mais bientôt son esprit généreux prit le dessus, et il promit le pardon à tous ses ennemis. Le duc de Mecklembourg et le comte d'Oldenbourg se rendirent à pied au camp du roi, la tête découverte et un bâton blanc à la main[2]. Ils firent une confession publique de

[1] Geijer, *Schwedengesch.*, II, p. 87.

[2] Le bâton blanc distinguait ceux qui étaient reçus en grâce de ceux qui se rendaient à discrétion. On lit dans l'*Histoire universelle* de Théodore-Agrippa d'Aubigné, III, p. 85, à l'occasion d'une victoire de Lesdiguières. « Les soldats de Gascogne *rendus au baston blanc*, ceux du pays *à discrétion*. »

leur faute, et se mettant à genoux, ils demandèrent pardon au roi. Christiern fit un accueil sévère au comte d'Oldenbourg, dont l'ambition avait plongé le Danemark dans la guerre la plus cruelle. Il lui rappela les pillages, les incendies, les meurtres qu'il avait ordonnés dans les États d'un prince de son sang, et l'invita à se repentir. Puis il le releva en lui disant qu'il voulait bien encore le reconnaître comme son parent quoiqu'il se fût montré son plus cruel ennemi [1]. Quant au duc de Mecklembourg, le roi, attribuant sa faute à sa faiblesse, le traita avec indulgence. Les députés de la ville s'étant ensuite présentés, il les reçut avec une bonté qui gagna leur cœur. Puis il fit son entrée dans sa capitale le 8 août, accompagné de la reine, des membres de la Diète et des principaux officiers de son armée. Les habitants exténués, pâles, chancelants, se traînaient pour le voir passer et avaient à peine la force de pousser un cri de joie. Plusieurs maisons avaient été renversées par le canon; presque toutes les églises étaient abattues. L'émotion et la compassion que le roi éprouvait à cette vue se peignaient sur son visage; sa présence allait mettre fin à tous ces maux. Il rentrait comme roi, mais aussi comme père. Une semblable entrée devait se répéter, à la fin du siècle, dans une capitale plus importante et de la part d'un prince plus illustre. Mais il y

[1] Cette guerre est appelée en Danemark, *die Grafenfehde*, « la guerre du comte, » et ce nom y est devenu une expression proverbiale pour désigner une grande calamité.

avait une grande différence entre Christiern III et Henri IV. Le prince du Nord ne montait pas sur le trône comme le roi de France « pour avoir sur sa « tête les pieds du pape [1]. »

Maintenant, qu'y avait-il à faire? Bander les plaies du royaume et lui donner une nouvelle vie. Christiern sentait le besoin de se consulter avec les principaux membres de la Diète. Six jours après son entrée dans Copenhague, il fit convoquer sous le sceau du secret le grand maître Magnus Gjoë, le grand maréchal Krabbe, Rosenkranz, Brahe, Guldenstiern, Friis, Bilde, et quelques autres sénateurs éclairés, et leur exposa ses pensées. Ils furent unanimes à reconnaître que les évêques étaient la cause principale des maux du royaume et que sa prospérité était impossible avec eux. N'étaient-ils pas les auteurs de cet interrègne qui avait plongé le Danemark dans un abîme de malheurs? N'avaient-ils pas rejeté le seul roi qui pût sauver la patrie? N'avaient-ils pas exercé à sa place une autorité tyrannique? Leur puissance temporelle n'était-elle pas contraire à l'Écriture, un tissu d'usurpations et une institution funeste? Le peuple se prononce en faveur de la Réformation; c'est donc le devoir du roi et de la Diète de prendre les mesures nécessaires pour son complet établissement, et la première chose à faire est d'ôter aux prélats une puissance réprouvée de Dieu et des hommes. Mais s'ils apprennent que cette question va être portée

[1] *Rerum Danicarum Scriptores*, p. 65-75. Hamelman, *Oldenburgische Chronik*, p. 327, 340. Mallet, IV, p. 242, 323. *Hist. universelle* de Théodore-Agrippa d'Aubigné.

devant la Diète, ne chercheront-ils pas à soulever leurs partisans ? Pour l'empêcher, il faut s'assurer de leurs personnes. Aux grands maux les grands remèdes. « L'Éternel dépouille ceux qui sont en « autorité, et il renverse les forts [1]. »

A peine cette résolution avait-elle été prise, que les deux plus influents prélats du royaume, l'archevêque de Lund, Torbern Bilde, primat du royaume, et Roennov, évêque de Séeland, arrivèrent à Copenhague dans le dessein de présenter au roi leurs félicitations. Ils étaient l'un et l'autre au palais épiscopal de cette cité, et il semble qu'ils reçurent quelques avis de ce qui se préparait. Le 20 août, Rantzau, chargé par le roi de cette expédition, se présenta au palais; il trouva la porte fermée, ses soldats la brisèrent. L'archevêque se rendit aussitôt sans résistance. Mais Roennov profita de ce qu'il connaissait tous les coins et recoins de son palais, se jeta dans l'intérieur, monta jusque sous le toit et se blottit dans une cachette sale et dégoûtante, et selon une autre version, derrière une des poutres qui soutenaient le toit [2]. On le chercha longtemps sans le chercher là ; mais le lendemain matin, on le découvrit enfin. Il descendit en cachant sa honte sous un air irrité et des paroles pleines de violence. Tous les évêques furent faits prisonniers et chacune de ces arrestations forme une histoire à part. Tels

[1] Job XII, 17.

[2] « Super laquearia in fœdum latibulum conscenderat. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 405.) Auf einem Balken unter seinem Dache. (Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 449.)

d'entre eux se défendirent dans leurs châteaux forts et repoussèrent la force par la force. Rantzau dut faire des siéges en forme et attaquer vigoureusement ces redoutables pasteurs qui avaient des hommes d'armes et de vaillants officiers sous leurs ordres [1]. Les évêques danois, à l'encontre de ce que prescrit la Bible, avaient changé leurs houlettes en épées, leurs crosses en hallebardes et leurs brebis en lansquenets. Les évêques furent gardés dans diverses forteresses, et traités avec plus ou moins de douceur, selon qu'ils montraient de la modération ou faisaient outrage aux officiers du roi. On se demandera si ces arrestations étaient légales. Les évêques avaient commis des délits envers l'État, envers le peuple, et ces délits justifiaient leur emprisonnement. Il est légitime qu'un roi et son conseil se défendent contre des conspirateurs.

Maintenant la Diète du royaume devait prononcer. Christiern, faisant un pas important dans les voies constitutionnelles, résolut d'introduire dans ce corps, à côté de la noblesse et à la place des prélats, les bourgeois des villes et les paysans des campagnes [2]. Cette Diète fut la première où le peuple fut représenté. L'assemblée s'ouvrit le 30 octobre 1536. Une convocation qui réglait le nouvel ordre de choses, y fut arrêtée. Une grande estrade

[1] « Antistes Arusiensis (l'évêque d'Aarhuus Ove Bilde), castellum Silkeburgicum dedi non patiebatur, quantum vis acriter Rantzovius id oppugnaret, sed per Johannem Stugium contra vim defendebat. » Voir Gerdesius, *Ann.*, III, p. 404 à 406, où ces diverses arrestations sont rapportées.

[2] « Cum nobilitate, cives ex plebe urbana æque atque rustica delecti, convocabantur. » (*Ibid.*, p. 406.)

ayant été dressée en plein air, le roi et les États s'y présentèrent entourés d'une vaste assemblée du peuple qui était comme le Conseil général de la nation. Le prince exprima la tristesse qu'il éprouvait à la pensée des calamités dont le pays venait d'être affligé, et insista sur ce que les évêques s'étaient montrés indignes de leur office. Puis il fut donné lecture d'un rapport sur l'état du royaume; cette lecture dura trois heures. On y signalait les délits communs à tous les évêques en général: l'usurpation de la puissance suprême, et le dessein de détruire les évangéliques. Le rapporteur en vint ensuite à chacun d'eux en particulier. « L'évêque Roennov de Roeskilde, dit-il, a pendant « l'interrègne commandé dans Copenhague comme « s'il était le souverain. — Oui, oui, cria-t-on « du milieu du peuple. Il a envoyé son portrait, « dit quelqu'un, à la reine Marie de Hongrie, gou« vernante des Pays-Bas, en lui offrant sa main et « la couronne du Danemark! » Ceci était sans doute une plaisanterie, mais l'idée de devenir roi pouvait bien avoir abordé un jour un homme aussi vain que Roennov et qui roulait de grandes choses dans sa faible tête. Chaque évêque avait son mot et son fait. Un des plus étranges fut celui de l'évêque de Ribe, qui avait dit selon le rapporteur: « Je voudrais *être transformé en diable* afin de tour« menter à mon aise l'âme du roi Frédéric, infec« tée d'hérésie [1]. »

Le rapporteur continue : « En conséquence de

[1] « Ipse exoptasset se in diabolum transformari, etc. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 407.) Munter, *Kirchengesch.*, III, p. 456.

« tous ces faits, il est proposé que tous les évêques « catholiques-romains soient déposés de leur « charge, que la religion et les rites de l'Église « romaine soient abolis dans le royaume, que la « doctrine soit réformée et la religion évangélique « établie, que tous ceux qui ne voudront pas re- « noncer au sacerdoce romain ne soient les objets « d'aucune malveillance, qu'aucune atteinte ne soit « portée à la liberté de leur conscience, mais qu'ils « soient enseignés conformément à la Parole de « Dieu, et que s'ils s'y refusent, ils n'aient à ren- « dre compte de leur foi qu'à Dieu même [1]. » La puissance spirituelle ayant eu recours aux halle- bardes et aux canons, la puissance temporelle avait bien dû faire de même; mais le souverain s'étant rendu maître de leurs forteresses, ne leur imposait d'autre peine que la liberté.

La lecture du rapport étant terminée, il fut de- mandé au nom du roi aux nobles et au peuple s'ils adhéraient aux propositions qui y étaient faites et en particulier s'ils voulaient conserver leurs an- ciens évêques. Tous répondirent comme d'une seule voix : « Nous ne les voulons pas; nous voulons « l'Évangile! » Un recez fut rédigé en conséquence. Un oubli complet du passé, une confiance entière et mutuelle quant à l'avenir furent proclamés. A la place des prélats, auteurs de tous les malheurs du royaume, devait être établi un nombre égal de théologiens évangéliques, sous le nom de surinten- dants (celui d'évêque prévalut plus tard). Il était

[1] « Dissentientes, nedum ut vi, contra conscientiam, adigantur... reddituros ipsos Deo fidei rationem. » (Gerdesius, *Ann.*. III, p. 407).

permis aux religieux de sortir de leurs couvents ou d'y rester à condition d'y mener une vie édifiante et d'y entendre la Parole de Dieu; que si quelqu'un croyait avoir à se plaindre du roi il devait intenter une action contre lui devant la Diète; la couronne devait dorénavant être héréditaire. Ce recez fut signé par quatre cents nobles et par les députés des villes et des campagnes. Dès lors les évêques cessèrent d'être membres de la Diète dont ils avaient fait partie pendant six siècles, et la religion évangélique fut publiquement professée. La Réformation était ainsi établie dans ce royaume du Nord la même année et de la même manière dont elle venait de l'être dans une petite république du centre de l'Europe [1].

Le roi pensa aussitôt à rendre la liberté aux évêques encore prisonniers; il la leur fit offrir en leur demandant seulement de ne plus se mêler des affaires du royaume, de ne point s'opposer à la Réformation et de mener une vie paisible. La plupart acceptèrent ces conditions; le roi non-seulement leur rendit leurs biens héréditaires, mais encore fit à plusieurs d'entre eux des dons considérables. Le mieux traité fut Ove Bilde qui avait défendu son château à coups de canon, et qui, respecté de tous, reçut en fief la terre de Skovkloster près de Nestved, et embrassa vers la fin de sa vie la doctrine évangélique. Un seul évêque, Roennov, refusa absolument de se soumettre. Il avait tourné à tout vent, mais il ne céda pas à

[1] Voir vol. V, p. 326. L'assemblée du 21 mai à Genève.

celui-ci. D'un caractère à la fois faible et emporté, il protesta contre la conduite qu'on tenait à son égard, et son indignation s'exhala en paroles vives et en gestes violents. Cet homme remuant et versatile fut transporté successivement dans quatre ou cinq châteaux, et il expira enfin en 1544, dans cette même ville de Copenhague, où le peuple croyait toujours qu'il avait voulu s'élever et s'étaler comme roi. Christiern III réunit au domaine de la couronne les châteaux des évêques, mais quant aux autres biens épiscopaux, il les attribua, sur l'avis de Luther, aux hôpitaux, aux écoles, à l'université et aux églises. Ce prince avait voulu donner au tiers-état une place importante; il n'y réussit pas. Cette classe d'hommes, composée d'artisans sans crédit et de paysans sans lumières, dut attendre que son temps fût venu [1].

L'organisation de l'Église évangélique n'était pas une petite tâche. Le roi sentit le besoin d'un théologien protestant capable d'accomplir cette œuvre. Il avait connu Poméranus, l'ami de Luther, à Flensborg en 1529. Ce docteur avait organisé les Églises de Poméranie, sa patrie, du Brunswick, de Hambourg, de Lubeck. Poméranus, dont le vrai nom était Bugenhagen, surintendant à Wittemberg, était conciliant et désintéressé; il savait distinguer ce qui est essentiel et ce qui est secondaire, il s'attachait à l'esprit encore plus qu'à la lettre, et semblait ainsi particulièrement propre à constituer l'Église danoise. L'électeur de Saxe

[1] Nye *Danske Magazin*, I, p. 240, dans Munter, *Kircheng.*, III, p. 458.

consentit à le céder pour un an, puis pour deux; l'ami de Luther arriva en 1537 à Copenhague avec sa famille et plusieurs étudiants de Wittemberg. Il réorganisa l'université de Copenhague où il donna lui-même des cours et répandit parmi le clergé l'instruction et la connaissance des Écritures. En même temps, d'accord avec les réformateurs du Danemark, Tausen, Wormorsen, Chrysostome, Sadolin, Pierre Larsseu et d'autres, il donna une constitution à l'Église renouvelée du Danemark. Le 12 mai 1537, jour de naissance de Christiern III, le réformateur couronna le roi et la reine. « Poméranus est en Danemark, écrivit « Luther à Bucer, et tout ce que Dieu fait par lui « réussit. Il a couronné le roi et la reine comme « un évêque [1]. » Le 2 septembre, il consacra les nouveaux évêques évangéliques. Wormorsen fut fait évêque de l'ancien siége primatial de Lund, mais avec abolition des priviléges métropolitains. Un disciple de Luther et de Mélanchthon, Palladius, qui avait passé à Wittemberg presque toutes les années durant lesquelles la Réformation s'accomplissait en Danemark, fut fait évêque de Séeland, sans doute à la recommandation de Poméranus, et eut une certaine surveillance générale. Tausen ne fût pas fait évêque alors. S'y refusa-t-il? ou craignit-on de porter à l'épiscopat ce hardi pionnier qui s'était fait des ennemis par la franchise de son ministère? Au reste il finit par être revêtu

[1] « Regem coronavit et Reginam, quasi verus episcopus. » (Luther, *Epp.*, V, p. 87. De Wette).

de cette charge, quatre ans plus tard; il fut fait évêque de Ribe [1].

Le même jour où les évêques furent consacrés, la constitution de l'Église fut publiée. Elle traitait avant tout de la pure doctrine évangélique et des sacrements; puis de l'instruction de la jeunesse et des écoles; des usages ecclésiastiques et de leur conformité; de la charge des surintendants et des prévôts; des revenus de l'Église pour les ministres et pour les pauvres; des livres que les bons pasteurs peuvent employer pour augmenter leurs connaissances. Les écrits de Mélanchthon et de Luther étaient surtout recommandés [2].

L'Église danoise était transformée, et d'Église du pape elle était devenue Église de la Parole de Dieu. Malheureusement elle ne sut pas se maintenir dans la liberté où elle était née; l'État prit au milieu d'elle trop de puissance.

La Réformation s'établit aussi dans d'autres contrées attenantes au Danemark. Elles demandent au moins un coup d'œil; il nous faut traverser la Norvége et l'Islande.

La réformation du Danemark entraîna celle de la Norvége. Les rapports mercantiles de ce pays avec l'Angleterre et la proximité de la Suède y avaient augmenté le nombre des protestants. Mais nulle part dans le Nord, le catholicisme romain n'avait des adhérents plus décidés. Nous avons vu

[1] « Taussanus constitutus est episcopus Ripensis, præsente Rege et sex reliquis episcopis. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 412.)

[2] « Ordinatio ecclesiastica, etc. » (Hafniæ, 1537. Chytræi *Saxonia*, XV, p. 378. Grammius, *Additam. ad historiam Cragii*, II, p. 29.)

que Christiern II y avait été bien reçu en se présentant comme champion de la papauté. L'archevêque Olaf Engelbrechtsen était de ses partisans, et entretenait des rapports avec les protecteurs de ce prince, avec son beau-frère Charles-Quint et son gendre l'électeur palatin. Dès que ce prélat apprit que les évêques danois avaient été faits prisonniers, il se crut perdu lui-même, et saisi d'épouvante il fit appareiller ses navires, y fit transporter tous ses biens et les trésors les plus précieux de son église et s'enfuit dans les Pays-Bas. La Norvége reconnut Christiern III; mais elle perdit son indépendance et fut réunie au royaume comme une de ses provinces. L'Église y fut quelque temps dans un état déplorable.

« Les frères de Norvége, disait Palladius, évêque de Séeland, sont comme des brebis sans « berger [1]. » Cependant un ou deux des hommes influents du pays entrèrent dans le mouvement de la Réforme. Jean Reff, évêque d'Opzloe, se rendit à Copenhague, y résigna sa puissance temporelle et accepta la nouvelle constitution de l'Église. Geble Petersen, évêque de Bergen, se déclara aussi publiquement pour la Réformation. Il refusa de se marier, afin, dit-il, de pouvoir se consacrer entièrement au bien public. Il donna toute sa fortune pour l'établissement d'une école, pour la réparation de sa cathédrale et la construction d'un presbytère. Il enseignait lui-même chaque jour dans l'école qu'il avait établie, demandait instam-

[1] *Descriptio Norvegiæ*, p. 84.

ment à Palladius, évêque de Séeland, qui avait pour lui beaucoup d'estime, de lui envoyer des maîtres et des ministres, mais il ne pouvait en obtenir. Le catholicisme ardent de certains Norvégiens épouvantait les Danois. On disait à Copenhague qu'en Norvége on tuait les pasteurs. Toutefois la constitution de l'Église danoise fut introduite dans ce pays. Christiern III ordonna que la Parole de Dieu y fût purement et clairement enseignée. Mais un parti actif s'opposait vivement au protestantisme. Il soufflait dans les campagnes un vent d'orage qui jetait bas tout ce que le gouvernement voulait élever. Les moines excitaient les paysans à la résistance. Le peuple que l'on pressait de construire des presbytères pour ses pasteurs s'y refusait. Peu à peu cependant la Réformation prit le dessus, mais elle semble avoir été surtout une œuvre gouvernementale [1].

Nous avons déjà parlé de la Réformation dans les duchés de Schleswig et de Holstein [2]. Les bourgeois de Flensborg congédient en 1526 douze prêtres et prennent à leur place des ministres évangéliques. Dans la même année et la suivante la Réforme s'établit à Hadersleben, Schleswig, Itzehœ, Rendsbourg, Kiel, Oldenbourg et autres villes. Le gouvernement montrait partout de la douceur, de la patience, et c'était par sa puissance intime que le règne de Christ avançait.

L'Islande (mot qui signifie pays des glaces),

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 515, etc.
[2] Tome III (1re série), l. X, ch. 6, et dans ce volume.

cette île de montagnes gelées et de feux souterrains qui soulèvent les terres, les remuent et bientôt éclatent en volcans, et font de ces contrées un mélange étonnant de lave brûlante et de glaces éternelles, l'Islande devait aussi connaître la Réformation. Des montagnes flottantes descendant des pôles l'entourent quelquefois, et détruisent les récoltes; mais des lumières, des paroles divines, des hommes évangéliques, devaient un jour lui arriver de l'Orient, et cette île lointaine du Nord devait un jour se trouver ainsi exposée aux rayons bienfaisants d'un soleil qui apporte la vie et la prospérité aux régions les plus désolées.

Déjà depuis plus d'un siècle les Islandais se plaignaient amèrement de la dureté de leurs évêques, vrais despotes dont les châtiments étaient si cruels que les malheureux auxquels ils les infligeaient, disaient qu'ils préféraient la mort. A l'époque de la Réformation les deux prélats de l'île étaient, Oegmund Paulsen, évêque de Skalholt, et Jean Aresen, évêque de Holum, prêtres dignes de leurs prédécesseurs. Le dernier, homme ignorant, impérieux, opiniâtre, vindicatif, disait descendre des rois de Danemark et de Norvége, et même de *Priam*, roi de Troie, et il en était très-fier. Quant à l'évêque Oegmund, son caractère était moins violent, mais comme son collègue, il ressemblait plus à un tyran féodal du moyen âge qu'à un berger des brebis du Seigneur. Lors de l'élection de l'évêque de Holum, il avait appuyé un autre candidat; aussi Aresen lui avait-il juré une haine mortelle et cette inimitié des deux prélats divisait tellement les ha-

bitants de l'île, qu'une guerre civile allait éclater en 1527, quand on parvint à les persuader d'avoir recours pour vider le différend à un combat singulier, moyen peu conforme certes à l'esprit de l'Évangile. Chacun des deux prélats se choisit son champion, et ces deux chevaliers, représentants des évêques, parurent armés de pied en cap et se portèrent de terribles coups. Ce fut l'homme d'Oegmund qui resta vainqueur[1]. Comment ces singuliers personnages retardés de deux ou trois siècles accueilleraient-ils la Réformation qui à leur insu commençait à remuer l'Europe? La réponse n'était pas douteuse.

Un fils de l'ancien évêque de Holum, Oddur Gottschalksen, avait été élevé en Norvége et avait même étudié à Wittemberg sous Luther. A son retour en Islande, l'évêque Oegmund qui avait été longtemps collègue du père et avait vu naître le fils, le prit pour secrétaire. Ce prélat détestait les saintes Écritures et ayant un jour trouvé une Vulgate chez un de ses prêtres, il lui arracha le livre des mains et le lança en colère loin de lui. Un autre jour, comme il tançait fort un ecclésiastique qui avait eu l'audace de blâmer les abus, fort nombreux en Islande, et en particulier le culte des images, le pauvre prêtre en appela à saint Paul. « Paul! s'écria brusquement l'évêque, Paul était « le docteur des païens et non le nôtre! » Les évêques d'Islande en étaient là[2]. Oddur avait trouvé à Wittemberg la connaissance de la vérité. Ami de

[1] Finni Johannæi, *H. E. Islandiæ*, II, p. 491, etc.
[2] Munter, *Kircheng.*, III, p. 583.

l'étude, il s'était décidé à y consacrer ses forces plutôt qu'au ministère actif, et avait apporté dans ce but beaucoup de livres allemands et latins ; sachant comment les évêques tyranniques de l'Islande procédaient envers leurs inférieurs, il était craintif, prudent, et ne se hasardait pas à parler de l'Évangile devant eux ou devant leurs créatures; mais il enseignait secrètement la voie du salut à plusieurs de ses compatriotes, et travaillait en secret à une traduction du Nouveau Testament en langue islandaise. Il avait vu les effets admirables qu'avait eus la traduction de son maître Luther, et espérait que la sienne apporterait la même grâce à l'Islande. Pour être sûr de n'être pas surpris par quelque indiscret et fanatique visiteur, il s'était établi pour ce travail dans une étable à vaches, et l'évêque, croyant que son secrétaire copiait de vieux documents, lui fournissait généreusement papier, plumes et encre. Oddur seul dans son étable ne se contentait pas d'écrire, il priait avec ferveur pour l'Islande, demandant qu'une saison fertile, un long été, fût accordé à cette contrée des longs hivers. La bonne semence qu'il répandait commençait à germer dans les cœurs. L'évêque s'apercevait de quelque chose, il lui semblait qu'une doctrine nouvelle avait franchi l'énorme distance qui séparait l'Islande du continent européen; il était inquiet, mais il crut pouvoir étouffer ces premiers germes, en menaçant de l'excommunication tous ceux qui enseigneraient et professeraient d'autres articles que ceux qu'il admettait lui-même.

Oegmund était âgé; il pensait à la retraite et

avait fait élever pour lui succéder un jeune Islandais nommé Gisser Einarsen, qui, contre le gré de l'évêque, avait quitté Hambourg, où celui-ci l'avait placé, pour se rendre à Wittemberg. Il ne paraît pourtant pas que le prélat fût fort irrité contre son futur successeur; celui-ci semble au contraire avoir eu quelque bonne influence sur son patron. La connaissance de ce qui se passait en Danemark adoucit un peu Oegmund. Il envoya Einarsen à Copenhague en le chargeant de dire au roi Christiern III qu'il n'était point ennemi de la Réformation et que le clergé lui destinait, à lui Einarsen, la surintendance de l'église de Skalholt. Oddur accompagna le délégué épiscopal, voulant profiter de l'occasion pour faire imprimer son Nouveau Testament islandais. Christiern III fit examiner cette traduction et donna ordre qu'elle fût imprimée, probablement à ses frais. Einarsen lui-même fut examiné par les professeurs de Copenhague, puis ordonné évêque par Palladius, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans. A son retour en Islande, Oegmund lui remit la charge épiscopale[1].

Mais le roi ne se contentait pas d'envoyer à l'Église d'Islande un nouvel évêque, il demandait en même temps qu'elle reçût la nouvelle constitution ecclésiastique qu'il avait donnée au Danemark. Ceci n'était pas si facile. Plus les populations sont éloignées du grand courant de la civilisation, dans les montagnes ou dans les îles, plus elles sont attachées aux anciennes opinions. Ces rudes insu-

[1] *Danske Magazin*, III, p. 342. Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 534.

laires répondirent donc qu'ils étaient prêts à abolir les abus, mais non à recevoir une foi nouvelle. Le vieux Oegmund lui-même sentit se ranimer son zèle pour la doctrine de sa jeunesse et parut vouloir reprendre sa charge épiscopale. Mais obligé d'aller à Copenhague comme accusé d'avoir pris part à un meurtre commis dans sa demeure sur un employé du roi, il y mourut. Dès lors le pieux Einarsen entra dans la plénitude de ses fonctions épiscopales, fonda des écoles, obligea plusieurs couvents à instruire la jeunesse, et se donna toute la peine possible pour former de bons ministres. La mort vint l'arrêter dans son œuvre.

Alors Jean Aresen, évêque de Holum, prit courage. Cet homme violent, ambitieux, remuant, quoique sans doute sincère, avait vu avec indignation l'œuvre de la Réformation commencée en Islande. Il écrivit à Copenhague : « Je n'ai jamais « vu qu'un roi puisse faire des changements dans « les choses religieuses à moins que la cour de « Rome l'ait ordonné. » A peine eut-il appris la mort de son jeune collègue que, levant des troupes, environ deux cents hommes, il se jeta à main armée dans le diocèse devenu vacant, avec la ferme résolution de le purifier de toute réforme et d'y établir son fils Bjoern Jonsen comme son vicaire, devenant lui, le seul évêque de toute l'Islande. Il fit enlever, par deux autres de ses fils, le nouvel évêque, Morten Einarsen, qui avait été élu selon la règle pour remplacer le défunt, et qui faisait paisiblement la visite de son nouveau diocèse. Aresen ne se contentant pas de lui faire subir de

rudes traitements, composa sur lui des chansons où il se moquait de lui et le persiflait cruellement. Puis se substituant à l'évêque légitime, il entreprit la visite du diocèse de Skalholt, menant partout avec lui l'évêque Morten captif, le produisant comme en triomphe, et le contraignant d'ordonner à tous les prêtres et à tous les laïques de se soumettre à l'évêque de Holum. Il rétablit partout le culte romain, consacra des prêtres et ne respecta pas même le repos des morts. Il fit exhumer le cadavre de l'évêque Einarsen et le fit jeter dans un trou hors du cimetière. Ce prêtre usurpateur faisait plus encore; il se moquait publiquement de la puissance royale, s'emparait des biens ecclésiastiques; il poursuivait ceux qui lui résistaient, et désolait tout le pays. Le gouverneur royal ne pouvant permettre de telles usurpations se saisit d'Aresen, et ce clerc orgueilleux, passionné, qui n'avait ni foi ni loi, objet de la haine universelle, entendit ses adversaires demander à grands cris qu'on délivrât le pays de ce fléau de la colère céleste. Il fut condamné à mort et exécuté avec ses fils. Ainsi périt ce violent champion du moyen âge et de la papauté, mort inique, sans doute, si c'était comme évêque catholique-romain qu'il eût été frappé. Mais selon les documents les plus authentiques, la Réforme n'aurait eu aucune part à cette fin tragique d'Aresen : il tomba victime de ses iniquités et de l'indignation de ses compatriotes, résolus à tirer vengeance de toutes les calamités qu'il avait attirées sur leur patrie. Ses partisans prirent leur revanche; ils firent périr plusieurs de ses juges,

mettant en pratique les coutumes des temps les plus barbares; ils saisirent l'exécuteur des arrêts de la justice qui avait donné à l'évêque le dernier coup; ils le lièrent, lui ouvrirent de force la bouche et lui versèrent du plomb fondu dans le gosier. Après ces horribles événements l'énergie sauvage de ce peuple sembla brisée, la civilisation chrétienne fit des progrès; les évêques protestants multiplièrent les écoles; la Bible entière fut traduite, imprimée, répandue dans la langue du pays. Peu à peu le culte romain s'éteignit [1]. Désirant n'avoir pas à revenir dans cette île lointaine, nous avons dû anticiper sur les temps; ce fut en 1550 que le terrible évêque Aresen fut mis à mort.

[1] Munter, *Kirchengeschichte*, III, p. 542 et suiv.

## CHAPITRE SIXIÈME

### LES PREMIERS RÉFORMATEURS DE LA SUÈDE.

(1516 à 1523.)

Nous venons d'assister à la réformation du Danemark ; il est temps de franchir le Sund, et d'apprendre à connaître celle de la Suède.

Les trois États scandinaves : le Danemark, la Suède, la Norvége, étaient à l'époque de la Réformation, nous l'avons dit, unis et soumis au même monarque, Christiern II. Ces peuples avaient et ont encore des traits communs ; mais ils en ont aussi qui leur sont propres ; et Christiern même se montra sous des faces assez différentes, en Danemark et en Suède.

Bien des éléments divers, dont il faut tenir compte, concourent à former l'histoire des peuples. La nature d'une contrée, sa situation géographique, l'influence du climat, les caractères divers des populations, les traditions historiques, le génie et les aptitudes des races, les besoins intellectuels et spirituels des individus ; tout cela combiné avec

ce qui vient d'en haut, influe sur la destinée des nations et contribue à décider une révolution religieuse. La diversité de ces causes est très-apparente en Suède. Les Alpes scandinaves, peuplées d'hommes d'une grande vivacité d'esprit, qu'animait un vif amour de la liberté et que distinguaient de remarquables talents industriels, furent le foyer de nobles aspirations, et le lieu où se forgèrent les puissantes armes qui donnèrent à leur patrie l'indépendance et la Réformation. Les personnages de l'histoire ne peuvent être séparés du milieu dans lequel ils ont vécu. Ce qui fut avant eux, ce qui les entoure au moment où ils agissent, contribue à la formation de leurs idées et à la création de leurs actes. On ne peut rejeter avec assez d'énergie cette idée moderne, selon laquelle les hommes politiques et religieux ne seraient que les organes d'une nécessité sociale. La conscience, la volonté, la liberté sont les principes suprêmes; mais tout en tenant hautes et élevées ces causes premières, il ne faut pas méconnaître les causes secondes. Et deux des éléments inférieurs, la nature et la race, eurent de l'influence sur la réformation suédoise [1].

Vers la fin du quinzième siècle, un maître de forges nommé Pierre Olafson vivait à Orébro, ville située dans la Néricie, sur le lac Hielmar. La grande industrie de ce pays était déjà alors l'extraction, la fonte et le commerce du fer; aussi Olaf-

[1] Cette psychologie des peuples est exposée dans le *Précis d'ethnographie, de statistique et de géographie historique*, par M. de Rougemont.

son s'était acquis par son travail une certaine aisance. Il eut en 1497 un fils qui fut nommé Olaf, et en 1499 un second fils qui fut appelé Lars ou Laurent. Ces enfants grandirent autour des forges comme avait fait Luther. Olaf montrait de l'intelligence, de la vivacité, de l'activité, mais aussi un peu de violence. Laurent était d'un caractère plus doux. L'aîné avait plutôt les traits et le caractère des habitants de la Néricie, grande taille, cheveux bruns, front élevé, regard sérieux, visage qui annonçait la loyauté, la fierté, mais aussi l'opiniâtreté. Laurent ressemblait davantage aux habitants des confins de la Gothie, cheveux blonds, yeux bleus, taille moyenne et svelte, physionomie pleine de douceur et une certaine exaltation sentimentale; peut-être sa mère, Karin, était-elle originaire de la Gothie [1].

Les deux garçons se développèrent au milieu de la belle nature qui les entourait, près du château gothique d'Orébro, flanqué de quatre tours, et sur les bords du lac où l'on embarquait le fer destiné à Stockholm. L'arrivée du printemps, subite en ces contrées, les remplissait de joie. Au moment où les neiges disparaissaient, les champs se couvraient de verdure, tout à coup le feuillage se développait et les fleurs s'épanouissaient. Les pics neigeux qui séparent ces provinces de la Norvége, se coloraient le matin de mille reflets d'or et de pourpre; les glaces éternelles d'une éblouissante blancheur étaient comme d'éclatantes couronnes qui s'éle-

[1] Schinmeier. *Lebensbeschreibungen der 3 Schwed. Reformatoren*, p. 26.

vaient majestueusement au-dessus des lacs dont le pays est entrecoupé, de l'écume argentée des torrents, des sombres forêts de pins, du tendre feuillage des bouleaux et de l'aimable verdure des prairies émaillées des plus vives couleurs. Les enfants de ces campagnes avaient coutume de jouer au milieu de leurs troupeaux bondissants, de mêler leurs cris à ceux des oiseaux sauvages, et quand le son des cloches se faisait entendre du haut des vieilles tours, ils semblaient se recueillir et l'accompagnaient de leurs chants monotones [1].

Des moines carmélites, qui avaient un couvent à Orébro, passaient pour les plus grands savants du pays, et avaient une école où le maître de forges plaça ses deux fils. Olaf, doué d'une vive intelligence, prit goût à l'étude et exprima à son père le désir de se vouer à la théologie. Laurent fit de même. Pierre Olafson voyait avec chagrin ses fils renoncer à ses forges, et il se demandait comment il pourvoirait aux dépenses nécessaires. Toutefois il éprouvait, ainsi que sa femme, quelque orgueil à la pensée que ses fils deviendraient des savants; le consentement fut donné [2].

La plupart des jeunes Suédois qui se consacraient à l'étude, se rendaient dans une université étran-

[1] Maltebrun.

[2] Schinmeier, *Lebensbeschreibungen der 8 Schwed. Reformatoren*, p. 26, 32. — Reuterdahl, *Histoire de l'Église de Suède* (en suédois). 1866. — Anjou, *Hist. de la Réform. de Suède*. 1850. Nous regrettons de n'avoir pu faire passer qu'en partie dans notre travail les données de ces deux derniers ouvrages, fort importants, l'un et l'autre.

gère, surtout à Paris où un séminaire leur était destiné. Mais souvent dans ces villes lointaines ils regrettaient les charmes indéfinissables de leur belle patrie, les cascades de la rapide Gœta, les vallées romantiques du Wermeland, le grand lac Wener dont un vent frais du nord soulève souvent les eaux en vagues écumantes. Aux beautés de la nature se joignaient les agréments de la société. Les nobles, les prêtres, les propriétaires de mines, les bourgeois ouvraient volontiers leurs demeures et se réunissaient en amicales compagnies. Les habitants de ces contrées s'affublaient en hiver de bonnets fourrés et de surtouts garnis en loutre, ce qui leur donnait quelque ressemblance avec les ours de leurs forêts. En été, à la Saint-Jean, Orébro retentissait de cris de joie : un grand mât de cocagne était érigé sur la place, la jeunesse des deux sexes, la tête couronnée de feuillage et de fleurs, se livrait à des courses, des danses et autres exercices. On allait cueillir pendant la nuit des bouquets de Saint-Jean et on les suspendait aux maisons pour en éloigner le malheur, tandis que les jeunes filles tressaient le soir des guirlandes de fleurs qu'elles plaçaient sous le chevet de leur lit, afin que leur sort leur fût révélé par leurs songes, — en fait de mariage, naturellement.

Olaf Peterson ou Petri (fils de Pierre), ayant atteint sa dix-neuvième année, devait aller à l'étranger chercher la science. Ses maîtres et ses parents, glorieux de ses capacités, fondaient sur lui de grandes espérances. Il était naturel qu'il se rendît au séminaire suédois de Paris, fondé par un

prieur d'Upsal [1]. Mais la pieuse et dévote Karin, sa mère, avait pour lui une plus haute ambition. C'était à Rome, dans cette ville des apôtres, d'où la chrétienté recevait ses oracles, qu'elle désirait envoyer son fils bien-aimé. Sainte Brigitte, princesse de Néricie, célèbre par ses merveilleuses prophéties [2], était allée à Rome, y avait fondé avant sa mort une institution où Olaf pouvait être reçu. Il partit donc pour Rome en 1515 ou 1516. Quelques-uns pensent que les deux frères quittèrent ensemble la Suède; d'autres, que l'aîné seul quitta alors son pays. Ceci semble plus probable, Laurent n'ayant pas alors terminé ses études préparatoires; mais il rejoignit sans doute plus tard Olaf.

A peine celui-ci eut-il mis le pied en Allemagne, qu'il entendit parler de Luther. Il y a à Wittemberg, disait-on, un moine augustin, docteur en théologie, dont les prédications attirent une grande foule, et quand il explique les Écritures, on dirait qu'un jour nouveau se lève sur la doctrine chrétienne. Olaf écoutait; un attrait indéfinissable le poussait vers Wittemberg. Mais que dira son père? Il lui semble qu'il ne pourra lui refuser son approbation s'il va où la lumière se trouve. Il s'arrête donc sur le chemin de Rome et prend hardiment celui de Wittemberg. Aussitôt arrivé, il se présenta à l'université, subit avec honneur un examen et fut immatriculé comme étudiant. Le réformateur exposait les Écritures et amenait ainsi les cœurs des hommes au Fils de Dieu. Olaf se sentait tout pé-

[1] Scheffer, *De memorabilibus Suecicæ gentis*, p. 159.
[2] *Prophéties merveilleuses de sainte Brigitte*. Lyon, 1536.

nétré de la puissance de la doctrine évangélique. Il buvait, il mangeait les paroles du réformateur. Luther le distingua bientôt parmi ses auditeurs et répondit à l'admiration du jeune Suédois par beaucoup de bienveillance. Il se flattait même de le voir être un jour un puissant instrument dans la main de Dieu pour répandre la vérité évangélique dans la Scandinavie. Olaf fut dès lors dans des rapports intimes avec ce héros chrétien. Il fut témoin du courage avec lequel Luther afficha ses quatre-vingt-quinze thèses à la porte de l'église de Tous-les-Saints. Le réformateur le prit avec lui quand, sur l'invitation du vicaire général des Augustins, il visita les couvents de cet ordre en Misnie et en Thuringe.

Olaf avait une nature enthousiaste; un feu intérieur l'enflammait; il voulait la vérité, il voulait la justice, et pendant toute sa vie il montra pour les faire triompher un courage indomptable. Il poussa même trop loin son zèle et montra jusque dans l'âge mûr la témérité de la jeunesse. Quoique Luther poussât aussi quelquefois la décision jusqu'à l'emportement, il avait un esprit trop éclairé pour ne pas retenir son disciple dans de justes bornes, et le doux et prudent Mélanchthon étant arrivé à Wittemberg, Olaf suivit aussi ses enseignements et vécut dans son intimité. Il apprit beaucoup en Allemagne. Ses maîtres admiraient la clarté de son intelligence et l'éloquence de sa parole, et l'université, voulant lui témoigner son estime, lui décerna les honneurs de maître ès arts. Les circonstances de la Suède devenant plus graves, en

1519, Olaf se décida à y retourner, appuyé par l'avis même de Luther, et s'embarqua à Lubeck sur un navire qui faisait voile pour Stockholm [1].

A peine le bâtiment avait-il quitté la côte poméranienne et s'était-il lancé dans la mer Baltique, qu'il fut assailli par un violent orage et vint échouer sur un îlot, près de l'île de Gothland; les passagers furent pourtant sauvés. Il y avait alors un étrange mouvement dans cette île. Le légat du pape, Arcimbold, y avait envoyé son frère Antonelli pour y vendre ses indulgences, et celui-ci étalait et débitait à grand bruit sa vile marchandise. Le disciple de Luther, indigné comme l'avait été naguère son maître, se rendit vers le gouverneur de l'île, le fameux amiral Norby, qui, de nature un peu despotique, fit plus même que ce qu'Olaf demandait. Il chassa de l'île le marchand, après avoir confisqué l'argent qu'il avait déjà recueilli. Il fit en vain tout ce qu'il put pour retenir Olaf. Le jeune homme, désirant ardemment se rendre en Suède pour y annoncer l'Évangile, se rembarqua et revint à Stockholm. Les marchands allemands, que leur commerce attirait dans les villes maritimes de la Suède, y avaient fait connaître la Réformation [2]. Toutefois, le jeune Goth, l'étudiant de Wittemberg, devait être le principal organe de la transformation de la Suède.

Après quelque séjour, soit à Stockholm, soit à

[1] Reuterdahl, Schinmeier, Anjou, Schrœckh, *Theol. Encyclopædie.*
[2] « Evangelicæ doctrinæ semina per varios mercatores germanos, jam instillata. » (Gerdesius, *Annal.* » *Reform.*, III, p. 285.)

Orébro, dans sa famille, Olaf vint se fixer à Strengnæs, sur le lac Mælar, à peu près à moitié chemin de ces deux villes; il paraît que son frère Laurent y avait étudié et s'y trouvait alors. L'évêque de cette ville, Matthias Grégorius, homme pieux qui n'était pas très-opposé aux préceptes de la Réformation, apprécia bientôt Olaf, le consacra diacre, puis le nomma son chancelier et lui confia l'école de la cathédrale. La carrière qu'il avait tant désirée s'ouvrait devant Olaf; il y entra avec toute l'ardeur de son âme. Les jeunes prébendiers étaient fort ignorants; Olaf, à l'exemple de Luther, leur expliquait les Écritures, leur enseignait les saintes doctrines de l'Évangile, leur communiquait les livres du réformateur. Ainsi commençait en Suède la Réformation.

Mais elle rencontrait une opposition formelle et puissante. En vain Olaf avait-il apporté le flambeau de la foi, le clergé ne pensait qu'à éteindre la lumière. Des vieillards égoïstes et dépourvus de sens, aimaient mieux perpétuer en Suède le règne de la barbarie que d'être privés des flatteurs hommages qu'on leur avait prodigués jusqu'alors comme aux seuls maîtres de la doctrine[1]. Il suffisait qu'on exposât dans les écoles les paroles de Christ, de Pierre ou de Paul, pour que les prêtres criassent aussitôt à l'hérésie. Ainsi parlait un ecclésiastique catholique, Éliæ. Le peuple était heureusement plus accessible que les docteurs.

[1] « Stultos quosdam senes.....ut malint barbariem perpetuam regnare... » (*Eliæ Epistola ad Petrum canonicum.*)

Olaf avait dans son enseignement quelque chose de lumineux, de pénétrant, de vivant, de saint, qui saisissait ses auditeurs. Il leur apprenait à ouvrir et à sonder les Écritures; et ils y découvraient des vérités inconnues, ils y voyaient condamnées des erreurs qui les avaient jusqu'alors égarés. Les travaux d'Olaf, qui faisaient un frappant contraste avec la paresse des autres ecclésiastiques, lui gagnaient l'estime de tous les hommes de sens. Bientôt son nom devint si célèbre que l'on voyait des étudiants accourir à Strengnæs, de villes et de campagnes éloignées, des sites pittoresques du Wermeland, des mines de fer et d'argent de la Westmannie, du plateau élevé de l'Upland, des collines boisées et des riantes prairies de la Dalécarlie, d'Orébro, de Stockholm, de Westeras. Matthias, heureux de voir la vie religieuse renaître autour de lui, donna bientôt aux deux frères Petri une marque de sa faveur[1], il les prit à sa suite quand il se rendit à Stockholm. Le bon évêque était invité à se rendre à Stockholm, pour assister au couronnement du roi Christiern II, et aux fêtes magnifiques qui devaient l'accompagner; nous en avons déjà parlé ailleurs. On se rappelle que ce monarque violent et vindicatif y avait invité les nobles, prélats et conseillers du royaume, qu'il supposait lui avoir été contraires dans les troubles du pays; qu'après les avoir divertis pendant trois jours par toutes sortes de réjouissances, il les avait fait saisir soudainement et conduire le 8 novembre

[1] Reuterdahl, *Histoire de l'Église de Suède*, IV, p. 172.

1520, du château où il les avait réunis, sur la grande place de la ville, où il les fit égorger ; le père de Gustave Vasa était du nombre. Le bruit de cet affreux massacre se répandit soudainement dans toute la ville. Des pères, des épouses, des fils, des filles, des amis, se demandaient avec angoisses, si ceux qu'ils aimaient avaient survécu à cette horrible boucherie. Olaf et son frère pensaient en tremblant que leur bienfaiteur Matthias pouvait être au nombre des victimes. Ils accoururent, mais quelle fut leur horreur en voyant la place couverte de cadavres ! Ils s'approchèrent, cherchèrent, découvrirent le corps du pieux évêque, baigné dans son sang et dont la tête vénérable était posée à ses pieds. Olaf, saisi de douleur à cette vue, fondit en larmes ; puis avec la hardiesse qui lui était naturelle, s'écria : « Oh ! action tyrannique et monstrueuse ! Avoir ainsi traité un si digne évêque ! » A peine avait-il prononcé ces mots, que son frère et lui se sentirent saisis par les cheveux, et furent traînés par des soldats danois à la place où le bourreau faisait son œuvre. Déjà le glaive était tiré et leurs têtes allaient être séparées de leurs corps, quand du milieu de la suite du roi une voix s'écria : « Épargnez ces deux jeunes gens ! Ce sont des Allemands et non des Suédois. » Le bourreau s'arrêta, et la vie d'Olaf et de Laurent fut sauvée. Leur libérateur était un jeune homme qui, étant étudiant en Allemagne, à Wittemberg, y avait vécu avec eux dans une grande intimité. Les deux frères se hâtèrent de quitter la capitale, et retournèrent à Strengnæs, épouvantés de l'affreux carnage dont

ils avaient été les témoins. Leur protecteur venait d'être assassiné : qu'allaient-ils devenir? L'œuvre serait-elle interrompue? Dieu y pourvut[1].

Vers la fin du quinzième siècle, un enfant né de parents pauvres, dans cette ville même, avait montré de bonne heure beaucoup d'intelligence, et son père avait consacré ses petites épargnes à le faire instruire par des moines. Le jeune garçon mettait souvent ses maîtres dans l'embarras par les questions inattendues qu'il leur adressait. Lorenz Anderson, c'était son nom, se voua à l'état ecclésiastique, passa à ce qu'il paraît quelque temps à Rome dans sa jeunesse, visita d'autres contrées de l'Europe, et étant revenu au pays, devint l'un des prêtres de la cathédrale de Strengnæs. Olaf, à son arrivée dans cette ville, entra en rapport avec lui, lui parla de la foi qui l'animait, et n'eut pas de peine à lui faire accepter la doctrine évangélique. Anderson, devenu depuis quelque temps archidiacre, sentait l'insuffisance du culte romain. Cet homme fut pour la réformation de la Suède une acquisition d'une grande importance, car il n'était pas seulement distingué par son intelligence, ses connaissances et son éloquence, mais aussi par sa prudence et son esprit entreprenant.

Après la mort de l'évêque, l'administration du diocèse lui appartenait, en sa qualité d'archidiacre, jusqu'à l'élection d'un nouveau prélat. Olaf protégé par lui prêcha dans plusieurs églises de la ville. Il y annonçait avec énergie que « nul ne doit se

[1] Ziegler's *Erzæhlung in* Freh. *Scr.*, III, p. 149. — Schinmeier, *Lebensbesch.*, p. 30.

« confier dans des êtres mortels, comme la vierge « et les saints, mais en Dieu seul; — que la pré« dication de la Parole de Dieu était bien plus im« portante que la célébration de la messe; — que « la vérité évangélique n'avait pas été prêchée en « Suède depuis des siècles; — que la confession « de nos péchés doit être faite, du fond du cœur, à « Dieu seul, et nullement au prêtre. » Ces doctrines, reçues avec joie par plusieurs, étaient repoussées avec force par d'autres. Nul n'éprouvait, en les entendant, plus d'indignation que le docteur Nils, un des principaux membres du chapitre et partisan enthousiaste de Rome. Il disait hautement qu'Olaf prêchait des hérésies, et il s'efforçait de réfuter les doctrines chrétiennes que le réformateur annonçait, sans toutefois y parvenir. « Quoi! disait« il, rejeter des dogmes, abolir des pratiques depuis « tant de siècles universellement admises dans la « chrétienté! » Mais Olaf, protégé par Anderson, continuait à proclamer la vérité du haut des chaires, et la soutenait même dans des disputes souvent très-vives [1].

Les liens qui unissaient les deux Petri et Anderson se resserraient de jour en jour; les trois amis étudièrent ensemble les Écritures; ils s'entretenaient de tout ce qui devait être réformé dans l'Église; Olaf, pour encourager Anderson, lui communiquait les lettres qu'il recevait de Wittemberg, soit de Luther, soit d'autres champions de la Réformation. Ils passaient ainsi des jours heureux et

[1] « Contentionem scolasticam, magno sæpe cum impetu agitatam. » (Gerdesius, *Ann.*, III, 286.)

utiles, quand un événement domestique vint troubler ces pieux entretiens.

Olaf n'avait pas fait de séjour prolongé à Orébro depuis son retour de Wittemberg. Ses parents et surtout sa mère étaient fort attachés à l'Église romaine, et quand il était avec elle il pouvait lui parler du Sauveur, mais craignait d'attaquer les superstitions de l'Église. Tout à coup, un message de la mère apprend aux deux frères que leur père vient de mourir, et les invite à assister aux funérailles. Ils partirent aussitôt sans hésiter, mais en prévoyant les difficultés qui augmenteraient leur douleur filiale. En effet, leur mère avait demandé aux moines carmélites de célébrer la cérémonie funèbre selon toutes les ordonnances du rituel romain, et le défunt lui-même leur avait destiné à cet effet une partie de ses biens-fonds. Olaf et Laurent qui se rendaient à Orébro, en cheminant le long du lac Hielmar, étaient embarrassés et angoissés. Ils rejetaient la doctrine du purgatoire, les messes payées pour les morts, et Olaf, qui ne clochait pas des deux côtés, entre la vérité et l'erreur, avait résolu que son père serait enseveli conformément à l'esprit du christianisme évangélique[1].

Arrivés dans la maison paternelle, les deux frères cherchèrent à consoler leur mère; mais en même temps, ils lui représentèrent avec la plus tendre affection, que le seul purgatoire qui purifie de tout péché est le sang de Jésus-Christ, et que celui qui croit à l'efficace de la mort expia-

[1] Schinmeier, *Die* 3 *Ref.*, p. 31, 32.

toire du Sauveur entre immédiatement dans la communion des bienheureux. La pieuse femme versait des larmes amères. Certains bruits, concernant les doctrines adoptées par ses fils, étaient bien venus jusqu'à elle; mais maintenant elle en était convaincue par des preuves indubitables, comme si elle les eût vues et touchées. Il s'agissait du repos éternel de son mari; et Olaf prétendait que les cérémonies prescrites par l'Église étaient superflues; qu'on ne devait point dire de messe pour le salut de son âme. Elle versait des larmes de plus en plus abondantes. « Ah! mes fils, disait-elle, « quand Dieu vous donna à moi, quand je fis « de grands sacrifices pour vous faire instruire « dans les sciences, je ne croyais pas que vous « deviendriez dans votre patrie les propagateurs « de dangereuses innovations. — Bonne mère, « répondaient les deux fils, profondément émus, « quand vous entendez une de ces messes latines, « à quoi vous sert-elle? pouvez-vous même la com« prendre? — Il est vrai, répondit la dévote « Karin, je ne la comprends pas; mais en l'enten« dant, je demande à Dieu avec tant d'ardeur de « l'avoir pour agréable, que je ne puis douter qu'il « ne m'accorde ma prière. » Olaf crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de manifester la foi vivante qui l'animait, et annonça Jésus-Christ à sa mère, comme seul chemin qui conduise au ciel. Il parlait avec tant d'amour, qu'elle se rendit à la fin, et leur dit de faire comme ils l'entendraient. Olaf et Laurent congédièrent aussitôt les moines, et rendirent eux-mêmes les derniers honneurs à leur

père, avec la noble simplicité et la foi vivante que l'Évangile inspire. Les moines irrités déclarèrent que l'âme du défunt était vouée à la condamnation éternelle. « N'ayez point de crainte, dirent les « fils à leur mère ; ce sont là des paroles arro- « gantes et impies. Dieu est seul juge des vivants « et des morts[1]. »

Un homme alors se leva, qui fut en Suède le plus redoutable champion de la foi romaine. L'évêque Brask, de Linkoping, était un prêtre doué d'une grande énergie. Les cris des moines d'Orébro parvinrent jusqu'à Upsal, et en juillet 1523, Brask reçut du chapitre de cette ville métropolitaine une lettre dans laquelle on l'informait que l'hérésie luthérienne était librement prêchée dans la cathédrale de Strengnæs par un certain Olaf Petri. Il paraît que cette information était pour cet ardent évêque un fait tout à fait nouveau. Entièrement dévoué à l'Église romaine, n'imaginant même pas qu'il en pût exister une autre, il en fut vivement ému. Peu après il apprit que dans son propre diocèse avaient paru des émissaires de la propagande luthérienne. Il crut voir commencer un grand embrasement qui consumerait toute l'Église. D'un caractère fier, d'une infatigable activité, il se mit aussitôt à la tête des champions de la papauté, et jura d'éteindre l'horrible incendie. Quand il apprit que Lorenz Anderson, qu'un archidiacre, avait embrassé ces opinions, il ne se contint plus. Il écrivit au pape et le conjura de nommer

[1] Schinmeier, p. 32, 33.

le plus tôt possible des évêques à la place de ceux qui avaient péri à Stockholm, « mais surtout, di- « sait-il, dans les diocèses voisins de la Russie, car « la nouvelle doctrine qu'on voulait introduire « était celle des *Russes*. » Puis il écrivit une dissertation sur l'Église russe, croyant ainsi combattre et anéantir la Réformation. Il se trompait fort en assimilant l'Église évangélique à l'Église grecque. La Réformation allait plus loin que l'Église d'Orient; elle ne se contentait pas de retourner aux enseignements des conciles des six premiers siècles, elle retournait jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'à ses apôtres et ne se fondait que sur la Parole de Dieu. En même temps les carmélites d'Orébro dénonçaient Olaf et son frère auprès du doyen de la cathédrale de Strengnæs, les accusant d'avoir parlé avec mépris du pape et avec respect de Luther. Le réformateur répondit avec tant de force que le doyen eut la bouche fermée et jugea plus prudent d'abandonner l'affaire à l'évêque Brask. Celui-ci, en effet, ne s'arrêtait pas à des demi-mesures et demandait à Rome qu'Olaf fût condamné à mort [1]. Ainsi les dangers devenaient de jour en jour plus grands autour des deux frères, et il semblait que la semence évangélique dût être bientôt étouffée en Suède. Des événements politiques d'une haute importance allaient changer la face des choses et donner une direction tout à fait imprévue aux destinées de ce peuple.

[1] Celsius, *Gesch. Gustavs des ersten*, I, p. 208. — Schinmeier, p. 33, 34.

## CHAPITRE SEPTIÈME

### LE LIBÉRATEUR DE LA SUÈDE ACCUEILLE LES RÉFORMATEURS.

(1519 à 1524.)

Un enfant, qui fut nommé Gustave, et désigné plus tard sous le nom de Gustave Vasa, naquit, en 1496, au sein d'une ancienne famille suédoise, fixée à Lindholm, dans l'Upland, et qui, depuis deux siècles, avait vu plusieurs de ses membres siéger dans le Conseil du royaume. On dit que déjà, à l'âge de cinq ans, jouant avec d'autres enfants, il prenait d'ordinaire le rôle de roi. Jean II, père de Christiern II, qui visita à cette époque son royaume de Suède, admira l'entrain du jeune garçon, et lui donnant un petit coup de la main lui dit : « Si tu vis, tu seras en ton temps un « homme remarquable [1]. » Ce prince voulait même l'enmener avec lui en Danemark, mais Sten Sture, administrateur du royaume, s'y opposa. Ses parents l'envoyèrent à l'école d'Upsal, et l'on a longtemps montré, dans les environs de cette ville,

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 8.

les lieux où il jouait avec ses camarades. On raconte encore comment le jeune garçon, ayant été à une chasse au loup, s'y comporta vaillamment. A dix-huit ans, il quitta les études pour la carrière des armes, et devint l'un des ornements de la cour de Sten Sture le jeune. « Quel beau, alerte, intelligent et noble « jeune homme ! » disait-on. Quelques-uns ajoutaient : « Dieu l'a suscité pour sauver la patrie ! » En effet, il fit avec honneur ses premières armes dans les luttes des Suédois contre les partisans du Danemark, et en 1518, il portait la bannière de Suède dans la bataille de Brannkijrka, qui obligea les Danois à reculer. Tous admiraient sa valeur, son éloquence et sa constante bonne humeur. Christiern II ayant fait connaître son dessein d'entrer en négociation avec Stèn Sture, mais à condition qu'on lui donnât des otages, six hommes fort considérés dans le pays, parmi lesquels était Gustave, entrèrent dans une embarcation qui devait les conduire vers ce prince. Mais à peine étaient-ils en mer, qu'un vaisseau de guerre danois fondit sur leur barque, les prit à bord, et profitant d'un vent favorable, les conduisit en Danemark comme prisonniers [1].

Gustave, victime de ce guet-apens, fut envoyé dans le nord du Jutland, comme l'avait été Tausen. et enfermé dans le château de Kalloe, sous la garde d'un de ses parents, Éric Baner. Il dînait à la table de son hôte, où mangeaient aussi de jeunes officiers danois. « Le roi Christiern, disaient ceux- « ci, qui aimaient à faire les vantards, prépare une

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 4, 5.

« grande expédition contre la Suède; nous aurons « bientôt un beau jour de Saint-Pierre avec les « Suédois (une bulle du pape était la cause de la « guerre), et nous partagerons entre nous les ri- « ches bénéfices et les jeunes Suédoises. » Gustave, irrité de ces discours, ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir, et cherchait jour et nuit comment il pourrait s'échapper de cette prison. Comme il était aimé de tout le monde, il parvint à se procurer les habits d'un grossier bouvier, s'en revêtit et, un jour de septembre 1519, de grand matin, il s'échappa. Il marcha si fort ce jour-là, qu'il fit douze milles d'Allemagne; le 30 du même mois il arriva heureusement à Lubeck [1].

Éric Baner se mit à sa poursuite, arriva peu après lui en cette ville et le réclama; mais Gustave ayant déclaré qu'il était un otage et non un prisonnier, le conseil refusa de le livrer. Il demeura trois mois dans cette cité anséatique, et quoiqu'elle ne fût pas encore réformée, il eut l'occasion d'y connaître la doctrine de la Réformation. La conduite du pape envers ses compatriotes le remplissait en même temps d'horreur. La Suède vaincue gémissant sous le joug de Christiern, il ne pensa plus qu'à courir au secours de sa patrie. Les magistrats de Lubeck, aux mains desquels il s'était remis, y consentirent; il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui se rendait à Stockholm.

Il n'y avait plus que deux villes qui résistassent encore aux Danois : Stockholm et Calmar. La pre-

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 5, 6. Schlegel, p. 105.

mière étant bloquée par terre et par mer, Gustave ne put y entrer; mais Calmar ne l'étant que par mer, il se fit jeter sur une langue de terre, près des murs, et y entra le 31 mai 1520. Il trouva toute la ville plongée dans le découragement, et l'on ne répondit à ses paroles généreuses qu'en le menaçant de lui ôter la vie. L'amiral danois Norby ayant sommé cette place de se rendre, Gustave voulut à tout prix garder son indépendance pour être utile à sa patrie; il se jeta dans la contrée montagneuse du Smaland. Il y trouva un asile chez des paysans de son père, mais là aussi les habitants perdaient courage et étaient prêts à baisser la tête sous le joug. En vain Gustave se présentait-il dans leurs réunions. « Pensez, leur dit-il, au *festin* « que Christiern vous prépare. — Bah! lui répon- « dit-on, le roi ne nous laissera manquer ni de ha- « rengs ni de sel. » Cela leur suffisait; d'autres, même, irrités contre le jeune héros qui voulait les troubler dans leur placide solitude, saisissaient des flèches et des dards et les lançaient contre lui. Ses compatriotes énervés allèrent plus loin et sa tête fut mise à prix. Ce peuple sans force semblait prêt à subir tous les opprobres, et il portait le découragement et l'amour de sa servitude jusqu'au fanatisme. L'effroi causé par les Danois était général; une terreur panique s'était emparée de tous les esprits. Gustave seul, animé d'un fier courage, d'un patriotisme mâle et invincible, ne désespérait pas de ressusciter ces morts et de vaincre. Il quitta, déguisé, ces lieux où sa liberté et même sa vie étaient sans cesse exposées, et suivant des chemins

détournés pour échapper à ceux qui le poursuivaient, il se retira sur les hauteurs solitaires des montagnes où il erra tout l'été. Il y vivait de racines, de fruits sauvages; la plus chétive nourriture lui suffisait; mais bientôt elle lui manqua; il avait faim et il ne savait comment pourvoir à son existence. Poussé à bout, manquant de tout, il se rendit sans argent, presque sans habits, à la terre de Tarna, en Sudermanie, chez son beau-frère Joachim Brahe. Depuis quelques mois, personne ne savait où il était; sa sœur, en particulier, était dans de cruelles inquiétudes. Un beau jour, elle le voit arriver; aussitôt elle l'entoure de son affection, de ses soins, et relève ainsi ses forces épuisées. Son beau-frère partait pour assister au couronnement de Christiern, auquel il avait été invité; Gustave le conjura de ne pas le faire et lui déclara que pour lui, au lieu d'aller faire sa cour aux Danois il ne pensait qu'à les chasser de la Suède, « Si je ne me « rends pas à l'invitation du roi, répondit Joachim, « quelles suites funestes ce refus n'aura-t-il pas « pour ma femme et mes enfants? Votre père, votre « mère même, ne devront-ils pas peut-être payer « de leur vie l'affront que j'aurai fait à ce prince « vindicatif? Quant à vous, vous êtes libre, faites « ce que vous croyez bon. » La sœur de Gustave, moins calme que son mari, tremblait pour son frère et le conjura avec larmes de se désister d'une entreprise qui lui semblait une rébellion et qui ne pouvait aboutir qu'à sa mort [1].

[1] Clem. Rensels *Bericht*. — Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 9

Gustave fut inexorable à toutes ces prières. Décidé à relever la Suède, il prit congé de son beau-frère et de sa sœur, et se cacha quelque temps dans une terre que son père avait à Raefsnæs. Le vieux archevêque Ulfsson se trouvait alors dans un couvent voisin; Gustave s'y rendit, se fit connaître du prélat et apprit de lui quel était exactement l'état du pays. L'archevêque ne voyant aucune chance d'indépendance pour leur patrie commune, lui conseillait de se soumettre au nouvel ordre de choses. « Votre père même, lui dit-il, a reconnu « Christiern, et vous êtes compris dans l'amnistie. » Il lui offrit en même temps sa médiation auprès du roi. Un jour le vieux prélat et le jeune noble étaient ensemble dans une cellule du couvent, devisant sur les circonstances, et le vieux archevêque déployait son éloquence pour amener Gustave à reconnaître le roi. Tout à coup, un bruit se fait entendre; un homme entre précipitamment; il est tout troublé, effaré, et reste quelques moments devant ces deux personnages sans pouvoir parler, sa voix étant étouffée par la plus profonde émotion. Il sanglote, il fond en larmes; il leur fait comprendre par des signes qu'un affreux malheur vient de frapper leur patrie. C'était un vieux serviteur de Joachim Brahe. Enfin, le malheureux reprenant ses sens, leur raconte que tous les hommes d'élite de la Suède viennent d'être égorgés sur la place de Stockholm par les ordres de Christiern, s'appuyant d'une bulle du pape; que le père de Gustave et son beau-frère sont du nombre des victimes. « Votre père, dit-il, aurait pu sauver sa vie par

« une soumission pleine et entière à Christiern. « Celui-ci lui en a fait l'offre; mais il a répondu « qu'il préférait mourir, au nom de Dieu, avec « ses frères, que d'être épargné lui seul [1]. » Le messager ajouta enfin qu'il se faisait toujours de nouvelles arrestations et de nouvelles exécutions. L'archevêque, au récit de cette affreuse boucherie, reste muet d'horreur. Gustave tressaille; mais ces terribles nouvelles ne le font point désespérer de sa patrie, elles augmentent au contraire dans son noble cœur la décision et le courage. Il se lève, quitte aussitôt le prélat, et part à cheval de Raefsnæs, accompagné d'un seul domestique.

On peut comprendre les sentiments douloureux qui oppressaient le jeune héros à cette heure cruelle. Une seule pensée était claire dans son esprit : la Suède doit être délivrée de la plus barbare tyrannie. Il prend le chemin de la Dalécarlie, laissant à droite Stockholm, Upsal, et évitant les principales villes de la province, Hédemora, Falun, il s'enfonce dans cette Suisse scandinave, hérissée de montagnes et en tout temps l'asile des fugitifs, décidé à s'y cacher quelque temps, derrière ses torrents, ses cascades, ses lacs, ses forêts et ses rochers escarpés. Pour assurer son incognito, il prit le costume des paysans de ces contrées. Le jeune et beau seigneur portait un habit de bure, carré et à pattes; au-dessous une veste

[1] Clem. Rensels *Bericht*. — Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 13. Raumer, II, p. 120.

longue, des culottes de peau; une espèce de jupon en cuir qui allait jusqu'au genou, des bas aussi larges par le bas que par le haut, des souliers avec des talons très-élevés et le bout carré. Vers la fin de novembre il se rendit au Kupferberg; s'offrit comme ouvrier, et vécut là, maniant la hache, la bèche, et vivant de son chétif salaire. Il ne se cachait pas les dangers qui le menaçaient, il savait que s'étant échappé de la prison où la perfidie de Christiern l'avait enfermé, il lui était plus odieux encore que les autres nobles. L'amnistie qui lui avait été accordée n'avait eu sans doute d'autre but que de l'attirer à Stockholm, pour y être immolé comme ses parents et ses pairs. Le massacre de la capitale se continuait dans les provinces ; on eût dit que les proscriptions de Sylla étaient renouvelées. L'abbé et cinq moines du couvent de Nidala avaient été noyés, par ordre de Christiern, sans autre forme de procès. A Jonkœping, Lindorm Ribbing avait été exécuté. Il avait deux fils de neuf et six ans. Le plus âgé fut pendu par ses beaux et longs cheveux, puis un coup de sabre lui sépara la tête du corps, et ses habits furent tout couverts de son sang. C'était le tour du plus jeune; ce petit garçon de six ans dit au bourreau, de sa voix enfantine! « Mon cher, ne « tache pas mon habit comme tu as taché celui « de mon frère, car maman serait bien fâchée. » A l'ouïe de ces paroles innocentes, le bourreau ému jeta son glaive loin de lui, en s'écriant : « Je « ne lui couperai pas la tête!..... » Mais on en fit venir un autre qui décapita le pauvre petit, et sur

l'ordre de ses chefs posa sa tête aux pieds de celui qui avait refusé de lui donner la mort. Ces actes barbares, qui frappaient d'innocentes créatures, font comprendre les dangers que courait l'énergique et redouté Gustave [1].

Celui qui devait donner à sa patrie l'indépendance et l'Évangile travaillait humblement alors, comme un fils de paysan, dans une grange, à la Rankytta [2]. Mais il avait beau se déguiser, son port distingué, son langage pur surtout, le trahissaient et il était obligé de changer souvent de résidence.

Il se dirigea vers Ornæs, où se trouvaient des mines, et demanda de l'ouvrage à un riche mineur qui consentit à l'employer. Gustave se mêla aux gens de la maison, comme étant l'un des leurs; mais une servante, qui admirait fort le bel ouvrier et avait l'œil vif et perçant, découvrit au-dessous de sa veste de laine, un col de chemise de soie brodé en or. Elle en fut tout émue et courut en avertir son maître. Celui-ci, qui avait été à l'université d'Upsal en même temps que Gustave, le reconnut, et craignant d'avoir une mauvaise affaire avec les Danois, lui demanda de quitter sa maison. Gustave avait près de là, à Ornæs, un autre ancien condisciple, Arendt Perssons. Le jeune fugitif résolut de se présenter à lui; il arriva à sa demeure, maison d'une structure singulière, située près d'un lac, et qui formait avec les alentours une char-

[1] *Skibyense Chron.*, p. 570. — *Olaï Cronica*, p. 348.
[2] Ce bâtiment, par une ordonnance du 26 avril 1668, a été consacré comme monument royal.

mante résidence [1]. Le maître du logis fit à Gustave le plus aimable accueil et l'assura qu'il serait en sûreté chez lui. Il le présenta à sa femme et le conduisit au second étage dans une grande chambre formant presque un carré parfait, qui devait être la sienne. Mais à peine Gustave s'y était-il retiré, que le perfide Arendt se rendit vers le bailli Bengt Brunsson et dénonça son hôte. Le bailli, mettant vingt hommes sur pied, partit pour s'emparer du fugitif. Si Arendt était un traître, sa femme avait un cœur généreux. Elle était, depuis le départ de son mari, dans une grande angoisse, car elle avait compris, à l'expression de sa figure, la raison pour laquelle il avait quitté leur demeure. Émue à la pensée de la mort dont son hôte était menacé, elle se leva, ordonna qu'on préparât un cheval et un traîneau, et chargea deux de ses gens d'emmener Gustave sans perdre un instant. Le fugitif entend heurter à sa porte; il ouvre et voit devant lui deux Dalécarliens, armés de pied en cap, avec le chapeau en pain de sucre, selon l'usage de ce temps-là : « Partons à l'instant, » lui disent-ils. La tradition a placé sur la table de cette chambre, à côté des armes et des gants de Gustave, une Bible....., le livre qui affranchit et rend vraiment libre.

Le héros monta en hâte sur le traîneau et partit. Peu après arrivèrent Arendt, le bailli et sa bande. Le traître, dit-on, ne pardonna jamais à sa femme d'avoir sauvé un innocent.

[1] Cette maison a été conservée, avec des figures représentant Gustave et d'autres personnages, et on la montre aux étrangers.

Gustave, toujours errant, arriva à Swardsjœ, chez le pasteur Jon; un notaire, Sven Elfson, qui demeurait près de là, le reçut dans sa maison. Mais l'air distingué du jeune homme le trahissait toujours; des regards soupçonneux s'arrêtaient sur lui, et ceux qui le poursuivaient s'approchaient. La femme de Sven Elfson, effrayée du danger imminent que courait le jeune noble, voulant désorienter son monde, saisit la pelle à enfourner le pain, en frappa Gustave, criant fort, l'appelant méchant drôle, paresseux garçon, et le chassa. Sven, non moins loyal que sa femme, entreprit aussitôt de le conduire vers des amis où il serait, croyait-il, en sûreté. Mais déjà on entendait les pas des chevaux du bailli, qui était à sa poursuite avec ses vingt cavaliers. Un char chargé de paille était près de là; Gustave s'y cache; les cavaliers arrivent; ils donnent en passant des coups de hallebarde dans la paille et continuent leur chemin. Gustave quoique blessé ne fit entendre aucun cri; Sven Elfson s'approcha; le jeune fugitif sortit ensanglanté du char, mais, toujours intrépide, il monta à cheval et partit. Le sang qui tombait goutte à goutte sur la neige, ne pouvait manquer de le trahir. Sven, pour le sauver, blessa son cheval au pied, et si quelqu'un remarquant les taches sur la route en demandait la cause, le Suédois montrait hardiment le pied de sa bête. Enfin ils arrivent à Marnæs; deux paysans, amis de Sven, Ner et Mats Olafsen, cachent Gustave sous un grand sapin de la forêt, nouvellement abattu et qui couvrait le sol de ses amples rameaux verts; Gustave

y demeura couché trois jours et trois nuits, et le soir, quand tout était tranquille, un des deux frères lui apportait sa nourriture, à la dérobée[1].

Pendant ces jours douloureux, où il était traqué comme une bête fauve, Gustave n'oubliait pas la tâche qu'il s'était donnée. Son regard s'enflammait en pensant à la tyrannie de Christiern ; mais, hélas ! ses résolutions et son courage étaient inutiles. Le peuple était peu disposé à le suivre : « Le roi, di- « sait-on, ne frappe que la noblesse et le clergé. » Les habitants de ces vallées sauvages avaient la coutume de se rendre en foule à l'église, pendant les fêtes de Noël. Gustave se joignit aux dévotions du peuple, dans celles de Raettwiks et de Mora. Puis, réunissant les paysans à la sortie du temple[2], il chercha à ranimer chez eux l'amour de la patrie. « Bonnes gens, disait-il, vous savez ce que vous « avez vous-mêmes souffert sous le gouvernement « de l'étranger. Il a versé notre sang le plus noble ; « mon père est tombé sous ses coups, et le pays « est maintenant écrasé sous les pieds de nos ad- « versaires. Mettons fin à cet esclavage. Avec l'aide « de Dieu, je serai votre capitaine, et nous mour- « rons pour sauver le royaume. » Mais les habitants de ces vallées lointaines ne connaissaient ni l'état des choses, ni l'homme qui leur parlait. Quelques-uns lui témoignaient de la compassion, mais la plupart l'invitaient à s'éloigner. Gustave, trompé dans ses espérances, traversa à la fin de

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 18.

[2] On montre près de l'église de Mora le lieu où Gustave harangua le peuple.

1520, les lieux déserts qui séparent la Dalécarlie orientale de l'occidentale, marchant souvent sur la glace, qui se brisait sous ses pieds, et s'exposant plus d'une fois à être noyé dans cette fuite si triste et si solitaire. Il errait angoissé, abattu, dans ces lieux sauvages, et son plus grand chagrin était de voir son peuple, se manquant à lui-même, porter sans regret le plus insupportable joug[1].

Peu après qu'il eût quitté Mora, deux gentilshommes suédois, Lars Olafsson et Jon Michelsson y arrivèrent, firent aux habitants, réunis alors pour la nouvelle année, un tableau saisissant du massacre de Stockholm, qui mit ces pauvres gens aux sanglots. « Christiern, continua Olafsson, va établir « sur le peuple des impôts écrasants, il marche « ayant à sa droite le gibet, et la roue à sa gauche, « et tous les paysans suédois sont obligés de lui « livrer leurs armes; il ne leur laisse qu'un bâton. » A ces mots le peuple murmura hautement, il comprit la valeur du jeune homme qu'il avait si mal accueilli, et l'on envoya des hommes chargés de chercher Gustave dans les villages, les bois et les roches élevées. Ils le trouvèrent à Saeln, dans la paroisse de Lima, au pied des montagnes qui séparent la Suède de la Norvége, et se préparant à les traverser.

Aussitôt Gustave revient à Mora. Les plus notables paysans de ces vallées s'y réunissent; ils proclament le jeune noble, capitaine de toutes les communes du royaume de Suède. Seize hommes

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 15-17.

forts se présentent pour lui servir de guides, et quelques centaines de jeunes gens se rangent sous son commandement. Les Danois l'apprirent en haussant les épaules, et ne parlaient de lui et des siens que comme d'une bande de brigands qui rôdaient dans les bois ; mais l'histoire place ici le commencement du règne le plus glorieux. Un dimanche on le voit arriver au Kupferberg avec quelques centaines d'hommes, et au moment où le peuple sort du service divin, il parle avec chaleur et gagne à la cause de l'indépendance ces hommes simples et énergiques, qui veulent à leur tour en gagner d'autres. « Dieu conserve Gustave comme « une goutte du sang chevaleresque de nos anti- « ques héros, disent les hommes de ces vallées à « ceux de l'Helsingenland ; réunissons-nous tous « autour de lui [1]. »

Le mouvement devenait sérieux. L'évêque de Skara, Dietrich Slaghœlk, que Christiern avait nommé gouverneur de Stockholm, et qui avait poussé le roi au massacre du 8 novembre 1520, s'alarma, s'effraya, se consulta avec les magistrats. Aussitôt la ville fut fortifiée, et six mille cavaliers et fantassins furent envoyés contre Gustave, du côté de la Dalécarlie. Son lieutenant Pierre Svensson, riche mineur, traversa la Dal, avec une troupe d'hommes qui n'avaient pour armes que des haches, des piques, des arcs et des frondes, mais dont l'élan était comme la foudre ; ces fiers enfants de la Suède se jetèrent sur le camp danois, et le dispersèrent.

[1] Von Troil, *Verhandl. zur Ref. Gesch. Schw.*, IV, p. 356.
[2] Celsius, *Leben Gustavs*, I, p. 139.

Gustave, qui était alors dans l'Helsingenland, se mit aussitôt en marche pour la Westmannie. Partout où il passait, les paysans se joignaient à lui, et le 15 avril, il avait vingt mille hommes. Il marcha sur Westeras, chef-lieu de la province, s'en empara, le jour de la Saint-Jean 1521 ; puis il mit le siége devant Stockholm. La ville restant ouverte aux Danois du côté de la mer, ce siége dura deux ans. Le 20 avril 1523, Christiern s'enfuit, laissant la place ouverte à ses adversaires. Aussitôt une Diète du royaume de Suède, fut convoquée à Strengnæs, pour le 7 juin de la même année.

Gustave, qui pendant son séjour en Allemagne avait admiré Luther, et apprécié les principes qu'il proclamait, était favorable à la Réformation, non pas, comme l'a dit le jésuite Maimbourg, dans l'espérance d'acquérir les biens ecclésiastiques, mais parce que quelques rayons de la vérité avaient pénétré dans son âme[1]. Il allait être mis à même de mieux la connaître.

Deux hommes également nécessaires à la Suède, Gustave, le libérateur du peuple, et Olaf le réformateur de l'Église, se trouvaient ensemble à Strengnæs. Pendant toute la Diète, Olaf annonça avec une grande énergie la vérité évangélique; les membres mêmes de l'assemblée venaient l'entendre, et ses discours produisaient sur son auditoire la plus vive impression. Il voyait clairement que les évêques et les prêtres étaient le grand obstacle à la Réformation; aussi, tout en annonçant

[1] « Veritatis luce ac radiis tactus. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 287.)

avec affection le Fils de Dieu, il dirigeait ses coups les plus forts contre l'esprit de domination, l'amour des richesses, la paresse et l'inutilité du clergé. Il rappelait que les apôtres et les premiers chrétiens étaient simples, sobres, remplis d'amour fraternel, et que par leur bonté ils gagnaient tous les cœurs; tandis que maintenant les prêtres aigrissaient les laïques en inventant mille moyens obliques de leur ravir leurs biens. Il tonnait enfin contre l'Église romaine et ses injustes décrets. Aussi les évêques effrayés s'écriaient : « Il veut nous ramener à l'état de l'Église primi- « tive, c'est-à-dire à la mendicité[2]. »

La couronne de Suède étant vacante, l'assemblée l'offrit à Gustave. Il hésita d'abord à l'accepter, et il ne manquait pas de raisons pour le faire. La plupart des forteresses étaient encore occupées par les Danois, l'armée et la flotte étaient dans un pitoyable état, l'argent manquait dans le trésor. Mais les Suédois étant résolus à rompre complétement avec le Danemark, Gustave se décida, et le 7 juin 1523, il fut solennellement proclamé roi à Strengnæs. L'union des trois royaumes qui avait duré cent vingt-six ans, était dissoute.

Le légat du pape, Magnus, né à Linkoping, âgé seulement de trente-cinq ans, avait représenté le gouvernement de Suède à la cour de Rome. Le pape Adrien l'avait renvoyé en Suède comme

[1] « Præsertim contra Decreta S. Romanæ ecclesiæ. » (Brask à l'évêque de Skara, 12 juillet 1523.)

[2] « Ut status modernæ ecclesiæ reducatur ad mendicitatem et statum ecclesiæ primitivæ. » (*Ibid.*)

son ministre, pour s'y opposer au luthéranisme.

Magnus, voyant bien que Gustave était l'homme que Dieu avait choisi pour le mettre à la tête de la Suède, crut que le meilleur moyen de s'acquitter de sa charge était de le flatter et de l'engager à accepter la couronne. Mais il était difficile d'arrêter les progrès de la Réforme. « Vraiment, disaient les « auditeurs d'Olaf, on trouve dans les discours du « prédicateur évangélique plus de vérité que dans « toutes les fables des moines. » Bon nombre d'âmes étaient gagnées. Des jeunes gens embrassaient la vérité chrétienne avec ardeur; des professeurs, des étudiants s'en faisaient les apôtres. Elle pénétrait dans les familles; des femmes s'asseyaient aux pieds du Sauveur. Tandis que quelques-uns défendaient encore le catholicisme comme la religion de leurs pères, les autres l'attaquaient à cause des abus du clergé. « L'hérésie, disait l'évêque Brask, « commence à pulluler[1]. » Les évêques toujours plus alarmés, se rendirent auprès du roi et se répandirent en plaintes contre Olaf et ses amis.

Ceci ennuyait fort Gustave, qui, bien que penchant du côté de la Réforme, croyait devoir pour le bien de son pays, naviguer encore quelque temps entre deux eaux. Il fit appeler les trois évangéliques, Anderson et les deux Petri. Ce ne fut pas sans quelque émotion qu'ils se rendirent auprès du prince. « On vous accuse, leur dit-il, de prêcher « des doctrines dont on n'a jamais entendu parler? » Ils répondirent avec franchise et lui exposèrent

[1] « Pullulare incipit hæresis illa Lutherana. » (*Ibid.*)

avec chaleur le contenu de l'Évangile. Anderson fit plus : « Ce qui perd le clergé, dit-il hardiment « au roi, ce sont ses richesses ; elles sont même en « opposition avec la nature du ministère, car Christ « a dit que son règne n'est pas de ce monde. »

Gustave, frappé de la loyauté des réformateurs et de la force de leurs paroles, sentit pour eux encore plus d'estime ; mais il était prince. « Je vous « promets mon appui, leur dit-il, autant que les « circonstances le permettront. Je ne puis me dé- « clarer maintenant pour vous. Je vous demande « même de ne pas laisser apercevoir que je suis de « votre côté, car je pourrais perdre ainsi la con- « fiance de la nation, confiance qui m'est nécessaire « pour assurer son bonheur. Toutefois, soyez cer- « tains que je m'exprimerai moi-même clairement « sur ce sujet important dès que le moment en « sera arrivé. » Nous avons des preuves de la sincérité de ces paroles. « Dès le commencement de « notre règne, écrivait Gustave à Luther, nous « n'avons cessé d'être attaché à la vraie et pure « Parole de Dieu, autant que Dieu nous en a fait la « grâce [1]. »

Ses conversations avec Anderson et même avec Olaf et Laurent faisaient toujours plus de ce prince un ami de la Réformation, mais, pour quelque temps encore, un ami caché [2].

Gustave ne tarda pourtant pas à donner une marque de sa considération pour l'un des trois

[1] Spegel, *Schriftliche Beweise*, 16 août 1540.
[2] « Palam id prodere velle, res periculo plenissima. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 287.)

évangélistes, en nommant Anderson chancelier du royaume, en l'attachant à sa cour, en en faisant son confident le plus intime, Gustave fit preuve par ce choix d'un grand discernement. Sous l'homme chrétien, il sut découvrir l'homme d'État. La voix de l'histoire a confirmé son jugement. « Anderson, « a-t-elle dit, fut un des plus grands hommes de « son temps. C'était un génie que la nature avait « fait profond et que la réflexion avait étendu. « Quoiqu'il eût l'ambition des grandes places, il « avait encore plus l'ambition des grandes choses. « L'indépendance de son caractère était accompa- « gnée d'une sagacité qui saisissait tout, depuis les « premiers principes jusqu'aux dernières consé- « quences, et d'une lumière qui lui fournissait des « projets sublimes et les expédients propres à les « faire réussir. On résistait d'autant moins à son « éloquence qu'elle partait d'une raison forte. Ses « contemporains n'aperçurent pas toute l'élévation « de son caractère ni l'influence qu'il eut sur la ré- « volution de la Suède. » Ainsi parle un des écrivains français les plus célèbres du dernier siècle et dont les partialités religieuses ne sont pas à redouter [1]. Chaque jour le roi parlait avec son chancelier des intérêts du royaume. Ils s'entretenaient des évêques et des autres membres du clergé ; de ce qu'il y avait à faire pour rendre le ministère plus conforme à la sainte Écriture et plus utile au peuple. Gustave voyait bien les grandes réformes qu'il fallait introduire, mais il se sentait trop jeune et en-

[1] Raynal, *Anecdotes de l'Europe*.

core trop peu affermi sur le trône pour oser les entreprendre. Toutefois, Anderson lui fit comprendre la nécessité de fortifier en Suède l'élément évangélique et lui désigna les deux frères Petri comme bien propres à cette œuvre. Gustave écrivit à Luther pour savoir ce qu'il pensait d'eux. Celui-ci rendit un beau témoignage à leur moralité, leur dévouement, leur doctrine. « Je vous en conjure, « Sire, ajouta-t-il, confiez-vous en Dieu et accom« plissez la Réformation ; je vous souhaite à cet ef« fet la bénédiction du Seigneur. Vous ne pourrez « trouver pour cette bonne œuvre d'hommes plus « capables et plus dignes que les deux frères dont « vous me parlez. » Le roi n'hésita plus. Il envoya Laurent à Upsal comme professeur de théologie et, voulant avoir Olaf près de lui, il le nomma prédicateur à Stockholm dans l'église de Saint-Nicolas. Puis, suivant le penchant qu'il avait à profiter, pour les affaires de l'État, des capacités des hommes chrétiens, il le fit aussi secrétaire de la ville, charge séculière que dans ces temps on donnait souvent à des ecclésiastiques intelligents et instruits. Toutefois, aux yeux d'Olaf, sa première vocation était celle de ministre de la Parole, et du haut de la chaire de la grande église, l'éloquent prédicateur pouvait chaque jour proclamer l'Évangile[1].

Les deux réformateurs acquéraient ainsi en Suède des positions importantes mais difficiles. Une carrière de combats, de succès et de revers s'ou-

[1] Schinmeier, *Lebensbesch.*, p. 40.

vrait devant Olaf. Sa foi était sincère et vivante; sa personne était pleine de dignité, de sérieux, de grâce et de franchise; son regard était perçant, sa parole ferme et énergique; son intelligence vive et claire lui faisait promptement démêler l'affaire la plus embrouillée. Il était sans cesse à l'œuvre et travaillait avec une grande facilité. Mais son caractère était vif; il ne savait pas toujours dompter la passion qui l'animait; il avait un peu trop haute idée de lui-même et oubliait difficilement les offenses. Soupçonneux, susceptible, il croyait trop facilement les faux rapports, surtout quand il s'agissait du roi. Toutefois, Olaf était une nature distinguée et propre, malgré ses défauts, à faire sur son peuple une impression profonde. Une grande foule suivait ses sermons. La hardiesse de sa prédication et de son caractère entraînait les âmes, et il y eut de nombreuses conversions. Bientôt il ne fut plus seul à l'œuvre. Un Suédois, Michel Langerben, étant revenu de Wittemberg, le roi le donna pour collègue à Olaf.

Leurs puissantes prédications, la faveur que le roi leur témoignait, l'empressement avec lequel le peuple les écoutait, soulevèrent le clergé romain; des voix violentes répandaient partout l'agitation. Des prêtres, des moines et leurs créatures envahissaient l'église pendant qu'Olaf prêchait, lui jetaient des pierres, levaient sur lui leurs bâtons, attentaient même à sa vie. Un jour, voulant mettre fin aux prédications évangéliques, ces enragés se précipitèrent sur la chaire et la mirent en pièces.

Le légat Magnus, habile et prudent, et qui n'é-

tait point fanatique, comprenait que ce n'était pas en jetant des pierres qu'on arrêterait la Réforme. Il dressa un plan de campagne moins bruyant, mais qu'il croyait plus sûr, et entreprit d'engager le roi par des raisons spécieuses à demeurer fidèle à la papauté. Ce prince devait se rendre à Malmoe pour régler, d'accord avec Frédéric, roi de Danemark, la grande affaire de la séparation des deux royaumes. Le primat et ses amis se dirent que s'ils obtenaient quelques concessions avant le départ de Gustave, ils pourraient pendant son absence agir avec plus de liberté et raffermir en Suède la puissance de Rome. « Sire, écrivit Magnus au roi, les prédications « d'Olaf répandent dans le royaume une hérésie « pleine de périls. Retirez votre protection à ce « disciple de l'hérésiarque de Wittemberg; inter- « disez les livres de Luther et acquérez ainsi la « gloire d'un prince chrétien. » Mais Gustave était trop ferme pour retourner en arrière. « Je n'ai pas « ouï dire, répondit-il, que personne ait convaincu « Luther d'hérésie. Puisque les livres qui lui sont « contraires sont admis dans le royaume, ceux « qu'il a composés ont droit au même privilége, « et quant à ses disciples je me garderai bien de « leur retirer ma protection; mon devoir est de « défendre chacun de mes sujets contre la vio- « lence, de quelque part qu'elle vienne[1]. »

Gustave fit davantage; connaissant l'ambition du légat, il se demanda s'il ne pourrait pas se servir de lui comme d'une bride pour contenir la

(1) Geijer, *Geschichte Schwedens*, II, p. 48.

fureur du clergé. Le siége archiépiscopal d'Upsal était vacant. L'Église romaine avait fait quelquefois de ses plus violents ennemis ses champions les plus décidés, en leur décernant la tiare. Gustave, profitant de l'exemple, nomma le légat du pape primat du royaume, et Magnus montra dès lors beaucoup de déférence pour le roi et pour ses désirs.

Mais le poste de défenseur de Rome ne devait pas rester inoccupé. Un caractère décidé a plus d'importance dans l'action qu'une position officielle. L'évêque Brask devint le puissant athlète de la papauté en Suède. Inflexible, violent, intolérant, plus papiste que le légat du pape, il était transporté de colère en voyant les succès de la Réformation, il lançait l'excommunication contre quiconque lisait ou vendait des livres évangéliques. « Les réformateurs, disait-il, en foulant aux pieds « l'ordre ecclésiastique, commettent le plus grand « des crimes. » Ne se gênant pas d'employer des expressions grossières, d'un si fréquent usage alors, Brask disait que les luthériens prétendaient rétablir la liberté de Christ, mais qu'ils devaient plutôt dire la liberté de *Lucifer*. Un autre dignitaire de l'Église romaine, au lieu de *Lutherani*, écrivait souvent *Luterosi* [1]. Un jour, des diacres de l'Upland, auxquels Brask demandait sur quoi ils fondaient leurs croyances, lui ayant répondu : « sur la doc« trine de *Paul*, » l'évêque sauta de son siége en s'écriant : « Mieux eût valu que *Paul* eût été brûlé

[1] Les Boueux.

« que d'être ainsi connu et cité de tout le monde ! »

L'évêque de Linkoping, s'apercevant que Magnus était devenu tolérant en devenant primat du royaume, lui adressa les plus vifs reproches. « Si « vous ne vous opposez avec vigueur aux ravages « de l'hérésie, dit-il, vous êtes indigne d'être le « successeur de tant d'illustres prélats, et légat « du pape vous déshonorez votre chef. » Magnus était dans le plus grand embarras; il avait deux maîtres, opposés l'un à l'autre, et trouvait impossible de servir en même temps le pape et le roi. Lié par les recommandations de Gustave, surveillé par l'habile chancelier, il trouva que le plus commode était de s'éclipser en laissant Brask combattre à sa place. « Je vais, dit-il à cet évêque, « m'éloigner du royaume pendant un an; je de« manderai au pape de vous charger d'étouffer « ces querelles; mais que des deux côtés l'on « s'abstienne d'injures. »

Brask n'avait nulle envie que le prélat s'échappât et lui jetât sur l'épaule le fardeau qu'il ne pouvait porter lui-même. Il ne se refusait pas à agir, mais il voulait que tous fissent leur devoir. « Plus on témoignera d'indulgence aux héréti« ques, dit-il, plus le mal grandira. Citez Olaf « et son frère devant votre chapitre d'Upsal, « qu'ils se lavent du reproche d'hérésie, ou qu'ils « soient condamnés comme hérétiques. » Ce fanatique prélat pensait, qu'en l'absence du roi, il serait facile de brûler les deux frères [1].

[1] Schinmeier, *Lebensbeschreibungen*, p. 42, 43.

Nouveau trouble pour l'archevêque : s'il se refuse aux demandes de Brask, celui-ci l'accusera devant le pape d'entretenir une secrète intelligence avec les hérétiques. Il se décida donc à réunir à Upsal, au commencement d'octobre 1524, des membres de son chapitre, et appela Olaf et Laurent à comparaître devant eux. Dès que les deux réformateurs parurent, les regards menaçants de ces clercs orgueilleux se fixèrent sur eux, et prenant à l'envi la parole, ils les chargèrent des imputations les plus odieuses et les assaillirent des insultes les plus grossières. Olaf et Laurent répondirent avec calme, et démontrèrent la vérité de la doctrine évangélique par des preuves évidentes. Leurs adversaires, ne sachant que répondre, se contentèrent de les sommer, au nom du pontife romain, de renoncer aux doctrines de Luther. « Sinon, ajoutèrent-ils, nous fulminerons contre « vous l'anathème, et pensez aux terribles consé« quences de l'excommunication, même pour les « plus puissants monarques. Réfléchissez aux dan« gers dans lesquels vous précipitez votre patrie, « car le pape invitera tous les princes de l'Eu« rope à s'unir pour y rétablir l'ordre, que vous « vous efforcez de rompre. — Il n'est dans le « monde ni puissance, ni anathème, ni martyre, « répondirent les deux frères, qui puisse nous con« traindre à cacher la vérité. Le plus grand gain « que nous ambitionnons, est de perdre tout, « même notre vie, pour l'établissement de l'Évan« gile et la gloire de Dieu. »

Alors, le chapitre eut recours à d'autres armes;

on insinua habilement à Olaf et à Laurent, que s'ils rentraient dans l'Église, ils y rempliraient les premières places. « Aucun honneur n'est assez « grand, répondit Olaf, pour nous engager à voiler « l'Évangile! » C'en était trop; les membres de ce tribunal demandaient les mesures les plus sévères. Le primat déclara les deux réformateurs exclus de l'Église catholique, comme l'était Luther, et atteints des anathèmes de Rome. Puis Brask, croyant le moment venu d'extirper la Réforme, demanda aux prélats allemands tous les renseignements propres à la rendre odieuse. On lui expédia d'infâmes calomnies.

Ce prélat, enflammé de haine, établit une imprimerie près de sa demeure, et répandit partout des livres injurieux aux réformateurs et à leur œuvre, défendant en même temps de lire aucun écrit de Luther et de ses disciples. L'œuvre évangélique semblait devoir succomber sous les coups d'une hiérarchie puissante qui conjurait sa perte [1].

[1] Schinmeier, *Lebensbeschreibungen*, p. 43, 44, 45.

## CHAPITRE HUITIÈME

### LUTTES.

(1524 à 1527.)

Gustave Vasa, nous l'avons vu, s'était rendu à Malmoë dans l'intention de prendre avec le roi Frédéric de Danemark les mesures que réclamaient les graves circonstances où ils se trouvaient l'un et l'autre. Christiern II avait été mis de côté; ces deux princes devaient se partager ses dépouilles. L'accord entre le Danemark et la Suède fut signé dans le même temps où Olaf et Laurent paraissaient devant le chapitre d'Upsal (octobre 1524). Peu après cette formalité, Gustave retourna dans sa capitale.

A peine le roi avait-il franchi les portes de Stockholm, qu'il avait entendu parler de désordres et de troubles qui agitaient la ville. Il ordonna qu'on le conduisît immédiatement au château, mais le plus étrange spectacle frappa ses yeux dans les rues qu'il devait traverser. Il les voyait remplies de prêtres, de bourgeois, de femmes, d'enfants qui couraient dans tous les sens et dont plusieurs poussaient des cris sauvages. Arrivé sur la place il y découvrit des monceaux d'images

déchirées, de statues en pièces, et des moines debout devant ces débris versant des larmes, touchant d'une main tremblante ces têtes, ces bras, ces corps mutilés et s'écriant du ton le plus pitoyable : « Voyez là nos saints, les bienheu-« reux patrons du royaume, comme on les a indi-« gnement traités ! » Il ne manquait pas aussi de bourgeois regardant comme une action pieuse la destruction de ces idoles. Quelques étourdis même se vantaient de ces exploits : un jeune homme s'étant mis à rire et à se moquer du pape, la populace s'était jetée sur lui et l'avait horriblement traité [1].

Gustave avait peine à contenir son étonnement et son indignation. Arrivé au château il fit appeler Olaf et son collègue Langerben, et leur demanda avec l'accent de la colère ce que tout cela signifiait. Ils répondirent qu'ils étaient étrangers à ces actes de violence, dont les instigateurs étaient certains marchands des Pays-Bas récemment arrivés; que deux surtout, Knipperdolling et Melchior Rinck, annonçant que le Saint-Esprit parlait par leur bouche, avaient gagné en secret des partisans; puis, se croyant sûrs de leur fait, s'étaient emparés de l'église de Saint-Jean, puis des autres temples, y avaient prêché sur l'Apocalypse, et avaient jeté bas les images, et brisé les orgues [2]. « Et pourquoi, dit le roi, avez-vous to-

[1] « Ein junger Mensch, der darüber frohlockte, war vom Pobel zerrissen. » (Schinmeier, *Lebensb.*, p. 49.)

[2] « Ejecerant organa musica, statuas et imagines, etc. » (Gerdesii *Ann.*, III, p. 289.)

« léré de tels désordres? » Olaf répondit que leur opposition n'aurait fait qu'exciter encore plus ces enthousiastes, que le mieux était d'attendre, le peuple ne pouvant tarder à revenir à lui-même. Gustave témoigna son mécontentement de ce qu'on avait toléré des désordres propres à détruire toute son œuvre. Il fit venir devant lui les deux iconoclastes, leur ordonna de quitter le royaume, en leur déclarant que s'ils y rentraient jamais ils encourraient la peine de mort.

Tandis que le fanatisme des illuminés bouleversait Stockholm, le clergé romain s'en prévalait pour ramener à lui ceux qui s'étaient montrés favorables à la Réforme.

Gustave qui possédait à un haut degré ces dons des grands hommes, auxquels il suffit d'un regard, d'une parole, pour gagner les esprits, comprit que son premier devoir était d'apaiser le peuple. Il fit, selon la coutume des rois nouvellement élus, ce qu'on appelait *le chemin d'Éric*, et parcourant ainsi toutes les provinces du royaume, il se montra partout comme un père plein d'affection, même pour le moindre de ses sujets. Il recommandait aux ecclésiastiques de prêcher l'Évangile avec douceur, et aux troupeaux de le mettre en pratique. Un orage avait passé sur la Suède, mais la présence de Gustave fut comme ce soleil bienfaisant qui relève les herbes abattues et rend la force aux arbres flétris.

Les ministres, de leur côté, cherchaient à éclairer les esprits, et tandis qu'Olaf prêchait l'Évangile avec puissance et hardiesse, son collègue

l'annonçait avec prudence et douceur. Des paroles, des dogmes ne suffisaient pas; Olaf voulait la morale, la vie chrétienne, et il croyait devoir commencer par les conducteurs des Églises qui rejetant le mariage vivaient pour la plupart dans des rapports illégitimes. Substituer à un célibat impur la sainte institution établie de Dieu dès le commencement du monde était à ses yeux une nécessité. Il savait que cela susciterait d'interminables plaintes, mais rien ne pouvait l'arrêter quand il s'agissait d'obéir à un commandement de Dieu. Il résolut de faire comme Luther. Il s'assura de l'approbation du roi, et le dimanche de la Septuagésime, janvier 1525, il épousa une personne vertueuse appartenant à une famille chrétienne de Stockholm. La cérémonie à laquelle le roi assistait se fit, contre l'usage reçu, en langue suédoise. Ce mariage fournit aux prêtres l'occasion de soulever une grande tempête [1]. Un réformateur ayant obéi au commandement de Dieu, ils crièrent à l'impiété. « Toute règle est abolie, « dirent-ils, l'ordre public a pris fin et les choses « les plus saintes sont foulées aux pieds. »

L'évêque de Linkoping se mit selon sa coutume à la tête de l'opposition, ou plutôt il la constituait à lui tout seul, et se plaignait de la timidité de ses collègues. Brask était un esprit éminent, le plus instruit, le plus prudent des Suédois. Il introduisait en Suède des industries utiles. C'est lui qui eut le premier l'idée d'unir la mer Baltique à la mer du

[1] « Quum id occasionem præberet sacrificulis, magnam excitandi tempestatem, etc. » (Gerdesii *Ann.*, III, p. 290.)

Nord, par un canal, plan qui a été réalisé de nos jours. Il faisait venir de l'étranger non-seulement des bréviaires, mais des livres de droit et des poëtes italiens, même un peu profanes. Un de ses amis se rendant à Rome, il le pria de lui en rapporter *les Amours de Renaud ou de Roland* et d'autres livres semblables[1]. Il se posait comme le champion de la liberté de l'Église, du royaume, de la noblesse, et regardant le mariage des prêtres comme une énorme atteinte au système romain, il courut à la brèche pour le défendre. Il avait accueilli le jeune roi avec une certaine condescendance paternelle et l'appelait « cher Gustave. » Il lui écrivit une lettre violente. « Cet acte anti-chrétien cause un grand « scandale dans le royaume, dit-il. Jamais, depuis « le temps des apôtres, un prêtre n'a osé commettre « une action si révoltante. Que de désordres, « que de querelles amères j'entrevois dans l'ave- « nir! Et c'est à vous, Sire, que la faute en sera « imputée, à vous qui par votre présence, avez « sanctionné ce mariage contraire aux lois de l'É- « glise et de l'État. » Il prononçait en terminant l'excommunication contre Olaf. Gustave comprit, mais autrement que Brask, l'importance de l'acte du pasteur de Stockholm, et s'avança noblement pour le défendre. Il répondit au prélat qu'Olaf était prêt à prouver par la Parole de Dieu la légitimité de son union; que quant à lui, le roi, il trouvait étrange qu'un homme qui agissait conformément à la loi de Dieu, fût mis pour cela à l'interdit, tandis

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 54.

que personne n'ignorait à quels désordres scandaleux [1] se livraient les prêtres et sans en être repris. « Je serais curieux de savoir, ajoutait le roi, « si de telles monstruosités sont plus conformes à « la loi divine, que le mariage ordonné de Dieu « pour tous. Il n'y a pas un passage dans la Bible « qui l'interdise aux prêtres, et quant aux ordon« nances papales, elles perdent partout leur crédit. « Le grand âge d'une coutume ne saurait la rendre « légitime. » Cette réponse ne fit qu'enflammer Brask. Il adressa à l'archevêque Magnus qui laissait faire les reproches les plus amers. Il parcourut tout son diocèse. Il défendit aux prêtres et aux laïques de toucher seulement du bout du doigt aux enseignements insensés de Luther, de peur que la contagion ne les atteignît et ne leur donnât la mort. Brask parvint au moins à exciter le peuple contre Olaf et Laurent. « Maudits hérétiques! moines défroqués! » entendait-on dire de toutes parts. Olaf publia, comme l'avait annoncé Gustave, un écrit où il établit cette doctrine que le *mariage est honorable entre tous* [2].

Un autre travail occupait surtout alors ce serviteur de Dieu. Pendant qu'on l'insultait, il employait le temps que lui laissait son ministère à traduire les saintes Écritures en suédois. Le chancelier Anderson, de son côté, avait fait de même; ces versions étaient imprimées, et bientôt les évêques murmurèrent hautement de ce que les écrits du Nouveau Testament se lisaient dans toutes les

[1] « Thierischen Ausschweifungen. » (Schinmeier, 56.) « Scortis multifariis. » (Gerdesii *Ann.*, III, p. 291.)

[2] *Een liten Underwisning om Ecktenskapet*. Stockholm, 1528.

maisons[1]. « Eh bien, leur dit le roi, traduisez-le « vous-mêmes comme cela se fait dans les autres « nations. » Les évêques, voyant que leur autorité diminuait de jour en jour, se mirent, quoique fort à contre-cœur[2], à la tâche que le roi leur proposait, et partagèrent les livres du Nouveau Testament entre les divers chapitres des chanoines et les deux ordres monastiques (les dominicains et les chartreux). Les évêques, les chanoines et les moines allaient avoir des ennuis encore plus grands que l'obligation de lire la Bible.

La Diète qui se réunit au commencement de 1526, à Wadstena, engagea le roi à se faire couronner, ajoutant que la couronne serait héréditaire. Mais Gustave dit qu'avant d'être couronné roi, il devait pourvoir à la subsistance du royaume. Examinant les ressources de l'État et de l'Église, il trouva que les dépenses annuelles du premier étaient deux fois et demie plus élevées que les recettes, tandis que les revenus de l'Église étaient beaucoup plus grands que ceux du pays. Le gros clergé engloutissait le peuple. Le roi demanda que la Diète accordât à l'État les deux tiers des dîmes ecclésiastiques, ce qui le mettrait à même de pourvoir aux besoins de la nation et de diminuer les impôts qui accablaient le tiers état. Le clergé fut saisi d'effroi[3]; les évêques, les abbés, se demandaient ce qu'ils allaient devenir. Brask, indigné du

[1] « Quippe quum Novi Test. Scripta omnium manibus tererentur. » (Gerd. *Ann.*, III, p. 291.)
[2] « Inviti aggrediebantur. » (*Ibid.*, p. 292.)
[3] « Die Klerisey erschrak. » (Schinmeier, *Lebensbesch.*, p. 57.

manque de courage dont ses collègues avaient donné tant de preuves, leur dit qu'ils n'étaient que des lâches, et n'avaient que ce qu'ils méritaient, ils durent même essuyer ses sarcasmes; tout était perdu pour eux, l'argent et l'honneur.

Tous ces clercs désolés se tournèrent vers le primat. Magnus qui jusqu'alors avait toujours cherché à contenter Gustave, changea du tout au tout quand il vit que la bourse des prêtres était menacée; il résolut de ne plus rien ménager, de brûler ses vaisseaux, d'opposer hautement l'autorité cléricale à l'autorité civile. « Soyez sans crainte, « dit-il aux évêques réunis chez lui, je ferai voir au « roi ma puissance et je l'obligerai à fléchir devant « nous. » Aussitôt en effet, le primat mit sa cour sur le plus grand pied, il y reçut les gentilshommes mécontents du roi. Il se vêtit de pourpre et d'or. Il entreprit la visite de son diocèse avec une suite de deux cents personnes, soit gentilshommes, soit gardes. Quand il entrait dans une église, on devait étendre de riches tapis sous ses pieds, et lorsqu'il prenait ses repas, il faisait ouvrir la porte au public comme le fait un prince, et chacun était frappé de la pompe, de la solennité, du grand apparat dont il était entouré, de l'abondance des mets et de la magnificence de la table, toutes choses qui dépassaient fort celles du roi[1].

Mais ni l'opposition aux ministres de l'Évangile, ni l'orgueil et le faste du prélat, n'arrêtaient la marche de la Réforme. Gustave était convaincu

[1] « Weit præchtiger undüberflüssiger als der Kœnig selbst. » (Schinmeier, *Lebensbesch.*, p. 58.)

que Dieu a fait l'homme pour le progrès, et que s'il y a des progrès du corps, il y en a aussi de l'intelligence et du cœur. La Réformation constituait à ses yeux un grand progrès dans la sphère religieuse, et déjà il voyait plusieurs peuples de l'Europe, réveillés par l'Évangile, marcher en avant des autres nations. Pourquoi la Suède resterait-elle en arrière ? Il fallait sans doute, pour avancer, du courage et de la résolution, mais ni l'un ni l'autre ne manquaient à Gustave.

La fête de Saint-Éric, que l'on célébrait le 18 mai, était un grand jour pour la Suède ; on honorait en ce jour la mémoire du roi Éric IX (1155), qui s'était efforcé d'introduire le christianisme en Finlande, et avait donné de sages institutions à ses sujets. Il y avait alors à Upsal une foire annuelle qui y attirait de grandes foules. Le roi s'y rendit (mai 1526), avec son chancelier Lorenz Anderson et deux mille cavaliers. Il voulait se concilier les affections du peuple que les prêtres et les moines excitaient contre lui, et remettre l'orgueilleux archevêque à sa place. Il laissa ses hommes d'armes dans leurs quartiers et se promena à cheval au milieu de la foule, souriant au peuple avec cette bonne grâce qui gagnait tous les cœurs. Parvenu au sommet d'une des collines qui s'élèvent près d'Upsal, il s'arrêta et ajoutant pour un moment à ses fonctions royales celles de réformateur, du haut de son coursier, il harangua la multitude qui l'entourait[1]. « A quoi sert le culte en latin, dit-il ; à

[1] « Gustav sprach, zu Pferde sitzend, auf einer der Upsala Hugel. » Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 55.)

« quoi sert la vie monastique? » Plusieurs exprimaient leur adhésion à ces paroles, mais des paysans (ils venaient peut-être de Linkoping) s'écrièrent : « Nous voulons garder nos moines! On « ne doit pas les chasser, nous les nourrirons plutôt « nous-mêmes. » Le roi attendant l'occasion qui devait bientôt se présenter, de rabattre l'orgueil des prêtres, descendit la colline, revint dans la ville, et se rendit au palais de l'archevêque, qui lui avait préparé un superbe festin, et se proposait d'étaler devant lui toutes ses grandeurs. Vers la fin du repas le primat se leva, décidé à se mettre sur le même rang que le roi, et tenant son verre à la main, il se tourna vers Gustave et lui dit : « Notre « Grâce boit à la santé de Votre Grâce. » — « Ta « Grâce et Notre Grâce, répondit froidement Gus« tave Vasa, n'ont pas place sous le même toit[1]. »

Puis il réunit aussitôt le chapitre de la cathédrale et dit : « De quel droit l'Église possède-t-elle « une puissance temporelle ? » L'archevêque se tut, la réponse que le prince lui avait faite à table l'avait déconcerté, sa bouche restait fermée. Le prévôt de la cathédrale, Iveran, parla à sa place et nomma les *Décrétales*, comme base de leurs droits. Le roi peu content de cette autorité reprit : « Y a-t-il dans la sainte Écriture un seul passage qui « appuie vos priviléges? » Chacun garda le silence. Alors le docteur Galle, qui passait pour le premier théologien de la Suède, dit : « Sire, les rois vos

[1] « Unsere Gnaden trinken Eurer Gnaden zu. Deine Gnaden und Unsere Gnaden haben nicht Raum unter einem Dache. » (Geijer, III, p. 35. Schinmeier, p. 60.)

« prédécesseurs nous ont accordé et maintenu ces « priviléges. — Bien, répondit Gustave, si les « rois les ont accordés, les rois peuvent les re-« tirer. Il suffit pour cela qu'ils reconnaissent que « c'est par manque de lumière que ces institu-« tions ont été auparavant établies, pour complaire « à des exigences superstitieuses et pour satisfaire « à des intérêts personnels. »

L'archevêque et les évêques, voyant si clairement les signes de la tempête qui menaçait de les renverser, résolurent pour la conjurer de prendre l'initiative[1], et d'attaquer leurs adversaires. S'étant rendus en corps auprès du roi, l'archevêque demanda à Gustave, au nom de tous, de se montrer le protecteur de la religion. « La version du Nou-« veau Testament, faite par Olaf, dit-il, est simple-« ment la version de Luther; celle-ci est déjà con-« damnée par le pape, comme hérétique, faites « donc juger Olaf et ses sectateurs, comme cou-« pables d'hérésie. » Gustave croyant pouvoir profiter de cette demande du clergé, pour faire faire à la Réforme un nouveau pas, répondit : « Je con-« sens à ce que la peine capitale soit prononcée « contre Olaf et ses sectateurs, pourvu qu'ils soient « justement convaincus du crime d'hérésie, dont « vous les accusez. Mais j'ai remarqué tant de « beaux traits dans la vie et dans les mœurs de ce « ministre, que je me demande si ce n'est pas par « haine qu'on l'accuse d'hérésie. Les théologiens « ont coutume, ajouta-t-il sévèrement, de noircir

[1] « Ut tempestatem in se intentam si pote amolirentur. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 292.)

« de cette manière ceux qui ne sont pas de leur « avis[1]. »

Cette réponse émut fort l'archevêque[2]. L'imprudent prélat s'écria : « Je me fais fort de convaincre « Olaf d'hérésie, sur les points les plus importants « de la foi, et cela en présence de Votre Majesté et « de tous ses ministres ! » Magnus, ne calculant pas ses forces, s'était trop avancé. Gustave s'empressa d'en profiter. Il ordonna une conférence telle qu'elle était demandée, ne doutant pas qu'elle tournât au triomphe de la vérité. Il y invita les savants, les membres de la Diète et tous les nobles qui désiraient pouvoir juger par eux-mêmes des fondements sur lesquels reposaient les doctrines professées, soit par les adhérents du pape, soit par ceux de la Réforme. Olaf se déclara prêt. Les évêques au contraire tergiversaient, soit qu'ils trouvassent au-dessous de leur dignité de discuter avec Olaf, soit, a-t-on dit « qu'ils craignissent de se commettre « avec un homme savant et éloquent[3] » Ils choisirent finalement, pour défendre leurs dogmes, un docteur distingué, Pierre Galle, le même qui avait déjà répondu au roi à Upsal[4].

L'on se réunit dans la salle du chapitre; le roi et les hommes les plus notables de sa suite étaient présents. Des secrétaires prirent place à une table, afin de coucher la dispute par écrit. Les cham-

[1] « Cum Theologi consuessent eos omnes qui non in omnibus secum conspirarent statim hæreseos accusare. » (*Ibid.*, p. 293.)
[2] « Eo responso commotior factus archiepiscopus. » (*Ibid.*)
[3] L'abbé Vertot, p. 61.
[4] Cette dispute nous a été conservée dans les *Acta Colloquii Upsaliensis, habiti an.* 1526. Ces actes se trouvent dans les *Monumenta* ou *Appendix* du vol. III de Gerdesii *Annales*, p. 153-181.

pions de Rome et de l'Évangile s'avancèrent, et le colloque commença. La première question renfermait toutes les autres. Il s'agissait de savoir s'il fallait *abolir les traditions établies par les Pères et les anciens docteurs de l'Église.* Galle admit que la religion chrétienne se trouvait bien, comme Olaf l'affirmait, dans la sainte Écriture. « Mais, dit-il, cette « Écriture est difficile à comprendre, il nous faut « donc recevoir l'exposition que les anciens « Pères en ont faite. — Admettons l'interprétation « des Pères, répondit Olaf, quand elle ne diffère « pas de la Parole écrite ; mais si les enseigne- « ments des Pères diffèrent de ceux de l'Écriture, « rejetons-les[1]. Si nous ne les rejetions pas, nous « ne ferions aucune différence entre la Parole de « Dieu et les décrets des hommes. »

La discussion roula ensuite sur la grande doctrine de la Réformation : *Est-ce que l'homme est sauvé par ses mérites, ou par la seule grâce de Dieu*[2]*?* Olaf soutint que la vie éternelle est le « *don de « Dieu* » (Rom. VI, 23), que les chrétiens sont sauvés *par grâce* (Éph. II, 8). L'homme n'obtient une récompense que de la seule *grâce de Dieu et parce que Christ la lui a méritée.* Cette même doctrine fondamentale se retrouva parmi tous les peuples, à l'époque de la Réformation. Galle crut triompher en soutenant la principauté ecclésiastique de l'évêque de Rome qui dure, ajoutait-il, depuis douze

[1] « In constitutionibus Patrum a S. Scriptura dissentientibus etiam nos discedimus ab illis. » (*Ibid., Appendix*, p. 155.)

[2] « Utrum homo salvetur meritis suis, an sola gratia Dei? » (*Ibid.*, p. 167.)

cents années. « L'office de l'évêque, répondit Olaf, « n'est pas une domination, mais un travail; la pa- « pauté *n'a point duré le temps* que vous lui attribuez. « D'ailleurs ce n'est pas à l'antiquité d'un office « qu'il faut regarder, mais à sa bonté. Satan le « séducteur de l'homme est fort *ancien*, ce qui ne « fait pas qu'il soit *bon*. » La dispute continua sur les autres sujets controversés, la conversion, la cène, et en particulier sur des apparitions miraculeuses que Galle disait exister encore. Il citait celles qu'a- vaient eues saint Martin, saint Antoine, Cyrille, évêque de Jérusalem. « Il y en a chaque jour de « nouvelles, ajouta-t-il, et loin de les mépriser, « il faut avoir pour elles beaucoup de respect[1]. — « L'Église de Dieu, répondit Olaf, fondée sur la doc- « trine des prophètes et des apôtres, n'a pas besoin « d'apparitions. La Parole de Dieu suffit pour don- « ner la connaissance du salut. Mais l'homme qui « est menteur, prend plaisir dans ces nouveautés « trompeuses parce qu'il n'a point de goût pour « la Parole de Dieu[2]. La sainte Écriture, ajouta- « t-il, nous défend de chercher la vérité auprès des « morts. » Il cita pour appuyer sa proposition, le Deutéronome (XIX, 9), le Lévitique (XX, 6), Ésaïe (VIII, 19), et saint Luc (XVI, 27).

Les deux combattants avaient montré d'abord beaucoup de modération, mais peu à peu ils s'é- chauffèrent et, oubliant les égards dus à une assem- blée aussi auguste que celle qui les écoutait, ils en

[1] « Apparitiones indies novæ visuntur, etc. » (*Ibid.*, p. 173.)
[2] « Gaudens fallacibus novitatibus, tædio verbi Dei. » (*Ibid.*, p. 174.)

vinrent, selon la coutume du temps, à des expressions un peu vives. Le roi déclara la discussion terminée, proclama que la victoire restait au docteur évangélique, et ordonna que les actes de la dispute fussent rédigés et publiés, afin que les âmes religieuses pussent juger de quel côté se trouvait la vérité[1].

Ce colloque de 1526, malgré toute son importance, fut loin de rétablir l'unité. Les partisans de l'Église romaine regrettaient de s'y être laissé entraîner. L'évêque Brask accusa l'archevêque de faiblesse et lui reprocha vivement d'avoir autorisé la dispute. « La foi catholique, lui écrivit-il, est « au-dessus de toute objection, et il n'est pas per- « mis de la soumettre à l'examen. Jamais vous ne « pourrez, ajouta-t-il, vous justifier devant le « pape. » Ce fier champion de la papauté ne cessait de répéter autour de lui que « c'est aux évê- « ques, aux docteurs de l'Église et non aux laïques « et au peuple que Christ a confié l'interprétation « de la sainte Écriture[2]. Qu'il fallait conduire Olaf « à Rome, non pour chercher à le convaincre, lui « et ses pareils, mais pour les faire mourir par le « fer ou par le feu[3]. »

De telles paroles irritaient les amis de la Réformation. Quoi ! les laïques doivent recevoir aveuglément les enseignements des prêtres ! Saint Paul n'écrit-il pas à tous les chrétiens de Thessalonique :

[1] « Ut religiosi lectores possent cognoscere utra pars veritatem defenderet. » Gerdes., III, p. 295. — Raumer, II, p. 125.
[2] « Non laicis aut plebi. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 299.)
[3] « Romam mittere... non convincendos, sed ferro et igne comburendos. » (*Ibid.*)

*Éprouvez toutes choses?* et à ceux de Corinthe : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-mêmes de ce que je vous dis?* Mais les réformés n'agirent pas toujours d'une manière prudente. Comme on demandait de tous côtés des pasteurs, plusieurs jeunes hommes quittèrent Upsal avant d'avoir acquis toutes les connaissances et la sagesse nécessaires. Ils prêchèrent la justification par la grâce, mais quelques-uns n'insistaient pas assez sur ce que la foi qui ne produit pas les œuvres est morte, et se servaient, en parlant des prêtres et du pape, d'expressions peu mesurées. Gustave les reprit souvent et Olaf publia un écrit pour leur servir de guide. Il se rendait même quelquefois, sans y être attendu, dans les églises, signalait affectueusement après le sermon, à ces jeunes ministres, les défauts qui l'avaient frappé [1], et leur recommandait de ne pas irriter inutilement les adversaires.

Mais rien ne pouvait apaiser les esprits échauffés des ennemis de la Réforme. L'archevêque redevenu un vrai romain, ne cessait d'exciter ses subordonnés contre le roi. Brask faisait de même. D'autres prélats allaient plus loin. L'évêque et le prévôt de Westeras, Sunnanwaeder et Knut, poussaient à la révolte les paysans de la Dalécarlie, et ceux-ci demandèrent avec menaces au roi, que la foi *luthérienne* fût bannie du royaume. Gustave rappela les malheurs que le clergé romain avait causés à la Suède et ajouta que le devoir d'un roi était de repousser un joug aussi dur. Mais les Da-

[1] Schinmeier, *Lebensbesch der 3 Ref.*, p. 59, 60.

lécarliens, faciles à s'enflammer, étaient de rudes montagnards qui ne craignaient ni le chaud ni le froid, habiles à manier les armes, et auxquels tout était égal, la charrue et l'épée, la paix et la guerre, la vie et la mort[1]. Dès 1526 ils refusèrent de payer les impôts et firent bientôt davantage.

Au commencement de 1527, on vit paraître, dans les paroisses les plus reculées de leur pays, un jeune homme qu'on appelait Nils Sture, qui disait être fils aîné du défunt administrateur, et avoir quitté Stockholm pour fuir un prince hérétique qui ne pouvait supporter à la cour l'héritier légitime du royaume. « Dès que Gustave m'apercevait, disait-il, « il me regardait d'un œil furieux, tirait son épée « et cherchait à m'ôter la vie. Est-ce là, ajoutait-il, « la récompense due aux mérites de mon père, qui a « perdu la vie pour sauver la Suède? » Et à ces mots il *fondait en larmes*, tombait à genoux et priait les bons paysans qui l'entouraient de dire avec lui un *pater*, pour délivrer du purgatoire l'âme du prince son père. Ce jeune homme était d'une belle apparence, et parlait très-bien, en sorte que les Dalécarliens en l'entendant unissaient leurs larmes aux siennes. A ses discours pathétiques il joignait de terribles accusations : « Non-seulement, disait-il, « Gustave a quitté les habits nationaux, mais en« core il veut forcer tous les Suédois à s'habiller « à la nouvelle mode, » ce que les Dalécarliens eussent regardé comme une honte. Le prétendu

[1] « Qui gladium et aratrum, bellum et pacem, mortem et vitam in æquo ponunt. » (Joh. Magnus, *Præf. ad hist. Goth.*, p. 11; dans Gerdesius, III, p. 304.)

Nils Sture eut bientôt un grand nombre d'adhérents, le culte romain était fort respecté et le nom de Sture fort honoré parmi les Dalécarliens. L'archevêque de Drontheim se prononça en sa faveur, et les partisans de Rome saluèrent le jeune homme comme un Macchabée qui voulait relever les autels du vrai Dieu. Le prétendant s'entoura de gardes du corps, se forma une cour, élut un chancelier, et battit monnaie. Ce personnage, espoir de la papauté défaillante, était un garçon de ferme de Bjoerksta dans le Westmanland, fils naturel d'une domestique. Ayant servi dans plusieurs châteaux, il avait acquis un certain savoir-faire. Peder Grym, anciennement au service de Sten Sture, et qui était devenu l'homme de confiance de l'évêque Sunnanwaeder l'avait formé à son rôle[1]. Malgré son habileté il fut enfin découvert. Les Dalécarliens reçurent un jour une lettre de la princesse veuve de l'administrateur, par laquelle elle les mettait en garde contre cet imposteur, et leur disait qu'elle avait perdu son fils aîné. Le malheureux se sauva en Norvége où l'archevêque de Drontheim l'accueillit comme prince.

Le roi, voulant dissiper les calomnies que répandaient contre lui les évêques et dont d'autres imposteurs pouvaient faire usage, publia une déclaration dans laquelle il établit le but qu'il se proposait. « Nous voulons, dit-il, la religion véri« table, conforme à la Parole de Dieu; or il n'y en « pas d'autre que celle que Christ et les apôtres

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 58.

« ont enseignée. Tous sont ici d'accord; la contro-« verse ne roule que sur certains usages inventés « par les hommes, et particulièrement dans ce qui « regarde l'immunité des prélats. Nous demandons « qu'on abolisse des rites inutiles et nous nous « efforçons, comme doivent le faire tous les chré-« tiens, de saisir la vie éternelle. Mais les prélats « qui le remarquent et qui ne pensent qu'à leur « ventre, nous accusent d'introduire une religion « nouvelle. Nous vous exhortons sérieusement à « ne point ajouter foi à cette calomnie [1].

Gustave savait que l'archevêque était l'un de ceux qui répandaient les bruits dont il était question, il l'appela à Stockholm. Magnus s'y rendit, appréhendant fort ce qui allait arriver. A peine, en effet, eut-il aperçu le regard sévère de Gustave qu'il se troubla, sa figure changea et il demeura muet. Le roi lui dit de franches vérités, il lui rappela des actes qui le couvrirent de confusion. « Votre vocation est d'enseigner l'Évangile, con-« tinua le prince, et non de trancher du grand et « d'affecter la magnificence. » L'archevêque promit de faire ce que le roi voudrait. Il paraît que Gustave le fit enfermer quelques jours dans un couvent de Stockholm, voulant s'assurer si, comme quelques-uns l'affirmaient, Magnus avait conspiré avec Sunnanwaeder et Knut. Mais il le mit bientôt en liberté, et ayant l'intention d'épouser une princesse de Pologne, il lui donna quelque mission

[1] Gerdesius, *Ann. Ref.*, III, p. 303. Seckendorf, *Hist. Luther*, p. 335.

pour ce pays. L'archevêque partit, mais au lieu d'aller en Pologne il se rendit à Rome et ne revint jamais en Suède.

Gustave crut que le moment d'en finir était arrivé. Il voulait faire sortir le royaume de l'état de luttes dans lequel il était plongé. Plusieurs membres de la Diète et des officiers de son armée le sollicitaient de se faire couronner, mais il ne voulait pas un nom et une couronne sans la réalité. C'était au fond le clergé qui était roi. Les évêques s'étaient rendus maîtres des principales forteresses, avaient usurpé une partie des droits du monarque, et leurs richesses surpassaient fort celles de l'État. Gustave ouvrit son cœur à son habile, éloquent et hardi chancelier Lorenz Anderson. Celui-ci avait reconnu les maux nombreux que la puissance et la richesse temporelle du clergé attiraient sur l'Église et sur l'État. Il rappelait au prince que dans l'Église primitive, il est dit que les fidèles *faisaient part de leurs biens les uns aux autres selon leurs besoins*, et que les apôtres déclaraient par la bouche de saint Jean et de saint Pierre *n'avoir ni argent ni or*. — Anderson, ayant la même foi que Luther, entretenait souvent Gustave des principes mis en avant en Allemagne par cet admirable docteur, et demandait que cette doctrine salutaire remplaçât les maudites maximes des prêtres.

Gustave le comprit et forma le dessein de se soustraire décidément à la domination étrangère de Rome, qui avait coûté à la Scandinavie un sang si généreux. Il aimait la doctrine évangé-

lique, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que la politique fut pour beaucoup dans sa résolution. Le prêtre avait envahi les droits de la couronne, il entreprit de les reconquérir, et cette conquête-là était plus juste et plus légitime que celle des Alexandre et des César. Il comptait pour accomplir la grande œuvre de la rénovation religieuse, sur Olaf et Laurent Petri et sur Anderson. Aussitôt, le parti romain se mit à répandre sur ces trois personnages les bruits les plus injurieux. Le chancelier, disait-on, veut détruire les églises et les couvents, et introduire une nouvelle foi, et les deux Petri qu'il charge de cette œuvre sont des hérétiques et des scélérats [1].

Le roi, voyant les troubles que les prêtres excitaient dans le royaume, résolut d'assembler les comices. Il convoqua les États du royaume pour le jour de la Saint-Jean, 24 juin 1527, à Westeras. Le clergé, en l'apprenant, fut saisi de crainte, et Brask s'écria dans un entretien qu'il eut avec son ami, le maréchal du royaume Thure Joensson: « Oh! combien je me réjouis de n'avoir plus que « peu de temps à vivre! » Les membres ecclésiastiques de la Diète hésitèrent d'abord à se rendre à Westeras, mais plusieurs, entre autres Brask, s'y décidèrent, espérant par leur présence prévenir en partie les grands malheurs qu'ils prévoyaient. Le roi lui-même arriva suivi d'une cour nombreuse et imposante. Depuis longtemps nulle Diète n'avait été aussi considérable. Il y avait,

[1] Schlinmeier, *Lebensb. der 3 Ref.*, p. 11, 12, 13.

outre les ecclésiastiques, cent vingt-neuf nobles; chaque ville y avait envoyé un bourgmestre et un conseiller, et chaque district, six paysans.

Gustave avait décidé en lui-même que cette Diète devait émanciper la Suède du joug des prêtres qui pesait sur elle depuis des siècles, et remettre les laïques à leur place. Pour opérer une révolution si salutaire, il fallait un cœur ferme et une volonté forte; or, il avait l'un et l'autre. Il avait arrêté d'ouvrir la Diète le 23 juin, par un grand festin auquel les membres des États avaient été invités; tous louaient à l'envi la courtoisie du roi qui, dès l'abord, les recevait ainsi à sa table. Gustave entra dans la salle du festin et se dirigea vers l'endroit où était son couvert. Puis les évêques s'avancèrent selon l'usage, car c'étaient eux qui occupaient les premières places après le roi, et même, en son absence, ils passaient avant son représentant. Mais Gustave, se tournant vers ses ministres d'État, ses conseillers et les grands du royaume, les invita à s'asseoir près de lui, après eux les évêques, ensuite les nobles, puis les chanoines et autres ecclésiastiques qui d'ordinaire précédaient la noblesse, enfin les bourgeois et les paysans. Cette préséance donnée aux laïques causait dans toute l'assemblée une vive sensation. Les évêques s'étant arrêtés, saisis d'étonnement, pâlissaient, laissant paraître par l'expression de leurs traits l'amertume de leur âme [1]. Toutefois, ils restaient muets, la crainte de Gustave leur

[1] « Sie entfarbten sich, zeigten ihre Bitterkeit im Gesichte, etc. » (Schinmeier, p. 69. Gerdesius, *Ann.*, III, p. 305. Geijer, II, p. 60.)

faisait avaler ce calice. Plusieurs auraient voulu se retirer, mais la présence imposante du roi les retint; ils s'assirent silencieusement à ces places inférieures qui étaient à leurs yeux le plus grand opprobre qu'ils eussent jamais souffert. Le roi remarquant l'expression de leur figure leur adressa la parole. Leur bouche jusqu'alors était restée muette, mais la parole du roi la leur ouvrit; ils représentèrent que leur place ordinaire était à ses côtés, et demandèrent à l'occuper; mais Gustave exposa les raisons qui l'avaient engagé à donner le premier rang à ses ministres. Jusqu'alors l'Église avait dominé l'État, maintenant l'État s'affranchissait. Dès lors la Suède rendrait à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. L'ordre avait été bouleversé, maintenant chacun était remis à sa place.

## CHAPITRE NEUVIÈME

### VICTOIRE.

(1527.)

Les évêques et les autres ecclésiastiques sortaient du château inquiets, chagrins, indignés et décidés à s'opposer de toutes leurs forces aux desseins du roi. Ils convinrent en conséquence de se réunir le lendemain de bon matin, secrètement, dans l'église de Saint-Égidius, et s'y étant rendus furtivement sans être aperçus, ils se blottirent dans le coin le plus reculé, et là, sous les voûtes de ce temple, commença le conventicule des prêtres. « Quel peut être, se demandaient-ils, le motif du san« glant affront que le roi nous a fait subir devant « tous les États du royaume? » L'évêque Brask, suffragant du primat alors absent, prit la parole : « L'indigne procédé dont nous avons été les vic« times, dit-il, cache certainement des projets dé« testables. Mais le roi dissimule habilement ses « intentions. Des hommes infectés de luthéranisme « l'entourent, le flattent, l'égarent. Il veut enle« ver au clergé ses priviléges, ses libertés, ses

« biens et donner force à l'hérésie. Sous le titre « spécieux de défenseur de la patrie, il usurpe l'au- « torité absolue, et si nous ne nous opposons pas « à ses desseins, nous nous verrons dépouillés de « nos châteaux, de nos forteresses, de la part que « nous avons dans le gouvernement du royaume, « que sais-je? de notre religion même [1]. » En vain l'évêque de Strengnæs représenta-t-il à ses collègues qu'ils ne devaient pas irriter un prince si grand, qui avait conquis par ses mérites l'amour de toute la Suède, en vain déclara-t-il que pour lui il était prêt à lui céder son château fort, Brask, enflammé de courroux, s'écria : « Prétendez-vous « disposer des biens de l'Église comme s'ils étaient « votre patrimoine? Les livrerez-vous à un prince « hérétique? Vous parlez en courtisan et non en « évêque. » Puis, maudissant le roi, il déclara qu'il fallait lui résister, même par la force, si le droit était impuissant. « Souvenons-nous, dit-il, du « serment que nous avons prêté à notre sacre. Agis- « sons avec une vigueur vraiment épiscopale. Il « vaut mieux perdre par notre courage la faveur « de la cour que de l'acquérir par notre faiblesse! » Les assistants s'écrièrent : « Nous jurons de dé- « fendre les priviléges du clergé et d'extirper l'hé- « résie! » Ce serment n'était pas assez. L'énergique évêque de Linkoping demanda que l'on s'engageât par écrit; il rédigea une déclaration que tous signèrent en jurant de garder le secret, et de peur que le document ne tombât entre les mains

[1] « Omnibus suis exutos videri castellis et arcibus. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 108.)

du roi, ils le cachèrent dans l'église même, sous la pierre d'une tombe, où on le découvrit quinze ans plus tard. Cet acte étant terminé, les conjurés sortirent clandestinement de Saint-Égidius, comme ils y étaient entrés, et se préparèrent pour le Reichstag.

Mais Brask avait autre chose à faire auparavant; il voulait s'entendre avec son ami, le maréchal du royaume, Thure Joensson, le premier dignitaire du pays après le roi, et partisan dévoué de Rome. Ce personnage n'avait guère pour lui que ses honneurs; plein de vanité, fier de sa naissance, de son rang, il était faible et sans moyens. L'évêque de Linkoping lui raconta ce qui venait de se passer. Le maréchal, tout rempli de vaine gloire, se sentit très-flatté de se voir le chef d'un parti opposé au roi, et accepta toutes les propositions que Brask lui fit pour sauver le sacerdoce romain. Le chef du clergé et le chef de la noblesse se trouvant d'accord, crurent possible d'entraîner les États et de perdre la Réforme. Tandis que le maréchal, ravi de son importance, affectait un air de fierté, l'évêque, déployant toute son activité, s'efforçait de gagner à sa cause des nobles et des paysans.

La Diète se réunit dans la grande salle du monastère des dominicains. Chacun était dans l'attente des choses qui allaient se passer; l'assemblée paraissait inquiète; un grand poids pesait sur les cœurs; l'air était lourd et épais. Le chancelier Lorenz Anderson, l'ami des deux réformateurs, prit la parole pour faire un rapport sur l'état du royaume. « Nos places, dit-il, sont démantelées,

« nos ports sont vides, nos arsenaux dépourvus.
« Le gouvernement de Christiern II a été fatal à la
« Suède ; les membres de la Diète ont été égorgés,
« nos villes ont été pillées et le pays réduit à la
« plus affreuse misère. Depuis sept ans le roi, le
« roi seul, cherche à rendre à notre patrie sa pros-
« périté et sa gloire. Mais au lieu de reconnais-
« sance et de coopération, il ne trouve que mé-
« contentement et ingratitude ; on en est même
« venu à une révolte ouverte. Comment gouverner
« un peuple qui, aussitôt que le roi parle de sup-
« primer quelques abus, s'arme de la hache ; un
« peuple où les évêques poussent à la révolte et
« disent ouvertement qu'ils ont reçu de leur pape
« un glaive acéré, et qu'ils sauront bien tenir en
« mains dans la bataille d'autres armes que des
« chandelles de cire [1] ? On se plaint des impôts,
« mais ne sont-ils pas entièrement employés au
« service de la nation ? On se plaint de la cherté
« des vivres, mais le roi a-t-il les temps et les
« saisons en son pouvoir ? On dit que ce prince est
« un hérétique ; mais n'est-ce pas là ce que les
« prêtres affirment de tous les rois qui ne se sou-
« mettent pas aveuglément à leurs désirs ? S'il doit
« y avoir un gouvernement, il faut pourvoir aux
« moyens de l'entretenir ; la recette de l'État est
« de 24,000 marcs par an, la dépense est de 60,000.
« La couronne et la noblesse ont à peine le tiers
« de ce que possède le clergé. Vous savez que les
« biens de l'Église ont été soustraits au trésor

[1] « Sich im Streite andrer Waffen als einer Wachskerze bedienen. » (Geijer, II, p. 62.)

« royal, et que presque tous les nobles ont été ré-
« duits à la pauvreté par l'avidité des ecclésiasti-
« ques. Vous savez que les bourgeois sont sans
« cesse tourmentés par d'excessives exactions en
« faveur de prétendues fondations religieuses qui,
« destituées de toute religion, ne servent qu'à rui-
« ner l'État. Il faut porter remède aux maux dont
« nous affligent des hommes avides qui s'emparent
« des fruits de notre travail pour se plonger dans
« la volupté [1]. Il faut que les forteresses des pré-
« lats qui servent de refuge aux séditieux soient re-
« mises à l'État, et que les richesses dont les ecclé-
« siastiques regorgent, au lieu d'être consacrées à
« leurs plaisirs, servent au bien général. »

C'est ainsi que la réforme de la religion amenait celle de la morale, et qu'en supprimant les erreurs on était amené à supprimer les abus. Si cette œuvre se fût accomplie alors dans toute l'Europe, la chrétienté eût gagné trois siècles, et sa transformation, au lieu de s'opérer en un temps de relâchement et de chute, se fut accomplie sous le souffle de la foi et de la moralité. Le chancelier, comprenant l'importance du moment et voyant les dangers auxquels la Suède serait exposée si la Diète repoussait ses demandes, avait parlé avec émotion [2]. Il se tut, et le roi se tourna vers le maréchal du royaume comme pour lui demander son avis. Le faible Thure Joensson craignait fort de parler, et il préférait que ce fût l'énergique Brask qui rompît la

[1] « Iisque, qui alieni laboris fructu ad suas voluptates abutebantur. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 307.)
[2] « Non sine quadam animi commotione. » (*Ibid.*, p. 308.)

glace. Il se tourna donc lui-même vers ce prélat et lui fit signe de prendre la parole. Celui-ci ne se fit pas prier. « Nous défendrons jusqu'au dernier « soupir la religion catholique, dit-il, nous main- « tiendrons les droits, les priviléges, les biens de « l'Église, et nous ne céderons rien sans un arrêt « péremptoire du pape de Rome, dont l'autorité « est la seule que nous reconnaissions en pareille « matière. »

Le roi ne s'était pas attendu à de si fières paroles. « Messieurs, dit-il, en s'adressant aux mem- « bres de la Diète, comment trouvez-vous cette « réponse? » Le maréchal du royaume, heureux d'avoir seulement à dire qu'il pensait comme son ami, répondit que la réponse était juste, et un grand nombre d'évêques et de députés firent de même. Alors Gustave fut saisi d'une vive émotion. « Nous nous attendions à une autre réponse, « dit-il; comment s'étonner que le peuple se ré- « volte quand les principaux du royaume lui en « donnent l'exemple? Je n'ai pas hésité à exposer « ma vie pour sauver votre liberté au moment où « des prêtres paresseux coulaient dans l'oisiveté « des jours inutiles. Je connais votre ingratitude. « Vous n'avez jamais su, ni être sans rois, ni les ho- « norer quand vous en avez eu. S'il pleut, c'est « notre faute; si le soleil se cache nous en sommes « la cause; s'il y a disette, s'il y a peste, c'est « nous qu'on en accuse. Vous honorez plus que « nous les prêtres, les moines, toutes les créatures « du pape; chacun prétend être notre maître et « notre juge. Vous nous verriez même avec

« plaisir la hache dans la nuque, bien que nul « ne soit assez hardi pour en manier le man- « che [1]. Quel homme au monde, dans de telles « circonstances, consentirait à être votre roi? Le « diable lui même, dans l'enfer, ne s'en soucierait « pas. Vous vous trompez, si vous vous imaginez « que je suis monté sur le trône comme sur un « théâtre, et qu'y jouer le rôle de roi me suffit. « Tout est donc dit entre nous. Je dépose le sceptre « et ma résolution est inébranlable. Choisissez qui « vous voulez pour vous conduire. Je ne me « contente pas de renoncer au trône; je quitte « ma patrie même. Adieu; je n'y reviendrai ja- « mais. » A ces mots, Gustave, profondément ému, fondit en larmes et sortit précipitamment de la salle [2].

L'assemblée, frappée de consternation, resta quelque temps muette et immobile. « Très-hono- « rés seigneurs, dit enfin le chancelier, ce moment « doit décider de l'existence ou de la ruine de la « Suède; vous n'avez que deux partis à prendre, « obéir au roi ou en choisir un autre. » Mais les membres étaient tellement émus des paroles de Gustave, plusieurs d'entre eux étaient si glorieux de l'avoir vu partir que, sans s'inquiéter du vote qu'on leur proposait, ils se levèrent, quittèrent précipitamment leur place et sortirent tous. Thure Joensson, qui en présence du roi était resté en arrière et avait mis en avant son ami Brask, levait la

[1] « Es mœchte die Axt uns im Genick sitzen. » (Geijer, II, p. 64.)
[2] « In solcher Bewegung sprach dass ihm die Thrænen aus den Augen stürzten. » (*Ibidem* et Raumer, *Gesch. Europ.* II, p. 131.)

tête maintenant qu'il ne rencontrait plus le regard du prince. Les évêques, les chanoines et plusieurs seigneurs qui regardaient la retraite du roi comme une victoire, entourèrent le maréchal et le reconduisirent chez lui en triomphe. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient, et le chef de la noblesse, plein de cette gloriole qui vit de la fumée la plus légère, heureux de ce pompeux appareil qui voilait à ses propres yeux ce qui lui manquait en réalité, s'écriait avec une vanité puérile : « Je « défie qui que ce soit de faire de moi un païen, « un luthérien, ou un hérétique. » Cet homme et ses amis voyaient déjà Gustave au bout du monde et se croyaient maîtres du pays. Comment trouver assez de fanfares pour célébrer un si grand triomphe !

Le roi s'était rendu au château entouré de sa cour, accompagné de ses meilleurs officiers. Ceux-ci s'arrêtèrent devant les portes du château et empêchèrent que personne entrât. Le roi était aussi calme que dans les moments les plus paisibles de sa vie, il était même joyeux et de bonne humeur. Il savait que le temps est un grand maître et donne des leçons aux plus passionnés. Il différait, il attendait ; il voulait que les esprits égarés pussent revenir à eux-mêmes. Il admettait à sa table ses fidèles amis ; il se montrait un convive agréable et faisait parfaitement les honneurs du repas [1]. Il passa ainsi trois jours, jours agréables pour le prince et ses adhérents, ce qui certes est étrange dans une

[1] « Cum suis per integrum triduum convivari. » (Gerd. *Ann.*, III, p. 309.)

situation si critique, et ceux qui l'entouraient étaient fort heureux de se trouver dans une intimité si familière avec le prince. Celui-ci imaginait même certains passe-temps,

Du loisir d'un héros nobles amusements.

On eût dit que le roi était simplement en vacances, sans qu'il se fût rien passé d'étrange, de grave; qu'un temps de récréation avait succédé au temps du travail. Le lendemain la Diète se réunit de nouveau; mais elle était indécise et troublée et ne parvenait à aucune résolution. Les paysans remplissaient les places publiques et commençaient à montrer de l'impatience. « Le roi, disait-on dans « les groupes, ne nous a fait aucun tort. Il faut « que Messieurs de la Diète s'arrangent avec lui, « sans quoi nous y pourvoirons. » Les marchands parlaient de même, et les bourgeois de Stockholm, croyant que le roi allait partir, s'écriaient que les portes de la capitale lui seraient toujours ouvertes. Brask et son parti perdaient peu à peu de leur influence. Magnus Sommar, évêque de Strengnæs, demanda « s'il fallait exposer le royaume à sa « perte pour sauver les priviléges du clergé[1]. » Plusieurs nobles et bourgeois le remercièrent de cette parole. « Que les ecclésiastiques romains, « disaient-ils, exposent leur doctrine et la défen- « dent contre leurs adversaires. » Brask s'éleva de toutes ses forces contre cette proposition, mais à son grand chagrin, elle eut le dessus. La Diète

[1] Geijer, II, p. 65.

décida qu'il y aurait en sa présence une discussion propre à éclairer les laïques et qui les mettrait à même de prononcer sur les doctrines en litige.

Le lendemain Olaf et Pierre Galle parurent en champ clos; mais ils ne se trouvèrent d'accord ni sur les armes ni sur la manière de s'en servir. Nous parlerons suédois, dit Olaf, tandis que Galle insistait pour le latin, ce qui était le moyen de n'être pas compris de la grande majorité de l'assemblée. Galle s'obstinant, le combat commença; l'un employa la langue savante, l'autre la langue vulgaire. À la fin, l'assemblée fatiguée de ce galimatias qu'elle ne pouvait comprendre, demanda à grands cris que l'on ne se servît que du suédois. Le champion romain fut obligé de se rendre, et la discussion dura jusqu'au soir. Les principes évangéliques furent reçus avec joie par la plus grande partie de l'assemblée. « Un royaume, disait le chancelier « aux membres les plus influents du Reichstag, ne « doit pas se gouverner par les maximes des prêtres « et des moines, dont les intérêts sont opposés à « ceux de l'État : n'est-il pas étrange d'entendre « les évêques proclamer un prince étranger, le « pape, comme le souverain auquel ils doivent « obéir? » Plusieurs membres de la Diète furent convaincus.

Le faible et vaniteux Thure Joensson ne s'en doutait pas et croyait le triomphe de son parti assuré. Il demandait que tout luthérien fût déclaré incapable de monter sur le trône et qu'on brûlât tous les hérétiques. Mais les bourgeois et les paysans, impatients de tant de délais, criaient bien haut

que les nobles devaient, comme ils l'avaient juré, protéger le roi contre ses ennemis, et que s'ils ne se hâtaient pas, ils iraient eux-mêmes le chercher et reviendraient avec lui donner aux seigneurs une forte leçon. L'épouvante se mit parmi les adversaires de Gustave. Il s'opéra même un changement notable chez des évêques et des prêtres influents. Sentaient-ils la force intime de la vérité évangélique, ou la politique seule leur conseillait-elle de rentrer dans l'ordre? Il y avait probablement parmi eux des hommes guidés soit par l'un, soit par l'autre de ces motifs. Le vent avait tourné; Brask et son ami Thure Joensson devaient entendre les plus amers reproches, et l'on demandait de toutes parts que l'on fît des excuses au roi et qu'on lui portât le témoignage du dévouement de son peuple [1].

Le chancelier Anderson et Olaf furent choisis pour cette mission, comme étant ceux qui pouvaient exercer le plus d'influence sur Gustave. Nul ne pouvait avoir la réconciliation plus à cœur, car ils sentaient que si le roi succombait sous les intrigues et les coups des prélats, la papauté triomphante foulerait aux pieds la Réformation. Ils se présentèrent aux portes du château, furent admis devant le prince et le conjurèrent, au nom des États, de revenir au milieu d'eux, de reprendre le gouvernement du royaume et de compter sur leur cordiale obéissance. Gustave, qui les avait écoutés avec un grand air d'indifférence, répondit avec

[1] Geijer, II, p. 65. Raumer, II, p. 131.

quelque dédain : « Je suis dégoûté d'être votre « roi; » et les renvoya. Il était décidé à quitter le royaume s'il n'était pas assuré de trouver dans les États et dans le peuple l'appui nécessaire pour travailler au bien de tous. De nouvelles députations vinrent à trois reprises lui présenter la même prière. Mais elles reçurent la même réponse; il paraissait inexorable.

C'était une scène imposante que celle qui se passait alors à Stockholm. Un peuple appelait le prince qui l'avait sauvé à se placer sur le trône, et le prince s'y refusait. Les bourgeois, les paysans, les nobles même, étaient vivement émus, et autant ils avaient mis de légèreté dans leur refus, autant l'abîme qu'ils avaient creusé sous leurs pieds les épouvantait à cette heure. Si Gustave part, que deviendra la Suède? Faudrait-il que, livrée aux prélats, ces clercs qui n'ont rien appris étouffent sous les ténèbres du moyen âge les lueurs naissantes de l'Évangile et de la civilisation, et courbent le peuple sous le sceptre de fer du pouvoir ultramontain? Ou bien, l'ancien roi Christiern II reparaîtra-t-il pour faire couler comme jadis des flots de sang dans les rues de sa capitale? La grandeur, la noblesse du caractère de Gustave frappent enfin les esprits; ils comprennent que s'ils le perdent, ils sont perdus. Ils veulent faire une dernière tentative, et envoient pour la quatrième fois une ambassade. Admis en présence du roi, ces députés trouvent en lui la même froideur; ils comprennent que la dignité royale est offensée. Ils se jettent à ses pieds et versent d'abondantes larmes.

Le roi n'était pas moins ému; un combat se livrait dans son cœur. S'éloignera-t-il de ce peuple qu'il mit tant de peine à délivrer de la tyrannie et de l'anarchie? Abandonnera-t-il cette glorieuse Réformation qui, s'il quitte la Suède, en sera sans doute chassée avec lui? Dira-t-il adieu à cette terre qu'il aime, pour aller s'asseoir sous le toit de l'étranger? Il aurait sûrement ailleurs une vie plus douce; mais un prince ne doit-il pas renoncer à lui-même pour le bien de tous? Gustave céda.

Le quatrième jour il se rendit à la Diète. La joie éclata à son approche; tous les yeux brillaient d'allégresse, et le peuple dans ses transports eût voulu lui baiser les pieds [1]. Il reparut au milieu des États, et sa vue seule remplit l'assemblée de respect et d'un désir ardent de réconciliation. Gustave était déterminé à être clément, mais juste, ferme et fort. Il y avait dans la Suède de vieux arbres qui ne portaient plus de fruits, et dont le funeste ombrage répandait dans le pays la maladie, la stérilité et la mort; il fallait mettre la hache à leurs racines, afin que la terre retrouvât le soleil et la vie.

Le chancelier prit la parole. « Le roi demande, « dit-il, que les trois États s'engagent à réprimer « tout mouvement séditieux; que les évêques re- « noncent à gouverner l'État et lui remettent leurs « châteaux forts; qu'ils fournissent le relevé de « leurs revenus, afin que l'on décide ce qui doit « rester aux ecclésiastiques et ce qui doit échoir

[1] « Es fehlte wenig dass die gemeinen Leute seine Füsse küssten. » Geijer, II, p. 65.)

« à l'État, afin de pourvoir aux besoins de la « nation; que les biens qui, sous le roi Charles « Knutson (1454), ont été enlevés aux nobles et « attribués à des églises et à des couvents, soient « judiciairement restitués à leurs légitimes posses- « seurs. »

Le chancelier en vint à ce qui concernait la religion. « Le roi demande, dit-il, que la pure Parole « de Dieu soit prêchée, que chacun l'estime, et « que nul ne dise que le roi veut introduire une « fausse religion. » Ceci ne satisfaisait pas plusieurs nobles qui, décidés dans leur foi, voulaient stigmatiser le culte romain. « Oui, disaient-ils, « nous voulons la pure Parole de Dieu et non de « prétendus miracles, des inventions d'hommes, « de sottes fables, comme ce qu'on nous a débité « jusqu'à présent. » Mais des bourgeois étaient d'un autre avis et trouvaient que le roi demandait trop. « Il faut qu'on examine la foi nouvelle, « disaient-ils, mais quant à nous, cela dépasse « notre intelligence. » — « Certes, ajoutaient des « paysans, il est difficile de juger de telles choses; « elles sont trop profondes pour que notre esprit « les comprenne. » Le chancelier, sans s'arrêter à ces remarques contradictoires, continua : « Le roi « demande que les évêques établissent dans les « églises des pasteurs capables, et s'ils ne le font « pas, il veut être autorisé à le faire lui-même. « Il veut que les pasteurs n'abusent pas de leur « office, et n'excommunient pas leurs paroissiens « pour des causes légères; — que ceux qui font « en un jour de fête des travaux nécessaires, ne

« soient pas mis à l'amende; — que les ecclésias-
« tiques ne puissent recevoir pour baptême, mariage, ensevelissement, une rétribution supérieure à celle que la règle a fixée; — que dans « toutes les écoles on lise l'Évangile et d'autres « leçons tirées de la Bible; — que pour toute « cause séculière, les prêtres relèvent des tribunaux séculiers [1]. »

Tous ces points furent accordés; la majorité de la Diète sentait la nécessité de ces réformes et craignait d'ailleurs de perdre de nouveau Gustave. Alors, le roi se tournant vers les prélats, dit : « Évêque de Strengnæs, je vous demande le château de Tijnpelsoe. » L'évêque déclara être prêt à lui complaire. D'autres firent de même, mais quand se tournant vers Brask, Gustave lui dit : « Évêque de Linkoping, je vous demande le château de Munkeboda, » le silence entrecoupé de gros soupirs fut la seule réponse. Thure Joensson pria Gustave de laisser le château à son vieil ami, au moins pendant sa vie. Le roi répondit laconiquement : « Non! » Huit membres de la Diète se rendirent caution de la soumission de l'évêque, et quarante de ses gardes du corps furent incorporés dans l'armée royale.

Alors un acte qui contenait tous ces articles fut rédigé (le recez de Westeras) et signé par les nobles, les délégués des villes et des campagnes. Les évêques présents signèrent de leur côté une déclaration dans laquelle il était dit que « quel-

[1] Gerdesius, *Annales Ref.*, III, p. 311-313. Geijer, II, p. 66, 67.

« ques-uns de leurs prédécesseurs ayant introduit « en Suède des rois étrangers [1], des décisions « avaient été prises pour prévenir de tels désor« dres, qu'ils témoignaient y acquiescer, en foi « de quoi ils apposaient leurs sceaux. » Ce fut à contre-cœur, on le comprend, que les prélats se soumirent. Un d'eux pourtant s'écria : « Eh bien, « que Sa Grâce nous veuille riches ou pauvres, « nous sommes contents. » Dès lors, ils cessèrent d'être membres des États. Brask, plein de tristesse, retourna dans son évêché. Il vit ses anciens gardes prendre possession, au nom du roi, du château où il lui avait été pourtant permis de résider; il ne s'y opposa point, désirant fort être déchargé de la caution qu'il avait dû fournir. L'ayant obtenu, il quitta aussitôt la Suède sous prétexte d'une inspection à faire dans l'île de Gottland, et il se rendit vers l'archevêque Magnus qui était alors à Dantzig. — Les deux prélats écrivirent à Gustave de leur rendre leurs priviléges. Ils ne l'avaient sans doute pas espéré. Le refus étant arrivé, Magnus partit pour Rome, et Brask se réfugia dans un couvent de Pologne où il mourut.

Les ordres monastiques avaient été traités avec ménagement; le recez portait seulement que les moines ayant prébendes ne mendieraient pas, et que les moines mendiants ne feraient leurs collectes qu'à des époques fixes. Mais les religieux et les religieuses firent plus; ils abandonnèrent en

[1] « Introducentes in solium regni quandoque externos reges. » (Gerdesius, *Ann.*, III, 313.)

grand nombre les cloîtres, et entrèrent dans les occupations et les devoirs de la vie sociale.

Gustave était vainqueur, et même il faut le dire, la victoire alla trop loin. L'organisation et la direction du nouvel ordre ecclésiastique furent remises au roi, comme au reste c'était le cas dans tous les pays où l'État n'était pas ennemi de la Réformation. Et même, il faut aussi le remarquer, il atténua ce mal, en n'agissant que d'après les conseils d'Anderson, d'Olaf et des autres réformateurs. Le grand coup qui désarmait la hiérarchie romaine étant ainsi porté, le roi quitta Westeras et professa dès lors ouvertement la religion évangélique [1].

Ainsi tomba en Suède le catholicisme romain. La profession et la prédication de la vérité par Olaf, par son frère et leurs amis en avaient été la principale cause. Ayant bien combattu, ils recueillirent les fruits de leur travail. Nous ne refuserons pourtant pas notre estime à la décision morale avec laquelle Brask et d'autres combattirent pour ce qu'ils croyaient être la vérité. Sans doute l'intérêt personnel et l'intérêt de caste y étaient pour beaucoup; mais il ne faut pas oublier qu'un ordre de choses sanctionné par tant de siècles, était selon leur conviction, le véritable. Il y a dans les esprits des tendances opposées. Aux yeux des uns les institutions du passé sont légitimes et sacrées, et ils s'y attachent avec toute la passion et l'opiniâtreté dont leur âme est ca-

[1] « Rex jam non clam sed palam se doctrinæ evangelicæ esse addictum profiteri. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 317.)

pable; aux yeux des autres l'avenir, l'avenir seul, se présente sous une face bienfaisante; ils y transportent leur idéal; ils le revêtent de toutes les beautés que crée leur imagination, et se précipitent vers cet avenir avec enthousiasme. C'est bien. Toutefois, les hommes sages cherchent à développer dans le présent les principes vrais et salutaires du passé, et à former par l'influence de la vie qui émane de l'Évangile un monde nouveau, où l'on verra éclore les germes précieux qui doivent être la richesse de l'avenir [1].

Après avoir mis ordre aux choses de l'Église, Gustave fit de même pour celles de l'État. Il avait fait passer, sans bruit, des troupes du côté de la Dalécarlie, et y avait envoyé des agents chargés de ramener les rebelles par la douceur. Le grand maréchal Thure Joensson et l'évêque de Skara ne se croyant pas en sûreté, abandonnèrent les rebelles et se sauvèrent en Norvége. Les Dalécarliens délaissés de leurs principaux chefs résolurent de traiter avec le roi, mais voyant la modération de ses agents, ils crurent pouvoir parler avec hauteur; ils demandèrent que le luthéranisme fût puni de mort dans le royaume, et, ce qui semble n'avoir pas eu moins d'importance pour eux, que le roi et les courtisans reprissent les anciens habits suédois. Gustave eût pu probablement les faire revenir de ces deux exigences, surtout s'il leur eût montré qu'il n'avait qu'à dire un mot pour les écraser. Mais s'il était plein d'affection pour ceux

[1] Gerdesius, III, p. 312. Raumer, II, p. 138. Geijer, II, p. 68. Schinmeier, p. 72.

qui lui étaient fidèles, il tenait fermement à ses droits et était décidé à punir quiconque y portait atteinte; il ne tenait pas le coupable pour innocent. « Qui me touche, je le frappe, » disait-il. Il y avait dans son caractère cette rigueur qui se trouve dans la loi et qui s'impose aux juges. Il s'avança à la tête de son armée, enveloppa les rebelles, saisit les chefs et les fit décapiter. Le faux Sture obligé de quitter la Norvége se réfugia à Rostock. Les magistrats de cette ville, en réponse à la demande que le roi leur adressait de le lui livrer, firent exécuter cet imposteur. Ces divers actes de sévérité mirent fin à la révolte.

Olaf, Anderson et les autres amis de Gustave, le conjurèrent de mettre la dernière main à la restauration de l'ordre, en se faisant couronner. Gustave, voyant que les prêtres étaient définitivement détrônés, prit cette demande en considération, et les États ayant renouvelé leurs instances, Gustave donna les ordres pour son couronnement. Le 12 janvier 1528, en présence de toute la Diète et d'une grande assemblée réunie dans la cathédrale d'Upsal, les nouveaux évêques de Strengnæs, de Skara et d'Abo couronnèrent le prince avec pompe et solennité. L'évêque de Strengnæs fit le discours, et Olaf proclama Gustave Ier roi de Suède[1].

[1] Geddesius, p. 818. Schinmeier, p. 76.

# CHAPITRE DIXIÈME

## CÉSAROPAPIE.

(1528 à 1546.)

A la suite des décisions de Westeras, la Réformation avait été introduite dans tout le royaume. Mais une grande partie des Suédois fermaient encore les yeux à la lumière qui s'était levée sur leur patrie. Un grand nombre des prêtres qui gardaient leurs places, gardaient avec elles les dogmes romains, et se posant entre leurs paroissiens et l'Évangile, ils leur persuadaient que tout changement dans le culte était une apostasie du christianisme. Le royaume offrait ainsi un mélange bizarre de doctrines évangéliques et de rites romains. L'exorcisme était pratiqué dans le baptême, et quand on ensevelissait les morts, on demandait à Dieu de les retirer du purgatoire. Le roi résolut donc de convoquer un Synode, chargé de terminer l'œuvre de la Réformation, d'abolir le culte superstitieux de Rome, de mettre de côté le pape et

d'établir la sainte Écriture comme la seule autorité en matière religieuse [1].

L'assemblée se réunit au commencement de janvier 1529, à Orébro, patrie d'Olaf et de son frère, près de la rue où l'auteur de leurs jours forgeait le fer. Les évêques de Strengnæs, de Westeras, de Skara et des ecclésiastiques de tous les diocèses de la Suède s'y rendirent. L'archidiacre et chancelier Lorenz Anderson était délégué du roi et présidait; Olaf était à côté de lui comme son conseiller. Gustave s'était entretenu avec ses deux représentants sur la manière dont l'assemblée devait être dirigée. La vive intelligence d'Olaf, sa présence d'esprit, la facilité avec laquelle il approfondissait les choses difficiles et les exposait lucidement, le qualifiaient bien pour une telle charge. Mais la vivacité même avec laquelle il avait saisi la vérité, l'importance qu'il attachait à une réforme sincère, ses rapports fréquents avec Luther, ne le rendaient pas tolérant pour l'erreur; il ne savait pas supporter la contradiction. Le roi avait tout lieu de craindre qu'il n'entrât pas entièrement dans ses vues. En effet, Gustave envisageait les choses religieuses au point de vue politique. Il craignait tout ce qui pouvait causer des disputes et des schismes, et s'il était rigoureux envers les coupables, il était miséricordieux pour les simples et les faibles, et ne voulait pas qu'on les indisposât, les révoltât peut-être, en changeant brusquement les anciens rites ecclésiastiques. Il

[1] « Ut de toto Reformationis negotio plenius definiretur, etc. » (Gerdesius, III, p. 319.)

s'était donc entendu avec ses deux délégués, et Olaf se rappelant ce que dit l'Écriture : *Nous devons, nous les forts, supporter les infirmités des faibles* [1], était entré, au moins en partie, dans la pensée du prince. Le chancelier, homme politique autant qu'homme religieux, l'avait fait plus amplement encore.

Ces deux réformateurs étaient toutefois décidés à faire une œuvre vraiment évangélique. Ils résolurent donc de poser un solide fondement. Au moment où ils rejetaient la chaire romaine, du haut de laquelle un homme publiait des dogmes étranges, ils en élevèrent un autre, le trône de Dieu, duquel émanait une parole céleste. Luther avait dit qu'il fallait considérer l'Écriture *comme Dieu lui-même parlant* [2]. Tout en reconnaissant l'auteur secondaire qui imprime à chaque livre le caractère de son individualité, Olaf reconnaissait avant tout l'auteur primaire, le Saint-Esprit, qui imprime à toute l'Écriture le caractère de son infaillibilité. L'important était à ses yeux que l'élément divin, principe constitutif de la Bible, fût reconnu par tous les chrétiens, en sorte qu'ils fussent vraiment *enseignés de Dieu*. Il atteignit son but. Tous les membres de l'assemblée firent cette déclaration solennelle : « Nous reconnaissons que notre « office est de prêcher la pure Parole de Dieu, et « de nous appliquer de toutes nos forces, à *ce que « la volonté de Dieu, révélée dans sa Parole, soit ma-*

[1] Saint Paul aux Romains, XV, 1.
[2] *Contra Latomum.*

« *nifestée à nos auditeurs*[1]. Nous promettons de faire « en sorte dorénavant que ce but soit atteint par « le moyen de la prédication établie dans les tem- « ples, soit des villes, soit des campagnes. » Il fut résolu qu'il se ferait chaque jour une lecture et une explication orthodoxe de la sainte Écriture, à laquelle assisteraient non-seulement les étudiants, mais encore les jeunes pasteurs de la campagne. De semblables lectures devaient se faire dans les écoles. Tout étudiant devait être muni d'une Bible ou au moins d'un Nouveau Testament. Des ministres bien instruits devaient être établis dans les villes, et les pasteurs des campagnes seraient tenus d'assister à leurs discours, afin d'avancer dans l'intelligence de la Parole divine. Les pasteurs des villes devaient aussi se rendre dans les villages et y prêcher droitement la Parole de Dieu; il était stipulé que si les ministres plus savants trouvaient quelque chose à reprendre dans les discours des moins éclairés, ils ne signaleraient pas ces fautes dans leurs discours publics, pour ne pas faire de scandale, mais ils les remontreraient modestement à leurs collègues[2]. On s'accorda à reconnaître que les nombreux jours des saints étaient une occasion de chute et empêchaient des travaux nécessaires. Les fêtes furent donc réduites à un petit nombre. « Et il faut bien faire comprendre aux « simples, ajouta-t-on, que les jours même de la

[1] « Ut voluntas Dei in verbo ejus revelata patefiat auditoribus nostris. » *Forma Reformationis in consilio Orebrogensi definita.* Ce document se trouve dans l'appendice du tome III de Gerdesius, p. 193.
[2] « Id modeste et primo privatim agant. » (*Ibid.*, p. 195.)

« passion et de la résurrection de Christ n'ont d'au« tre but que d'inculquer dans la mémoire les œu« vres de Christ, mort et ressuscité pour nous [1]. »

On a dit que « les docteurs qui composaient ce « concile reconnurent la Confession d'Augsbourg « pour règle de leur foi [2]. » Cela n'est pas, car cette Confession ne parut que dix-huit mois plus tard (juin 1530). Olaf, on peut le croire, eût volontiers présenté une confession semblable, et encore plus décidée. Cela ne se fit pas, soit parce que l'on regardait les doctrines établies par Olaf à Upsal en 1526, comme reconnues, soit parce que Gustave craignait qu'une telle confession ne donnât lieu à ces disputes qui l'effrayaient tant. On n'y gagna guère; les luttes qu'on voulait éviter vinrent plus tard et troublèrent pendant vingt-cinq ans la Suède.

Enfin on arriva aux rites ecclésiastiques. Anderson et Olaf eussent voulu supprimer ceux auxquels des idées superstitieuses se trouvaient unies; mais la plupart des membres du Synode trouvèrent que les abolir c'était supprimer la religion de leurs pères. Anderson et Olaf tournèrent la difficulté; ils résolurent de conserver celles de ces cérémonies dont le sens n'était pas contraire à la Parole de Dieu, mais en les expliquant. « Vous voulez gar« der l'*eau lustrale*, dirent-ils, nous l'accordons; « mais il faut bien comprendre qu'elle ne lave pas « nos péchés, ce que le sang de Christ fait seul [3],

[1] « Ut inculcent in memoriam facta Christi qui pro nobis passus est et resurrexit. » (Gerdes. III, p. 197.)
[2] Vertot, *Révolutions de Suède*, tome II.
[3] « Quod solus sanguis Christi facit. » (Gerdes. III, p. 196.)

« et qu'elle rappelle simplement le baptême. Vous « voulez conserver les *images*, nous ne nous y op- « poserons pas ; mais dites bien alors qu'elles sub- « sistent non pour qu'on leur rende un culte, mais « pour rappeler Christ et les saints hommes qui lui « ont obéi, et la nécessité d'imiter leur piété et « leur vie. L'*onction* extérieure du *chrême* signifie « que l'onction intérieure de l'Esprit-Saint est né- « cessaire aux fidèles. Le *jeûne* existe pour que « l'âme fidèle renonce à ce qui flatte la chair, et « rende à Dieu un culte vivant par l'Esprit. Les « *fêtes* mêmes ne sont pas comme un culte spécial ; « elles nous disent seulement que nous devons « mettre à part le temps nécessaire pour entendre « et lire la Parole de Dieu, et pour que les ouvriers « fatigués par le travail puissent goûter quelque « repos. »

Ces concessions provenaient d'un bon motif; mais étaient-elles prudentes? L'esprit romain, surtout quand il est peu cultivé, abandonne aisément la signification spirituelle pour ne garder que les idées superstitieuses qui s'attachent aux signes. Il eût mieux valu abolir tout ce qui était d'invention romaine et sans fondement dans l'Écriture. On le vit plus tard.

Ce fut le dimanche de la Quinquagésime, 7 février 1529, que les ecclésiastiques présents signèrent cette *Forme de Réformation*. Ces articles reçurent la sanction royale, et la Réforme fut dès lors virtuellement établie dans le royaume; mais elle ne l'était pas universellement. L'opposition était grande dans quelques localités. Deux ministres

évangéliques ayant été envoyés à l'église cathédrale de Skara pour la prédication et l'enseignement, aussitôt que l'un d'eux monta en chaire, le peuple se souleva et l'en chassa. Le second s'étant établi dans l'école et se préparant à expliquer l'Évangile selon saint Matthieu, il y fut assailli de pierres et obligé d'abandonner la place. Ces armes, sans être fort spirituelles, ne restaient pas sans effet. Les mêmes choses se passaient dans la province de Smaeland et de Gothie occidentale. Même dans les lieux où les ministres évangéliques étaient admis, où des réformes étaient opérées, il y avait souvent parmi le sexe le plus sensible des tristesses et des murmures. Des mères étaient dans de vives angoisses sur le salut de leurs enfants. Les ministres ne les ayant pas exorcisés, elles croyaient qu'ils n'avaient pas été bien baptisés et vraiment régénérés, et elles contemplaient ces pauvres petites créatures dans leurs berceaux en versant des larmes. D'autres femmes ne pouvaient se consoler de ce que les prières pour les morts eussent été supprimées; si elles perdaient un être bien-aimé, elles avaient de cruelles inquiétudes et poussaient des soupirs, le croyant jour et nuit dans le feu du purgatoire. On plante plus facilement la superstition dans le cœur de l'homme qu'on ne l'en déracine [1].

Mais si l'on était mécontent d'un côté, on ne l'était pas moins de l'autre. Olaf, malgré son caractère absolu, avait fait de grandes concessions, soit

[1] Geijer, *Gesch. Schwed.*, II, p. 71. Schinmeier, p. 81.

pour suivre les directions du roi, soit parce que, connaissant le caractère de son peuple, il se disait à lui-même (ce que d'ailleurs chacun lui répétait) que si la Réformation paraissait tout à coup dans sa pureté et son éclat, elle effrayerait les âmes timides, tandis que si ses progrès avaient une certaine lenteur, les esprits s'y accoutumeraient et le scandale serait ôté. A son retour à Stockholm, il trouva, non pas à la cour, mais à la ville, de graves mécontentements. Les évangéliques les plus décidés, les Allemands surtout, le reçurent très-mal. Ils lui rappelèrent vivement ses concessions. « Vous « avez été infidèle à l'Évangile. Oui, disaient-ils, « vous vous êtes conduit comme un lâche. — Pre« nez garde, répondait Olaf, de ne pas exciter par « vos paroles des émeutes, des révoltes. Ici, dans « notre pays, il faut traiter les gens doucement et « n'avancer que lentement [1]. » Cependant, il ne demeurait pas oisif et s'efforçait de dissiper les ombres qu'il avait cru devoir tolérer. Il écrivit à l'usage des ministres un manuel [2] pour le culte, d'où il excluait ceux des rites de Rome qu'il regardait comme inutiles ou nuisibles. Il publia successivement d'autres écrits, en particulier sur la cène, sur la justification par la foi. « C'est entière« ment la grâce de Dieu qui nous justifie, disait-il. « Le Fils de Dieu manifesté en chair, a ôté de des« sus nous, qui étions perdus par le péché, une « colère infinie et a mérité une grâce infinie en fa« veur de tous ceux qui croient. Les élus en Christ

[1] Geijer, II, p. 71.
[2] Gerdesius, *Ann.*, III, p. 320-323.

« sont enfants de Dieu à cause de la rédemption « de celui qui a voulu devenir notre frère [1]. »

Mais le roi lui-même intervenait dans la dispute. Il écrivait à ses employés de ne pas montrer trop de zèle. « Il n'y a que peu d'amélioration à espé« rer, disait-il, tant que le peuple n'est pas mieux « instruit. » Et agissant conformément à ses convictions, il entreprit de restaurer les écoles qui étaient en fort mauvais état. Il donna à Olaf la surintendance de celles de Stockholm, et le recteur étant mort, il lui en confia les sceaux. Il lui recommandait de s'occuper surtout à former de bons maîtres. Olaf se mit à cette œuvre de toute son âme et écrivit un plan d'études qui fut approuvé par le roi. Il enseignait lui-même, et savait occuper ses jeunes auditeurs d'une manière si agréable qu'ils l'aimaient passionnément. Il présentait au roi les plus consciencieux, les plus appliqués, et ce prince pourvoyait à la continuation de leurs études. Il ne permettait pas qu'ils abandonnassent le gymnase pour l'université sans être bien fondés dans toutes les connaissances, et surtout dans celle de la religion[2].

Les principes de la Réformation gagnaient ainsi du terrain, et la transformation de l'Église devenait plus visible. Il y avait des conversions, les unes plus lentes, les autres plus soudaines. Le prieur Nicolas Anderson, ayant compris la vérité évangélique, quittait à l'instant même le monastère

[1] « Qui frater noster fieri voluit ut officium mediatoris præstaret. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 323.

[2] Schinmeier.

de Westeras [1], et devenait doyen de l'église de ce lieu. Les moines d'Arboga sortaient aussi de leur monastère et devenaient pasteurs de campagne. Ils ne changeaient pas seulement de costume, mais de mœurs et de genre de vie [2]. Il y avait là sans doute comme on l'a dit en un autre cas, des teintes grises et sombres [3]; mais il faut reconnaître la vie là où elle se trouve. Les habitants transformaient le couvent en temple de l'Évangile. En beaucoup de lieux on voyait d'anciens prêtres ou moines se consacrer avec joie au ministère de la Parole de Dieu, « purifié, disaient-ils, des souillures pa« pistes, » *a sordibus papisticis repurgatum.* La lecture du Nouveau Testament, les expositions bibliques, les prières du réformateur, surmontaient des obstacles qui avaient paru insurmontables. Les Finlandais eux-mêmes, apprenant que « la vérité « renaissait avec tant de force, » lui ouvraient leurs cœurs.

Laurent Pétersen, frère d'Olaf, professeur de théologie à Upsal, était un homme doux et sérieux. La conscience dominait chez l'un et l'autre des deux frères; elle donnait à Olaf le courage de préférer ce qu'elle commande à l'opinion de ceux qu'on estime le plus, tandis que Laurent obéissait surtout à cette voix secrète dans l'accomplissement de ses devoirs journaliers. Il s'acquittait de ses

[1] « Legimus quod is, intellecta veritate evangelica, confestim claustro fuerit egressus. » (Gerdesius, *Annales*, III, p. 324.)

[2] « Mutato habitu, mores quoque mutaverint atque vitæ genus. » (Gerdesius, *Annales*, III, p. 324.)

[3] Sainte-Beuve.

fonctions avec une grande exactitude. La charité qui animait toutes ses actions, toutes ses paroles, gagnait les cœurs. Il faisait connaître la Bible à ses étudiants; il leur apprenait à prêcher conformément à l'Écriture et non aux traditions des hommes. Mais quelles que fussent la noblesse et la candeur de son caractère, les adversaires de l'Évangile le haïssaient. Gustave, qui lui avait témoigné sa satisfaction en 1527, en le nommant recteur perpétuel de l'université, allait maintenant lui donner une dignité plus élevée encore.

L'archevêque Magnus avait abandonné son siége archiépiscopal; il fallait y pourvoir. Le roi réunit en conséquence à Stockholm (Saint-Jean 1531) de nombreux ecclésiastiques. Le chancelier Anderson demanda à l'assemblée de s'occuper du choix d'un nouvel archevêque, mais en posant pour condition qu'il fût bien établi dans la doctrine évangélique. L'assemblée indiqua trois candidats : l'évêque de Strengnæs, Sommer; le docteur Jean, doyen d'Upsal, et Laurent Petersen. Il fut ensuite procédé à l'élection définitive et, à ce qu'il paraît, sur l'indication de Gustave, Laurent obtint cent cinquante voix et fut ainsi élu. Le roi en témoigna toute sa satisfaction. On pourrait se demander pourquoi on ne choisit pas Olaf qui était le principal réformateur. L'assemblée, sans doute, n'avait pas voulu l'enlever à la capitale. Le long séjour de Laurent à Upsal le qualifiait pour cette haute dignité, et peut-être cette parole des Écritures : *Il faut que l'évêque soit modéré*, lui fit-elle donner la préférence sur son frère. Le roi remit à Laurent une précieuse crosse

épiscopale en lui disant : « Soyez un fidèle pas-« teur de votre troupeau. » La vieille maxime : « crosse de bois, évêque d'or; crosse d'or, évêque « de bois, » ne devait pas trouver ici son application.

Le nouvel archevêque allait bientôt exercer d'importantes fonctions. Le roi, voulant fonder une dynastie, avait demandé au duc de Saxe-Lauenbourg la main de sa fille Catherine. Laurent unit les deux époux et posa sur la tête de l'épouse la couronne de Suède. Il le fit avec la dignité et l'onction que réclamait cette solennité. L'archevêque fut appelé à prendre à table la place honorable qui lui appartenait. Tandis qu'à la cour, Laurent était par le roi entouré de respect, les chanoines d'Upsal qui assistaient aussi au festin, clercs passionnés du pape, et qui avaient vu avec la plus vive peine l'élection d'un archevêque évangélique, s'irritaient des honneurs qu'on lui rendait. Ils appelaient leur nouveau chef un hérétique, le traitaient comme un ennemi et saisissaient toutes les occasions de lui témoigner leur dédain. Le fils d'un forgeron d'Orébro occuper après le roi la place la plus éminente de la Suède ! Ils eussent dû se rappeler pourtant qu'il y a eu bien des papes partis de plus bas encore. Le roi allait faire un acte qui devait rendre leur chagrin plus vif encore. Gustave avait dans sa famille une demoiselle noble, dont la grand'mère était une Vasa. Le repas de noces étant terminé, le roi et la reine se levèrent, toute la société fit de même, et Gustave fiança l'archevêque en présence de toute la cour avec sa parente. Jamais le primat

de Suède ne pouvait recevoir un plus grand honneur [1].

Les chanoines d'Upsal, loin de s'apaiser, redoublèrent d'irritation et de haine. Ils voyaient que c'en était fait en Suède de la puissance du pape, et s'imaginant que s'ils perdaient l'archevêque, ils perdaient la Réforme, ils l'assaillirent de leurs coups. Ils l'accusaient de crimes horribles; ils soulevaient le peuple contre lui; ils formaient les plus affreux complots. On craignait pour sa vie; un poignard fanatique pouvait chaque jour y mettre fin. Le roi lui donna une garde de cinquante hommes pour le défendre contre les assassins. Il fit plus; il mit de côté les chanoines qui n'avaient jamais été que des clercs paresseux, et montraient un caractère si intraitable; il les remplaça par des hommes savants, laborieux et dévoués à l'Évangile [2].

Ce n'était pas seulement l'archevêque évangélique qui était menacé en Suède, le roi l'était aussi. Les villes anséatiques, Lubeck en tête, voulant reconquérir l'influence qu'elles avaient eue si longtemps dans le Nord, se lièrent dans ce but avec le Danemark et entrèrent en rapport avec les Allemands, fort nombreux à Stockholm. La puissante flotte anséatique devait ainsi trouver dans la capitale même de ses ennemis des affidés qui s'engageaient à lui livrer la ville. Mais ce plan fut découvert, et Gustave, qui ne balançait jamais quand il s'agissait de frapper ceux qui avaient voulu le frapper lui-

[1] Schinmeier, *Lebensbesch. der* 8 *Ref.*, p. 99. Herzog, *Encycl.* XIV, p. 76.
[2] *Ibidem.*

même, fit mettre à mort les Allemands et les Suédois qui avaient prêté la main aux desseins perfides des Anséatiques. Ces événements agitèrent fort toute la Suède, surtout Stockholm. On prétendit que des Allemands avaient formé le dessein de mettre de la poudre à canon dans l'église sous le siége du roi, et de le faire sauter en l'air au milieu du service divin. C'était une *Conjuration des poudres*, mais celle-ci attaquait le roi, non quand il remplissait ses fonctions politiques, mais dans le moment où il rendait à Dieu le culte en esprit et en vérité que demande l'Évangile. Toutefois ceci pourrait n'avoir été qu'un de ces bruits qui circulent dans le public, sans autre fondement que cette émotion générale, aveugle, qui enfante les rumeurs les plus étranges. C'était en 1536 que se passaient ces événements [1].

Gustave, ayant échappé aux dangers dont ses ennemis le menaçaient, avança d'un pas plus ferme dans son œuvre. Doué d'un caractère absolu, énergique, il faisait même des pas trop hardis et semblait vouloir commander à l'Église comme à l'armée. Olaf et les autres réformateurs commençaient à s'apercevoir que le roi prétendait avoir dans les choses religieuses une autorité qui portait atteinte à la liberté chrétienne. A la suite de la Diète de Westeras, il n'avait pas seulement pris les châteaux aux prélats, ce qui était très-légitime, mais il avait encore pris l'église avec les châteaux, et avait confisqué les fondations

[1] Geijer, *Gesch. Schw.*, II, p. 88.

ecclésiastiques au profit de la couronne, tandis que les réformateurs avaient espéré les voir appliquées à la création d'écoles et d'autres institutions utiles. Les chrétiens évangéliques se demandaient s'ils avaient brisé le joug du pape pour prendre celui du roi..... Gustave semblait vouloir ajourner indéfiniment la complète réformation de la Suède. Olaf après le concile d'Orébro était entré dans les voies de prudence que le roi demandait; mais il lui semblait qu'il fallait maintenant avancer courageusement dans les voies de la vérité et de la liberté. L'œuvre de la Réformation serait perdue selon lui, si on la cristallisait au milieu des rameaux, des images, de l'eau bénite et des cierges. Les jeunes prédicateurs le soutenaient, et demandaient ardemment qu'on supprimât des rites dont l'effet le plus clair était d'entretenir la superstition parmi le peuple. Quelques-uns même (1538) se plaignaient du haut des chaires, de ce que l'autorité royale les obligeât à faire ou à tolérer des actes contraires à leur conscience.

Ceci établit une extrême froideur entre Olaf et le roi, et bientôt, aux rapports de confiance et d'affection qui les avait unis, on vit succéder un certain malaise et même une réelle hostilité. Gustave, ayant eu connaissance des discours tenus par de jeunes ministres sortis récemment des écoles, en fut offensé; il y vit un esprit de révolte, et reprit vivement Olaf qu'il savait sympathiser avec ces désirs d'une complète réformation. « Les jeu-« nes ministres, dit-il à Olaf, scandalisent les sim-« ples par l'imprudence qui les porte à vouloir

« abolir les anciens usages de l'Église, et je crois « même qu'ils ont conçu l'idée de faire la leçon « à moi et à mon gouvernement [1]. » Ce prince, loin de recevoir la leçon d'un autre, la fit, et même vertement, au premier prédicateur de la capitale.

Ces deux hommes étaient de nobles natures ; il y avait en eux grandeur, dévouement, activité, et un grand amour du bien ; mais ils avaient aussi tous deux un défaut qui les exposait à se heurter rudement l'un contre l'autre, et l'un de ces chocs pouvait renverser le plus faible. Gustave dictait comme loi ce qui était bon et sage à ses yeux, et n'entendait pas qu'on lui résistât. Il avait une grande confiance dans celui qui s'en montrait digne ; il en avait donné des preuves éclatantes aux deux frères Petri. Il avait de la peine à retirer sa faveur, mais une fois qu'il l'avait retirée, il était impossible de la regagner.

Olaf, de son côté, doué d'un esprit droit, d'une foi sincère et vivante, avait une vivacité qui l'empêchait de *balancer le chemin de ses pieds*. Il ne supportait pas la contradiction, il avait de la peine à oublier une offense, et attribuait aisément à ses adversaires des vues malveillantes. Il crut non-seulement que le roi voulait confisquer la liberté de l'Église (ce qui était assez vrai), mais encore que son obstination à maintenir parmi son peuple de superstitieuses coutumes le rejetterait dans l'apostasie romaine. Il commença à se plaindre hautement de Gustave. Il disait autour de lui que

[1] « Gar zu geneigt seine Person und Regierung zu meistern. » Geijer, II, p. 89.)

le roi avait entièrement changé, et certes à son désavantage. Il ne se gênait même pas pour s'exprimer ainsi dans des sociétés où se trouvaient des flatteurs de Gustave. Les ennemis du réformateur se hâtèrent d'en profiter. Ils rapportaient au roi ce qu'ils lui avaient entendu dire, en y ajoutant même des exagérations qui étaient de leur fait[1]. Tout leur but était d'attiser la haine entre le roi et le réformateur, et une haine implacable. Ils n'atteignirent pas leur but du premier coup; mais un changement s'opéra peu à peu dans les rapports de ces deux hommes si nécessaires à la Suède. Le roi par ses manières, par ses paroles, témoignait à Olaf son indifférence. Il le voyait beaucoup plus rarement, et quand il le faisait appeler, il y avait dans son accueil une réserve qui frappait le réformateur. Souvent quand Olaf demandait à voir le monarque, celui-ci refusait de l'admettre, ou s'il le recevait, c'était pour l'expédier le plus vite possible comme s'il ne pensait qu'à se débarrasser de lui. Cette froideur qui affligeait fort les amis sincères de l'Évangile, réjouissait ses adversaires, et l'on se demandait des deux côtés, les uns avec effroi, les autres avec une joie secrète, mais profonde, si Gustave en s'éloignant ainsi peu à peu du réformateur ne se rapprochait pas d'autant du pape, et si quelques pas de plus ne le précipiteraient pas dans l'abîme.

[1] « Daher nahmen seine Feinde, deren Anzahl am Hofe immer stærker ward, tæglich Gelegenheit zu manchen Erdichtungen und Vergrœsserungen, um ihn vollends verhasst zu machen. » (Schinmeier, *Lebens. der* 8 *Ref.*, p. 82.)

Olaf lui-même, qui jusqu'alors tout en se plaignant de Gustave n'avait pourtant pas douté de ses bonnes intentions, prit de l'ombrage et résolut de faire usage de ses droits de ministre de la Parole de Dieu. Devait-il cacher la vérité, parce que c'était à un prince qu'il fallait la dire? Élie n'avait-il pas repris Achab et Jean-Baptiste, Hérode? La passion qui l'aveuglait ne lui permettait pas de saisir la grave différence qu'il y avait entre un Gustave et un Achab. Une faute patente du roi l'avait souvent frappé. L'habitude de jurer par emportement était fort répandue à la cour et à la ville, et Gustave en donnait l'exemple. Olaf, peiné d'entendre ainsi prendre le nom de Dieu en vain, prêcha contre ce péché. Il ne craignit pas, en terminant son sermon, de signaler le roi comme en donnant l'exemple. Il fit même imprimer ce discours, et lâchant la bride à son mécontentement, se plaignit hautement des obstacles que le roi mettait à une entière réformation. Les jeunes pasteurs, encouragés par l'exemple de leur chef, allèrent plus loin : ils se plaignirent des ordres que leur donnait le roi, et laissèrent éclater leur indignation contre un despotisme qui était, à leurs yeux, un attentat aux droits de la Parole de Dieu et de la liberté chrétienne.

Ceci était grave, Gustave en fut ému; il résolut de s'adresser à l'archevêque. Le primat, plus modéré que son frère, se renfermait dans les devoirs de sa vocation. On ne le voyait ni dans ses maisons de plaisance, ni à la cour que fréquentaient fort ses prédécesseurs, il était toujours à l'œuvre

dans son diocèse. La reine étant morte, il s'était rendu sur l'appel du roi à Stockholm, pour l'unir à sa seconde épouse, et était immédiatement après retourné à Upsal pour y vaquer à ses travaux. Gustave l'estimait; toutefois il avait aussi quelque humeur à son sujet, sachant bien qu'au fond il partageait les sentiments de son frère. Ce fut à lui, en sa qualité d'archevêque, qu'il adressa son mandement en septembre 1539. « Nous avions « attendu de vous et de votre frère, disait Gus- « tave, plus de modération et de secours dans les « affaires religieuses. Je ne sais pas bien comment « un sermon doit être composé, je vous dirai pour- « tant qu'on doit se contenter d'exposer l'essence « de la religion, sans s'élever contre les anciens « usages. Vous m'avez écrit que l'on prêchait à « Upsal sur l'amour fraternel, sur la vie agréable « à Dieu, sur la patience dans les afflictions et « d'autres vertus chrétiennes. Voilà qui est bon, « faites en sorte que l'on prêche ainsi dans tout le « royaume. Christ et Paul ont enseigné l'obéis- « sance envers les puissances supérieures, mais « du haut des chaires de la Suède on entend trop « souvent des déclamations contre la tyrannie, et « des injures contre les autorités. On m'accuse, « on m'impute les abus dont on se plaint, on « publie par la presse ces outrages. La sainte « Écriture nous enseigne que le ministre doit « exhorter ses auditeurs à rechercher la sanctifi- « cation. Si l'on avait de vrais sujets de plainte « contre mon gouvernement, pourquoi ne pas me « les faire connaître en particulier, au lieu de les

« publier en présence de toute l'assemblée [1]. »

Cette lettre adressée à l'archevêque d'Upsal, au lieu de calmer le ministre de Stockholm, l'irrita, et surexcita l'ardeur de son zèle. Une circonstance qui avait fort peu de rapport avec les intérêts religieux de la Suède, lui persuada que le moment était venu de dénoncer les jugements de Dieu. Olaf, comme les hommes même les plus éclairés de son temps, Mélanchthon, par exemple, croyait aux prophéties astrologiques. Sept à huit parhélies, réfléchissant dans les nuées l'image du soleil, parurent alors au-dessus de Stockholm. Le soleil c'était Gustave, sans aucun doute, et les parhélies étaient autant de prétendants qui allaient entourer le roi, et dont l'un ou l'autre prendrait sa place. « C'est « un signe de la colère de Dieu et du châtiment « qui s'approche, s'écria Olaf, en chaire. Il faut « une punition, car les puissances se sont éga- « rées. » Le malheureux Olaf fit plus. Aigri de la part que le roi prenait dans la direction de l'Église, il fit peindre ces parhélies sur une toile qu'il suspendit dans l'église, afin que tous pussent bien se convaincre que Dieu condamnait le gouvernement et que ses jugements étaient proches [2]. L'acte est encore plus ridicule que coupable, mais il est l'un et l'autre. Ce fait se passa, sans doute, après la lettre que le roi, en sa qualité de *Summus Episcopus*, avait adressée à l'archevêque, car quoiqu'il y ait parlé des discours sur le serment, il n'y avait

[1] Schinmeier, *Lebensbeschr. der* 3 *Ref.*, p. 101.
[2] Schroeckh, *Reform.*, II, p. 52.

pas fait mention de celui sur les parhélies, qui était pourtant bien plus grave.

L'irritation de Gustave contre Olaf fut au comble. Ses adversaires se saisirent avec joie des armes qu'il leur fournissait contre lui-même, par ses fautes, et déjà ils l'insultaient de leurs regards. Un orage menaçant se formait contre le réformateur, et Anderson, dont l'élévation et l'influence faisaient beaucoup de jaloux, devait être renversé avec son ami. Ces deux personnages étant évidemment en disgrâce, le nombre de ceux qui travaillaient à leur perte s'augmentait de jour en jour, et la mort des objets de leur haine paraissait seule devoir les satisfaire.

Tout cela eût été inutile si Gustave avait continué à protéger la liberté des réformateurs, mais (c'est au moins notre pensée) il crut pouvoir profiter de l'animosité des deux partis contraires pour maintenir son autorité universelle et absolue. Olaf avait un zèle qui l'offusquait, et Anderson ne subordonnait pas assez les intérêts de la religion à ceux de la politique; il fallait donner à l'un et à l'autre une forte leçon. Olaf fut accusé d'avoir prononcé des sermons séditieux, d'avoir censuré les ancêtres du roi dans un ouvrage historique. Cela ne suffisait pas.

Il fallait quelque chose de plus grave encore. On retourna de quatre ans en arrière (1536), et l'on prétendit que le dessein formé par les Allemands de Stockholm, de favoriser l'attaque des villes anséatiques, lui avait été confié sous le sceau de la confession (cette institution existait

encore), sans qu'il l'eût fait connaître; si même cette supposition avait quelque chose de fondé, n'était-il pas plus vrai encore que l'hostilité des Allemands était universellement connue, qu'elle l'était surtout du vigilant Gustave; il ne s'agissait guère que de bruits qui n'avaient pas eu même l'apparence d'un commencement d'exécution. Supposer qu'Olaf ait voulu nuire au roi, à son bienfaiteur, au sauveur de la Suède, est une hypothèse insensée. Bien d'autres dans Stockholm en avaient appris autant et plus que lui. Mais les ennemis de la Réformation voulaient se défaire du réformateur; il leur fallait un prétexte, et celui-ci leur parut suffisant. On demandait bien pourquoi Olaf n'avait pas été poursuivi, pour ce fait, quatre ans auparavant; pourquoi, depuis lors, il n'avait jamais été question de cette faute? Mais on passa sur toutes les invraisemblances. Toutes les passions se réunissaient contre Olaf. Les petits avaient la haine de l'envie que leur causait l'élévation de ce fils d'un forgeron d'Orébro. Les grands avaient la haine de l'orgueil, cette haine qui s'apaise rarement; les mondains et les vicieux, qui ne manquaient pas à la cour, avaient cette haine irréconciliable que l'on porte à ceux qui déclarent la guerre aux vices et à la mondanité. — Le roi ordonna qu'Olaf fût mis en jugement ainsi qu'Anderson. L'écrivain qui raconte d'une manière peu authentique la prétendue faute des réformateurs, était un zélé catholique-romain et outre cela un homme très-crédule [1]. Les archives de Lubeck,

[1] Messenius. Il écrit en vers de très-mauvais goût : « Es war ein

ville qui avait la haute main dans l'attaque dont Olaf était supposé le complice, sont fort complètes pour l'histoire de cette époque; mais elles ne contiennent pas la moindre trace d'un acte de ce genre[1]. Les caractères absolus se ressemblent, et quoique Gustave Vasa soit infiniment supérieur à Henri VIII, le procès d'Olaf et d'Anderson rappelle ceux que le roi d'Angleterre fit subir à ses femmes, à ses ministres les plus dévoués et à ses meilleurs amis. Les mêmes influences de camarilla, la même facilité chez les juges s'y retrouvent, et par un trait qui rappelle Tudor, le roi exigea que l'archevêque siégeât comme assesseur au procès de son frère. Olaf et Anderson furent condamnés à mort, au printemps de 1540. C'était payer un peu cher la sottise des *parhélies*. « Bon« homie vaut mieux que raillerie, » dit-on, et un procédé simple et crédule désarme souvent celui qui a droit de s'en plaindre; Olaf avait été simple et crédule, mais sa sottise ne désarma pas le roi.

Cette sentence, qui causa une grande joie aux ultramontains, jeta la consternation parmi les chrétiens évangéliques et en particulier parmi les paroissiens d'Olaf. Celui qui les avait si souvent consolés, exhortés, allait être frappé comme un criminel. Ils ne pouvaient supporter cette idée; ils se rappelaient tout le bien qu'il leur avait fait, et ce qui est rare dans le monde, ils en étaient

eifriger Katholik, und überdies noch sehr leichtglæubig. » (Schinmeier, p. 20.)

[1] « In allen Acten dieser Zeit findet sich auch nicht ein Schatten davon. » (*Ibid.*, p. 81. Geijer, II, p. 88.)

reconnaissants. Ils se levèrent, intercédèrent en faveur de leur pasteur, offrirent de payer eux-mêmes une rançon pour sa vie. Le roi ne poussa pas l'affaire jusqu'au bout, comme l'avait fait Henri VIII; il fit grâce, peut-être avait-il seulement voulu faire peur à ceux qui prétendaient mettre des bornes à son pouvoir. Les bourgeois de Stockholm payèrent pour leur pasteur cinquante florins de Hongrie. Anderson sauva aussi sa vie, mais en payant de sa propre bourse. Ces amendes pécuniaires contribuaient à rappeler à tous qu'il ne fallait pas contredire le roi.

Ces rançons exigées pour racheter de l'échafaud les deux hommes qui avaient fait le plus de bien à la Suède n'honorent pas Gustave, mais il paraît avoir cru que de fortes mesures étaient nécessaires pour le maintenir sur le trône où il avait été élevé. Frapper et frapper fort entrait dans son système.

Olaf reprit plus tard ses fonctions de prédicateur de la cathédrale. Le faire reparaître en chaire n'était-ce pas reconnaître son innocence? Il prononça à cette occasion un discours touchant, qui émut toute l'assemblée. Il comprit la leçon que Gustave lui avait donnée, et reconnut que la résistance à la domination du roi dans l'Église était dès lors inutile. Cette résistance avait pu être quelquefois peu intelligente, mais elle avait toujours été sincère et bien intentionnée. Il ne pouvait recommencer à prêcher l'Évangile ni réformer la Suède qu'en se soumettant; il se soumit. L'Évangile devait aller avant tout. Le roi ne

cachait plus son intention de gouverner l'Église aussi bien que l'État. Il disait à ses sujets : « Prenez soin de vos maisons, de vos champs, de « vos prairies, de vos femmes et de vos enfants, « mais ne *mettez aucune borne à notre autorité dans « le gouvernement soit civil soit religieux*[1]. C'est à « nous qu'il appartient de la part de Dieu, selon « les principes de la justice, et d'après toutes les « lois naturelles, de vous donner comme roi chré« tien, des règles et des commandements; en sorte « que *si vous ne voulez pas endurer nos châtiments « et notre colère*, vous devez obéir à nos ordres « royaux dans les choses temporelles *comme dans « les choses religieuses.* » Olaf avait éprouvé que l'*indignation du roi est comme le rugissement d'un lion.* Il avait payé sa dette à la liberté de l'Église. Dès lors il baissa la tête, il se donna tout entier à son ministère : instruire, consoler, fortifier, conduire fut sa vie, et il s'acquit ainsi une grande considération. Quant à Anderson il ne se remit jamais du coup qui l'avait frappé; ce beau génie s'éteignit. Celui qui avait tant fait pour donner une vie durable à l'Église et à l'État, descendit au tombeau lentement et accablé de tristesse. Étrange drame, où les acteurs, au fond tous honnêtes, tous amis du bien, sont entraînés par des passions diverses, celle de la domination et celle de la liberté, et se portent les coups les plus terribles, au lieu de marcher ensemble, en paix, vers le but

[1] « Uns aber setzet kein Ziel im Regiment und in der Religion. » (Geijer, *Gesch. Schwed.*, II, 91.)

excellent que les uns et les autres avaient tous à cœur.

Gustave avait remporté la victoire. Olaf n'était pas seul à plier. Le coup dont Olaf avait été frappé épouvanta tellement les autres ministres évangéliques, qu'ils abandonnèrent l'idée d'avoir quelque part dans la direction de l'Église et remirent le tout au roi. Ce pape fut satisfait; les *parhélies* avaient disparu les unes après les autres, et le soleil resté seul resplendissait dans tout son éclat.

Gustave, ayant ainsi brisé ce qui menaçait de lui faire obstacle, se posa comme monarque absolu dans l'Église et dans l'État. Il obtint en 1540, à Orébro, que la couronne fût déclarée héréditaire, et prenant en main le gouvernement ecclésiastique, il nomma un conseil de religion présidé par son surintendant général, qui était à proprement parler un ministre des cultes. Le roi avait pris comme gouverneur de ses fils un gentilhomme de la Poméranie qui avait étudié à Wittemberg avec quelques succès, George Normann, venu en Suède avec des recommandations de Luther et de Mélanchthon. « C'est un homme d'une vie sainte, avait « écrit Luther à Gustave Vasa, il est modeste, sin- « cère, savant, tout à fait propre à être l'institu- « teur d'un fils de roi [1]. Je le recommande particu- « lièrement à Votre Majesté. » Toutefois Luther voulait plus que l'éducation du prince royal. Ayant eu l'occasion de parler avec un envoyé du roi, le maître ès arts Nicolas, il écrivit à Gustave : « Que

[1] « Dignus omnino pedagogus regii filii. » (Luth., *Epp.*, V, p. 179. De Wette.

« Christ qui a commencé son œuvre par Votre « Majesté royale, daigne grandement l'accroître, « en sorte que *dans tout votre royaume* [1], surtout « dans les églises cathédrales, des écoles soient « instituées pour former de jeunes hommes au « ministère évangélique. C'est là le plus grand « devoir des rois qui, tout en s'occupant du gou- « vernement politique, sont favorables à la piété « chrétienne. C'est là ce que Votre Majesté a la « réputation d'être plus que tous les autres, ô roi « très-illustre! et nous prions le Seigneur qu'il « gouverne par son Esprit le cœur de Votre Ma- « jesté. » Luther envoya avec George Normann un jeune savant, Michel Agricola, dont il vante l'érudition, le génie et les mœurs. « Je prie Christ, « dit-il en finissant, que Christ lui-même produise « beaucoup de fruit par ces deux hommes, car « c'est lui, qui par Votre Majesté les appelle « et leur assigne leurs fonctions. Que le Père « des miséricordes bénisse abondamment, par son « Saint-Esprit, tous les desseins et toutes les œu- « vres de Votre royale Majesté [2]. » Il semble que Luther craint de voir Gustave trop accaparer le gouvernement de l'Église. A ses yeux c'est Christ qui la gouverne, qui appelle et qui institue ses ouvriers.

Gustave apprécia les capacités et le caractère de Normann, il reconnut en lui un homme hon-

[1] « Per totum regnum, in ecclesiis præsertim cathedralibus, scholæ instituantur... » (Luth., *Epp.*, V, p. 179.)

[2] « Precor Christum, ut per hos multum fructum faciat Christus ipse, qui eos per majestatem tuam vocat et ordinat. Benedicat Pater... omnibus consiliis et operibus regiæ tuæ majestatis. » (*Ibid.*)

nête mais soumis, et chez lequel il ne rencontrerait pas ces résistances qu'Olaf lui avait opposées. Les évêques le gênaient, et, n'osant pas les supprimer, il résolut de neutraliser leur influence et plaça le recommandé du réformateur de Wittemberg au-dessus de tout le clergé, même des évêques, même de l'archevêque. Tout en laissant subsister pour la forme l'ordre épiscopal, il établit une apparence d'ordre presbytérien. Il institua en 1540 dans toutes les provinces des conservateurs, des conseillers de religion, et des *seniors* ou anciens qui sous la présidence du surintendant devaient administrer les affaires ecclésiastiques et faire des visites régulières dans les diocèses. Aucun changement ne pouvait être fait dans l'Église, ni même *proposé*, sans la permission expresse du roi. L'opposition d'Olaf et des autres ministres à certains restes de papisme ne fut pourtant pas inutile. Gustave les abolit. Mais cette constitution mi-épiscopale et mi-presbytérienne ne put jamais entièrement fonctionner, et plus tard des circonstances heureuses rendirent à l'Église de Suède une position plus indépendante. Gustave ne cessa d'avoir à cœur l'accomplissement sérieux des fonctions d'évêque suprême. Il fit des lois pour la fréquentation des saintes assemblées, pour l'observation des règles prescrivant une conduite décente dans l'Église, pour la répression de l'immoralité soit parmi les laïques, soit parmi les ecclésiastiques ; pour l'amélioration de l'enseignement, pour la propagation de la civilisation et de la culture parmi le peuple. Voulant voir se répandre le règne de Dieu, il en-

voya des missionnaires en Laponie. En Suède même il mettait au-dessus de tout la Parole inspirée. « Tu fais bien, écrivait-il à l'un de ses fils, de « lire les écrits des anciens et de voir comment le « monde était alors gouverné ; mais ne les préfère « pas à la Parole de Dieu. C'est là que se trouve « une instruction véritable, une morale raisonnable, et qu'on apprend la meilleure manière de « gouverner. »

Ce zèle pour le bien n'empêchait pas qu'il frappât fort là où il croyait voir quelque mal. Il savait être serein, doux, tolérant ; mais aussi sérieux, terrible, prompt comme la foudre. S'il apercevait quelque opposition, il frappait avec énergie. « On « trouve mal, dit-il un jour, que l'évêque de Strengnæs doive habiter dans une maison de pierre, et « il me semble qu'une maison de bois pouvait suffire « à un serviteur de celui qui s'est fait pauvre. » L'évêque répondit hardiment : « C'est sans doute dans « le même chapitre de la sainte Écriture qu'il est « dit que c'est au roi qu'il faut payer les dîmes. » La réponse de l'évêque ayant déplu au roi, celui-ci ne tarda pas à le montrer. On célébrait en ce moment le mariage de l'évêque. C'était le jour de ses noces, il y avait grand monde et grande fête dans la maison de pierre. Gustave sans hésiter envoie ses sergents au milieu des réjouissances, il le fait enlever de la table nuptiale, sans se soucier de l'effroi général, et jeter dans une prison. Un autre ecclésiastique reçut son bénéfice. Les contemporains de Gustave ont pu lui reprocher, et avec raison, sa dureté, et pourtant elle semble de la mo-

dération quand on la compare aux manières de Henri VIII, Marie Tudor, François I[er], Henri II, Charles IX, et à celles de son prédécesseur Christiern II. « On m'appelle un monarque dur, disait-il, « mais le temps pourra bien venir où l'on me re« grettera[1]. » Il avait en effet des qualités qui faisaient oublier sa sévérité. La beauté de sa figure prévenait en sa faveur, et l'éloquence de sa parole entraînait tous ceux avec qui il avait affaire.

Mais il y a d'autres considérations qui sans les justifier expliquent ses rigueurs.

Le *royaume de Christ n'étant pas de ce monde* ne doit pas être gouverné par les rois de ce monde et par leurs secrétaires d'État. Ce principe une fois reconnu, il y a trois remarques à faire : Les développements de la civilisation chrétienne n'étaient pas assez avancés au seizième siècle pour que l'on reconnût l'indépendance des deux pouvoirs. Le catholicisme était encore si puissant en Suède, que l'autorité d'un roi tel que Gustave pouvait seule assurer à l'Évangile et à ses disciples la liberté dont ils avaient besoin. Enfin si Gustave eut tort en assumant comme tant d'autres princes la charge épiscopale dans l'Église, il s'en acquitta du moins consciencieusement.

Le roi en 1537 avait reçu des députés de l'électeur de Saxe, du landgrave de Hesse et des villes protestantes, qui lui avaient demandé de s'unir aux Eglises évangéliques de l'Allemagne[2]. Gustave avait promis de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour

[1] Raumer, *Gesch. Europe*, II, 137-141. Geijer. Gerdesius.
[2] Gerdesius, *Annales*, III, 326.

le bien de leur confédération. En 1546, on lui demanda formellement d'entrer dans la ligue de Smalcalde ; mais il s'y refusa. La Confession d'Augsbourg ne fut point admise de son vivant. C'est après bien des vicissitudes que ce pays fut amené à se ranger sous ce drapeau.

## CHAPITRE ONZIÈME.

### LES FILS DE GUSTAVE VASA.

(1560 à 1593.)

L'Évangile sous Gustave Vasa ne transforma qu'imparfaitement la Suède. Le levain ne fit pas lever toute la pâte. Plusieurs de ceux qui recevaient la Réformation ne la comprenaient pas et un assez grand nombre de Suédois n'en voulaient pas. Cet état de choses et les ennuis que lui donnaient ses fils attristèrent la vieillesse du roi. Au commencement de l'an 1560, se sentant malade, il convoqua la Diète qui se réunit le 16 juin. Il y parut le 25, et s'assit ayant à ses côtés ses fils Éric, Jean, Magnus, et sur ses genoux le plus jeune, Charles. Il prit alors la parole. Il rappela la délivrance accordée à la Suède quarante ans auparavant, et l'attribua à l'aide de Dieu. « Qui étais-je, dit-il, moi, « pour me lever contre un puissant seigneur, roi « de trois royaumes, allié du puissant empereur « Charles-Quint et des principaux princes de l'Alle« magne. Certes c'est Dieu qui l'a fait. Et dans ce

« moment où les travaux et la douleur de qua-« rante ans d'un règne agité me font descendre « avec des cheveux blancs au tombeau, je puis « dire, comme le roi David, que Dieu m'a pris « d'une cabane, d'après les brebis, pour m'établir « conducteur de son peuple. » Ici les larmes lui coupèrent la voix. Il s'arrêta et reprit : « Je ne « m'attendais certes pas à tant d'honneur, quand « j'errais dans les bois et sur les montagnes pour « me dérober au glaive de mes ennemis qui avaient « soif de mon sang. Mais la grâce et la bénédic-« tion m'ont été richement données par la mani-« festation de la vraie Parole de Dieu. Oh! puis-« sions-nous ne jamais l'abandonner!... Je ne « crains pourtant pas de confesser mes fautes. Je « demande à mes fidèles sujets de pardonner la « faiblesse et les défauts qui se sont trouvés dans « mon règne. Plusieurs pensent, je le sais, que j'ai « été un prince dur; mais des temps viennent où « les enfants de la Suède me feraient sortir de terre « s'ils le pouvaient[1].

« Je sens que je n'ai plus que peu de temps à « vivre, c'est pourquoi je vais vous faire lire mon « testament, car j'ai de bons motifs pour désirer que « vous l'approuviez. » Le testament fut lu, la Diète l'approuva, et jura qu'il serait exécuté. Alors Gustave se leva, remercia les États de ce qu'ils avaient fait de lui la souche de la maison royale. Il remit le gouvernement à son fils Éric, exhorta ses en-

[1] « Doch stænden Zeiten bevor wo Schwedens Kinder gern Ihn aus der Erde scharren würden, wenn sie koennten. » (Geijer, *Gesch. Schw.*, II, p. 144.)

fants à la concorde, et étendant sa main sur l'assemblée il la bénit et prit ainsi congé de son peuple.

Le 14 août, Gustave se coucha sur le lit qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. « Je me suis « trop occupé des soucis de ce monde, dit-il ; avec « toutes mes richesses, je ne saurais maintenant « acheter un remède qui me sauvât la vie. » L'un de ceux qui l'entouraient, voulant connaître le mal qu'il éprouvait, lui dit selon une locution germanique : « Que vous manque-t-il? » Il répondit : « Le « royaume du ciel que tu ne peux pas me donner. » Son chapelain, dans lequel il n'avait pas une grande confiance, l'invita à confesser ses péchés. Gustave qui les avait confessés à Dieu, même à son peuple, mais qui avait horreur de les confesser à un prêtre, répondit rudement et avec indignation : « Crois-« tu que je te confesserai à toi mes péchés ? » Peu de temps après, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je « pardonne à mes ennemis, et à quiconque j'ai fait « tort, je lui demande de me pardonner. Je le de-« mande à tous. » Il ajouta : « Vivez tous dans la « concorde et dans la paix. » Pendant les trois premières semaines il parla ainsi d'une manière remarquable sur les choses temporelles et spirituelles. Pendant les trois dernières il gardait le silence et on le voyait souvent élever les mains, comme s'il était en prières. Il communia au corps et au sang du Sauveur, après avoir professé sa foi. Son fils Jean qui était là et lui causait des inquiétudes qui ne se réalisèrent que trop, ayant entendu la confession de son père, s'écria : « Je jure d'y demeurer

« fidèle, » Le roi fit signe qu'on lui donnât du papier et écrivit : « Une fois professé pour ne jamais « s'en dédire, ou cent fois répété pour... » Sa main tremblante ne put achever. Après cela il demeura immobile. Le chapelain ayant recommencé ses exhortations : « Vous parlez en vain, dit l'un « des assistants, Sa Majesté n'entend plus. » Le chapelain se penchant vers le mourant lui demanda si sa confiance était en Jésus-Christ, et le pria s'il l'entendait d'en donner un signe. A la surprise de tous, le roi répondit d'une voix distincte : « Oui, » et il rendit l'esprit. Il était huit heures du matin, le 29 septembre 1560[1].

Éric, son fils aîné, qui héritait de la couronne, s'était montré jusqu'alors peu digne de la porter. A l'humeur bizarre de sa mère, la princesse de Saxe-Lauenbourg[2], il unissait la violence et la promptitude d'action de son père. Il était imprudent, présomptueux et se fâchait quand Gustave lui adressait une exhortation ou un reproche. « Pour l'amour des souffrances du Fils de Dieu, « lui écrivait un jour Gustave profondément at« tristé, mets fin à ce martyre dont tu affliges ton « vieux père[3]. » Dans ses jeux, il était singulier, même cruel. Éric et Jean, fils aîné de la seconde femme, ne cessèrent de se quereller, d'abord pour leurs jeux, ensuite pour leurs fiefs, enfin pour la couronne. Chacun savait que le plus jeune des deux

[1] Geijer, II, p. 146.
[2] Catherine, fille de Magnus, duc de Saxe-Lauenbourg, morte en 1535. Éric naquit le 13 décembre 1533. Geijer, II, 94.
[3] *Ibid.*, p. 136.

frères ambitionnait le droit d'aînesse de l'autre, et croyait que c'était à lui que devait appartenir le royaume. Ces deux fils abreuvaient leur père de douleur.

De bons conseils n'avaient pourtant pas manqué à Éric. Un Français réformé nommé Denis Burrey (Beurreus), zélé calviniste, avait été après Normann son gouverneur. Outre Burrey, un autre Français, appelé Charles de Mornay, baron de Varennes, était fort bien vu à sa cour. Les deux calvinistes persuadèrent à Éric de rechercher la main de la princesse Élisabeth avant même qu'elle fût reine d'Angleterre[1]. Le duc Jean favorisa de toutes ses forces ce dessein qui, s'il réussissait, pouvait lui laisser la couronne de Suède. Il y eut de somptueuses ambassades ; Jean, Eric lui-même se rendirent en Angleterre ; mais la princesse ne donna jamais aucune espérance.

Au moment où le prince montait sur le trône, le peuple mettait quelque espoir en lui. Il y avait en lui le germe de grandes qualités et son intelligence qui n'était pas commune avait été développée par les soins de ses maîtres. Il était versé dans la connaissance des lettres, des mathématiques, de la philosophie et des langues étrangères[2]. Il était bien fait de corps, bon écuyer, bon nageur, bon danseur, bon soldat. Sa parole était douce et son commerce agréable. Mais il y avait au fond de cette

[1] Geijer, II, p. 138.
[2] « Præter insignem artium liberalium et præsertim matheseos, ac linguarum exoticarum cognitionem. » (Messenius, *Scondia*, VI. Geijer, II, p. 149.)

nature une humeur étrange, ombrageuse, soupçonneuse, farouche, qui pouvait se montrer tout à coup par les actes les plus propres à exciter à la fois la pitié et l'horreur.

Burrey qui avait été chargé de faire connaître au prince les lettres et les sciences n'avait pas le département de la religion. C'était à l'archevêque Laurent Petersen et aux ministres luthériens désignés par lui qu'il appartenait. Éric devait être un bon luthérien, mais le réformé français, convaincu de la vérité des principes de Calvin, les communiqua à son élève. Calvin même, sans doute par l'intermédiaire de Burrey, fut en correspondance avec Gustave en 1560, vers la fin de la vie de ce monarque.

C'était la doctrine de la Cène que les calvinistes mettaient surtout en avant en Suède. Burrey, qui semble avoir saisi cette doctrine plus dialectiquement que spirituellement, la soutenait par des syllogismes. « Tous ceux qui mangent la chair de Christ « et boivent son sang ont la vie éternelle, disait-il. « Or les impies n'ont pas la vie éternelle. Donc les « impies ne mangent pas la chair de Christ[1]. L'apôtre Jean ne dit rien de la manducation corporelle et « parle seulement de la spirituelle. Donc, il ne connaît d'autre manducation que celle qui a lieu par « la foi. Christ ne donne son corps et son sang qu'à « *ceux qui annoncent sa mort*. Mais les impies ne l'an- « noncent pas. Donc il ne la leur donne pas. » Le

[1] « Omnes ii qui manducant Christi carnem et bibunt ejus sanguinem vivent in æternum. » (Baazius, *Inventarium ecclesiæ Sueo-Gothorum*, lib. III, cap. III, p. 295.)

Français soutint ces doctrines dans un écrit latin qu'il publia. Il avait sans doute le droit de le faire, mais il n'avait pas celui d'attaquer comme il le fit l'archevêque frère d'Olaf, zélé défenseur des luthériens, et de prétendre soit dans ses conversations, soit dans ses écrits, qu'il était papiste. Les vrais réformés, Zwingle et Calvin les premiers, ont généralement montré beaucoup d'égards pour Luther et pour tous ses disciples, dans lesquels ils reconnaissaient des frères en la foi; mais l'esprit sectaire commençait alors malheureusement à remplacer l'esprit chrétien.

Cependant l'influence des réformés français se fit sentir à d'autres égards, et d'une manière salutaire. Éric, peu après son avénement au trône, supprima les jours de fête qui se rattachaient à un culte superstitieux et les rites catholiques qui avaient été conservés dans le culte; il alla plus loin, il fit connaître partout que son royaume était un État libre, ouvert à tous les protestants persécutés, et l'on vit beaucoup de réformés, surtout français, arriver à Stockholm, y être reçus avec bienveillance par le roi et même devenir les objets particuliers de sa faveur. Ceci excita la jalousie et même les soupçons. On se demandait si le roi n'était pas un crypto-calviniste. Le vin étant venu à manquer en Suède, à la suite des obstacles que le Danemark mettait à son commerce, on se demanda s'il ne serait pas permis d'employer dans la sainte cène un autre liquide; le Français Burrey fut de cet avis et ceci augmenta les griefs des bons luthériens. L'archevêque surtout se prononça fortement et

avec raison contre cette proposition bizarre et publia à ce sujet un écrit latin [1].

Ces controverses causèrent beaucoup d'agitations en Suède, des troubles plus graves y mirent fin. Le duc Jean, frère puîné d'Éric, ayant élevé des prétentions que celui-ci ne voulait pas satisfaire, et ayant même fait saisir les envoyés du roi, et invité les habitants de la Finlande à lui prêter serment de fidélité et à le défendre, fut fait prisonnier (12 août 1563) [2]. Plus tard se répandit le bruit d'une conspiration de la famille des Stures qui avaient exercé comme administrateurs le pouvoir royal avant Gustave. Ils voulaient, disait-on, renverser la maison de Vasa et rendre le royaume héréditaire dans leur propre famille. Éric ayant rencontré dans la rue un serviteur de Svante Sture tenant un fusil à la main, ce malheureux fut condamné à la mort au commencement de janvier 1567 et plusieurs des Stures et de leurs amis furent mis en prison. Ici commencèrent les grandes infortunes du prince. *Infelicissimus annus Erici regis*, dit-il en parlant de cette année dans son journal. Le 24 mai, Svante Sture et un autre des prisonniers avaient demandé pardon au roi et obtenu la promesse d'être bientôt élargis. Le soir, le roi faisant une promenade avec Caroli, Ordinaire (ou évêque) de Calmar, quelqu'un accourut et lui apprit que son frère le duc Jean s'était échappé et avait levé l'étendard de la révolte. Vivement ému,

[1] Baazius, *Inventarium*, lib. III, cap. IV, p. 302. O. Celsius, *Hist. d'Éric*, II, p. 29.
[2] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 163.

Éric retourne au château, son esprit s'égare : il s'imagine que tout le monde conspire : il se voit déjà précipité du trône ; il entre, hors de lui, un poignard à la main, dans la chambre où Nils Sture est prisonnier[1] et se jette sur le malheureux, il lui perce le bras ; un de ses gardes l'achève. Dans ce moment, la prison du père de Nils Sture s'ouvre. Le roi, saisi à cette vue, tombe à ses pieds et s'écrie : « Pour l'amour de Dieu pardonnez-moi « le mal que je vous ai fait ! » Le vieillard, qui ne sait ce dont il s'agit, répond : « S'il arrive quelque « chose à mon fils, vous m'en êtes responsable de- « vant Dieu. — Ah ! dit le roi dont les pensées s'éga- « rent toujours plus, vous ne me pardonnerez ja- « mais, c'est pourquoi il faut qu'il vous soit fait de « même. » Puis il s'enfuit précipitamment, comme si le château était rempli d'assassins et si chaque captif chargé de chaînes levait le poignard contre lui. Il prend le chemin de Floetsund, entouré de quelques gardes et peu après un de ceux-ci revient avec l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers du château « sauf Sten. » Deux portaient ce prénom ; vu l'incertitude ils échappèrent, mais les autres périrent. Bientôt le malheureux Éric est saisi d'horreur à la pensée de son crime. Il se croit poursuivi par l'ombre de Nils Sture qu'il a immolé. Plein d'angoisses et de remords, il se jette dans la forêt. Burrey, qui a quitté le château au moment où arrivait l'ordre d'exécuter les prisonniers, s'est mis aussitôt sur les traces du prince qu'il voudrait

[1] « Er stürzte mit gezücktem Dolch in der Hand, in das Gefængniss-zimmer Nils Stüres. » (Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 182.)

rappeler à lui-même, et dont il veut s'efforcer d'obtenir la révocation de cet ordre cruel. Il l'atteint enfin au milieu du bois, mais le furieux s'imagine que son ancien précepteur est entré dans le complot de ceux dont il veut sauver la vie et, en proie à la plus violente folie, il donne un ordre à l'un de ses gardes, et le Français qu'il a tant aimé, auquel il doit tant, tombe devant lui, percé de part en part[1]. Alors l'infortuné se sépare de ceux de ses gardes qui l'accompagnaient encore et s'enfuit seul. Il jette loin de lui ses habits royaux, il erre dans les bois, dans les champs, dans les lieux les plus solitaires, l'air sombre, les yeux égarés et le regard farouche. Personne ne sait où il se trouve. Comme le roi de Babylone, il va de côté et d'autre loin des hommes, son habitation est avec les bêtes des champs et son corps est arrosé de la rosée des cieux. Enfin le troisième jour après le meurtre, il se présente habillé en paysan dans un village de la paroisse d'Odensala et bientôt plusieurs de ses gens qui le cherchaient accourent. « Non, non, dit-il, en recevant les témoignages de « ceux qui le saluent respectueusement, je ne suis « pas roi[2]. » Il ajoute : « C'est Nils Sture qui est « administrateur du royaume. » Nils Sture était celui qu'il avait assassiné. En vain cherche-t-on à l'apaiser. « Comme Néron, s'écrie-t-il, j'ai tué « mon précepteur. » Il ne veut ni manger ni dormir ; toutes les supplications sont vaines. A la

[1] « Dionysius Beurreus würde auf Befehl des Wahnsinnigen niedergestochen. » (*Ibid.*, p. 184.)

[2] « Er rief dass er nicht Kœnig wære. » (*Ibid.*)

fin, Catharina Maenstochter, pour laquelle il avait eu beaucoup d'affection et dont il fit bientôt sa compagne, réussit à l'y engager. Il devint alors plus tranquille et permit qu'on le conduisît à Upsal; le 3 juin on le ramena à Stockholm. Il y rentra dans une grande agitation, déchiré par le remords, les yeux et les mains levés vers le ciel. Il resta quelque temps sans reprendre entièrement sa raison.

Il y eut des négociations entre le duc Jean et le malheureux roi. Le premier demanda une entrevue avec son frère; elle eut lieu le 9 octobre à Wantholm, ou selon d'autres à Knappforssen, dans le Wermeland[1], sous un chêne qu'on appelle encore le chêne du roi. Une seconde entrevue eut lieu peu après à Swarhjo. Éric, toujours poursuivi de la pensée que les meurtres qu'il avait ordonnés l'avaient privé de la couronne, tomba aux pieds de son frère et le salua roi. Dès lors, il se regarde comme dépendant de son frère, et parle tantôt comme roi, tantôt comme prisonnier. Il parut devant les États réunis comme haute cour au commencement de 1569. Éric se défendit lui-même et avec énergie, ne ménageant personne, en particulier pas la noblesse. Jean l'interrompit en lui disant qu'il était hors de sens, son frère lui répondit : « Je « n'ai été qu'une fois hors de sens, c'est quand je « t'ai laissé sortir de prison. » Il fut dépouillé de la couronne comme privé de sa raison, et condamné à une captivité perpétuelle mais royale.

[1] Geijer, II, p. 193.

Le duc Jean était au comble de ses vœux. Il s'appliqua à gagner les esprits, en sorte que nul ne fût tenté de rappeler que son trône était usurpé. Il était aimable, prévenant avec les grands, les ecclésiastiques et le peuple; aussi la faveur dont il jouissait paraissait croître de jour en jour. « Certainement, disait-on, il veut exécuter loyalement « le testament de son père[1]. » Mais cette joie et cette faveur ne durèrent pas longtemps. On aperçut bientôt qu'il donnait libre cours à sa haine contre Éric, qu'il l'appelait « son plus mortel ennemi. » Il épargna sa vie, à la demande de la reine, veuve du feu roi, mais il le soumit à toutes les horreurs de la plus dure captivité. Le malheureux prince devait endurer en son corps les mauvais traitements de ses gardes et de personnes qu'il avait mécontentées pendant son règne. Un homme plus fou et plus cruel que lui, Olaf Gustavsson, eut un jour dans la prison avec son ancien roi une rixe violente, et il ne le quitta qu'en le laissant couché dans son sang. « Dieu sait, écrivit Éric à son frère Jean, « le 1er mars 1569, quels tourments inhumains on « me fait souffrir, la faim et le froid, l'infection et « les ténèbres, les coups et les blessures. Délivrez-« moi de cette misère en me bannissant. Le monde « est certes assez grand pour que les haines entre « frères puissent être adoucies par la distance des « lieux et des pays[2]. » Mais rien n'apaisait son en-

[1] Schinmeier, *Die 3 Ref. in Schw.*, p. 187.

[2] « Nam mundus est satis amplus ut odia inter fratres distantia locorum et regionum bene possint sedari. » (*Ericus ad Johannem.*) Geijer, II, p. 194.

nemi, son frère. Au commencement il lui permettait encore de voir sa femme et ses enfants, ce qui était une grande joie pour le malheureux; plus tard cette consolation lui fut refusée. On ne lui donnait ni papier ni encre et dans les longues heures de sa captivité, il écrivait avec de l'eau qu'il avait noircie au moyen de charbon dans la marge des livres qu'on lui permettait d'avoir. Il y déposa en particulier une défense éloquente de sa cause.

D'autres motifs vinrent encore détruire la popularité prématurée de Jean III. Avec la vie de Burrey et la prison d'Éric finit en Suède la phase calviniste; avec l'avénement du nouveau roi commença la phase papiste. La Suède offrit alors un exemple de la manière dont Rome s'y prend pour ramener à ses pieds un peuple qui s'en est départi. Jean aimait les pompes du culte romain, et sa femme, princesse polonaise, était une catholique-romaine décidée et zélée. Sans appartenir à cet ultramontanisme fanatique, aride, superstitieux, qui n'est pas même une religion, elle croyait fermement que, hors de son Église, il n'y avait pas de salut. Mais sa foi était sincère; elle ne voulait pas qu'on employât la force pour convertir, et toutefois elle était convaincue que la meilleure de toutes les œuvres était d'étendre autant que possible le domaine du pape. Elle avait pour confesseur un jésuite nommé Jean Herbest, aussi procéda-t-on jésuitiquement à l'œuvre de ténèbres dont cet homme fut l'un des principaux agents. Le roi commença par se laisser dire qu'un catholicisme modéré, terme

moyen entre le papisme et le luthéranisme, serait la meilleure religion. Jean le pensa. En conséquence, il publia en 1571 une ordonnance ecclésiastique portant qu'Anschar ayant introduit au neuvième siècle le vrai christianisme dans le royaume, il fallait s'y tenir, prêcher les bonnes œuvres comme donnant le salut autant que la foi. En même temps, l'exorcisme dans le baptême, les cierges sur l'autel, le signe de la croix, l'élévation de l'hostie et la multiplicité des autels étaient rétablis. L'archevêque Laurent Petersen ne s'opposa pas à cette ordonnance, soit faiblesse de l'âge et du caractère, soit peur du calvinisme, soit crainte du roi. Son frère Olaf eût été plus vigilant et plus ferme. Bientôt on alla plus loin. La reine, sur l'invitation du cardinal Hosius, conjura le roi de rétablir la dignité du prêtre et le sacrifice de la messe [1]. L'archevêque étant mort en 1573, Jean III lui donna pour successeur Lorenz Gothus, homme qui, toujours prêt à céder, devait être un instrument excellent pour l'accomplissement des desseins de Rome. Le roi fit rédiger dix-sept articles qui consacraient l'intercession des saints, les prières pour les morts, le rétablissement des couvents et de toutes les anciennes cérémonies. L'archevêque les signa et, ce gage obtenu, la cérémonie de la consécration se fit avec grande pompe ; on y vit reparaître la mitre, le bâton épiscopal, la grande chape appelée *pluvial*, l'huile sainte dont on oignit le prélat. Dès lors, le catholicisme prit le dessus.

[1] « Sacerdotium et sacrificium. » (St. Hosii *Opera* II, p. 238.)

Jean faisait élever son fils Sigismond dans le romanisme le plus strict, dans l'espoir de lui frayer ainsi le chemin du trône de Pologne que le cardinal Hosius lui avait promis. Deux jésuites envoyés par la célèbre compagnie avec laquelle le roi était en communication, Florentius Feyt et Laurent Nicolaï, arrivèrent à Stockholm en 1576 et s'y donnèrent pour des ministres luthériens. Ils s'insinuèrent doucement et adroitement, dit l'un d'eux, auprès des Allemands, d'un abord plus facile que les Suédois[1]. Ils visitaient les pasteurs et les entretenaient de toutes sortes de choses propres à les gagner. Ils leur parlaient latin avec facilité et élégance, en sorte que ces bons pasteurs suédois, hommes illettrés, étaient dans l'admiration et leur promettaient leur concours[2]. Feyt, dans un collége nouvellement fondé par le roi à Stockholm, Nicolaï, à l'université même d'Upsal, étendaient les mailles de leurs filets, et par leurs cours, leurs prédications, leurs disputes, leurs conversations, ils parvenaient à ramener à la foi délaissée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, séduisant ainsi un bon nombre d'âmes[3].

Le cardinal leur prodiguait ses instructions. « Qu'ils évitent de donner quelque scandale, écri« vait-il au confesseur jésuite de la reine, qu'ils « exaltent la foi jusqu'au ciel; qu'ils déclarent les

[1] « Insinuat se Pater in amicitiam Germanorum; hi enim faciles sunt. » (Feyt, *De statu religionis in regno.*) Geijer, II, p. 221.

[2] « Promptitudinem latini sermonis et elegantiam mirantur, operam omnem promittunt. » (*Ibid.*)

[3] « Insinuat se in familiaritatem aliquorum, nunc hunc, nunc illum, dante Deo, ad fidem *occulte* reducit. » (*Ibid.*)

« œuvres sans la foi entièrement inutiles ; qu'ils prê-
« chent Christ comme étant le seul médiateur et son
« sacrifice sur la croix le seul sacrifice qui sauve[1]. »
L'essentiel était de faire rentrer les Suédois dans l'enceinte romaine en leur donnant à croire qu'on n'y prêchait que les doctrines de l'Évangile. Cela fait, on trouverait bien quelque moyen de remettre à côté de la foi les œuvres méritoires, à côté de Christ intercesseur la Vierge Marie, à côté du sacrifice de Golgotha celui de la messe. Le roi ordonnait à tous les pasteurs d'assister aux cours des jésuites, prétendus luthériens. Ceux-ci citaient les écrits des réformateurs, mais en même temps les réfutaient et cherchaient à montrer qu'ils se contredisaient. Le roi assistait quelquefois à ces disputes publiques, et même y prenait part. Il parlait contre le pape, et amenait ainsi les théologiens étrangers à faire une habile apologie de la cour romaine. Les révérends pères du reste n'étaient pas difficiles. Ils gagnèrent un secrétaire du roi, Jean Henrikson, lequel vivait avec une femme dont il avait tué le mari. Le père Laurent donna d'abord l'absolution à ces deux misérables, puis une dispense pour se marier. Ce *converti*, après avoir encore pris part à des crimes, mourut de l'excès du vin. Bientôt d'autres prêtres romains arrivèrent en Suède et furent placés dans diverses églises. A l'instigation de ces missionnaires du pape, beaucoup de jeunes Suédois furent envoyés à l'étranger, à Rome, à Fulda, à Olmutz, pour y être

[1] Geijer, II, p. 217.

élevés aux frais de l'État dans des colléges jésuites. Plusieurs livres catholiques-romains fûrent traduits, en particulier le catéchisme du jésuite Canisius, et on les répandit abondamment parmi le peuple[1]. Le cardinal Hosius ne cessait d'écrire à la reine de ne se laisser décourager par rien, et de ne pas se lasser dans ses efforts pour amener la conversion du roi[2]. Il écrivait en même temps au roi pour le conjurer de devenir un vrai catholique : « S'il y a encore quelque scrupule dans l'esprit de « Votre Majesté, lui écrivait-il, il n'y a rien que « je désire plus au monde que de vous l'ôter « avec l'aide de Dieu[3]. »

La reine et ses alentours amenèrent enfin le roi à faire une démarche auprès du pape. Le comte Pontus de la Gardie partit pour Rome, chargé de demander au pontife, de la part de Jean III, de faire instituer des prières dans le monde entier pour le rétablissement de la religion catholique dans le *Nord*, de proposer son retour et celui des siens dans l'Église romaine, toutefois à la condition que les biens ecclésiastiques qui se trouvaient dans les mains du roi et des nobles leur resteraient, que le roi serait reconnu chef de l'Église suédoise, que la messe pourrait être dite en partie en suédois, que la coupe pourrait être reçue par les laïques, que le mariage serait permis aux prêtres, quoiqu'ils dus-

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, 220, 235, 278. Messenius, *Scondia*, Baazius, etc.

[2] Voir ces lettres dans l'ouvrage de Baazius, lib. III, chap. x, p. 334-358, 346-351-365.

[3] « Ego nihil magis in votis habuerim quam ut si quis adhuc in V. M. animo scrupulus resideret, eum, D. J., eximere possem. »

sent être exhortés au célibat. La cour de Rome, sans accepter ces conditions, laissa les négociations ouvertes, espérant obtenir davantage plus tard[1]. Le roi, voulant donner au pontife une marque de son zèle, fit composer et imprimer en 1576, sous la direction des jésuites, une nouvelle liturgie presque entièrement romaine, et en 1577 il commença à persécuter ceux qui se refusaient à l'admettre. Le cardinal Hosius rendit alors grâces à Dieu de la conversion de ce prince (octobre 1577).

Ce même prince, qui courbait alors la tête sous la main du pape, signala cette année 1577 par l'un de ces crimes qui trahissent un cœur dénaturé, un homme sans entrailles. Son malheureux frère, quoique réduit à la plus complète impuissance et à la plus grande misère, l'inquiétait. Il y avait eu quelques mouvements parmi le peuple en sa faveur. Mornay avait été accusé de vouloir le rétablissement d'Éric, et il avait été mis à mort le 21 août 1574. On avait dit publiquement qu'il serait mieux qu'un seul (Éric) souffrît que si beaucoup périssaient à cause de lui. Le 14 janvier 1577, le roi écrivit à Andersen de Bjurum, commandant à Oerbyhus où l'ancien roi avait été récemment transporté. Voici cet ordre donné par un frère pour la mort d'un frère ; on ne rencontre pas ailleurs un tel document dans l'histoire. Il paraît que Jean se rappelait (et il avait pour cela des motifs) l'adresse et la force de son frère que la prison devait pourtant bien avoir diminuées : « S'il y a un danger quelconque, vous donnerez

[1] Geijer, II, p. 224.

« au roi Éric une boisson d'opium ou de mercure « de force telle qu'il ne puisse pas vivre plus de « quelques heures. S'il ne veut absolument pas la « prendre, vous le ferez lier sur son siége et lui « ouvrirez les veines aux pieds et aux mains jus- « qu'à ce qu'il meure. S'il se débat et qu'on ne « puisse le lier, vous le mettrez de force sur son « lit et vous l'étoufferez avec de gros coussins ou « des matelas[1]. » Cependant Jean III fit en même temps un acte de *miséricorde*; il ordonna qu'avant de le faire mourir, on amenât un prêtre au calviniste Éric, et qu'il reçût de lui le sacrement. Quelle tendresse pour son salut!

Le secrétaire Henrikson, le même qui avait tué le mari de la femme avec laquelle il vivait, arriva en conséquence au château d'Oerbyhus accompagné d'un chambellan et du chirurgien-major Philippe Kern. Celui-ci avait préparé le poison, et ces trois hommes l'apportaient avec eux. Le dimanche 22 février, le prêtre se présenta pour faire son office. On laissa passer le 23 et le 24. Le 25 on servit au malheureux prince le poison dans un bouillon; il le but sans se douter de rien et mourut dans la nuit à deux heures, le 26 février, à l'âge de quarante-quatre ans[2]. Certes le roi détrôné avait commis un crime quand voyant celui qu'il croyait devoir lui ravir la couronne, Sture, il l'avait frappé

[1] « Mit Gewalt auf sein Bett legen und ihn mit Polstern oder grossen Kissen ersticken. » (Lettre du 19 janvier 1577.) Geijer, II, p. 196, 199.

[2] « Toxicum ignarus in pisonum, ut fertur, jusculo præbitum absorbsit, indeque miseram efflavit animam. » (Messenius, *Scondia*, VII, 48.)

d'un poignard. Mais à la vue de ce froid empoisonnement commandé dans une ordonnance si détaillée, et si lâchement accompli, on sent ce frémissement d'horreur que causent les grands forfaits. Jean écrivit au duc Charles que leur frère était mort après une *courte maladie* dont lui, le roi, avait été informé trop tard. Charles comprit ce que cela voulait dire et témoigna sa douleur de la manière indigne dont Éric avait été enseveli. « Il était pourtant, écrivit-il, roi de Suède, oint et « couronné, et quel que soit le mal dans lequel il « est tombé et que Dieu lui pardonne, il a fait pour- « tant pendant son règne bien des choses bonnes « et dignes d'un homme vaillant[1]. » Des Suédois fugitifs déplorèrent sa fin tragique en divers lieux, et demandèrent même à la France de la venger en rétablissant sur le trône son héritier[2].

Éric mort, le roi fratricide continua sa course vers la papauté. L'habile jésuite Antoine Possevin, qui se présentait comme envoyé de l'empereur, mais qui était au fond un légat du pape, arriva en Suède pour décider le roi et le royaume à se soumettre franchement à Rome[3]. Le roi se rencontra avec lui dans le couvent de Wadstena et fut reçu secrètement mais formellement dans la communion de l'Église romaine par ce révérend père. En lui pardonnant ses péchés, le jésuite lui imposa pour-

[1] Geijer, II, p. 204.
[2] Remontrances des relégués du royaume de Suède au roi Henri III, pour avoir justice de l'assassinat commis en la personne d'Éric, roi de Suède. (Bibl. royale, Msc.)
[3] Sa vie a été écrite par Dorigni et publiée à Paris en 1712. (*Vie du père Ant. Possevin*, etc.)

tant la pénitence de jeûner chaque mercredi parce que c'était en un tel jour qu'il avait fait empoisonner son frère[1]. En même temps l'influence de ce légat se fit sentir partout dans l'Église. Il fut ordonné d'ôter des psaumes tous les passages contre le pape, d'exclure des écoles le catéchisme de Luther et de se soumettre aux lois canoniques de Rome dont un extrait fut publié. Martin Olaï, évêque de Linkoping, ayant appelé le pape Antéchrist comparut publiquement dans sa cathédrale devant l'autel et y fut dépouillé de ses ornements pontificaux. Son diocèse fut donné à Caroli, Ordinaire de Calmar, ancien courtisan d'Éric, homme faux, qui avait poussé le roi au meurtre de Sture. En même temps des jésuites arrivaient dans le royaume sous divers noms et divers costumes, et croyant le temps des ménagements passé, prêchaient avec vigueur contre les dogmes évangéliques qu'ils appelaient hérétiques, en sorte que l'on commençait à dire parmi le peuple que ces gens ne savaient que maudire et qu'aboyer. La contrée confiée au gouvernement du duc Charles était seule à l'abri de cette invasion romaine[2].

Tout à coup le flot s'arrêta et parut rebrousser vers la source. Jean III avait convoité les duchés de Bari et de Rossano, dans le royaume de Naples, sur lesquels il croyait que sa femme avait des droits comme fille de Bona Sforza; mais le pape avait agi en sens contraire à ses intérêts, et il avait de même sacrifié la Suède dans un traité fait par

[1] Messenius, *Scondia*, VII, 41, XV, 157, III, 60.
[2] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 224.

son entremise entre la Russie et la Pologne. En même temps les principes de liberté que le protestantisme avait répandus, surtout en opposition à la domination des prêtres, avaient tellement pénétré dans les esprits que les pratiques, les ruses, l'effronterie des jésuites révoltaient les bourgeois et suscitaient dans tout le peuple un esprit de résistance aux invasions de la papauté. Enfin en 1583, la reine Catherine, qui avait été l'âme de la réaction papiste, mourut, et le roi s'étant remarié, sa seconde femme Gunila se déclara franchement opposée à Rome[1].

Dès lors au flux qui, en montant toujours, avait apporté en Suède les rites et les doctrines de Rome, succéda le reflux qui, en descendant, emporta successivement tout ce que la marée montante avait déposé sur cette terre du Nord. Le pasteur de Stockholm qui était devenu catholique fut destitué; les jésuites furent chassés du royaume, et les places qu'ils occupaient dans le collége de Stockholm furent données à leurs adversaires. L'opinion publique se manifesta énergiquement contre les sectateurs du pape, et même le roi allant d'un mal à l'autre se mit à les poursuivre, quoiqu'il maintînt encore sa liturgie. Il mourut en 1592, et son fils Sigismond, zélé papiste qui depuis 1587 était roi de Pologne, s'étant rendu en Suède commença à y opprimer le protestantisme. Son oncle le duc Charles de Sudermanie, prince intelligent, entreprenant, non-seulement opposé au papisme mais penchant

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, II, p. 241.

même du côté réformé, se mit à la tête du parti protestant. Sigismond dut quitter la Suède et Charles devint d'abord administrateur du royaume et ensuite roi[1].

Charles convoqua une assemblée générale à Upsal pour régler l'état de l'Église. Le 25 février 1593 il s'y trouva lui-même avec son Conseil, quatre évêques, plus de trois cents pasteurs, députés de toutes les parties du royaume, beaucoup de nobles, de bourgeois et de paysans. Un jeune professeur de théologie d'Upsal, Nicolaus Bothniensis, s'était distingué par sa résistance aux institutions romaines et avait même été mis en prison; l'assemblée, voulant rendre hommage à sa fidélité, le nomma son président. L'assemblée proclama d'un commun accord que la sainte Écriture expliquée par elle-même était la seule base et la seule source de la doctrine évangélique. Après cela tous les articles de la Confession d'Augsbourg furent lus, et Pierre Jona, qui venait d'être nommé évêque de Strengnæs, se leva et dit : « Adhérons-nous tous à cette doctrine, et voulez-vous lui demeurer fidèles, même s'il plaisait à Dieu que vous dussiez souffrir pour cela? » Tous répondirent : « Nous sommes prêts à sacrifier pour elle tout ce que nous avons au monde, nos biens et notre vie. » Alors Pierre Jona reprenant la parole dit : « Maintenant la Suède est devenue un seul homme, et nous avons tous un seul et même Dieu[2]. »

[1] Geijer, *Gesch. Schwedens*, p. 226, 272, 338.
[2] Nicolai Bothniensis relation om Upsala concilio. (Geijer, II, p. 272.)

Tous les changements qui avaient été introduits sous le règne de Jèan III dans la doctrine et dans les rites furent abolis. L'enseignement de la doctrine évangélique fut partout rétabli. L'assemblée d'Upsal fut un acte dont les effets se firent sentir au loin, en dehors de la Suède; on le vit plus tard quand, par le ministère de Gustave-Adolphe, la Réformation fut affermie en Europe.

# LIVRE XIII

## HONGRIE, POLOGNE, BOHÊME, PAYS-BAS.

## CHAPITRE PREMIER

### LES PREMIERS RÉFORMATEURS ET LES PREMIERS PERSÉCUTEURS EN HONGRIE.

(1518-1526.)

Peu de pays avaient autant besoin de la Réformation que la Hongrie. Quand en l'an 1000 elle abandonna le paganisme sous son roi Étienne, ce fut à Rome qu'elle s'attacha, et Rome lui fit deux maux. Elle lui envoya en abondance moines, prêtres, prélats, primats, légats qui ne l'amenèrent qu'à la profession extérieure du christianisme, ce fut le premier mal, et qui opprimèrent les diverses tribus de ces contrées, ce fut le second. Aussi, un peu plus d'un demi-siècle plus tard, le peuple, assemblé à Albe Royale, se révolta contre le clergé. Les Hongrois furent vaincus, plusieurs furent mis à mort et le pape, glorieux de cette victoire, écrivit au roi de se souvenir désormais que le pontife de Rome était son suzerain. Peu avant la Réformation, en 1512, l'esprit d'indépendance des Hongrois les souleva de nouveau, mais ils étaient dénués alors de vrais principes chrétiens; ce mouve-

ment ne fit que couvrir de ruines leur pays inondé du sang de soixante mille des leurs, et cette héroïque nation fut plongée de nouveau dans l'esclavage. Il fallait la lumière et la puissance de l'Évangile pour la régénérer et lui donner la force de résister à ses deux ennemis, le Grand Turc et le pape.

Si les peuples de la Hongrie étaient dénués d'une foi véritable et vivante, ils étaient pourtant, et surtout les Madgyars, au nombre des races les plus propres à embrasser la Réformation; il y avait chez eux une noble indépendance d'esprit et une âme douée de besoins supérieurs. Quand des chrétiens proclamèrent parmi eux la grâce de Jésus-Christ, ils embrassèrent avec joie les vérités spirituelles que Genève répandait alors en Europe, et la vie de leur foi, la moralité de leur conduite, leur amour de la liberté, la sagesse de leur caractère rendirent bientôt un éclatant témoignage à la Réformation. Mais l'esprit habile, violent et persécuteur des prélats hongrois et des cours de Rome et de Vienne combattit avec énergie la rénovation religieuse de ce peuple, en ramena une partie au giron de l'Église et empêcha que la doctrine évangélique se répandît dans d'autres districts du pays. Les grandes forces de la chair combattaient les grandes forces de l'esprit. L'empire des préjugés l'emporta sur celui de la vérité. Foi, sagesse, vertu, force d'initiative, liberté, tout fut écrasé. Toutefois Dieu, par sa puissance, se conserva un peuple dans ces contrées, et une partie considérable de la nation hongroise resta protestante, mais toujours

soumise à l'inspection des prêtres et à l'oppression des puissants.

La Hongrie, comme les autres contrées de l'Europe orientale, avait reçu déjà, avant la réformation du seizième siècle pendant sa soumission à Rome, des jets de lumière qui l'avaient çà et là éclairée. Des Vaudois y avaient cherché un refuge; la doctrine de Jean Huss s'y était répandue; des *frères* bannis de la Bohême s'y étaient bâti des églises et y avaient acquis une grande influence.

En 1521 deux jeunes gens, deux enfants, espoir de la Hongrie, s'étaient unis au pied des autels. L'époux était Louis II, fils du roi Wladislas, monté sur le trône en 1510, à l'âge de dix ans. Ce jeune prince aimable, mais débonnaire, faible, adonné au plaisir, ne sut pas empêcher que le désordre régnât dans son royaume, au moment même où les Turcs le menaçaient de leurs redoutables invasions. Il avait peu de courage, chose commune cependant parmi ses compatriotes; il était entêté, mais pourtant se laissait dominer par ses courtisans et ses évêques;

« Et les prêtres en paix guidaient ses faibles ans. »

L'épouse, Marie, âgée de dix-huit ans, avait un tout autre caractère. Sœur de Charles-Quint, fille comme lui de l'infortunée Jeanne, reine de Castille et d'Aragon, qui fut tenue en prison jusqu'à sa mort, en partie peut-être parce qu'elle préférait l'Évangile au pape, Marie, comme sa mère et plus que sa mère, avait goûté la doctrine de l'Évangile. D'un caractère élevé, d'un cœur bienveillant, d'un esprit sage, de

hautes capacités intellectuelles, bien instruite, parlant cinq langues, on a dit d'elle qu'elle était aussi propre à gouverner les esprits pendant la paix qu'à commander les armées pendant la guerre. Elle ne marchait pas à leur tête, mais elle fit battre rudement un jour Henri II, fils de François I^er^.

Pendant que, très-jeune encore, elle était à la cour de son grand-père Maximilien, elle avait lu avec joie les premiers écrits de Luther. « Sa cham-« bre était son oratoire, » dit Érasme. Elle aimait fort la chasse, mais elle ne partait pas pour cet exercice sans prendre avec elle son Nouveau Testament. Elle aimait également poursuivre à cheval le lièvre et le cerf, ou s'asseoir au pied d'un arbre et lire la parole du Sauveur. Nous avons dit ailleurs que se trouvant à Augsbourg en 1530 avec son frère Charles-Quint et les archevêques, évêques et légats de la papauté, elle faisait hardiment célébrer le culte évangélique dans ses appartements. Aussi Mélanchthon l'appelait-il une femme d'un génie héroïque. Elle eût voulu en Hongrie protéger aussi la Réformation, mais l'influence que les prêtres avaient sur le roi était plus forte que la sienne. Aussi conjurait-elle plus tard l'empereur de ne pas se soumettre à la domination du clergé[1].

Ce fut pour ainsi dire par un coup de tonnerre que la Réformation commença en Hongrie. Il y parut en 1518 un écrit intitulé : *Crime horrible d'Idolâtrie, dont Rome se rend coupable*[2]. En 1520 et 1521 les premières œuvres de Luther sur la *liberté*

[1] Spalatinus, *Relatio de Comitiis august.* 1530.
[2] *De horrendo idololatriæ crimine.*

*chrétienne*, sur l'*Épître aux Galates* et d'autres encore y furent apportées par des marchands venant d'Allemagne. La *Captivité de Babylone* ravissait les Hongrois et en détacha plusieurs de l'Église romaine ultramontaine. D'autres livres évangéliques, expliquant la doctrine du salut, étaient lus avec avidité. Des nobles, des bourgeois se déclaraient pour la Réformation. et ils le faisaient avec toute l'énergie, de leur caractère national. Les mêmes choses se passaient en Transylvanie.

Des progrès si rapides ne pouvaient manquer de provoquer la persécution. Elle allait commencer par des anathèmes, mais elle en viendrait bientôt aux actes rigoureux et sévirait presque sans trêve,

L'archevêque de Gran, Szakmary, croyant anéantir d'un coup la Réforme, assembla ses scribes, fit rédiger un acte public ; et en 1521 la condamnation de Luther et de ses écrits retentit du haut des chaires des principales églises hongroises[1].

La plupart des Hongrois qui l'entendirent furent fort étonnés, et cette publication fit un effet contraire à celui que le prélat s'était proposé. Ces anathèmes firent comprendre à ceux qui les entendaient l'importance de la Réformation; ils encouragèrent ses amis, et portèrent à la recherche de la vérité plusieurs de ceux qui ne s'en étaient point occupés. Beaucoup d'ecclésiastiques, en particulier, qui, opprimés par le haut clergé, avaient longtemps soupiré après le temps de la justice et de la liberté, levèrent la tête, lurent les saints Livres et décla-

[1] *Archiep. Strigon. comp. dat. Tyrnaviæ*, p. 96.

rèrent que la doctrine de Luther, établie sur la Parole de Dieu, était seule vraie. Ils ne demeurèrent pas oisifs ; leur parole vivante et puissante éclaira bientôt les esprits ; des paroisses, des villages, des villes saluèrent avec joie la Réformation.

L'un des premiers qui y annoncèrent l'Évangile paraît avoir été Thomas Preussner. D'autres le suivirent. Cordatus à Bartfeld, en 1522, Siklosy à Neustadt, Kopacsy à Sarospatak, Radan à Debreczin, Georg à Hermanstadt, proclamèrent la nouvelle d'un salut donné gratuitement à ceux qui saisissent Christ par la foi. En même temps des hommes savants rendaient témoignage à la vérité dans l'université de Bude. Le fils d'un simple paysan de la Souabe, Simon Grynée, plus tard ami de Calvin, ayant dès son enfance manifesté des dispositions remarquables pour l'étude, avait été envoyé à l'âge de quatorze ans à la fameuse école de Pforzheim ; il était venu de là à l'université de Vienne, où il se distingua et prit le grade de maître ès arts. Le roi l'appela à Bude. Grynée ne se contenta pas d'y enseigner les lettres, mais franc et hardi, il annonça au peuple les grandes doctrines de l'Évangile, qu'il avait embrassées de tout son cœur. Un autre docteur, Winsheim, professa aussi hautement la même foi, et chose inattendue, à Pesth, dans la vieille capitale des rois, sur les bords du Danube et près de la Turquie, on s'entretenait de cette même Parole de Dieu qui réjouissait tant d'Allemands sur les bords de l'Elbe. La Réformation, comme un immense fleuve, apportait la vie et la prospérité dans

ces vastes contrées qui s'étendent entre les Alpes, les Karpathes et le Balkan. Mais, hélas! le fleuve, desséché ici et là par les rayons brûlants de la persécution, devait un jour s'amoindrir et se changer en une eau croupie et dormante, semblable à celle qui va se perdre dans les sables arides du désert[1].

Mais ces temps étaient encore éloignés; la réformation des Madgyars était alors dans sa période de croissance et de vie. La nouvelle de la lutte commencée en Allemagne enflamma les esprits du désir de voir Luther, de l'entendre, de recevoir de sa bouche même la doctrine céleste[2]. C'est ici un trait caractéristique de la réformation hongroise. Le désir d'aller boire à la source même des eaux vives devint ardent, et tous ceux qui le pouvaient couraient à Wittemberg. Martin Cyriaci de Leutschau y arriva déjà en 1522. Il fut suivi en 1524 par Denis Linck, Balthazar Gleba de Bude et un grand nombre de leurs compatriotes[3]. Ils saluaient avec joie la modeste cité d'où la lumière se répandait dans le monde; ils arrêtaient leurs regards avec un timide respect sur Luther, sur Mélanchthon; ils prenaient place sur les bancs de leurs auditoires, ils recevaient dans leur esprit et leur cœur les paroles de ces maîtres illustres, et les y gravaient d'une manière plus ineffaçable que sur les feuilles de leurs cahiers.

[1] *Geschichte der Evang. Kirche in Ungarn, mit einer Einleitung von Merle d'Aubigné.* Berlin, 1854, p. 85.
[2] « Incredibilem in multis accendit ardorem ad videndum Lutherum... » (Scultetus, *Annal. Ev. rinovati,* p. 81.)
[3] « Ex publicis academiæ matriculis constat. » (*Ibid.*)

On s'aperçut peu à peu en Hongrie que tel et tel étudiant manquait; on apprit la cause de leur absence : ils étaient allés à Wittemberg. Les évêques irrités de ces *pèlerinages hérétiques* les dénoncèrent au roi. Ces prêtres n'eurent pas de peine à faire partager leurs vues à cet adolescent qui, peu auparavant, avait déjà fait ses preuves. Louis, étant roi de Bohême comme de Hongrie, s'était rendu à Prague pour le couronnement de la reine Marie, et comme il traversait la Moravie, il avait eu un pourparler avec les bourgeois d'Iglau, et leur avait déclaré qu'il les ferait *mettre à mort*, s'ils n'abandonnaient pas l'hérésie saxonne; en même temps, il avait fait jeter en prison leur pasteur, Jean Speratus. Ce fut le bouquet de noces que Louis II offrit à sa jeune, belle et chrétienne épouse, à l'occasion de son couronnement[1].

L'archevêque et les prêtres, en jouissance de tous leurs privilèges, se mettaient à la tête de la résistance; sans doute, il y avait chez plusieurs un motif supérieur, la gloire de l'Église romaine, mais en général ils ne voulaient pas qu'on leur enlevât ce qu'ils avaient usurpé. Le roi Louis et d'autres princes, sollicités par le clergé, lui *prêtaient leur puissance et leur autorité*, mais les ecclésiastiques étaient les auteurs de la persécution. Un philosophe religieux du dix-huitième siècle[2] a dit : « C'est le « clergé qui est la cause indirecte des crimes des « rois; tout en parlant sans cesse de Dieu, il n'a « cherché qu'à établir son propre règne. » Cette

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 41.
[2] Saint-Martin.

parole est forte, et l'auteur oublie qu'il y a dans l'Église catholique et qu'il y a toujours eu de bons prêtres et de bons laïques. *N'exagérons pas.* Toutefois l'empire du clergé, le despotisme avec lequel il écrasait les consciences est un grand fait historique. Il cachait la Sainte Écriture, mais il mettait en avant des tarifs d'indulgences, d'exactions et de supplices jusqu'au sang et au feu. Plus tard les progrès de la civilisation chrétienne n'ont plus permis l'usage de ces mesures barbares. Mais si le christianisme évangélique n'est plus exposé qu'aux accusations insensées et souvent aux insultes des sectateurs de Rome, un autre adversaire a paru au pôle opposé, et l'un et l'autre menacent la liberté, la vérité, la vie de la société. « Si le monde européen « ne veut pas périr comme l'empire romain, « a dit un philosophe de notre époque[1], il doit « trouver un symbole religieux qui puisse arracher « les âmes au double mal qui se les dispute aujour- « d'hui : un criminel athéisme et une théocratie ré- « trograde. » Ce symbole, c'est la Parole de Dieu.

Les prêtres de la Hongrie n'y allaient pas de main morte ; ils voulaient exclure la Réformation non de leur pays seulement, mais du monde. Ils disaient qu'il fallait tarir la source d'où découlaient ces eaux empoisonnées ; la Hongrie n'aurait plus alors à craindre l'inondation luthérienne. Le jeune roi écrivit donc à leur demande au vieux électeur de Saxe : « Comment pouvez-vous patron- « ner Luther, qui attaque la foi chrétienne et l'au-

[1] Paul Janet.

« torité de l'Église, qui se moque des princes et « qui exalte les Turcs? Cessez de protéger ce moine, « et punissez-le sévèrement[1]... » Frédéric le Sage n'était pas d'un caractère à se laisser conduire par un jeune homme dépourvu de sens. « Prétendre que « Luther enseigne des choses contraires à la foi, « répondit-il, qu'il insulte les prêtres chrétiens, « qu'il loue les Turcs et que dans tous ces méfaits, « il est soutenu par moi, c'est calomnie sur ca-« lomnie. Je demande que vous me fassiez con-« naître ceux qui répandent de telles fables. » Louis n'avait pas à aller bien loin pour les chercher. C'étaient les prêtres de sa cour, mais étonné de la réponse de l'illustre électeur, il se garda bien de le dire.

Ce jeune roi à la tête légère ne savait plus où il en était. Ses évêques lui parlaient en un sens; le plus sage des princes de l'Europe lui disait le contraire. Il avait menacé de la mort les réformés d'une petite ville morave, et non-seulement la Moravie et la Bohême étaient pleines de la foi de Jean Huss, mais la Réformation semblait triompher en Hongrie, et la Transylvanie même commençait à la recevoir. Deux ministres de l'Évangile, venus de Silésie et qui avaient entendu Luther à Wittemberg, étaient arrivés un jour à Hermanstadt; ils y répandaient les écrits du réformateur et expliquaient avec clarté l'Écriture au peuple, ils lui montraient tout ce que l'Évangile a de consolant et attaquaient vivement l'Église romaine. Ils étaient l'un et l'autre

[1] Seckendorf, *Hist. des Lutherth.*, p. 603. *Gesch. der Evang. Kirche in Ungarn*, p. 45.

d'anciens dominicains et se nommaient Ambroise et Georg. Marc Pempflinger, comte et juge suprême, homme notable et fort influent, qui lisait les écrits de Luther, protégea les deux évangélistes. Un troisième arriva, nommé Jean Surdaster. Animé d'un zèle ardent, il commença par prêcher en plein air; puis, grâce à l'intervention de Pempflinger, il se transporta dans l'église de Sainte-Élisabeth. La foule qui venait l'entendre, et dans laquelle se trouvaient des membres du Conseil, était immense. Tout en s'occupant des adultes, les réformateurs ne négligeaient pas les enfants. Ils leur portaient une grande affection, et se plaisaient à leur expliquer l'Évangile d'une manière simple, proportionnée à leur intelligence. Ils leur inspiraient la crainte de Dieu, l'horreur du péché, cherchaient à les amener à Jésus, et à leur donner ainsi une piété simple, mais efficace. Ils savaient que l'homme étant tombé, il fallait le restaurer, le refaire. Ils se mirent à instruire les enfants en plein air, sur la place publique. Cette hardiesse scandalisait au plus haut degré les prêtres qui se plaignirent en haut lieu de ce que ces étrangers, non-seulement instruisaient la jeunesse, mais lui enseignaient de fausses doctrines. Les deux moines silésiens, cités à Gran par l'archevêque, ne purent revenir en Transylvanie[1].

Mais l'Évangile y resta. Un feu avait été allumé dans le cœur des habitants, et rien ne pouvait l'éteindre. Les rites catholiques étaient abandonnés

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 42.

par un grand nombre ; les prêtres étaient écartés de plusieurs chaires ; des ministres de la Parole divine y montaient et instruisaient à leur place. « La « puissance de la *vérité*, dit un historien, amenait « les âmes à la *liberté*. » Toutefois, tandis que les esprits sérieux se fortifiaient par la lecture des saints Livres, il y avait des hommes légers qui riaient des superstitions qu'ils avaient abandonnées, et chantaient des couplets sur le *pape*. Les catholiques ne se décourageaient pourtant pas ; la procession de la Fête-Dieu se fit comme à l'ordinaire avec beaucoup de pompe et de gros cierges allumés. « Nos prêtres, dirent quelques-uns, croient-ils donc « que Dieu soit devenu aveugle, qu'ils lui apportent « tant de lumières en plein jour[1]? » Une Réformation sérieuse et charitable est seule vraie ; cependant le prophète Élie accabla de son ironie les prophètes des bocages[2].

Les cris redoublèrent. Jamais on n'avait vu d'hérésie aussi fatale. Les déclarations les plus pieuses des réformateurs étaient taxées d'hypocrisie ; leurs professions les plus sincères, de subtilité et de mensonge ; leurs dogmes les plus chrétiens étaient atroces. Jamais le diable n'avait tissé une doctrine plus dangereuse. L'archevêque ne suffisait plus, il fallait les tonnerres du Vatican. Les dénonciations redoublèrent de gravité. L'archevêque de Gran se rendit à Rome. La papauté s'émut à l'ouïe des faits qui lui étaient dénoncés, et Clément VII envoya en Hongrie le célèbre cardinal Cajetan. Il le munit à

[1] *Gesch. der Evang. Kirche in Ungarn*, p. 48.
[2] 1 Rois XVIII, 27.

son départ de toutes les choses propres à gagner le roi. Il lui remit pour ce prince un don de soixante mille ducats, destinés ostensiblement à défendre le royaume contre les Turcs, mais aussi à réchauffer le zèle de Louis II contre les réformés; de plus le pape le chargea d'une lettre dans laquelle il poussait le roi à détruire l'hérésie. Comment se refuser à une demande accompagnée de soixante mille pièces d'or, et qui était vivement appuyée par les évêques? Une Diète fut convoquée en 1523 et habilement travaillée par le clergé. Ses délégués dirent au roi : « Que Votre Majesté royale « daigne comme prince catholique sévir contre « tous les luthériens, leurs patrons et leurs adhé- « rents; ce sont des hérétiques manifestes et des « ennemis de la très-sacrée Vierge Marie. Punis- « sez-les par la décapitation et la confiscation de « tous leurs biens[1]. »

Louis II accueillit cette demande et rendit le 15 octobre 1524 une ordonnance sévère contre la Réformation. « Cette *chose* me déplaît fort, disait-il. « Nous désirons que nos sujets conservent pure de « toute tache et de toutes erreurs, la foi que nous « avons reçue de nos ancêtres; et nous avons déjà « auparavant arrêté que personne, dans notre « royaume, n'embrasse ou n'approuve cette secte[2].» Puis il ordonnait à ceux auxquels il s'adressait, de

[1] « Pœna capitis et ablatione omnium bonorum suorum punire dignetur. » (*Hist. diplomatica*, p. 8.)

[2] « Jam pridem ediximus ne quis in hoc regno nostro sectam illam auderet amplecti aut approbare. » Cette ordonnance, jusqu'à présent inédite, se trouve dans le journal hongrois *Magyar... Figyelmezo*, Debreczin, 1871, p. 524.

faire, sous peine de perdre leur tête et leurs biens, tout ce qui est possible pour arrêter l'hérésie luthérienne.

L'archevêque de Gran qui revenait de Rome et le cardinal Szalkai firent nommer des commissaires pour la répression de l'*hérésie;* et comme Hermanstadt donnait le plus d'inquiétude, ils les dirigèrent d'abord sur cette ville. Plusieurs s'étonnaient de voir ces serviteurs du pape penser alors à la persécution. Les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie, était-ce le moment de porter la division parmi les citoyens? Ne fallait-il pas établir la bonne intelligence entre tous, réunir les cœurs, les volontés? Exposerait-on la Hongrie, en divisant ses forces, à une épouvantable catastrophe? Toutes ces considérations furent inutiles. Le clergé romain ne recula devant rien. Craignant l'Évangile plus que le Turc, il jeta hardiment ses brandons de discorde au milieu d'un peuple généreux.

Le feu ne prit pourtant pas aussi fort qu'on l'avait espéré. Les commissaires, arrivés en Transylvanie, trouvèrent les esprits si décidés pour l'Évangile que, renonçant à brûler les hommes, ils se contentèrent de brûler les livres. On arracha de force aux bourgeois les écrits des apôtres et des réformateurs; un grand feu fut allumé sur la place et les meilleurs des livres y furent jetés. Les commissaires archiépiscopaux voulurent se donner le plaisir d'assister à cette exécution, à défaut d'autres, et contemplèrent les flammes avec une joie qu'ils avaient peine à contenir. Cependant un psautier enflammé, étant emporté par le vent, tomba

sur la tête chauve de l'un d'eux, et le blessa si dangereusement que trois jours après le pauvre homme en mourut; la mort destinée aux persécutés frappait les persécuteurs. Une semblable exécution eut lieu dans d'autres villes de Hongrie. Le gardien des franciscains d'Œdenbourg, déployant un zèle extraordinaire, fit brûler, par la main du bourreau, les ouvrages du grand Luther. On lit encore dans les archives de la ville : « L'an 1525, « lundi après le nouvel an, donné au bourreau pour « avoir brûlé les livres luthériens, I d. d.[1] »

Ce n'était pas assez. Que servirait-il d'avoir consumé tant de feuilles d'impression, s'il restait dans le royaume beaucoup de voix vivantes pour annoncer le salut de Jésus-Christ? Il y en avait surtout une que l'on voulait à tout prix réduire au silence. La lumière évangélique éclairait toujours plus l'université de Pesth, et c'était surtout grâce à Grynée, qui y professait la vérité avec zèle. Ces dominicains obtinrent un décret contre lui. On saisit cet excellent homme; on le jeta en prison. Mais quelques nobles prirent son parti, les portes de la prison s'ouvrirent : « Partez, lui dit-on, quittez le « royaume. » Ce que la Hongrie perdit, la Suisse le gagna. Grynée devint professeur de philosophie à Bâle et reçut douze ans plus tard Calvin chassé de Genève. J. Winsheim, plus prudent, plus craintif que Grynée, resta en place deux ans de plus, mais fut banni en 1525 et devint professeur de grec à Wittemberg. C'était surtout comme opposés au culte

[1] *Geschichte der ev. Kirche in Ungarn*, p. 44.

de la Vierge, que ces deux disciples de Christ étaient chassés de Hongrie. Mais ni la prison, ni l'exil ne pouvaient en bannir la Réformation. Le feu intérieur augmentait, et nul n'était capable de l'éteindre.

De nouveaux étudiants partaient pour Wittemberg; Martin Cyriaci de Leutschau en revenait, touché et affermi par l'enseignement de Luther, et se mettait aussitôt à l'œuvre. Des nobles influents, des cités même se déclaraient pour la Réformation. En 1525, les cinq villes libres de la Hongrie supérieure, Leutschau, Seben, Bartfeld, Éperies et Kaschau se prononcèrent en sa faveur. En Transylvanie, une école luthérienne s'était établie, et tandis que les prêtres excommuniaient chaque dimanche ceux qu'ils appelaient hérétiques, les laïques les protégeaient contre la persécution. Si des clercs voulaient élever des échafauds, des marchands, des artisans se levaient et faisaient obstacle[1].

L'archevêque de Gran et le légat du pape qui avaient cru détruire la Réformation par les édits royaux, étaient remplis de tristesse en voyant que ces actes ne servaient à rien; ils redoublèrent d'efforts pour user et abuser de la jeunesse et de la faiblesse du roi[2].

L'archevêque avait assumé en Hongrie le rôle de persécuteur de la Réforme; il résolut, puisqu'elle avait tant de peine à mourir, de lui donner un nouveau coup. Il voulait que la persécution fût à la

[1] Haner, *Hist. eccles. transylv.*, p. 147-178.
[2] « Juvenis bonitate abutebatur. » (Scultetus, *Ann.*, p. 62.)

fois plus étendue et plus cruelle. Une Diète devant se réunir en 1525, il se décida, d'accord avec le cardinal, à provoquer un nouvel édit. Jadis gouverneur du roi, l'archevêque avait beaucoup d'influence à la cour et savait fort bien comment s'y prendre pour gagner son ancien élève; il manœuvra si bien qu'il obtint ce qu'il désirait[1]. Tout ce que la pieuse reine put exprimer au jeune roi dut céder à la puissance des deux prélats et des soixante mille ducats. Les prêtres gagnèrent aussi les membres catholiques de la Diète; on leur fit croire que s'ils se débarrassaient de Luther, il leur serait plus facile de se délivrer de Mahomet; ils ne devaient pas tarder à reconnaître leur erreur. Louis commanda au duc Charles de Munsterberg, gouverneur de la Bohême, d'en bannir tous les luthériens et les Picards; et un édit qui devint une loi du royaume de Hongrie, ordonna l'extirpation générale des évangéliques, *au moyen du feu*.

On se mit à l'œuvre. Il y avait à Bude un certain libraire nommé Georges, bien connu du parti du pape, pour vendre des livres suspects. Georges fut saisi; ses livres chrétiens furent enlevés, et le pieux libraire fut brûlé au milieu de ses volumes qui lui servaient de bûcher[2]. Louis ordonna que l'on en fît autant dans tous ses États. Il écrivit à divers magistrats à Œdenbourg, à Hermanstadt et ailleurs. Il s'adressa en particulier au comte Pempflinger en Transylvanie, lui ordonnant d'extirper

[1] Baronius, *Ann.*, ad an 1525.

[2] « Georgium quemdam Bibliopolam una cum libris Evangelicis exusserunt. » (Scultetus, *Ann.*, p. 62; *Epp.*, Luth.

l'hérésie, le menaçant des châtiments les plus graves s'il y manquait, et lui promettant ses royales faveurs s'il exécutait ses cruels édits. La Hongrie devait se couvrir d'échafauds. Mais un orage, venant d'Orient, s'approchait avec rapidité, porteur des châtiments célestes; le glaive de la persécution devait être rompu, les disciples de Christ sauvés, et le jeune et malheureux prince, victime des intrigues cléricales, allait payer chèrement toutes ses cruautés.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### LA GRANDE VICTOIRE DE SOLIMAN.

(1526.)

Soliman le Grand, — le Conquérant, le Magnifique, — le plus célèbre des sultans, s'avançait à la tête d'une nombreuse armée. Sa vie devait être, pendant près d'un demi-siècle, une suite de batailles et de conquêtes. Déjà cinq ans auparavant les Turcs avaient pris Belgrade et baigné leurs pieds dans le Danube. L'illustre disciple de Mahomet voulait faire davantage. Il se proposait d'envahir la Hongrie, l'Autriche, l'Italie et l'Espagne. La croix serait foulée aux pieds, et le croissant s'élèverait triomphant au-dessus d'elle. L'Europe devait devenir musulmane. Le 23 avril 1526, Soliman qui se préparait à quitter Constantinople, visita les tombeaux de ses ancêtres et des martyrs de l'islamisme. Puis ce prince brillant de jeunesse et de force, — il avait alors trente-deux ans, — doué de l'énergie mahométane, enflammé de cet amour des conquêtes qui avait illustré ses aïeux, partit de Constantinople à la tête d'une armée qui recevait

continuellement des renforts. Ibrahim-Pacha, qui le précédait, assiégeait déjà Peterwaradin; il prit cette ville, et au moment où le sultan entrait sur le territoire de la Hongrie, à la tête de trois cent mille soldats, Ibrahim-Pacha déposa à ses pieds cinquante têtes hongroises comme cadeau de bienvenue. « En avant! à Pesth! » fit crier dans son camp le fils de Sélim. Cette grande armée se mit en marche le long du Danube.

Rien n'était prêt en Hongrie. Tout le pays était saisi d'effroi. Les hommes les plus éclairés ne se faisaient pas d'illusion. « Tout le royaume, avait-« on dit à l'assemblée de Tolna, a besoin de deux « choses pour se défendre, — des armées et des « lois, — or notre Hongrie n'a ni les unes ni les « autres[1]. » La division des grands et les prétentions du clergé avaient affaibli le pays. Les places n'étaient données que par faveur, les hommes d'armes s'étalaient et paradaient dans les rues de la capitale, tandis que les frontières restaient sans défense. En vain la jeune reine s'efforçait-elle de rétablir l'ordre dans l'État, les grands s'y opposaient. A leur tête était le puissant Zapolya qui s'appuyait fièrement sur ses soixante et douze châteaux. Ce haut et souverain seigneur, auquel on avait prédit que la couronne serait un jour sur sa tête, ne demandait pas mieux que de voir la déconfiture de sa patrie, espérant qu'il lui serait ainsi plus facile de se faire proclamer roi[2]. On deman-

[1] *Hist. crit. Ungariæ*, XIX, 89.
[2] « Sarei contento che quel regno si perdesse, etc. » (*Relazione del sr d'Orio.* Dec. 1523. Ranke, *Deutsch. Gesch.*, II, p. 407.)

dait à Louis de faire acte d'autorité, de réformer les abus, mais tout restait dans ce triste désordre qui précède la ruine des peuples.

Soliman avait sommé le roi, par un message du 20 février, de lui payer tribut, en le menaçant, s'il s'y refusait, d'anéantir la foi chrétienne et de mettre sous le joug ses princes et son peuple. Le roi, jeune et léger, n'avait pas fait grande attention à l'affaire. Mais quand il apprit que le sultan avait quitté Constantinople, il s'émut, il se troubla, il comprit qu'il fallait mettre la Hongrie en état de défense. Il était trop tard. Il voulut lever des impôts, et l'argent ne rentrait pas. Il s'efforça de former une armée, les recrues n'arrivaient pas; il s'adressa aux riches, et ils préféraient employer leurs revenus à l'ornement des églises. Il donna les ordres les plus pressants; toute la Hongrie devait se lever, même les étudiants, les prêtres et les moines; il ne devait demeurer dans le pays qu'un prêtre pour deux paroisses. Presque personne ne bougeait. Enfin, quand l'ennemi s'approcha, quand on sut qu'il marchait sur Pesth, on sentit qu'il fallait se presser d'occuper les passages où l'on pouvait l'arrêter. Mais le prince n'avait pour armée que trois mille hommes et, pour couvrir les frais de la guerre, que 50,000 florins, que le banquier Fugger lui avait prêtés sur de fortes hypothèques. Jeune, inexpérimenté, peu énergique, il ne se souciait guère lui-même d'aller à la rencontre de Soliman. Les magnats refusèrent de marcher sans le roi. Louis prit alors une grande résolution. « Je « le vois bien, dit-il avec tristesse, il faut que ma

« tête réponde de la leur ; eh bien, je vais la por- « ter à l'ennemi. » Il prit congé de sa jeune épouse dans l'île de Csepel, près de Bude. Quoique peu d'accord ils s'aimaient. Leurs cœurs étaient déchirés :

Digne épouse, reçois mes éternels adieux.

Le 24 juillet, le roi partit avec sa petite troupe. Les chrétiens étaient un contre cent[1].

Cependant, en marchant contre le successeur de Mahomet, Louis n'avait point retiré ses ordres contre les disciples de Jésus-Christ. Les réformés qui ne partaient pas pour la guerre, des femmes, des vieillards, des enfants et ceux qui étaient déjà prisonniers pour l'Évangile allaient-ils être mis cruellement à mort? Le noble Pempflinger était vivement agité. Il avait toujours regardé comme iniques les édits de persécution, et il sentait maintenant le besoin de représenter au roi que faire monter sur des bûchers les disciples du Seigneur serait appeler les jugements de Dieu sur la Hongrie. Il ne pouvait aussi supporter l'idée qu'une paroisse sur deux demeurât sans pasteur. Il résolut de se rendre auprès de Louis. Si chaque ministre de la religion reste dans sa paroisse pour prendre soin des affligés, si l'arrêt de mort porté contre les évangéliques est révoqué, si on leur permet d'aller défendre leur patrie sur le champ de bataille, peut-être la colère divine s'apaisera-t-elle, la Hongrie et l'Évangile pourront-ils être sauvés. Déjà

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 45, Brodericbus, *Clades Mohacziana, apud* Schardium p. 558. Ranke, II, p. 409.

les moines, profitant de l'édit de persécution et de l'agitation universelle, s'efforçaient de soulever le peuple et d'obtenir par la violence la mort des évangéliques ; c'étaient à leurs yeux des sacrifices propres à détourner les désolations qui étaient près de fondre sur le pays. Le comte partit en toute hâte ; mais bientôt une terrible nouvelle vint arrêter ses pas[1].

Le jeune roi en marchant à la tête de ses trois mille hommes avait été rejoint par des magnats hongrois et des compagnies polonaises. Arrivé à Tolna, il avait dix à douze mille hommes. Les troupes de la Bohême, de la Moravie, de la Croatie et de la Transylvanie n'étaient point encore sous les drapeaux. Il reçut toutefois quelques secours et arriva à Mohacz, sur le Danube, à peu près à moitié chemin entre sa capitale et la frontière turque, à la tête d'environ vingt-sept mille hommes, dont presque aucun n'avait vu le feu. On avait souvent, dans les siècles du moyen âge, donné à des ecclésiastiques le commandement des armées. Louis suivit cette singulière coutume et confia ses troupes à un ancien moine franciscain, l'archevêque de Colocza, Jomory, qui avait fait autrefois une ou deux campagnes, et s'était alors distingué. Le roi pensait qu'un moine énergique valait mieux malgré son froc qu'un lâche général ; mais cette nomination montrait assez entre les mains de qui le roi se trouvait alors.

Soliman avait jeté sans obstacle un pont com-

[1] *Gesch. der evang. Kirche in Ungarn*, p. 47.

mode sur le fleuve, et son immense armée y avait déjà défilé pendant cinq jours. Il connaissait l'art de la guerre, les savantes manœuvres qu'avaient déjà suivies Gonzalve de Cordoue et d'autres grands capitaines. Il avait une forte artillerie et ses janissaires étaient d'excellents tireurs. Louis, qui connaissait la supériorité de son ennemi, eût pu se retirer sur Bude et Pesth et y prendre une forte position, tandis qu'il eût réuni de nouveaux corps d'armée; mais il était, ainsi que les siens, aveuglé sur la faiblesse de ses ressources et plein des espérances les plus trompeuses. Des collines séparaient les deux armées. Le 29 août, on vit les Turcs paraître sur les hauteurs et descendre dans la plaine. Louis, pâle comme la mort, se fit revêtir de son armure[1]. Le moine généralissime et les chefs les plus intelligents prévoyaient un désastre. Plusieurs nobles et ecclésiastiques pensaient de même. « Vingt-six mille Hongrois, disait l'évêque « Perenyi, vont, conduits par le franciscain Jo- « mory, mourir martyrs de la foi et entrer dans le « royaume du ciel. » Ce prélat ajoutait en forme de consolation : « Espérons que le chancelier restera « en vie pour obtenir du pape leur canonisation. » Les Hongrois, voyant les musulmans descendre la colline et s'approcher, se précipitent sur eux. Les Turcs se dispersent, se retirent et les Hongrois, joyeux d'une fuite si inattendue, arrivent sur la hauteur. Là ils découvrent l'armée innombrable des Osmanlis, mais trompés par la retraite des

[1] « Wobei Todtentblässe sein Angesicht überzog, etc. » (*Gesch. der evang. Kirche in Ungarn*, p. 47.)

éclaireurs, ils croient déjà que la victoire leur appartient et s'élancent sur l'ennemi. Soliman avait eu recours à une ruse de guerre. Ses soldats n'avaient paru s'enfuir que pour attirer l'ennemi après eux. Il avait établi derrière la colline trois cents canons, et au moment où Louis et les siens paraissent, un feu terrible les accueille. En même temps la cavalerie des spahis fond sur les deux ailes de la petite armée chrétienne; le désordre s'y met, les plus braves tombent, les plus faibles s'enfuient. Le jeune roi, qui voit son armée perdue, se sauve comme les autres. Un Silésien court devant lui pour le guider dans sa fuite. Arrivé dans la plaine, il rencontre une eau noire et croupissante qu'il faut traverser. Il y lance son cheval pour atteindre l'autre bord qui était assez élevé, mais, en le gravissant, l'animal glisse et tombe avec le prince qui reste enseveli dans les eaux marécageuses. Triste tombeau! Louis n'eut pas même l'honneur de mourir les armes à la main. Tout est perdu! Le croissant triomphe. Le roi, vingt-huit magnats, cinq cents nobles, sept évêques et vingt mille hommes d'armes couvrent de leurs cadavres le champ de bataille[1]. La terreur se répandit au loin. Les clefs de la capitale furent apportées au sultan. Il pilla Bude, mit le feu à cette ville, réduisit la bibliothèque en cendres, dévasta la Hongrie jusqu'à la Theiss et fit tomber deux cent mille Hongrois sous les coups de ses musulmans.

Cette victoire, qui semblait assurer la prépondé-

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 48.

rance de l'islamisme, remplit l'Allemagne et même l'Europe de tristesse et d'effroi. Il y eut quelques petites compensations. Pempflinger n'ayant plus à craindre ni les prêtres ni le roi, sauva les chrétiens évangéliques que menaçait la fureur des moines. Mais la délivrance de quelques-uns n'était rien à l'horreur du désastre public. En voyant leurs villes fumantes, leurs champs dévastés, leurs compatriotes étendus morts, le croissant remplaçant la croix, les Hongrois pleuraient la ruine de leur patrie. L'infortunée Marie, veuve si jeune encore, perdait à la fois son époux et sa couronne, et voyait avec angoisse cette Hongrie qu'elle aimait dévastée par les Turcs.

Ce terrible coup fut ressenti à Wittemberg où les étudiants hongrois avaient excité un vif intérêt pour leur patrie. Luther, en apprenant le deuil de la reine, fut ému d'une vive compassion et lui écrivit une lettre pleine de consolation : « Très-gracieuse reine, lui dit-il, connaissant l'amour de « Votre Majesté et sachant que le Turc a frappé le « noble et jeune prince, votre époux, je désire « dans ce grand et soudain malheur vous consoler « autant que Dieu me le donne, et vous envoie « pour cela quatre *psaumes* (avec des réflexions), « qui apprendront à Votre Majesté à se confier uniquement dans le véritable Père qui est au ciel, « et à chercher toute sa consolation dans Jésus-« Christ, le véritable époux, qui est aussi notre « frère, étant devenu notre chair et notre sang. « Ces psaumes vous révéleront dans toute sa ri-« chesse l'amour du Père et du Fils. » « Chère

« enfant, disait encore Luther à la reine, laisse les « impies t'opprimer toi et ta cause; laisse-les, « s'enveloppant de nuages, faire fondre sur ta tête « la pluie et la grêle et t'ensevelir dans les ténè-« bres. Recommande seulement à Dieu ta cause; « attends-le. Alors ton droit et ta justice reluiront « aux yeux de tous comme le midi dans sa splen-« deur. Dieu permet bien que les justes tombent « dans les mains des méchants, mais il ne les y « laisse pas.

« Le pape et les siens ont condamné Jean Huss, « mais cela n'a servi à rien. Condamnation, cris, « pleurs hypocrites, rage, tempêtes, bulles, plomb, « sceau, excommunication, tout a été inutile. Huss « a dès lors toujours subsisté avec gloire, et ni « les évêques, ni les universités, ni les princes, « ni les rois n'ont pu quelque chose contre lui. « Cet homme seul, cet homme mort, cet inno-« cent Abel a frappé le Caïn plein de vie, le pape « et tout son parti, et grâce à sa parole puissante, « ils ont été reconnus comme des hérétiques, « des apostats, des meurtriers et des blasphéma-« teurs, — dussent-ils en crever de rage[1]. » Il est difficile à Luther de prononcer la parole de la consolation sans y joindre la parole de la force et de la réprobation. Il y met quelquefois de la violence. Il pouvait être un agneau, mais il était aussi un lion.

Cette épreuve et ces consolations firent avancer

[1] Ces paroles sont tirées du commentaire de Luther sur les psaumes 37, 62, 94, 109. Voir la lettre et le commentaire. Luth., *Opp.* Leipzig, Vᵉ vol., p. 609-640.

la jeune reine dans la piété. Charles-Quint voyait ses sentiments évangéliques avec peine, et lui et ses ministres le lui firent souvent sentir. On voulait même lui ôter son Évangile. Mais l'empereur l'aimait et finissait par la supporter. Elle exprima dans un beau cantique les consolations qu'elle trouvait près de Dieu. « Si je ne puis échapper à l'in-« fortune, y dit-elle, je dois endurer l'opprobre « pour ma foi; je sais du moins, et c'est ma force, « que le monde ne peut m'enlever la faveur et la « grâce de Dieu. Dieu n'est pas loin; s'il se cache, « c'est pour un peu de temps, et bientôt il anéan-« tira ceux qui m'enlèvent sa parole.

« Toutes les épreuves ne durent qu'un moment. « Seigneur Jésus-Christ! tu seras à mes côtés, et « quand on me livrera bataille, tu regarderas mes « douleurs comme si elles étaient les tiennes « propres[1].

« Faut-il que j'entre *dans cette voie*... où l'on me « pousse... eh bien! monde, comme tu le veux! « Dieu est mon bouclier, et il saura bien être par-« tout avec moi. »

Cette *voie*, cette vocation dont elle parle devait en effet l'effrayer. Charles-Quint, connaissant les grandes capacités de sa sœur, la fit, en 1531, gou-

[1] « Herr Jesu Christ
Du wirst mir stehn zur Seiten,
Und sehen auf das Unglück mein,
Als wære es dein,
Wenn's wider mich wird streiten. »
(Bunsen. *Evang. Gesang und Gebet-Buch*, p. 290.)

(Rambach, *Antholog.*, II, p. 78. — Rambach croit le cantique composé pour la reine par Luther, en même temps que l'explication des quatre psaumes. *Éditeur*.)

vernante des Pays-Bas. Elle rentra dans le palais de Bruxelles qui l'avait vue naître. Elle avait un chapelain évangélique, mais tout en cherchant à adoucir les ordres persécuteurs de l'empereur, elle dut souvent subir leur exécution et assister à des cérémonies catholiques dans la chapelle de la cour. Elle craignait sans doute que si elle résistait à la volonté inflexible de son redoutable frère, on ne la jetât pour la vie dans une prison, comme sa mère Jeanne, dite la Folle.

Si les paroles de Luther consolaient Marie, les amis de l'Évangile en Hongrie voyaient leurs dangers s'accroître. Le roi étant mort, l'ambitieux Zapolya parvint enfin à l'objet de ses vœux, et fut couronné le 26 novembre 1526, dans l'antique résidence d'Albe-Royale, qui avait été pendant cinq cents ans la demeure des rois. Il ne fut pas seul à réclamer le sceptre de la Hongrie; l'archiduc Ferdinand d'Autriche, s'appuyant sur des arrangements faits avec le roi Wladislas et soutenu par les partisans de sa sœur, la reine Marie, se fit couronner à Presbourg. Ces deux rois, ambitionnant l'appui de Rome et de son clergé, n'avaient qu'un point de commun, — leur opposition à la Réforme, — et devaient rivaliser de cruauté avec le terrible Turc.

Zapolya publia dès le 25 janvier 1527 un édit contre les luthériens; les prêtres en firent aussitôt usage. L'Évangile avait gagné des partisans dans tout le pays, et en particulier sur les montagnes et dans les jolies vallées des Karpathes, riches en

mines d'argent et d'or. Libethen, ville de mineurs, avait une Église florissante, dont tous les membres vivaient dans la plus douce fraternité. Une émeute des ouvriers des mines fut le prétexte dont les prêtres se servirent pour susciter la persécution. Ils accusèrent ces hommes de paix d'avoir excité la révolte. Le pasteur parvint à se cacher dans une profonde cavité des mines ; mais le recteur de l'école et six conseillers furent saisis et conduits à la ville de Neusol. « Abjurez vos hérésies, leur dit le « juge, et découvrez-nous le lieu où votre pasteur « se trouve, sinon l'on vous brûlera vifs. » Les conseillers, menacés et flattés tour à tour, cédèrent. Des sbires descendirent dans les mines et s'emparèrent du ministre. Le recteur fut brûlé à Altsol le 22 août, mais le pasteur fut conduit plus loin, près du château de Dobrony. Ses gardiens ayant fait halte dans un lieu voisin de cet édifice, au milieu d'une nature grande et sévère, les prêtres sommèrent leur prisonnier d'abjurer sa foi. Rien n'ébranlant Nicolaï, c'est le nom de ce martyr hongrois, il fut tué d'un coup de sabre et jeté dans les flammes[1].

Tandis que ces choses se passaient sous le sceptre de Zapolya, son émule Ferdinand rendait, le 20 août 1527, à Bude, un édit de persécution[2]. Prison, bannissement, confiscation, mort par l'eau, le glaive ou le feu, étaient décrétés contre les hérétiques, et toute ville qui n'exécutait pas cette

[1] *Matricula plebanorum* XXIV, p. 463. *Gesch. der Evang. Kirche in Ungarn*, p. 51.
[2] Voir première série, vol. IV, liv. XIII, ch. IV.

ordonnance royale devait être dépouillée de tous ses priviléges[1].

Un ciel chargé de nuages présageait à la Hongrie des jours de souffrance, de sang et de deuil.

[1] Ferdinand's Mandat. Luth., *Opp.*, XIX, p. 596. — *Gesch. der evang. Kirche in Ung.*, p. 51-53.

## CHAPITRE TROISIÈME

### DEVAY ET SES COLLABORATEURS

(1527 — 1538.)

Le triomphe de la Réformation devait être lent et difficile en Hongrie, ou plutôt il ne devait jamais être complet. Les deux rois, qui, après la mort de Louis II, se partagèrent le royaume, s'imaginèrent, nous l'avons vu, s'assurer la victoire en livrant la Réformation au clergé romain; mais la persécution n'eut pas d'autre effet que d'avancer la Réforme. Bien des chrétiens évangéliques quittèrent alors la Hongrie pour se rendre à Wittemberg. « Un grand nombre de Hongrois, disait Luther le « 7 mai 1528, arrivent de tous côtés chez nous, « chassés des États de Ferdinand, et comme Christ « a été pauvre, ils l'imitent dans son humble « pauvreté[1]. » Le réformateur les recevait, les consolait, les instruisait, les fortifiait. « Si Satan « use de cruauté, disait-il à l'un d'eux, il fait son

[1] « Pulsi de regnis Ferdinandi, pauperem Christum, in paupertate, imitantur. » (Luth., *Epp.*, III, p. 289.)

« office ; l'Écriture nous apprend partout que c'est « ce qu'il faut attendre de lui. Mais toi, sois un « homme courageux, prie et combats en esprit « contre l'adversaire par la Parole divine[1]. Celui « qui règne en nous est puissant. » Luther appelait même près de lui les chrétiens de la Hongrie ; il écrivait à Léonard Beier, qui se trouvait dans les États de Ferdinand : « Si l'on te chasse, « viens ici ; nous t'offrons l'hospitalité et tout ce « que Christ nous donne. » La charité du réformateur gagnait les cœurs à la Réforme. Ces hommes en retournant dans leur patrie devenaient autant de missionnaires.

Ce fut peu après que se présenta à Wittemberg celui qui devait être le plus grand des réformateurs hongrois. Un jour, en 1529, Luther vit arriver chez lui un jeune homme qui gagna tout à fait son cœur, aussi le reçut-il dans sa maison, à sa table, et pendant tout son séjour à Wittemberg, ce jeune Magyar eut le privilége d'entendre les discours pieux et les propos spirituels du grand docteur. Cet étudiant était né en Transylvanie, à Déva, près des rives du fleuve Maros, qui roule de l'or dans ses eaux, sur la route qui conduit à Temesvar, à travers les défilés des montagnes et les Portes de fer, à peu de distance des ruines de Sarmizégéthusa, capitale des anciens Daces, sur lesquelles les Romains élevèrent plus tard Ulpia Trajana. C'est là que Mathias Biro Devay naquit, au commencement du seizième siècle, d'une famille

[1] « Tu vero vir esto fortis, ora et pugna in spiritu et verbo adversum ipsum. » (*Ibid.*)

noble. Il fut, pense-t-on, à Bude, un des disciples de Grynée; il se rendit, en 1523, à l'université de Cracovie, où il fut immatriculé en même temps que son ami Martin de Kalmance. Il y resta environ deux ans et s'y montra un sincère catholique-romain.

Devay revint de Cracovie vers la fin de 1525 et devenu prêtre et moine il se montra ami zélé du pape. Celui qui devait abattre l'idole était alors agenouillé devant elle. Ce fut, paraît-il, dans la seconde partie de l'an 1527 et la première de 1528, que son esprit fut éclairé par la lumière de l'Évangile; il embrassa la foi en Christ Sauveur avec toute la franchise et toute l'énergie de son caractère. Les catholiques qui avaient connu son dévouement à la doctrine de Rome, étaient consternés: « Il a été prêtre romain!... disaient-ils, et très-« dévoué à notre vraie foi catholique! » Devay sentait le besoin de s'affermir dans la doctrine évangélique et de se mettre en état de la défendre; il se rendit à Wittemberg et le 3 décembre 1529, il y fut immatriculé.

Pendant que Devay était en Saxe, la Réforme faisait de grands progrès en Hongrie. Ses deux rois avaient cru la détruire, mais une puissance invisible, plus grande que celle des cours, la répandait au loin et cette parole antique de l'Évangile se réalisait: *Ma force s'accomplit dans la faiblesse.* Un puissant magnat, Pierre Perenyi, gagné depuis un an à l'Évangile, s'était déclaré, ainsi que ses fils François, George, Gabriel, pour la doctrine de Luther. Fils de l'ancien palatin de Hongrie Emerich,

il venait d'être fait woywode de Transylvanie et possédait dans la partie septentrionale du royaume de nombreux châteaux. C'était à la cour de la reine Marie, du temps du roi Louis, qu'il avait été éclairé par les conversations fréquentes qu'il avait eues avec les ministres Kopaczy et Széray. Non content de laisser la doctrine évangélique se répandre dans ses domaines, il s'appliquait à donner lui-même de pieux pasteurs au peuple. D'autres magnats encore, en particulier Laelany, Massaly, Gaspard Dragfi avaient été amenés au protestantisme par les enseignements des ministres Osztoraï et Derezki. Le père de Dragfi était de son temps woywode de Transylvanie et le roi Wladislas avait honoré ses noces de sa présence. Le fils, jeune homme de vingt-deux ans, faisait venir des docteurs évangéliques dans ses terres et Ovar, Isengen, Erdoeil et de nombreux villages furent réformés par leurs prédications. En vain les évêques menaçaient-ils ce jeune et ferme chrétien; il ne s'en souciait nullement et protégeait tous ceux qui étaient persécutés pour la foi. Des femmes même favorisaient l'extension de la Réforme. La veuve de Pierre Jarit, femme vénérée qui avait pour l'Évangile l'amour le plus ardent, entretenait des prédicateurs dans ses vastes possessions, en sorte que tout le pays qui s'étendait entre les fleuves Maros et Kœroes était amené par son influence à la profession de la foi. Le palatin Thomas Nadasdy, François Révay, Bebek, les Podmanitzky, Zobor, Balassa, Batory, Pongratz, Illeshazy, Eszterhazy, Zriny, Nyary, Batthyanyi, les comtes

de Salm, de Hommona et plusieurs autres nobles et magnats écoutaient la Parole de Dieu comme la voix souveraine de l'Église. Les bourgeois faisaient de même et la plus grande partie des villes embrassaient la Réforme[1].

Le bruit de toutes ces conversions arrivait à la cour des deux princes qui se disputaient alors la couronne. Ils crurent devoir ménager des hommes dont ils ambitionnaient l'adhésion. La persécution se ralentit et la transformation de l'Église en profita; la liberté et la vérité firent de notables progrès. A Bartfeld, le docteur Esaias prêchait contre les traditions romaines, appelait ses auditeurs à Jésus-Christ, ébranlait toute la ville. A Leutschau, deux évangélistes, revenus de Wittemberg, Cyriaci et Bogner faisaient retentir la parole du salut, et les églises ultramontaines, malgré leur encens, leurs images, leurs rites pompeux, se vidaient de jour en jour. A Hermanstadt, les habitants, sans se soucier des cris poussés contre eux par les prêtres et leurs adhérents, prenaient tranquillement des mesures pour abolir définitivement le culte romain.

La cour de Rome, toujours plus troublée, intriguait à Vienne pour gagner Ferdinand. Le pape écrivait au célèbre général François Frangepan, qui s'était fait inscrire comme membre de l'ordre de Saint-François d'Assise et se trouvait ainsi spécialement tenu d'obéir au pontife; il le conjurait de soutenir de toutes ses forces la religion catho-

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 55, 56. Herzog, *Encycl.*, XVI, p. 641.

lique menacée. Les moines d'Hermanstadt, irrités de voir que le cruel décret de Ferdinand n'était pas exécuté, s'efforçaient d'ameuter le peuple contre leurs adversaires; et il y avait des troubles fréquents. Le magistrat eût voulu que chacun eût la liberté de servir Dieu conformément à sa conscience, mais la persécution paraissait être chez les moines un besoin enraciné et incorrigible. Le Conseil, désespérant de les éclairer, leur ordonna, le 8 février 1529, sous peine de mort, de quitter la ville dans l'espace de huit jours, à moins qu'ils ne préférassent vivre conformément à l'Évangile. Cet ordre fut diversement reçu par les religieux. Les uns posèrent leurs capuchons, s'habillèrent comme d'honnêtes bourgeois et se mirent à gagner leur pain; les autres quittèrent la ville. Trois jours après, il n'y avait plus dans Hermanstadt un seul catholique-romain[1]. Les uns s'écrièrent que la liberté était foulée aux pieds par le Conseil d'Hermanstadt; les autres remarquèrent qu'en agissant ainsi, il réprimait des manœuvres coupables.

La liberté est une puissance qui traverse parfois des phases bien étranges, et dont l'histoire présente des traits singuliers. On le vit alors en Hongrie. Les deux rois rivaux, Ferdinand et Zapolya, s'appuyaient l'un et l'autre sur deux puissants empereurs, l'un à l'orient, l'autre à l'occident : Soliman et Charles-Quint. Et ce double mouvement compromettait à la fois et favorisait la liberté religieuse en Hongrie. Ferdinand se rendait en 1529

[1] Hanner, *Hist. eccles.*, p. 199. *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 59. Timon, *Epit. chronol.*, p. 118.

à Spire où l'empereur Charles-Quint avait convoqué la Diète, et docile à l'instruction de son auguste frère, y cassait l'édit rendu en 1526 en faveur de la liberté religieuse[1].

Mais tandis que le roi autrichien se retrempait ainsi dans l'intolérance par l'influence de l'Europe catholique, le roi hongrois prenait une leçon de liberté de l'empereur musulman. Soliman s'avançait de nouveau en Hongrie à la tête de cent cinquante mille hommes et, s'arrêtant sur l'illustre champ de bataille de Mohacz, il y recevait Zapolya qui était venu lui présenter ses hommages. Il prenait Bude le 14 août, délivrait l'évangélique commandant en chef Nadasdy, [que ses troupes, par une infâme trahison, avaient jeté dans une cave, marchait sur Gran, dont l'évêque, entouré de huit cents nobles à cheval et autant à pied, venait à sa rencontre et baisait sa main. Puis, après s'être présenté devant Vienne, le grand sultan revenait à Bude et y confirmait Zapolya roi de Hongrie. Sans être grand amateur de la liberté de conscience, il se prononçait contre l'oppression des protestants, soit parce que la religion romaine était celle de l'empereur son ennemi, soit parce que le culte des images, qui était une des parties les plus apparentes de la religion catholique, était impie à ses yeux. L'Évangile de Christ trouvait plus de liberté à Constantinople qu'à Rome.

Dans la grande année 1530, la Réformation

[1] Il avait été voté le 27 août 1526 qu'en attendant un concile national, chaque État agirait dans les affaires religieuses de manière à pouvoir répondre à Dieu et à l'empereur. (*Éditeur.*)

hongroise prit un nouvel élan. La fidélité, la joie que les princes protestants mirent à confesser la vérité à Augsbourg, le 25 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand et de plusieurs seigneurs hongrois : Nicolas Duranz, Wolfgang Frangepertpan, François Ujlaky et d'autres, dissipèrent bien des préjugés; ces gentilshommes firent à leur retour des rapports favorables de ce qu'ils avaient vu et entendu; tous ceux qui comprenaient le latin ou l'allemand (et ils étaient très-nombreux en Hongrie) purent lire l'admirable Confession; elle fit battre bien des cœurs. Dès lors s'accrut le nombre des disciples de Christ, désireux de répandre sa lumière. L'acte glorieux d'Augsbourg fut une cloche d'appel dont les coups retentirent au loin et amenèrent à Wittemberg, et par là même, à l'Évangile un grand nombre d'étudiants, et même de savants, qui voulaient connaître, sur les lieux mêmes, la grande transformation qui s'accomplissait dans la chrétienté, et puiser de leurs mains à la source des eaux vives.

L'année qui suivit la Confession, — au printemps de 1531, — Devay revint en Hongrie. Il se sentait pressé de publier dans sa patrie les grands faits et les grandes doctrines de la rédemption, proclamés à Augsbourg par les princes et les villes libres de l'Allemagne. Il avait suivi avec attention toutes les phases de ce grand drame chrétien, il s'attachait en même temps avec sympathie aux enseignements de Mélanchthon; sa douceur, sa sagesse, sa science, ses angoisses même le remplissaient d'affection et d'admiration. Ce ne fut que

plus tard que l'illustre ami de Luther montra son penchant pour une intelligence spirituelle de la cène; mais il en avait alors le germe. Devay et d'autres Hongrois suivirent cette direction avec un cordial intérêt. Quelques réformateurs ont été peut-être inconséquents, tout n'a pas été mis d'accord dans leurs doctrines avec les principes qu'ils professaient. Devay et d'autres ont été jusqu'au bout, ils ont marché droit dans le chemin. Devay fut un docteur complet. Il avança. Il ne s'arrêta pas seulement à quelques belles figures dans le tableau, à quelques grandes parties de l'édifice; il vit l'ensemble et il l'embrassa. Il reconnut la spiritualité de la cène avec Mélanchthon, la souveraineté de la grâce avec Luther; il serait peut-être plus historique et plus logique de dire qu'il crut l'une et l'autre avec Calvin, l'homme complet par excellence, autant du moins que l'homme peut l'être. De plus, il ne fut pas un simple solitaire, n'étant complet que pour son propre compte; il fut un maître. Il joignait à un grand désir de connaître la vérité un caractère décidé et ferme; il ne craignait rien, il n'espérait rien des hommes; sa crainte et son espoir étaient en Dieu. Il croyait, comme plus tard Pascal, que la crainte des hommes était *une mauvaise politique*. Il n'y avait point d'hésitation en lui, il ne chancelait pas comme quelques-uns, mais marchait d'un cœur intrépide et d'un pas assuré. Il est des docteurs qui n'osent présenter la vérité que graduellement, et, souvent, l'esprit humain le demande; la lumière même du soleil s'accroît successivement de-

puis le point du jour jusqu'au plein midi. Mais le réformateur de la Hongrie annonçait du premier abord toute la vérité évangélique, à cœur ouvert, avec plénitude et hardiesse. Il demandait une entière transformation de la vie, une complète réformation de l'Église, et exaltait la grandeur et la certitude du salut dont il était le héraut. Distingué par ses connaissances théologiques, il ne l'était pas moins par sa décision et son courage.

Devay, hautement apprécié et recommandé, fut placé dans la capitale de la Hongrie. Pasteur à Bude, qu'un pont réunit à Pesth, en sorte que ces deux cités n'en forment pour ainsi dire qu'une, il employa toutes ses forces à y répandre les principes de la Réformation par ses paroles, ses écrits, ses actions. Les saints jouant un grand rôle dans la religion du pays, il montra dans un écrit le néant de leur invocation [1]. Il composa cinquante-deux thèses dans lesquelles, après avoir réfuté ses adversaires, il exposait clairement l'essence d'une vraie réformation chrétienne, ou comme il disait, *les rudiments du salut* [2]. Malheureusement, il n'avait pas alors d'imprimerie à sa disposition, la Hongrie étant fort reculée à cet égard; il faisait donc faire des copies nombreuses de ses écrits, comme on faisait avant la découverte de Gutenberg. En même temps il prêchait avec force; il se présentait partout où il voyait quelque conquête à faire.

[1] *De sanctorum dormitione.*

[2] « Propositiones erroneæ Matthiæ Devay, seu ut ille vocat rudimenta salutis continentes, » disait le Dr Szegedy, son adversaire. (Vienne, 1535.)

Plusieurs à sa voix se convertirent à l'Évangile, et en particulier des hommes notables.

Devay n'était pas seul à s'efforcer de répandre la vie chrétienne dans l'Église hongroise. Antoine Transylvanus évangélisait à Kaschau et dans les contrées environnantes, Basile Radan à Debreczin, André Fischer et Barthélemy Bogner à Zipsen, Michel Siklosy et Etienne Kopacsy dans le comitat de Zemplin. Léonard Stœckel et Lorenz Quendel, qui avaient étudié à Wittemberg, en même temps que Devay, répandirent bientôt aussi en d'autres lieux la foi évangélique. La Réformation faisait ainsi tout tranquillement et sans grandes luttes et grand éclat la conquête de la Hongrie. L'Évangile ne s'y répandait pas avec le bruit des torrents, comme dans les lieux où parlaient Luther, Farel ou Knox : les eaux coulaient doucement. Elles ne tombaient pas des montagnes en bouillonnant, mais elles sortaient inaperçues de la terre. C'était une conquête sans cymbales et sans trompettes, mais faite par de vaillants éclaireurs. La réforme venait souvent des hommes du peuple; un humble évangéliste prononçait dans quelque petite ville les paroles de la vie éternelle, et beaucoup de cœurs les recevaient avec joie.

Il y eut pourtant des exceptions au calme dont nous parlons, et la vie du plus grand réformateur de ces contrées nous présente de ces situations tragiques dont l'histoire de la Réformation est remplie.

Devay ne resta pas longtemps à Bude. Il fut appelé à Cassovie (Kaschau), dans la Hongrie supé-

rieure, alors sous la domination de Ferdinand, d'où il pouvait porter la doctrine céleste sur les rives du Hernath et de la Tchenerl, dans tout le comitat d'Abaujvar, à Éperies au nord, à Ujehly à l'est; et partout il travaillait avec zèle. Bientôt les habitants s'attachèrent de tout leur cœur, non-seulement à lui, mais à la Parole de Dieu. Les nobles de l'un des bourgs du comitat de Zemplin, émus par la puissance de ses discours, quittèrent l'Église romaine et reçurent avec foi les promesses divines. Les habitants de plusieurs villages des environs furent entraînés par cet exemple. Ces conversions nombreuses excitèrent la colère du clergé romain, et de tous côtés les prêtres demandèrent qu'on éloignât un homme aussi dangereux que Devay. Thomas Szalahazy, évêque d'Éger (Erlau), le dénonça au roi Ferdinand. Les agents de ce prince se rendirent inaperçus aux lieux où se trouvait le simple mais puissant réformateur; ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent. Un fait si hardi ne pouvait être caché. Le bruit s'en répandit parmi les habitants de la ville de Cassovie; le peuple, vivement attaché au réformateur, se souleva. Mais tout fut inutile. Les suppôts de l'évêque traînèrent Devay dans les montagnes du comitat de Liptau; mais là même ils ne le crurent pas en sûreté. Ils craignaient les monts, les forêts, les défilés; il leur fallait des prisons, des gardes, de gros murs. Ils menèrent Devay à Presbourg, puis à Vienne, et là il fut traité très-durement. Enchaîné, n'ayant qu'une maigre nourriture, soumis à toutes les privations, il souffrait cruellement en son corps, et son âme

était souvent accablée de tristesse. Il se demandait s'il sortirait jamais de ces sombres murailles. Il cherchait Dieu du fond de son âme, sachant qu'il est le seul libérateur. Il parla souvent plus tard de toutes les souffrances, soit corporelles, soit spirituelles, qu'il avait endurées dans la prison de Vienne.

L'évêque du diocèse, Jean Faber, homme savant et de talents distingués, avait d'abord pris grand plaisir aux écrits de Luther; il trouvait seulement la nourriture un peu trop forte pour le faible estomac du peuple. En 1521, étant criblé de dettes, et n'ayant rien pour les payer, il se rendit à Rome pour échapper à ses créanciers et réclamer le secours du pape; et, pour se rendre agréable, il composa un écrit contre le grand réformateur. Rome transforma Faber et, de retour en Allemagne, il se mit à combattre la Réformation, sans être pourtant inaccessible aux paroles chrétiennes de Luther. En 1528, il chercha à gagner Mélanchthon, en lui offrant comme prix de son apostasie une place auprès du roi Ferdinand [1]. La même année, il contribua à élever le bûcher où fut brûlé Hubmeyer. Il avait été prévôt à Bude, et en 1530, il fut nommé évêque de Vienne. Il appela Devay à paraître devant lui, et celui-ci trouva l'évêque entouré de plusieurs ecclésiastiques; un secrétaire ou notaire était assis devant une table et couchait tout par écrit. Le réformateur hongrois ne se laissa point intimider par ses juges, ni affaiblir par le désir de

[1] « Faber hortatur ut deficiam a causa, habiturum me defectionis præmium. » (*Corp. Ref.*, I, p. 798.)

mettre fin à ses peines. Il parla non-seulement comme un homme cultivé et savant, mais encore comme un chrétien plein de décision et de courage. Il exposa franchement la vérité évangélique. « Vous êtes accusé, lui dit Faber, de prétendre « qu'après que ces mots ont été prononcés : *Ceci « est mon corps*, *ceci est mon sang*, la substance du « pain et du vin subsiste encore. — J'ai exprimé « de la manière la plus claire, répondit Devay, « quelle est la véritable nature des sacrements, « quels sont leur caractère et leur usage. Ils sont « des signes de la grâce et de la bonne volonté de « Dieu envers nous ; ils nous consolent ainsi dans « nos tentations ; confirment, fortifient et ren- « dent certaine notre foi en la promesse de Dieu. « L'office de la Parole de Dieu et des sacrements « est le même. Ceux-ci ne sont pas des signes vides « et stériles ; ils procurent vraiment et réellement « les grâces qu'ils signifient, n'étant toutefois sa- « lutaires qu'à ceux-là seulement qui les reçoivent « dans la foi, spirituellement et sacramentale- « ment[1]. » On voit que l'élément spirituel dominait dans la théologie de Devay, et qu'il était déjà presque d'accord avec les théologiens de la Suisse réformée. Il exposa toute sa foi avec une piété si évidente que la cour ne crut pas pouvoir le condamner ; il fut mis en liberté[2].

Devay se rendit alors à Bude où il avait d'abord

[1] « Iis solis sunt salutaria qui *in fide spiritualiter* et sacramentaliter hæc mysteria percipiunt. » (Voir Devay, *Expositio examinis quomodo a Fabro in carcere sit examinatus*. Bâle, 1537.)

[2] Revesz, dans Herzog's *Encycl.*, XIX, p. 407.

exercé son ministère et qui dépendait du rival de Ferdinand d'Autriche, Jean Zapolya. Ce prince, bizarre et despotique, était alors de fort mauvaise humeur[1]. Il avait un cheval favori, que le maréchal, par maladresse, avait piqué jusqu'au vif en le ferrant. Le roi, dans un accès de colère, avait fait jeter le maréchal en prison et juré que si la bête en mourait, celui qui l'avait enclouée mourrait de même. Apprenant que le prédicateur, signalé par les prêtres comme un grand hérétique, était arrivé dans sa capitale, son humeur atrabilaire se porta aussitôt sur lui. Un théologien et un maréchal ferrant, tout était un pour lui si on lui déplaisait. Devay fut saisi et enfermé dans la même prison que l'artisan. Ainsi, le réformateur n'échappa à un gouffre que pour heurter contre un écueil; il tombait de Charybde en Scylla. Il s'attendait à la mort, mais il avait une bonne conscience et, son zèle redoublant en face de l'éternité, il désirait ardemment gagner encore à Dieu quelques âmes avant de paraître devant lui : il entra en conversation avec son malheureux compagnon de captivité et, le voyant triste, effrayé, il fit ce qu'avait fait Paul dans la prison de Philippes pour le geôlier épouvanté par un tremblement de terre, il invita l'artisan à prendre Jésus-Christ pour sauveur, l'assurant que cela seul suffisait pour lui donner la vie éternelle. Le maréchal crut et une grande paix vint remplacer l'angoisse qui l'accablait. Ce fut une grande joie pour le fidèle évangéliste. Le cheval

[1] *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 62.

guérit et le roi apaisé ordonna qu'on fît sortir de prison son maréchal. Le geôlier étant venu apporter cette nouvelle à cet homme, celui-ci, au grand étonnement de son gardien, refusa la grâce qui lui était faite. « Je partage, dit-il, la foi pour « laquelle mon compagnon de captivité doit mou« rir, je veux mourir avec lui. » On rapporta cette noble parole à Zapolya, qui, quoique bizarre, était pourtant sensible; il en fut ému et commanda de mettre en liberté et l'un et l'autre captif. Ce second emprisonnement de Devay dura jusqu'en 1534.

Devay sortait de prison, affaibli, brisé, mais toujours pieux et désireux de consacrer ses jours au service de Celui qui est la vérité et la vie. Un magnat hongrois, riche, savant, qui protégeait ouvertement et activement la Réformation, qui avait même fondé à grands frais une école, dans le but de favoriser la culture des lettres[1], un des Mécènes du seizième siècle, le comte Nadasdy, crut qu'après les épreuves du réformateur, et sa double et rude prison, il lui fallait quelque repos et des travaux tranquilles, plutôt qu'un combat corps à corps avec les adversaires. Nadasdy avait dans le château de Sarvar une fort belle bibliothèque; il invita Devay à s'y établir, et à faire servir les études qu'il y ferait à la propagation des lumières évangéliques. Le réformateur accepta cette noble hospitalité, et Sarvar fut pour lui ce qu'avait été

[1] « Intelligo te magno sumptu scholam constituere, et optimarum artium studia excitare. » (Mélanchthon au comte Nadasdy. *Corp. Ref.*, III, p. 417.)

pour Calvin la maison de Du Tillet à Angoulême, après qu'il eut échappé au lieutenant criminel de Paris, et ce que fut pour Luther la Wartbourg; seulement Devay comptait alors, ce que n'avait eu ni l'un ni l'autre, plusieurs années d'une dure captivité. Il se mit aussitôt à l'œuvre, il étudia et composa plusieurs écrits polémiques. Il n'échappait aux gens d'armes et aux geôliers que pour débattre avec d'autres adversaires.

La vie entière d'un évangéliste est une lutte perpétuelle; et quel conflit est plus glorieux que celui de la vérité combattant l'erreur! Un champion digne de Rome se présenta pour lui répondre. Le provincial des Franciscains en Hongrie, le docteur de Sorbonne Grégoire Szégédy, ayant eu connaissance des premiers écrits manuscrits de Devay, avait déclaré qu'il se chargeait de les réfuter. Il tint parole et fit paraître à Vienne un traité dans lequel il combattait les thèses de Devay sur les *Rudiments du salut*[1]. Cet ouvrage fut le premier qui fut publié par un Hongrois contre la Réformation. Devay se mit à l'œuvre pour lui répondre, et son travail fut achevé dans le cours de 1536.

Pendant ce temps, des villes, des bourgs, des paroisses entières et même des membres du haut clergé embrassaient la doctrine évangélique, mais, en même temps, Szalahazy, évêque d'Éger, faisait jeter en prison Antoine, pasteur d'Éperies, Barthélemy, chapelain du chapitre, et le roi Ferdinand

[1] *Censuræ fratris Gregorii Zegedini*, etc. *Vien bey Syngren*, 1535.

ordonnait à l'Église évangélique de Bartfeld d'abolir toutes les innovations, sous peine de confiscation et de mort[1].

Cependant les écrits de Devay étaient encore manuscrits, et il se demandait où il les imprimerait. Szégédy avait fait paraître les siens à Vienne, où Devay n'avait aucune envie de retourner. Il résolut d'aller chercher un éditeur en Saxe et partit à la fin de 1536. Il tomba malade à Nuremberg, y fut soigné par un ancien ami de Wittemberg, Dietrich Veit, que Mélanchthon appelait *suus summus amicus*. Après s'être rétabli, il arriva à Wittemberg et y demeura, à ce qu'il paraît, chez Mélanchthon[2] du mois d'avril au mois d'octobre 1537. Ces deux hommes se lièrent intimement : ils étaient comme deux frères : « Que son commerce m'est « agréable, disait l'ami de Luther en parlant de De- « vay; que sa foi est excellente, et combien il a de « sagesse, de science et de piété! » Il n'était pas le seul Hongrois qui s'attachait à maître Philippe. La plus grande partie des Hongrois, qui venaient à Wittemberg, ne comprenant pas l'allemand, Mélanchthon prêchait pour eux en latin[3], ce qui les rendait plus familiers avec la manière de voir de ce docteur. Au reste, même avant le premier retour de Devay en Hongrie, la doctrine de Zwingle y était connue et embrassée. Déjà en 1530, Luther

[1] Ribini, *Memorabilia Aug. Conf.*, p. 38. *Gesch. der Evang. Kirche in Ungarn* p. 64.

[2] « Talis hospes, ut Homerus jubet, ἀντὶ κασιγνήτου esse debet. « Mélanchthon Vito Theodoro. *Corp. Ref.*, III, p. 416.)

[3] Em. Revesz, *M. B. Devay und die ungarische reformirte Kirche.* Herzog's *Theol. Encycl.*, XIX, p. 410.

se plaignait que ce fût le cas de l'un des pasteurs de Hermanstadt. Cependant Devay était aussi en rapports fraternels, non-seulement avec le grand Luther mais avec tous les hommes évangéliques. Il leur racontait les progrès de la Réformation en Hongrie; il recherchait tout ce qui pouvait le rendre plus propre à l'avancer, il éprouvait combien la communion avec les croyants fortifie le cœur et met à même de combattre vaillamment.

Il n'imprima pas son manuscrit à Wittemberg, ni même dans quelque autre ville de l'Allemagne. Trouva-t-il quelque difficulté à le faire? nous l'ignorons.

Le moment du départ étant arrivé, il pria son hôte d'écrire à son patron le comte Nadasdy. Une lettre du précepteur de l'Allemagne devait être d'un grand prix pour le magnat hongrois. Mélanchthon l'écrivit et demanda au comte de faire en sorte que les Églises fussent enseignées avec plus de pureté; et voulant voir l'enseignement et les lettres protégés par les hommes influents : « Jadis les « Grecs, dit-il, associèrent Hercule aux Muses et « l'appelèrent leur chef[1]. Chacun sait que vos « Pannoniens (Hongrois) sont issus d'Hercule; c'est « pourquoi la protection de telles études doit être « aux yeux de Votre Altesse une vertu domestique « et nationale. » La lettre est du 7 octobre, et datée de Leipzig, où Mélanchthon accompagna peut-être son ami.

[1] « Olim Græci Herculem addiderunt Musis, earumque ducem vocabant. » (*Corp. Reform.* III, p. 418.)

Devay ne se rendit pas de Wittemberg en Hongrie, où il se trouvait pourtant vivement appelé. Il alla à Bâle. Il était attiré dans cette ville de la Suisse, soit par le désir de connaître les théologiens de cette contrée, soit par les célèbres imprimeries de cette ville qui publiaient tant de livres évangéliques, soit enfin par la présence de Grynée, avec lequel il avait probablement correspondu. Les manuscrits qu'il apportait renfermaient trois écrits différents. Le premier traitait « des principaux articles de la doctrine chrétienne ; » le second, « de l'état dans lequel sont les âmes des « bienheureux après cette vie, avant le jour du « jugement dernier, » le troisième enfin, « de « l'examen que Faber lui avait fait subir dans sa « prison. » Ce volume parut en l'automne 1537, avec cette épigraphe : *Maître, à ta parole, je lâcherai le filet.* (Luc V, 5.) Après cette publication, Devay quitta Bâle.

Arrivé en Hongrie, il se rendit aussitôt auprès du comte, auquel il devait remettre la lettre du réformateur. Jean Sylvestre, que Mélanchthon appelait un vrai savant, était à la tête de l'école d'Uj-Sziget, près Sarvar, fondée par Nadasdy. Ce noble était précieux pour la Hongrie. Homme de bien, chrétien pieux, il se plaisait à encourager les lettres, les arts, donnait des récompenses et des marques de sa considération à ceux qui les cultivaient; mais surtout il avait à cœur l'avancement du règne de Dieu. Il comprit que Devay et Sylvestre étaient des hommes d'élite et se les associa. Ils étaient tous les trois convaincus que les écoles

et les bons livres étaient nécessaires pour l'éducation du peuple, pour l'établissement de la Réformation en Hongrie, pour polir les mœurs et assurer la prospérité du pays. Devay demanda au comte une imprimerie, que celui-ci accorda aussitôt. On la plaça à côté de l'école, et elle fut la première en Hongrie. Devay se mit immédiatement à composer un livre élémentaire pour l'étude de la langue hongroise (*Orthographia ungarica*). Il s'appliqua à le rendre utile, non-seulement comme grammaire, mais encore comme moyen d'instruction chrétienne. Il y faisait connaître à la fois les éléments de la langue et ceux de l'Évangile, se rappelant la parole du Maître : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il fallait, pensaient ces trois chrétiens, travailler à la restauration de l'homme dès son enfance, non pas simplement aider à la nature, mais la transformer, l'amener à cet état nouveau de justice qui est une lutte contre la nature originelle, faire que Christ soit formé en lui. Ils croyaient, comme on l'a dit[1], que les enfants ont en eux un poids naturel qui les porte avec violence vers le mal ; qu'il faut donc veiller toujours, de peur que l'ennemi n'entre dans leur cœur, comme dans un lieu abandonné, et n'y fasse ce qui lui plaît. Il faut même qu'une garde fidèle ait soin d'ôter de devant leurs yeux et leurs pieds tout ce qui peut leur être une occasion de chute. Devay avait ajouté à son livre des prières en hongrois destinées aux enfants, pour lesquelles il avait mis à contribution le petit

[1] M. de Sainte-Marthe.

catéchisme de Luther. C'est le premier volume qui ait été imprimé dans la langue du pays; il eut plusieurs éditions.

Mais Devay n'oubliait pas l'évangélisation active. Les domaines de Nadasdy, les comitats d'Eisenbourg, de Westprim, de Raab, près des frontières de l'Autriche entre la rive droite du Danube et le lac Balaton (Plattensee), étaient surtout le théâtre des travaux de Devay. On rencontrait cet apôtre itinérant dans les chemins, sur les rives du lac Balaton et les bords des neuf rivières qui s'y jettent. Il évangélisait dans les maisons rustiques, dans les châteaux et en plein air. Il appelait *tous* ceux qui l'écoutaient à s'approcher de Christ, et déclarait que le Sauveur ne mettait pas dehors *quiconque venait à lui.* S'il rencontrait des âmes qui, tout en croyant, étaient encore inquiètes et agitées, il ne craignait pas pour les rassurer de leur annoncer l'élection de grâce. Il leur disait que si elles étaient venues à Dieu, c'était parce qu'il les avait élues, et que le bon berger garde jusqu'à la fin dans son bercail les brebis qu'il y a amenées.

Tandis que Devay travaillait au sud du Danube, la Hongrie supérieure n'était pas abandonnée. Un homme distingué, un chrétien vivant, Stephan Szantai y prêchait alors avec énergie. Il était plein de foi, bon dialecticien, rempli de dévouement et d'enthousiasme pour la cause du Seigneur. Les prélats qui avaient jadis emprisonné Devay, entreprirent d'en faire autant pour Szantai. Un complot clérical se forma; les évêques George Frater, Statilius et Frangepan, appuyés par les chefs de quel-

ques ordres monastiques, supplièrent Ferdinand de faire saisir et mettre à mort l'évangéliste. Statilius, évêque de Stuhlweissenbourg, près de la grande forêt de Bakonye, était passé maître en fait de persécutions. Il avait peu auparavant fait saisir un ministre évangélique, l'avait fait battre de verges, et quand les hommes chargés de cette fonction l'avaient présenté à demi mort, l'infâme prélat l'avait livré aux chiens pour l'achever. Frangepan, ancien militaire, avait il est vrai posé l'épée et revêtu le froc; mais il avait gardé des manières soldatesques et avait pour maxime qu'il fallait expédier les affaires et les hommes promptement et sans ménagements. Il menait les gens avec hauteur et dureté, et comme l'on dit, commandait à la baguette. Ce fut lui qui se chargea d'obtenir du roi la mort de Szantai. Il ne doutait pas que le prince se laissât mener comme ses gens. Mais certains changements assez extraordinaires s'étaient opérés dans l'esprit de Ferdinand. La Confession d'Augsbourg lui avait donné une idée moins désavantageuse de la doctrine de Luther. Son confesseur, qui était Espagnol, étant sur son lit de mort, lui avait avoué qu'il ne l'avait pas conduit dans la droite voie, et que Luther n'avait jusqu'alors enseigné que la vérité. Il semble que les enfants de Jeanne de Castille aient tous tenu de leur mère quelque estime de la vérité, tandis qu'ils tenaient de leur grand'mère, l'illustre Isabelle, la soumission aux prêtres. Le roi Ferdinand était donc moins hostile aux réformateurs. Cependant, il était loin d'être décidé, et Rome n'avait pas perdu dans son

esprit l'influence qu'elle savait exercer sur les princes. Il n'avait que des lueurs passagères, que le clergé appelait des caprices; il chancelait parfois, mais retournait toujours du côté du pape. On le regardait tantôt comme un ami des protestants et tantôt comme leur adversaire.

Quoi qu'il en soit, Ferdinand se refusa cette fois à la demande des prêtres, et ordonna (1538) une conférence religieuse à Schæssbourg entre les prêtres et Szantai; l'embarras des évêques égala leur étonnement. Non-seulement le roi ne consentait pas à condamner Stephan sans l'entendre, mais il leur ordonnait de discuter avec lui. Se sentant incapables, ils ne s'en souciaient nullement et se mirent à chercher un bon catholique-romain, capable de tenir tête à celui qu'ils appelaient l'*hérétique*. Il y avait parmi les franciscains un moine célèbre par ses exploits dans les luttes théologiques, le père Grégoire; il fut donc appelé à Schæssbourg, et s'y rendit, entouré d'autres moines. Ferdinand choisit pour arbitre le Dr Adrien, vicaire épiscopal de Stuhlweissenbourg, et Martin de Kalmance, recteur de l'école du même lieu. Ils devaient être, dans l'opinion du roi, vu leur caractère personnel, des juges impartiaux, et il leur dit: « Je vous exhorte à conduire toute l'affaire, « de manière que la vérité n'ait rien à souffrir[1]. »

La dispute commença. Des catholiques-romains et des protestants étaient accourus de tous côtés.

[1] *Hispaniai vadaszag*. Ce livre rare et remarquable raconte la dispute en détail, peut-être en l'accentuant en faveur de la Réformation. Voir aussi *Gesch. der Ev. Kirche in Ungarn*, p. 66.

Stephan Szantai exposa la doctrine évangélique et l'appuya de fortes preuves. L'habile franciscain ne put les réfuter, et les moines s'en apercevant, remplacèrent les arguments qui manquaient à leur confrère par des cris et un grand tumulte. Alors, un laïque, savant docteur en médecine, Jean Réhenz, indigné de cette étrange argumentation, tança vivement les moines, leur reprocha ce vacarme comme une ruse indigne d'une si grave discussion, et, reprenant les réponses que Grégoire avait faites, en montra le néant. Szantai parla de nouveau à son tour, et laissa à ses auditeurs l'impression profonde que la cause qu'il défendait était celle de la vérité. La dispute dura encore quelques jours, pendant lesquels la doctrine de la Réforme gagna du terrain loin d'en perdre.

La dispute finie, Adrien et de Kalmance devaient prononcer. Ils se rendirent à cet effet auprès du roi. Ils étaient grandement embarrassés, et, sans être indécis, étaient fort en peine : « Sire, dirent-ils, « tout ce que Szantai a maintenu est fondé sur la « sainte Écriture, et il en a démontré la vérité; « mais les moines n'ont fait que des discours vides « de sens. Toutefois, si nous le disons publique- « ment, on nous décriera partout comme des enne- « mis de la religion et nous sommes perdus. Si, « d'un autre côté, nous condamnions Szantai, ce « serait agir contre notre conscience et nous ne « pourrions échapper au jugement de Dieu. C'est « pourquoi nous supplions Votre Majesté de trou- « ver quelque moyen qui nous fasse éviter ce « double danger. » Le roi comprit la difficulté de

leur position, et promit de faire tout ce qu'il pourrait pour eux.

C'était le matin; Ferdinand était presque aussi embarrassé que les deux juges. En vain réfléchissait-il à ce cas difficile, il n'y trouvait pas d'issue. Il reconnaissait que les protestants avaient le droit d'être protégés dans leur liberté religieuse; il sentait le danger qu'il y avait à exaspérer un nombre aussi considérable de ses sujets. Mais que diraient Rome et le clergé s'il amnistiait Szantai?

Vers trois heures de l'après-midi, on vint lui annoncer que des évêques, prélats et moines demandaient à lui parler. Inquiets de leur défaite, ils voulaient peser sur l'esprit du prince. « Sire, « dit l'évêque de Grosswardin, nous sommes les « bergers de l'Église et nous devons prendre soin « de notre troupeau. C'est pourquoi nous avons « demandé que cet hérétique fût saisi et condamné, « afin que ceux qui lui sont semblables, épouvantés par son exemple, cessent de parler et d'écrire « contre la doctrine romaine. Mais Votre Majesté « a fait le contraire de ce que nous demandions; « elle a accordé une conférence religieuse à ce « misérable qui a pu ainsi faire avaler à plusieurs « son poison. Certes le saint-père n'en sera pas « content. Il ne fallait point de dispute; l'Église a « dès longtemps condamné ces brigands d'hérétiques, et leur jugement est écrit sur leur front. »

Ferdinand répondit : « Aucun homme ne périra, « à moins qu'il ne soit convaincu d'un crime digne « de mort. — Eh quoi! dit l'évêque Statilius, « n'est-ce pas assez qu'il donne la coupe aux

« laïques, tandis que Christ ne l'a établie que pour « les prêtres, et qu'il appelle la sainte messe une « invention du diable? De telles assertions méritent « la mort. — Pensez-vous, Monsieur l'évêque, « dit le roi, que l'Église grecque soit une véritable « Église? — Oui, Sire, répondit Statilius. » « — Eh bien, reprit Ferdinand, les Grecs prennent « la cène sous les deux espèces, comme le leur ont « enseigné les saints évêques Chrysostome, Cyrille « et d'autres. Pourquoi ne ferions-nous pas de « même? Ils n'ont pas la messe, nous pouvons donc « nous en passer. » Les évêques se turent. « Je ne « prends pas le parti de Szantai, ajouta le prince; « mais je veux que la cause soit examinée; un roi « ne doit pas punir un innocent. — Si Votre « Majesté ne nous soutient pas, dit l'évêque de « Grósswardin, nous chercherons un autre moyen « de nous débarrasser de ce vautour. »

Les évêques se retirèrent, mais Ferdinand avait autour de lui des hommes aussi passionnés qu'eux, qui cherchaient à perdre le réformateur. Le soir du même jour, à neuf heures, le roi angoissé, indécis, s'entretenait de ces choses avec deux de ses magnats, François Banfy et Jean Kassai, quand le bourgmestre de Cassovie lui fit demander audience, et entra suivi de Szantai. Aussitôt le roi, s'adressant au réformateur, lui dit : « Qu'est-ce donc que « tu prêches? — Très-gracieux prince, répon- « dit le ministre, ce n'est pas une doctrine nouvelle. « C'est celle des prophètes, des apôtres, de notre « Seigneur Jésus-Christ; et quiconque veut le salut « de son âme doit l'embrasser avec joie. » Le roi

se tut quelques moments; bientôt ne pouvant plus se contenir, il s'écria : « O mon cher Stephan, si « nous suivons cette doctrine, je crains bien qu'il « ne nous en arrive grand mal, soit à toi, soit à « moi. Remettons l'affaire à Dieu, il la fera tour- « ner à bien. Mais ne reste pas, mon ami, dans « mes États. Les magnats te livreraient à la mort, « et si je voulais te défendre, je serais exposé moi- « même à bien des dangers. Va, vends ce que tu « as, rends-toi en Transylvanie, où tu peux pro- « fesser librement ta doctrine. » Le faible Ferdinand cédait à moitié au fanatisme des prêtres; il voyait ce qui était bon et n'osait le faire. Il fit un présent à Szantai pour faciliter son voyage, et s'adressant au bourgmestre de Cassovie et à un autre chrétien évangélique, Christophe Oeswœs, qui l'accompagnait. « Emmenez-le de nuit et « secrètement, leur dit-il, conduisez-le vers les « siens, et mettez-le à l'abri de tout danger. » Les trois amis sortirent, et Ferdinand demeura seul, agité et *inconstant dans toutes ses voies.*

# CHAPITRE QUATRIÈME

## PROGRÈS DE L'ÉVANGÉLISATION ET DE LA RÉFORME SUISSE.

(1538 à 1545.)

La conférence de Schæssbourg et la délivrance de Szantai, qui arrêtèrent la persécution dans les contrées soumises à Ferdinand, eurent des conséquences plus marquées encore dans les États de Zapolya. L'impression que ces faits y produisirent fut si puissante que plusieurs paroisses et plusieurs villes se déclarèrent pour la Réforme. La manière dont elle s'accomplissait en Hongrie était caractéristique; c'était, nous l'avons remarqué, par un progrès presque imperceptible. Les pasteurs en venaient peu à peu à prêcher d'une manière plus conforme à l'Évangile. Ils changeaient insensiblement les usages, les rites, et les paroisses les suivaient. Quelquefois aussi, c'étaient les troupeaux qui prenaient les devants; mais en général ils attendaient avec patience la mort de leur vieux prêtre catholique, et choisissaient alors à sa place un ministre évangélique. Il n'y avait pas de vio-

lentes révolutions, de schismes passionnés. Les paroisses se rangeaient en masse à la confession évangélique et gardaient leurs églises, leurs écoles, leurs presbytères et leurs biens. L'amour de l'ordre et de la paix allait même un peu trop loin. Les pasteurs luthériens restaient dans leurs rapports accoutumés avec les évêques catholiques. Ils leur payaient la redevance comme auparavant, et étaient protégés par eux dans leurs droits et leurs libertés, pourvu qu'ils ne passassent pas dans les rangs des zwingliens ou des calvinistes. C'était un temps d'or, a dit un historien hongrois. Il nous semble que c'était plutôt un temps où, comme dans la statue de Daniel, on voyait un mélange singulier d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de terre[1].

Cette mention des zwingliens est remarquable. Elle nous révèle même, si nous pouvons ainsi dire, le revers de la médaille. Si la vérité évangélique avançait en Hongrie, il y avait pourtant des troubles et des divisions de diverses natures. Les doctrines de Zwingle avaient pénétré de bonne heure dans le pays, nous l'avons vu. Ferdinand en avait fait mention en même temps que des doctrines luthériennes, dans son édit de persécution de 1527 : elles étaient donc déjà répandues et comptaient même des adhérents dans les rangs supérieurs. En 1532, Pierre Perenyi, premier comte (*supremus comes*) du comitat d'Abaujvar, fit construire aux disciples de Zwingle leur première église à Patak, entre Tokay et Ujhély. Ces circonstances, con-

[1] Dr Burgovzky, *Ungarn.* Herzog, *Theol. Encycl.*, XVI, p. 641.

formes aux principes de la liberté religieuse et par conséquent justes et équitables, eurent pourtant un mauvais côté. Les sentiments opposés de Luther et de Zwingle sur la cène troublèrent quelques âmes et surtout celles qui recherchaient la vérité avec le plus d'ardeur. Du nombre était François Réva, comte de Thurotz, noble hongrois, d'un esprit très-cultivé, qui étudiait avec soin la théologie des Écritures et qui avait admis le point de vue luthérien dans la cène. Les écrits de Zwingle l'ébranlèrent. N'ayant plus de paix, éprouvant même une grande angoisse sur ce qu'il devait croire, Réva résolut de s'adresser à Luther; il lui exposa ses doutes dans une longue lettre et le conjura de les dissiper. Luther, alors fort occupé, lui répondit brièvement. Il l'exhorta à demeurer ferme dans la foi, telle qu'il l'avait reçue, l'invita à se rappeler la toute-puissance de Dieu pour mettre fin à ses doutes sur le mystère de la cène, et ajouta : « Il « ne nous resterait pas un seul article de foi, si « nous devions tout soumettre au jugement de « notre raison[1]. »

Des divisions d'une autre nature, et qui devaient avoir des conséquences bien plus graves pour la paix publique, affligeaient la Hongrie. Membres du même peuple, enfants du même pays, les Hongrois se voyaient divisés en deux partis ennemis, par l'ambition des deux rois qui s'étaient partagé le royaume. Il y avait eu souvent des colloques dans

[1] « Sic nullum tandem haberemus articulum fidei, si judicio rationis nostræ æstimandum fuerit. » (Ribini, *Memorabilia*, p. 44. Luther, *Epp.* Wittemberg, 4 août 1539.) *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 69.

le but de mettre fin à cet état de choses, mais les princes rivaux les avaient vus de mauvais œil. Enfin une assemblée qui se tint à Kenesche, sur le lac Balaton, arrêta un plan destiné à bander les plaies de la commune patrie. Les esprits s'adoucirent et les deux rois firent à Grosswardin un accord en vertu duquel ils devaient garder l'un et l'autre leurs titres et leurs possessions; mais après la mort de Zapolya, toute la Hongrie serait réunie sous le sceptre de Ferdinand, même si son rival avait un héritier. C'était en 1538; Zapolya n'avait alors ni femme ni enfants. Eut-il quelques regrets? Désira-t-il perpétuer dans sa famille le sceptre d'une partie de la Hongrie? Quoi qu'il en soit, il épousa en 1539 Isabelle, fille du roi de Pologne, et en 1541, comme il était sur son lit de mort étant gravement malade, on vint lui annoncer qu'il avait un fils. Saisi de joie à cette nouvelle, il fit venir auprès de lui l'évêque de Grosswardin, George Martinuzzi, Dalmatien qui était à la fois guerrier, moine, diplomate et prélat, Pierre Petrowitsch et Jœrœk de Enged. L'évêque voyant les secrets désirs du prince l'encouragea à violer l'accord fait avec Ferdinand. Zapolya nomma ces trois personnages tuteurs de son fils, et ajouta : « Gardez-« vous de remettre mes États à Ferdinand, » legs redoutable pour l'enfant qui venait de naître. La reine Isabelle saisit un prétexte pour rompre l'accord, fit proclamer son fils Jean-Sigismond roi de Hongrie, et se sentant incapable de résister à la puissance de Ferdinand, elle se mit avec le jeune prince sous la protection du sultan. Ainsi la fidé-

lité, la foi des traités, des serments, tout était foulé aux pieds par l'ambition de cette race nouvelle. Sa mauvaise foi était manifeste[1].

Ceci, comme on devait s'y attendre, fut le signal de grands désastres. L'armée turque, qui devait assurer la couronne au fils de Zapolya, s'avança dans la Hongrie avec tant de puissance que Ferdinand ne put lui résister. Le pays fut plongé dans la désolation; la religion évangélique eut beaucoup à souffrir; elle se vit enlever ses institutions les plus utiles et ses soutiens les plus vénérés. L'école et l'imprimerie établies à Uj-Sziget par le comte Nadasdy furent détruites. Devay et ses amis furent obligés de s'enfuir précipitamment et plusieurs d'entre eux se réfugièrent à Wittemberg. Devay était dans une grande affliction. Il avait toujours présente à l'esprit la barbarie des musulmans portant partout la flamme et répandant le sang de ses concitoyens, de ses amis. La destruction des institutions modestes qu'il avait fondées et dont il se promettait tant de bien pour sa patrie, lui brisait le cœur. Les prisons même qu'il avait endurées à Vienne et en Hongrie l'avaient moins affligé, car le fléau musulman ne ravageait pas alors sa patrie. Exilé, désolé, dans un profond dénûment, il ne voyait aucun chemin s'ouvrir devant lui, et lui permettre de rentrer dans la sphère d'activité qui lui était si chère. Il versait sa douleur dans le sein de son ami Mélanchthon, qui prenait lui-même la plus vive part aux grandes infortunes des Madgyars. Une

[1] *Gesch. der ev. K. in Ung.*, p. 70.

idée vint à ces deux amis. Le margrave George de Brandebourg avait été l'un des tuteurs et gouverneurs du jeune roi de Hongrie Louis II, mort à Mohacz. Il était resté l'ami des Hongrois, avait des domaines dans ce pays et y protégeait l'extension de la Réforme. Devay et Mélanchthon se demandèrent s'il ne serait pas l'homme qui pourrait rouvrir à Devay la porte de sa patrie. Mélanchthon écrivit en conséquence le 28 décembre 1541 à Sébastien Heller, chancelier du margrave. « Il y a « chez nous quelques Hongrois, lui disait-il, que la « cruauté de leurs ennemis a chassés de leur pa- « trie; Matthias Devay, homme honnête, grave et « savant, est de leur nombre. Je crois qu'il est « connu de votre très-illustre prince; c'est pour- « quoi en ces temps difficiles, il implore l'assis- « tance et l'aide du Margrave; je vous prie d'ap- « puyer la sainte cause de ce pieux et savant exilé. « Il a été déjà exposé à bien des dangers de la « part de ceux de son pays, pour ses pieuses pré- « dications. » Il ne paraît pas que le margrave fût en état de faire rentrer Devay en Hongrie; mais peut-être lui donna-t-il quelques secours. Devay, voyant que les portes de sa patrie lui étaient fermées, partit pour la Suisse, qui avait pour lui un attrait particulier, non pas tant sans doute pour les beautés de la nature qui s'y trouvaient, que pour les hommes pieux et savants, pour la religion simple, scripturaire, spirituelle qu'il savait devoir rencontrer au pied des Alpes[1].

[1] Revesz, dans Herzog's *Encycl.*, XIX, p. 409.

Pendant ce temps la Hongrie était dans l'état le plus triste. Non-seulement le pays était plein de désolation et de désordres, mais encore un roi étranger, qui arborait le croissant sur cette terre antique où la croix avait été plantée, était le maître de ce peuple héroïque. Mais on devait voir se réaliser encore une fois cette vérité, que c'est au milieu de la confusion des États et des désordres des peuples que Dieu fait souvent avancer son œuvre de lumière et de paix. Peu à peu les premières fureurs des sectateurs de l'Islam s'apaisèrent; se souciant fort peu au fond des controverses des chrétiens, ils étaient disposés à leur laisser pleine liberté de soutenir leurs doctrines contraires. Ce qui les choquait le plus sur la terre qu'ils foulaient aux pieds, c'étaient les images, et le culte que les sectateurs de Rome leur rendaient. Grâce à l'impartialité des musulmans, l'Évangile se répandait depuis les rives de la Theiss jusqu'en Transylvanie et en Valachie, une lettre adressée à Mélanchthon en fait foi[1]. Peu avant l'invasion des musulmans, Sylvestre avait publié à Uj-Sziget, sa traduction du Nouveau Testament, destinée à tout le peuple de la Hongrie. Quand le premier orage fut passé, ce livre précieux commença à circuler parmi le peuple. Bientôt des chrétiens pieux essayèrent d'évangéliser le pays. Plusieurs Hongrois, soit à cause de la persécution, soit pour se reposer de leurs rudes travaux et se consoler de leurs peines, allaient se rafraîchir, se fortifier à Wittemberg et puis retour-

[1] Mélanchthon, lib. II, *Epp.*, p. 339.

naient ensuite à de nouveaux combats. Wittemberg avec Luther et tant d'autres chrétiens pleins d'une foi vivante était pour eux une oasis au milieu du désert. Parmi ceux qui allèrent s'abriter sous ces frais ombrages et près de ces sources limpides étaient Stéphan Kopacsy, Gaspard Heltus, Émeric Ozoræs, Grégoire Wisalmann, Bénédict Abadius, Martin de Kalmance (les quatre derniers s'attachèrent plus tard aux doctrines de Calvin) ; plusieurs autres encore les suivirent. Il y avait un va-et-vient continuel. A mesure que les dévastations musulmanes s'apaisaient et s'éloignaient, les chrétiens reprenaient courage et multipliaient leurs efforts pour relever la maison de Dieu. La Hongrie ressemblait à une fourmilière, où tout s'agitait, tout travaillait. Dieu s'y était créé des enfants qui, poussés par son esprit, s'appliquaient avec un zèle infatigable à faire l'œuvre du Seigneur[1].

Dans les contrées même qui, rapprochées de l'Autriche, étaient plus sujettes à la domination cléricale, l'Évangile faisait aussi des progrès. Depuis quelque temps la lutte entre les deux doctrines était très-vive à Raab. Les évangéliques n'y avaient pas de pasteurs, un préfet militaire bien disposé pour la Réformation leur en donna un. A Stuhlweissenbourg, les catholiques-romains assiégeaient de leurs instances le juge de la ville : « Interdisez, lui disaient-ils, la prédication de « l'Évangile et la distribution de la cène sous

[1] *Gesch. der ev. K. in Ung.*, p. 71.

« les deux espèces et jetez en prison ministres « et communiants. » Le juge qui était juste et craignant Dieu répondit fermement : « Je veux « en cette affaire obéir à Dieu plutôt qu'aux hom- « mes ; en toute autre chose je m'acquitterai de « ma charge. » C'était un soldat qui connaissait le capitaine auquel il faut avant tout obéir[1].

C'était toutefois surtout dans la haute Hongrie et dans la Transylvanie que l'Église romaine menaçait ruine. La conférence de Schæssbourg continuait à y exercer une grande influence. Beaucoup d'habitants de ces contrées jusqu'alors inattentifs à l'œuvre de la Réforme, et même pleins de préjugés à son égard, commençaient à réfléchir sérieusement à ce grand mouvement spirituel qui ébranlait les peuples, et se mettaient à lire les antiques Écritures de Dieu, où ils retrouvaient les principes actifs de la transformation dont ils étaient témoins. Des paroisses entières, entraînées par la puissance de la vérité, et par le bel exemple des hommes courageux qui sacrifiaient tout pour la cause de Dieu, se déclaraient ouvertement pour la Réforme. A Bartfeld, Michel Radaschin avait évangélisé avec tant de puissance que toute la force de Rome y paraissait éteinte. Dans la Transylvanie, Hermanstadt voyait plusieurs autres villes l'imiter. La majorité des habitants de Mediasch, de Kronstadt, à l'extrémité orientale du pays, et de plusieurs autres cités, déclaraient ne vouloir décidément plus croire que

[1] Johannes Manilius in collect. I : *De calamitate afflict.*, p. 139. — *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 72.

ce que la Parole de Dieu enseigne. Le principal instrument de Dieu dans ces contrées était Jean Honter. Après avoir étudié à Cracovie et à Bâle, il était revenu dans sa patrie, enrichi de connaissances, fortifié par la foi, enflammé de zèle, et y avait établi une imprimerie qui fut la première de la Transylvanie, comme celle de Uj-Sziget fut la première de la Hongrie. Puis il avait publié une multitude de livres d'école et de livres évangéliques. Bientôt tout le sud de la Transylvanie (le pays des Saxons) fut gagné à la Réforme. Honter lui-même publia plus tard le récit de ces conquêtes[1]. Il semble pourtant que l'œuvre fut moins solide dans ces contrées que dans d'autres. La Transylvanie fut l'un des rares pays de la Réforme, où le socinianisme pénétra déjà au seizième siècle.

On préparait des conquêtes plus solides, plus avancées. Devay, nous l'avons dit, s'était rendu en Suisse; il y avait vu les meilleurs hommes de la réformation helvétique, s'était attaché aux principes qu'ils professaient, et vers lesquels l'avaient déjà attiré ses rapports avec Mélanchthon, ses propres études des saintes Écritures et ses méditations dans les prisons de Vienne. Ce n'était plus la théorie un peu superficielle de Zwingle, c'était la doctrine plus spirituelle et plus profonde de Calvin, qu'il avait surtout rencontrée. Apprenant que les désordres de l'invasion musulmane avaient pris fin et qu'on pouvait de nouveau travailler en Hongrie à gagner les

[1] Son livre fut intitulé : *Reform der Sæchsichen Gemeinden in Siebenbürgen*, 1547. Herzog, *Encycl.*, XIV, p. 344.

âmes à l'Évangile, il y retourna. Il ne s'y présentait pas avec un esprit sectaire : Christ crucifié, sagesse de Dieu et puissance de Dieu, et une nouvelle naissance opérée par l'Esprit-Saint, faisaient toujours le fond de son enseignement; mais voulant une union intime avec Christ, il disait : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes;* et toutefois il ajoutait comme le Sauveur: *La chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui fait vivre.* Il y avait à Éperies et en d'autres villes des montagnes, des ministres hongrois, disciples de Luther, qui furent étonnés d'apprendre que celui qui avait eu comme eux pour maître le réformateur de Wittemberg, parlait comme Calvin. Voyant leur compatriote en désaccord avec le grand docteur que depuis si longtemps ils honoraient, ils en avaient une grande tristesse. Ils eussent pu pourtant se réjouir de ce que Devay déclarait que *la chair de Christ est vraiment une nourriture et son sang est vraiment un breuvage.* La vraie doctrine de Luther et la vraie doctrine de Calvin sur la cène sont assez rapprochées pour que les luthériens respectent celle des réformés, et les réformés celle de la Confession d'Augsbourg. L'un et l'autre eussent dû le faire, même s'il y avait eu entre eux sur ce point plus de différence qu'il n'y en eut réellement, puisque les uns et les autres disaient : *Christ tout en tous.* Mais le malheur dans ce siècle était que plusieurs s'attachaient à quelques divergences de détail plus qu'aux grandes vérités sur lesquelles on était d'accord.

Ces pasteurs hongrois écrivirent à Luther au printemps 1544, et lui exprimèrent leur surprise de ce que Devay, qui avait été récemment à Wittemberg, annonçait sur la cène une doctrine différente de celle qui y était enseignée. L'étonnement dont Luther fut saisi, en recevant cette lettre, dépassa celui des Hongrois, et sa douleur fut encore plus grande que sa surprise. Il ne pouvait croire ce qu'ils lui écrivaient : « Quoi, disait-il, cet homme « qui était chez nous en si bonne odeur[1] !... — « Non, il m'est trop difficile de croire ce que l'on « m'écrit. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est « pas de nous qu'il a reçu la doctrine des sacra- « mentaires[2]... Nous n'avons pas cessé de la com- « battre soit en public, soit en particulier. Il n'y a « pas chez nous la plus légère apparence d'une « telle abomination... Je n'ai aucun soupçon tou- « chant maître Philippe, ni aucun des nôtres. » Dès lors le pieux et grand Luther, malheureusement un peu irritable, se déchaîna souvent contre ce Devay qu'il avait tant aimé, et se plaignit hautement de ce qu'il enseignait et pratiquait des rites très-différents des siens[3]. Luther oubliait alors la belle concorde de Wittemberg, à laquelle il avait donné la main.

Devay, de retour de Suisse, se rendit à Debreczin, non loin des frontières de la Transylvanie,

[1] « Cum apud nos sit ipse adeo boni odoris. » (Lettre de Luther du 21 avril 1544.)

[2] « Certe non a nobis habet sacramentariorum doctrinam. » (*Ibid.*)

[3] « Maxime autem invehitur in Devayum, quod ritus quosdam a suis valde diversos doceret exerceretque. » (Timon, *Epitome chronol. rerum Hungaricarum.*)

probablement d'après une indication du comte Nadasdy. Cette ville était un fief du comte Valentin Tœrœk de Enying, un des héros de la Hongrie, grand protecteur de la Réforme et qui était proche parent de Nadasdy. Ce magnat établit Devay à Debreczin non-seulement comme pasteur, mais encore comme doyen. Le noble héraut de l'Évangile s'efforça aussitôt de fertiliser spirituellement les landes stériles et désertes au milieu desquelles cette ville était située. Il instruisait par ses prédications, par ses écrits, dont plusieurs toutefois ne furent pas imprimés, et aussi par ses cantiques. L'un d'eux commençait par ce vers :

Il faut que tout homme sache[1],

et il exposait l'une après l'autre les grandes et vitales doctrines de l'Évangile. Ce cantique a été longtemps chanté dans toute la Hongrie. Un puissant ministre de la Parole, qui avait été son condisciple à Cracovie, fut d'abord son collègue, puis son successeur. C'était Martin de Kalmance. Deux caractères le distinguaient. L'un était cette doctrine de la grâce, que Paul et Calvin ont surtout exposée et qui avait pris possession de son cœur, jointe à cette communion spirituelle avec Christ dont la communion extérieure est le signe, le gage, le sceau. L'autre était une éloquence animée, entraînante, qui remuait profondément les âmes, les enlevait pour ainsi dire. Quand sa parole de feu exaltait la miséricorde éternelle de Dieu qui sauve

[1] « Minden embernek illik est megtuni. » (Herzog, XIX, p. 410.)

le pécheur par Jésus-Christ, il semblait que tous ses auditeurs dussent tomber aux pieds du Sauveur, pour recevoir de lui le don de la vie. Aucun des réformateurs de la Hongrie n'eut peut-être de plus chauds partisans et de plus acharnés ennemis. Ces derniers étaient tellement dominés par leur haine, qu'ils en laissaient partout l'empreinte. Semblable à l'homme de la populace, qui affiche jusque sur les murailles des noms injurieux, un papiste, se trouvant à Cracovie, écrivit ces mots dans la matricule de l'Université, sous le nom du collégue de Devay : « Ce Kalmance, infecté de l'esprit d'er« reur, a infecté ensuite de l'hérésie des sacra« mentaires une grande partie de la Hongrie[1]. » Le fanatisme ne cessa de le poursuivre. Un jour qu'il prêchait à Béregszasz, un prêtre romain, entraîné par une haine mortelle, se glissa dans l'église, en cachant sous ses habits une arme dont il s'était muni et le tua d'un coup de feu[2]. Cet humble ministre devait ainsi trouver la fin tragique de l'illustre Guillaume de Nassau et d'autres grands soutiens de la doctrine évangélique. Mais ceci ne se passa que quelques années plus tard en 1557; ce fidèle serviteur de Dieu et ses compagnons d'armes eurent auparavant bien d'autres assauts à soutenir.

Le clergé romain, reconnaissant avec effroi que la doctrine évangélique envahissait la Hongrie,

[1] « Hic Calmanchebi spiritu erroris infectus, hæresi postea sacramentariorum magnam partem Ungariæ infecit. » (Emerich Révész, *Devay und die Ung. ref. Kirche*. Herzog, *Theol. Encycl.*, XIX, p. 411.
[2] *Ibidem*.

était décidé à réunir toutes les forces dont il pouvait disposer pour livrer à cet ennemi une bataille décisive. C'était du côté des montagnes, en particulier dans le comitat de Zips, que se trouvaient les prêtres les plus fanatiques et les plus irrités. C'était aussi là que les doctrines de la Parole de Dieu avaient fait les plus sûres conquêtes; Bartfeld, Éperies, Leutschau même, chef-lieu du comitat de Zips, étaient des villes pleines des adhérents de la Réformation. Au printemps 1543, tous les prêtres du comitat se réunirent, et reconnaissant que tous leurs efforts avaient été inutiles, ne se sentant d'ailleurs pas la force de vaincre avec des armes spirituelles, ils résolurent d'avoir recours à la puissance de l'État. Le roi Ferdinand se trouvait alors à Nuremberg; ils rédigèrent une supplique et la lui firent parvenir. Ils lui représentaient que, malgré toute la peine qu'ils se donnaient pour maintenir la religion, ses sujets étaient portés à ce qu'il y avait de pis. « C'est pourquoi, disaient-ils, nous « vous demandons qu'aucun prédicateur ne soit « établi, où que ce soit, sans autorisation de « l'Église. Ne permettez pas que personne apporte « à vos sujets ce nouvel évangile qui marche par- « tout accompagné de divisions, de sectes, de co- « lère, de dispute, d'envie, d'ignorance, de meurtres « et de toutes les œuvres de la chair. » C'était le moment où Charles-Quint cherchait à faire la paix, soit avec François Ier, soit avec Soliman, afin de donner tous ses soins à la répression de la Réforme. Ferdinand, dont les dispositions plus éclairées n'étaient pas très-fermes, et qui ne pensait pas

qu'il lui fût permis de marcher dans un autre sens que son frère, rendit le 12 avril une ordonnance par laquelle il mettait au service du clergé « toute « puissance séculière nécessaire au maintien de la « vieille et sainte religion catholique, de la confes- « sion de foi romaine et des louables rites et cou- « tumes qu'elle impose[1]. » Mais cette ordonnance resta sans effet. On connaissait en Hongrie l'esprit modéré du roi; on crut que s'il avait cédé au clergé, ce n'était au fond qu'en apparence et que ses menaces ne devaient être suivies d'aucun effet. Les dépositaires du pouvoir temporel ne se souciaient d'ailleurs nullement de l'employer à persécuter des hommes qui étaient en exemple à tous. Le pro-palatin François Réva fit donc la sourde oreille. Le clergé étonné, irrité de voir ses suppliques et les ordres même du prince inutiles, adressa au roi une seconde pétition plus vive que la première, et Ferdinand, qui était alors à Prague, signa le 1er juillet un ordre plus sévère adressé au pro-palatin : « Je m'étonne, lui disait-il, que vous « ne remplissiez pas strictement votre charge en- « vers les hérétiques et leur doctrine. Je vous « commande, sous peine de perdre ma faveur « royale, de châtier quiconque se sépare de la vé- « ritable et antique Église de Dieu, quels que soient « son état ou son rang, et d'employer à cet effet « toutes les peines propres à ramener dans le ber- « cail ceux qui s'égarent[2]. » Cet ordre de Ferdi-

[1] *Analecta Scepus.*, part. II, p. 234. *Gesch. der ev. K. in Ungarn* p. 73.
[2] *Ibidem*, p. 74.

nand, au lieu d'épouvanter les champions de l'Évangile, redoubla leur courage et leur zèle. Ils disaient au milieu de la tribulation : « En toutes « ces choses, *nous sommes plus que vainqueurs par* « *Christ qui nous a aimés.* » A Leutschau même, les évangéliques, loin de reculer, se décidèrent à marcher en avant; ils n'avaient pas encore de pasteurs au moment où les adversaires voulaient les mettre à mort; ils se décidèrent héroïquement à en appeler un. Ladislas Poleiner, juge de la ville, fondateur de la Réformation dans cette cité, se mit à chercher partout l'homme qu'il leur fallait. Parmi les jeunes Transylvains qui avaient été convertis par le ministère de Honter, il s'en trouvait un, nommé Barthélemy Bogner, distingué par sa foi, sa science et son zèle. Le juge courageux l'appela à Leutschau, et Bogner s'y mit aussitôt à l'œuvre. Il le fit avec l'activité d'un homme dont les forces naturelles sont sanctifiées par l'Esprit divin. Son ministère porta de beaux fruits et non-seulement la Parole de Dieu qu'il annonçait donna à plusieurs une nouvelle naissance pour la vie éternelle, mais après quelques années, toutes les cérémonies du culte romain furent abolies dans cette ville, où avaient pourtant été forgées les armes qui devaient détruire la Réformation[1].

Une même œuvre de régénération s'accomplissait dans le midi de la Hongrie et y portait l'Évangile et la foi spirituelle des docteurs suisses. Un jeune homme, dont on avait remarqué dès l'enfance

[1] *Gesch. der ev. K. der Ungarn*, p. 74.

la sagesse et les talents, Stéphan Kiss, né en 1505 à Szégédin, sur la Theiss, au nord de Belgrade, avait étudié dans diverses écoles de son pays, puis à Cracovie. Ayant été éclairé par l'Évangile, il était venu à Wittemberg en 1540, âgé déjà de trente-cinq ans. Il devint bientôt non-seulement le disciple et le convive de Luther et de Mélanchthon, mais encore leur aide. Ces deux grands docteurs reconnaissaient en lui les qualités qui font le réformateur: une vive piété, qui lui faisait rechercher en tout la gloire de Dieu, une modeste gravité dans ses mœurs, ses discours, son maintien; une connaissance exacte des saintes Écritures, une grande application au travail, un savoir-faire remarquable dans l'administration de l'Église, une parole vive et puissante quand il proclamait l'Évangile[1]. Les réformateurs de Wittemberg, frappés de ces dons, aimaient à l'employer dans les grandes et nombreuses affaires qu'ils avaient sur les bras[2]. On l'appelait communément Szégédin, du nom de sa ville, selon une coutume du temps assez répandue.

De retour dans sa patrie, Stéphan se fixa à Jasnyad et plein des souvenirs de Wittemberg, ami des études théologiques, voyant que la moisson était grande, mais qu'il y avait peu d'ouvriers, il fonda dans cette ville, d'accord avec quelques amis de l'Évangile, une école de théologie dont il fut le principal professeur. Il était à la fois prédicateur

[1] « Tanta in homine fuerat pietas, gravitas et prudentia administrandæ rei ecclesiasticæ. » (*Ep.* Michaëlis Paxi, 5 april. 1578, ad Simlerum.)

[2] « Ut magno illi Luthero ac sancto Melanchthoni in magnis rebus gerendis profuerit. » (*Ibidem.*)

et docteur. On reconnaissait dans ses sermons l'homme de l'intelligence. Il ne faisait pas de faibles homélies, où il se contentait de délayer son texte et d'exprimer quelques sentiments pieux; il y avait un fonds solide de vérité dans tout ce qu'il disait, un ordre admirable dans tous ses enseignements, et il exposait l'idée de son discours avec une grande clarté[1]. Mais en même temps, ses expressions étaient énergiques, il frappait de grands coups, il remuait les consciences, il convainquait les pécheurs de leurs fautes et de leur danger, il exaltait avec tant de puissance l'amour de Dieu en Jésus-Christ, que les âmes angoissées se jetaient avec foi dans les bras miséricordieux du Sauveur[2]. Il avait le don de présenter la vérité avec une force si persuasive qu'elle laissait une impression profonde dans les esprits. Ses contemporains disaient que sa mémoire et ses discours subsisteraient à travers les siècles[3].

Grand orateur, Szégédin était aussi savant théologien. Travailleur infatigable, il n'était pas facile de le détourner de ses études. Le travail était pour lui, non-seulement un devoir, mais le plaisir, la jouissance de sa vie. Il s'enfermait dans son cabinet avec les saintes Écritures; il les lisait, il les sondait, il s'en pénétrait. Il n'y mettait aucun amour-

[1] « Ordinis in discendo et docendo ita amans, ut qui maxime. » (Skarica, *Vita Szegedini.*)

[2] « Seine, an den Volk,... mit grossen Begeisterung gerichtete Predigten. » (*Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 75.)

[3] « Id quod conciones ejus et imprimis quæ in publicum evulgatæ sunt, sacra hypomnemata, luculenter testantur; quæque, ut ille de alio, canescent sæclis innumerabilibus. » ( Skarica, *Vita Szegedini.*)

propre et il ne publia pas même ses écrits pendant sa vie. Ils furent publiés après sa mort par deux des docteurs les plus distingués du seizième siècle, Théodore de Bèze à Genève et Grynée à Bâle, ce qui est, sans doute, une preuve de leur excellence. Il fit des travaux analytiques sur les prophètes David, Ésaïe, Daniel, Ézéchiel et Jérémie, et sur les évangiles de Matthieu et de Jean, sur les Actes, les Épîtres de saint Paul et l'Apocalypse. Outre ces travaux exégétiques, Szégédin en fit aussi de dogmatiques et il composa en particulier des *Lieux communs de la saine théologie, touchant Dieu et touchant l'homme* à l'imitation de son maître Mélanchthon. Profondément attristé à la vue des erreurs qui affligeaient sa patrie, il entreprit de les combattre ; il les poursuivait, ayant à la main l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu, et la Hongrie évangélique n'eut pas de champion plus brave et plus intrépide. Ce fut surtout avec les unitaires et avec les papistes qu'il se mesura. Il composa un *Traité sur la sainte Trinité contre les extravagances* (deliramenta) *qui se montrent en quelques lieux*, attaquant également l'arianisme et le socinianisme. Quant aux traditions papales, il les combattit dans son *Miroir des pontifes romains, où sont succinctement dépeints leurs décrets opposés à la Parole de Dieu, leur vie, et leurs excès monstrueux.* Il y a aussi de lui un autre ouvrage qui a pour titre : « Questions « agréables (*Quæstiones jucundæ*) touchant les tra« ditions papales. » Son attachement à la vérité et la force de son esprit éclataient dans tous ces travaux et ses contemporains en étaient fiers. « Certes,

« disaient-ils, celui-ci est un théologien, et pour « dire davantage, un vrai témoin de Christ, — « grave, ferme et très-énergique défenseur de la « vérité orthodoxe, dans ces contrées infectées, « hélas! par l'arianisme, le mahométisme et d'autres « sectes, sans parler de la papauté[1]. »

Les rapports de Szégédin avec Mélanchthon l'avaient préparé à comprendre dans la cène que *c'est l'Esprit qui vivifie.* Il se rangea à la doctrine de Calvin. Ce furent des théologiens suisses, nous l'avons vu, qui publièrent ses écrits; et nous le trouvons inscrit comme membre du synode réformé de Wardein. Il amena même plusieurs de ses compatriotes à cette conviction. L'un d'eux, qui était alors très-jeune, en rendit témoignage trente à quarante ans plus tard. « Szégédin, disait Michel « Paxi en 1575, a été le second de ceux qui, lors- « que j'étais encore jeune garçon, ont corrigé avec « succès et entièrement supprimé dans notre patrie, « les doctrines erronées touchant la cène[2]. » Le premier était, sans doute, Devay. Paxi se faisait illusion quant à la victoire de la doctrine enseignée par Calvin; elle ne fut pas si complète qu'il le dit. Un grand nombre de docteurs et de fidèles conservèrent celle de Luther. Il était certes permis à Szégédin et à ses amis d'un côté, et aux luthériens d'un autre, de se prononcer avec décision pour la doctrine qu'ils estimaient véritable, mais

[1] « Orthodoxæ veritatis, in illis, arianismo, mahometanismo, aliisque (ut de pontificiis nihil dicamus) sectis, infestis regionibus, propugnator acerrimus. » (Skarica, *Vita Szegedini.*)

[2] Secundus erat inter eos qui, me puero, corruptelam de Cœna emendarunt ac sustulerunt penitus. » (*Ep.* Paxi ad Simler.)

il ne l'était pas de méconnaître qu'elles méritaient l'une et l'autre le respect des chrétiens. La guerre qui s'établit entre ces deux Églises fut, peut-être, le plus grand malheur qui atteignit la Réformation.

L'activité de Stéphan Szégédin, la décision de sa foi, la force avec laquelle il attaquait les erreurs romaines lui attirèrent la haine des papistes et les outrages des fanatiques. L'évêque et tuteur du jeune fils du roi Zapolya en particulier, était hors de lui-même quand on lui rapportait les efforts énergiques de ce grand champion de l'Évangile. Un jour, le docteur évangélique ayant fait un discours très-fort, le prélat ne se contint plus et, dans les premiers bouillons de sa colère, fit venir le capitaine de ses gardes du corps (cet évêque avait des gardes) et dit à cet homme nommé Gaspard Peruzitti : « Va, et donne-lui une leçon « dont il se souvienne. » Le capitaine, homme rude et emporté, se rendit vers le respectable docteur et, l'apostrophant d'un ton impertinent, lui appliqua plusieurs soufflets du plat de la main. Szégédin se contint, mais voulut se justifier des torts supposés qu'on lui imputait; alors le grossier sbire le jeta par terre, puis marchant et piétinant sur lui de colère et de rage, il lui porta à plusieurs reprises de grands coups de ses fortes chaussures armées d'éperons. Telle était la réfutation d'un prélat romain de Hongrie au seizième siècle; il y en eut, il faut le dire, de plus intellectuelles. L'évêque ne s'en tint pas là; il confisqua la précieuse bibliothèque du docteur, qui était sur la terre son

plus cher trésor et le carquois où il prenait ses flèches. Puis il le chassa de Jasnyad. Dieu ne l'abandonna pas. Szégédin renonçait à lui-même, portait sa croix, criait à son Dieu et lui demandait de répandre sa lumière. Dès l'année suivante il put consacrer ses talents et sa foi à la cause de la science et de l'Évangile dans la célèbre école de Jynla, et un peu plus tard, il fut appelé comme professeur et prédicateur à Czégled, dans le comitat de Pesth[1].

[1] *Gesch. der evang. Kirche in Ungarn*, p. 75.

## CHAPITRE CINQUIÈME

### L'ÉVANGILE EN HONGRIE SOUS LA DOMINATION DES TURCS.

(1545-1548.)

Un trait caractéristique de cette époque, c'est que deux religions, deux puissances se trouvent alors dominantes en Hongrie : Rome et Constantinople, le pape et Mahomet; la première persécuta l'Évangile et la seconde lui accorda une équitable liberté. Cela est sans doute étonnant. Le catholicisme romain retrouvait dans le christianisme évangélique ses principales doctrines, la divinité de Jésus-Christ, l'expiation de la croix et d'autres encore, tandis que l'islamisme détestait l'idée de la Trinité, de la déité du Sauveur, du salut par son expiation, disant fièrement : ***Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète***. Il était dans l'ordre des choses que le catholicisme romain respectât, défendît les chrétiens évangéliques qui vivaient sous la domination du croissant, et il était naturel que le successeur de Mahomet persécutât ceux qui, à ses yeux, professaient des doctrines détestables,

comme son maître l'avait fait jadis, le glaive à la main. Ce fut le contraire qui arriva.

Cela se comprend pourtant. Rome, par son système ecclésiastique, s'était établie en dehors de l'Évangile. Sans doute il restait du christianisme dans sa doctrine, et ce christianisme était cher et l'a toujours été aux sept mille qui, parmi les catholiques, n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Mais ces restes y étaient en général cachés, ce qui se montrait était tout autre chose. C'étaient le pape, ses cardinaux, ses agents, le culte rendu à la Vierge, aux saints, aux créatures, des rites multiples, des images, des pèlerinages, des indulgences et tout ce que l'on sait. Le catholicisme pontifical, ne trouvant pas ces superfétations et ces superstitions dans le christianisme évangélique, lui était vivement opposé; et il l'était d'autant plus qu'il y voyait à la place les grands principes de la foi vivante, de la régénération, de la nouvelle naissance, dont il ne savait que faire. Il lui faisait donc « une étrange et « longue guerre où la violence essayait d'opprimer « mer la vérité. Il avait d'effroyables excès contre « la parole de Jésus-Christ[1]. » L'ultramontanisme au seizième siècle (et aussi plus tard) s'éveillait chaque matin, l'épée nue, dans une sorte de fureur, comme Saül, et voulait tout saccager, comme on l'a dit de l'écrivain qui a été dans notre siècle son plus énergique champion[2]. Il faisait comme ce der-

[1] Pascal. Ces paroles se rapportent à la lutte du catholicisme romain contre Port-Royal; mais elles sont bien plus vraies quand il s'agit de la Réformation.
[2] M. de Maistre.

nier se vantait de faire : il tirait à *brûle-pourpoint* sur l'ennemi.

La position de l'islamisme était différente. En présence de deux formes du christianisme, il méprisait l'une et l'autre et n'était nullement disposé à mettre son glaive, comme le faisaient les princes catholiques, au service du pape. Ce qui le frappait le plus dans les églises romaines c'étaient les images, et se souvenant mieux que le pape du commandement de Dieu : *Tu ne te feras aucune image taillée ni aucune ressemblance*, il avait plus d'estime pour les protestants qui le pratiquaient. Il y avait souvent dans les juges établis par la Sublime Porte un principe de justice, et ils ne croyaient pas devoir sacrifier à leurs ennemis des hommes de bien parce qu'ils ne reconnaissaient pas le grand-prêtre de Rome. Aussi tandis qu'on rencontre dans ces années des exemples du respect que les Turcs témoignaient au culte libre de l'Évangile[1], on en trouve toujours et d'assez nombreux de l'intolérance romaine.

Ferdinand faisait exception. Il reconnaissait que la Réformation faisait de grands progrès dans son royaume ; et plus éclairé que n'avait été son frère, loin de faire au protestantisme une guerre ouverte, il désirait fondre les deux partis opposés en une seule Église, et pensait que pour y parvenir, il fallait faire d'importantes concessions. Il croyait, ainsi que la Diète hongroise, qu'un concile universel, qui prendrait pour base de ses travaux les saintes

[1] Gieseler, *Kircheng.*, III, p. 465.

Écritures, pourrait seul accomplir cette importante réconciliation. C'est à ce concile réuni à Trente (décembre 1545) que Ferdinand demanda d'unir les deux partis en opérant la réforme de la foi et des mœurs, en particulier dans ce qui regardait le pape et sa cour; en supprimant les dispenses et la simonie, sources de tant de désordres; en transformant le clergé, qui devait s'appliquer dorénavant à une conduite honnête et chaste, et à la simplicité et pureté primitives dans les vêtements, la manière de vivre et la doctrine; en distribuant la sainte cène sous les deux espèces; en conjurant le pape de prendre l'humilité de Jésus pour modèle; en abolissant le célibat des prêtres, cause de tant de scandale, et en supprimant les traditions apocryphes[1]. Ces demandes de réforme montraient suffisamment quelle force l'Évangile avait acquise en Hongrie, et le bien immense que la Réformation eût fait à l'Église universelle, si au lieu de lui résister, Rome eût subi son influence salutaire. Au lieu de tout cela, le concile prononça l'anathème contre les doctrines les plus saintes de l'Évangile et de la Réformation.

Si la Hongrie ne parvint pas à exercer quelque influence sur le concile de Trente, le concile ne laissa pas de produire quelque effet sur la Hongrie. Les chrétiens évangéliques sentirent le besoin de se rapprocher, de se concentrer, de s'unir. Il y avait dans le pays, dès le quinzième siècle, des congrégations hussites dont les formes étaient

[1] *Gesch. der evang. Kirche in Ungarn*, p. 77.

presbytériennes, et Dieu venait de susciter un grand nombre de chrétiens qui avaient été mis en rapport, par Devay et par d'autres, avec les Suisses, et s'étaient attachés au système synodal en vigueur parmi les confédérés. Ils désiraient s'entendre et se donner la main sous la direction de Christ, le roi de l'Église, au moment où les adhérents du pape se réunissaient sous sa loi. Le puissant et pieux magnat Gaspard Dragfy les y encouragea en leur promettant sa protection. Une convocation eut lieu dans le bourg d'Erdoed, comitat de Szathmar, au nord de la Transylvanie. Vingt-neuf pasteurs attachés à la confession helvétique s'y rencontrèrent et, désireux d'exposer la foi qui les unissait, ils s'entretinrent de Dieu, du Rédempteur, de la justification du pécheur, de la foi, des bonnes œuvres, des sacrements, de la confession des péchés, de la liberté chrétienne, du chef de l'Église, de l'Église, de l'ordre qu'il faut y établir et de la séparation légitime d'avec Rome. Ils se trouvèrent tous d'accord, et ayant formulé leur foi touchant ces douze points, ils voulurent exprimer en même temps leur intime unité avec tous les chrétiens et en particulier avec les disciples de Luther. Aussi ajoutèrent-ils en finissant : « Dans les « autres articles de la foi, nous sommes d'accord « avec la véritable Église, telle qu'elle s'est ma« nifestée dans la Confession présentée dans Augs« bourg à l'empereur Charles-Quint. » Cette conclusion indique qu'il y avait dans ces Églises en d'autres points quelque divergence avec la Confession d'Augsbourg, et prouve l'attachement des doc-

teurs d'Erdoed à la confession helvétique, attachement nié par quelques auteurs[1].

Les luthériens de leur côté ne tardèrent pas à suivre cet exemple; ils se trouvaient surtout dans les parties de la Hongrie et de la Transylvanie où l'on parlait allemand, tandis que c'était parmi les Madgyars, d'origine finnoise, que la confession helvétique comptait ses plus nombreux adhérents. Cinq villes de la Hongrie supérieure tinrent en 1546 à Éperies une assemblée où seize articles de foi furent établis. « Nous resterons fidèles, dirent les « délégués, à la foi professée dans la confession « d'Augsbourg et le livre de Mélanchthon[2]. » Cette assemblée se montra fort stricte. Un ministre qui enseignerait autrement, après avoir été averti, serait destitué; le magistrat devrait être exhorté à ne pas supporter de graves délits, afin que les ministres ne fussent pas obligés de rétablir l'excommunication. Nul ne serait admis à la cène qu'après avoir été convenablement examiné.

Malgré ces principes sévères et le caractère décidé des Hongrois, on ne voyait pas alors parmi eux de ces luttes ardentes qu'eurent quelquefois entre elles les confessions opposées. Cela peut tenir à la diversité des nationalités; ces deux races avaient des langues et des coutumes qui les séparaient. Peut-être aussi comprenait-on mieux qu'ailleurs dans ce noble pays, que lorsqu'on était uni par les grandes doctrines de la foi, il fallait se

[1] Ribini, *Memorabilia*, p. 67. — *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 75, 76. Guericke, *Kircheng.*, III, p. 239.

[2] Sans doute l'*Apologie de la Confession*. Schrœckh, *Reform.*, II, p. 784.

garder de se disputer sur des points secondaires[1].

Les docteurs évangéliques ne se contentaient pas de se réunir en assemblées; partout ils prêchaient l'Évangile à de grandes multitudes.

L'auteur a écrit ici sur son manuscrit, pour servir d'instruction à son copiste : « Laisser ici une page en blanc. » — Il existe donc une lacune qui n'a pas été comblée. (*Éditeur.*)

Szégédin fut alors appelé de Czégled à Temesvar, ville importante encore un peu plus au sud que Szégédin, sa patrie, dont il portait le nom. Cette vocation lui fut adressée par le comte Pierre Pétrovitch, l'un des tuteurs du jeune prince fils de Zapolya, mais fort différent de l'évêque son collègue. Pétrovitch était ami déclaré et protecteur puissant de la réforme évangélique. Szégédin déploya aussitôt dans ces contrées toute son activité. Non-seulement il exposait et défendait la saine doctrine comme théologien, mais il répandait dans les cœurs les semences de la vérité et de la vie. Le comte l'aimait, l'admirait; il favorisait ses travaux; il le protégeait contre ses ennemis, et s'occupait de lui jusque dans les moindres détails; il lui fit présent pour l'hiver d'un habit doublé d'une fourrure de renard[2]. La bonne nouvelle de l'amour de Dieu, qui sauve celui qui croit, se répandait de plus en plus dans ces contrées, quand après trois années d'activité, Szégédin eut la douleur de voir le comte

[1] Ribini, *Memorabilia*, p. 66. — Gebhardi, *Gesch. des Reichs Ungarn.*

[2] « Vestem vulpina pelle subductam. » (Skarica, *Vita Szegedini.*) *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 79.

Pétrovitch, son protecteur, remplacé dans ses fonctions par un officier supérieur de l'armée, Stéphan Losonczy. Si le premier s'occupait avec amour de l'Évangile de paix, le second ne faisait cas que de la guerre, ne prenait soin que du militaire, et était dévoué au parti romain. Losonczy se souciait fort peu de la milice de Jésus-Christ; il ne voulait entendre parler que de celle qu'il disciplinait, à laquelle il faisait exécuter d'habiles manœuvres, et il était ennuyé de ces évangélistes qui remuaient les consciences et invitaient les hommes à penser aux choses d'en haut. Il ne voyait là qu'un enthousiasme dangereux; il croyait qu'il était beaucoup plus utile de s'occuper des choses d'en-bas. L'art militaire était à ses yeux non-seulement ce qu'il y avait de plus beau, de plus ingénieux, mais encore de plus nécessaire. On a vu souvent dans les armées et même dans les rangs supérieurs, des hommes vraiment chrétiens; mais ceux qui, à l'instar de Losonczy, regardent la religion comme une fâcheuse superstition qu'il faut réprimer, n'y ont jamais été rares, même dans des époques religieuses. Le successeur du comte Pétrovitch n'hésita donc pas : il chassa du pays ceux que son prédécesseur y avait appelés, non-seulement Szégédin, mais encore les autres ministres, ses collègues. A peine l'avait-il fait, que les Turcs arrivèrent, s'emparèrent de la forteresse, massacrèrent tous les chrétiens qu'ils rencontrèrent et le malheureux Losonczy lui-même. Il n'y eut de saufs que les pasteurs, que ce terrible général avait mis en sûreté par le bannissement, tout en ne voulant que les perdre. L'im-

pitoyable Losonczy avait cru mieux défendre Temesvar en se débarrassant de ces ministres ennuyeux, qui n'étaient pour lui qu'un *bagage* inutile, même fort embarrassant; et peut-être ces fidèles hérauts de l'Évangile, en intercédant auprès de Dieu, et en fortifiant les cœurs, auraient-ils sauvé la ville et ses habitants; ils les auraient au moins consolés dans leurs douleurs[1].

Si les Turcs faisaient leurs conquêtes, les chrétiens faisaient aussi les leurs et même dans la partie de la Hongrie soumise alors à l'autorité musulmane. Un disciple de Luther et de Mélanchthon, Émeric Eszeky (Czigerius) étant revenu à cette époque en Hongrie (Wittemberg était une source d'où il ne cessait de couler une eau vivifiante), s'arrêta à Tolna, sur le Danube, au sud de Bude. Son esprit s'affligeait en lui-même en voyant la population de cette ville entièrement adonnée à la superstition et à l'impiété. Cependant, il ne se découragea pas, et se mit à évangéliser dans les maisons et partout. Après quinze jours, trois ou quatre personnes avaient reçu la connaissance de l'Évangile; c'était peu et pourtant beaucoup. Mais, désirant une plus ample moisson, il quitta la ville et parcourut la contrée environnante. Voyant les gens absorbés par la vie matérielle, il se dit qu'il s'adresserait surtout aux maîtres d'école et aux prêtres, pensant trouver chez eux une bonne terre pour y semer la parole. Il ne fut pas complétement trompé et, si bien des prêtres bigots le renvoyèrent,

[1] Skarica, *Vita Szegedini.* — *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 80.

quelques ecclésiastiques pourtant et quelques régents l'accueillirent. Arrivé un jour dans la paroisse de Cascov, comitat de Baranya, il heurta à la porte du curé Michel Szataray. Celui-ci le reçut avec amabilité, et ils eurent une longue conversation. Le prêtre, homme sincère et sérieux, goûta les bonnes paroles d'Eszeky, et crut de tout son cœur à la bonne nouvelle de l'Évangile, qu'il n'avait entendue que vaguement jusqu'alors. Il sentit aussitôt le besoin de l'apporter à d'autres, et se joignit courageusement à Eszeky. Les deux ministres itinérants, pleins de zèle, parvinrent à répandre la lumière évangélique dans toute la basse Hongrie. Ils avaient une vie dure; ils rencontraient souvent la haine, la persécution. Mais leur patience était parfaite et Dieu les garda de tout danger[1].

Pendant qu'Eszeky suivi de son compagnon d'œuvre parcourait ainsi les bourgs et les campagnes, la semence qu'il avait répandue à Tolna, et qui paraissait d'abord n'avoir poussé qu'en deux ou trois endroits, avait germé un peu partout. Le champ qui avait paru stérile, avait fait preuve de fertilité. Les habitants qui avaient embrassé la Réformation avaient bâti une église à l'extrémité de la ville, et deux ans et neuf mois après le départ du réformateur il recevait un appel pour y prêcher de nouveau l'Évangile. Il revint, annonça Christ, et l'église fut remplie d'auditeurs. Mais de grands dangers l'attendaient là. Il s'y trouvait deux partis distincts, et si les uns s'attachaient au Sauveur,

[1] *Gesch. der ev. Kirche in Ungarn*, p. 80.

les autres restaient fortement dévoués au pape. A leur tête était le bourgmestre qui, dans de fréquents entretiens qu'il avait avec les prêtres, était sollicité de débarrasser la ville des hérétiques. Malheureusement pour le clergé, ce magistrat ne pouvait rien faire sans le consentement des Turcs qui occupaient le pays. Les ultramontains pensèrent qu'en déliant les cordons de leur bourse, ils aplaniraient la difficulté. Ils rassemblèrent une somme considérable, et la remirent au bourgmestre, qui partit pour Bude, où résidait le pacha. Ayant obtenu de lui une audience, il exposa au musulman la circonstance qui l'amenait vers lui, l'agitation que le protestantisme causait dans la ville, et lui présenta sa riche offrande. Ne doutant pas que cet officier à trois queues fût ce qu'on appelle un vrai Turc, inexorable et sans pitié, et sachant comment à Constantinople on expédiait les gens qui déplaisaient, même un vizir, il demanda nettement au pacha de faire mettre à mort Eszeky, ou tout au moins de le bannir. Le gouverneur mahométan ne crut pas devoir procéder sans observer les formes de la justice ; il consulta ses cadis. Ceux-ci renseignèrent leur chef et lui dirent que l'homme contre lequel la plainte était portée s'opposait aux images et autres superstitions des romains. En conséquence, le pacha ordonna que « le prédicateur *de* « *la doctrine trouvée par Luther* (c'est ainsi qu'il dé« signait l'Évangile) l'annonçât librement à qui« conque voudrait l'entendre. »

Eszeky et les siens furent dans la joie en apprenant que les Turcs leur donnaient la liberté dont

les romains voulaient les priver. Les évangéliques purent dès lors répandre la connaissance de Christ avec facilité, soit dans le temple, soit ailleurs. Une école fut établie, et Eszeky demanda le 3 août 1549, à son ami Matthias Flacius Illyricus, des livres et des aides[1].

Les contrées soumises à Ferdinand n'étaient pas plus oubliées que celles qui étaient placées sous la domination des Turcs; la Réformation y faisait alors de grands progrès. Le prêtre Michel Szataray, converti par le ministère d'Eszeky, se rendit à Komorn; Antoine Plattner se joignit à lui, et, travaillant l'un et l'autre avec zèle dans cette île formée par le confluent du Danube et du Waag, ils y posèrent les bases d'une grande communauté de la confession helvétique. A Tyrnau, au nord de Presbourg, les anciens enseignements de Grynée et de Devay, et les écrits évangéliques qui y étaient lus avec avidité, amenèrent aussi la majorité de la population à embrasser les doctrines évangéliques. Les cinq villes des montagnes que la reine Marie possédait comme biens allodiaux, jouissaient en paix sous son gouvernement des bienfaits de l'Évangile. Mais cette princesse les ayant remises à bail à son frère Ferdinand, les prêtres voulurent aussitôt en profiter pour opprimer ces pieuses populations. Ces efforts réveillèrent leur zèle et ces Églises remirent aux délégués du roi, à Éperies, une confession évangélique pleine de fidélité et de

[1] Epist. Czigerii ad M. Flacium Illyricum, dans Ribini, *Memorab.*, I, 501.

charité (*Pentapolitana Confessio*). Ferdinand ordonna qu'on les laissât tranquilles[1].

Toutefois, le trait caractéristique de cette époque c'est, nous le répétons, les progrès que l'Évangile faisait sous la domination des Turcs. On en voyait sans cesse de nouveaux exemples. Des ministres fidèles annonçaient les consolations et la paix de Jésus-Christ aux Hongrois affligés, appauvris, qui étaient restés dans Bude sous le joug des musulmans. Les serviteurs de Rome s'efforçaient de les contredire. « Un grossier satan de papiste, écrivait-« on de Hongrie à un pasteur de Breslau, s'oppo-« sait de toutes ses forces à ce ministère chrétien[2]. » Il porta l'affaire devant le pacha. Celui-ci ayant entendu l'une et l'autre partie, donna gain de cause à la prédication évangélique, « parce que, « dit-il, elle enseigne qu'il ne faut adorer qu'un « seul Dieu et qu'elle réprouve l'abus des images « que nous abominons[3]. » Le pacha, s'adressant à l'accusateur, ajouta : « Je ne suis pas placé ici par « mon empereur pour m'occuper de ces contro-« verses, mais afin de maintenir son empire aussi « tranquille que possible. » A Szégédin il protégea aussi l'Évangile et ses ministres contre la violence des papistes. « Voyez, disaient les amis de « l'Évangile, combien est admirable et consolant « le conseil de Dieu ! Nous pensions que les Turcs

[1] *Gesch. der ev. K. in Ungarn*, p. 81, 83. Ribini, *Memorab.*, I, p. 78.

[2] « Crassum quendam Satanam papisticum vehementer obstitisse. » (Adalb. Wurmloch in Bistriz ad Joh. Hess in Breslau. Msc. cité dans Gieseler, III, p. 465.)

[3] « Approbare evangelium, quod doceat unum colendum Deum, reprobetque abusum imaginum, quas Turcæ abominantur. » (*Ibid.*)

« seraient les cruels oppresseurs de la foi et de « ceux qui la professent, mais Dieu a voulu le con- « traire. N'est-il pas étonnant de voir comment la « bonne nouvelle de la gloire de Dieu se répand « au milieu de toutes ces guerres et de tous ces « tumultes[1]? Toute la Transylvanie a reçu la foi « évangélique malgré la défense du moine et évêque « George (Martinuzzi). La Valachie, soumise aussi « aux Turcs, professe la foi. L'Évangile se répand « de proche en proche dans toute la Hongrie. « Certes, si ces tumultes de guerre n'étaient arri- « vés, les faux évêques en eussent suscité contre « nous de plus graves. »

[1] « Mirum namque in modum evangelium gloriæ Dei sub istis bellicis tumultibus, quam latissime vagatur. » (Joh. Creslingus ad Ambrosium Molbanum. Msc. dans Gieseler, III, p. 465.)

## CHAPITRE SIXIÈME

### BOHÊME, MORAVIE ET POLOGNE.

(1518-1521.)

La réformation du Danemark et de la Suède provint, humainement parlant, de Luther, aux pieds duquel les réformateurs scandinaves avaient reçu la doctrine protestante; elle est en conséquence postérieure à la réformation de l'Allemagne. Mais il y avait un pays où la trompette évangélique avait, un siècle avant Luther, fait entendre des sons éclatants, et nous ne devons pas l'oublier dans cette histoire générale de la Réformation. Les paroles de Jean Huss avaient retenti dans la Bohême et la Moravie. Des croyants s'y trouvaient en grand nombre au commencement du seizième siècle; mais la réforme de Luther leur donna une nouvelle vie.

Il y avait deux partis distincts parmi ces disciples de Huss. L'un d'eux était resté dans quelques rapports avec le gouvernement du pays, et avait été affaibli par l'influence de la cour. Ceux qui

lui appartenaient ne rejetaient pas l'autorité des évêques catholiques-romains de la Bohême, et leur principale affaire était de réclamer le calice pour les laïques, ce qui les fit appeler *Calixtins*. Mais la majorité des hussites, qui se trouvait surtout dans le peuple des campagnes et la noblesse des provinces, étant entrée en rapport avec les Wiclefites et les Vaudois, allait plus loin que Huss lui-même, professait la justification par la foi au Sauveur, rejetait la médiation du prêtre et regardait l'institution de la papauté comme antichrétienne. Ce parti, désigné sous le nom de *Taborites*, n'était pas, lors de sa naissance, ce qu'il fut plus tard. Ses eaux, loin d'être tranquilles, avaient alors fermenté, bouillonné, elles s'étaient violemment agitées. Ces religionnaires ardents avaient poussé des cris, livré des batailles; mais, peu à peu, purifiés par la lutte et par l'adversité, ils étaient devenus plus calmes, plus spirituels, et de 1457 à 1467, ils avaient formé une communauté chrétienne respectable, sous le nom de *Frères de l'unité*.

Il y avait parmi eux, quant à la cène, deux sentiments différents, qui ne troublaient pourtant pas leur unité fraternelle. Le plus grand nombre croyait, comme Wiclef, que le corps de Christ est vraiment donné avec le pain, non toutefois corporellement mais spirituellement, sacramentellement, — à l'âme, et non à la bouche[1]. Ce fut plus tard à peu près la pensée de Calvin; l'un des

[1] « Non corporaliter, spiritibus et mentibus nostris. » (Confession et Apol. des frères de Bohême, 1533-1538.)

hussites les plus prononcés dans ce sens était Lucas, ancien de l'Église. Les autres, moins nombreux, se rapprochaient des Vaudois et regardaient simplement le pain comme la représentation du corps de Christ; ce fut plus tard la pensée de Zwingle. Ces deux partis se toléraient, s'aimaient et étaient vivement opposés l'un et l'autre à une présence corporelle de Christ dans l'eucharistie.

Tout à coup le bruit de la réformation de Luther parvint en Bohême; grande joie parmi les disciples de Huss. Ils voyaient s'élever enfin cet *aigle*, que leur maître avait annoncé, et se former une puissance qui leur apporterait un secours considérable dans leur lutte contre la papauté. Les calixtins s'étaient adressés à Luther, soit par des lettres, soit par des messagers; il les accueillit avec bienveillance, mais il ne fut pas si tendre envers les frères de l'unité. Il ne voulait pas entrer en rapport avec une secte dont il ne partageait pas toutes les opinions. Un jour, en 1520, prêchant sur le sacrement du corps de Christ : « Les « *frères* ou Picards, dit-il, sont des hérétiques, car « comme je l'ai vu dans un de leurs livres, ils ne « croient pas que la chair et le sang de Christ « soient véritablement dans le sacrement[1]. » Ceci émut fort les Bohêmes évangéliques. Opprimés comme ils l'étaient, ces frères désiraient pouvoir s'appuyer sur la réformation saxonne, et elle les repoussait! Le peu de goût qu'ils avaient pour les formules dogmatiques, la tendance toute pratique

[1] Luther, *Werke*, XIX, p. 554. (Walch.)

de leur christianisme semblaient devoir leur rendre facile un accord avec les réformateurs de Wittemberg. Ils envoyèrent donc à Luther deux des leurs, Jean Horn et Michel Weiss, en leur donnant pour mission, sans toutefois renier en rien leur doctrine, d'inspirer au célèbre docteur une meilleure opinion de ceux qu'il appelait des *hérétiques*. Les deux hussites ne s'approchaient pas sans crainte de Wittemberg. Membres d'une communauté méprisée, persécutée, comment seraient-ils reçus de l'illustre docteur, protégé par des princes, dont la voix commençait à remuer l'Europe, et dont la parole hardie épouvantait ses adversaires? L'entrevue eut lieu au commencement de juillet 1522. Les deux humbles délégués exposèrent fidèlement leur foi sur la cène. « Christ, dirent-ils, n'est pas « corporellement sous le pain, comme le croient « ceux qui disent avoir vu son sang couler; il y est « spirituellement, sacramentellement[1]. » Le moment pouvait paraître critique à Luther. Il trouve toujours tant d'opposition dans le monde, ira-t-il se compromettre encore plus en donnant la main à ces vieux dissidents, tant de fois excommuniés, bafoués, écrasés? Doit-il, à tous les opprobres dont il est chargé, joindre encore ceux de cette *secte*? Un petit esprit eût succombé à la tentation, mais l'âme du réformateur était grande; il ne regardait qu'à la vérité. « Si ces docteurs enseignent, dit « Luther, que le chrétien qui reçoit le pain visi- « blement reçoit aussi, invisiblement sans doute,

[1] Luth. *Epp.*, ad Nicol. Haussmannum.

« mais pourtant naturellement, le sang de Celui « qui est assis à la droite du Père, je ne puis les « condamner. Ils se servent, en parlant de la com- « munion, d'expressions *obscures et barbares*, au « lieu d'employer celles de l'Écriture; mais j'ai « trouvé leur foi presque entièrement saine. » Puis, s'adressant aux délégués au moment où il prenait congé d'eux, il leur fit cette recommandation : « Veuillez vous exprimer *plus clairement* dans un nouvel écrit. »

Les frères de l'unité lui envoyèrent en 1523 ce *nouvel écrit;* il était de leur ancien Lucas qui, zélé wicléfite, se rapprochait par conséquent de Luther, mais qui tenait à ne pas faire de concessions et, en conséquence, avait exposé très-clairement qu'il n'y avait dans la cène qu'une nourriture spirituelle pour un usage spirituel. Il avait même ajouté que Christ n'était pas dans le sacrement, mais *seulement dans le ciel.* Luther fut d'abord heurté par ces paroles; on eût dit que ces Bohêmes prenaient plaisir à le braver; mais le sentiment chrétien prit le dessus dans le grand docteur; les discours de Lucas le satisfaisaient plus que ses traités; il se radoucit et adressa aux *frères* son écrit de l'*Adoration du sacrement*[1] où, tout en exposant ses doctrines particulières, il leur montrait beaucoup d'affection et d'estime. Il semble que des deux parts on luttait de noblesse. Le parti qui se rapprochait le plus de Luther devint le plus fort, et après la mort de Lucas, se sentant plus libre, il

[1] Luther, *Werke*, XIX, p. 1593. (Walch.)

donna la main au réformateur saxon, tandis que ceux qui voyaient dans le pain la représentation du corps de Christ, — à la tête desquels était Michel Weiss, — entrèrent en rapport avec Zwingle[1]. Tout ce que nous venons de dire se rapporte aux taborites.

Les calixtins, de leur côté, subissaient aussi l'influence du mouvement qui ébranlait le monde chrétien. Un fil encore les liait à la hiérarchie romaine. « Qui est-ce qui institue les pasteurs? écri« virent-ils à Luther, ne sont-ce pas les évêques « qui ont reçu autorité de l'Église pour le faire? » La réponse du réformateur fut à la fois humble et décidée. « Ce que vous me demandez, répon« dit-il, est au-dessus de mes forces. Cependant ce « que j'ai, je vous le donne, mais j'entends que « votre jugement et celui de tous vos frères s'exerce « dans la plus complète liberté. Je ne vous ap« porte qu'un conseil et une exhortation[2]. » L'avis du réformateur était contenu dans un écrit qu'il avait joint à sa lettre, et dans lequel il montrait que « chaque congrégation avait le droit de choi« sir et de consacrer elle-même ses ministres. » La modestie avec laquelle s'exprimait Luther est loin de l'arrogance que ses ennemis se plaisent à lui attribuer. Les calixtins, captivés par la charité et la foi du réformateur, décidèrent, dans une assemblée tenue en 1524, de continuer, dans le sens de Luther, la Réformation commencée par Jean

[1] Apologia veræ doctrinæ eorum qui appellantur Waldenses vel Picardi. (Zurich, 1532. Wittemberg, 1538.)

[2] « Sed liberrimum vestrum sit et omnium judicium. » (Luth., *Epp.*, II, p. 452.)

Huss. Ceci excita une vive opposition de la part de quelques-uns d'entre eux, et leur unité fut rompue. Toutefois le nombre des calixtins luthériens ne cessa d'augmenter. Ils reçurent en général les doctrines évangéliques qui leur manquaient encore, et ils ne se distinguèrent dès lors des frères de l'unité que par le défaut de discipline et plus de rapports avec le monde.

Ce n'était pas seulement en Bohême que Jean Huss était devenu le précurseur de la Réformation, il l'avait été dans d'autres pays de l'Europe orientale. Une contrée célèbre, la Pologne, semblait devoir devancer les autres peuples dans les voies de la Réformation; mais après de rudes combats avec le jésuitisme, elle passa de l'avant-garde à l'arrière-garde; ayant perdu l'Évangile, elle perdit l'indépendance, et demeure maintenant au milieu de l'Europe, comme un monument en ruine, qui annonce aux nations ce qu'elles deviennent quand elles se laissent ravir la vérité. Déjà, en 1431, quelques-uns des disciples de Huss étaient venus en Pologne et avaient défendu publiquement à Cracovie les doctrines évangéliques contre les docteurs de l'université, en présence du roi et du sénat. En 1432, d'autres Bohêmes arrivèrent en Pologne, et annoncèrent que le concile universel de Bâle avait accueilli leurs députés. L'évêque de Cracovie, ferme adhérent du parti romain, fulmina contre eux l'interdit[1]. Mais le roi et même plusieurs évêques n'en furent point trou-

[1] Krasinski, *Hist. relig. des peuples slaves*, p. 114.

blés, et reçurent favorablement ces disciples de Jean-Huss, en sorte que leurs doctrines se répandirent en plusieurs lieux de la Pologne. Wiclef y était aussi connu, et un poëte polonais, Dobszynski, fit, vers le milieu du quinzième siècle, un poëme à son honneur.

Ainsi Huss et Wiclef, la Bohême et l'Angleterre, ces contrées si étonnamment différentes, travaillaient à la fois, déjà dans le quinzième siècle, à répandre la lumière dans la patrie des Jagellons. Ce n'était pas en vain. Le palatin de Posen, Ostrorog, présenta à la Diète, en 1459, un projet de réforme qui, sans toucher aux dogmes, signalait formellement les abus, et établissait que le pape n'avait aucune autorité sur les rois, puisque le royaume de Christ n'est pas de ce monde. En 1500, des écrits publiés à Cracovie attaquaient le célibat et le culte des reliques. En 1515, Bernard de Lublin établissait le principe formel de la Réformation, *qu'il ne faut ajouter foi qu'à la Parole de Dieu*, et qu'on doit rejeter la tradition des hommes[1]. On en était là quand la Réformation parut. Comment y sera-t-elle reçue?

Le peuple des campagnes et des villes avait en général l'esprit lourd et manquait de culture; mais les bourgeois des grandes villes, que le commerce mettait en rapport avec d'autres populations, en particulier avec celles de l'Allemagne, s'étaient développés et commençaient à connaître leurs droits. Une riche et puissante aristocratie dominait

[1] *Ibid.*, p. 115, 116.

dans le pays. Le clergé n'avait aucun pouvoir ; l'Église n'avait aucune influence sur l'État ; l'État ne devait jamais prêter main-forte à l'Église. Les prêtres mêmes étaient, en bien des lieux, méprisés à cause de leur mondanité et de leur immoralité. Sigismond Ier, qui régnait alors, était un prince d'un caractère noble, d'un esprit éclairé, et s'efforçait de répandre le goût des sciences et des arts. Un tel pays semblait être dans des circonstances bien favorables pour recevoir l'Évangile.

A peine la Réformation avait-elle commencé, que les écrits de Luther arrivèrent en Pologne, et des laïques se mirent à les lire avec avidité. De jeunes Allemands, qui avaient étudié à Wittemberg, faisaient connaître la Réformation dans les familles nobles où ils étaient placés comme instituteurs ; plus tard ils cherchaient à la répandre parmi les troupeaux, dont ils devenaient les pasteurs. De jeunes Polonais accouraient près de Luther, et répandaient ensuite dans leur patrie les semences qu'ils avaient recueillies à Wittemberg.

La Réformation commença naturellement dans la partie de la Pologne la plus rapprochée de l'Allemagne, celle dont Posen est la capitale. En 1524, Samuel, moine dominicain, y attaquait les erreurs de l'Église romaine. En 1525, Jean Séclucyan y prêchait l'Évangile, et une famille puissante, celle des Gorka, le reçut dans son château, où elle avait établi un culte évangélique, et le protégea contre ses persécuteurs[1]. Cet homme pieux profita du loi-

[1] Fischer, *Reform. in Polen*, I, p. 44.

sir que lui donnait cette hospitalité chrétienne, pour traduire le Nouveau Testament en polonais. Seul, dans la chambre où il avait dû se réfugier, il faisait, comme Luther à la Wartbourg, un travail qui devait éclairer un grand nombre d'âmes.

L'Évangile ne s'arrêta pas là. De même que dans une profonde nuit, à un éclair qui brille à l'occident on en voit succéder un autre aux dernières limites de l'orient, la doctrine du salut, après s'être montrée à l'ouest de la Pologne, se montra tout à coup au nord, à l'est, partout, jusque près de Kœnigsberg. De la chambre silencieuse où Jean Séclucyan faisait son précieux travail, le réveil polonais nous transporte dans une ville grande, florissante, populeuse, où des étrangers accouraient en grand nombre de toutes parts. Dantzig, qui appartenait alors à la Pologne, devint dans ces contrées le principal foyer de la Réforme. Dès 1518, des marchands allemands, attirés par le commerce et l'industrie de cette cité, prenaient plaisir à y raconter les grandes découvertes que Luther faisait dans la Bible. Un homme pieux, éclairé, décidé, né à Dantzig même, nommé Jacques Knade, prêta l'oreille à la bonne nouvelle qu'annonçaient ces Germains, et la reçut avec joie. Aussitôt, il ouvrit sa maison à tous ceux qui la voulaient entendre. Son caractère franc et ouvert, son abord aimable faisaient facilement franchir le seuil de sa demeure. Il ne s'en tint pas à des conversations chrétiennes; étant ecclésiastique, il se mit à prêcher publiquement sa foi dans l'église de Saint-Pierre. Il aimait le Sauveur et savait le faire

aimer; aux fleurs il ajoutait les fruits; aux bonnes paroles, les bonnes œuvres. Convaincu que le mariage est une institution divine, dont le but est de maintenir la sainteté de la vie, il se maria. Cet acte souleva une terrible tempête. Les ennemis de la Réforme, persuadés que si cet exemple était suivi, l'Église de Rome ne pouvait subsister, le firent jeter en prison[1]. Relâché après six mois, il dut quitter la ville, et il eût erré çà et là si un seigneur des environs de Thorn ne lui avait offert un asile, comme la famille des Gorka à l'évangéliste de Posen. Les nobles de la Pologne se montraient vraiment nobles, et exerçant l'hospitalité, logeaient des anges sans le savoir[2].

L'évêque du diocèse dont dépendait Dantzig et ses prêtres, réveillés de leur sommeil, mirent tout en œuvre pour repousser ce qu'ils appelaient l'*hérésie*, et fondèrent à cet effet la confrérie de l'*Annonciation de Marie*, dont les membres devaient visiter soigneusement toutes les personnes que l'on disait amenées à l'Évangile. « Venez, leur disaient-« ils, rentrez dans l'Église catholique et aposto-« lique, hors de laquelle il n'y a point de salut. » Mais l'œuvre évangélique, au lieu de diminuer, ne cessait de s'accroître. Divers docteurs avaient remplacé Knade à Dantzig, l'hébraïsant Boeschenstain, un carmélite, Binewald, et d'autres. Les bourgeois ne voulaient plus de l'Église romaine, à cause de ses erreurs, et le peuple s'en moquait, à cause de ses petites pratiques. Dans le couvent des Franciscains

[1] Schrœckh, *Reform.*, II, p. 671.
[2] Ep. aux Hébreux, XIII, 2.

se trouvait un moine pieux, le docteur Alexandre, qui s'était convaincu, peu à peu, non-seulement de la vérité évangélique, mais encore de la nécessité de la prêcher. Toutefois, il n'était pas un Luther; il appartenait à ces esprits calmes, modérés, un peu craintifs, qui s'abstiennent de ce qui peut exciter la contradiction, et se possèdent presque un peu trop. Il restait donc dans son couvent, demeurait attaché à l'Église, et prêchait la vérité avec sérieux, mais avec de grandes précautions. Les plus cultivés d'entre les habitants suivaient ses prédications; il y avait foule, et plusieurs étaient éclairés par sa parole; mais quelques-uns ne pouvaient comprendre qu'il ne se séparât pas de Rome. Des chrétiens pieux, parfois un peu enthousiastes, demandaient que tout fût changé, au dehors comme au dedans, et qu'un ordre tout à fait nouveau fût établi dans l'Église. Ils n'avaient certes pas tort de le désirer, mais ils ne comprenaient pas que cet ordre nouveau devait être établi par la foi du cœur, et non par la force du bras. Un d'eux, nommé Hegge[1], prêchait en plein air, hors de la ville. « Se prosterner devant les images, s'écriait-il, est « une stupidité, bien plus, une idolâtrie ! » et il engageait ses auditeurs à briser les idoles. Heureusement qu'à côté de ces iconoclastes se trouvaient de sages chrétiens évangéliques qui, comprenant comme Luther que c'était la Parole de Dieu qui devait tout transformer, demandèrent au Conseil qu'elle fut prêchée publiquement. Le Conseil où se

[1] Hartknoch, *Preuss. Kirchenhist.*, p. 654.

trouvait l'aristocratie de la ville, en général catholique-romaine, et qui était dominé par l'évêque, se refusa d'abord à cette demande. Mais enfin voyant le nombre très-considérable d'habitants qui avaient embrassé la Réformation, il leur accorda cinq églises. Dès lors, les deux doctrines, celle de l'Évangile et celle de Rome, furent également prêchées dans la ville. Il y avait liberté religieuse, et les évangéliques en furent satisfaits.

Mais les enthousiastes dont nous avons parlé, qui n'avaient pas encore renoncé aux théories intolérantes qui étaient celles de Rome, et qui le seront toujours, voulaient autre chose[1]. « Quoi! di-
« saient-ils, des temples chrétiens remplis d'images
« d'hommes! un peuple qui se prosterne devant
« elles! Il faut que dans toutes les églises les images
« s'en aillent et la Parole de Dieu s'établisse. » Le Conseil s'y refusait décidément. Aux yeux de ces chrétiens, les magistrats se mettaient ainsi en opposition avec Dieu; il fallait donc en avoir d'autres. Quoique la ville fût sous la souveraineté du roi de Pologne, elle jouissait d'une complète indépendance pour ses affaires intérieures. Quatre mille luthériens en profitent; ils se rassemblent, ils entourent la maison de ville, et établissent d'autres magistrats, choisis parmi leurs amis. Ceux-ci demandent aux prêtres de prêcher l'Évangile, et *de jeter hors du sanctuaire les choses souillées.* Les prêtres s'y refusant, le nouveau Conseil mit à leur place des ministres évangéliques, abolit le culte romain,

[1] Voir le *Syllabus.*

convertit les couvents en écoles et en hôpitaux, et déclara que les trésors de l'église étant propriété publique, ces biens resteraient intacts [1].

Maintenant il s'agissait d'organiser l'Église conformément aux saintes Écritures. Ces hommes d'action comprirent qu'ils ne s'y entendaient guère, et résolurent d'inviter le docteur Poméranus à venir accomplir cette œuvre. Poméranus (Bugenhagen) était l'organisateur et l'administrateur de la Réforme. Un des pasteurs de Dantzig, le docteur Jean, partit pour Wittemberg. Y étant arrivé à la fin de mars 1525, il se rendit chez Luther, lui remit la lettre dont il était chargé, et lui raconta la réformation de Dantzig, en omettant sans doute les traits fâcheux et la peignant sous ses plus belles couleurs. « Oh ! dit le grand homme, quelles « choses admirables Christ a opérées dans cette « ville [2] ! » Le réformateur se hâta d'écrire ces nouvelles à Spalatin : « Je voudrais que Poméra« nus restât avec nous, lui dit-il, mais puisqu'il « s'agit d'une si grande affaire, pour l'amour de « Dieu, il faut céder. » Tous n'étaient pas du même avis; Poméranus était si précieux à Wittemberg. « Ah ! répondait l'ardent réformateur, si c'était « moi qui étais appelé, j'irais aussitôt [3]. » Alors le Conseil de l'université s'en mêla. « Beaucoup d'étu« diants étrangers se rendent à Wittemberg, di-

[1] Hartknock, *Preussische Kirchenhist.*, p. 565-658. Krasinski, *Hist. des peuples slaves*, ch. VI, p. 119.

[2] « Mira quæ in Dantziko operatus est Christus. » Luth., *Epp.*, II, p. 642.)

[3] « Sed statim irem. » (*Ibid.*)

« sait-il, il faut y garder les hommes capables de « former des ministres utiles aux autres villes de « l'Allemagne. » Michel Haënstein fut choisi pour le remplacer. « S'il y a quelques changements à « introduire, écrivit le réformateur en l'envoyant, « des images ou autres choses à écarter, que cela « se fasse non par le peuple, mais par l'action ré-« gulière du Conseil. Il ne faut pas mépriser les « puissances[1]. »

Ces sages conseils arrivèrent trop tard. Les réformes opérées à Dantzig avaient jeté les catholiques-romains dans la désolation, et c'était parmi eux que se trouvaient les hommes les plus notables! Quoi! plus d'images, plus d'autels, plus de messes, plus d'églises!... Quelques membres de l'ancien Conseil partirent pour réclamer le secours du roi Sigismond. Ils arrivèrent au palais dans des voitures drapées de noir, parurent devant le prince couverts de vêtements de deuil, ceints d'un crêpe, comme si le souverain lui-même fût mort, et leurs traits ayant l'expression d'une grande douleur. Ils exposèrent au monarque leurs plaintes, le supplièrent de sauver la ville de la ruine totale dont elle leur semblait menacée, et de rétablir l'ancien ordre de choses aboli par les bourgeois. L'aspect de ces hommes portant le deuil de leur Église frappa le roi. Malgré ses qualités distinguées, il ne comprenait pas qu'il pût y avoir une autre religion que celle dans laquelle il était né, et suivait en pareille matière les conseils de ses prélats. Il cita donc

[1] Luther au conseil de Dantzig. 5 mai 1525. (Luth., *Epp.*, II, p. 656.)

devant son tribunal les chefs du parti réformé; ceux-ci, tout en protestant de leur loyauté envers le prince, ne se rendirent point à son appel. Ils furent en conséquence mis hors la loi; et en avril 1526, Sigismond se rendit lui-même à Dantzig. Quoique catholique-romain, il était opposé aux persécutions religieuses. Jean Eck l'ayant un jour pressé de suivre l'exemple du roi d'Angleterre qui venait de se prononcer contre la Réformation, le roi lui répondit: « Que Henri VIII publie s'il le veut des livres contre « Luther; quant à moi, je serai le même pour les « chèvres et pour les brebis. » Mais le cas actuel était bien différent; les réformés avaient porté la main sur l'État; un corps politique avait été renversé; Sigismond fut impitoyable. Les chefs du mouvement eurent leurs biens confisqués, furent bannis de Dantzig ou mis à mort. Tout bourgeois qui ne rentrait pas dans l'Église romaine, devait quitter la ville dans les quinze jours; les prêtres, moines et nonnes mariés, dans vingt-quatre heures. Tout habitant devait livrer les livres de Luther. Le culte romain fut partout rétabli, et l'église de Marie, en particulier, fut rendue à la Vierge par une messe solennelle. Ainsi les réformés de Dantzig payaient cher la faute qu'ils avaient commise, en oubliant le grand principe apostolique : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par l'Esprit de Dieu*[1].

Cependant cette persécution n'étouffa pas la foi dans les cœurs; elle les purifia. Trois ans plus tard,

[1] 2 Cor., X, 4. — Krasinski, *Peuples slaves*, ch. VI, p. 120.

une terrible épidémie dévastant Dantzig, un ministre pieux, Pancrace Klemme, y annonça l'Évangile avec amour, force et sagesse. Le roi éclata en menaces ; Klemme déclara ne vouloir prendre d'autre règle de conduite et d'enseignement que la Parole de Dieu; et poursuivant son œuvre avec vigueur, il mérita le titre de réformateur de Dantzig. Sigismond, frappé de sa sagesse, et craignant que cette ville et d'autres de ses États ne se joignissent à la Prusse évangélique, ferma les yeux. L'Évangile triompha de nouveau, sous le règne suivant, dans cette cité, mais sans désordre et sans porter atteinte à la liberté des catholiques-romains.

Thorn, ville située, comme Dantzig, sur la Vistule, mais plus au sud, et qui joua plus tard un rôle de quelque importance dans l'histoire de la Réforme, fut aussi des premières à manifester son enthousiasme pour elle. Le roi, dans une diète réunie en 1520, dans cette ville, rendit une ordonnance contre Luther; le pape et l'évêque de Kamienez, ayant voulu l'année suivante faire brûler publiquement l'image du réformateur, des partisans de l'illustre docteur, un peu vifs, sans doute, voyant que ses ennemis avaient recours au feu pour les convaincre, prirent des pierres, et les jetèrent aux prélats et à leurs gens. Ces agitations se renouvelèrent sous d'autres formes, mais finalement tout s'apaisa, et quelques années plus tard l'Évangile était prêché régulièrement dans les églises.

On eût dit que la Vistule portait la Réforme sur ses eaux; nous l'avons trouvée à Thorn, à Dantzig; nous la trouvons aussi dans l'antique capitale du

royaume, à Cracovie. Un secrétaire du roi, Louis Dietz, plus tard bourgmestre de cette ville, s'étant rendu, en 1522, à Wittemberg, en revint tout rempli de ce qu'il avait vu et entendu, le distribua abondamment à son retour, et beaucoup d'habitants embrassèrent la doctrine de la Réformation. L'université semble avoir été le foyer d'où partait la lumière. Les ouvrages de Luther se vendaient publiquement, et chacun voulait savoir ce qui s'y trouvait: théologiens, étudiants, bourgeois, les achetaient, les lisaient avec avidité, et les professeurs ne les désapprouvaient pas. Un écrivain contemporain, Modrzewski, a raconté ce qui lui arriva. Poussé simplement par la curiosité, il se mit à lire ces livres avec indifférence, mais à mesure qu'il avançait, le sérieux, la vérité, la vie qu'il y trouvait, l'attachaient davantage, et quand il eut fini, les opinions de la tradition romaine avaient fait place, dans son esprit, aux vérités de l'Évangile.

Entre l'enthousiasme des uns et l'opposition des autres, se trouvait en Pologne un parti mitoyen. Les classes éclairées en étaient alors assez généralement au doute; elles hésitaient entre les deux doctrines. Il se forma une société secrète d'hommes instruits, laïques et ecclésiastiques, dont le but était de lire et de discuter les publications évangéliques. La reine elle-même, Bona Sforce, était au nombre de ces esprits examinateurs. Elle avait pour confesseur un savant moine italien, Lismanini, qui recevait tous les livres antipapistes publiés dans les divers pays de l'Europe, et les transmettait à la société d'examen. La reine assistait quel-

quefois aux conférences. Ce ne fut pourtant que plus tard que cette réunion prit de plus grands développements[1].

Le nombre des esprits décidés pour la Réforme ne cessait de s'accroître. L'université, la bibliothèque, la cathédrale, l'évêché même retentissaient des discussions théologiques entre les partisans de la tradition et ceux de l'Écriture. Les étudiants surtout se montraient enthousiastes de Luther. L'évêque, effrayé, voulant y porter remède, fit venir un professeur dont l'orthodoxie ultramontaine était irréprochable, et lui exposa ses craintes. Le professeur, enflammé de zèle, monta en chaire et prononça devant les étudiants plusieurs sermons très-vifs contre Luther et sa Réforme[2]. Mais on avait beau faire, la doctrine ainsi attaquée se répandait toujours plus. Fabien de Lusignan, évêque d'Ermeland, dans le palatinat de Marienbourg, lui était favorable, et d'autres évêques encore avaient la réputation de pencher du côté de Wittemberg.

Une nouvelle circonstance vint lui donner un puissant appui. Albert, duc de la Prusse proprement dite, dont la résidence était à Kœnigsberg, avait été éclairé à Nuremberg, nous l'avons vu, par la prédication d'Osiander, et était devenu le protecteur de la doctrine évangélique dans les villes de la Pologne qui l'entouraient. Luther, réjoui de cette nouvelle, écrivit à l'évêque de Samland : « Vous avez dans Albert, cet illustre héros, « un prince plein de zèle pour l'Évangile. Et main-

[1] Krasinski, *Peuples slaves*, ch. VI, p. 121.
[2] Friese, *Kirchengesch. Polens*, II, p. 64.

« tenant le peuple de la Prusse, qui peut-être n'a-
« vait jamais connu l'Évangile, ou du moins ne
« l'avait eu que falsifié, le possède dans toute sa
« splendeur, par un bienfait indicible de Dieu[1]. »

Bientôt la Réformation atteignit la Livonie et Luther fut rempli de joie de ce que « *Dieu com-*
« *mençait aussi parmi eux ses miracles*. Il était comme l'évêque des nouvelles Églises, et sa parole puissante venait les diriger et les fortifier. « Soyez-en
« sûrs, écrivait-il en août 1523 aux chrétiens de
« Riga, de Revel et d'autres lieux de cette contrée,
« il viendra des loups qui voudront vous ramener
« en Égypte, au culte diabolique et menteur.
« Christ vous en a délivrés ; prenez donc garde de
« vous laisser entraîner. Soyez certains que Christ
« seul est éternellement notre Seigneur, notre
« prêtre, notre docteur, notre évêque, notre Sau-
« veur et notre consolateur, contre le péché, con-
« tre l'angoisse, contre la mort et tout ce qui nous
« est contraire[2]. »

Si nous portons nos regards plus à l'orient et au nord, nous trouvons la Russie, dont nous dirons quelques mots à l'occasion de la Pologne, et qui ne vit que plus tard des disciples de la Réforme, presque tous étrangers. Cependant, au moment où Luther s'élevait contre la captivité de l'Église, il y eut aussi dans ces contrées un mouvement dans la direction de la Bible. Les livres sacrés, trans-

[1] Luther à l'évêque de Samland, avril 1525. (Luth., *Epp.*, II, p. 449.)

[2] Luther aux chrétiens de la Livonie, avril 1523. (Luth., *Epp.*, II, p. 374.)

crits par des copistes ignorants, avaient été peu à peu altérés et le sens en avait été défiguré. En 1520, le czar Vassili Ivanowitch demanda aux moines du mont Athos de lui envoyer un docteur capable de restaurer le vrai texte. Maxime, religieux hellène, versé dans le grec et le slave, arriva à Moscou, y fut reçu avec distinction et employa dix ans à corriger la version slave d'après le texte original. Mais les prêtres russes, ignorants et superstitieux, furent jaloux de sa supériorité. Ils l'accusèrent d'altérer les livres saints dans le but d'introduire *une nouvelle doctrine*, et le docteur fut relégué dans un cloître[1]. L'Église grecque ou russe est demeurée malheureusement en dehors de la Réformation.

[1] Krasinski, *Hist. relig. des peuples slaves*, ch. XIV, p. 261.

## CHAPITRE SEPTIÈME

### LE RÉFORMATEUR POLONAIS

(1524-1527.)

Nous n'avons jusqu'à présent rencontré en Pologne que des ouvriers secondaires, si nous pouvons ainsi parler. Cette contrée devait pourtant posséder un homme né dans le pays même, digne d'être rangé au nombre des réformateurs, et dont l'ambition serait de voir l'Évangile éclairer de ses rayons sa patrie. Malheureusement le vent de la persécution le chassa loin d'elle pendant ses plus belles années.

Il y avait dans ce royaume, au commencement du seizième siècle, une famille noble et riche qui avait le rare privilége de compter dans son sein plusieurs hommes distingués. Le principal, Jean, baron de Lasco, était archevêque de Gnesen (Gniezno), capitale de la Grande-Pologne, et en même temps primat du royaume. C'était un homme doué d'un noble caractère, ami des sciences, dévoué à sa patrie, dont il s'était appliqué à perfectionner la

législation, fort bien en cour, et adversaire décidé de la Réformation. Il avait trois neveux qui étaient frères, et qui furent de leur temps fort remarqués. L'aîné, Stanislas, fut ministre plénipotentiaire de Pologne en France sous François Ier, et remplit les mêmes fonctions à la cour d'Autriche. Ieroslaw ou Jérôme, écrivain savant et distingué, prit aussi part aux affaires politiques, et joua un rôle important dans les débats de l'Autriche avec la Turquie. Le troisième frère s'appelait Jean, comme son oncle, et était né à Varsovie en 1499. Il se voua à l'état ecclésiastique, et fit de bonnes études sous la surveillance du primat, que, selon quelques-uns, il devait remplacer [1].

A vingt-cinq ans Jean était encore attaché à la foi catholique-romaine, mais il était de ces esprits qui sont sensibles à la noble voix de la vérité et de la liberté quand elle se fait entendre. Les principes professés par les Vaudois, Wiclef et les hussites, avaient, nous l'avons vu, préparé la Pologne à des idées plus chrétiennes et plus libérales que celles de la papauté. Le jeune de Lasco avait subi cette influence et tout en tenant à l'unité romaine, tout en étant prévenu contre l'œuvre de Luther, il croyait qu'il y avait pourtant quelque chose de bon dans le mouvement réformateur qui agitait alors l'Europe. Il désirait le voir de près ; Érasme était alors son idéal ; ce grand savant, tout en restant

[1] Les principales sources pour la vie de Lasco sont : — J. à Lasco, *Opera*. Amsterd., 1866, passim. — Erasmus, *Epistolæ*. — Bertram, *Hist. critica Joh. a Lasco*. — Gerdesius, *Ann.*, II, p. 146. — Krasinski, *Hist. rel. des peuples slaves*, ch. VII. — Bartels, *Joh. à Lasco*, etc.

dans l'Église catholique, combattait librement ses abus et s'efforçait de répandre partout plus de lumière. Vers 1524 de Lasco quitta la Pologne pour visiter les cours, les universités les plus célèbres de l'Europe et surtout Érasme. Le jeune et noble Polonais ne suivit pas le torrent qui entraînait alors tant de jeunes esprits à Wittemberg près de Luther. Il était encore trop attaché à l'Église romaine, et son oncle, le primat l'était plus encore. Il se dirigea d'abord, à ce qu'il paraît, sur Louvain, que l'archevêque avait dû lui recommander plutôt que Wittemberg ; mais s'il y fut à cette époque, le catholicisme scolastique et fanatique de cette université l'engagea bientôt à chercher ailleurs un enseignement plus éclairé. On a dit, il est vrai, qu'il se lia alors à Louvain avec Albert Hardenberg [1]. Il eût pu beaucoup apprendre plus tard de ce théologien distingué par sa science, son esprit pénétrant et son aimable commerce. Mais Hardenberg ne devait avoir que treize ans en 1523, et resta jusqu'en 1530 dans le couvent d'Aduwert, dans la province de Groningue. Ce ne fut donc qu'après cette époque que ces deux hommes s'unirent d'une étroite amitié.

Le premier réformateur avec lequel nous trouvons de Lasco en contact est Zwingle. Arrivé à Zurich en 1525, il était naturel qu'il désirât voir le réformateur suisse qui était lui-même disciple et ami d'Érasme. C'était le moment où Zwingle combattait Manz Grebel et autres sectaires enthou-

[1] « Lovanii, anno 1523, versatus est, atque cum Alberto Hardenbergio contraxit amicitiam, » (Gerdesius. *Ann.*, III, p. 146.)

siastes, et ceci put encourager de Lasco encore catholique à rechercher sa connaissance. Zwingle voyant devant lui ce jeune gentilhomme du Nord, lui montra immédiatement la source où il devait chercher la vérité. « Appliquez-vous, lui dit-il, à l'étude des saintes lettres[1]. » De Lasco fut frappé de ces paroles. Il avait déjà conversé avec beaucoup de docteurs à Louvain ou ailleurs; « mais, dit-il, « celui-ci fut le premier qui me dit de sonder les « Écritures[2]. » Plus il réfléchit, plus il mit en pratique ce précepte, plus aussi il commença à découvrir le chemin nouveau qui mène à la vie. Il sentit la puissance de cette parole, il reconnut qu'elle venait de Dieu[3]. » Zwingle fit un pas de plus; il demanda à Lasco *d'abandonner la supersti-tion papale et de se convertir à l'Évangile*[4]. »

Mais le neveu du primat de Pologne n'était pas alors disposé à suivre le conseil de Zwingle. Il voulait consacrer ses forces au service de sa patrie où il ne pouvait manquer d'avoir une position influente. Ce n'était pas la mitre épiscopale et les

[1] « Me per virum illum (Zwinglium) ad sacrarum literarum studia inductum esse. » (De Lasco, *Opera*, I, p. 338.)

[2] « Illum primum omnium. » (*Ibid.*)

[3] « Divino beneficio. » (*Ibid.*)

[4] « Ut missa superstitione pontificia ad Evangelium se converteret. » (Gerdes, *Ann.* III, p. 146.)

Il est difficile de fixer exactement l'époque où de Lasco se trouvait dans les diverses villes qu'il visita. Gerdesius dit qu'il était en 1523 à Louvain. Bartels pense qu'il passa à Zurich en automne 1526. De Lasco lui-même dit, dans sa réponse à Westphal, *Opera*, I, p. 338, qu'il fut à Zurich *ante annos quatuor et triginta*. Cet écrit imprimé à Bâle, chez Oporin, porte pour date : *Anno salutis 1560, mense Martio*, ce qui donnerait, pour le passage de Lasco à Zurich, l'an 1526. Une lettre d'Erasme que nous citerons place le séjour de Lasco à Bâle, après Zurich en 1525. Cette date paraît la plus sûre. De Lasco a pu se tromper de quelques mois.

honneurs qu'elle donne, qui l'attiraient; c'était l'espoir de répandre dans son Église la lumière et la piété; il croyait que pour atteindre ce but il devait demeurer dans son sein.

Quoi qu'il en soit, Zwingle lui avait donné la première impulsion; il avait reçu à Zurich ce coup qui vient d'en haut et pousse les esprits à chercher la vérité dans la Bible. Il paraît qu'il passa quelque temps à Zurich. Il se souvint toujours de Zwingle avec reconnaissance, et quand il vit le réformateur attaqué, calomnié, après sa mort, représenté comme le pire de tous les enthousiastes, de Lasco qui avait été témoin de ses luttes avec les esprits désordonnés, le défendit courageusement. « On lui attribue, disait-il, des doctrines auxquelles « il n'a jamais pensé, et qui sont même contre« dites dans ses écrits [1]. »

De Lasco traversait Zurich, nous dit-il, pour se rendre en France [2]. Il était naturel toutefois qu'en passant à Bâle, il vît Érasme dont il avait tant désiré de faire la connaissance. Son séjour auprès du roi des écoles vint donc, sans doute, immédiatement après sa visite au réformateur [3].

Érasme était fort estimé en Pologne; plusieurs grands du royaume lui avaient donné des marques de leur bienveillance et lui avaient même fait de gracieux présents. De Lasco lui apportait des lettres

[1] « Scio viro illi adscribi, de quibus nunquam videtur cogitasse, imo quorum contraria in ejus monumentis passim habentur. » (De Lasco, *Opp.*, I, p. 888.)

[2] « Cum per Tigurum in Galliam iter facerem. » (*Ibid.*)

[3] Gerdesius, après avoir rapporté la visite à Zwingle, dit : « Deinceps vero Basileæ moratus. » (Gerdes., III, p. 146.)

de ses amis, et il avait lui-même une grâce et une modestie qui eussent pu lui tenir lieu de toute recommandation. Aussi le savant le reçut-il avec beaucoup de bienveillance et même de chaleur; ce jeune homme lui plaisait et il l'invita à demeurer chez lui. C'était pour l'étudiant polonais une offre fort séduisante, et il l'accepta. L'illustre Hollandais aurait pu avoir quelques scrupules d'offrir à un jeune seigneur du Nord sa modeste demeure, sa vie simple et sans grands conforts; mais Érasme n'y pensa pas, et de Lasco y vit une occasion de procurer quelque aisance et quelques jouissances à cet homme éminent. Il avait été, selon l'habitude de l'Église, richement pourvu dès sa première jeunesse de titres et de bénéfices, et il voyageait comme les jeunes nobles du temps avec une bourse bien remplie. Il se chargea donc, avec une libéralité toute polonaise, des dépenses de la maison pendant le séjour qu'il devait y faire, et mit tout sur un plus grand pied. Il s'appliqua aussi à pourvoir aux goûts littéraires d'Érasme avec autant de générosité que de délicatesse[1].

De Lasco passa ainsi plusieurs mois dans l'intimité de ce grand homme et les liens qui rattachaient encore Érasme à la papauté lui firent recevoir avec plus d'abandon les impressions que lui donnait ce beau génie dans son commerce journa-

[1] *Hist. relig. des peuples slaves*, par le comte Krasinski. Édit. angl., p. 140. Édit. franç. p. 132. La traduction française est de M. Gabriel Naville (de Genève), enlevé trop tôt à ses amis. Elle est précédée d'une introduction que l'auteur de l'*Histoire de la Réformation* écrivit sur la demande de l'auteur et du traducteur.

lier. Il se détacha toujours plus de ce catholicisme obscur, de ce monachisme intolérant qu'Érasme avait depuis si longtemps flagellé de ses mordantes ironies. L'influence d'Érasme fut plus importante encore. La Bible, le Nouveau Testament avaient été les objets particuliers de ses travaux; voyant l'esprit sérieux de J. de Lasco, il l'invita à étudier les saintes Écritures, le poussant ainsi dans la même voie que Zwingle. Ce n'est pas assez, lui disait-il dans leurs fréquentes conversations, de vouloir occuper dans l'Église une place importante; il faut s'en rendre capable, étudier la saine théologie, chercher dans l'Évangile la véritable religion. De Lasco donna son entier assentiment à une vérité si juste, et il eut honte de lui-même. Il aspirait à être prêtre, évêque, peut-être primat, et ne s'était guère soucié ni de la foi, ni de la science qu'une telle position réclame. Il se mit à l'œuvre, et disait plus tard à un réformateur : « C'est « Érasme qui m'a porté à me vouer aux choses « saintes; c'est lui qui le premier a commencé à « m'instruire dans la vraie religion [1]. » Il ne paraît pas toutefois qu'il trouvât alors dans l'Écriture ce que la foi chrétienne a de plus intime. Érasme lui-même n'était pas allé jusqu'au fond. Il préférait l'Évangile à la scolastique, mais il était en même temps plein d'une admiration excessive pour les Grecs et les Romains et avait de la peine, dit-il lui-même, à ne pas s'écrier souvent : « Saint Socrate,

[1] « Erasmus mihi auctor fuit, ut animum ad sacra adjicerem; imo vero ille primus me in vera religione instituere cœpit. » (Ad Bullingerum, A Lasco, *Opera*, II, p. 569.)

« priez pour nous ! » C'était justement alors que ce grand homme était en lutte avec Luther et publiait sa *Diatribe sur la liberté de la volonté*, où il réduisait à peu de chose la puissance de la grâce divine. Toutefois personne dans son siècle n'avait une culture aussi générale. La proximité d'Érasme était pour de Lasco l'aiguillon le plus propre à le faire avancer dans l'étude ; le jeune homme résolut de commencer par l'hébreu et l'Ancien Testament, et il trouvait à Bâle le secours nécessaire. Un Alsacien, Conrad Pellican, entré de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, avait appris tout seul dans sa cellule la langue hébraïque, et en 1502, n'ayant alors que vingt-quatre ans, il avait été nommé professeur de théologie et plus tard gardien de son monastère. La lumière s'était faite peu à peu dans cet esprit, et déjà en 1512 Pellican et son ami Capiton avaient compris la simplicité et la spiritualité de la cène du Seigneur. Dès 1523, à la demande de quelques notables de Bâle, il avait substitué aux messes lues et chantées sans fin dans la chapelle l'explication quotidienne des saintes Écritures, et y avait persisté, malgré les plaintes des moines les plus bigots qui ne cessaient de s'écrier qu'une explication de l'Écriture, les jours de semaine, sentait fort le luthéranisme ! De Lasco fut introduit par lui dans la connaissance de l'hébreu et de l'Ancien Testament. Il profitait en même temps du commerce d'autres hommes éminents qui se trouvaient alors à Bâle ; de Glareanus[1], grand

[1] « Glareanus, » c'est-à-dire, de Glaris. Son nom personnel était Loriti.

interprète des langues grecque et latine; d'Œcolampade, qui s'attachait avant tout à poser les fondements essentiels de la foi, sans s'arrêter à des diversités secondaires. De Lasco cherchait de son côté à rendre service à ces savants; il était à leur égard un jeune Mécène, et encourageait en particulier par des subsides généreux Glareanus, qui lui dédia plus tard un de ses livres [1]. Il trouvait d'indicibles délices dans ses rapports avec des hommes à la fois si pieux et si instruits, et ce commerce d'esprit, d'idées, de sentiments lui revint souvent à la pensée. « C'est toujours avec une grande joie « d'esprit que je me rappelle notre vie de Bâle, » écrivait-il vingt ans après à l'un de ceux qu'il y avait connus [2]. Érasme ne jouissait guère moins du jeune Polonais. Ce prince des lettres en parlait, en écrivait à ses amis : « Nous avons ici Jean de « Lasco, Polonais, lisons-nous dans une lettre du « 7 octobre 1525, adressée à Egnatius. Il est d'une « naissance illustre, et occupera bientôt le premier « rang; ses mœurs sont pures comme la neige; « il a l'éclat des pierreries et de l'or [3]. » Ravi de la société de de Lasco, Érasme écrivait presque sous la même date à Casimbrotus : « Ce brave « Polonais est un jeune homme savant mais sans « orgueil, plein de talent mais sans arrogance, « d'un caractère si franc, si aimant, si agréable,

[1] *De Geographia.* Freyburg, 1529.

[2] « Nunquam possum sine magna animi voluptate meminisse consuetudinis nostræ Basiliensis. » (Lasco ad. C. Pellican., *Opp.*, II, 583.)

[3] « Moribus est plane niveis; nihil magis aureum aut gemmeum esse potest. » (Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 10.)

« que sa société pleine de charmes m'a presque « rajeuni au moment où la maladie, le travail et « l'ennui que me donnaient mes détracteurs me « faisaient dépérir[1]. » — « Le comte polonais, « écrivait-il encore à Lupsetus, qui bientôt par- « viendra chez lui à la position la plus élevée, « a des manières si faciles, si candides, si cor- « diales, que sa société de tous les jours me ra- « jeunit. »

Érasme ne doutait pas, on le voit, que de Lasco ne fût un jour et bientôt primat de Pologne[2]. « De glorieux ancêtres, disait-il encore, un rang « élevé, les perspectives les plus brillantes, un « esprit d'une richesse merveilleuse, une science « peu commune, etc... et tout cela ne lui inspire « pas le moindre souffle d'orgueil. La douceur de « son esprit le met en harmonie avec tous. Il a en « même temps la fermeté d'un homme fait et le « jugement solide d'un vieillard. » — Cette impression que faisait de Lasco sur le plus grand critique de l'époque ne doit pas être passée sous silence.

Ces doux rapports furent tout à coup troublés. On apprit en Pologne que de Lasco vivait à Bâle, non-seulement dans la maison d'Érasme, mais dans la société des réformateurs. Ses protec-

[1] « Joanne a Lasco, juvene citra arrogantiam erudito, citra supercilium, magno ac felici, sed moribus adeo candidis, amicis, jucundis, ut per ejus amabilem consuetudinem pœne repubuerim, alioqui jam morborum, laborum et obtrectatorum tædio marcescens. » (Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 18.)

[2] « Brevique summus futurus. » (A Egnatius.) « Brevique ad res maximas evehendus. » (A Lupsetus, *Epp.*, l. XVII, 11.)

teurs furent alarmés. On voulait qu'il fréquentât le grand monde et les cours des rois, plutôt que les conventicules de ceux que l'on regardait comme des hérétiques. Il reçut des lettres de Pologne, qui lui enjoignirent de quitter cette ville, le roi l'appelant à d'importantes affaires[1]. De Lasco fut profondément attristé : « Je ne pourrai jamais assez m'affliger, s'écriait-il plus tard, de ce que les douces « relations que j'avais à Bâle furent alors interrompues par l'autorité de mes supérieurs[2]. » Tandis que le jeune Polonais se préparait à monter à cheval[3], Érasme écrivait à un évêque de ses amis : « Son départ donne la mort à Érasme et à beaucoup d'autres, tant, en nous quittant, il laisse de « regrets. » Érasme n'osait le retenir puisqu'il y avait un ordre du roi. De Lasco partit en suppliant Érasme d'entrer en correspondance avec le roi de Pologne, dans l'espoir qu'il en résulterait beaucoup de bien pour son pays. Le grand écrivain ne pouvait se consoler de son départ. « Le baron polonais Jean de Lasco, qui me rendait si heureux « par son commerce, écrivait-il à Réginald Pole, « me tourmente cruellement à cette heure par son « départ.[4] » Érasme écrivit en mars 1526 à de Lasco lui-même, auquel il donne le titre d'Altesse d'un ton moitié sérieux, moitié badin : « Il m'a « fallu faire des efforts pendant quelques mois, [illegible]
[illegible]

[1] « Cum jussu regis ad magna negotia vocareris. » (Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 26.)

[2] A Lasco, *Opp.* (ad Pellicanum), II, p. 588.

[3] « Dum illustris a Lasco parat equos conscendere. » (Erasmi *Epp.* l. XVIII, 15.)

[4] « Tam nunc abitu discrucior. » (Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 15.)

« dit-il, pour ramener ma maison corrompue par « votre magnificence, à son ancienne frugalité [1]. « Tout l'automne et tout l'hiver je n'ai fait que « lutter avec des comptes et des calculs. Ceci n'est « que peu de chose ; il m'est survenu d'autres em- « barras auxquels j'ai pu facilement reconnaître « que mon bon génie m'avait quitté. » Il ne paraît pas d'après cette lettre d'Érasme que les grandes affaires dont on avait écrit de Pologne à de Lasco, lui aient été conférées : c'était peut-être un leurre.

On croit que de Lasco se rendit alors à la cour de François I[er], où son frère Stanislas se trouvait comme ambassadeur de Pologne. Son nom, la lettre dont il était porteur et l'amabilité de son caractère lui assuraient d'ailleurs à cette cour brillante le plus bienveillant accueil. Il correspondit plus tard avec Marguerite de Navarre, sœur du roi ; peut-être leur connaissance date-t-elle de cette époque.

Nous avons pourtant quelques doutes sur le lieu où se rendit de Lasco en quittant Bâle. Peut-être fit-il un court séjour à Paris, peut-être se rendit-il en Italie. Une lettre d'Érasme écrite quatre mois après le départ lui est adressée à Venise. Le grand littérateur lui dit que jusqu'alors il n'a su où lui écrire. « Personne, pas même une mouche, ne se « rendait d'ici à Venise [2], lui dit-il, on était tout « à fait incertain sur la partie du monde qui vous

[1] « Sudandum erat ut domum hanc tua magnificentia corruptam ad pristinam frugalitatem revocarem. » (Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 26.)

[2] « Hic ne musca quidem quæ peteret Venetiam. » (*Ibid.*) *Epp.*, l. XVIII, 26.

« renfermait; était-ce l'Espagne, la France, la « Pologne? » Sa famille paraît en effet avoir désiré qu'il visitât la France et l'Espagne, mais de Lasco semble avoir surtout tenu à l'Italie. Il avait parmi ses admirateurs un savant distingué, Beatus Rhenanus, qui, lui ayant dédié un de ses ouvrages, lui en envoya la dédicace en février 1526 à *Padoue*, où il le croyait plongé dans des travaux scientifiques; mais le jeune Mécène était déjà alors en chemin pour retourner en Pologne.

De retour dans sa patrie, de Lasco eut de fortes luttes à soutenir. Sa famille voulait à tout prix le détourner de ses nouvelles idées et de ses nouveaux amis. Quel scandale, quelle tristesse que de voir le neveu du primat dont l'on désirait faire son successeur, se joindre aux sectaires de Zurich, de Bâle et d'autres lieux encore! Ses parents crurent que s'ils le faisaient entrer dans la carrière diplomatique ce serait le moyen le plus sûr de le détourner de la carrière évangélique; il paraît même qu'il fut désigné pour remplir plus d'une mission de ce genre, mais son amour de l'étude, la faiblesse de sa santé et, sans doute, la foi nouvelle qui naissait dans son cœur l'empêchèrent de les accepter. S'il échappa à ces tentations, il se trouva bientôt exposé à d'autres. Son oncle, nous l'avons dit, était un homme de cour. Avant d'être primat, il avait été archichancelier du royaume, et avait vécu dans l'intimité des rois Casimir IV, Jean-Albert et Alexandre. On crut que le grand monde enlèverait de Lasco à ses goûts étranges. Le rang du jeune Polonais, sa parenté,

ses voyages, la grâce de son esprit, sa belle figure, non-seulement le firent admettre mais rechercher à la cour. Son front indiquait la décision, son œil était pur et avait quelque chose d'observateur; sa bouche relevée et un peu ouverte exprimait la candeur et l'affection; une barbe élégante et riche tombait sur sa poitrine. La cour eut d'abord pour lui quelques charmes. Il y rencontrait la première société, des hommes instruits, des femmes aimables, mais bientôt il reconnut que cette vie splendide et mondaine dissipait son esprit, le détournait des choses d'en haut, absorbait son temps et l'éloignait de l'étude. Les intérêts, les conversations, les préoccupations de cette foule mondaine étaient fort opposés aux goûts paisibles et studieux qu'il avait eus jusqu'alors. Tantôt on n'y parlait que des invasions des Turcs, des dangers de la Hongrie et de l'Autriche, des guerres, des troubles et des perturbations profondes de l'Europe. Tantôt c'étaient les plaisirs, la mondanité et les conversations frivoles, le théâtre, la danse qui semblaient absorber tout l'intérêt de cette société brillante. De Lasco craignait de se laisser entraîner dans la vanité par ces attraits périlleux. Il se demandait pourquoi ces seigneurs, qui se pressaient dans le palais de l'avant-dernier des Jagellons, recherchaient les bonnes grâces des princes et ne manquaient pas une fête de la cour et de la ville, mais ne faisaient rien pour leur salut éternel. Il n'était pas seulement frappé de la passion avec laquelle ils recherchaient les grandeurs et les plaisirs, le faste d'un siècle qui s'en va; en pénétrant

plus avant dans les esprits il trouvait des haines dissimulées, des intérêts cachés, d'ardentes jalousies, des intrigues perfides et des divisions éclatantes. L'air, le ton, la manière de vivre ne lui plaisaient pas. Tous les gens étaient au dehors polis comme le marbre, mais au dedans aussi durs que lui. Et pourtant il avait de la peine à s'arracher aux exigences et aux séductions qui l'entouraient. Il regretta vivement plus tard d'avoir perdu dans la vie des cours un temps qui, s'il l'avait employé à l'étude, lui eût donné tant de bonheur[1].

Il y eut ainsi chez de Lasco une décadence de la foi chrétienne. En revenant dans sa patrie, il y avait apporté dans son cœur le germe précieux d'une nouvelle vie, faible encore, sans doute, mais qui eût porté des fruits s'il avait été nourri avec douceur. Le contact du monde l'étouffa comme les épines étouffent le blé quand il commence à nouer. De Lasco chancela quand il fut à la cour. Il avait toutes sortes d'excuses. Il se disait que l'illustre Érasme ne rompait pas avec les choses anciennes, quoiqu'elles ne le satisfissent pas complétement, et il voulait l'imiter. L'Église évangélique lui paraissait faible, méprisable, à côté des grandeurs de Rome.

Une des raisons qui le firent défaillir fut l'accueil qu'il reçut en arrivant en Pologne, froid chez les uns, sarcastique chez d'autres, passionné chez plusieurs. Toute sorte de bruits couraient sur lui à la

[1] « Tempus illud *misere* mihi totum periit, in cursitationibus, bellicis tumultibus et *fastu aulico*, quod *studiis* alioquin meis, impendere multo *felicius* potuissem. » (Joh. a Lasco, *Opp.*, II, p. 583.)

cour, dans la ville, dans la sacristie et les couvents. Les catholiques les plus bigots s'en prévalaient et venaient les rapporter à l'archevêque. On disait qu'il ramenait une femme avec lui, et une femme hérétique, cela va sans dire. Son oncle le primat le reçut en fronçant les sourcils. « On assure, « Monsieur, lui dit-il, que vous vous êtes marié « en Allemagne, et y avez adhéré à la doctrine « luthérienne. » De Lasco fut consterné, il protesta qu'il n'avait pas même eu la pensée de prendre femme[1]. Accoutumé à respecter l'archevêque comme père et comme primat, il était intimidé, et s'efforça de se justifier en allant aussi loin que sa conscience le permettait. Il y avait un réveil dans son âme, mais il n'avait adhéré à aucune secte distincte, et quant à son mariage, ce n'était qu'une fable ridicule inventée par les clercs pour le perdre; il en convainquit si bien son oncle qu'il n'en fut plus question. Il n'en fut pas de même pour la doctrine. Le primat était sincèrement dévoué à la cour de Rome; il avait assisté, en 1513, au cinquième concile universel de Latran, y avait parlé en présence de Léon X, et avait reçu pour lui et ses successeurs la dignité de légat du siége apostolique. Il avait toujours montré beaucoup de zèle comme archevêque et prince, et n'avait pas convoqué moins de six synodes provinciaux; plusieurs décrets, canons et écrits témoignaient de son opposition à la Réforme[2]. Aussi, quoique Érasme le

[1] « Affirmaret se nec duxisse uxorem nec doctrinæ Evangelii adhæsisse. » (Joh. a Lasco, *Opp.*, II, p. 548.)

[2] Sanctiones ecclesiasticæ. (Cracovie, 1525.) Constitutiones synodorum, etc.

nommât chef de la piété, patron de la science, modèle de la moralité, évêque de la paix, le jeune de Lasco devait s'attendre de sa part à une surveillance rigoureuse.

Les méfaits prétendus de de Lasco avaient fait beaucoup de bruit en Pologne. Le primat ne pouvait se faire à la pensée de trouver un hérétique dans son neveu; il résolut de le soumettre à une enquête. Il jugea convenable de s'adjoindre pour cet objet un autre évêque, ne voulant pas qu'on l'accusât de trop d'indulgence; il pria donc l'évêque de Cracovie de se joindre à lui pour l'examiner[1].

Ce moment fut pour de Lasco le plus angoissant de sa vie. D'un côté, il savait que les docteurs évangéliques de Bâle auraient voulu le voir confesser franchement la vérité évangélique; mais de l'autre, il se demandait s'il était sage d'aller au delà de ses convictions, s'il pouvait demander une réformation dont il ne reconnaissait pas encore l'absolue nécessité? Toutes ces considérations que lui suggérait en partie le respect humain le retenaient. Il y eut plus en lui que des hésitations, il céda à l'influence de son oncle, la lumière s'obscurcit au dedans de lui, le monde reprit son empire. Entouré de zélés partisans de Rome, ceux-ci parvinrent à force de sophismes à le persuader de la nécessité de demeurer dans l'unité de l'Église.

De Lasco comparut devant l'archevêque et l'évê-

[1] « Archiepiscopo Gnesnensi et Episcopo Cracoviensi. » (*Ibid.*)

que, et plein de respect pour ces personnages, il leur remit, écrite de sa propre main, la déclaration que son oncle lui avait prescrite, toutefois en y introduisant quelques réserves.

« Moi, Jean de Lasco, dit-il, apprenant que j'ai « été faussement représenté par mes ennemis, « comme admettant certains dogmes suspects, « étrangers à la sainte Église catholique, aposto« lique et romaine, je crois nécessaire de déclarer « que quoique j'aie lu, avec la permission aposto« lique, beaucoup d'écrits de beaucoup d'auteurs, « en particulier des écrits de ceux qui se sont sépa« rés de l'unité de l'Église, je ne me suis jamais at« taché à aucune de leurs opinions, et n'ai jamais « embrassé, le *sachant* et le *voulant*[1], aucun de « leurs dogmes, surtout si je savais que l'Église « catholique-romaine le rejetait. Et si par impru« dence (*nous sommes tous des hommes*), *je suis tombé « dans quelque erreur*[2], *ce qui est souvent arrivé à « plusieurs des personnes les plus savantes et les plus « saintes*, j'y renonce maintenant pleinement et « expressément; je professe sincèrement ne vou« loir suivre aucune secte ou doctrine étrangère « à l'unité et aux doctrines de l'Église catholique, « apostolique et romaine, et n'embrasser que ce « qui est approuvé par elle, et vouloir, tant que « je vivrai, obéir dans toutes les choses licites et « honnêtes[3], au Saint-Siége et à nos prélats ordi-

[1] « Volentem et scientem. » (Juramentum. J. a Lasco, *Opp.*, II, p. 548.)

[2] « Quod si, ut sumus homines, etc. » (*Ibid.*)

[3] « In omnibus licitis et honestis. » (*Ibid.*)

« naires, et aux évêques désignés par lui[1]. Je le « jure, et que Dieu m'aide, et les saints Évangiles « de Dieu! »

Cette déclaration, de Lasco la signa. Elle porte la date de 1526. On l'a généralement omise dans le récit de sa vie, peut-être parce qu'on la regardait comme compromettante pour lui. Il y eut en effet un recul dans la vie spirituelle du jeune homme. Il ne faut toutefois point oublier, nous le répétons, qu'il était alors, non sur le roc pur et ferme de l'Évangile, mais au point de vue vacillant d'Érasme. Quoi qu'il en soit, la fidélité de l'histoire nous oblige à rappeler cet acte de de Lasco. Dès que de cœur il crut à justice, il confessa le Seigneur de bouche à salut. Mais ce qu'il y avait alors de religion dans de Lasco, c'était de la connaissance et non de la foi. Or, « le siége de la foi n'est pas au « cerveau, mais au cœur, dit Calvin; c'est une « niaiserie de chercher de la chaleur et de la « flamme là où il n'y a pas de feu. »

Toutefois ce serment prêté par de Lasco fut ainsi que sa mondanité une véritable chute.

De Lasco, tout en disant rester dans l'Église catholique, n'était pas devenu un papiste superstitieux. Il resta dans l'union la plus intime avec Érasme; même après le serment, et quoique le savant de Rotterdam fût en Pologne un objet de haine pour plusieurs, de Lasco se déclarait hautement son disciple[2]. Il espérait même que son illustre ami le

[1] Le texte porte *ad ea designatis*, *désignés à cet effet*. L'auteur semble avoir lu *ab ea*, sous-entendu *sede*. (*Éditeur.*)

[2] Erasmi *Epp.*, l. XIX, 26. Il semble que de Lasco songeait à traduire quelques-uns des ouvrages d'Erasme.

délivrerait de la captivité qu'il subissait. Une idée le poursuivait; il croyait que si Érasme écrivait au roi de Pologne[1], ce prince qui avait un noble caractère et une intelligence éclairée ne pourrait manquer de délivrer son pays de la superstition romaine. De Lasco le pressait donc d'écrire à Sigismond. « Il y met tant de zèle, se dit Érasme, « qu'il doit avoir des raisons pour le faire. » Il écrivit donc au roi le 1[er] juin 1527, mais à ce qu'il semble sans de grands résultats[2].

Le primat, satisfait de la déclaration de son neveu, le fit prévôt ou chef du chapitre de son église cathédrale, *præpositus Gnesnensis*; c'était un premier pas vers la primauté[3], et bientôt il fut revêtu d'autres dignités. Mais ces dignités mêmes qui le mettaient en rapport constant avec le clergé romain et les superstitions romaines, lui faisaient sentir d'autant plus le besoin d'une réformation, et il s'affligeait de voir que l'on n'y pensait nullement. Plus il voyait son oncle et le roi lui-même se montrer indifférents, hostiles même, au pur Évangile, plus il en sentait le prix. Les pompes et les agitations de la cour, l'honneur et le poids des dignités paraissaient avoir étouffé en lui la vie nouvelle; mais toute plante que le Père céleste a plantée ne saurait être déracinée; la plante divine, au contraire, reverdissait alors dans le cœur de de Lasco par l'influence vivifiante du soleil de justice. Il di-

[1] Erasmi *Epp.*, l. XVIII, 26.
[2] Erasmi *Epp.*, l. XIX, 11, à Christophe de Schüdlovietz, chancelier du royaume.
[3] Même lettre d'Erasme.

sait les écrits de Mélanchthon, et en particulier sa belle apologie de la Confession d'Augsbourg. Plus tard il entra en correspondance avec cet aimable et savant docteur. Il envoya même de jeunes Polonais étudier sous lui à Wittemberg. La discussion entre Érasme et Luther sur le libre arbitre, dont il avait vu les commencements à Bâle, l'intéressait vivement; il écrivait à Breslau pour qu'on lui envoyât tout ce qui avait été écrit sur ce sujet par Luther ou par Érasme[1]; et ce qui montre en lui un progrès secret, de Lasco qui avait été d'abord avec Érasme, penchait maintenant vers Luther. Plus il avançait dans la connaissance de son cœur et de l'Écriture sainte, plus il voyait l'abîme qui se trouve entre la propre justice de l'homme, même le plus moral, et la parfaite sainteté de Dieu. Il se sentait incapable d'obtenir par ses propres forces la joie du salut, et même d'aller au-devant de la grâce que Jésus-Christ donne. Dieu qui l'avait appelé ne l'abandonna pas. Au milieu de toutes les séductions qui l'entouraient, il en vint à mettre toutes ses espérances, à chercher toute sa force dans la miséricorde du Sauveur. « La grâce de « Dieu seule m'a gardé, disait-il; sans elle je se- « rais tombé dans toute sorte de mal, et aucune « sagesse humaine ne m'en eût préservé. J'aurais « été le plus misérable de tous les hommes, si la « miséricorde divine ne m'eût sauvé[2] ! »

[1] « Curares ut quicquid novi post Hyperaspistem prodiit ab Erasmo vel Luthero, is consilio tuo mea pecunia emat. » — Cette lettre de Lasco, du 17 novembre 1526, est la plus ancienne qui nous ait été conservée. (*Opera*, II, p. 547.)

[2] Bartels, *Johannes a Lasco*, p. 8.

A mesure que de Lasco se rattachait à l'Évangile par de plus forts liens, les attaches artificielles qui l'avaient ramené à l'Église et celles qui l'avaient uni à Érasme se relâchaient. Cette parole de l'illustre écrivain, « que l'Évangile en Alle« magne et en Suisse reposait sur de mauvais ap« puis, » le choquait. Encore en 1527, Érasme écrivait à l'Anglais Cox, que l'expérience journalière qu'il avait faite du caractère de Jean de Lasco, suffisait pour le rendre heureux quand même il n'aurait que ce seul ami[1]. Toutefois la décision toujours plus grande de de Lasco refroidit le cœur du savant; peu à peu le nom du jeune Polonais revient moins souvent dans les lettres d'Érasme. Cette froideur dut être pénible, mais utile au neveu du primat.

Une autre circonstance le rendit plus ferme et plus libre dans sa marche et dans le développement de sa foi. Son oncle mourut en 1531. Le primat avait sur lui non-seulement l'autorité d'un supérieur, mais celle d'un père, et la prolongation de sa vie eût pu retarder l'affranchissement définitif de son neveu. Il ne fut point question de de Lasco pour le remplacer; il était trop jeune pour une telle charge, et il y avait contre lui trop de préjugés.

De Lasco n'est pas au premier rang parmi les hommes de la Réformation; mais en un point il les surpassa tous, par suite même de l'état de vie dans lequel Dieu l'avait fait naître. Il connut

[1] « Ut vel hoc uno amico mihi videar sat beatus. » (Erasmi *Epp.*, l. XIX, 5.)

mieux qu'aucun ce que c'est que sacrifier à Jésus-Christ le monde, ses dignités, ses faveurs, et il le fit avec un noble courage. Dès que le bandeau qui avait été mis pour quelque temps sur ses yeux fut levé, il eut horreur de la servitude. Rien au monde ne put lui faire courber la tête sous le joug, et il devint l'un des plus beaux exemples de liberté morale que le seizième siècle présente. Il comprit qu'il devait renoncer à réformer la Pologne; il voyait les obstacles grandir et reconnut dès lors « que partout où le règne de Christ commence à « paraître il est impossible que Satan dorme et ne « déploie pas aussitôt ses ruses et ses furies[1]. » Il eût voulu conquérir sa patrie à Jésus-Christ, mais il voyait des forteresses et des armées lui barrer le passage. Sa position devenait intolérable; être entouré d'abus qui déshonorent la morale de Jésus-Christ et les supporter était à ses yeux un blasphème. Il eût voulu les attaquer directement l'un après l'autre, « saisir un marteau puissant et briser « ces pierres[2]. » L'office du vrai docteur était selon lui d'avertir chacun du devoir dont il est tenu de s'acquitter; mais, disait-il, si celui qu'on veut avertir ne souffre pas qu'on l'avertisse; s'il ordonne qu'on défère à sa volonté, est-ce là remplir son ministère avec liberté[3]? Celui qui, en Pologne, donnait de tels ordres, c'était le roi. Or, *Liberté*, telle fut la devise de de Lasco.

[1] « Fieri non potest ut Christi regno exoriente alicubi Sathanas dormiat, cujus artes et furias, etc. » (A Lasco, *Opp.*, II, p. 555.)

[2] « Sed peculiari quodam malleo petras contundente præstandum sane esset. » (*Ibid.*, p. 557.)

[3] « Si te multa simulare ac dissimulare cogat, et tu illi obsequaris, estne hoc *libere* reprehendisse? » (*Ibid.*)

Mais les plus grandes tentations étaient encore à venir. Jean de Lasco, nous l'avons dit, avait un frère, Jaroslav, qui joua un rôle important dans les affaires de Hongrie. Connaissant les obstacles que son frère rencontrait en Pologne, désirant sans doute le retenir dans l'Église, Jaroslav forma le dessein de l'établir sur le sol plus libre de la Hongrie, et le fit nommer en 1536 évêque de Wesprim[1]. Mais Sigismond en apprenant cette nouvelle se piqua d'honneur; il avait l'esprit trop élevé pour ne pas apprécier les belles qualités de de Lasco, et ne voulait pas qu'un tel homme fût perdu pour son royaume; ne doutant pas que les honneurs épiscopaux ne fussent un lien qui l'attacherait à Rome, il le nomma évêque de Cujavie. Les dignités pleuvaient sur la tête du jeune disciple de Jésus-Christ. Ploiera-t-il, comme Roussel acceptant l'évêché d'Oléron? Fléchira-t-il le genou devant l'idole de l'honneur et du pouvoir?

La position était dangereuse. Cette collation de deux évêchés était un chemin ouvert pour arriver aux suprêmes dignités. Appelé par deux rois, il pouvait facilement monter plus haut; l'influence des rois était grande dans l'Église. Jean de Lasco était alors éclairé, il paraît même que quelque grâce éclatante lui avait été donnée d'en haut. L'œuvre jadis commencée avait été reprise et même accomplie en lui : « Dieu dans « sa bonté, disait-il, m'a rendu de nouveau à « moi-même et du milieu du pharisaïsme où je

[1] « Cum is, anno 1536, nominatus jam esset in Hungaria Episcopus Vesprimensis. » (Gerdesius, III, p. 147.)

« m'étais perdu, il m'a enfin rappelé, d'une ma-
« nière admirable, à sa véritable connaissance. A
« lui soit la gloire [1] ! » Il n'hésita pas. « Rendu à
« moi-même par la bonté de Dieu, dit-il, je veux
« maintenant servir selon ma faiblesse cette Église
« de Christ que je haïssais au temps de mon igno-
« rance et de mon pharisaïsme. » Il était convaincu qu'il ne pouvait servir Dieu en restant uni à Rome. De Lasco était décidé à ne suivre que la voix de sa conscience, et dans cette même année 1536, où Calvin, à Ferrare, écrivait à son ancien ami Roussel sa belle lettre [2] pour lui montrer le devoir de l'homme chrétien, et l'appeler à rejeter les faveurs de l'Église du pape, de Lasco, à Cracovie, allait faire en réalité l'acte que le réformateur exaltait en théorie, et non-seulement refuser les mitres épiscopales qui lui étaient offertes, mais encore se dépouiller des fonctions ecclésiastiques avantageuses et honorables dont il était déjà revêtu.

Il se rendit vers le roi, il lui exposa ses convictions, lui dit qu'elles l'empêchaient d'accepter la charge épiscopale de Cujavie, et qu'il allait quitter la Pologne. Il paraît que Sigismond, quoique regrettant de le perdre, ne désapprouva pas son dessein. Le roi vit bien quelle était la doctrine pour laquelle le jeune homme voulait vivre, et il préférait qu'il ne la professât pas dans ses États. Il lui donna même des lettres de recommanda-

[1] « Sed bonus Deus me mihi rursum restituit atque ad veram sui cognitionem, e medio Pharisaismo demum mirabiliter evocavit, Illi gloria! » (A Lasco, *Opera*, II, p. 583, ad Pellicanum.)

[2] Calvin, *Opp.*, t. V, p. 279.

tion qui probablement ne furent jamais remises. L'intention de de Lasco n'était pas de renoncer pour toujours à la Pologne; il espérait que le temps viendrait où il pourrait y revenir et y annoncer librement l'Évangile. Il aimait tendrement sa patrie, et ne se fixa jamais quelque part sans mettre la condition qu'il serait libre de retourner en son pays, s'il pouvait y annoncer Jésus-Christ. Ne pouvant travailler par la parole à la réformation de la Pologne dans la Pologne même, il y travaillerait à l'étranger par la prière. Revenu du palais, de Lasco prépara son départ.

Les plus vives émotions agitaient son cœur; il voyait tout ce qu'il allait perdre, mais il voyait aussi le gain qu'il avait fait en trouvant Jésus-Christ, et toute contrée où il allait le servir, fût-elle la plus obscure, lui paraissait plus désirable que les grandeurs, les charmes de sa Pologne bien-aimée. La splendeur de l'Évangile avait relui dans son âme, et les splendeurs mondaines qui l'avaient auparavant ébloui s'étaient évanouies. Il sentait que même la réputation de noblesse, de vertu qu'Érasme et d'autres lui avaient faite, l'empêchait de s'approcher de Christ. Il reconnaissait qu'il y avait des choses d'un grand prix sur la terre, mais la connaissance de Christ dépassait à ses yeux tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus grand dans le monde. Il faisait donc comme ceux qui étant sur les grandes eaux et voyant que leur navire est en danger, jettent leurs biens à la mer afin de parvenir heureusement au port [1].

[1] Calvin.

Richesses, palais, honneurs, race ancienne et llustre, grand avenir, il jetait tout. Il avait gagné Christ ; il ne voulait plus être riche que de sa grâce, et grand que de sa grandeur.

De Lasco quitta la Pologne en 1537, et entreprit un long pèlerinage à l'étranger, en se disant pour se consoler que les serviteurs de Dieu n'ont pas de patrie sur la terre, mais cherchent le ciel. Il se rendit d'abord à Mayence où se trouvait alors son ami Hardenberg qui y prenait le degré de docteur en théologie. Puis de Mayence il se dirigea vers Louvain, dans les Pays-Bas.

## CHAPITRE HUITIÈME

### LE RÉFORMATEUR POLONAIS DANS LES PAYS-BAS ET EN FRISE.

(1537 à 1546.)

La Réformation avait de nombreux amis dans les Pays-Bas, et nous aurons occasion de le voir plus tard, mais ils se trouvaient, surtout au commencement, parmi les humbles. Les Lollards, les Vaudois, les Frères de la vie commune y avaient répandu la Bible et ses doctrines; ils comptaient leurs adhérents principalement parmi les tisserands et les drapiers. Ils avaient aussi, il est vrai, dans les grandes villes de commerce, gagné des négociants fort considérés, mais à Louvain où de Lasco se fixa quelque temps, c'était surtout parmi les petits que Jésus-Christ comptait ses adorateurs.

Le séjour de de Lasco dans cette ville, au milieu de ces chrétiens, montre bien l'humilité de ce noble polonais. On lui eût volontiers rendu dans les Pays-Bas les gloires auxquelles il avait renoncé en Pologne. Son frère Ladislas, ambassadeur en Autriche; son frère Jaroslav, fort en faveur alors

près du roi Ferdinand, pouvaient lui faire trouver à la cour de Bruxelles un favorable accueil. Il fut en effet recherché par les hommes éminents. Le chancelier de Ferdinand et le margrave de Brandebourg lui firent des offres brillantes, s'il voulait entrer au service de l'empereur ou du roi son frère. Mais plus le monde semblait vouloir accaparer de Lasco, plus il se retirait dans une vie modeste, obscure, consacrée à Dieu. Il se sépara alors définitivement de Rome, mit une barrière insurmontable entre elle et lui. Décidé à entrer dans l'état du mariage, que Dieu a établi dès le commencement du monde et dont l'Église romaine fait elle-même un sacrement, il épousa à Louvain une jeune personne simple, pieuse et d'un excellent caractère. Bientôt de Lasco résolut de quitter cette ville ultramontaine. Le désir de s'éloigner de la cour de Bruxelles, le besoin d'une vie humble et cachée avec Dieu qu'il éprouvait vivement depuis sa chute, fut sans doute le principal motif qui l'engagea à abandonner Louvain. Peut-être aussi voulait-il se fortifier davantage dans la foi avant de braver la persécution. Cherchant une retraite tranquille, il se rendit dans une contrée retirée, sur les rives de la mer du Nord, dans la Frise orientale, et se fixa dans la triste et petite ville d'Embden, paraissant décidé à s'ensevelir dans ce lieu morne et solitaire. Le premier temps qu'il y passa, deux années environ, fut rude pour lui. La vie qu'il y menait faisait un étrange contraste avec le luxe de la cour de Sigismond. Non-seulement sa vie était misérable, sans aucune des douceurs et des commodi-

tés au milieu desquelles il avait été élevé, elle était aussi languissante et douloureuse ; il régnait, dans ces contrées voisines de la mer du Nord, des fièvres intermittentes qui le réduisirent à un grand état de faiblesse ; s'il lisait un peu, il avait des vertiges ; s'il essayait d'écrire, il voyait trouble. « Je « suis fatigué de vous avoir écrit, disait-il à Har- « denberg, au milieu de 1540. J'ai eu beaucoup de « peine à vous tracer ce peu de mots, quoique « j'y aie consacré tout *un jour* et m'y sois mis à « plusieurs reprises [1]. » Ses moyens étaient alors fort minimes, car il s'était dépouillé de tout. Il craignait même de petites dépenses et cherchait à vendre sa bibliothèque. Mais ces adversités, loin de l'abattre, produisaient en lui ce fruit précieux, la patience. Il reconnaissait que Dieu transformait pour lui les maux en « aide du salut, » et lui donnait le courage nécessaire pour endurer l'épreuve avec constance. « Gloire soit à Dieu ! « disait-il à Hardenberg. Par cette succession de « bonne et de mauvaise santé, de vie et de mort, « il me rappelle qu'il est le maître de toute notre « vie, et en même temps un père très-miséricor- « dieux qui ne permet pas que rien nous arrive que « ce qui est bon [2]. »

L'état religieux de la Frise était alors assez triste. La Réformation y avait pénétré dès 1520 ; le comte Edzard ayant lu quelques écrits de Luther, l'avait favorisée, et Aportanus, précepteur du jeune

[1] « Jam sum hac scriptione fatigatus... cum hæc pauca toto hoc die et intervallis vix etiamnum absolverim. » (A Lasco, *Opp.*, II, p. 553.)

[2] *Ibid.*, p. [illegible]

comte, avait prêché publiquement l'Évangile; mais plus tard les discussions sacramentaires et la pression à main armée d'un catholique très-ardent, le duc de Gueldre, avaient fait reculer l'œuvre. Les adhérents du pape, l'ardeur des sectes et la lâcheté des pasteurs, tout avait contribué à ruiner dans la Frise l'Église évangélique. Elle était devenue un champ de bataille où les catholiques-romains, les réformés zwingliens de la Hollande, les mennonites de la Frise et les luthériens de l'Allemagne se faisaient la guerre. Ce petit pays semblait être la place où toutes les dénominations religieuses du temps se rencontraient, se mesuraient et luttaient l'une contre l'autre. Beaucoup d'âmes vraiment pieuses soupiraient après la paix, et se demandaient qui pourrait la rendre à cette terre désolée. Il y eut comme un éclair de lumière qui les mit sur la voie. Des nobles et des magistrats, qui gémissaient sur les désordres religieux, ayant appris que de Lasco se trouvait dans le pays, et connaissant sa piété, sa science, son noble caractère, se demandèrent pourquoi cet instrument d'élite resterait inutile, et invitèrent le comte Enno à l'appeler à Embden comme prédicateur et surintendant de l'Église du pays. De Lasco avait promis à son frère Jaroslav de ne pas perdre de vue la Pologne, et de ne jamais s'établir à l'étranger aussi longtemps que lui Jaroslav vivrait. D'ailleurs la langue qu'il ne connaissait pas suffisamment et sa santé toujours chancelante étaient aussi de grands obstacles. Toutefois son principal point était de ne pas s'engager dans une œuvre qui pourrait le retenir au moment où il

recevrait un appel pour évangéliser sa patrie. Il refusa et proposa son ami Hardenberg. Mais celui-ci fit aussi des difficultés, et le comte abandonna l'affaire.

De tristes événements devaient faire entrer de Lasco dans l'activité du ministère. Il reçut un jour une lettre de Pologne, lui annonçant que son frère Jaroslav était mourant et l'invitait à se rendre immédiatement vers lui. Il partit à la fin de l'hiver 1542, et arriva près du lit où son frère allait expirer. Jaroslav avait été un homme habile, actif, mais ambitieux et prêt à tout faire pour parvenir à ses fins et se venger de ses ennemis. De Lasco apprit là des choses qui lui étaient en partie inconnues. Le roi de Hongrie, Zapolya, après les premiers succès du roi Ferdinand, son antagoniste, s'était enfui en Pologne, où il avait été accueilli à la cour, et s'était lié avec Jaroslav. « Faites alliance avec les Turcs, lui dit celui-ci, « et ils vous rendront votre couronne. Je me « charge de la négociation. — Si vous me rendez « la Hongrie, dit Zapolya, je vous donnerai la « Transylvanie. »

Soliman arriva en effet jusqu'aux portes de Vienne et rendit la couronne hongroise à Zapolya. Mais Jaroslav avait eu affaire à un ingrat. Le roi se sentit mal à l'aise en présence de celui auquel il devait sa couronne, et au lieu de lui donner la Transylvanie, il le jeta dans une prison. Jaroslav, relâché bientôt par l'intervention de la justice, jura de précipiter Zapolya du trône sur lequel il l'avait rétabli, passa du côté de Ferdinand, com-

battit dans plusieurs batailles sous ses drapeaux, puis se rendit à Constantinople pour engager le sultan à se déclarer contre Zapolya. Mais le parti de ce prince était encore influent dans cette ville; le vindicatif Jaroslav y fut mis en prison, longtemps détenu, enfin relâché. Dégoûté de la Hongrie et de l'Autriche, il retourna dans sa patrie, mais il y tomba bientôt malade. On assure que les partisans de Zapolya, voulant mettre fin à cette vie agitée et si dangereuse pour leur maître, l'auraient empoisonné à Constantinople. Son frère reçut son dernier soupir, et en voyant la triste fin de celui qui avait voulu porter une couronne, il apprit de nouveau qu'il faut fuir comme un poison mortel tout ce qu'on ne peut obtenir sans offenser Dieu, et que s'il est des commodités de la vie terrestre dont on peut jouir en bonne conscience, il faut avant tout savoir, ainsi que Moïse, estimer l'opprobre de Christ comme des richesses plus grandes que les plus précieux trésors[1].

Pendant son séjour en Pologne, de Lasco fut en bons rapports avec ses compatriotes; il en eut même d'assez intimes avec les évêques; il semble qu'il eut la pensée de faire appeler son ami Hardenberg en Pologne. « Tu rirais, lui écrivait-il « (le 12 mai 1542), si tu savais ce que j'ai fait « avec nos évêques pendant que j'ai été dans « ma patrie[2]. » Quant à lui, il revint modestement en Frise, et peu après son retour, il se trouva mieux portant, ce voyage semble lui avoir

[1] Bartels, *Joh. a Lasco*, p. 12.
[2] A Lasco, *Opp.*, II, p. 556.

fait du bien. Il était animé d'un nouveau zèle. Hardenberg était alors dans le cloître des Bernardins, à Aduwert, dans la province de Groningue, où il semblait vouloir se confiner. Plein d'estime pour cet ami, de Lasco faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le tirer du monastère, convaincu que ce chrétien, doué du caractère le plus aimable, de l'esprit le plus éminent, de la science la plus profonde, parent à ce que l'on dit du pape Adrien, était appelé à un rôle important dans la rénovation religieuse du siècle, ce qui arriva en effet plus tard. Mais le moine de Cîteaux, quoique réveillé par l'esprit vivifiant qui soufflait alors dans l'Église, restait encore lié à son institution et aux rites dont il reconnaissait l'abus. Il était de ces esclaves timides qui ne peuvent se décider à briser leur chaîne. Il avait pourtant reçu de fortes leçons qui eussent dû lui apprendre l'impossibilité de vivre avec Rome. Ayant fait en 1530 un séjour à Louvain, les théologiens de l'université le dénoncèrent à la cour de Bruxelles comme atteint d'hérésie. Il allait même être saisi et conduit dans cette capitale lorsque des étudiants et des bourgeois le sauvèrent des mains des inquisiteurs, et il échappa; on se contenta de sévir contre ses écrits. Hardenberg, au lieu de se retirer à Wittemberg ou dans quelque cité protestante, se réfugia dans son couvent d'Aduwert, où le tolérant abbé le mit au rang des professeurs de l'école. Sa conscience lui disait qu'il devait quitter la vie monastique, mais les liens puissants par lesquels Rome retient les âmes captives l'entouraient. Il faisait tous ses ef-

forts pour se convaincre qu'il ne devait pas sortir de la communauté romaine. Il croyait pouvoir cesser d'être papiste superstitieux et rester pourtant pieux catholique, mais de vives angoisses le tourmentaient et il soutenait de terribles combats. « Je suis accablé de honte, de douleur, de tristesse, « écrivait-il à de Lasco, et la misère que j'éprouve « me tient dans une torture perpétuelle[1]. » Puis il se rassurait et écrivait à de Lasco : « Mais je « puis, j'en suis certain, faire approuver de Christ « les motifs de ma conduite. — Quoi ! lui répon« dait son ami, tu es en paix avec Christ, et avec moi « tu es plein de honte et d'angoisse... Suis-je donc « plus grand que lui ? Non, celui qui a son repos « sanctifié en Jésus-Christ ne le verra pas troublé « par les hommes[2]. Puisque tu es emporté çà et « là par tant de pensées diverses je crains fort, « ô mon Albert, que tu ne sois plus éloigné de la « paix de Dieu que tu le parais. Quoi ! tu doutes « que la vie que tu mènes au cloître soit un blas« phème ; mais ces erreurs absurdes que tu recon« nais dans le culte auquel tu prends part et qui « déshonorent les mérites de Christ, ne sont-elles « pas des blasphèmes ?... Tu dis que Babylone « pour Babylone il vaut autant rester dans ton cou« vent que de venir à nous. Cette comparaison « n'est pas juste. Nous n'avons parmi nous point « d'idoles ; mais vous, vous vénérez, en lui ren-

[1] « Quæ tu de pudore, dolore, tristitia atque ea quæ, te perpetuo, ut scribis, excarnificat, miseria adfers. » (A Lasco, à Hardenberg, *Opp.*, II, p. 556.)
[2] « Qui sabbathum in Christo suum sanctificat, non est cur apud homines turbetur. » (*Ibid.*)

« dant un culte public, comme étant Dieu, cette
« abomination dont vous êtes les ministres[1]...
« S'il y a encore chez nous des idoles, elles sont
« couchées dans le mépris et dans l'abandon. Tu
« attends, dis-tu, une direction de l'Esprit; mais
« laquelle? je l'ignore. N'est-ce pas l'Esprit de
« Dieu qui a dit : « Sortez du milieu d'eux et vous
« en séparez. » O mon cher Albert, je t'aime, mais
« je n'aime pas tes hésitations. »

En vain de Lasco pressait-il ainsi Hardenberg, le moine se cramponnait aux barreaux de son cloître et semblait braver tout effort à l'aide de ses moines; mais Christ l'affranchit, ses progrès dans la connaissance de l'Évangile firent ce que les instances de son ami n'avaient pu obtenir. En 1543, il quitta le cloître, se rendit à Wittemberg et reçut des réformateurs l'accueil le plus fraternel.

Le comte Enno était mort; sa veuve, la comtesse Anna d'Oldenbourg, devint régente de la Frise. C'était une femme d'un noble caractère, d'une âme pieuse mais faible; elle appela de Lasco à prendre la direction des Églises du pays. Le Polonais s'était acclimaté, avait appris la langue et, son frère étant mort, il était dégagé de la promesse qu'il lui avait faite. « J'accepte, dit-il, mais à cette condition « que si l'on m'appelle en Pologne pour la cause « de l'Évangile, je serai libre de m'y rendre[2]. » La comtesse agréa cette condition, et tous ceux qui s'intéressaient à la prospérité de la religion et du pays furent dans la joie. De Lasco se hâta d'é-

[1] Il s'agit sans doute de l'hostie dans la messe.
[2] A Lasco (*Opp.*, II, p. 588.)

crire aux siens toute cette affaire. « Exposez au « roi, dit-il, que quoique j'aie accepté ici un mi« nistère, je suis toujours libre, s'il me rappelle, « de retourner dans ma patrie. » On s'imagina en Pologne qu'il était disposé à revenir quelle que fût l'œuvre à laquelle on l'appellerait. Il reçut donc des lettres royales qui l'invitaient au retour, en lui donnant l'espérance de quelque grand épiscopat[1]. Ces lettres l'affligèrent profondément. Son cœur souffrit une grande peine. Ce n'était pas le roi seulement qui le méconnaissait ainsi, c'étaient ses parents, ses amis. « Quoi, dit-il, on voudrait me « faire rentrer dans mon ancien genre de vie, de « vie pharisaïque. On demande que je retourne à « ce que j'ai vomi. » Il répondit aussitôt : « Je ne « veux d'aucun apostolat revêtu de la tiare des « évêques ou du capuchon des moines[2]. Qu'il ne « soit pas question de mon retour, à moins que ce « soit pour une vocation légitime. » Un langage si décidé froissa ses amis ; ils ne lui écrivirent plus pendant quelque temps.

De Lasco se mit à l'œuvre qui lui était dévolue en Frise. La Réformation y avait besoin *de la lime*, disait-on[3]. L'exorcisme et d'autres rites superstitieux n'étaient point abrogés. Diverses questions sur les sacrements troublaient les esprits. Un grand nombre de sectaires s'y étaient réfugiés et plusieurs des courtisans menaient une vie dissolue,

[1] « Spem magni cujusdam Episcopatus, si redirem. » (A Lasco, *Opp*. II., p. 588.)
[2] « His jam respondi me nolle esse neque *cornutum* neque *cucullatum* apostolum. » (*Ibid*.)
[3] « Desiderabatur ultima adhuc lima. » (Gerdes., III, 148.)

n'ayant rien moins à cœur que la religion. De Lasco déploya une prudence, un zèle, une modération et une fermeté admirables. Le réformateur excita ainsi les plus vifs mécontentements, et ceux qu'il voulait ramener à l'ordre se prirent à le calomnier. Les uns disaient : « Il est anabaptiste ; » les autres : « Il est sacramentaire. » La comtesse elle-même l'ayant justifié, ils prirent une autre voie pour le perdre. Ils excitèrent contre lui les moines, ce qui n'était pas difficile. Ceux-ci s'adressèrent à de plus puissants que la comtesse Anne, accusèrent le nouveau surintendant à la cour des Pays-Bas, ce qui était le dénoncer à l'empereur. « C'est un parjure, dirent-ils, un perturbateur, » et bientôt la comtesse reçut de Bruxelles l'ordre de prendre des mesures sévères contre le boutefeu. Ces ordres tombèrent au milieu de la Frise comme un ouragan. « Entends-tu gronder la fou« dre, » dit de Lasco[1]. Ses amis furent effrayés. Les scènes qu'il avait vues à Louvain : les hommes brûlés, les femmes enterrées vives par l'ordre de ce même gouvernement, allaient peut-être bientôt se renouveler. Toutefois il resta calme et la bonté divine le protégea[2]. Il parut devant la princesse et les ordres supérieurs de l'État, et leur ayant exposé son innocence, on lui répondit que l'on n'entendait point se priver de son ministère.

De grands dangers pourtant le menaçaient encore. Le gouvernement des Pays-Bas n'était pas disposé à abandonner ses poursuites. Il était irrité

[1] « Audis fulmina, etc. » (Joh. a Lasco, *Opp.*, II, 588.)
[2] « Adversus hæc, me tutata est divina bonitas. » (*Ibid.*)

contre un homme qui avait repoussé les offres flatteuses qu'on lui faisait à Bruxelles, pour entreprendre dans la Frise une œuvre si contraire au fanatisme de cette cour. Si le protestantisme s'établissait dans cette contrée, les protestants des Pays-Bas pourraient y trouver de l'appui et un refuge. Ce n'était pas tout; le frère du feu comte Enno, Jean de Falkenberg, d'abord très-dévoué à la Réformation, épousa à Bruxelles Dorothée d'Autriche, fille naturelle de Maximilien et tante de Charles-Quint. Dès lors, ce prince frison devint un ardent sectateur de Rome, et travailla de toutes ses forces à exclure et l'Évangile et de Lasco de la Frise[1]. Celui-ci voyait les nuages s'épaissir, les vagues se soulever, mais il restait calme. » Je ne connais pas « encore les luttes auxquelles je serai appelé, écri- « vait-il à Bullinger, mais je sais que l'on ne s'arrê- « tera pas avant de m'avoir chassé d'ici. Ce n'est « pas tout: les sectaires d'un côté, les faux frères de « l'autre portent partout le trouble; mais je regarde « toutes ces tribulations comme des preuves très- « certaines que je suis ministre de Christ, de Christ « contre lequel le monde et Satan braquent toutes « leurs machines de guerre. Je rends grâces à Dieu, « notre Père, par Jésus-Christ, mon libérateur, de « ce qu'il exerce ma foi par de telles épreuves; et « je lui demande de me donner avec elles le cou- « rage dont j'ai besoin, afin que je manifeste sa « gloire soit par ma vie, soit par ma mort. Je puis « m'attendre de la cour de Brabant à de nouvelles

[1] Bartels, *Joh. a Lasco*, p. 14.

« foudres, mais Dieu est plus puissant qu'elles.
« C'est en lui que j'ai cru, et c'est aussi à lui
« que je me remets à cette heure tout entier[1]. »

Sans retard il mit courageusement la main à l'œuvre, s'appliquant à faire disparaître de la contrée tous les restes de la domination du pape. Le flot en se retirant y avait laissé et des images et des moines Quelques esprits, placés au milieu des choses vieilles et des choses nouvelles, chancelaient entre Rome et l'Évangile. D'autres, plus attachés aux traditions, disaient : « On a beau faire. « tant que nous avons les moines et les images, « l'Église romaine subsiste parmi nous. » Les franciscains d'Embden, il est vrai, ne disaient plus la messe, mais ils déployaient une grande activité pour regagner le terrain qu'ils avaient perdu. Ils prêchaient, baptisaient, administraient l'extrême-onction, faisaient des visites, rédigeaient des testaments près du lit des malades. Un arrêté du gouvernement, qui marchait à tâtons entre la liberté et l'intolérance, leur enjoignit de se présenter au surintendant qui examinerait leurs connaissances et leur foi, et leur donnerait ou refuserait l'autorisation de prêcher et d'administrer les sacrements. Les moines s'indignèrent : « Nous n'avons affaire « avec aucun surintendant, dirent-ils, et surtout « pas avec cet étranger et sa longue barbe. » De Lasco leur offrit une conférence dans laquelle ils discuteraient ensemble les principaux points controversés. — « Moins encore! » répondirent-

[1] « Expectanda nova fulmina ab Aula Brabantica; sed potentior est Deus. » (Embden, le 31 août 1544.) (*Ibid.*)

ils. Et ils s'agitaient, cherchant à soulever contre le réformateur et ses réformes le mécontentement et les murmures. « Si nous le gardons dans ce « pays, dirent-ils, de grands dangers nous me- « nacent. La colère du comte Jean et de l'Empe- « reur éclatera contre nous. Qui pourra leur ré- « sister? »

La comtesse et ses conseillers eurent peur de cet argument. Qu'étaient-ils contre le redoutable Charles-Quint! Leur zèle se refroidit; ils commencèrent même à désirer que quelque événement les débarrassât d'un homme qui les compromettait en si haut lieu. De Lasco s'aperçut qu'après avoir mis la main à la charrue, la comtesse regardait en arrière. Il vit que le moment était décisif, et qu'il fallait se hâter de parer le coup de l'ennemi, si la Réformation ne devait pas être étouffée dans la Frise. On n'attendra pas qu'un homme du seizième siècle agisse d'après les principes du dix-neuvième. De Lasco, d'un esprit décidé, s'adressa à la princesse elle-même, et lui écrivit cette belle lettre : « Je « sais, Madame, que vous désirez avancer parmi « vos sujets la gloire de Jésus-Christ; mais vous « avez deux torts. Vous pliez trop facilement d'un « côté ou de l'autre dans les choses de la religion; « c'est le premier. Vous vous conformez aux dé- « sirs de ceux qui vous entourent plutôt qu'à la « volonté de Dieu; c'est le second. Ce n'est pas « de votre salut seulement qu'il s'agit, mais de « celui de beaucoup d'Eglises confiées à vous et à « moi, et dont vous aurez à rendre compte au juge « éternel. C'est une chose magnifique d'être prince,

« mais à cette condition de chercher la gloire de « Dieu... Les moines sont coupables d'idolâtrie, « et ils en sont les ministres; ils égarent plusieurs « de vos sujets qui rendent aux idoles un culte dé- « fendu. On ne peut le supporter. Il nous est or- « donné de fuir l'idolâtrie. Otons donc les idoles, « et éloignons leurs ministres du milieu de nous. « Jusques à quand nous appliquerons-nous à plaire « à la fois à Dieu et au monde? Si Dieu est notre « maître, pourquoi ne pas le suivre de bon pied? « S'il ne l'est pas, qu'avez-vous besoin de moi « pour son ministre? Je suis prêt non-seulement à « dépenser mon bien au service de l'Eglise, quel- « que petit qu'il soit, mais encore à donner ma « vie pour la gloire de Christ, pourvu que vous « consentiez à être gouvernée par la Parole. Si « vous ne le faites pas, je ne puis vous promettre « mon ministère... Certes, je comprends combien « est utile l'affection des hommes et surtout de « ceux dont la faveur est d'un si grand poids. Je ne « suis qu'un étranger chargé d'une famille et sans « domicile. Je désire donc d'être l'ami de tous, « mais... jusqu'aux autels. Franchir cette barrière, « je ne le puis, fallût-il réduire ma famille à la « mendicité[1]. Celui qui nourrit toute chair, nour- « rira aussi les miens, quand même je ne leur « laisserai aucune ressource. Jamais, Madame, je

[1] « ... Sed usque ad aras; hæc septa transilire non posse, etiam si deserenda sit omnium amicitia, atque adeo familia in summa inopia et mendicitate relinquenda. » (Ad Annam Comitissam, *Opp.*, II, p. 560.) D'après l'indicat. de Kuyper, c'est lui qui a reconstitué la lettre au moyen des citations faites *oratione obliqua*, par Emmius, *Hist. Fris.*, p. 919.

« ne vous aurais dit ces choses, si je ne connais-
« sais votre piété et votre bonté. Mais je trahirais
« la cause de la vérité, si je ne vous les disais pas;
« il vaut mieux être désagréable qu'infidèle. Que
« Dieu envoie son Esprit-Saint pour diriger vos
« conseils. »

« 8 août 1543. »

Telle fut la noble lettre que de Lasco écrivit à la princesse Anne de Frise. Elle apprécia la piété et la liberté de ses paroles et lui répondit avec une grande bienveillance. Elle lui dit qu'elle donnerait des ordres pour faire enlever les images, mais peu à peu, sans bruit, et par les personnes que cela concernait, et en éloignant de cet acte une populace stupide. On se mit à l'œuvre, mais on procéda très-lentement, et la mesure ordonnée en août était peu avancée en novembre.

Sur ces entrefaites arriva le comte Jean, l'époux de Dorothée d'Autriche. Ce personnage, très-dévoué au culte romain, entouré aussitôt par les moines, fut très-irrité des réformes qu'il voyait s'accomplir en Frise, et présentant à la comtesse sa belle-sœur tous les griefs des religieux : « Il « faut absolument, lui dit-il, que vous chassiez « cet homme. » Mais cet homme, c'est-à-dire le réformateur, se justifia avec tant de force et de vérité que le comte en fut ébranlé, et la comtesse Anne lui ayant dit positivement : « Je ne puis me « passer de de Lasco, » Jean se rendit. Cette victoire hâta la Réformation. On interdit aux moines tout culte public, tout rapport avec des membres

de l'Église propre à les détourner de l'obéissance due à la Parole de Dieu. On laissa les religieux vivre tranquilles dans leur couvent, mais le culte public romain y fut interdit; peu à peu ils s'éloignèrent, les images disparurent de même. De Lasco, homme modéré, ne croyait pas devoir précipiter la Réforme; il y travaillait avec persévérance, avec sagesse, et malgré cette lenteur elle avançait. Il croyait, — c'est un trait qui le distingue de quelques réformateurs, — qu'un chrétien réussit aussi bien, même mieux, par la douceur que par la hardiesse.

> Patience et longueur de temps
> Font plus que force ni que rage.

Cette patience n'était pas de l'oisiveté. Diverses sectes, bannies des Pays-Bas et d'autres contrées de l'Allemagne, s'étaient réfugiées dans la Frise où elles trouvaient la liberté. Le gouvernement de Bruxelles demanda à la comtesse de les en chasser. Cette princesse et ses conseillers étaient tout disposés à le faire sans autre enquête, mais de Lasco s'y opposa. Il forma un plan excellent, quoique bien difficile à réaliser. Il eût voulu réunir en un seul corps les différents partis protestants en y comprenant même les moindres sectes. « Vous avez laissé « ces étrangers s'établir parmi vous, dit-il, nous « ne pouvons maintenant, pour plaire à ceux qui « les poursuivent, les chasser sans autre forme de « procès. Examinons d'abord ce qu'ils sont. Ce qui « rend un homme digne de punition, ce n'est pas « une erreur de son esprit, ce sont les desseins cou-

« pables. » La comtesse l'invita à faire l'examen dont il parlait, et de Lasco, plein d'un noble désir d'unité et de liberté, se mit à l'œuvre, mais se trouva bientôt aux prises avec un grand nombre d'opinions diverses, souvent irréconciliables, et eut la triste tâche de lutter avec de graves erreurs. Un homme au milieu de tous lui parut avoir une piété sincère et se proposer un but vraiment louable, c'était Menno. De Lasco l'invita à une conférence religieuse qui roula sur le ministère, le baptême des enfants et l'incarnation du Fils de Dieu. Ce fut surtout de ce dernier point qu'il s'occupa. Menno enseignait une doctrine bizarre ; il croyait que la naissance de Jésus n'avait été qu'apparente, qu'il n'avait pas reçu de la vierge Marie sa chair et son sang, mais les avait apportés du ciel. De Lasco ne se contenta pas de combattre de vive voix ce dogme gnostique ; il écrivit un traité[1] sur ce sujet, et Menno ayant mis en avant plusieurs autres opinions qui lui étaient particulières, de Lasco reconnut l'impossibilité de le rattacher au grand corps évangélique, mais sans demander son expulsion[2].

Un docteur, beaucoup moins estimable que Menno, qui, à des idées fantastiques, joignait une vie immorale, se présenta alors à lui ; il s'appelait David Joris (ou Georges), né à Delft, en Hollande. Son père était un prestidigitateur et faisait, ainsi que sa femme, des tours de passe-passe dans les

[1] Defensio veræ doctrinæ de Christi incarnatione, adversus Mennonem Simonis. (*Opp.*, I, p. 5-60.)

[2] Bartels, *Joh. a Lasco*, p. 18.

foires et sur les marchés. Le jeune David, esprit original, profond même, fort habile, d'une imagination vive, était en même temps plein d'ambition et de vanité; il apprenait l'état de peintre sur verre, mais les dimanches et les jours de fête, il se joignait à ses parents et faisait des tours de main devant les spectateurs, ce qui eut sans doute sur lui une mauvaise influence. Plus tard, il entendit exposer la doctrine évangélique et la saisit, mais non sans mélange; il y vit non un moyen d'être sauvé dans le ciel, mais d'être grand ici-bas, et, mécontent de son modeste état, il entreprit de devenir chef de secte. Joris composa des traités et des cantiques, il prêcha, se fit des partisans, les baptisa, fut poursuivi dans plusieurs villes de la Hollande, erra çà et là sous divers déguisements et arriva enfin dans la Frise orientale, où son ardeur lui procura quelques disciples. « La doctrine annoncée par les pro« phètes et même par Jésus-Christ, disait-il, n'est « point la perfection. L'esprit de la Pentecôte a « fait avancer l'homme sans doute, mais il ne l'a « amené qu'à l'âge de l'adolescence; il faut un « autre esprit pour devenir un homme fait, et cet « esprit se trouve dans le Christ David (Joris). Je « suis le premier-né des régénérés, le nouvel « homme de Dieu, le Christ selon l'Esprit. Il faut « croire en moi sans réserve. Cette foi amènera « l'homme qui la possède à la pleine liberté, et il « se trouvera au-dessus de toute loi, de tout pé« ché, de toute contrainte. » De Lasco, entendant ces étranges prétentions, lui dit : « Prouvez-nous « par les témoignages de la Parole de Dieu que

« cette vocation vous appartient. Beaucoup d'É-
« glises ont été troublées par des hommes qui s'ar-
« rogeaient comme vous une mission divine, et
« c'est à de telles prétentions que nous devons la
« tyrannie du pape et de Mahomet[1]. »

David répondit du ton d'un docteur infaillible. Il dit à de Lasco qu'il lui communiquerait son *Livre miraculeux*[2], que ce livre lui montrerait combien *lui*, David, le surpassait dans la connaissance de la vérité, et qu'il se laisserait amener par lui à la science suprême de Dieu. De Lasco répondit qu'il lui était impossible de reconnaître son infaillibilité[3]. « Dans les choses spirituelles, ajouta-t-il, la « Parole de Dieu a seule pour moi de la valeur, je « ferme les yeux à tout le reste. Que le Seigneur « me gouverne et me garde pour sa gloire par *le* « *vrai sceptre de sa royauté*. »

Joris quitta la Frise, se rendit à Bâle, où il prit des noms supposés, continua à diriger ses partisans du nord qui lui envoyaient beaucoup d'argent, et vécut dans le désordre en faisant bonne chère. On découvrit après sa mort que ce misérable avait plusieurs enfants adultérins. Les Bâlois, effrayés d'avoir eu un tel homme au milieu d'eux, témoignèrent leur horreur pour sa mémoire de la manière la plus énergique[4].

De Lasco, au milieu de ces luttes, était appliqué

[1] « Huic sane debemus omnem Papæ et Mahumetis tyrannidem. » (A Lasco, *Epp.*, *Opp.*, II, p. 567.)
[2] Wonderboek, 1542. In-4°.
[3] « In quo videlicet nec falli possis nec fallere. » (*Opp.*, II, p. 571.)
[4] De Lasco, *Opera*, passim. Trechsel, *Antitrinitarier*, dans Herzog, I, p. 30-35. Bartels, *J. a Lasco*, p. 18-20. Gerdes., *Ann.*, III, p. 116.

à l'œuvre du ministère. Il expliquait les saintes Écritures du haut de la chaire, mais tout en se conformant d'ordinaire aux usages reçus, il admettait dans l'ordonnance extérieure du culte une grande liberté, craignant que l'uniformité n'endormît les esprits, et qu'en tenant trop à tel mode, à tel rite, à tel vêtement, il n'en résultât bientôt une nouvelle papauté. Il regardait donc comme désirable qu'il y eût de temps en temps quelque variété, quelque changement. L'essentiel, selon lui, était la prédication de la Parole de Dieu. « Gar« dons-nous, disait-il, d'en détourner l'attention « par de multiples cérémonies. » Il y avait pourtant un point auquel il attachait une importance supérieure. Il voulait que la vie des chrétiens fût conforme à leur profession. « Quoi! disait-il, nous « combattrions les erreurs du dehors et nous lais« serions le désordre s'établir dans notre propre « maison, et, sévères envers les autres, nous se« rions pleins d'indulgence pour nos propres tra« vers[1] ! » Il établit donc dans l'Église d'Embden quatre anciens, hommes graves et pieux qui, au nom de toute l'Église, veillaient aux bonnes mœurs. Enfin, ne voulant pour gouverner l'Eglise ni le prince, ni le magistrat, ni même des consistoires nationaux établis en divers lieux, il confia cette charge à ce qu'on appelait le *Cœtus*, l'assemblée des pasteurs. Sa faute fut de ne pas y admettre les anciens. Cette institution contribua pourtant à avancer l'unité dans la saine doctrine, l'harmonie

[1] « Si dum in alios severi sumus, in vitiis interim ipsi nobis indulgeamus. » (Ad Hardenb., 26 juillet 1544. *Opp.*, II, p. 574.) »

de la vie avec la foi et une bonne culture théologique. Il y avait des conférences fraternelles où l'on s'exhortait à la sanctification ; on recherchait les besoins du troupeau et les moyens d'y pourvoir; on s'occupait de la vie soit intérieure, soit extérieure, des candidats, et plusieurs des membres du *Cœtus* disaient qu'ils y avaient plus appris qu'à l'université[1].

De Lasco, érasmien quant aux lettres, zwinglien quant au culte, et calvinien quant à la discipline, à la constitution de l'Église et aux sacrements, fut, quant à la doctrine de la grâce, plutôt mélanchthonien. Il écrivit en 1544 un *Epitome de la doctrine des Églises de la Frise orientale*. Il l'envoya à Hardenberg, en lui demandant de le communiquer à Bucer (Strasbourg), puis à Bullinger (Zurich)[2]. Il croyait fermement qu'un conseil éternel de Dieu domine toute l'histoire; que Christ est le centre du christianisme, qu'il n'y a point de salut hors de lui. « Mais Dieu, disait-il, autant « qu'il est en lui, n'exclut personne de sa miséri« corde. Christ, par sa mort sainte, a expié les « péchés de tout le monde. Si un homme est perdu, « ce n'est pas que Dieu l'ait créé pour subir une « peine éternelle, mais parce qu'il a méprisé vo« lontairement la grâce de Dieu en Jésus-Christ... « Dieu est le Sauveur de nous tous, le Père très« bon de tous, très-clément envers tous, très« tendre pour tous; implorons donc sa miséricorde

[1] A Lasco, *Opp.*, II, p. 575. — *Gutachten über die Stellung des Cœtus. Embden*, 1857. — Bartels, *Joh. a Lasco*, p. 22.
[2] A. Lasco, *Opp.*, II, p. 586, ad Bullinger. (31 août 1544.)

« par Celui auquel rien ne peut être refusé, savoir : « *Jésus-Christ*[1]. » Des esprits systématiques ayant accusé de Lasco auprès de Calvin à cause de cette doctrine, celui-ci ne prêta pas l'oreille à ces dénonciations, et l'affection fraternelle des deux réformateurs n'en fut point troublée.

Il n'en était pas de même dans la Frise ; de Lasco éprouvait une vive opposition de la part de quelques-uns de ses collègues et de quelques magistrats. En même temps, des désordres et même des opinions funestes se répandaient dans le pays. De Lasco s'adressa de nouveau à la princesse. « Les « moines et leur idolâtrie subsistent toujours, dit-il, « la discipline ecclésiastique est détruite, et l'on a « tant d'indulgence pour le désordre que si un « homme a une vie sobre, cela suffit pour qu'on « l'appelle sectaire. Ce n'est pas tout, le pays est « de nouveau le réceptacle de doctrines les plus « étranges, et après avoir fait la guerre aux mou- « cherons, nous nourrissons maintenant les guêpes « et les frelons et laissons les corbeaux croasser et « s'ébattre à leur gré[2]. »

Peut-être de Lasco aspirait-il à une perfection que l'on ne peut atteindre ici-bas. Frappé de l'élément divin, il ne comprenait pas assez l'influence

[1] « Ad eum, ut ad servatorem nostrum omnium, ac patrem omnium longe optimum, omnium beneficentissimum longeque omnium indulgentissimum, decurramus. » (Epitome doctrinæ Eccl. Phrisiæ orientalis, *Opp.*, I, p. 498.)

[2] « Ut qui paulo frugalius velit vivere, mox pro sectario habeatur... In his culices, si Deo placet, persecuti sumus, et vespas interim et crabrones ipsos alimus : danda est corvis venia. » La lettre est adressée à Hermann Lenthius, conseiller de la comtesse Anne. (Lasco, *Opp.*, II, p. 597. 6 septembre 1545).

de l'élément humain dans les choses de cette vie. Voyant que ses efforts pour rendre l'Église pure étaient inutiles, il ne put supporter la responsabilité dont le chargeaient ses fonctions épiscopales; il trouvait assez dur d'être responsable de ses propres erreurs, sans l'être encore des fautes d'autrui. Il se démit de sa charge de surintendant, tout en gardant celle de prédicateur. Ce manque d'un succès complet n'ôta pourtant rien à l'énergie de son zèle. La foi avait créé en lui une force morale qui ne pouvait défaillir. La princesse l'ayant conjuré de reprendre sa charge, il posa ses conditions. Il ne voulait relever que de Dieu et de sa Parole. Il ne pouvait supporter que des hommes du monde vinssent se mettre au travers de son chemin. Il demanda d'être garanti contre l'intervention des magistrats dans les affaires intérieures de l'Église, et contre le désordre de pasteurs qui en troubleraient l'unité[1].

Cela lui fut accordé; dès lors il reprit son œuvre avec courage, mais aux anciennes épreuves en succédèrent de nouvelles. Le comte Jean et la plupart des courtisans ne pouvaient souffrir le sérieux de son caractère et son désir de voir l'ordre régner dans l'Église. Ses ennemis lui reprochaient de protéger de dangereux sectaires, peut-être parce qu'il les combattait seulement par la parole, sans vouloir les poursuivre par la prison et l'exil. D'autres épreuves l'atteignirent. Il était de nouveau tourmenté par la fièvre, même menacé de perdre la

[1] A Lasco, *Opp.*, II, p. 606, 607.

vue, et l'un de ses enfants, le petit Paul, lui fut enlevé. Son cœur en fut brisé. « Tout m'annonce, « dit-il, que cette habitation terrestre va être dé« truite et que bientôt (j'en ai l'espérance), nous « serons dans la maison du Père, près de Christ. « Notre cher petit enfant nous a devancés et nous « allons bientôt le suivre[1]. »

Ces circonstances douloureuses lui firent sentir le désir d'une vie plus tranquille; il soupirait après une retraite où il pût prier en paix, tout en vaquant avec soin à l'œuvre de son ministère. Il acheta une maison à la campagne avec quelque terrain à l'entour, et y mit presque tout son avoir. Il avait là quelques occupations rustiques; il s'occupait de sa maison, un peu de ses champs, et jouissait de se trouver au milieu des œuvres de Dieu. Il était bon père de famille, selon la recommandation que saint Paul adresse aux évêques, il cherchait à élever ses enfants en toute pureté et modestie. Sa femme tenait le ménage, trayait les vaches et faisait du beurre. Mais de Lasco n'oubliait pas l'essentiel; la condition la plus indispensable à ses yeux, pour la prospérité de sa piété personnelle et de ses fonctions de pasteur, était l'étude assidue des saintes Écritures. Il entretenait une correspondance avec Mélanchthon, Bucer, Bullinger et d'autres. Il étudiait les écrits de Calvin qu'il estimait fort, quoiqu'il y eût entre eux quelque nuance; il avait le cœur large. Nous ne voyons pourtant pas qu'il lui ait écrit avant l'an 1548[2].

[1] A Lasco, *Opp.*, II, p. 609 et 617.
[2] La première lettre de Lasco à Calvin est datée de Windsor, 14 dé-

Loin que son séjour à la campagne diminuât son activité, il paraît au contraire qu'il l'étendit alors. Nous trouvons son influence dans la Frise néerlandaise, où il agit soit par le ministère des pasteurs de ces contrées qui s'étaient réfugiés à Embden, soit par lui-même; il paraît qu'il visita Franeker et d'autres villes. Loin de restreindre sa sphère, il l'agrandissait; il pourvoyait à tout avec fermeté et avec sagesse. Il démontrait cette vérité que ceux qui connaissent la vie commune et qui ont manié les affaires de ce monde sont les plus propres à diriger l'Église de Dieu.

Il se peut que de Lasco ait trouvé dans la Frise néerlandaise quelques facilités inattendues. Si l'on en croit des documents authentiques, un homme qui a toujours passé pour un persécuteur, et qui occupait une place importante dans le gouvernement des Pays-Bas, favorisait alors secrètement la réformation de la Frise; c'était le célèbre Viglius de Zuychem, homme doué de grands talents, jurisconsulte distingué, qui avait étudié d'abord à Franeker, puis dans les universités des Pays-Bas, de France et d'Italie. Cet homme est si célèbre, si connu par son habileté contre la Réformation que nous ne pouvons nous empêcher de lever le voile pour faire connaître un côté fort ignoré de son

cembre 1548. Dans les œuvres de Lasco il ne reste que quatre lettres du réformateur polonais au réformateur genevois, elles sont de 1548, 1551, 1555, 1557. Mais Lasco envoyait à Calvin des livres. Dans la Bibliothèque publique de Genève sont conservés deux volumes in-folio, imprimés à Louvain, en 1555, et ayant pour titre :

« Explicatio articulorum venerandæ facultatis sacræ theologiæ Generalis Studii Lovaniensis. » — L'auteur est Ruard Tapper d'Enkhuizen. Au bas du titre du premier volume, on lit ces mots en une écriture élégante : « Viro sanctissimo, D. Jo. Calvino, Jo. a Lasco, mittit. »

histoire. Viglius est un exemple frappant d'un caractère trop fréquent au seizième siècle. Il y avait dans son esprit quelques tendances libérales, et dans son cœur quelque penchant pour la religion de l'Évangile; mais il vit que sous Charles-Quint il ne pouvait se maintenir dans les grands honneurs dont il était comblé que s'il se rangeait parmi ceux qui s'opposaient aux lumières et à l'Évangile, et il le fit. Comme de Lasco, ce fut à Érasme qu'il dut ses premières impressions; étant encore jeune garçon, il s'enthousiasma pour le savant Hollandais, son compatriote. « Dès l'enfance, lui écri-« vit-il en mars 1529, j'ai eu pour vous de tels sen-« timents que je n'ai jamais eu, dans mes études, « un plus puissant aiguillon que l'idée de faire des « progrès tels que je pusse espérer de gagner vo-« tre bienveillance[1]. » Plus tard, avant même de connaître personnellement Érasme, il tenait son parti contre ceux qui l'attaquaient. « Je désire, lui « écrivait-il, que vous compreniez l'amour extrême « que j'ai pour vous, et que je suis prêt à repous-« ser vigoureusement la fureur d'hommes impu-« dents et pervers qui vous attaquent, et protéger « ainsi un repos que vous employez aux études les « plus utiles. » Érasme, de son côté, fut ravi de ce qu'il appelait le caractère si facile et si aimable de Viglius, et il ajoutait qu'il avait trouvé dans ses lettres de puissants enchantements qui lui avaient tout à fait gagné le cœur. Et quant aux attaques

[1] « Quo tuæ me insinuari benevolentiæ posse sperarem. — A puero non alius mihi vehementior ad studia stimulus fuerit quam ut sic proficerem, etc. » (Erasmi *Epp.*, l. *XX. Ep.*, 80.)

dont le jeune homme lui avait parlé : « Hélas! di-
« sait-il, ma destinée est de lutter perpétuellement
« avec toute la phalange des faux moines et des
« faux théologiens, monstres si effrayants et si
« dangereux qu'il fut certainement plus facile à
« Hercule de combattre avec Cacus, Cerbère, le
« lion et l'hydre de Lerne. Quant à toi, très-cher
« jeune homme, ajoutait-il, médite par quels
« moyens tu pourras te procurer la louange sans la
« haine[1]. » Malheureusement, Viglius suivit trop
ce conseil, ou du moins se laissa entraîner en le
suivant à de coupables lâchetés.

Plein encore de sentiments élevés, le jeune Frison évita d'abord de s'engager avec Charles-Quint dont il ne connaissait que trop la cruelle politique. Il refusa plusieurs offres de ce prince, en particulier celle de se charger de l'éducation de son fils Philippe; mais l'ambition prit finalement le dessus. Jurisconsulte éminent, Viglius entra en 1542 dans le grand conseil de Malines, et fut nommé président l'année suivante. Puis l'empereur le fit président du conseil privé à Bruxelles et chef de l'ordre de la Toison-d'Or. Dès le moment où il accepta ces charges, le disciple enthousiaste d'Érasme vit commencer dans son intérieur une lutte qui semble avoir duré toute sa vie. D'un côté, il se prononçait hautement contre la liberté de conscience et contre l'hérésie, ce qu'il regardait comme la perte des peuples; il allait même jusqu'à appeler athées ceux qui voulaient être libres dans leur foi. Mais s'il sa-

[1] « Meditare quibus rationibus laudem absque invidia tibi pares. » (Ibid., l. XX. Ep., 81.)

tisfaisait ainsi Charles-Quint et ses ministres, il ne pouvait entièrement étouffer les meilleures aspirations de sa jeunesse et montrait en secret aux protestants une tolérance bien contraire à ses principes. Il fut dénoncé, et le gouvernement des Pays-Bas, ayant reçu l'ordre de prendre sur lui des informations exactes, invita, dans le plus grand secret et sous le sceau du serment, un ecclésiastique et un lettré, dont on a caché les noms, à lui dire ce qu'ils savaient sur son compte[1]. Ces prêtres firent un rapport qui contraste singulièrement avec le jugement de l'histoire sur ce personnage. « On « accuse Viglius, dirent ces deux personnages ano« nymes, d'avoir été dès sa jeunesse grandement « suspect d'hérésie, principalement de celle de Lu« ther; d'avoir été et d'être encore réputé pour tel, « non-seulement aux Pays-Bas, mais en France, « en Italie et en Allemagne; de n'avoir hanté que « des hérétiques, comme ceux d'Augsbourg, de « Bâle, de Wurtemberg; de n'avoir donné de « l'avancement, depuis son élévation à la charge « qu'il occupe, qu'à des gens de la même farine; « d'avoir fait nommer conseiller à la chambre im« périale Albada, qui avait renoncé à ses fonctions « de conseiller en Frise, parce qu'il ne voulait pas « qu'on punît les anabaptistes, les calvinistes et « autres sectaires; d'avoir introduit dans l'univer« sité de Douai, pour exercer juridiction sur les « gens d'Église, des recteurs *laïques* et *mariés*; d'a-

[1] Lettre de la duchesse de Parme, écrite de Bruxelles, dans la *Correspondance de Philippe II*, d'après les archives de Simancas, publiée par M. Gachard, archiviste général du royaume. Vol. I, p. 318.

« voir richement pourvu d'offices ses frères, pa-« rents et amis en Frise, *tous entachés et empestés* « *d'hérésie;* et de beaucoup d'autres choses sem-« blables[1]. »

En citant ce passage, nous ne prétendons pas réformer le jugement de l'histoire, mais seulement montrer ce qui se cachait quelquefois sous les rudes et menaçantes allures des conseillers de Charles-Quint.

Le témoignage des deux prêtres étonna la duchesse de Parme. « Avec moi, dit-elle, le prési-« dent s'est toujours montré bon catholique. » Viglius fut-il donc secrètement un sectateur de Luther?... Nullement; mais il gardait un peu des idées libérales de son illustre compatriote Érasme, et même avait quelque estime pour la Réforme. Quand on lui reprochait d'avoir pris part à la rédaction des édits persécuteurs de 1530, il le niait et déclarait avoir fait ce qu'il avait pu pour porter l'empereur à les adoucir. Un prêtre, qui n'est pas suspect de partialité pour les protestants, a dit de lui : « Ce grand homme employa son autorité à « modérer la sévérité du duc d'Albe par des con-« seils de douceur[2]. » Viglius, très-catholique-romain dans ses discours, l'était moins dans ses actions, quand il le pouvait sans s'exposer à perdre la faveur des princes. Viglius ne fut pas un hypocrite de vertu, comme il y en a tant; il fut un hypocrite de fanatisme. Mais le fanatisme passait

[1] Les informations données contre Viglius se trouvent dans la *Correspondance de Philippe II*, Vol. I, p. 819.
[2] Moreri, Article *Viglius*.

alors pour une vertu et lui procurait de merveilleux avantages.

Quel contraste entre les deux hommes dont les noms étaient alors si répandus dans les deux Frises! De Lasco ne borna pas son influence à ces contrées; il prit part sur les bords du Rhin, d'accord avec son ami Hardenberg, à des essais de réforme dans l'évêché de Cologne. Cependant l'heure allait bientôt venir où il se verrait obligé de quitter la Frise et serait transporté sur un plus grand théâtre, pour y travailler, au milieu d'hommes éminents, à l'œuvre de la Réformation.

## CHAPITRE NEUVIÈME

### LA RÉFORME COMMENCE DANS LES PAYS-BAS.

(1518 — 1524.)

La Réformation fut catholique ou universelle dans ce sens qu'elle parut dans toutes les nations de la chrétienté. Elle acquit sans doute avec plus de puissance la sympathie des nations du Nord; mais les peuples du centre de l'Europe l'eussent tous accueillie, sans les persécutions des princes et des prêtres; elle fit dans le sud les plus belles conquêtes, et à Rome même elle eut des martyrs. Notre tâche est de suivre partout ses traces.

Ce fut dans les Pays-Bas que se fit entendre le premier écho de la voix de Luther. Il y avait là un peuple, libre dès le onzième siècle; chacune des provinces avait des États, sans le consentement desquels il n'y avait ni loi, ni impôt. L'amour de la liberté et l'amour de l'Évangile travaillèrent à la fois ces intéressantes populations dans la première moitié du seizième siècle, et contribuèrent ensemble à leur glorieuse révolution.

D'autres éléments, toutefois, eurent leur part dans les grands mouvements de ce peuple. L'agriculture, qu'on a appelée « le fondement de la vie humaine, » y prospérait au milieu de nombreux canaux. Les arts mécaniques y étaient en honneur ; partout les mains, les corps se mouvaient dans ces provinces ; un esprit inventif les animait et Bruxelles était déjà célèbre par ses tapis. Les Pays-Bas s'étaient agrandis en se lançant hardiment sur les mers, et leurs innombrables marins échangeaient leurs produits avec toute la terre connue. Le commerce et l'industrie avaient donné à ces contrées une grande prospérité, et y avaient créé des villes riches et puissantes. Dans le seizième siècle, il s'y trouvait au delà de trois cent cinquante grandes cités[1]. A leur tête se trouvait Anvers, vaste marché du monde où affluaient des marchands de toutes les nations, et qui comptait 100,000 habitants, 50,000 seulement de moins que Londres.

La suzeraineté des Pays-Bas avait passé en 1477 de la maison de Bourgogne à celle d'Autriche. Le peuple y avait conservé sous Maximilien la pleine jouissance de ses libertés. Charles-Quint, qui était Flamand de naissance, aimait sa patrie ; il se plaisait à y faire de temps en temps quelque séjour ; les fêtes joyeuses des cités belges dissipaient ses soucis. Il donnait aux Flamands des postes élevés, ouvrait à leur commerce des voies nombreuses dans son vaste empire et protégeait partout

[1] « Urbes supra trecentas et quinquaginta censentur. » (Strada, *De bello*, I, p. 32.)

des transactions, qui lui étaient à lui-même si avantageuses. En effet, ces généreux marchands n'hésitaient pas à témoigner leur reconnaissance à l'empereur par de riches tributs. Mais l'ambition de ce monarque vint bientôt troubler ces rapports bienveillants. Amateur du pouvoir, Charles-Quint n'entendait pas se contenter des modestes attributions d'un stathouder. Il voulait faire de toutes ces républiques un seul royaume, en être le monarque absolu. Les citoyens de ces libres contrées n'étaient pas moins résolus à maintenir leurs droits. La Réformation vint doubler leurs forces, et ces pays devinrent le théâtre de luttes longues et cruelles. L'Église au seizième siècle fut vraiment chez les Belges et les Bataves l'Église sous la croix. D'autres pays réformés, la France, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie ont eu part à la couronne des martyrs. Mais les Pays-Bas, expirant sous les coups perfides d'un Philippe II et d'un duc d'Albe, en réclament les fleurons les plus glorieux.

Le catholicisme des Pays-Bas n'était pas alors un culte fanatique. Leurs joyeux habitants aimaient surtout les indulgences, les peintures, les festins, et la plupart n'avaient pas même cette piété-là. « Les prédications étaient rares, dit un ancien au-« teur, les églises peu fréquentées, les fêtes et « *démences* mal gardées ; le peuple ignorant de la « religion, nullement *catéchisé* en articles de la foi. « Il y avait nombre de comédiens corrompus en « mœurs et religion, esquels le peuple prenait plai-« sir et toujours quelques pauvres moines et non-« nettes avaient part à la comédie. Il semblait

« qu'on ne se pouvait resjouir sans se moquer de « Dieu et de l'Église[1]. »

Cependant la liberté civile dont jouissaient les Pays-Bas, avait dès longtemps favorisé les tendances réformatrices. S'il n'y avait pas beaucoup de religion au dedans de l'Église, il y en avait au dehors. Les Lollards et les Vaudois, nombreux parmi les tisserands et les drapiers, avaient semé dans ces contrées le bon grain de la Parole. Et dans l'Église même, les Frères de la vie commune, établis au quatorzième siècle par Gérard Groot, avaient répandu l'instruction, en sorte que chacun savait lire et écrire. Nulle part les précurseurs de la Réformation n'avaient été plus nombreux. Jean de Goch avait demandé une réforme selon la Bible. Thomas A-Kempis, las des pratiques dévotes qui constituaient alors la religion, avait recherché une lumière intérieure qui apportât la vie avec elle. Érasme de Rotterdam, le roi des écoles, avait répandu des connaissances qui n'étaient pas la Réforme, mais qui en étaient la préparation. Jean Wessel, né à Groningue en 1419, avait annoncé Christ comme étant seul le chemin, la vérité et la vie. Enfin on rencontrait, parmi les riches négociants et d'autres laïques, des hommes ayant une certaine connaissance de l'Évangile. Ce peuple, plus éclairé, plus civilisé, plus libre que la plupart des nations européennes, ne pouvait manquer d'être l'un des premiers à accepter cette précieuse réfor-

[1] *Histoire de la cause de la désunion des Pays-Bas*, par Messer Renom de France, chevalier. Vol. I, c. 5.

mation de l'Église, si sympathique à son caractère, et si propre à augmenter sa grandeur[1].

Ce fut à Anvers que le feu éclata. Dans le couvent des Augustins se trouvait un homme simple, sensible, affectueux, qui sans être Allemand fut l'un des premiers saisi par la prédication de Luther. Il avait été étudiant à Wittemberg, avait entendu le grand docteur, et avait été attiré à la fois par la douceur de l'Évangile et par les charmes de celui qui l'annonçait. C'était le prieur Jacques Spreng, communément appelé *probst*, *prévôt*, ce qui était le nom de sa charge. Il n'avait pas l'héroïque courage de son maître et n'eût pas fait à Worms une aussi énergique déclaration ; mais il était plein d'admiration pour lui, et quand on apprenait quelque acte hardi du réformateur, et que les moines en parlaient entre eux, il disait en relevant la tête : « J'ai été son disciple ! » et en tirait gloire, comme si lui, faible et craintif, avait part à l'héroïsme de son maître. Puis ne pouvant contenir l'affection qui remplissait son cœur, il ajoutait : « Je l'aime ardemment ; je l'aime par-dessus tout[2]. »

Le réformateur, dans les commencements de sa carrière, était considéré non comme un hérétique, mais comme un moine de génie ; aussi les religieux pleins d'admiration contemplaient-ils leur chef avec respect. La Parole de Dieu que le professeur *Ad Biblia* expliquait à Wittemberg était entrée

[1] Voir pour plus de détails sur les avant-coureurs de la Réforme aux Pays-Bas, l'*Histoire de la Réformation*, vol. 1er de la première série, livre I, chap. 6 et 8.

[2] « Est Antverpiæ Prior, qui te unice deamat. » (Erasmus ad Lutherum, *Epp.*, 427, dans Gerdesius, *Ann.*, III, p. 18.)

dans le cœur de Spreng et tandis que les prêtres d'Anvers ne prêchaient que des fables, il annonçait Christ [1].

Des moines et plusieurs des habitants de la ville furent convertis à Dieu par le disciple du réformateur.

Ce fut encore par l'influence de Luther que la lumière arriva dans la ville universitaire de Louvain. Des opuscules de ce réformateur imprimés à Bâle en 1518 étaient lus à Louvain en 1519. Une tempête y éclata aussitôt. Les théologiens de l'université mirent tout en œuvre contre ce livre, interdirent aux libraires de le vendre, aux fidèles de le lire; mais ceux-ci défendaient courageusement les opuscules et leur auteur [2]. C'est de l'hérésie! criaient les théologiens. Non, répondaient les bourgeois, c'est une doctrine vraiment chrétienne [3], et en nombre chaque jour croissant, ils voulaient juger par eux-mêmes, lisaient les opuscules et étaient convaincus. La colère des théologiens redoubla. Dénigrement, mensonge, imposture, artifice, tout était par eux mis en œuvre. Ils montaient en chaire et criaient d'une voix de tonnerre : « Ces gens sont « des hérétiques, ce sont des antechrists; la foi « chrétienne est en péril. » Ils excitaient dans les maisons, dans les familles, *d'étonnantes tragédies* [4].

Ce ne furent pas seulement les écrits et l'influence

[1] « Is omnium pæne solus Christum prædicat. » (*Ibid.*)

[2] « Curavimus ne in nostra universitate liber publice venderetur. » (Bulla damnatoria. Luther, *Opp. lat.*, I, p. 416.)

[3] « Asserentes hujus libri doctrinam vere esse christianam. » (*Ibid.*)

[4] « Miras excitarunt tragœdias. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 19.)

de Luther, qui commencèrent l'œuvre de la Réformation dans les Pays-Bas. Étant en rapport par leur commerce avec toutes les contrées européennes, ils en recevaient non-seulement des choses vénales, mais encore gratuitement ce que le christianisme appelle la perle de grand prix. Des étrangers de toute catégorie, soit résidents, soit voyageurs, des marchands, des soldats allemands ou suisses, des étudiants venant de quelques universités, répandaient en tout lieu sur un sol bien préparé de vives semences. C'était à la conscience que s'adressait l'Évangile, et il poussait ainsi des racines plus profondes que s'il n'eût parlé qu'au simple raisonnement, ou à une imagination fantastique et facilement superstitieuse. Un homme contribua surtout non pas à établir, mais à préparer la Réforme.

Érasme était alors à Louvain ; des moines se rendirent vers lui et l'accusèrent d'être le complice de Luther. « Moi, répondit-il, je ne le connais pas, « pas plus que le plus inconnu des hommes. A « peine ai-je lu une ou deux pages de ses livres[1] ! « S'il a bien écrit, il ne m'en revient pas d'éloge, « et si mal, pas d'opprobre..... Je sais seulement « que la pureté de sa vie est telle que ses ennemis « mêmes n'y trouvent rien à reprendre. » Érasme avait beau dire ; chaque jour les Dominicains lapidaient dans leurs discours[2], lui, et Luther, mais ils

[1] « Nec adhuc vacavit hominis libros evolvere præter unam et alteram pagellam. » (Érasme, *Epp.*, 317, dans Gerdesius, III, p. 17.)

[2] « Ego in quotidianis concionibus lapidor a Prædicatoribus. » (*Ibid.*, *Epp.*, 284.)

le faisaient si sottement que les plus ignorants mêmes se disaient que c'étaient les moines et non Luther qui avaient tort. Les théologiens s'en apercevant publièrent, le 7 novembre 1519, une bulle de condamnation, espérant ainsi avoir le dernier mot[1].

La lumière se faisait aussi dans les provinces du Nord ; Dordrecht, ville de la Hollande méridionale, fut des premières à la recevoir. Un dominicain nommé Vincent, un de ces hommes violents qui dénigrent avec passion leur adversaire et sont acharnés au combat[2], prononça contre la Réforme un discours insensé et provocateur. Les auditeurs sortirent tout émus, et il y eut une grande agitation autour de l'église. L'émotion passa bientôt des hommes honnêtes et religieux à cette classe ignorante et passionnée toujours prête à faire quelque tumulte. Quand le moine sortit, ils poussèrent des cris et voulaient presque le lapider. Vincent, effrayé, se jeta dans un char, s'enfuit à Louvain où il se présenta comme un martyr. « J'ai été près de perdre « la vie pour la cause de la foi, dit-il[3]. C'est « Érasme, ce sont les lettres qu'il écrit qui en sont « la cause. » Brûler Érasme, eût été à ses yeux un exploit vraiment romain.

Les Dominicains firent davantage et s'adressèrent au comte de Nassau, gouverneur de la Flandre, du Brabant et de la Hollande. Les États-généraux devaient se réunir à La Haye. Les Dominicains

[1] Luther, *Opp. lat.*, I, p. 416. Löscher, III, p. 850.
[2] « Obtrectator pertinacissimus. » (Érasme, *Epp.*, 562.)
[3] « Pro fide capitis subire periculum. » (*Ibid.*)

se plaignirent vivement au comte des progrès que faisaient partout les principes réformateurs, et demandèrent que les États se hâtassent de les arrêter. « Allez, leur dit Nassau, prêchez sincèrement l'É- « vangile de Christ, comme le fait Luther, sans at- « taquer personne, et vous n'aurez point d'enne- « mis à combattre[1]. » Henri de Nassau préludait ainsi aux nobles aspirations de sa famille.

Découragés par cette réponse, les ennemis de la Réformation se dirent qu'ils trouveraient un meilleur accueil auprès de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Les Nassau étaient au fond des Allemands; mais cette princesse, disaient les prêtres, est une bonne catholique. Elle professait l'être en effet, mais elle était une diplomate habile et fort zélée dans l'administration; elle désirait voir faire de grands progrès aux lettres et aux arts. « Luther, lui dirent les docteurs de Lou- « vain, Luther, par ses écrits, renverse le chris- « tianisme. » La princesse feignant l'ignorance répondit : « Qui est ce Luther? — Un moine igno- « rant, » répondirent les prêtres. « Eh bien, ré- « pliqua la tante de Charles-Quint, vous qui êtes « nombreux, écrivez contre cet ignorant, et le « monde entier aura plus de foi en beaucoup de « savants, qu'en un seul ignorant[2]. »

Un vent favorable à l'Évangile soufflait alors, et des voix s'élevèrent en faveur de Luther même

[1] « Ite et prædicate sincerè Evangelium Christi sicut Lutherus. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 22. Seckendorf, lib. I, § 81.)

[2] « Totus mundus plus credet multis doctis quam uni indocto. » (*Ibid.*, p. 28.)

jusque dans les festins de la cour. Un jour qu'il y avait un grand banquet impérial, la conversation tomba sur le réformateur. Quelques-uns l'attaquaient, mais d'autres prenaient hautement sa défense. De Ravestein s'écria : « Oui, un seul homme « chrétien a surgi en quatre siècles et le pape veut « le tuer[1]. » Les moines inquiets, alarmés, se demandaient si le monde perdait la tête. Éconduits par les hommes instruits, ils s'efforcèrent de soulever le peuple. Un minorite prêchant à Bruges dans l'église de Saint-Donatien s'écriait en parlant de Luther et d'Érasme : « Ce sont des grues, « ce sont des ânes, des bêtes, des bûches, des « antechrists[2]. » Il parla ainsi pendant une heure. Les auditeurs, étonnés de ces vociférations stupides, se demandaient à leur tour si cet homme n'avait pas la tête dérangée. Un magistrat le fit appeler, et le pria de lui dire quelles erreurs il y avait dans les livres d'Érasme. « Je ne les ai pas lus, dit-il, « j'ai bien ouvert une fois ses paraphrases, mais je les « ai aussitôt refermées, leur belle latinité me fai- « sait craindre que l'hérésie ne fût par-dessous. » Un autre frère mineur, fatigué d'entendre toujours les gens qui l'entouraient demander qu'on leur prêchât l'Évangile, s'écria : « Si vous voulez l'Évangile, « c'est de la bouche de vos prêtres qu'il faut l'en- « tendre, » et il osa ajouter : « même si vous savez « qu'ils sont livrés au libertinage[3]. » La débauche

[1] « Unus homo christianus surrexit in quadrigentis annis, quem Papa vult occidere. » (*Ibid.*)

[2] « Vocavit nos grues, asinos, bestias, stipites, anti-christos. » (Érasme, *Epp.*, 814.)

[3] « Etiam si noctis concubuerint cum aliquo scorto. » (*Ibid.*)

et le despotisme d'un grand nombre de prêtres déconsidéraient le clergé. « J'apprécie l'ordre des « Dominicains, disait Érasme, et je ne hais pas les « Carmélites ; mais j'en ai connu qui étaient tels « que j'aimerais mieux obéir au *Turc* que de supporter leur tyrannie[1]. »

Les prêtres fanatiques firent alors mouvoir de plus puissants engins de guerre. Aléandre, nonce du pape, obtint le 8 mai 1521 un décret spécial de persécution pour les Pays-Bas[2], et abusant du nom de l'empereur, poussa de toutes ses forces Marguerite à exécuter rigoureusement ce cruel édit. Cette princesse, laissée à elle-même, eût été plus tolérante, mais elle crut devoir satisfaire son puissant neveu. Des placards furent affichés dans toutes les villes et répandirent partout l'effroi. La bourgeoisie des Pays-Bas, sympathique à tout progrès, avait regardé Luther comme un champion glorieux de la vérité de l'Évangile, et maintenant, on lisait à tous les coins des rues qu'il était défendu sous peine de mort de lire ses écrits et que ses livres seraient brûlés. C'est ainsi que commença cette persécution qui devait désoler les Pays-Bas pendant le seizième siècle. Sous le règne seul de Charles-Quint, plus de cinquante mille individus accusés d'avoir lu les livres défendus, d'avoir mangé de la viande en certain jour, ou d'être entrés dans les liens du mariage malgré la défense canonique, furent décapités, noyés, pendus, enterrés vifs, brûlés,

[1] « Ut malim parere Turcæ quam horum ferre tyrannidem. » (Érasme, *Epp. App.*, p. 307.)

[2] « Ordonnantie en Statuten van Vlaenderen. » (Deel, I, p. 88.)

ou subirent d'autres supplices encore[1]. Aussi Érasme s'écriait-il : « Qu'est-ce qu'Aléandre ? Un « fou, un maniaque, un méchant[2]. »

Le fanatisme n'avait pas attendu l'édit de Worms, le prévôt d'Anvers avait été une de ses premières victimes. Jacques Spreng, nous l'avons vu, annonçait dès 1517 avec amour, le salut que Luther avait trouvé en Jésus-Christ, et qu'il y avait trouvé lui-même. Le courage de Luther augmentait le sien qui n'était pas grand. Il répétait qu'il l'avait vu, entendu, qu'il était son disciple, et ne cessait de prêcher comme son maître que l'homme est sauvé par grâce, par la foi. Un jour, c'était en 1519, le prévôt fut arrêté dans son propre couvent, et malgré l'émotion de ses frères, emmené captif à Bruxelles. Il y parut devant le juge et fut examiné, extrêmement tourmenté, à ce qu'il paraît même mis à la torture et condamné au supplice du feu[3]. Spreng, nous l'avons dit, n'était pas fort; on le tourmenta, le menaça, l'effraya. Il n'avait pas encore la fermeté d'un roc; la perspective d'être brûlé vif le faisait frissonner. Il ne fut pas tel qu'eût été son maître, il céda, et la tête baissée, le regard éteint, le cœur abattu et brisé, il accorda tout ce qu'on lui demandait. Quel triomphe pour ses adversaires ! Ils résolurent d'en faire parade. En février 1520, Aléandre, Jérôme Van der Nood, chancelier

[1] « Capite truncata, submersa, suspensa, defossa, exusta, aliisque mortis generibus extincta, ultra quinquaginta hominum millia. » (Scultet., *Ann.*, p. 87.)

[2] « Aleander plane maniacus est, vir malus et stultus. » (Érasme, *Epp.*, 317.)

[3] « Captivus ducitur Bruxellas, ubi mire divexatus, atque ignis supplicio gravissimo perterrefactus. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 23.)

de Brabant, Herbant, suffragant de Cambray, Glapio, chapelain de l'empereur, et plusieurs autres dignitaires de l'Église se réunirent en présence d'un public nombreux, car il s'agissait de donner à la rétractation du malheureux toute la solennité possible. Le président lui annonça qu'on allait lire trente articles de Luther qu'il devait condamner sous peine de mort[1]. Ces articles avaient été habilement choisis. Le secrétaire lut : « Toute œuvre « du libre arbitre (de la volonté naturelle de « l'homme), quelque bonne qu'elle soit, est un pé« ché, et a besoin du pardon et de la miséricorde « de Dieu. » « Je condamne cette doctrine, » dit Spreng, effrayé par la crainte de la mort. Il en fit de même pour d'autres points. Ah ! dit Érasme, qui connaissait l'incrédulité d'un grand nombre de prêtres romains, « plusieurs font un grand vacarme « contre Luther pour quelques assertions de peu « d'importance, tandis qu'eux ne croient pas même « que l'âme subsiste après la mort[2]. »

Aléandre et les siens ne se contentèrent point d'avoir forcé Spreng, le poignard sur la gorge, à rétracter les doctrines du réformateur ; ils l'obligèrent à affirmer les dogmes contraires.

Cette séance avait été affreuse. Le malheureux Spreng se retira brisé et rempli d'une amère douleur. Il avait renié sa foi ; cependant il n'avait pas péché par une malice désespérée. Il confessa sa

[1] « Articulos ad abjurandos miserum Jacobum metu mortis cogere veriti non fuerunt. » (*Ibid.*, p. 24.)

[2] « Cum ipsi non credant animum superesse a morte corporis. » (Érasme, *Epp.*, p. 587, dans Gerdesius, *Ann.*, III, p. 24.)

faute à Dieu, se releva peu à peu de sa chute, et devint plus tard un des hérauts de l'Évangile.

Il sortit de prison indigné contre ceux qui l'avaient contraint à abjurer sa foi, mais surtout contre lui-même. Il se rendit à Bruges, et là il se mit à parler hautement contre son infidélité et à répandre la connaissance du Sauveur. Il fut de nouveau saisi, conduit à Bruxelles et, en sa qualité de relaps, il n'avait plus à attendre que la mort. On disait même déjà qu'il avait été brûlé vif[1]. Mais plusieurs criaient à Dieu pour obtenir sa délivrance. Un moine franciscain, touché de son sort, parvint à le faire échapper. Sans s'arrêter dans les Pays-Bas, il se rendit (c'était en 1522) à Wittemberg, son *Alma mater*[2], et de là à Brême, dont il devint l'un des pasteurs, joyeux de pouvoir conduire en paix les âmes dans les douces et riantes prairies de l'Évangile.

Ce n'était pas sans cause qu'il fuyait les Pays-Bas. Charles-Quint ne pouvait rester étranger à ce qui s'y passait. Il était sans doute avant tout un homme politique et, quand ses intérêts temporels le demandèrent, il sut montrer un peu de tolérance soit en Allemagne, soit ailleurs. Mais il était dans les choses séculières un despote, dans les choses religieuses un bigot; il ne doutait pas que la Réformation, si elle était introduite dans les Pays-Bas,

[1] « Præsumitur jam exustus esse... » (Luth., *Epp.*, II, p. 76, 86. Ad Langium et ad Hausmannum. Gerd., *Ann.*, III, 25.)
[2] Luther, *Epp.*, II, 182.

ne contrariât ses projets autocrates ; il se dédommagea donc, dans ces provinces, des ménagements auxquels il devait se résoudre ailleurs. Il eut recours à l'inquisition. Ce ne fut pas cependant cette terrible institution telle qu'elle existait en Castille, où elle trouvait un peuple enthousiaste de ses cruautés. Le peuple libre des Pays-Bas repoussait avec horreur cette institution criminelle. Toutefois les deux inquisiteurs de la foi, nommés alors par l'empereur, un laïque, François Van der Hulst, « grand « ennemi des lettres, » dit Érasme, et un moine, Nicolas Van Egmont, « vrai fou, armé d'un glaive », ne firent pas mal leur œuvre. Ils jetaient d'abord les gens en prison, puis recherchaient ensuite leurs fautes[1]. Tous ceux qui avaient quelque penchant pour la doctrine de Luther, devaient dans l'espace de trente jours se présenter à ces juges excommunicateurs.

Le départ de Spreng était une perte pour Anvers et les Pays-Bas ; il n'y avait pas là beaucoup d'hommes d'une foi aussi simple et aussi vraie ; des laïques éminents se prononcèrent, il est vrai, de bonne heure pour la Réforme ; mais c'étaient des amateurs de l'Évangile plutôt que des croyants. Corneille Grapheus, en flamand Schryver, secrétaire de la ville d'Anvers, ami d'Érasme, était un homme supérieur. Il avait beaucoup voyagé et beaucoup appris, et quoique revêtu de l'une des premières charges de la ville impériale qu'il habitait, il donnait beaucoup de temps à la lecture. L'écrit

[1] Érasme, *Epp.*, 669, dans Gerd., *Ann.*, III, 27.

de Jean de Goch sur la liberté de la religion chrétienne le ravit, et voulant donner à d'autres la jouissance qu'il avait eue, il le traduisit en flamand avec une préface, où il blâmait, mais sans malice, ceux qui imposaient aux chrétiens un *joug* inutile ; tout homme instruit en disait autant. Grapheus voyant ces paroles reçues avec applaudissement ne pensait pas avoir fait, en les disant, acte de courage. Mais les deux inquisiteurs auxquels il fallait une capture illustre, s'écrièrent que c'était un crime d'oser parler d'un *joug*, sautèrent sur la proie, et saisirent Grapheus dans sa maison, en présence de sa femme et de ses enfants épouvantés. Toute la cité fut stupéfaite : quoi, un des premiers magistrats de la ville, un homme distingué qui a voyagé en Italie, qui cultive la peinture, la musique, la poésie, un tel homme serait un hérétique !... Une fois la victime en prison, les inquisiteurs lurent l'écrit incriminé, l'éplucherent ligne après ligne et rédigèrent un terrible acte d'accusation. Grapheus, humaniste, magistrat, artiste, homme de lettres, était le plus surpris de tous ; il avait cru faire simplement un exercice littéraire, et se désolait d'être pris pour un théologien ; c'était à ses yeux un honneur dont il n'était pas digne et ne se souciait nullement. Il disait comme Érasme : Pas de martyre. Être rendu à une famille bien-aimée dont il était le seul soutien, voilà quel était l'objet de ses désirs. Il chercha honnêtement à s'excuser. « Si j'ai parlé d'un *joug*, dit-il, ce n'est pas par esprit « de dispute ; je demande pardon de ma témérité, « et suis prêt à rétracter mes erreurs ». Mais le

parti papiste fut impitoyable et le jeta dans un noir cachot[1].

Les deux inquisiteurs n'osant toucher à Érasme, voulaient frapper son ami, et épouvanter par son exemple les partisans des lettres. Ils firent élever une estrade sur la principale place de Bruxelles; un grand peuple l'entoura, et le secrétaire d'Anvers y parut. Il ne pensait qu'à retrouver sa vie tranquille, à être de nouveau dans son cabinet, assis à la table de famille, et pour l'obtenir il était prêt à tout. Sur l'ordre des inquisiteurs, il s'empressa de rétracter publiquement les articles de sa préface, et la jeta même au feu, elle lui avait fait tant de mal. Grapheus n'était pas un luthérien, il n'était qu'un érasmien, et il eût fait plus encore pour recouvrer la liberté. Il croyait l'avoir obtenue, mais les juges dont il avait invoqué la clémence le condamnèrent à la confiscation de ses biens, à la privation de tout emploi, et à la prison jusqu'à la fin de sa vie; voilà ce qu'on gagne à oser parler d'un *joug* dans un pays où il y a des inquisiteurs.

Le malheureux, seul dans son cachot, déplorait son essai littéraire, et ne pensait qu'à sa femme et à ses enfants; il se décida à s'adresser au chancelier de Brabant. « J'ai composé cette préface, dit-il, « comme une œuvre littéraire pour exercer mon « intelligence. Oh! qu'il eût mieux valu pour moi « d'être un sot, un bouffon, un comédien ou quel- « que autre créature méprisable, que de parvenir « par mes petits talents à des emplois considéra-

[1] Lettre de Grapheus à l'archevêque de Palerme, chancelier de la cour de Brabant. (Brandt, *Hist. der Reformatie*, I, p. 71.

« bles ! On permet à tant de gens de publier leurs « contes, leurs comédies, leurs farces, leurs satires, « quelque malhonnêtes qu'elles soient ; mais l'on « opprime un bourgeois parce qu'il a eu part à la « fragilité humaine. » Succombant sous le joug cruel de Rome, Grapheus était tout prêt à dire que ce joug même n'existait pas. Il demanda comme une grande faveur qu'on lui donnât pour prison la ville d'Anvers, afin qu'il eût les moyens de faire subsister sa famille. Toutes ses instances furent inutiles. Pour une peccadille littéraire, l'un des premiers magistrats des Pays-Bas gémit des années dans les prisons de la ville qu'il avait administrée. Il paraît toutefois qu'il fut libéré plus tard, mais non réintégré dans sa charge. De tels exemples montrent que Rome n'en voulait pas seulement à l'Évangile, mais à la civilisation, aux lumières, à la liberté.

Un sort plus cruel devait frapper dans cette même ville d'Anvers un véritable évangéliste, un homme d'une grande intelligence, et aussi doué d'un sentiment profond et d'une foi vive et ferme.

Henri Mollerus, de la ville de Zutphen, dont il porte ordinairement le nom, était entré dans l'ordre des Augustins ; il s'y était distingué et, après avoir changé plusieurs fois de couvent, s'était fixé dans celui d'Anvers, où il avait bientôt occupé une place importante. Avide de progrès, il s'efforçait toujours de parvenir à une connaissance plus élevée, à une foi plus puissante[1]. Il n'était pas de ces chrétiens qui se couchent et s'endorment, mais de ceux qui

[1] « Profécisse, atque ad altiora esse enisum. » (Gerdesius, *Ann.*, III, p. 28.)

s'éveillent, marchent, avancent, courent vers le but qu'ils se sont proposé. Entendant le prieur Jacques Spreng beaucoup parler de Martin Luther, il se rendit en 1521 à Wittemberg, fut reçu dans le couvent des Augustins, accueilli avec joie par Luther et se mit aussitôt à étudier avec ardeur. Le réformateur, qui conversait souvent avec lui, était frappé de sa capacité et de sa foi, et le jugea digne de recevoir les honneurs universitaires. Henri s'appliquait surtout à étudier l'homme, il descendait dans la profondeur de sa nature ; il y faisait des découvertes qui l'épouvantaient, il était frappé de la sainteté de la loi divine ; il reconnaissait qu'il ne pouvait accomplir ses commandements, et tombant en terre, la bouche fermée, il se confessait coupable. Mais bientôt Christ ayant été révélé à son âme, il avait relevé la tête et contemplé le Sauveur dans toute sa beauté. Dès lors il avait vécu avec Christ, et s'était empressé de marcher sur ses traces.

Henri de Zutphen demanda à l'université de soutenir publiquement des thèses pour recevoir le degré de bachelier en théologie. Les frères du couvent des Augustins, les professeurs, les étudiants et d'autres habitants de Wittemberg se réunirent pour l'entendre. Zutphen prit la parole. « L'homme, « dit-il, s'étant détourné de la Parole divine en qui « est la vie, est mort aussitôt, c'est-à-dire a été « privé de l'esprit de Dieu[1].

« O impiété de la philosophie, qui veut nous

[1] Nous ne donnons qu'une partie des thèses remarquables de Henri de Zutphen. (Gerdes., III, *App.*, p. 16.)

« persuader que cette mort de l'âme dont nous
« sommes atteints, est une vie. O vanité du cœur
« humain qui, ne regardant pas la connaissance de
« Dieu comme le bien suprême, et préférant suivre
« une philosophie aveugle, s'égare et se précipite
« dans des sentiers de perdition !

« Comme il n'y a rien de bon dans la racine, il
« n'y a aussi dans les fruits rien qui ne soit infecté
« du poison.

« Les sentences de morale que les hommes cou-
« sent l'une à l'autre, ne sont que des feuilles de
« figuier destinées à cacher leur honte[1].

« L'homme est donc deux fois mort; une fois
« parce que telle est sa nature, et une autre fois
« parce qu'instruit par la philosophie, il ose dire :
« Je vis.

« La loi ne crée pas le péché, mais elle le fait
« énergiquement paraître, comme le soleil fait sor-
« tir la puanteur d'un cadavre[2].

« La loi est un glaive qui nous chasse violem-
« ment du paradis et qui nous tue.

« La foi est un ferme témoignage de l'Esprit de
« Christ attestant à notre esprit que nous sommes
« enfants de Dieu. »

Les auditeurs avaient pour la plupart acquis par leur propre expérience la certitude des vérités que professait le Batave, mais tous appréciaient la puissance avec laquelle il les exposait et le style pittoresque dont il revêtait sa pensée. Il poursuivit :

[1] « Sola quippe folia sunt ficus et occultamenta dedecoris quicquid unquam est ab hominibus morale consutum. » (*Ibid.*)

[2] « Sicut sol excitat fœtorem cadaveris. » (*Ibid.*)

« Christ est le serviteur et le maître de la loi ; « c'est lui qui, tout en succombant sous le poids « du péché, l'éloigne et le lance loin de nous et « l'écrase ; il est la proie de la mort et le filet qui « d'un seul coup l'étrangle ; il est le captif de l'enfer « et celui qui en brise les portes[1].

« Périsse cette foi qui sommeille et s'engourdit, « qui ne presse et ne pousse pas vivement à la « charité ; si tu as vraiment la foi, ne crains pas, « tu as la charité ! »

Après avoir ainsi rendu un bon témoignage de sa foi, Henri de Zutphen quitta Wittemberg, vint à Dordrecht, puis alla à Anvers et y travailla avec zèle. Dans la cellule de ses frères, les Augustins, dans le réfectoire, en allant à la chapelle et en en revenant, il ne cessait d'engager les moines à puiser dans les Écritures les trésors qui l'avaient enrichi[2]. Il prêchait avec tant d'ardeur que le temple des Augustins ne pouvait contenir la multitude qui y accourait. Savants, ignorants, magistrats, tous voulaient l'entendre. Il était le grand prédicateur de l'époque ; Anvers était suspendu à ses lèvres[3]. Il paraît qu'il fut alors nommé prieur des Augustins en remplacement de Spreng.

Mais plus les uns avaient d'enthousiasme, plus les autres avaient de colère. Certains moines d'autres couvents, certains prêtres, ayant à leur tête l'inquisiteur Van der Hulst, irrités de ce concours

[1] « Mortis rapina simul et laqueus. Captus in infero quem disrupit. » (*Ibid.*)

[2] « Omnem movebat lapidem. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 29.)

[3] « Ab ejus ore pependerant. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 30.)

s'adressèrent à la gouvernante des Pays-Bas, et produisirent de faux témoins, déclarant avoir entendu de sa bouche des paroles hérétiques. En même temps, ils cherchaient à soulever le peuple. Mais Dieu, dit encore Zutphen, empêcha tout tumulte, quelque vives que fussent les provocations. Van der Hulst avait déjà préparé à Bruxelles la prison où il comptait l'enfermer. Il l'attendait.

Le jour de la Saint-Michel (29 sept.), Henri fut saisi ; les agents des inquisiteurs mirent sous ses yeux certains articles de foi, extraits de ses discours, en lui demandant de les rétracter. Mais il répondit avec un intrépide courage, et comprit dès ce moment qu'il n'avait plus à attendre que la mort. C'était le matin, on craignait le peuple ; les inquisiteurs résolurent d'attendre la nuit pour le conduire à Bruxelles[1]. Le prisonnier resta donc tout le jour tranquillement entre quatre murailles, méditant et se préparant à donner sa vie. Tout à coup un grand tumulte se fit entendre. Le soir, quand le soleil fut couché[2], on vit des hommes, des femmes même, d'ordinaire timides, mais que l'amour pour la parole de Dieu rendait vaillantes, accourir de tous côtés, entourer le monastère[3]. Les plus décidés enfoncèrent les portes ; la foule se précipita dans le couvent ; quelques hommes et quelques femmes pénétrèrent dans la prison de

[1] « Ex quo noctu fueram educendus, et Bruxellas deducendus. » (Henrici *Epist.*, ad Jac. Spreng. Gerdes., III, *App.*, p. 18.)

[2] « Vespere dum sol occubuisset. » (Henri Zutph., *Ep.* ad Jac. Spreng. *Ibid.*)

[3] « Aliquot mulierum millia concurrentibus simul viris. » (*Ibid.*) « Credo te nosse quomodo mulieres vi Henricum liberarint. » (Luther, *Epp.*, II, p. 265.)

Henri, le prirent par la main, et, le conduisant dans une maison de ses amis, le cachèrent. Trois jours s'écoulèrent sans que nul soupçonnât le lieu de son refuge. Ses ennemis remuèrent ciel et terre pour le découvrir et fouillèrent tous les coins et recoins; ils faisaient comparaître ses amis et leur demandaient avec menaces s'ils savaient la place où il était caché. La fuite seule pouvait le sauver de la mort. « J'irai à Wittemberg, » disait-il. La difficulté était de sortir de la ville; il s'échappa pourtant et parvint jusqu'à Enkhuysen, ville de la Hollande, où il s'arrêta dans le monastère des Augustins. Un ordre arriva de saisir Henri, de le lier et de le conduire à Amsterdam devant Marguerite. Il venait justement de quitter Enkhuysen et arrivait alors à Amsterdam. Il partit en toute hâte de la ville et se rendit à Zutphen, sa patrie. Mais là il fut bientôt connu et saisi. Il parut devant les tribunaux ecclésiastiques. « Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-« tu? lui dit-on. N'es-tu pas venu ici pour prê-« cher? — Si cela vous est agréable, dit-il, c'est « avec grand plaisir que je le ferai. — Va-t'en, lui crièrent ses juges irrités. » Il partit pour Brême. Il y resta quelque temps sans que personne soupçonnât qui il était, mais de bons bourgeois, ayant fait sa connaissance, lui demandèrent de prêcher; il le fit le dimanche de la Saint-Martin 1522, et fut cité aussitôt par le magistrat de la ville. « Pourquoi avez-vous prêché? lui dirent « les chanoines? — Parce que la Parole de Dieu « ne doit pas être liée. — Chassez-le de la ville, » dirent les chanoines aux magistrats. Ceux-ci répon-

dirent qu'ils ne le pouvaient, et Henri continua à prêcher. Alors les nobles et les prélats de deux diocèses demandèrent qu'il fût livré à l'évêque, et invitèrent les notables de la ville et les chefs des métiers à se joindre à eux pour cela. Tous répondirent : « Nous n'avons jamais entendu de sa bouche que le pur Évangile. » La prédication de Henri devenait toujours plus puissante et le danger ne cessait de s'accroître : « Je ne quitterai pas Brême à « moins que l'on m'en chasse par la force, » dit Henri. Il resta donc à Brême, prêchant l'Évangile avec ferveur et avec succès. « Christ vit, disait-il, « Christ est vainqueur, » Christ commande. Tout à coup cette prospérité fut interrompue. Appelé en Holstein, il s'y rendit, il y prêcha avec force, mais le lendemain de la fête de la Conception on sonna l'*Ave Maria* au milieu de la nuit, cinq cents paysans ameutés par des moines l'assaillirent, le tirèrent de son lit, lui lièrent les mains derrière le dos, le traînèrent presque nu sur la glace et la neige par un froid rigoureux, le frappèrent d'un coup de massue et le brûlèrent. Nous avons raconté cette fin tragique dans la Réformation allemande [1]. Luther raconta et pleura son martyre.

Un couvent d'où étaient sortis Spreng et Zutphen ne pouvait subsister. Sa suppression fut obtenue par les inquisiteurs. Tous les frères furent mis hors du monastère [2]. La gouvernante des Pays-Bas elle-même assista à cette sinistre expédition des inqui-

[1] Première série, vol. III, l. X, ch. 6.
[2] « Monasterio expulsi fratres, alii aliis locis captivi. » (Luther, *Epp.*, II, p. 265. De Wette.)

siteurs de la foi. Ceux qui étaient d'Anvers furent enfermés dans la maison des Bégards, d'autres le furent en d'autres lieux ; un petit nombre ayant renié l'Évangile, fut mis en liberté. Le saint-sacrement fut solennellement enlevé de ce lieu *hérétique*, et porté en grande pompe dans l'église de la Sainte-Vierge, où la gouvernante des Pays-Bas, la tante de Charles-Quint, se trouva pour le recevoir avec de grands honneurs. Tous les vases du monastère furent vendus ; l'église et les cloîtres furent fermés, et les passages obstrués. Enfin, au mois d'octobre 1522, le couvent fut démoli et rasé[1]. Ces ruines devaient apprendre à tous et spécialement aux moines à ne pas lire et surtout à ne pas prêcher la Parole de Dieu.

Trois des moines augustins se distinguèrent par leur foi, Esch, Voes et Lambert. Nous avons ailleurs raconté leur touchant et noble martyre et le beau cantique composé par Luther à leur honneur[2].

Mais on avait beau brûler ceux qui se réveillaient pour un jour nouveau ; il y en avait beaucoup qui ne voulaient plus dormir.

La Hollande et autres États du Nord commençaient à prendre la place qu'ils devaient occuper plus tard comme Provinces-unies.

A Delft, Frédéric Canirmius, par quelques discours prononcés dans le gymnase, ébranlait la cause des moines ; les adversaires s'efforçaient d'étouffer sa voix par des ordres, des épîtres, des députa-

[1] « Monasterium illud solo plane esse æquatum. » (Cochlæus. Gerdesius, *Ann.*, III, p. 29.)
[2] Première série, vol. III, l. x, ch. 4.

tions ; mais le courageux Canirmius avait dit avec fierté : « Le Seigneur fera que cette montagne en travail n'enfantera qu'une souris[1]. Oh ! « s'écriait-il, si seulement il nous était permis de « prêcher publiquement, la cause des moines serait « perdue. » Mais chaque jour les obstacles s'augmentaient, et la ruine du monachisme paraissait plus éloignée. Canirmius ne perdait pas courage, « Le Seigneur retire son bras, disait-il, depuis que « nous attribuons quelque chose à nos efforts. Mais « s'il voit que nous nous attachions à lui de toute « notre âme comme au seul salut d'Israël, alors on « le verra tout à coup présent au milieu de son « Église[2]. »

Un triumvirat chrétien s'était formé dans ces provinces ; à la Haye, le directeur du gymnase, Guillaume Gnapheus, répandait l'Évangile au milieu de ses élèves et de ceux qui l'entouraient, substituant aux faux cultes la foi vivante en Christ. Un savant jurisconsulte, Corneille Hoen, homme excellent, dit Érasme, Jean Rhodius, directeur du collége d'Utrecht, lui donnaient la main. Ils faisaient des travaux en commun et c'est à eux que l'on attribue la traduction en langue vulgaire du Nouveau Testament, publiée en 1523[3]. Le besoin d'une union intime avec Christ distinguait ces trois Hollandais. « Notre Seigneur Jésus-Christ, « disait Hoen (en 1521), annonçant aux siens le « pardon de leurs péchés, a ajouté un gage à sa

[1] « Ut monte parturiente nascatur ridiculus mus. » (Ep. Fr. Canirmii ad Hedionem, 1522.)
[2] « Tum demum ex improviso aderit ecclesiæ suæ. » (*Ibid.*)
[3] Gerdesius, *Ann*, III, p. 55. Voir aussi Van Till, Le Long, etc.

« promesse, de peur que leur foi ne chancelle. De « même qu'un époux voulant confirmer un engage« ment donne à son épouse un anneau et lui dit : « Reçois-le, je me donne moi-même à toi ; de « même que l'épouse recevant cet anneau croit que « son époux est à elle, détourne son âme de tous « les hommes et ne veut plaire qu'à son mari ; de « même aussi celui qui reçoit la cène, gage pré« cieux par lequel l'époux désire témoigner qu'il se « donne lui-même à lui, doit croire fermement que « Christ[1] s'est livré pour lui, et doit en conséquence « détourner son cœur de tout ce qu'il a aimé « jusqu'alors, ne chercher que Christ, ne s'inquiéter « que de ce qui lui plaît, et jeter tous ses soucis « sur lui. Voilà ce qui s'appelle *manger Christ* et « *boire son sang*. » Ces paroles ne contentèrent pas entièrement Luther ; mais Zwingle les approuva fort. Le type réformé fut de bonne heure celui de la Hollande. Ces trois Hollandais répandaient paisiblement l'Évangile dans leurs sphères respectives, quand un orage éclata tout à coup sur eux. Hoen et Gnapheus furent saisis et jetés en prison, sans qu'on entendît leur cause[2]. Ces deux hommes, ennemis du bruit, de l'éclat, ne parlant point d'eux-mêmes, appliqués à leur vocation, croyant que la vérité doit se semer dans la paix, n'avaient jamais eu l'idée que quelque danger pût les atteindre et en un clin d'œil ils se voyaient dans un cachot. Ils

[1] « Similiter sumens eucharistiam pignus sponsi sui, firmiter credere debet Christum jam esse suum. » (Epistola christiana per Honium.)

[2] « Causa inaudita in carcerem conjici jusserunt. » (Gnapheus, *Tobias et Lazarus*.)

étaient étonnés. « Tout le monde sait, disait Gnapheus[1], avec quelle assiduité je me suis toujours « appliqué à instruire la jeunesse, mais sans lui pré« senter les cérémonies comme l'essence de la reli« gion. Voilà mon crime ! » Après trois mois, le comte de Hollande, qui estimait fort ces hommes de bien, se fit leur caution. Ils furent amenés à la Haye, où on leur donna la ville pour prison. Quelque temps après, Hoen s'endormit en paix et Gnapheus, à la fin de la seconde année, fut mis en liberté.

Il y avait dans les Pays-Bas des hommes plus décidés dans leur foi que les trois humanistes. A Groningue, où se trouvait ce pasteur Frédéric qu'Érasme proclamait un second Augustin, le docteur en droit Abring et les maîtres ès arts Timmermann, Pistoris, Lesdorp attaquaient vivement la monarchie papale. « Nous refusons au pontife « romain, disaient-ils, cette épée qu'on lui attribue. « Christ, en parlant des hérétiques, dit : Gardez« vous-en (Matth. VII, 15), mais il ne dit pas : « Massacrez-les et les égorgez[2]. Christ a donné à « son Église des docteurs et non des satrapes. » C'est ainsi que parlaient, au mépris du danger, ces énergiques docteurs. L'audace était prudence et remportait la victoire.

Mais ces cas étaient rares, surtout dans la partie méridionale des Pays-Bas.

Les yeux des adversaires de la Réformation sem-

[1] « Regnum illud cæremoniarum et falsorum cultuum non assectari. » (Gnapheus, *Tobias et Lazarus*, præfat.)

[2] « Non ait : *Perdite, trucidate, jugulate.* » Disputatio habita Groningæ, 1529. (Gerdes., III, Appendix, p. 29 à 60.)

blent avoir été plus ouverts dans le midi que dans le nord. Il y avait à Anvers (1524) et dans les contrées environnantes un grand nombre d'hommes de tout ordre qui commençaient à goûter cette Parole divine qu'avaient annoncée Spreng et Henri de Zutphen et d'autres. La prédication d'un pieux moine augustin ayant été interdite, ceux qui voulaient la lumière convinrent de se réunir le dimanche près de l'Escaut, dans le lieu où l'on construisait les navires, pensant que si les hommes se taisaient, les pierres mêmes crieraient. L'assemblée se forma, il n'y avait point de prédicateur, mais après quelques moments, un jeune homme, marin peut-être, se leva. Il s'appelait Nicolas, et la Parole de Dieu qu'il avait reçue bouillonnait dans son cœur. Voyant tous ces pauvres gens réunis dans ce lieu solitaire avec un ardent désir de nourrir leurs âmes, et n'y trouvant pas d'aliments, Nicolas se rappela les cinq mille hommes qui se trouvaient sans vivres dans le désert (Matth. XIV, 14-21) ; il s'approcha du fleuve, entra dans un bateau afin d'être mieux entendu de la foule, et lut cette partie de l'Évangile qui raconte que Jésus nourrit les affamés. Cette parole lui disait que la puissance de Dieu n'est pas liée aux moyens extérieurs, et que c'est *tout un* devant lui s'il y a peu ou beaucoup pour édifier son peuple. Et en effet, Dieu bénit tellement sa Parole que tous ceux qui l'entendirent furent rassasiés[1]. La foule placée sur le rivage, et qui

[1] « Juvenis quidam Nicolaus in navem littori proximam ascendit et Evangelium... pie explicavit. » (Scultet., *Ann.*, sec. I, p. 192, dans Gerdes., *Ann.*, III, 37.)

l'avait écouté sympathiquement, se dispersa. Le bruit de cette prédication s'étant répandu dans toute la ville, les ennemis de la Réformation, fort irrités, résolurent de se défaire de Nicolas, mais mystérieusement, craignant le peuple. Le lendemain, le complot s'exécute. Une bande de leurs acolytes surprend sans bruit le jeune homme; deux ou trois le saisissent tandis que d'autres tiennent un grand sac; ils y mettent de force Nicolas, lient le sac avec une corde, puis portent le sac à la rivière et le jettent à l'eau[1]. Puisqu'il aime à prêcher sur l'Escaut, qu'il le fasse maintenant tout à son aise! L'exécution étant terminée, ces misérables s'en vantèrent. Ce crime remplit d'effroi les cœurs honnêtes, et les amis de l'Évangile comprirent les dangers qui les entouraient.

On permettait quelquefois aux prêtres plus qu'aux laïques. A Meltza, à deux milles allemands d'Anvers, un prédicateur éloquent attaquait avec esprit les superstitions romaines, sans peut-être bien comprendre toute la doctrine évangélique. La multitude de ses auditeurs était telle qu'il devait prêcher dans les champs : « Nous « autres prêtres, disait-il un jour en parlant de « la messe, nous sommes pis que le traître Judas. « Car Judas vendit le Seigneur Jésus et le livra, « tandis que nous, nous vous le vendons bien, mais « *nous ne vous le livrons pas*[2]. » On était depuis

[1] « Postero autem die, sacco indutus... subito in profluentem projectus est. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 87.)

[2] « Nos vero eum vobis vendimus et non tradimus. » (Scultet., *Ann.*, p. 210.)

longtemps accoutumé à ces épigrammes, et on les craignait moins qu'une parole sérieuse et vivante.

Il y avait d'ailleurs dans le haut clergé des Pays-Bas des hommes éclairés qui, sans être du côté des réformateurs, préparaient les voies à la Réformation. L'évêque d'Utrecht Philippe était du nombre. Il consacrait le commencement du jour à la prière, et aimait surtout se servir des paroles de la Bible pour prier. Il avait lu plusieurs fois les saints livres, et Érasme vantait sa sagesse et la pureté de ses mœurs. [1] Il était surtout frappé des désordres auxquels donnait lieu le célibat des prêtres et des moines, et manifestait l'espoir que de son vivant, tout célibat obligatoire serait aboli par le consentement unanime des évêques et des prêtres[2].

Ceci ne demeurait pas sans effet, et en Hollande, en Brabant, dans la Flandre, beaucoup de moines et de nonnes quittaient les couvents. Un grand nombre d'habitants de ces provinces embrassaient la doctrine réformée. De grandes assemblées avaient lieu hors de la ville d'Anvers malgré les placards de Charles-Quint. Mais il eût été plus facile d'arrêter les rayons du soleil que d'empêcher que la lumière de l'Évangile pénétrât dans les cœurs.

Malheureusement l'œuvre évangélique trouva des adversaires auxquels on ne pensait pas. Un jour un homme venant des Pays-Bas se présente à Luther, et lui dit d'un ton à la fois emphatique et

[1] Érasme, *Epp.*, 266. (Gerdes., *Ann.*, III, p. 46.)

[2] « Ut omnis compulsæ castitatis necessitas tolleretur. » (Matthei, *Analecta*, vol. I, p. 192-208.)

grossier : « Dieu qui a créé le ciel et la terre « m'envoie vers toi. » — « Encore un ! pensa Lu« ther, tous ces fameux esprits sont pressés du dé« sir de rompre une lance avec moi ! — Que me « voulez-vous? dit-il au Néerlandais. — Je vous de« mande, répondit-il, de me lire les livres de « Moïse. — Et quel signe avez-vous, dit le ré« formateur, que c'est Dieu qui vous envoie vers « moi? — Ce signe se trouve dans l'Évangile selon « saint Jean, dit le Néerlandais. » Luther en eut assez : « C'est bon, dit-il, revenez une autre fois ; les « livres de Moïse sont trop longs, pour que j'aie le « temps de vous les lire maintenant. »

Le prophète revint en effet. Sa religion était un certain rationalisme enjolivé d'illuminisme. « Tout « homme, dit-il, a le Saint-Esprit, car ce n'est « autre chose que notre raison. Il n'y a point d'en« fer, notre chair seule est condamnée, et toute « âme aura la vie éternelle. »

Luther effrayé écrivit aussitôt aux chrétiens d'Anvers [1]. « Je vois, dit-il, qu'il y a des esprits « d'erreur qui s'agitent parmi vous, et je ne veux « pas par mon silence laisser se répandre un mal « que j'eusse pu prévenir. Sous la papauté, Satan « tenait en paix sa cour. Mais celui qui est le plus « fort (Christ) étant maintenant venu, et l'ayant « vaincu, Satan est furieux et fait du vacarme. Si « donc un de ces hommes veut vous entretenir de « hautes et difficiles questions élaborées par eux, « dites-lui : Ce que Dieu nous révèle nous suffit...

[1] Luther aux chrétiens d'Anvers. (Luther, *Epp.* Gerdes., *Ann.*, III, p. 42 et *App.*, p. 63.)

« Te moques-tu de nous que tu veuilles nous faire « pénétrer dans les choses que toi-même tu ne sais « pas? Le diable cherche à mettre en avant des « questions inutiles et incompréhensibles, afin de « faire sortir de la droite voie les esprits légers. « Nous avons assez à faire pour toute notre vie, si « nous cherchons à bien connaître Jésus-Christ; « laissons de côté d'inutiles bavards. »

Les chrétiens des Pays-Bas profitèrent de ces conseils. Un grand nombre d'hommes éclairés par l'Évangile en éclairaient d'autres. Ces hommes inconnus étaient Gérard Wormer, Guillaume d'Utrecht, Pierre Nannius, Laurent, Hermann Coq, Nicolas Quicquius, le savant Gautier Delenus, et à la cour impériale Philippe de Lens, secrétaire de Brabant[1]. Malgré tous les efforts de la *censura sacra* la vérité se répandait de toutes parts, et il se formait un peuple de croyants, qui allait devenir un peuple de martyrs.

[1] Gerdes., *Ann.*, III, p. 44.

# CHAPITRE DIXIÈME

## LES PIERRES D'ATTENTE.

(1525 à 1528.)

Si Rome devait écraser pendant des siècles le peuple nouveau que l'Évangile faisait naître à l'orient de l'Europe, en Hongrie, il se trouvait à l'extrémité occidentale du continent européen un autre peuple qu'elle devait, avec plus de violence encore, s'efforcer d'anéantir. Les Pays-Bas devaient être le théâtre choisi par les sectateurs de la papauté, pour y accomplir sur une plus grande échelle leurs plus grands crimes. Un prince qui se montrait quelquefois tolérant, Charles-Quint, était celui dont devaient émaner des ordres cruels, et son successeur devait le dépasser dans l'art de détruire.

Charles-Quint avait des qualités remarquables. Il était actif, intelligent, fin politique, brave, énergique et calme; mais il lui manquait une âme élevée : il était sans foi, sans compassion, sans justice, adonné à toutes les intempérances, surtout à celle

de la table; il ne mangeait pas, il dévorait, et ses excès hâtèrent sa mort. Mais s'il ne se faisait aucun scrupule de transgresser les plus grands commandements de Dieu, il était d'autant plus échauffé à observer de froides et maigres cérémonies. Il prenait de l'eau bénite, il se faisait chanter la messe tous les jours. Il invoquait les saints et, en écrivant son testament, pour être plus sûr du pardon de ses péchés, il recommanda son âme non-seulement à Dieu, mais à la benoîte vierge Marie, aux benoîts saint Pierre, saint Paul, saint Georges, sainte Anne, généralement à tous les saints et saintes du paradis et *au bon larron* [1]. Il affichait les ordonnances de Dieu, affectait de les mettre au dehors comme certains Juifs, mais ne les mettait pas dans son cœur et cherchait à racheter de grandes offenses « par quelques menus fatras de satisfaction. » Son fils Philippe et d'autres qui après lui ont occupé le trône de l'Espagne, ont aussi pratiqué, et d'une manière plus frappante encore, ce système hypocrite et honteux. Ce n'était pas par fanatisme que Charles était bigot; il ne craignait pas de mettre en prison le saint-père lui-même. Il ne faisait pas au fond de grandes différences entre les croyances évangéliques et les croyances romaines, mais, doué d'un grand jugement, il comprenait que la doctrine qui résistait au despotisme des pontifes pourrait bien, en certains cas, résister au despotisme des princes, et craignait que si la liberté était une fois établie dans l'Église, on ne finît par vouloir

[1] Papiers d'État du cardinal Granvelle, vol. Ier, p. 253.

l'introduire dans l'État. Or c'était là, à ses yeux le crime des crimes. Aussi, quoique les desseins de sa politique l'aient souvent porté à ménager les protestants, Charles était bien un ennemi décidé de la Réformation. Il trouvait difficile à cette époque de la détruire en Allemagne où il n'était pas maître souverain, et il eût, en le faisant, compromis sa puissance; mais il n'en était pas de même dans les Pays-Bas; s'il avait reçu l'empire par l'élection libre de ses pairs, il tenait ces provinces par droit de succession, et était décidé à les traiter selon son bon plaisir. Il prétendait donc y avoir carte blanche.

Les généreux habitants de ces provinces avaient d'antiques libertés et ils prodiguaient largement leurs trésors à l'empereur; mais ce prince n'était pas d'humeur à se laisser arrêter ni par leurs droits ni par leurs dons. Il les égorgera, il les brûlera, il les écrasera quand même. Trente mille hommes, quelques-uns disent cinquante mille, furent immolés dans les Pays-Bas comme hérétiques pendant le règne de Charles-Quint. Il ne faisait pas pour cela beaucoup de façons. Ses secrétaires fabriquaient d'affreux placards, qui affichés silencieusement dans les rues des villes, proclamaient des peines cruelles, remplissaient de terreur de paisibles citoyens et faisaient bientôt de nombreuses victimes. Les plus honnêtes de ses sujets étaient brûlés, noyés, enterrés vifs, égorgés pour avoir lu la Parole de Dieu et maintenu les doctrines qu'elle enseigne. Les méthodes les plus cruelles étaient les meilleures. Aussi ce grand prince que tant de voix

ont exalté et exaltent encore, loin d'être couronné de gloire, doit être marqué par la postérité du signe de la réprobation.

Charles trouva des coopérateurs soit dans le pape Clément VII, soit dans quelques-uns des chefs du pays. Un personnage important, Charles d'Egmont, duc de Gueldre, homme ambitieux, violent, qui avait passé sa vie (il avait près de soixante ans) dans des agitations et des guerres perpétuelles, esprit chagrin et sombre qui mourut de douleur quand en 1538 son duché se donna au duc de Clèves, Egmont était de ceux qui craignaient, non sans motifs, que le changement religieux n'entraînât un changement politique. Effrayé des progrès que la Réformation faisait autour de lui, animé d'un zèle aveugle et impétueux, il écrivit d'Arnheim au pape pour l'enrôler dans la guerre qu'il voulait entreprendre. « Nous baisons très-humblement vos pieds, ô très-« saint Père, lui disait-il, et nous vous informons « que l'hérésie pernicieuse de Luther, ne faisant, « ô douleur ! que pulluler et se fortifier de jour en « jour, nous nous efforçons de l'extirper. Nous « nous affligeons extrêmement de ce que quelques « princes nos voisins permettent bien des choses « qu'ils devraient réprimer. C'est pourquoi nous « supplions Votre Sainteté de leur commander plus « de vigilance, de peur que la bête à plusieurs « têtes n'engloutisse l'Église de Jésus-Christ. — Et « comme les ecclésiastiques sont atteints eux-« mêmes, et que nous n'osons mettre la main sur « les oints du Seigneur, nous vous supplions de « nous autoriser à les contraindre de rentrer dans

« la bonne voie et s'ils ne se repentent pas, à les « punir du dernier supplice[1]. »

Le pape ne fit pas attendre sa réponse. Un bref pontifical de Clément V, adressé à Erhard de la Marck, cardinal-évêque de Liége, lui disait : « Nous « sommes convaincu que, pour extirper cette peste, « il faut une autorité plus grande que celle des « inquisiteurs établis par Campeggio ; nous requé- « rons donc de vous que vous employiez toute « votre habileté et votre sollicitude à appuyer les « travaux de la sainte inquisition et vous donnons « pleine autorité sur elle. Appliquez-vous de tout « votre cœur à arracher l'ivraie que la perfidie lu- « thérienne a semée dans le champ du Seigneur. « Jamais vous ne trouverez une occasion plus écla- « tante d'obéir à Dieu et de vous rendre agréable à « nous[2]. »

Ce bref ne devait pas rester longtemps inutile et, déjà alors, il se trouva dans les Pays-Bas bien des hommes et des femmes qui souffrirent les tourments ou la mort pour rendre témoignage à l'Évangile. Nous en signalerons quelques exemples.

A Wœrden, ville située entre Leyde et Utrecht, vivait un bonhomme, marguillier de l'Église collégiale, ce qui lui donnait une certaine considération. Il était instruit, avait l'âme religieuse, aimait et remplissait sa charge avec zèle ; mais ses plus tendres affections étaient concentrées sur la personne de son fils Jean. Jean de Bakker, appelé en

[1] « Suppliciis etiam extremis adficiendi. » (Pontani, *Hist. Geldr.*, l. XI, fol. 720. Gerdes., *Ann.*, III, p. 46.)

[2] Gerdes. (*Ibid.*)

latin Pistorius, étudiait au collége d'Utrecht sous Rhodius. Il y fit de grands progrès dans les lettres, mais il y apprit autre chose. C'était le moment de la renaissance du christianisme ; l'éclat magnifique de la vérité frappa le jeune homme ; une vive lumière fut répandue dans son cœur[1]. Rhodius s'attacha à son jeune disciple et on les voyait souvent converser ensemble comme un père avec son fils. Les chanoines d'Utrecht prirent de l'ombrage. Les deux évangéliques furent épiés, attaqués, menacés, dénoncés comme luthériens, et l'on eut hâte d'écrire au père que son fils tombait dans l'hérésie. Le vieux marguillier, foudroyé par cette nouvelle, tremblant à la pensée du danger qui menaçait son fils bien-aimé, le rappela promptement à Wœrden. Mais le mal qu'il voulait éviter ne fit ainsi que s'accroître. Jean, plein d'ardeur pour la propagation de la vérité, ne laissait passer aucune occasion de l'annoncer à ses concitoyens. Les attaques recommencèrent, les terreurs du père s'accrurent ; il envoya son fils à Louvain pour s'y perfectionner dans les lettres, et aussi parce que cette ville passait pour être la forteresse du papisme ; mais d'anciens liens d'hospitalité unissaient le père avec Érasme ; Jean fut donc mis sous le puissant patronage de ce savant. Voulant se conformer aux désirs de son père, il devint prêtre quoique contre son gré ; mais il se hâta de profiter de cette charge pour combattre plus efficacement les traditions antichrétiennes, et répandre avec plus d'étendue la con-

[1] « Fulgore veritatis quæ tum renasci cœperat tactus. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 48.)

naissance de Christ. Les chanoines d'Utrecht, qui ne l'avaient pas perdu de vue, le citèrent à comparaître devant eux; il s'y refusa et, sur ce refus, le préfet de Wœrden le mit en prison. Mais l'évêque d'Utrecht, Philippe, était bien disposé pour l'Évangile; Jean recouvra sa liberté et se hâta de se rendre à Wittemberg. Il vécut là en d'intimes rapports avec Luther, Mélanchthon et beaucoup de jeunes gens pieux de toutes les contrées de l'Europe, et s'affermit dans la foi. De retour en Hollande, il professa avec encore plus de force qu'auparavant la vérité évangélique. Alors le chapitre d'Utrecht, dont le regard inquisitorial le suivait partout, le condamna à un exil de trois ans, et lui ordonna de se rendre à Rome afin de s'y livrer à des pénitences propres à expier ses erreurs. Mais au lieu de partir pour l'Italie, Bakker se mit à parcourir toute la Hollande, éclairant, fortifiant, édifiant les chrétiens isolés et les Églises. Il visita Hoen et Gnapheus qui étaient alors prisonniers pour l'Évangile et les consola. Son père le suivait à la fois avec joie et avec crainte dans ses pérégrinations chrétiennes. Tout en craignant que les croyances de Jean ne lui attirassent la persécution, il se sentait attiré vers elles. Si le ciel était menaçant, le vieillard effrayé eût voulu rappeler son fils; mais si aucun nuage ne semblait devoir troubler la sérénité du jour évangélique, le père se réjouissait de la piété de son fils et triomphait de ses triomphes[1].

[1] Joh. Pistorii Wœrdenatis Martyrium e Msc. editum a Jac. Re-

On était en 1523. Jusqu'alors Bakker avait appartenu extérieurement à l'Église de Rome. Il commença à se demander s'il ne devait pas mettre en accord ses convictions intimes et ses pratiques extérieures; ce n'est pas toujours du premier pas qu'on y arrive. Bakker cessa de fonctionner dans l'Église; il renonça à tout profit et bénéfice venant de Rome. Comprenant que la vie sacerdotale est opposée à l'Évangile, il se maria et, se rappelant l'exemple de Paul qui faisait des tentes, le disciple lettré de Rhodius se mit à gagner son entretien en cuisant le pain, en bêchant la terre et par d'autres travaux manuels. Mais en même temps il prêchait dans des maisons particulières, et recevait tous ceux qui venaient chercher auprès de lui des consolations et des lumières. Un acte émané de Rome vint augmenter son zèle. Le pape, voulant raffermir son siége ébranlé, inventa de nouvelles indulgences, qui ne se vendraient plus comme celles de Tetzel, mais que les prêtres donneraient gratuitement à ceux qui, en certains temps et certains lieux, venaient entendre une messe. Ces indulgences ayant été prêchées dans Wœrden, Bakker s'éleva contre elles; il dévoilait la ruse de ceux qui les distribuaient, annonçait hautement la grâce de Christ, fortifiait les faibles et apaisait les consciences troublées; les habitants de Wœrden, touchés de tant de zèle, accouraient en foule dans cette humble maison où ils trouvaient la paix de Dieu, une femme chrétienne qui compatissait à

vio. Lugd. Batav., 1649. (Sculteti, *Ann.* ad annos. Gerdes., *Ann.*, III, p. 48, 49.)

toutes leurs douleurs et cherchait à soulager leurs misères, un pieux ministre qui gagnait sa vie en travaillant de ses propres mains. Le prêtre ordinaire du lieu, irrité de l'abandon où on le laissait, dénonça Bakker, d'abord au magistrat, puis à la gouvernante des Pays-Bas, et fit tant des pieds et des mains [1] qu'un jour (en 1525) des officiers de justice l'arrêtèrent par ordre de Marguerite et l'enfermèrent dans la prison de la Haye. En l'apprenant, le pauvre père fut frappé comme par un coup de tonnerre. Bakker, enfermé dans une prison rigoureuse et solitaire, comprit le danger qui le menaçait. Regardant tout autour de lui, il ne se vit d'autres défenseurs que la sainte Écriture. Ses ennemis, craignant sa science, firent venir de Louvain des théologiens et des inquisiteurs, et un commissaire impérial fut chargé, par le gouvernement, de veiller à ce qu'on ne ménageât pas l'hérétique. Les docteurs s'entendirent sur le procès et chacun eut son rôle. La cour inquisitoriale se forma et le jeune chrétien (il avait alors vingt-sept ans) parut devant elle. Il s'établit un débat contradictoire. Voici quelques-unes des affirmations et négations qui se firent entendre alors à la Haye :

La cour : « Il est ordonné que chacun se soumette à tous les décrets et traditions de l'Église « romaine. »

Bakker : « Il n'y a aucune autorité, sauf la sainte « Écriture, et ce n'est que d'elle que je peux recevoir la doctrine qui sauve [2]. »

[1] « Manibus, pedibusque egit. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 49.)

[2] « Se extra scripturam nihil quicquam quod ad salutarem attinet doctrinam fide accipere. » Gerdes., *Ann.*, III, p. 50.)

La cour : « Ne savez-vous pas que c'est l'Église « elle-même qui, par son témoignage, donne à la « sainte Écriture son autorité ? »

Bakker : « Je ne veux d'autre témoignage en fa« veur de l'Écriture que celui de l'Écriture elle« même, et celui du Saint-Esprit qui nous convainc « intérieurement des vérités que l'Écriture en« seigne. »

La cour : « Christ n'a-t-il pas dit aux apôtres : « Celui qui vous entend m'entend? »

Backer : « Nous vous écouterions sans doute si « vous pouviez nous prouver que vous êtes envoyés « par Christ. »

La cour : « Les prêtres sont les successeurs des « apôtres. »

Bakker : « Tous les chrétiens nés d'eau et d'esprit « sont prêtres, et quoique tous ne prêchent pas pu« bliquement, tous offrent à Dieu par Christ des sa« crifices spirituels. »

La cour : « Prenez garde, les hérétiques doivent « être exterminés par le glaive. »

Bakker : « L'Église de Christ ne doit employer que « la douceur et la puissance de la Parole de Dieu. »

Ce ne fut pas un jour seulement, ce fut pendant bien des jours et dans de longues séances, que les inquisiteurs tourmentèrent Bakker, lui reprochant surtout trois crimes, d'avoir méprisé les indulgences, d'avoir cessé de dire la messe et de s'être marié[1].

Les inquisiteurs dont la fermeté de Bakker ren-

[1] « Diuque et multum ab inquisitoribus vexatus. » (Scultetus, *Ann.* ad annum.)

dait tous les efforts inutiles imaginèrent de le mettre à confesse, espérant obtenir alors quelque aveu. On le fit entrer dans la niche en boiserie, où le confesseur reçoit le pénitent, et un prêtre l'interrogea minutieusement sur toutes sortes de points. On ne put obtenir de lui qu'une réponse : « Je « confesse franchement devant Dieu, dit-il, que je « suis un très-misérable pécheur, digne de la malé-« diction et de la mort éternelle, mais en même « temps j'espère, et même j'ai la ferme confiance, « qu'à cause de Jésus-Christ mon Seigneur et mon « unique Sauveur, j'obtiendrai certainement la « béatitude éternelle. » Alors le confesseur le prononça indigne de toute absolution, et il fut jeté dans un cachot obscur.

Tant que Philippe, évêque d'Utrecht, avait vécu, les chanoines avaient bien poursuivi Bakker, mais ils n'avaient osé le mettre à mort. Cet évêque modéré, ami des gens de bien, étant mort le 7 avril 1525, le chapitre se sentit plus libre et la mort de Bakker fut décidée. La nouvelle de son prochain supplice répandit l'effroi dans la petite cité[1] et aussitôt des gens de tout état accoururent et le conjurèrent de faire la rétractation demandée; mais il s'y refusa. Ferme et paisible, une seule pensée le préoccupait, l'état de son père. Le vieillard avait suivi toutes les phases du procès; il avait vu la fermeté de la foi de son fils, et l'amour suprême qu'il avait pour Jésus-Christ, en sorte que rien au monde ne pouvait l'en détacher. Cette vue l'avait rempli de joie et l'avait affermi davantage

[1] Gerdes., *Ann.*, III, p. 51.

lui-même dans la foi. Les inquisiteurs qui désiraient vivement amener Bakker à se rétracter, crurent qu'un moyen leur restait encore. Ils se rendirent donc auprès du vieillard et lui demandèrent d'engager Jean à se soumettre au pape. « Mon fils, répondit-il, m'est extrêmement cher; il « ne m'a jamais causé aucune douleur, mais je suis « prêt à l'offrir à Dieu en sacrifice comme autrefois « Abraham offrit Isaac[1]. »

Alors on annonça à Bakker que l'heure de sa mort était proche. Cette nouvelle le remplit d'une joie inusitée, surprenante, dit le chroniqueur[2]. Il lut et médita pendant la nuit la Parole divine; puis il eut un sommeil tranquille. Le matin (15 septembre), on le fit monter sur un plancher élevé, on le dépouilla des vêtements sacerdotaux qu'il avait dû prendre, on lui mit un habit jaune et l'on posa sur sa tête un chapeau de la même couleur. Cela fait on le conduisit au supplice. Passant devant une partie de la prison, où plusieurs chrétiens étaient enfermés pour la cause de la foi, il fut ému et cria à haute voix : « Frères, je vais souffrir le « martyre. Ayez bon courage comme de fidèles « soldats de Jésus-Christ et défendez contre toute « injustice les vérités de l'Évangile. » Les prisonniers tressaillirent en entendant ces paroles, frappèrent des mains, poussèrent des cris de joie, puis entonnèrent tous d'une voix le *Te Deum*. Ils résolurent de ne pas cesser leurs chants, tant que le

[1] « Paratum se quidem Abrahami exemplo filium oppido carum.... Deo offerre. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 51.)

[2] « Stupendo quodam et inusitato animi gaudio. » (Gnapheus, *Hist. Pistorii*, p. 168.)

héros chrétien n'aurait pas cessé de vivre. Bakker ne pourrait pas les entendre, mais ces chants, en rapport avec les pensées du martyre, monteraient jusqu'au trône de Dieu. Ils chantèrent d'abord le *Magnum certamen* (le grand combat); puis l'hymne qui commence par ces paroles : « *O beata beatorum* « *Martyrum solemnia.* O bienheureuse solennité des « martyrs. » Ce saint concert préludait à la fête qui allait s'accomplir dans le ciel. Le martyr monta sur le bûcher, prit des mains de l'exécuteur la corde avec laquelle il devait être étranglé avant d'être livré aux flammes, et la passant lui-même autour de son cou, il dit avec joie : « O mort, où est ton « aiguillon? » Un moment après il s'écria : « Sei- « gneur Jésus, pardonne-leur et souviens-toi de « moi, ô Fils de Dieu. » Le bourreau tira la corde et l'étrangla. Puis le feu le consuma. *Le grand combat* était terminé, la *solennité du martyre* était achevée. Telle fut la mort de Jean de Bakker ; son père resta pour le pleurer[1].

Jean de Bakker ne fut pas le seul atteint par ces *supplices extrêmes* que le duc de Gueldre avait demandés au pape. Un carmélite de cinquante ans environ, nommé Bernard, se trouvait dans le couvent de son ordre à Britz. Hardi prédicateur de l'Évangile, les moines le détestaient et parvinrent à le faire condamner à mort. Son supplice fut accompagné de circonstances singulières et donna lieu à l'une de ces légendes si fréquentes dans l'Église romaine, et dont tous les évangéliques n'étaient pas encore

[1] Revius, Schrœckh, Brandt, Scultetus ad annum.

dépris. Rome déteignait encore quelquefois sur la Réforme. Bernard ayant été jeté au feu, le feu s'éteignit. Ceci se répéta à trois reprises; alors le bourreau saisit un marteau et frappa la victime. Jusque-là tout est possible, mais ici le récit se transforme et passe de l'histoire à la fable. Le corps ayant été jeté une quatrième fois sur le bûcher, le feu s'éteignit de nouveau et les spectateurs n'aperçurent plus le corps, dit-on, en sorte que le bruit se répandit que cet homme de Dieu avait été transporté dans le ciel[1].

La mort de ces hommes pieux n'extirpait pas le christianisme évangélique. La semence répandue dans les Pays-Bas avait partout germé et produit des fruits à Anvers et surtout à Bois-le-Duc, villes opulentes et puissantes. « A Anvers, disait Érasme, « on voit, en dépit des édits de l'empereur, le peuple « courir en foule partout où il peut entendre la pa« role; il faut que les gardes soient sous les armes « nuit et jour. Bois-le-Duc a mis hors de ses murs « tous les franciscains et les dominicains, » ajoutait le savant de Rotterdam[2]. Le vaste commerce des Pays-Bas y attirait de toutes parts des hommes dont plusieurs aimaient l'Evangile. Ces provinces, a-t-on dit, ressemblaient à une vallée qui recueille dans son sein les eaux d'un grand nombre de contrées diverses, en sorte que les plants qui s'y trouvent prospèrent et portent les plus beaux fruits.

[1] « Cadaver ex oculis adstantium disparuisse, secuta constanti fama virum Dei ad cœlum translatum esse. » (Schelhorn, *Amœnit. litterar.*, IV, p. 418, etc.)

[2] Erasme, *Epp.*, 757. Gerdes., *Ann.*, III, p. 48.

L'année 1525 produisit le plus excellent de tous. Déjà le Nouveau Testament avait été publié en hollandais à Amsterdam en 1523. L'Ancien Testament parut à Anvers en 1525 et la même année, dans la même ville, Liesveld publia la Bible entière. Les docteurs de Rome se moquent il est vrai des missionnaires qui « ont charge de semer sur des terres « lointaines les feuillets d'un livre que les vents « portent on ne sait où[1]; » mais ce sont ces feuilles qui accompagnées de la prédication des réformateurs ont enlevé au pape, au seizième siècle, le centre et le nord de l'Europe.

Cependant les meilleurs esprits de la cour, et en particulier la gouvernante Marguerite, princesse éclairée, et qui voulait sincèrement la prospérité des Pays-Bas, se demandaient d'où venait le mal et si la mort d'hommes tels que Bakker et Bernard pouvait l'arrêter. Érasme et d'autres répondaient qu'une réforme des prêtres et des moines rendrait inutile celle que demandait Luther. C'était une illusion; plus d'une fois, en divers siècles, cette réforme avait été tentée; on avait obtenu quelques améliorations au dehors, mais elle avait été peu durable parce que au dedans les principes intimes de la foi et de la vie chrétienne n'avaient pas été rétablis. Toutefois le gouvernement essaya cette réforme superficielle. Marguerite s'adressa vers la fin de septembre 1523 aux magistrats des Pays-Bas. « Prenez garde, leur dit-elle, que les ensei- « gnements des prêtres pleins de fables et leurs

[1] Expression du R. Père Félix, dans ses conférences de Notre-Dame de Paris.

« mœurs impures ne portent atteinte à la prospé« rité de l'Église[1]. » Elle fit plus et s'adressant aux prêtres eux-mêmes, elle leur dit : « Nous enten« dons que ceux-là seuls soient admis à prêcher, « qui sont sages, intelligents et moraux[2]. » « Que « les prédicateurs évitent tout ce qui peut scanda« liser le peuple et qu'ils ne parlent pas tant « contre Luther, contre ses doctrines et celles des « anciens hérétiques[3]. »

Tels étaient les sentiments des catholiques éclairés, mais ni Marguerite, ni Charles-Quint ne pouvaient transformer l'Église. Leurs lettres même excitèrent des murmures, des réclamations. « Quoi! « on s'en prend aux prêtres des dommages causés « par les réformateurs. Luther fait le mal, il faut « que ce soient les moines qui en portent le faix « et la peine! » C'était une peine pour ceux qui se plaignaient ainsi que de se mettre à bien faire.

Après une lueur de bon sens, on s'égara de nouveau et l'on en revint à sévir ; c'était plus facile et plus logique aux yeux de plusieurs : le parti papiste reprit le dessus, et cria de toutes ses forces qu'il n'y avait qu'une chose à faire : extirper la doctrine évangélique! Un nouvel édit fut publié dans les provinces : toute réunion religieuse soit publique soit privée était interdite. La lecture des évangiles, des épîtres de saint Paul et d'autres écrits pieux était défendue. Quiconque exposait

[1] « Per eorum doctrinam fabulis refertam vel mores impurissimos. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 54.)
[2] Document daté de la Haye, 27 septembre de l'an 1525. (*Ibid.*)
[3] *Ibid.*

soit dans sa maison, soit ailleurs, ce qui regarde la foi, les sacrements, le pape et les conciles, encourrait les peines les plus graves. Aucun écrit ne pourrait être imprimé avant d'avoir été approuvé, et tout livre hérétique devait être brûlé [1]. Cette ordonnance ne tarda pas être mise en exécution, et on l'appliqua même aux écrits inspirés par la charité la plus louable. Une dame noble de la Hollande ayant perdu son mari, cette épreuve excita chez Gnapheus une vive sympathie. Il écrivit un livre dans lequel il exposait toutes les consolations qui se trouvent dans la doctrine évangélique, en indiquant que celle des prêtres en était dépourvue. Il fut aussitôt saisi et enfermé dans un monastère, n'ayant que du pain pour tout aliment et condamné à trois mois de pénitence. L'humaniste sentit vivement la détresse des temps où il vivait, et voulant adoucir ses propres amertumes et celles de ses contemporains, il commença dans sa cellule un écrit qu'il intitula *Tobie et Lazare*. Il y offre à tous les chrétiens les consolations les plus précieuses, et montre combien se trompent ceux qui ne voient dans les premiers chrétiens évangéliques des Pays-Bas que des adversaires plus ou moins violents des papes. « Reçois les afflictions de bon gré et « d'un esprit joyeux, disait-il, et tu y discerneras « aussitôt la source d'une consolation vraie et per- « manente ! Donne avec foi à Dieu le nom de Père, « tout ce que tu recevras de sa main paternelle te « paraîtra bon. Saisis Christ par la foi, et rien ne

[1] Gerdes., *Ann.*, III, p. 53.

« t'affermira comme les épreuves. L'amour paternel « ne se discerne jamais mieux que dans les châti- « ments, et c'est au milieu des tribulations que la « gloire du règne de Dieu éclate. » Ce livre porta des fruits salutaires et plusieurs furent amenés par sa lecture à la connaissance de la vérité [1]. Gnapheus remplit de son temps l'office de consolateur.

Ce n'était pas le rôle qu'avait choisi Charles-Quint. Le 15 janvier 1526, concluant avec François Ier la paix de Madrid, il déclarait dans le préambule que le but de cette paix était de « pouvoir « convertir les armes communes de tous Roys, « Princes et Potentats chrétiens à la répulsion et « ruine des mescréants, et à l'extirpation de la secte « Luthérienne et de tous lesdits hérétiques aliénés « du grème (sein) de la sainte Église [2]. » On ne tarda pas à voir que cette résolution était sincère.

Sur les bords du Zuydersee, dans la ville de Monnikendam, se trouvait alors une veuve nommée Wendelmutha Klaessen, qui avait beaucoup pleuré sur la mort du compagnon de sa vie, mais avait aussi versé d'autres larmes plus amères encore sur le triste état de son âme. Elle avait trouvé la paix que Christ donne, et s'était attachée au Sauveur avec une constance et un courage que quelques-uns de ses amis appelaient de l'opiniâtreté. La pureté de sa vie exerçait autour d'elle une action sanctifiante, et comme elle professait librement la

[1] « Ejus virtute permulti ad veritatis cognitionem sunt perducti. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 56.)

[2] Dumont, *Corps universel diplomatique du droit des gens*, IV, I, p. 399.

pleine confiance qu'elle avait en Christ, elle fut saisie, conduite dans la forteresse de Wœrden, et peu après à la Haye pour y être jugée.

Plus sa foi était ferme, plus les prêtres avaient à cœur de la lui faire renier. Des moines allaient sans cesse la voir et n'omettaient rien pour l'ébranler. Ils l'attaquaient surtout sur la transsubstantiation et lui demandaient de vénérer comme étant Dieu les petites hosties rondes dont ils se servaient dans la messe[1] ; mais Wendelmutha, certaine que ce qu'on lui présentait comme étant Dieu n'était que du pain mince, répondait : « Je ne les adore pas, « je les abhorre. » Les prêtres, irrités de la voir attachée à ses idées avec tant de ténacité, invitèrent ses parents et ses amis à tout tenter pour la faire revenir de ses propos, ce qu'ils firent.

Parmi eux se trouvait une dame noble qui aimait passionnément Wendelmutha[2]. Ces deux chrétiennes, tout en n'étant qu'une seule âme, avaient toutefois des caractères différents. La dame hollandaise était pleine de sollicitude et d'angoisse à la vue de ce qui attendait son amie, et lui disait dans le trouble de son âme. « Pourquoi ne pas te taire, « ô ma Wendelmutha[3], et ne pas garder ce que tu « crois dans ton cœur afin que les desseins de « ceux qui veulent t'ôter la vie soient déjoués ? » Wendelmutha répondit avec une simple et touchante fermeté. « Ne sais-tu pas, ô ma sœur, ce

[1] « Illas rotundas hostiolas. » (Gerdes., *Ann.*, III, 62.)
[2] « Nobili cuidam fœminæ, Wendelmutham unice diligenti. » (*Ibid.*, p. 63.)
[3] « Cur non taces, mea Wendelmutha? » (*Ibid.*)

« que signifient ces paroles. « On croit du cœur à « justice et l'on *confesse de la bouche à salut.* »

Un autre jour, un de ses parents, après s'être efforcé en vain de l'ébranler, lui dit : « Vous avez « l'air de ne pas craindre la mort; mais attendez, « vous ne l'avez pas encore goûtée... » Elle répondit aussitôt avec une ferme espérance : « J'avoue « que je ne l'ai pas encore goûtée; mais je sais « aussi que je ne la goûterai jamais, car Christ l'a « endurée pour moi, et a dit positivement : « Si « quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la « mort. »

Peu après, Wendelmutha comparut devant la cour suprême de la justice batave, et répondit que rien ne la séparerait de son Seigneur et de son Dieu. Ramenée dans son cachot, le prêtre la sollicita de se confesser. « Faites-le, disait-il, tandis que vous « êtes encore en vie. » Elle répondit : « Je suis « déjà morte, et Dieu est ma vie. Jésus-Christ m'a « remis tous mes péchés, et si j'ai offensé l'un de « mes prochains, je le prie humblement de me par« donner. »

Le 20 novembre 1527, les officiers de justice la conduisirent au supplice. On avait placé à ses côtés un certain moine qui tenait un crucifix à la main, et lui demandait de baiser l'image, en signe de vénération. Elle répondit : « Je ne connais pas ce Sau« veur de bois; celui que je connais est dans les « cieux à la droite de Dieu le Sauveur tout-puis« sant[1]. »

[1] « Hunc ego ligneum salvatorem non agnosco. » (*Ibid.*)

Elle monta modestement sur le bucher, et lorsque les flammes l'enveloppèrent, elle ferma paisiblement les yeux, inclina la tête, comme si elle allait dormir, et rendit à Dieu son âme, tandis que le feu réduisait son corps en cendres.

D'autres victimes encore étaient immolées. Dans le nombre se trouvaient un augustin de Tournay, nommé Henri. Ayant appris à connaître l'Évangile, et ne pouvant supporter l'oisiveté du cloître, il se rendit à Courtray, ville voisine, y répandit les semences de la foi, et s'étant marié, joignit à la prédication l'exemple des vertus domestiques. Saisi à Courtray[1], il fut mis en prison à Tournay. Il fut jugé, dépouillé des marques du sacerdoce, condamné au feu, et en ce moment le bonheur dont il allait jouir près du Sauveur saisit si fortement son âme, que sans se soucier des prêtres et des juges qui l'entouraient, il se mit à chanter à haute voix ce bel et ancien cantique attribué à Ambroise et à Augustin :

Te Deum laudamus.

Tous ceux qui entouraient son bûcher se retirèrent émus du courage de son âme et de la grandeur de sa foi[2].

La Réformation se montrait donc véritablement l'*Évangile renouvelé* comme on l'a appelée[3]. Elle était cet Évangile par sa conformité aux écrits des

[1] « Propter verbum Dei captus. » (Sculteti, *Ann.* ad annum.)

[2] « Magna animi fortitudine et fidei magnitudine supplicium sustinuisse traditur. » (Gerdes., *Ann.*, p. 64.)

[3] C'est le mot employé par Gerdesius et Scultetus dans le titre de leurs *Annalen*.

apôtres, mais par d'autres raisons encore. En présence des splendides palais d'une hiérarchie hautaine, elle faisait revivre dans la chrétienté déchue la pauvreté et l'humilité apostoliques. Au milieu de la mort, elle créait la vie. La lumière jaillissait au sein des ténèbres, le dévouement et le sacrifice se posaient en face de l'égoïsme monacal et sacerdotal. Elle était une religion sainte, sainte jusqu'à l'héroïsme, et formait des chrétiens dont la vie pleine de bonnes œuvres était couronnée par la mort triomphante du martyre. Cette foi, ce courage, ces morts étaient une préparation et une introduction à la lutte redoutable et immortelle qui devait illustrer plus tard l'Église des Pays-Bas. Elles n'en étaient que les pierres d'attente annonçant la puissance avec laquelle ce peuple résisterait à l'oppression de la papauté. Elles formaient la liaison entre l'humble muraille que la foi des petits construisait alors dans ces contrées et le glorieux édifice qui s'y élèverait après. Elles servaient de commencement à un grand avenir. Au reste, ces vies et ces morts n'étaient pas des événements isolés : elles ne cessèrent de se répéter en tous pays durant l'époque de la Réformation et la remplissent de gloire. Ni Rome ni les philosophies n'ont produit rien de pareil.

## CHAPITRE ONZIÈME

### LES VICTIMES DE CHARLES-QUINT.

(1529-1535.)

Charles-Quint poursuivait ses desseins. Chacun des nombreux pays qu'il réunissait sous son sceptre avait sa destination selon les vues particulières du maître. Les Pays-Bas étaient celui où devaient se déployer son autorité arbitraire et son cruel despotisme. L'empereur avait déjà manifesté ses farouches dispositions dans le traité de Madrid, mais il ne se laissait pas d'en donner de nouveaux témoignages. Le 29 janvier 1529, il conclut à Barcelone avec le pape une alliance digne de l'un et de l'autre. Il y était déclaré que « plusieurs ayant « tout à fait dévié de la doctrine chrétienne, l'em« pereur et son frère feraient usage de leur puis« sance contre ceux qui persisteraient obstinément « dans leurs erreurs. Tous les princes étaient in« vités à se joindre à cette « sainte alliance[1]. » Le 5 août de la même année, l'empereur confirmait

[1] Dumont, *Corps universel diplomatique*, IV, p. 1, 5.

dans le traité de Cambray ses résolutions d'extirper la doctrine évangélique, et la même année un nouveau placard daté de Bruxelles, 14 octobre, fut partout affiché et ordonna que tous ceux qui habitaient dans le pays remissent avant le 25 novembre dans les mains du préfet du lieu tous les livres et manuscrits conformes aux opinions de Luther. Quiconque ne le ferait pas, quiconque recevrait des hérétiques dans sa maison serait puni, soit de confiscation, soit de mort. Toutefois, était-il ajouté, afin de faire comprendre à tous de quelle miséricorde nous sommes émus, ceux qui, avant la dite date, confesseront et abjureront leurs erreurs pourront être réconciliés avec l'Église. Étaient exceptés pourtant les relaps et les prisonniers. Les relaps étaient condamnés au feu, et quant aux autres hérétiques, les hommes auraient la tête tranchée et les femmes seraient condamnées à la fosse, *enterrées vives*. La moitié des biens des accusés étaient promis aux délateurs[1]. Telles étaient les compassions qui, selon l'assurance qu'il en donnait, émouvaient le cœur de Charles-Quint. La peine atroce prononcée contre les femmes venait-elle de ce qu'elles montraient en général plus de piété et irritaient davantage par leur zèle les sbires de Charles? Cela est possible, et en tout cas, est à leur grand honneur.

L'empereur n'était pas seul à opprimer les Néerlandais évangéliques. Charles d'Egmont, duc de Gueldre, qui se trouvait alors dans l'antique palais de sa ville d'Arnheim, sur la rive droite du Rhin,

[1] Haræi, *Ann. Ducum Brab.*, II, p. 582. Gerdes., *Ann.*, III, p. 65. Brandt. Schook,

s'y livrait hautement à son courroux contre la Réforme. Il y avait deux hommes qu'il détestait surtout. L'un était Gérard Goldenhauer, de Nimègue, correspondant d'Érasme, qui avait amené beaucoup d'habitants de la Gueldre à la connaissance de Christ; l'autre, Adolphe Clarenbach, homme savant, éloquent, qui avait annoncé avec courage la vérité évangélique. Peu après l'alliance de l'empereur avec le pape, le duc se décida à faire tout ce qui était en son pouvoir pour écraser les adversaires du pontife. « Je veux, dit-il, que tous ceux qui « sont atteints de l'hérésie luthérienne, jeunes gens « et vieillards, étrangers et indigènes, hommes et « femmes [1], tous ceux qui, dans l'enceinte de leur « maison, dans des hôtelleries, dans des conven- « ticules auront dit ou fait quelque chose qui sente « l'hérésie, soient sans miséricorde, sans égard « à leur personne, privés de leurs biens et de leur « vie. Le tiers de leur fortune sera pour moi, l'autre « tiers pour les villes ou autres lieux où le délit a « été commis, le troisième pour le délateur. » Puis, le fanatique duc avait signé de sa main un édit contenant ces barbares stipulations. Il n'en resta pas à sa menace ; il fit saisir à Arnheim, à Nimègue et ailleurs des hommes, des femmes, des religieux, et après les avoir examinés, fit noyer les uns, décapiter les autres et reléguer plusieurs. Quant aux livres évangéliques, il ordonna qu'ils fussent tous brûlés. Dans le palais où se signaient et se discutaient ces ordres, se trouvait un jeune

[1] Pontanus, *Hist. Geldr.*, l. XI, fol. 762.

homme peu favorable au papisme, et que ces cruautés remplissaient de tristesse ; c'était Charles, fils du duc et d'une dame noble, qui, beaucoup meilleur que son père, était adonné à la vertu et cher à tous les gens de bien. Mais rien ne pouvait arrêter la violence du malheureux Egmont ; toujours agité, sombre, farouche, il ne put atteindre Clarenbach et Goldenhauer ; mais le premier, inébranlable dans ses professions de la vérité, fut brûlé vif cette année même, 1529, le 20 septembre, à Cologne. Goldenhauer se retira à Strasbourg et fut plus tard appelé comme professeur de théologie à Marbourg[1].

Mais rien n'arrêtait le gouvernement de Charles-Quint. Il se hâtait au contraire et, six jours après la publication du dernier placard, Guillaume, chrétien de Zwoll, était frappé. Il avait été ministre de Christian de Danemark, était venu avec ce prince en Belgique et bientôt, certains théologiens de Louvain, irrités de la doctrine évangélique qu'il professait, l'avaient fait saisir. S'étant rendus vers lui : « Voici, lui dirent-ils, certains articles sur lesquels « nous demandons votre sentiment. Nous vous « donnons douze jours pour nous répondre et si « vous vous refusez à le faire, ajoutèrent-ils d'un « ton menaçant, nous en agirons à votre égard « comme il nous plaira. »

Guillaume ayant lu les articles qui étaient au nombre de huit, crut qu'il n'avait pas besoin de douze jours pour y répondre et immédiatement

[1] Sleidan, Scultet, Rabus, *Martyrologium*. Gerdes., *Ann.*, III, p. 41, 67. Melchor Adam.

rendant compte de sa foi[1]. « Révérends docteurs, « dit-il aux théologiens, je crois, quant au pape, que « s'il entend manier le glaive temporel, refuser « obéissance au magistrat légitime et ne se contenter « pas du glaive spirituel qui est la Parole de Dieu « (Éphés. VI, 17), il n'a pouvoir ni de lier, ni de « délier les consciences. Quant au purgatoire, tout « chrétien sait parfaitement qu'après la mort il « sera bienheureux. Quant à l'invocation des « saints, nous n'avons dans le ciel que Christ pour « Médiateur, et c'est à lui que je m'attache. Quant « à la messe, elle n'est certes pas un sacrifice, car « le sang de Christ répandu sur la croix suffit au « salut des fidèles. Quant aux livres de Luther, j'a- « voue les avoir lus, non pas toutefois par mépris « de Sa Majesté impériale, mais afin qu'apprenant « à connaître la vérité je rejetasse tout mensonge. »

Les docteurs de Louvain célèbres par leur haine pour l'Évangile écoutaient avec horreur cette profession si ingénue et où éclatait une si remarquable piété[2]. Certainement, dirent-ils, une telle confession mérite que celui qui la fait soit condamné au feu. Un bûcher fut donc élevé à Malines, et Guillaume y fut brûlé vif au milieu des lamentations des gens pieux qui pleuraient tous la mort de ce chrétien[3].

Un jeune homme de Naarden sur le Zuydersee, non loin d'Amsterdam, étudia à l'université de

[1] « Sine mora fidei suæ rationem exhibendam esse. » Gerdes., *Ann.*, III, p. 68.
[2] « Illa confessio ingenua certe ac singulari pietate conspicua. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 70.)
[3] « Magno piorum luctu vivus sit combustus. » (*Ibid.*)

Louvain. Doué d'une certaine bonté de cœur, vif, mais peu appliqué, il abandonnait volontiers ses livres, ne se souciait pas de la règle, riait, buvait et dépensait son argent. Il revint en Hollande, il rentra dans la maison paternelle; il paraît que la famille fit une impression salutaire sur son esprit et qu'il commença à réfléchir sur sa conduite. Un jour qu'il se promenait non loin des bords de la mer, il tomba tout à coup comme s'il avait été frappé de la foudre et il resta étendu par terre. Cette défaillance était-elle purement physique, ou y avait-il des causes morales? Le souvenir de ses fautes n'y était sans doute pas étranger. Le jeune Hollandais avait tellement perdu connaissance que des gens qui accoururent et le relevèrent le crurent mort, et portèrent son corps inanimé dans sa maison. On le mit au lit; il revint peu à peu à lui-même, mais il était changé. Il sentait que le rude coup dont la main de Dieu l'avait frappé était nécessaire pour le ranger à l'obéissance. Il était angoissé; mais la miséricorde de Christ le consola et dès lors il marcha dans la droiture. Quand il avait été jeté bas comme Paul sur le chemin de Damas, il avait comme lui entendu la voix du Sauveur. Il répandait autour de lui une douce lumière, il allait de lieu en lieu annonçant l'Évangile. C'était en 1530. Le gouverneur impérial lui envoya l'ordre de comparaître à la Haye; il s'y rendit volontairement, mais il était si simple et si vrai qu'on le relâcha. La même chose arriva une seconde fois; enfin une troisième fois on le mit en prison. Toutefois il inspirait tant d'intérêt à ceux qui l'entouraient

qu'ils lui offrirent les moyens de se sauver; il s'y refusa et fut condamné à mort. Il marcha au supplice tout joyeux, le cœur plein d'amour pour Dieu et pour les hommes. On l'entendait chanter un cantique à la louange de Celui qui l'appelait vers lui par une mort qui lui était si chère. Il n'avait rien sur lui, pas la plus petite pièce de monnaie, mais voyant près de l'échafaud de pauvres gens dénués de tout, il ôta avec simplicité ses souliers et ses bas, et les leur donna [1]. Telles étaient les victimes de Charles-Quint.

Un changement qui survint dans le gouvernement de ce prince semblait devoir en opérer un à l'égard des chrétiens évangéliques, et les amis de la Réformation en conçurent de vives espérances. Marguerite, tante de l'empereur, qui pendant dix ans avait gouverné les Pays-Bas avec sagesse mais avec sévérité, mourut en 1531, et la sœur de Charles, Marie, reine de Hongrie, lui succéda. Cette princesse aimait fort et cultivait les lettres. « Vrai« ment le monde est renversé, disait Érasme en « parlant d'elle; les moines sont ignorants et les « femmes s'instruisent. » Elle était une femme forte, d'un esprit héroïque, grande chasseresse, mais elle chassait en portant l'Évangile dans sa poche. Nous l'avons vue en Hongrie, et l'on se rappelle la consolation que lui donna Luther après la mort du roi son mari.

Élle avait fait prêcher l'Évangile dans sa maison à la diète d'Augsbourg, et avait gagné le cœur des

[1] Brandt.

protestants qui admiraient sa modération et sa piété. Elle aime les évangéliques, disait-on, et souvent elle a modéré la colère de l'empereur; elle plaide auprès de lui leur cause quoique timidement et avec retenue [1]. Aussi était-elle suspecte au pape et à ses adhérents; et on l'accusait d'hérésie. Le pape, quand il eut vu sa marche, chargea son légat de se plaindre d'elle auprès de l'empereur. « Elle « favorise en secret la faction luthérienne, dit le « nonce à Charles; elle abaisse la cause catholique, « elle s'oppose à ce que font vos ministres [2]. » On lui reprocha même d'avoir détourné l'électeur de Trèves de l'alliance catholique et d'avoir empêché l'évêque de Lavaur, envoyé de François Ier, de se rendre en Allemagne pour prendre conseil avec le parti romain.

Marie de Hongrie arriva à Bruxelles, s'établit dans le palais de la cour, et il ne lui fallut pas beaucoup de réflexion pour trouver difficile la position qui lui était faite. Sans être une chrétienne entièrement éclairée et disciple de la Réformation, elle aimait pourtant l'Évangile, et avait pitié des pauvres évangéliques persécutés. D'un autre côté elle était envoyée par son frère pour faire exécuter ses lois contre les protestants, lois que l'empereur ne manquait pas de sanctionner et d'aggraver souvent par de nouvelles. Que fera Marie? Comment sortir de ce cruel dilemme? Elle eût dû refuser le gouvernement que lui donnait son frère, mais cette

[1] « Pro quibus non semel, timide licet ac verecunde, apud Cæsarem intercesserat. » (Gerdes., III, p. 74.)
[2] Sarpi, *Hist. du Concile de Trente*, § LXI.

charge donnait à la reine veuve un rang parmi les princes de l'Europe, et Charles n'était pas de ceux dont on rejette facilement les faveurs. Il l'avait mise dans une position fausse, et malheureusement elle y resta. Elle forma le dessein de naviguer entre deux courants contraires, et tout en faisant exécuter les ordres de son seigneur et frère, tout en cherchant même à garder sa faveur, à dissiper ses soupçons par des lettres sévères contre les protestants, elle s'efforçait autant qu'elle le pouvait d'adoucir leur sort. Quelques-uns ont cru qu'elle avait renoncé comme gouvernante des Pays-Bas aux sentiments religieux qu'elle avait eus comme reine; c'est, pensons-nous, une erreur. Sa vie fut tissue d'inconséquences et de contradictions, mais elle garda jusqu'à la fin des sentiments suspects à Rome; c'est ce que montra la résolution de Philippe II, qui, quand il voulut exécuter dans ces provinces ses sanguinaires complots, rappela sa tante en Espagne. Pauvre femme, pauvre princesse! que de luttes intérieures elle eut à subir! Toutefois, il faut le reconnaître, les tourments qu'elle endura dans son cœur furent la peine de son ambition et de sa lâcheté. Par sa conduite, elle fit du mal même à la cause qu'elle eût voulu favoriser. Son penchant pour l'Évangile, accompagné de la sanction qu'elle donnait à la mort de ceux qu'elle honorait dans sa conscience, augmenta souvent les angoisses des hommes pieux, et accrut la faiblesse et l'humiliation de la Réforme. L'espérance trompée accable et décourage.

Cependant les assemblées évangéliques se multi-

pliaient sous le gouvernement de Marie ; elles se tenaient soit en plein air, soit dans des retraites cachées, et les assistants se comptaient par milliers. Au milieu de toutes les villes de la Hollande brillait Amsterdam par le nombre de ses habitants, l'activité de son commerce et l'abondance de ses richesses. La doctrine évangélique lui avait été annoncée de bonne heure, soit par quelques-uns de ses habitants qui cultivaient les lettres et lisaient le Testament grec d'Érasme, soit par tels de ses bourgeois qui allaient en Allemagne pour leurs affaires et en rapportaient l'Évangile, soit par des étrangers pieux qui venaient parmi eux pour leur commerce. Il s'y trouvait un prêtre, Corneille Crocus, homme savant, qui enseignait les belles-lettres mais qui, plein de zèle pour la papauté, s'adonnait à toutes les pratiques romaines et méprisait la Réformation. Elle faisait pourtant en silence des progrès autour de lui, et tout à coup il se vit entouré d'évangéliques. Ses parents, ses connaissances, ses anciens disciples [1] avaient embrassé la doctrine de Luther et d'Œcolampade, et allaient corrompre, pensait-il, ceux qui étaient encore purs dans leur foi. Il s'effraye. Le péril qui l'entoure le préoccupe, le tourmente nuit et jour. Toutefois, plein de confiance en lui-même, il se dit que si seulement il peut écrire un livre, le danger sera dissipé. Mais il y voyait un seul obstacle : membre des ordres mineurs, il avait chaque jour tant de prières à lire,

[1] « Sunt quidam, partim cognati mei, partim noti, partim etiam qui fuerunt discipuli mei. » (Lettre de Crocus à l'official d'Utrecht, 1531. Foppens, *Biblioth. Belgica*, I, p. 197. Gerdes., *Ann.*, III, p. 78.)

qu'il ne lui restait pas un seul moment pour composer. Un mois seulement, pensait-il, un mois de relâche ferait l'affaire. Le livre serait écrit et le luthéranisme détruit. Il résolut de s'adresser à l'autorité épiscopale, et la veille de l'Épiphanie 1531, il écrivit à l'official d'Utrecht, délégué par l'évêque pour exercer sa juridiction : « Je vous « supplie véhémentement, lui dit-il, de permettre « que j'interrompe mes prières pendant un mois « seulement, afin de composer un écrit qui dé- « tourne les esprits de Luther et d'Œcolampade et « prévienne la corruption de ceux qui sont encore « intacts. Je dois d'autant plus me presser que « quelques-uns de ceux que j'ai en vue doivent « s'embarquer, le mois prochain, pour se rendre « dans l'Orient, comme c'est la coutume à Amster- « dam[1]. » Ainsi Amsterdam déjà célèbre par ses navigations pouvait déjà porter au loin sur ses navires la doctrine de l'Évangile.

Il y avait surtout un évangélique à Amsterdam que Crocus, alarmé, ne perdait pas de vue; c'était Jean Sartorius qui était, à ce qu'il semble, son collègue dans l'enseignement des lettres. Né dans cette ville l'an 1500, doué d'un esprit remarquable, d'un caractère fort, il avait fait de brillantes études. Se trouvant à Delft, il y avait fait la connaissance de Gautier, dominicain d'Utrecht, qui, proscrit par les siens, s'était réfugié dans cette ville; ce fut ce moine qui le premier donna à Sartorius le goût de la vérité. Plus tard, Sartorius

[1] « Mense proximo quidam illorum navibus profecturi sunt in partes orientales, ut hic Amsterdami mos est. » (Gerdes., *Ibid.*)

s'étant lié avec Angelo Merula, pasteur d'Heenvliet, il trouva dans le commerce de cet homme pieux une ferme connaissance des vérités de la foi[1]. Sartorius possédait l'hébreu, le grec et le latin; et chargé de l'enseignement des langues savantes, il obtint des magistrats la permission de faire un cours d'hébreu à ses élèves, ce qui, on le sait, était alors presque une hérésie. Il donna bientôt des preuves plus convaincantes de ses sentiments religieux. Tout en s'occupant de philologie, il s'efforçait de déposer dans l'esprit de ses disciples les principes fondamentaux de l'Évangile, et la doctrine sur laquelle il insistait le plus était celle de la foi seule[2], certain, comme tous les réformateurs, que c'était le moyen le plus sûr de remplir de bonnes œuvres la vie du chrétien. Crocus, tout en lisant machinalement ses longues prières, pensait à autre chose, et, emporté par la violence de la passion, poussait de grands cris. Il résolut d'attaquer Sartorius, sûr de l'écraser du premier coup. Il composa et imprima à Anvers un écrit intitulé : *De la foi et des œuvres contre Jean Sartorius*. Un autre docteur d'Amsterdam, Alard, se joignit à Crocus : « Cet homme a un esprit cultivé, » disait-il, mais « il a malheureusement choisi le pire de tous « les précepteurs, la présomption. » Sartorius, se voyant vivement attaqué, ne chancela pas. Inébranlable dans sa foi, il la défendit avec courage et combattit de pied ferme l'ennemi. Il ne craignait

[1] Pauli Merulæ, *Descriptio rerum adv. Aug. Merulam gestarum*, p. 108.

[2] « Quum... imprimis de justificatione ex sola fide doctrinam evangelicam urgeret. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 77.)

pas les superstitieux et était décidé à leur résister. Il écrivit successivement : *De la foi justifiante contre Crocus*, *De la sainte Eucharistie*, et, voulant appeler les choses par leur nom, il employa sans crainte des expressions un peu trop fortes. Il publia *Les assertions de la foi adressées à l'escorte de Satan.*[1] Mais s'il demeurait immuable dans ses convictions, il devait souvent changer de demeure. Nous le voyons à Norwic, à Harlem, à Bâle. D'autres chrétiens évangéliques d'Amsterdam durent comme lui quitter leur patrie : Jean Timann, qui, ayant goûté la vérité, et voyant qu'il ne pouvait l'enseigner librement à ses concitoyens, se réfugia à Brême, où il fut trente ans un ministre fidèle et où il mourut. Ce n'était pas chose indifférente que le pouvoir civil enlevât ainsi au peuple chrétien ses conducteurs, et il devait un jour l'apprendre à ses dépens. Sartorius ne put supporter l'exil ; plus tard il revient dans sa patrie et

> Longtemps tourmenté par un destin cruel,
> Rend son corps à la terre et son esprit au ciel.

Ce sont les deux derniers vers de son épitaphe écrite par lui-même[2]. Sartorius fut l'un des plus nobles combattants de la Réforme.

Si les docteurs devaient s'enfuir, la sainte Écriture et les livres chrétiens restaient. Peut-être même Marie de Hongrie favorisait-elle secrètement l'impression de la Bible. Ce livre sacré était lu avec zèle

[1] « Assertiones fidei ad Satanæ satellitium. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 78.)

[2] « Sed postquam virtus duris exercita fatis
Destituit corpus, spiritus astra tenet. »
(Gerdes., *ibid.*, p. 79.)

dans les Pays-Bas. « Ah ! disait-on, c'est parce que « beaucoup de dogmes enseignés par le clergé ne se « trouvent pas dans les oracles de Dieu qu'on en in« terdit si sévèrement la lecture. » Aussi la colère de Charles et de ses conseillers s'enflamma contre les auteurs, les imprimeurs, les lecteurs de ces livres qui contredisaient Rome, et il parut un nouveau placard (1531) rédigé avec un raffinement de cruauté. « Il est défendu, était-il dit et affiché dans « toutes ces provinces, d'écrire ou d'imprimer, ou « de faire imprimer ou écrire un livre quelconque « sans la permission épiscopale. Si quelqu'un le « fait, on le mettra au pilori ; le bourreau prendra « une croix en fer, la fera chauffer jusqu'à incan« descence et la lui appliquant, il le brûlera ; ou « bien il lui arrachera un œil ou lui coupera une « main[1], selon que le juge le préférera. » La papauté, au seizième siècle, n'était pas pour la liberté de la presse.

En même temps, il fut ordonné de promulguer tous les six mois, sans aucun délai, l'édit de 1529. Il y avait des choses dont Charles-Quint ne voulait pas que ses *fidèles*, comme il les appelait[2], perdissent un moment le souvenir. Les hommes devaient toujours se rappeler le *fer*, les femmes la *fosse*, et les relaps le *feu* ; les trois choses étaient de bonnes pensées, propres à entretenir la fidélité des fidèles ! On ne s'en tenait pas aux paroles. Peu après, les agents de la justice impériale à Amsterdam, entrant de nuit dans certaines maisons qu'ils avaient

[1] « Ei candentem crucem cauterio inurendam. » (*Ibid.*)
[2] « Cæsar suis fidelibus salutem. » (Édit. de 1529.)

marquées pendant le jour, arrivaient sans bruit jusqu'aux lits de ceux qu'ils cherchaient, saisissaient neuf hommes, leur ordonnaient de mettre leurs chausses promptement et sans murmures, et les menaient à la Haye, où ils furent décapités par ordre de l'empereur.

Ils étaient *soupçonnés* de préférer le baptême des adultes à celui des enfants[1].

Ces supplices irritèrent profondément les libres populations des Pays-Bas, et dans quelques lieux elles résistèrent aux volontés de l'autocrate. Deventer comptait beaucoup d'évangéliques. En conséquence, des envoyés de l'empereur reçurent charge, en 1532, de faire une enquête concernant les suspects de luthéranisme. On voulait mettre la pauvre ville au régime du fer, du feu, et de la fosse. Les envoyés de Charles étant arrivés aux portes de la cité, l'entrée leur fut interdite[2]. Ils étaient ébahis en voyant des bourgeois renvoyer des mandataires de leur souverain. « Nous vous « demandons l'entrée, *au nom de l'empereur*, » répétaient les impériaux. Le sénat et les tribuns du peuple se réunirent. La question fut à peine discutée. Les antiques franchises bataves vivaient encore dans le cœur de ces citoyens, et ils entendaient pratiquer les libres manifestations de la conscience. Les députés du sénat se rendirent donc aux portes de la ville et dirent aux envoyés de Charles : « Nous « ne pouvons en aucune manière permettre que des

[1] Brandt, I, p. 87.

[2] « Legatos Cæsaris admittere suam in urbem noluerunt. » (Revii, *Daventria illustrata*, p. 250. Gerdes., *Ann.*, III, 80.)

« commissaires étrangers usurpent les droits que « vous réclamez. Si vous avez quelque plainte à « faire, portez-la devant le bourgmestre, ou les dé- « légués du sénat. » Noble et courageuse ville dont il faut honorer le généreux exemple.

Tous les magistrats n'étaient pas aussi hardis. Limbourg, petite ville de la province de Liége, avait vu plusieurs de ses bourgeois se convertir à l'Évangile sans que les magistrats les inquiétassent. Parmi ces convertis se trouvait une famille consacrée tout entière à Dieu. Ils étaient six : le père, la mère, deux filles et leurs deux époux. Appelés successivement à la connaissance du Sauveur, ils avaient pris en mains des lampes ardentes afin de montrer aux autres le chemin de la vie, et en effet, leur vie honnête et sainte éclairait ceux qui en étaient témoins. Des émissaires de l'empereur arrivèrent (1532) et nul ne les arrêta aux portes. Cette maison leur fut bientôt signalée. Ils y entrèrent, ils saisirent père, mère, fils et filles ; des soupirs et des sanglots se firent entendre dans cette demeure où retentissait auparavant le chant des psaumes. Au milieu de leur grande épreuve, ces six chrétiens eurent pourtant une consolation : on ne les sépara point, ils furent tous condamnés à être brûlés par le même feu. Le bûcher fut élevé hors de la ville près des hauteurs de Rotfeld[1]. Pendant qu'on les conduisait au supplice, le père, la mère, les deux filles et les deux gendres avaient comme un saint transport et poussaient, dit-on, des

[1] « Ad Montana Rotfeldii. » (*Hist. des Martyrs*, fol. 686.)

cris de joie[1]. Il semble cependant que le cœur de quelques-uns d'eux s'attendrissait et pouvait défaillir. Aussi, voulant se fortifier les uns les autres, ils se mirent à chanter ensemble leurs beaux psaumes : « Dieu est notre Dieu à toujours et à perpé« tuité et il nous accompagnera jusqu'à la mort. » Ils arrivèrent ainsi à la place du supplice et chacun d'eux rendit l'esprit en invoquant le Seigneur Jésus[2]. Cette bienheureuse famille avait été transportée tout entière dans le ciel et sans de douloureuses séparations.

La persécution ne se ralentissait point. En 1533, quatre hommes accusés de professer la doctrine évangélique furent mis à mort à Bois-le-Duc. Cinq hommes et une femme effrayés par la mort abjurèrent leur foi, et furent condamnés à marcher en procession devant le sacrement en tenant à la main des cierges allumés, à jeter au feu leurs livres luthériens et à porter toujours une croix jaune sur leurs habits. Un homme, Sikke Snyder, fut décapité à Leuwarden pour avoir reçu le baptême comme adulte[3], et peu avant une femme, pour le même crime, avait été jetée dans le lac de Harlem. C'était le moyen le plus expéditif de se défaire d'elle ; mais on fit à son mari l'honneur de le brûler vif, avec deux de ses amis, à la Haye.

Mêmes forfaits en 1534. On tranche la tête pour le crime d'être évangélique à un potier de Bois-le-

[1] « Jubilis dicuntur replevisse viam supplicii. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 80.)
[2] Gerdesius. Brandt, I, p. 40.
[3] Brandt, *Ibid.*

Duc; on fait de même, mais en secret, à Guillaume Wiggertson dans le fort de Schagen, et Schol, prêtre d'Amsterdam, distingué par son éloquence et ses vertus, est condamné au feu à Bruxelles [1].

Toutes ces horreurs (et il y en eut bien d'autres) n'amenèrent-elles pas une réaction funeste? Les persécutions qui accueillirent les réformés dans les pays où elle fut la plus complète, dans les Pays-Bas, en France, en Angleterre et en Écosse, devaient y faire sentir longtemps leur influence. Elle dure jusqu'à nos jours. On dirait que les bûchers viennent à peine de s'y éteindre, que l'on entend encore retentir la cloche de la Saint-Barthélemy, que l'on aperçoit les derniers de ces bandes nombreuses de prisonniers, de fugitifs qui défilaient les uns pour les galères, les autres pour l'exil. Dans les pays luthériens et surtout en Allemagne où ne coula pas, ou peu, le sang des martyrs, il y a dans les rapports entre les catholiques-romains et les protestants, une certaine modération, même une certaine douceur; la lutte n'y est guère que scientifique. Il n'en est pas de même dans les pays réformés. On s'y souvient du fer et du feu et les deux partis semblent irréconciliables. Si tel est l'effet de ces cruautés distantes de plus de trois siècles, on peut comprendre ce qu'il devait être pour les contemporains. Elles remplissaient les âmes pieuses de tristesse et d'angoisse.

Dès 1531 c'était une chose reconnue que le peuple tout entier embrasserait la Réforme, si la persécution

[1] Brandt, p. 41.

cessait. Ceux qui n'étaient pas guidés par la crainte de Dieu s'aigrissaient et s'emportaient contre les persécuteurs; il y avait pis encore : le manque de conducteurs spirituels laissait le champ libre à des enthousiastes qui se croyaient inspirés et à des fourbes qui feignaient de l'être. Si l'on se défie des pasteurs, des fous ou des imposteurs s'érigent en prophètes et au lieu d'éclairer le peuple l'égarent. Il semble que quelques disciples des docteurs enthousiastes auxquels Luther et Zwingle avaient vivement résisté, chassés de l'Allemagne et de la Suisse, apportèrent leurs visions dans les Pays-Bas. Ils savaient que ces contrées avaient longtemps joui de la liberté et espéraient pouvoir y répandre sans bruit leur système. Les persécutions du clergé romain jetèrent plusieurs évangéliques dans leurs bras. Ces enthousiastes avaient un système opposé en tout à celui des réformateurs. Ils en différaient en particulier quant à la doctrine de l'impuissance de l'âme pour le bien. Ils se divisaient en conséquence en deux partis. L'homme, disaient quelques-uns de leurs docteurs, peut par ses propres forces gagner le salut. Christ était pour eux instituteur plutôt que Sauveur, et quelques-uns, Kaetzer par exemple, niaient positivement sa divinité. « Il nous rachète, disaient-ils, en ce qu'il « montre le chemin que nous devons suivre[1]. » D'autres disaient que la chair seule était soumise au péché, que l'esprit n'en était pas atteint, et que lors de la chute il n'était pas tombé. Tous regardaient l'Église évangélique et ses institutions comme

[1] Röhrich, *Ref. in Elsass.*, I, p. 338. Ranke, III, p. 367.

une nouvelle papauté. La nouvelle et l'ancienne allaient être également détruites et une grande transformation du monde allait s'opérer; elle commencerait en destituant les rois et les magistrats et en mettant à mort les pasteurs et les prêtres.

On voyait paraître ces prétendus prophètes sans que l'on sût souvent ni d'où ils venaient ni où ils allaient. Ils souhaitaient d'abord la paix du Seigneur; puis ils parlaient de la corruption du monde. Ils annonçaient la fin du monde, en indiquaient le jour et l'heure, et se disaient les messagers de Dieu pour sceller ses élus du sceau de l'Alliance. Tous ceux qui étaient scellés allaient être assemblés des quatre bouts de l'univers et tous les impies seraient détruits. Ils s'adressaient surtout aux ouvriers et trouvaient en eux des hommes plus intelligents que les paysans des campagnes, fatigués de leurs pénibles métiers, aigris de leurs modiques salaires, désirant ardemment une position meilleure. Les principaux chefs étaient des tailleurs, des cordonniers, des boulangers. La plus grande partie de cette classe respectable demeura éloignée des rêves de ces fanatiques, et continua à gagner honnêtement sa vie. Mais les enthousiastes parmi eux, en Suisse, en Alsace, en Allemagne, dans les Pays-Bas et ailleurs, prétendaient former une grande ligue internationale au moyen de laquelle ils vivraient dans le plaisir et sans rien faire. Se disant inspirés de Dieu pour accomplir ses desseins, ils se livrèrent bientôt aux passions les plus honteuses et aux actes les plus cruels. On a remarqué que le plus grand exemple de fanatisme contenu dans

l'histoire a été inspiré par un papisme outré, et l'on a cité ces bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces dans la nuit de la Saint-Barthélemy ceux de leurs concitoyens qui n'allaient pas à la messe. Toutefois l'histoire nous offre un fanatisme plus dégoûtant si ce n'est plus cruel. Ce fut celui d'une secte qui ne fut ni romaine ni protestante, les enthousiastes dont nous parlons. Et si nous regardons à ses rapports soit avec Rome soit avec le protestantisme, il nous semble ne pas sortir d'une sage impartialité en disant que les cruautés du gouvernement impérial, souvent soutenues par les prêtres, contribuèrent essentiellement à jeter ces malheureux dans leurs extravagances et leurs cruautés, tandis que les docteurs protestants les combattirent vivement par la plume, et les princes par l'épée.

Si le feu du fanatisme fut quelquefois apporté d'Allemagne dans les Pays-Bas, il s'y alluma le plus souvent tout seul. La fermentation qui s'opérait dans certaines natures rudes et grossières, les persécutions de Rome, y développaient une chaleur malsaine qui échauffait les esprits et embrasait les imaginations. Il n'y avait besoin là ni de Stork, ni de Munzer, ni de Manz.

En 1533, les agents du gouvernement découvrirent chez quelques enthousiastes des armes de guerre[1]. « Vraiment, dit la reine Marie, ceci n'est « pas bien loin de la sédition. » Un Souabe, marchand

[1] « In Transisalania arma bellica apud sectarios quosdam inveniri. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 82.)

de fourrures, Melchior Hoffmann, homme habile, éloquent, audacieux, avait déjà passé quelques années auparavant à Embden, dans la Frise orientale, et s'était déclaré appelé de Dieu à combattre les doctrines du pape, de Luther et de Zwingle et à manifester au monde la vérité [1]. Jean Matthison, boulanger de Harlem, homme fin, hardi, immoral, alors à Amsterdam, avait des ravissements enthousiastes, se disait être Énoch [2]; prétendant être chargé d'annoncer comme tel la venue du règne de Dieu, il prononçait des peines si horribles contre ceux qui refusaient de le croire, que les pauvres gens tout effrayés s'imaginaient voir déjà l'enfer ouvert devant eux, et que, domptés par l'effroi, ils croyaient aveuglément tout ce qu'Énoch leur disait. Parmi ses disciples se trouvait Jean Bockhold, tailleur de Leyde, auquel il imposa les mains, et qu'il envoya avec onze autres (douze apôtres) prêcher le nouvel Évangile. Le rétablissement de toutes choses est proche, disaient ces nouveaux prophètes. Un règne spirituel et temporel de Christ est à la porte. Il ne s'y trouvera que des gens pieux, les impies devront être auparavant détruits. Tous les ministres même doivent saisir le glaive et établir par la force l'état nouveau. Puis voulant faire à chacun sa part, ils déclarèrent que « Luther et le pape étaient, il est « vrai, l'un et l'autre de faux prophètes, mais que « Luther était le pire des deux [3]. » « Le temps

[1] « Non papismum solum, sed Lutheri quoque et Zwinglii doctrinam vehementer reprehendebat. » (Gerdes, *Ann.*, III, p. 88. Emmius, *Hist. rer. Frisic.*, l. LV, p. 860.)

[2] « Se Enochum esse affirmavit. » (Gerdes., *Ann.*, III, p. 87.)

[3] « Lutherum et pontificem romanum esse falsos prophetas, Lu-

« des persécutions est terminé, s'écriaient-ils au « milieu de ces populations effrayées par les cruau- « tés de Charles-Quint, vous n'avez plus rien à « craindre : le moment est venu où le peuple fidèle « triomphera sur toute la terre et rendra à double « aux tyrans le mal qu'ils lui ont fait. » Si quelqu'un hésitait à croire aux prophètes, ils lui reprochaient de résister à l'Esprit de Dieu ; ils l'appelaient Coré, Abiram, Jambrès ; et les pauvres gens craignant de s'opposer à une mission divine acceptaient en tremblant des promesses qui devaient mettre fin à leurs malheurs. Le tailleur Bockhold prêcha ainsi à Amsterdam, Enkhuyzen, Alkmar, Rotterdam et ailleurs, fondant partout de petites communautés de dix à vingt fidèles.

La pensée que la tyrannie cruelle de Charles-Quint allait être jugée et qu'il fallait en hâter la fin préoccupait les esprits. Ils étaient inquiets et ne pensaient qu'à tirer vengeance de ceux qui exploitaient le fer, le feu et la fosse.

Une nuit, dans un lieu solitaire de la province de Groningue, un homme se leva au milieu d'une grande multitude qui s'y était réunie de toutes parts. Il était nu de la tête jusqu'à la ceinture, son âme était troublée, son esprit dérangé, ses pensées incohérentes, et dans la plus étrange hallucination, il s'écria d'une voix agitée et discordante : « Je suis Dieu le Père..... Tuez....., tuez « les prêtres et les moines; tuez les magistrats du « monde entier, mais surtout ceux qui nous admi-

therum tamen altero deteriorem. » (*Opus Restitutionis*. Gerdes., *Ann.*, III, p. 88.)

« nistrent. Repentez-vous, repentez-vous... Voici, « votre délivrance est proche... » Cet insensé nommé Hermann hurlait plutôt qu'il ne criait[1]; il tirait du fond de sa poitrine de terribles gémissements et échauffé et comme enflammé par l'Esprit, il buvait de grandes rasades pour apaiser sa soif.

Le bruit se répandait toujours plus que l'heure du jugement approchait, que tous les fidèles seraient sauvés, mais que les infidèles succomberaient sous de graves châtiments; plus de trois cents hommes accoururent en une seule nuit, pleins d'effroi, demandant à grands cris le baptême qui devait les mettre à l'abri des jugements du ciel, et ils le reçurent, convaincus que tous ceux qui ne l'avaient pas reçu allaient périr.

Un esprit de ténèbres se propageait de plus en plus parmi les hommes pauvres et ignorants qu'effrayaient les bûchers; il saisissait même les hommes les plus vulgaires et, les travaillant de funestes appréhensions, les livrait à des imaginations extravagantes. Une nuit, un jeune jardinier[2] se lève, s'approche du lit d'Hermann, qui se donnait pour le Père éternel, et lui dit : « Je suis le Fils « de Dieu. » Puis, plein de pitié pour les malheureux que poursuivaient les agents de l'empereur et des prêtres, et qui ne croyaient pas à la délivrance annoncée, il s'écria : « O Père, aie pitié du peuple, « aie pitié! pardonne. » Une grande foule s'était réunie; il prit une coupe pleine de cervoise et la but,

[1] « Ululantem potius quam clamantem. » (Emmius, *Hist. rerum Frisic.*, l. LVII, fol. 884. Gerdes., *Ann.*, p. 91.)

[2] Gerdes., *Ann.*, III, p. 92.

croyant honorer le Saint-Esprit. Puis montant sur une chaise, il poussa des cris perçants, se proclamant le Fils de Dieu. Voyant sa mère dans l'assemblée, il se tourna vers elle : « Ne crois-tu pas, dit-il de-« vant tous, et ne professes-tu pas que tu as enfanté « le Fils de Dieu? » La pauvre femme étonnée, alarmée, ne sachant ce qui arrivait à son fils, répondit tout bonnement que non. Alors l'halluciné se mit en colère et épouvanta tellement la pauvre mère que toute tremblante elle balbutia le croire. Mais un des hommes présents ayant déclaré que pour lui il n'en croyait rien, l'énergumène le saisit et le jetant violemment dans la fiente d'un fumier qui était près d'une étable de vache : « Voici, dit-il, tu es « étendu dans l'abîme de l'enfer. » Alors un homme vigoureux qui avait du bon sens et était indigné de ces sottises, le saisit lui-même et le renversa ; d'autres peu tolérants se précipitèrent sur ce fou furieux et l'accablèrent de coups, en sorte que le malheureux eut beaucoup de peine à échapper par la fuite aux mains de ceux qui le corrigeaient rudement. Quant au Père éternel, Hermann, saisi par ordre du magistrat, il fut conduit à Groningue et jeté en prison. Les atroces cruautés de Louis XIV produisirent aussi des actes enthousiastes ; mais il n'y a pas de comparaison à faire entre les sincères et souvent pieux camisards et les grossiers et impurs fanatiques des Pays-Bas. Seulement ces faits d'ordres différents s'accordent pour montrer les suites funestes des persécutions criminelles de la papauté ; la secte enthousiaste finit pourtant par s'épurer.

En même temps un changement important s'accomplit peu à peu parmi les évangéliques demeurés fidèles à la parole de Dieu. Une connaissance approfondie de l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle n'a pas toujours exclu une erreur, du reste peu répandue, sur l'origine de la Réforme dans ces provinces. On a dit qu'elle y était entrée non par l'Allemagne, mais par la France, au nom des huguenots[1]. Nous avons vu qu'elle y vint directement de Wittemberg, et cela dès le commencement de la Réformation. Ce qui se passa à Anvers et dans d'autres villes ne laisse aucun doute à cet égard. Mais après les scènes folles et farouches du fanatisme, la portion des évangéliques qui était restée saine (et c'était la grande majorité) se tourna plutôt du côté de la réforme française et suisse, et peu à peu les Pays-Bas qui avaient semblé embrasser la réformation de Luther se trouvèrent attachés à celle de Calvin. Genève remplaça Wittemberg[2]. Viglius, que Charles-Quint fit président du grand Conseil à Malines, disait : « Il y en a peu « qui adhèrent à la confession d'Augsbourg; le « calvinisme s'est emparé de presque tous les « cœurs[2]. » Affirmer que la cause de ce mouvement fut uniquement le fanatisme qui des bords du Rhin vint aux Pays-Bas serait une exagération; il y eut d'autres raisons qui déterminèrent cette

[1] Voir le bel ouvrage de M. Motley sur la fondation des Provinces-Unies, deuxième partie, ch. Ier ; il expose les premiers temps de la Réformation aux Pays-Bas. Le christianisme qui s'y répandit dans les temps dont nous parlons, devint la cause principale de la grande et tragique évolution que raconte cet historien.

[2] « Confessioni Augustanæ paucissimi adhærent, sed Calvinismus omnium pæne corda occupavit. » (Viglius van Zuichem à Hopper.)

transmutation; mais l'enthousiasme, le dégoût et l'effroi qu'il avait inspirés y furent pour beaucoup. Ceci ne porte aucune atteinte au luthéranisme, car Luther et les siens furent alors ceux qui se prononcèrent le plus fortement contre ces désordres. On pourrait assigner une autre cause encore au changement remarquable et presque unique en son genre qui s'opéra dans les Pays-Bas. Ce fut la contrée où s'exerça la persécution la plus furieuse. Or, on a remarqué que les parties de la Réforme qui ont été violemment persécutées sont celles qui rejetèrent les images, les crucifix et tout ce que la tradition a légué à quelques Églises protestantes, et qui se décidèrent à ne combattre, selon l'enseignement des Écritures, que par la parole du témoignage et par le sang de l'Agneau. Tout en donnant quelque attention à cette remarque, il ne faut pas oublier que nul n'a puisé plus de force que Luther dans l'arsenal de la parole de Dieu.

# CHAPITRE DOUZIÈME

## LOUVAIN.

(1537-1544.)

L'histoire des Pays-Bas ouvre en ce moment devant nous une porte qui nous montre des petits, des inconnus, servant Dieu avec une ferveur et une résolution indomptables ; et en face d'eux des persécuteurs ardents, impitoyables, des combats, des martyrs. Cette vertu des humbles est de nature à paraître aux yeux du monde infiniment petite ; à nos yeux, c'est une des gloires de l'histoire de la Réformation de nous présenter surtout des petits. Ce trait est l'un de ceux qui la distinguent de l'histoire séculière, qui se complaît surtout dans les palais et sous les tentes glorieuses des conquérants.

A Bruxelles, à Anvers, à Louvain, à Gand et dans d'autres villes, il y avait de nombreux amis de l'Évangile. Le christianisme évangélique, mais aussi le fanatisme romain, y prenaient toujours plus de force. Gand, cette ville si immense, qu'on l'appelait *un pays, plutôt qu'une ville*, comptait alors

de nombreux adhérents à la Réformation. Ils avaient tellement faim et soif de la saine doctrine qu'en 1537, un prédicateur qui ne connaissait que le français, prêchant l'Évangile dans cette ville où l'on ne comprenait que le flamand, d'innombrables auditeurs l'entouraient comme suspendus à ses lèvres. Pierre Bruly (Brulius), c'était son nom, parlait avec une telle ferveur d'esprit, une éloquence si puissante, que les Flamands, sans savoir ce qu'il disait, étaient édifiés par l'onction vive et affectueuse avec laquelle il parlait. Toutefois le sermon terminé, quelques-uns de ses auditeurs, ceux qui en avaient le moyen, désireux de savoir au juste ce que disait le prédicateur qui leur plaisait tant, se rendaient vers quelques personnes qui savaient les deux langues et sortant de leur poche le petit sac dans lequel était leur argent, ils lui disaient : « Traduisez-nous, s'il vous plaît, le discours qu'il « a fait ; nous vous donnons tant pour cela[1]. » Plus de trois cents Gantois, hommes et femmes, paraissent avoir été convertis par la parole de Bruly. Désirant parler à des gens qui l'entendissent, il quitta la Flandre trois ou quatre ans après, et se rendit à Strasbourg, où il succéda à Calvin comme pasteur de l'Église française. « Il a, comme le jeune Picard « (Calvin), disait-on, une doctrine pure, une vie « sans tache ; » nous le retrouverons plus tard en Belgique.

Heureusement, des Gantois gardaient au milieu d'eux d'autres amis. Il y avait Clava, vieillard quant

[1] « Sibi pretio oblato ea explicari curarint quæ dicta erant. (Gerdes., *Ann.*, III, p. 126. Schoock, *De Canon. Ultraj.*, p. 461.)

à l'âge, disait Érasme, mais qui reverdit toujours comme le printemps, et porte les plus beaux fruits ; Jean Cousard, qui avait été en correspondance avec Zwingle, et surtout les quatre Utenhov. Nicolas Utenhov, jurisconsulte distingué, littérateur élégant, homme sage, modeste et intègre, présida longtemps à Gand, avec grand honneur, le Conseil suprême des Flandres. Si au milieu des bruits du palais, de toutes les causes appelées devant lui, des cris des plaideurs, et des avocats qui l'entouraient, Utenhov trouvait un moment de loisir, il l'employait aussitôt à lire les saintes Écritures et souvent consacrait à leur étude une partie de la nuit[1].

Un médecin, Martin de Cleyne, commentateur d'Hippocrate et de Galien, goûta la parole de Dieu, heureux de voir comment la foi et l'Évangile guérissaient les âmes malades et leur donnaient une nouvelle vie. Il n'avait jamais vu dans la pratique de son art de si puissantes guérisons, et se disait que malgré tous les efforts que les médecins font pour les guérir, les hommes meurent pourtant à la fin, tandis que Jésus-Christ guérit pour toujours et rend immortel. Il se mit donc à communiquer à ses amis et à ses proches le souverain remède qu'il avait découvert. Mais, poursuivi par les inquisiteurs, il se rendit à Londres sous le nom de Micron et y fut pasteur de l'Église belge[2].

Quand de Lasco arriva à Louvain, la papauté et

[1] « Frequenter noctis aliquam partem huic curæ decidebat. » (Erasmi, *Epist.*, lib. XXVIII, ep. 23.)
[2] Gerdes., *Ann.*, III, p. 128.

l'Évangile y avaient des partisans zélés : d'un côté, des théologiens et des moines fanatiques ; de l'autre, un petit troupeau humble et bourgeois qui recevait avec bonheur la lumière de l'Évangile. Une dame, qui appartenait à l'une des principales familles de la ville, Antoinette Haveloos, née van Roesmals, dont les ancêtres avaient souvent autrefois occupé la première place dans l'État, y était animée d'une vive piété et était un exemple dans toute la ville par ses vertus[1]. Elle avait alors une aisance qu'elle perdit plus tard, et exerçait avec joie l'hospitalité. C'était chez elle que de Lasco demeurait quand il venait à Louvain[2]. Antoinette avait alors environ cinquante-deux ans et demeurait au lieu dit Bollebore, fontaine située près de la rivière la Vuerre. « Sur toutes choses elle estoit addonnée à lire, et « méditer la saincte Escriture et par icelle s'in- « former de la volonté de Dieu, et la mettre aussi « en exécution, exerçant envers son prochain exer- « cices de charité[3]. » Aussi était-elle regardée comme l'âme de la Réformation dans Louvain. Elle avait une fille nommée Gudule, d'une tournure élégante, d'une beauté pleine de distinction et qui était alors à peine à la fleur de son âge[4]. Gudule

[1] Mémoires d'Enzinas, I, p. 10. — Le texte latin inédit des Mémoires du chrétien espagnol et la traduction française du seizième siècle ont été publiés à Bruxelles en 1862, par M. Campan, de la Société d'histoire belge. « Pietatis ardore flagrabat... quæ virtutis ac pietatis velut exemplar semper fuisset habita. » (*Ibid.*, I, p. 104, 106.)

[2] « Antonia de præcipua pene familia urbis, cujus hospitio aliquando usus est D. Johannes a Lasco. » (*Ibid.*, p. 102.)

[3] *Ibid.*, trad. de 1558, p. 105.

[4] « Filiam perelegantem, formâ liberali atque ætate integra. » (*Ibid.*, p. 112.)

était réservée, modeste, mettait peu en dehors ses sentiments religieux, mais elle avait des affections profondes et surtout un grand amour pour sa mère. La famille d'Antoinette était nombreuse ; ses nièces, ses neveux avaient presque tous cru à l'Évangile.

La Réformation comptait aussi de nombreux amis en dehors de cette famille. Le plus fidèle évangéliste de Louvain était Jean van Ousberghen. Ce n'était pas un esprit agité d'un zèle indiscret ; le libraire Jérôme Cloet, qui le connaissait bien, l'appelait « l'homme le plus tranquille qu'il y ait à « Louvain[1]. » Il paraît avoir été instruit et lisait les livres latins, publiés en Allemagne et ailleurs, sur la foi. Il ne perdait pas une occasion de faire connaître l'Évangile, les âmes étaient éclairées par ses entretiens particuliers. « Ce sont les leçons de Jean « van Ousberghen qui m'ont inculqué les senti- « ments que je professe, disait une femme pieuse, « Catherine, épouse du sculpteur Beyaerts[2]. » Plus souvent encore, Ousberghen parlait dans des réunions qui avaient lieu dans des maisons, dans des fermes du voisinage et en plein air. Il y avait aussi à Louvain un petit nombre de prêtres, qui, sans agir avec autant de liberté que van Ousberghen, avaient pourtant une grande influence. Parmi eux était un ecclésiastique de soixante ans, faible de corps, tout blanc de vieillesse, fort modeste et de bon savoir, nommé Paul de Roovere. Il avait dans sa maison force hymnes, cantiques et autres écrits

[1] *Ibid.*, p. 611.
[2] *Ibid.*, p. 463.

en langue vulgaire (flamande), ainsi que la sainte Écriture à quoi il passait son temps.[1] Il était poëte et fort heureux à écrire ses rhythmes, musicien et jouait de la flûte. Les évangéliques de Louvain l'abordaient souvent quand ils le voyaient soit dans la rue, soit à l'église, à la cathédrale de Louvain, où il remplissait, à ce qu'il paraît, des fonctions ecclésiastiques. Le sculpteur Jean Beyaerts entra un jour de carême en conversation avec lui dans l'église de saint Pierre vis-à-vis de l'autel de sainte Anne; ils parlèrent de la communion et Messire Paul, laissant de côté la transsubstantiation, dit que la sainte Cène était simplement un gage que le Christ nous avait laissé de sa passion qui nous sauve. Maître Paul avait fondé une caisse de secours pour les pauvres réformés et quand il venait chez Catherine Sclercx, femme de Rogiers, il lui donnait souvent quelque argent pour distribuer aux indigents « car il savait qu'elle aimait à visiter « les maisons des malheureux[2] ». Ce prêtre pieux était en même temps un homme aimable; sa conversation « roulait sur des choses agréables. » C'était un beau et aimable vieillard, toujours de bonne humeur. « Les sincères croyances de la « piété, on l'a remarqué à ce sujet, n'excluent pas « l'amour des beaux arts et la bonne grâce de « l'esprit[3]. »

Maître Paul avait pour ami Mathieu van Rillaert,

[1] Cette citation et d'autres sont tirées des pièces justificatives du procès des bourgeois de Louvain. Voir *Mémoires* d'Enzinas, I, p. 466, 467, etc.

[2] *Mémoires* d'Enzinas, I, p. 466.

[3] M. Campan. (*Ibid.*)

curé d'Héverlé, avec lequel « il s'entretenait sou-« vent de la Parole de Dieu et du sacrement de « l'eucharistie, s'il fallait communier sous les deux « espèces, si les prêtres devaient se marier. » « Ah ! « disait Mathieu, il vaut mieux prendre femme que « de commettre le péché de fornication. » Il allait souvent à la librairie de Jérôme Cloet, et « là on « parlait des affaires religieuses, des Conciles de « l'Église et de la justification par la foi[1]. » Mais parmi les croyants de Louvain, le plus distingué était Maître Pierre Rythove, écolâtre de Sainte-Gertrude, chargé en cette qualité d'instruire les jeunes gens qui se destinaient au ministère; il était un homme instruit et le plus grand docte des théologiens. Le libraire Cloet le voyait souvent arriver chez lui et acheter même des livres de botanique, de médecine et d'autres sciences[2].

Un des personnages les plus marquants du troupeau évangélique de Louvain était Jacques Gosseau, bachelier dans les deux droits, ancien doyen de la gilde de la draperie. Il vivait de ses rentes; il avait épousé la petite Marie, nièce d'Antoinette. Un jour, à l'époque des vendanges, Antoinette, sa fille Gudule et d'autres amis se trouvant chez lui, Marie dit qu'elle avait grande envie de manger des raisins, et proposa d'aller au Rosselberg à la vigne de sa sœur Martha. Le Rosselberg est une suite de coteaux qui tire son nom de la couleur ferrugineuse du terrain; des vignobles considérables y ont existé jusqu'au dix-septième siècle. « Volontiers, » dit

[1] *Ibid.*, p. 539, 541.
[2] *Ibid.*, p. 37, 619.

Antoinette. La compagnie se leva et partit, c'était après midi. Arrivés sur le rempart, près de la porte de la ville, ils rencontrèrent l'évangéliste van Ousberghen, Jean Beyaerts et sa femme Catherine. Ils s'acheminèrent ensemble vers le Rosselberg et pendant le trajet, Jean van Ousberghen se mit à lire dans le Nouveau Testament. Ils arrivèrent au vignoble; le portier, dit l'un des accusés, était « un bon croyant. » Ils mangèrent des raisins; puis, en revenant, la compagnie prit le chemin de Boschstrathen et ils allèrent s'asseoir dans les champs; Jean van Ousberghen prit de nouveau son précieux volume et lut dans le Nouveau Testament. Beaucoup de personnes furent poursuivies plus tard pour cette innocente promenade[1].

Mais les conférences sur les matières de foi (c'était le nom qu'on leur donnait) avaient surtout lieu chez Antoinette, soit au Bollebore, soit au Lys noir où elle demeura plus tard.

Il y avait là des hommes et des femmes de divers états qui s'entretenaient librement. Il est probable que de Lasco y assista, surtout chez Antoinette, où il demeura souvent. Toutefois son nom ne paraît pas dans les interrogatoires. Jean Schats y lisait souvent la Bible. Il n'y a pas de purgatoire, disait-il; l'âme, lorsqu'elle s'échappe du corps, se repose jusqu'au jour du jugement en un lieu que Dieu connaît[2]. Le mercier de la Porte d'Or, Jean Vicard,

[1] *Mém.* d'Enzinas, pièces justificatives, I, p. 324, 325, 331, 409, 419, etc.
[2] *Ibid.*, p. 361.

disait : « Il y a deux Églises : l'Église chrétienne et
« l'Église de Rome ; il suffit de se confesser à Dieu,
« parce que de lui vient tout salut. Je reçois le
« sacrement comme un souvenir, j'élève mes filles
« dans ces sentiments[1]. »

Tous n'avaient pas une foi ferme et pure. Le sculpteur Beyaerts était aussi de ces conventicules, mais il avait des croyances qui étaient plus ardentes que profondes, et plus d'enthousiasme que de fermeté dans sa foi. Il y avait dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Jacques un tableau qui avait pour but de frapper les paroissiens, et de les engager à venir au secours des âmes retenues dans le purgatoire. Beyaerts se dévoua pour faire cesser le scandale que ces peintures causaient parmi ses amis. Un soir il se rendit à la dérobée dans l'église de Saint-Pierre, près de la tour, sous les cloches, à côté d'un crucifix. Il était seul dans l'église ; il dépendit le tableau, le cacha dans sa robe et sortit promptement ; il rencontra Catherine Sclercx qui, apercevant la peinture, lui dit : « Vous avez bien fait. » Il fit de même pour le tableau de Saint-Jacques, et tous ses amis en furent aises, disant que ces peintures étaient « de mé-« chantes tromperies ! » Mais cet homme alors si hardi montra devant les juges une déplorable faiblesse.

Il y eut plus que de la faiblesse. S'il y avait un mouvement du bon Esprit à Louvain et dans les Pays-Bas, il y en avait aussi un du mauvais ; une

[1] *Ibid.*, p. 379, 381.

impure brebis, distincte d'Israël, s'était glissée dans le troupeau. Un membre d'une chambre de rhétorique, auteur de diverses chansons et poésies, George Stocx, paraît avoir appartenu au parti des libertins. Tout en parlant dévotement dans les assemblées, il renia sa doctrine par sa vie. Il recherchait les occasions de faire bonne chère, chantait de petits couplets qui excitaient le rire de l'assemblée, dansait et s'enivrait. Un soir qu'il avait assisté à un repas à Gempe, quand il fallut penser le soir à revenir à Louvain, il était tellement ivre qu'on dut le jeter sur un chariot [1].

Il n'en était pas ainsi de Jean van Ousberghen. Il n'y avait qu'un témoignage à son égard. C'était un saint homme, disait-on, qui a souffert beaucoup de maux pour la gloire de Dieu [2]. Il a une grande foi en Christ, une grande piété, une modestie singulière et une merveilleuse fermeté. Il était l'âme des réunions qui se tenaient chez Antoinette. Mais successivement deux calamités vinrent ravager le petit troupeau chrétien. Une épidémie fondit sur Louvain, en 1539, à ce qu'il paraît; elle envahit surtout la maison d'Antoinette, enleva son mari et plusieurs de ses enfants. La veuve désolée se réfugia, avec Gudule qui lui restait, dans une des tours de la ville. Ces tours donnaient sur la campagne, et on obligeait les pestiférés de s'y réfugier pour empêcher que la contagion se répandît dans la ville même. Cette épidémie, qui enleva à Antoinette les objets de ses plus tendres affections;

[1] *Ibid.*, p. 487.
[2] *Ibid.*, vol. II, p. 249.

changea aussi l'état de sa vie. Elle resta « pauvre « vieille femme chargée de misère et de souf- « frances, ayant perdu tout ce qu'elle possédait, « même ses moyens de subsistance[1]. » Mais l'Évangile lui restait.

La persécution de 1540 n'avait été que partielle. Les inquisiteurs étaient irrités de voir qu'elle n'avait point arrêté ce qu'ils appelaient l'hérésie. Les livres évangéliques, les conférences se multipliaient. Les théologiens et les moines (la bande des pharisiens, comme un ministre du temps les appelle) multipliaient leurs plaintes et leurs cris. Le Conseil du Brabant résolut, au commencement de 1543, de faire une saisie générale des suspects à Bruxelles, Anvers, Oudenarde, mais surtout à Louvain, où les réformés prenaient des libertés toujours plus grandes. Le procureur général Pierre du Fief, homme connu par ses violences et ses injustices, arriva à Louvain dans le courant de mars. Il résolut, pour que nul de ceux qui lui avaient été dénoncés ne lui échappât, de les appréhender au corps pendant leur premier sommeil. Un soir, au milieu de mars, la nuit étant déjà profonde, Pierre du Fief assembla ses gens et leur fit connaître qu'il s'agissait de saisir et mettre en prison tous les hérétiques sans bruit, sans paroles, à travers les ténèbres. Entre dix et onze heures du soir, les sbires se mettent en marche. Les pauvres gens, la plupart ouvriers, las de leur travail journalier, s'étaient mis à repos dedans leurs lits sans penser à

[1] *Ibid.*, vol. I, p. 219, 223, 291.

rien[1]. Les satellites frappèrent à la porte. Si d'aventure le père de famille, à cause de son grand travail, était profondément endormi et qu'il ne vînt pas aussitôt ouvrir, la porte était mise à bas, ces *brigands* couraient avec violence jusqu'au lit du père de famille. Là ils surprenaient le mari et la femme qui, éveillés en sursaut, faisaient de gros yeux, ne sachant ce dont il s'agissait. Aussitôt les sergents mettaient la main sur le mari, quelquefois sur les deux époux, selon leurs ordres, et les emmenaient[2]. On vit ainsi sortir de leurs maisons le sculpteur Beyaerts et sa femme Catherine, Thierri Gheylaert et sa femme Marie, van der Donckt et sa femme Élizabeth. Les enfants, qui étaient à côté de leurs parents, dans le lit ou dans la chambre, se réveillaient les derniers et tous tremblaient. Toute la maison était pleine de gens armés, des flambeaux s'agitaient çà et là, des soldats furetaient dans tous les coins pour trouver des livres ou des hommes; — un livre suspect suffisait pour faire condamner à mort; — des épées nues, des hallebardes, des cuirasses, resplendissaient à la pâle lumière des torches. Les petits, qui voyaient leur père et leur mère maltraités, tirés l'un de çà l'autre de là, emmenés les mains liées, versaient des pleurs, poussaient des cris. Ils les appelaient : « Où allez-vous? mon père! « ma mère! Qui est-ce qui demeurera ici? Qui « nous donnera demain à manger[2]? » Les ser-

[1] *Mém.* d'Enzinas, I, p. 14. L'auteur de ces *Mémoires* arriva à Louvain le lendemain de cet événement.

[2] Crespin, *Actes des Martyrs*, III, p. 125. Mém. d'Enzinas, I, p. 15.

gents, craignant que les voisins n'entendissent ces cris, et ne vinssent au secours, saisissaient ces petits. « Les pauvres enfans estoyent fessez, » dit le chroniqueur. Comme ils criaient encore plus, on leur fermait la bouche de force.

Toutefois, les sbires avaient beau faire, le vacarme était tel qu'on l'entendait. Plusieurs évangéliques, « sentant venir ces rustres, » se jetèrent hors du lit, sautèrent en chemise les murailles et se sauvèrent. Quelquefois « des gens de bien » venaient en toute diligence avertir leurs amis qui se sauvaient, ce qui augmenta fort la fureur de ces tyrans. Le procureur général, enflammé de fureur et de haine contre la vérité, courut toute la nuit avec les siens, et sa furie ne put s'apaiser que quand il eut mené en prison vingt-trois bourgeois, pères, enfants, maris, femmes, frères, sœurs et de diverses qualités. Il les fit enfermer en des lieux différents, défendant qu'on les laissât ni lire, ni écrire, ni parler à homme quelconque, père, mère ou épouse. On avait saisi, outre ceux que nous avons nommés, Antoinette van Roesmals, le chapelain Paul de Roovere, le curé van Rillaert, les Sclerck, Schats, Vicart, Jérôme Cloet et d'autres, qui, ainsi arrachés de leur demeure, ne doutaient pas que la mort seule pût apaiser la rage de leurs ennemis.

L'indignation des honnêtes bourgeois de Louvain ne pouvait se contenir « Quoi ! disaient-ils en « apostrophant le cruel du Fief, tu mets en prison « ceux qui par leur vertu donnèrent un bel exemple « à toute la ville ! Ont-ils excité quelque sédition ? « en as-tu vu un seul ayant un glaive sanglant à

« la main ? Comment oses-tu porter sur des inno-
« cents ces mains impures et sacriléges avec les-
« quelles tu as pillé les lieux sacrés, et ravi les la-
« beurs des pauvres gens ! Ces maisons dans
« lesquelles tu oses entrer pour les poursuivre ne
« tomberont-elles pas sur toi[1] ?... »

Les interrogatoires commencèrent aussitôt. Latomus, docteur de l'université de Louvain que sa controverse avec Luther a rendu célèbre, et le doyen Ruard Tapper, d'Enckhuyzen, que le pape avait nommé six ans auparavant inquisiteur général des Pays-Bas, d'autres encore se rendirent chaque jour dans les prisons et allaient « comme « au combat, équipés et enharnachés de tous points « contre de pauvres femmelettes. Les plus jeunes « gardaient le silence avec modestie, mais les « mieux avisées retournaient les arguments des « théologiens contre eux-mêmes en sorte que ceux-« ci s'en retournaient confus. »

Ce fut le 20 mars 1543 que commença l'enquête. Catherine Soleroux, femme de Jacques Rogiers pharmacien, fut amenée *pede ligato* ce jour-là, le 31 mars et le 13 juin. « Que tenez-vous de l'invocation des « saints ? lui dit-on. — Je suis mal exercée en disputes, « répondit Catherine, mais ne veux tenir autre chose « que ce que la sainte Écriture enseigne. « *Il faut* « *adorer Dieu seul*, y est-il dit, et *il n'y a qu'un seul* « *médiateur*. Je me suis donc proposé en mon esprit « de n'adorer et de n'invoquer que celui-là. — Quelle « impudence ! dirent les théologiens ; tu oses, les

[1] *Mémoires* d'Enzinas, I, p. 17, 18, 26. Une enquête générale sur l'administration de Pierre du Fief fut faite plus tard, et l'année qui suivit l'enquête il n'était plus en place.

« mains pleines d'ordures, te présenter devant Dieu. Si l'empereur venait en cette ville, avant d'approcher de lui, ne t'adresserais-tu pas à Monsieur de Granvelle afin qu'il te recommande à lui ? — Voilà, répondit naïvement Catherine, si l'empereur était à la fenêtre et m'appelait de sa propre bouche disant : « Eh, femme, tu as affaire à moi, monte ici, je veux t'octroyer ce que tu demanderas, » me conseilleriez-vous d'attendre que je me fusse acquis des amis à la cour ? » Puis cette noble femme dit avec une sainte hardiesse : « J'ai un empereur céleste, Jésus-Christ le rédempteur du monde. Il dit à haute voix à tous les hommes : Venez à moi ! Ce n'est pas à un ou deux d'entre vous, Messieurs nos maîtres, qu'il adresse cette parole ; c'est à tous, et quiconque, sentant le fardeau de ses péchés peser sur son âme, pleure et accourt à l'appel de la miséricorde de Dieu n'a besoin d'aucun avocat, ni de saint Pierre ni de saint Paul, pour lui procurer l'entrée devant son prince. » Les juges étonnés se levèrent sans autre propos, se contentant de s'écrier en s'en allant : « Luthérienne ! » C'était un argument qu'ils trouvaient sans réplique[1].

« Des femmes même se moquent de nous, dirent les théologiens : mettons fin à ce procès le plus tôt possible, et commençons par ceux de notre ordre. » Ils ordonnèrent qu'on amenât le prêtre Pierre Rythove, écolâtre de Sainte-Gertrude. C'était celui

1 Crespin, *Actes*, l. III, p. 225 verso. Gerdes, *Annal. Ref.*, III, p. 164. *Mém.* d'Enzinas, II, p. 22 à 25.

qu'ils craignaient le plus, sachant qu'il les connaissait et pouvait divulguer leurs fraudes[1]. « Il s'est « échappé, » vint-on leur dire. Leur trouble s'accrut. « Vite! qu'on affiche des placards pour le faire arrê- « ter, » dirent-ils. Il se garda bien de paraître. Ils le déclarèrent hérétique obstiné. Puis volant à sa maison et comme d'insatiables harpies[2] ils pillèrent tout ce qui lui appartenait. « O histrions! di- « saient des hommes de bien, que vous vous enten- « dez bien à jouer vos farces devant le simple « peuple! et surtout à ne revenir jamais chez vous « les mains vides! »

Alors ils se jetèrent sur le pauvre prêtre Paul de Roovere, et résolurent de le faire mourir avec pompe et solennité, et de l'exposer publiquement en spectacle. Des ouvriers se mirent à l'œuvre, ils dressèrent une estrade dans la grande salle des Augustins, et le jour de l'exposition une grande foule de bourgeois et d'étudiants remplit et la salle et les rues adjacentes. La procession s'avança. En tête marchait un petit vieillard blême, maigre, avec une longue barbe blanche, presque miné d'inanition et de douleur[3]. Vraiment, disait-on, c'est l'ombre d'un homme, un cadavre déjà putréfié. C'était le pauvre Paul entouré de gens d'armes. Après lui marchaient les dignitaires de l'université, les chefs du couvent et d'autres clercs. Ces docteurs à la fois accusateurs et juges, montèrent sur l'estrade,

[1] « Eorum fraudes et scelerata consilia præ cæteris propalare poterat. » (*Mém.* d'Enzinas, I, p. 38.)

[2] « Tanquam insatiabiles Harpyiæ. » (*Ibid.*)

[3] « Homo perpusillus, barba prominenti, exsanguis, macilentus, dolore atque inedia pæne consumptus. » (*Mém.* d'Enzinas, p. 40.)

s'y assirent en rond ayant Paul de Roovere debout au milieu d'eux. Il y avait là le chancelier Latomus, grand ennemi des bonnes lettres, que des seigneurs de la cour, un jour qu'il prêchait devant Charles-Quint, avaient été sur le point de siffler[1]. A côté de lui était le doyen et inquisiteur Ruard d'Enckhuyzen, « homme de la plus « pauvre éloquence mais d'une extrême cruauté. » Puis Del Campo a Zon, aussi inquisiteur, chanoine de Saint-Pierre, pour lors recteur, et que les gens de bien appelaient « le diable incarné, — et plusieurs « autres. Des sergents, armés de toutes pièces, en« vironnaient l'estrade, prêts à défendre ces braves « piliers de l'Église. » Le recteur plus tard évêque de Bois-le-Duc, se leva, fit faire silence et dit d'une voix forte : « Voulant nous acquitter fidèlement de « notre charge, qui est de défendre les brebis con« tre les assauts furieux des loups, de tuer ceux-ci « et de les égorger[2], nous vous présentons comme « un membre pourri de notre corps mystique, « qui doit être émondé et retranché, cet homme-ci « dans la maison duquel nous avons trouvé grand « nombre de livres luthériens, et qui ose bien dire « qu'il suffit pour être sauvé d'embrasser la miséri« corde de Dieu présentée dans l'Évangile. »

Alors, se tournant vers le peuple, le recteur chanoine et inquisiteur s'écria : « Soyez donc émus, « vous qui êtes ici présents, et que le péril qui vous « menace, que la crainte d'exposer vos âmes, vous « empêchent de mépriser la puissance des pontifes ro-

[1] « Riderent ac tantum non exsibilarent. » (*Ibid.*, p. 46.)
[2] « Lupos occidere ac trucidare debemus. » (*Ibid.*, p. 58.)

« mains. Ce misérable est condamné à être dégradé « de la prêtrise et livré au bras séculier pour subir « le supplice qu'il mérite. » . . . . . . . . . .

Au recteur succéda le père Stryroy, prieur des Dominicains, homme véhément, dont la voix tonnait avec audace et impudence. Mais les uns riaient de sa *langagerie*, les autres détestaient une telle indignité. Plusieurs même parlaient de chasser l'orateur et les juges de leurs siéges et de délivrer le prêtre Paul[1]. Mais il ne se trouva personne qui voulût être capitaine et mettre le grelot. Un regard de Paul eût suffi, mais le pauvre prêtre affaibli dans son corps, comme dans son esprit, restait immobile et muet et découragea ainsi ses partisans. Les prêtres avaient aussi remarqué l'abattement du vieillard ; ils résolurent d'en profiter, et se rendant en une salle voisine, ils mirent en œuvre pour l'amener à se rétracter, *obtestations*, *conjurations*, *flatteries*, *promesses* et *allèchements*. « Le pauvre « homme s'y refusa. » Alors les inquisiteurs irrités, rappelant le souvenir du tyran d'Agrigente qui faisait brûler à petit feu ses ennemis et ses amis dans un taureau de cuivre, lui dirent : « Nous vous fe- « rons endurer tourments plus griefs que ne le fit ja- « mais aucun Phalaris. » A ces paroles Paul tressaillit, on le ramena en prison, et moines et théologiens venaient chaque jour et lui parlaient des cruels tourments qu'on lui préparait. . . .

Pendant ce temps le procureur général instruisait le procès des laïques ; cela dura du 21 mars à

[1] « Vidi et audivi multos in eo loco... qui deposuissent. » (*Mém.* d'Enzinas, I, p. 68.)

la fin d'avril; mais on n'obtint aucune preuve suffisante. Alors les juges firent mener les prisonniers dans la grande prison, où était la torture, et l'on commença cette affreuse et merveilleuse manœuvre dont on a dit qu'elle est tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste. Cela dura quinze jours. Les bourreaux n'avaient pitié ni de l'âge, ni du sexe, ni des infirmités : les pauvres femmes furent aussi bien *gehennées* et tourmentées que les hommes. On entendait dans les rues de Louvain les cris piteux de ces malheureux cruellement torturés. Leurs voix exaltées par la douleur étaient portées au loin ; des sons inarticulés, des paroles perçantes, des exclamations redoublées, des lamentations, des pleurs, des bruits lugubres, des sanglots entrecoupés et des voix mourantes propageaient partout l'épouvante. « Il n'y avait dans toute la ville que soupirs, pleurs, et autres complaintes de gens de toute qualité qui ressentaient dans leur âme une grande douleur[1]. » Presque tous tinrent ferme ; mais une triste victime consola les tyrans, comme les appelle le chroniqueur. Ils avaient tellement épouvanté le pauvre Paul qu'on vit ce misérable vieillard monter tout tremblant sur l'estrade, et lire un écrit que les théologiens avaient préparé. Il déclara d'une voix éteinte, « détester cette religion que par l'instigation de Satan il avait jusqu'alors suivie. » De

1. « Clamores tristissimi eorum qui in carcere cruciabantur, universam urbem personabant, ut nemo, quantumvis barbarum aut efferatum natura fuisset, sine ingenti animi dolore, miserabiles illos gemitus et clamores audire potuisset. » (*Mém.* d'Enzinas, I, p. [illegible])

profonds soupirs et des sanglots entrecoupés l'interrompaient à tout moment. Les hommes de bien qui l'entendaient étaient touchés de compassion à la vue de cette infortunée victime. Sur l'ordre de ses maîtres, le pauvre homme prit ses livres et les jeta au feu, tandis que les docteurs et les juges, l'air hautain et triomphateur, insultaient l'Évangile de Dieu. Le pauvre malheureux fut enfermé dans le château de Vilvorde en une étroite prison, au pain et à l'eau, sans lire, sans écrire, sans voir personne, — « comme un corps mort dans une fosse, « jusqu'à ce qu'il y mourût de langueur. »

Maintenant c'était le tour des autres prisonniers. Jean Vicart et Jean Schats furent amenés à l'hôtel de ville, et là le procureur général tourna vers eux une face cruelle, et leur dit : « Mes « amis, je suis marri de votre fortune ; mais le « diable vous a déçus, et en conséquence vous « êtes condamnés à être brûlés et réduits en cen- « dres comme relaps en luthérerie. Si je faisais « autrement, je ne serais pas l'ami de César[1]. »

Tout Louvain était dans une grande agitation. Quoique l'exécution se fît d'ordinaire hors de la ville, les inquisiteurs avaient résolu qu'elle aurait lieu sur la place du temple de Saint-Pierre pour épouvanter le peuple. Le jeune Espagnol qui nous rapporte ces faits, et qui était alors en visite à Louvain, s'y rendit à cinq heures du matin. Déjà beaucoup d'ouvriers entouraient en grande diligence une partie de la place, afin que nul ne pût

[1] « Et si vos dimitterem, non essem amicus Cæsaris. » (*Mém.* d'Enzinas, I, p. 82.)

passer le clos. Puis ils érigèrent au milieu deux croix de la hauteur d'un homme et apportèrent tout autour « force fagots et autre bois. » Plus tard, le procureur général et les siens entrèrent dans une maison vis-à-vis du temple et dont les fenêtres donnaient sur les deux croix. Toutes les compagnies de la ville avaient été commandées « pour le fin matin, » de crainte que le peuple ne délivrât les prisonniers. Les miliciens, qui avaient accompagné les magistrats, entourèrent la place et montraient par l'expression de leurs traits qu'ils étaient là « à grand force et à grand regret. » Enfin les deux accusés parurent. C'était d'abord Jean Schats, âgé de quarante-trois ans, dont le principal crime était d'avoir eu chez lui une Bible en allemand qu'il lisait, ainsi que la *Vie de Notre-Seigneur*, la *Consolation du pécheur*, le *Petit jardin de l'âme*, *Emmaüs* et autres écrits reliés ensemble « sous une couverture de cuir. » De plus, il était accusé d'avoir visité ceux de sa croyance qui devenaient malades et de les avoir assistés de ses aumônes. A côté de Schats était Jean Vicart, mercier, accusé de crimes pareils [1]. Ces deux hommes, sortant d'une prison rigoureuse, échappant d'une torture cruelle, étaient faibles et comme à demi morts. Toutefois, ceux qui les entouraient les entendirent « déplorer leurs péchés devant Dieu et « déclarer prendre la mort bien *à gré*, ayant *fiance* « en la miséricorde divine [2]. »

[1] Pièces justificatives des *Mém.* d'Enzinas. Interrogatoires, I, p. 387 à 388.

[2] *Mém.* d'Enzinas, I, p. 93.

Leur prière achevée, le bourreau les lia aux deux poteaux, leur mit une corde avec un nœud coulant autour du cou, puis les entoura de fagots, de paille et de poudre. A un signe du procureur général, il tira la corde pour les étrangler. Alors ce magistrat, « montrant aussi grande allégresse « que s'il eût été nommé empereur du peuple ro« main, » dit un témoin, tendit au bourreau un flambeau allumé, et en le faisant, se pencha avec tant de colère que peu s'en fallut qu'il ne tombât du lieu où il était. La foule avait les yeux fixés sur lui, et contemplait avec étonnement, dit le chroniqueur, « sa face hideuse et ardente de rage, « ses yeux furieux, sa gueule de travers qui jetait « des flammes plus épouvantables que celles du « flambeau qu'il tenait; plusieurs vouaient au dé« mon avec d'horribles imprécations cette san« glante bête[1]. » « Bientôt le feu fut si grand qu'on « eût dit que les flammes touchaient aux nues et « voulaient les enflammer. Des éclats de feu mon« taient si haut et faisaient un tel bruit qu'on eût « dit de grosses voix qui, venant du ciel, criaient « vengeance. »

Le lendemain, ce fut le tour des femmes. Deux femmes assez âgées, qui par-dessus tout avaient constamment maintenu la vérité de l'Évangile, furent condamnées au plus cruel supplice, savoir, à être enterrées vives[2].

L'une d'elles était Antoinette van Roesmals,

[1] « Plures fuerunt qui horrendis imprecationibus, sanguinariam belluam diabolis devoverunt. » (*Ibid.*, p. 94.)
[2] Crespin, *Actes*, l. III, p. 126.

l'amie de Jean de Lasco, de Hardenberg, de don Francisco de Enzinas, dont les ancêtres avaient gouverné l'État, et qui était âgée de près de soixante ans, pleine de bonnes œuvres et de foi. On disait dans la ville que ses parents, ses amis et même le bailli avaient offert beaucoup d'argent pour qu'on la mît en liberté, mais en vain. Elle approchait du lieu où elle devait être mise vivante en terre. Gudule, sa fille d'une si grande beauté, à la fleur de son âge, qui avait pour sa mère l'amour le plus profond, ne voulait pas être séparée d'elle. « Je veux, dit-elle, être spectatrice du sa« crifice de ma mère[1]. » On obtint pourtant qu'elle ne se tiendrait pas au bord de la fosse où celle qui l'avait mise au monde devait être ensevélie vivante, elle consentit à rester à quelque distance pourvu qu'elle vît sa mère. Ainsi cachée dans un lieu à l'écart[2], elle vit conduire la pieuse Antoinette au supplice, elle vit préparer la fosse où sa mère rester toujours sereine. Gudule était saisie, muette, immobile; elle ne versait point de pleurs; toute sa vie était dans ses regards[3]. Elle suivait d'un œil fixe la lugubre exécution. Mais quand elle vit sa mère descendue vivante dans la fosse des morts, quand les valets des bourreaux jetèrent sur elle des pelletées de terre et qu'elle commença à en être converte, Gudule poussa un cri. Dès lors elle ne se contint plus; elle jetait vers le ciel des

[1] « Spectatrix materni sacrificii. » (*Ibid.*, p. 112.)

[2] La vieille traduction française n'est pas exacte dans tout ce passage. Les Mémoires latins disent : « In aliquo fortassis angulo, aut certe in domo proxima. » (*Ibid.*)

[3] « Ita maternam fortunam in anima filiæ fixam insedisse. » (*Ibid.*)

clameurs effroyables. « Oh! dit un témoin, de « quelles lamentations, de quels plaintifs gémissements elle remplissait les airs[1] ! » Sa langue s'était enfin déliée, elle n'était plus immobile. Réduite au désespoir, poussée par la plus vive douleur, elle se mit à courir dans les rues de la ville comme si elle avait perdu la raison. Des larmes coulaient de ses yeux comme d'une fontaine; elle s'arrachait les cheveux, elle se déchirait le visage[2]. « La pauvre fille vit encore, dit le témoin « qui nous a laissé le récit de ces choses, et j'ai « bonne espérance qu'elle ne sera jamais délaissée « par le Dieu éternel, le Père de notre libérateur « Jésus-Christ, qui est aussi le Père des orphelins. »

Nous venons de nous occuper de quelques simples gens de Louvain; il nous faut parler de quelques petites gens de Bruxelles.

Un réveil s'était manifesté dans cette capitale, et l'on y trouvait des hommes vraiment imitateurs de Jésus-Christ, espèce malheureusement trop rare. Un des habitants, Gilles Tielmans, natif de Bruxelles même, n'était pas « de riche maison ni « de forte renommée, » mais il « avait acquis par « ses vertus une meilleure faveur, » même des ennemis de la pure doctrine. Jamais Gilles n'avait fait tort à créature quelconque, et il s'était toujours étudié à faire plaisir à tout le monde. Il avait trente-trois ans et jamais homme ne s'était plaint

[1] « Deum immortalem! quibus lamentationibus, quibus ejulatibus aera complebat. » (*Ibid.*)

[2] « Ferebatur velut insana per urbem ; magna vis lacrymarum ex oculis tanquam ex fonte promanabat; capillos ac faciem dilaniabat. » (*Ibid.*)

de lui. S'il rencontrait quelque difficulté, il cédait; il quittait plutôt de son droit que de débattre, afin d'entretenir toujours en cette vie union et charité[1]. Ce chrétien accomplissait à la lettre et dans l'esprit le commandement de son maître : « Si quel- « qu'un veut prendre ta tunique, laisse-lui aussi « le manteau. » Il avait reçu de Dieu un bon caractère, mais « ayant commencé à goûter dans sa « jeunesse la sapience céleste puisée dans les « saintes lettres, il est incroyable combien cette « bonne nature avait augmenté. » Il avait un visage doux et modeste, des mœurs aimables, et tout faisait reconnaître en lui une âme sainte et destinée au ciel, habitant en un tabernacle pur et chaste. Il employait la plus grande partie de son temps à visiter les malades, à soulager les pauvres, à réconcilier les bourgeois qui avaient entre eux quelque dissension. Tielmans disait que c'était une chose déshonnête que de passer sa vie dans l'oisiveté. Pour l'éviter, pour gagner sa vie par son propre labeur, et pour avoir de quoi donner aux pauvres, il avait pris le métier de coutelier. Il vivait fort petitement, ne dépensant presque rien pour lui, mais distribuant aux indigents le fruit de son travail que Dieu bénissait grandement. « Aussi « s'était-il acquis l'amour du peuple. » « Tous les « gens de bien désiraient parler avec lui, tous l'é- « coutaient, tous abandonnaient leurs biens à son « commandement[2]; » mais si on lui faisait quel-

[1] *Mém.* d'Enzinas, II, p. 28.
[2] « Suarum facultatum Ægidium dominum faciebant. » (*Ibid.*, p. 26.)

que présent, « il ne le prenait que pour en soula- « ger quelque pauvre qu'il connaissait. » Il avait à Bruxelles son boulanger, son cordonnier, son tailleur, son pharmacien ; chez le premier il prenait du pain pour les pauvres; chez le second, des souliers pour chausser les pieds nus; chez le troisième, des robes pour vêtir en hiver ceux qui avaient froid; chez le quatrième, des médecines pour guérir les malades; et il payait le médecin de sa propre bourse.

Son principal soin était de s'enquérir de la doctrine de l'Évangile; aussi le lisait-il assidûment; il le méditait profondément. Il appliquait avec tant d'ardeur à la prière toutes les forces de son esprit que « souventes fois ses amis le trouvaient « à genoux, priant et comme ravi hors de soi- « même. Il était de grand travail. » Il lisait tous les meilleurs livres écrits sur la doctrine du salut, par-dessus tout la sainte Écriture; et quand il exposait la foi chrétienne, il le faisait avec tant d'éloquence que l'on s'écriait : « O perle précieuse! « pourquoi es-tu encore ensevelie dans les ténè- « bres, tandis que tu devrais être tenue en vue et « lumière de tout le monde, honorée et prisée de « chacun [1]! »

En 1541, l'épidémie sévit de nouveau; la famine s'y joignit. « La république était en grande dé- « tresse, et beaucoup de pauvres gens en des « troubles très-graves. » Tielmans vendit ses biens à l'encan; il en retira une assez bonne somme. Dès

[1] *Ibid.*, p. 31.

lors il ne se passait pas un jour qu'il n'allât dans les établissements publics où l'on pansait les pestiférés; il leur donnait ce dont ils avaient besoin; il les servait de ses propres mains; il allait dans les hôtelleries où l'on recevait les étrangers; il retirait dans sa maison les malades, les soignait, les nourrissait. Quand ils avaient recouvré la santé, il leur donnait de quoi faire leur voyage. Un jour il visitait une pauvre femme qui allait avoir un enfant. Elle en avait déjà cinq autres qui toutes les nuits couchaient avec elle. Il retourna aussitôt à sa maison, lui envoya son lit, le seul qui lui restât, et coucha sur la paille[1].

Il n'était pas seulement le médecin des corps, mais aussi des âmes. Il s'approchait du lit des malades et leur apprenait à recevoir aussi la connaissance du Sauveur. Il disait avec une grande puissance : « Ne vous fiez pas dans vos œuvres. La « miséricorde de Dieu seule peut vous sauver, et « elle ne se saisit que par la foi en Christ[2]. La « grandeur du péché a été telle que la justice di- « vine n'a pu être apaisée que par le sacrifice du « Fils de Dieu. Et en même temps, l'amour de « Dieu envers l'homme a été si ineffable qu'il a « envoyé son Fils en ce monde, des lieux mysté- « rieux de sa demeure[3], pour laver les péchés des « hommes par son sang et nous faire les héritiers

[1] « Unum lectum, quem sibi tantum domi reliquum fecerat, ad fœminam parturientem misit, et ipse deinceps in stramine jacuit. » (*Mém.* d'Enzinas, p. 32.)
[2] « Una misericordia Dei (quæ fide in Christum apprehenditur) servari nos oportere. » (*Ibid.*)
[3] « Ex arcana sua sede. » (*Ibid.*)

« de son royaume céleste. » Les paroles de Tielmans étaient si puissantes que beaucoup de ceux qui étaient étendus sur un lit de mort, attaqués par la peste, dans la désolation, dans la consternation, et en proie à toutes les horreurs qu'elle traîne après elle, semblaient reprendre vie et, « rejetant des opinions pharisaïques et la confiance « en leurs propres mérites, embrassaient la doc-« trine du Sauveur, et passaient avec bonheur dans « leur céleste patrie. » Ceux qui échappaient à la contagion, étant parvenus par sa parole à la lumière de la vérité, se répandaient dans les villes voisines, y semaient ce qu'ils avaient appris de lui, en sorte que par ces moyens, « la religion « avait été remise en sa pureté dans tout le Bra-« bant. » Telle était la vie de Gilles Tielmans. En lui s'unissaient admirablement la foi et les œuvres. C'est là un des fruits de la Réformation qu'il vaut la peine de connaître.

La persécution n'avait pas tardé à jeter le trouble et la terreur parmi les fidèles de Louvain. Malheureusement tous ceux qui « disaient avoir « goût de l'Évangile et avaient tenu la bonne reli-« gion, » ne surent pas y persévérer. Il y en eut plusieurs à Louvain, et surtout parmi ceux qui appartenaient aux classes les plus élevées, qui ne donnèrent plus aucune marque de vrai christianisme, et sans croire aux doctrines romaines, se donnèrent pour tels et devinrent de vrais hypocrites. Ils rompirent avec ceux qu'ils croyaient pouvoir les compromettre. S'ils avaient dans leurs maisons des hommes pieux, ils les chassaient, les invitant à se

pourvoir ailleurs. « Ah! disait un de ceux qui « étaient ainsi mis à la rue, je m'émerveille de la « légèreté des hommes. Y a-t-il vertu plus grande, « ornement de vie plus excellent, que de soutenir « la vraie religion, avec grandeur de courage et « cœur invincible, voire jusqu'au dernier soupir? Il « me fait grand mal de voir gens qui n'étaient pas « des pires, au premier vent de tempête, perdre « courage et quitter vilainement la profession de « piété.

Le même coup fut porté à Bruxelles. La paroisse de la Chapelle avait pour curé un prêtre fanatique, Guillaume Guéné, « mauvais garne« ment, » dit le chroniqueur. Le titulaire de cette cure était Guillaume de Hoowere, évêque *in partibus* de Phénicie, vicaire suffragant de l'évêque de Tournay; mais ne pouvant s'en occuper à cause de ses autres charges, il en avait remis l'administration à Guéné avec le titre de vice-pasteur. Ce Guéné, « qui devait plutôt être « appelé loup vu ses méchants tours et ses hor« ribles faits, » ne cessait de crier en public et en particulier contre le pieux Gilles Tielmans si riche en bonnes œuvres. Il l'interpellait dans ses sermons, « jurait et prenait à témoin le « ciel et la terre que si cet homme n'était ôté et « fait mourir, en brief temps tout le pays serait « de son opinion. » Guéné ne se contenta pas de dire ces choses dans son temple, il se rendit vers le procureur général et accusa formellement « cet « innocent et excellent homme. » Pierre du Fief ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit au corps Tiel-

mans et le mit en prison. On ne s'en tint pas là [1].

Plus de trois cents suspects habitant les villes du Brabant et de la Flandre avaient été signalés; leurs noms avaient été inscrits, et leurs personnes devaient être saisies. Plusieurs résidaient à Bruxelles. Il y avait Henri van Hasselt, Jacques Vrilleman, Jean Droeshout, Gabriel le sculpteur, Chrétien Broyaerts et sa femme, nièce d'Antoinette van Roesmals, et d'autres encore, « un grand « nombre des plus gens de bien de toute la cité. » Mais la scène de Louvain avait donné l'alarme; plusieurs s'étaient enfuis et se tenaient cachés en lieux secrets. Quelques-uns pourtant furent saisis.

Il y avait un homme qui marquait encore, et c'était après Tielmans l'évangéliste le plus dévoué, Juste van Ousberghen. Nul n'avait plus de zèle, même de courage pour annoncer l'Évangile; il y avait pourtant une chose qu'il craignait, c'était le feu. Les hérétiques étaient condamnés au feu; l'idée d'être brûlé, peut-être brûlé à petit feu, lui causait des inquiétudes, des peines inouïes, et sans doute on serait inquiet à moins. Toutefois, il ne perdait pas une occasion d'annoncer l'Évangile. Il n'était pas à Louvain au moment de la rafale de mars; il était alors dans une abbaye située à deux lieues de la ville, où il travaillait. Le pauvre homme avait de rudes épreuves. Son épouse était une femme querelleuse. Quelque temps avant les scènes de mars 1543, Juste avait été absent de Louvain trois ou quatre mois, sans doute pour

[1] *Mém.* d'Enzinas, II, p. 35, 37.

évangéliser tout en travaillant afin de pourvoir à sa subsistance.

Quand il revint chez lui, sa femme, « au lieu de « lui souhaiter la bienvenue, le reçut mécham- « ment. » « On est venu pour vous arrêter, » lui dit-elle, et elle lui refusa l'entrée du domicile conjugal. Juste, malgré son zèle, était faible de caractère et sa femme dominait sur lui. Il n'entra pas. Mis à la rue et exténué de fatigue, il se demandait où il irait. Le ciel était noir et la pluie tombait par torrents. Il se rendit chez le bachelier Gosseau et lui demanda de lui donner un lit pour une nuit seulement. « Je m'engage à partir demain matin, » dit-il. Les Gosseau accordèrent la demande avec plaisir. « Vous êtes tout transi de pluie, lui dirent-ils, « réchauffez-vous d'abord près du feu. » Le pauvre homme se sécha, puis mangea un peu. « Dieu soit « loué, disait-il, de toutes mes misères, et de ce « qu'il m'a donné la force pour les surmonter ! »

Juste, peu après la terrible nuit de mars, se trouvait, nous l'avons dit, dans une abbaye, à deux lieues de Louvain, « pour accoustrer les robes « des moines. » Pelletier de son étát, il y mettait des fourrures. Il s'était établi à l'entrée du monastère et faisait son travail sans penser qu'aucun danger le menaçât. Tout à coup se présente le drossard de Brabant avec un grand nombre d'archers. Le drossard était un officier de justice chargé de punir les excès commis par les vagabonds. Le pieux van Ousberghen allant de lieu en lieu pour travailler, la justice avait affecté de le regarder non comme un hérétique, c'eût été lui

faire trop d'honneur, mais comme un vagabond. « Lors, tous les archers, raconta-t-il, se ruèrent « sur moi comme un troupeau de loups affamés « se rue sur une brebis, et ils me sacquèrent « (mirent à sac) incontinent mes peaux et autres « outils. » Les loups ne se contentèrent pourtant pas des peaux, ils saisirent l'homme et le fouillèrent soigneusement. Ousberghen se laissait faire; on trouva sur lui un *Nouveau Testament* et quelques sermons de Luther « qu'il portait toujours en son « sein. » Les archers étaient tout joyeux de ces découvertes. « Voilà, disaient-ils en montrant les livres, « voilà de quoi le faire mourir. » Ils se hâtèrent de le garrotter et de le mener à Bruxelles où il fut enfermé dans la maison du drossard. Les moines qui étaient accourus étaient ébahis de cette scène violente qui se passait à leur porte; ils ne s'étaient pas douté qu'un homme qui embellissait leurs robes eût de tels livres hérétiques en poche [1].

Le lendemain deux conseillers de la chancellerie de Brabant se présentèrent pour lui faire subir son interrogatoire. « Nous vous ferons donner la torture, « dirent-ils, si vous ne dites pas la vérité. — Je la « dirai jusqu'à la mort, répondit-il, sans que par « tourment on m'y contraigne. » On lui demanda ce qu'il pensait du pape, du purgatoire, de la messe, des indulgences... « Je crois, dit-il, que le salut « est donné de Dieu par toute bonté gratuite, » et il confirma sa foi par les paroles de la sainte Écriture.

[1] *Mém.* d'Enzinas, II, p. 252 à 255.

« — Pourquoi, reprirent les commissaires, avez-« vous ces livres sur vous, puisque ce n'est point vo-« tre état de lire? — C'est bien mon état de lire « ce qui est nécessaire à mon salut, répondit-il. La « rédemption annoncée dans le Nouveau Testament « ne m'appartient pas moins qu'aux grands doc-« teurs et même aux grands princes de ce monde. « — Mais ces livres sont hérétiques. — Je les tiens « pour chrétiens et pour salutaires. » La Réformation fut et sera toujours le plus puissant moyen pour répandre l'instruction. Rome disait au peuple : « Ce n'est pas votre état de lire. » Et le peuple instruit par la Réforme répondait : « C'est bien « mon état de lire ce qui me sauve. »

L'interrogatoire continua : « Révélez-nous vos « complices hérétiques comme vous, dirent les « conseillers. — Je ne connais d'autres hérétiques, « répondit Juste, que les persécuteurs de la doc-« trine céleste. » Ce mot de persécuteurs enflamma soudain les commissaires. « Vous blasphémez, « s'écrièrent-ils. Si vous ne nous déclarez que vous « mentez, nous vous ferons endurer des tourments « qu'homme n'a encore jamais soufferts, nous vous « déchirerons membre après membre avec un fer « ardent[1]. — Le drossard a bien vu de ses yeux les « moines des couvents où j'ai été saisi et que je « hantais, répondit-il; si vous voulez les faire « prendre, faites-en à votre bon plaisir. »

Là-dessus Juste fut conduit dans la prison de la Vrunte, en une chambre haute, grillée et barrée,

[1] *Mém.* d'Enzinas, II, p. 256, 264.

où il resta neuf semaines sans voir personne. Il y souffrit en son âme de terribles assauts. Abandonné de toutes choses humaines, ne se sentant plus la même force, les embûches de l'ennemi, le souvenir de ses péchés, l'image d'une mort cruelle par le feu le rendaient étonné et tremblant. « Priez avec « moi, disait-il à un autre prisonnier, demandez « que la miséricorde de Dieu me garde en ce der- « nier article de ma vie, et que j'atteigne heureuse- « ment le bout de cette gendarmerie (guerre) « chrétienne. » Il reçut en effet de nouvelles forces.

Le lendemain du départ de Charles-Quint, qui s'était arrêté quelque temps à Bruxelles, le 3 janvier 1544, Juste fut conduit devant la cour de justice. Les commissaires lui lurent la confession faite devant eux. « La reconnaissez-vous? lui dirent-ils. Il répondit que oui. « Mais, ajouta-t-il, « vous avez supprimé les témoignages de la sainte « Écriture par lesquels je l'ai confirmée. — Puis- « que tu reconnais cette confession, dirent les « conseillers, nous te sommons de la dédire, sinon « tu seras tourmenté de peines inusitées et brûlé « vif. — Vous pouvez user de force, répondit-il, « mais non me contraindre à cette iniquité. — On « te donne jusqu'à demain pour y penser. « Comme il rentrait dans sa prison lié et garrotté, Gilles Tielmans s'approcha et lui dit avec affection : « Qu'y « a-t-il? — Le Seigneur m'appelle, » répondit-il. Gilles allait lui parler de nouveau, mais les archers le repoussèrent rudement en disant : « Retire-toi, « tu as aussi bien mérité la mort que lui ! Ton tour « viendra. — Pensez aussi au vôtre, » dit Gilles.

Le lendemain, Juste fut conduit de nouveau devant les juges. « As-tu changé d'opinion ? lui di-« rent-ils, si tu ne te dédis de tout tu périras. « — Je me garderai bien, répondit-il, de renier sur « la terre, devant les hommes, la vérité éternelle de « Dieu, puisque je désire qu'elle me rende témoi-« gnage devant le Père, au ciel. » Là-dessus ils le condamnèrent à être brûlé vif. « Ton corps sera « consumé, lui dirent-ils, et réduit tout en cen-« dres. » Il y avait de quoi frapper de terreur le pauvre homme qui craignait tant le feu, mais tombant à genoux, il remerc ia Dieu, puis ses juges, de ce qu'ils mettaient fin pour lui aux misères de la vie. Cependant, effrayé par la pensée des flammes, il se tourna vers ses juges et leur dit : « Permettez « que je sois décapité. — La sentence a été rendue, « dirent-ils, et ne peut être révoquée que par la « reine[1]. »

Gilles Tielmans ne quittait pas Ousberghen, il le consolait « d'une voix divine, et les paroles cou-« laient de sa bouche avec tant de force, de dou-« ceur, de piété, que chaque mot entrait au fond du « cœur et en faisait sortir de douces larmes. Malheu-« reusement, un grand nombre de moines et de prê-« tres arrivaient à tout moment et troublaient sans « cesse ses doux entretiens. « Ne vous donnez pas « tant de peine, disait Juste aux moines, seulement « si vous pouvez faire quelque chose pour moi, « demandez aux juges que je sois décapité. » L'horreur du feu ne le quittait pas. « Nous verrons,

[1] Crespin, *Actes*, p. 121 verso. Enzinas, *Mém.*, p. 261, 273.

« direnl-ils habilement, si cela se peut faire. » Puis ils le conjurèrent de recevoir d'eux le sacrement du corps et du sang du Sauveur. « Je l'ai dès long« temps reçu pour la première fois en esprit, dit-il; « il est gravé en lettres vives sur les tables de mon « cœur. Je n'en méprise pourtant pas les signes, et « si vous voulez me les donner sous les deux es« pèces du pain et du vin, selon l'institution du « Sauveur, je les recevrai. » Les moines y consentirent. C'était une grande concession de leur part. Le narrateur qui était pourtant dans la prison ne peut affirmer que la cène lui fut ainsi donnée[1].

La veille de l'exécution, « presque toute la mai« son » monta vers lui. Il était très-faible et avait une grande soif; il se tourna pourtant vers ses amis et leur dit : « Ma mort approche, et puisque « tous nos péchés ont été cloués à la croix de notre « Sauveur, je suis prêt à sceller de mon sang sa « doctrine céleste. » Tous pleuraient; les genoux en terre, ils recommandent Juste au Seigneur par la bouche de Gilles. La prière achevée, Ousberghen se leva et dit : « Je sens en moi une grande « lumière qui me réjouit d'une joie inexprimable. « Je ne désire maintenant autre chose que de « mourir pour être avec Christ. »

Deux conseillers s'étaient rendus vers la gouvernante des Pays-Bas, et avaient demandé de substituer la décapitation au bûcher. La reine Marie répondit aussitôt : « Je le veux, c'est bien *petite grâce* « là où la mort n'est point remise. » Y eut-il quel-

[1] Enzinas, *Mém.*, p. 280, 281, 285.

